
Bibliothèque Allie Library
Université Saint-Paul University
3 8888 01353759 6

MÈRE MARIE-OLIVIER



MÈRE MARIE-OLIVIER
(1829 - 1904)

HISTOIRE
DE LA
CONGRÉGATION DES SŒURS
DES SAINTS NOMS DE JÉSUS ET DE MARIE

MÈRE MARIE-OLIVIER

Cinquième et septième supérieure générale

1877 à 1886 — 1895 à 1900



MONTRÉAL
ARBOUR ET DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
249 est, rue Lagauchetière

1922



Nihil Obstat.

Can. ÆMILIUS CHARTIER,

Censor librorum.

Die 10a Augusti 1922.

Permis d'imprimer :

✠ GEORGES, ÉV. DE PHILIP.,
adm. apost.

Le 17 août 1922.

Nous déclarons qu'en parlant de la sainteté et des vertus de mère Marie-Olivier, nous ne voulons aucunement prévenir les décisions de l'Eglise, ni porter atteinte en quoi que ce soit au décret d'Urbain VIII.

AVANT-PROPOS

L'histoire de notre congrégation commencée dans la Vie de mère Marie-Rose, se continuera dans les Vies des supérieures générales qui lui ont succédé.

D'après l'ordre chronologique, mère Véronique du Crucifix, mère Thérèse de Jésus et mère Marie-Stanislas auraient dû être présentées avant mère Marie-Olivier.

C'est ce que se proposait mère Martin de l'Ascension, supérieure générale de 1906-1916, lorsqu'elle confia les notes relatives aux premières mères à quelques soeurs pour en faire la rédaction.

Il arriva qu'une seule d'entre elles eut les loisirs nécessaires à l'accomplissement de sa tâche. Le manuscrit du présent ouvrage, terminé en 1918, dormait dans les armoires du secrétariat quand, au Chapitre de 1921, on parla de l'en faire sortir:

Les Vies des précédentes supérieures ne se feraient-elles pas longtemps attendre ? Priverait-on les reli-

gieuses contemporaines de mère Marie-Olivier et les membres survivants de sa famille de lire des pages écrites d'après leurs relations ? Les témoins des faits cités ne seraient-ils pas les meilleurs critiques de cette première édition ?

Les réponses furent en faveur de l'impression de l'ouvrage.

Mère Marie de Bon-Secours, supérieure générale actuelle, voulut qu'on s'occupât immédiatement de cette publication et que l'on travaillât, sans plus de retard, à la composition des autres Vies ci-dessus mentionnées.



MÈRE MARIE-OLIVIER

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE

(1829 - 1851)

I. 1829-1847. — Education de Marie-Monique. — Le couvent de Saint-Denis. — L'âge d'or.

II. 1847-1848. — Maladie et mort de Mme Archambault. — Marie est l'âme du foyer. — Retraite. — L'appel de Dieu.

III. 1848-1851. — Préparatifs de départ. — Lutte. — M. le curé Archambault. — Les adieux. — Presbytère et couvent de Saint-Timothée. — Temps d'épreuves et de formation. — Décision finale.

I

Les terres fertiles de la vallée du Richelieu attirèrent de bonne heure les colons canadiens. Sur les bords de cette jolie rivière se sont élevés, entre autres villages, Saint-Hilaire, Beloeil, Saint-Charles, Saint-Marc, Saint-Denis et Saint-Antoine. Tous ces endroits sont remarquables non seulement par leur site pittoresque, mais encore par les souvenirs historiques qu'ils évoquent.

Saint-Antoine, pour sa part, a vu naître sir George-Etienne Cartier, baronnet, le grand homme d'Etat qui apparaît au premier rang parmi nos gloires nationales[1]. C'est le village natal de Mgr Gravel, premier évêque de Nicolet, de M. le chanoine J.-A. Gravel, ancien vicaire général de Saint-Hyacinthe et cousin du précédent, et de quarante-trois autres prêtres dont vingt-sept de la famille Archambault. C'est aussi la paroisse de mère Marie-Rose, la vénérée fondatrice de l'institut des Saints Noms de Jésus et de Marie, et d'une des religieuses qui ont le plus contribué au développement de son oeuvre, mère Marie-Olivier, dont nous entreprenons d'esquisser la vie.

Entre ces deux soeurs en religion existait un lien de parenté : M. Olivier Durocher, père de mère Marie-Rose, avait épousé Geneviève Durocher. La soeur de cette dernière, Monique, fut la mère de Jean-Pascal Archambault et la grand'mère de notre héroïne[2].

A Saint-Antoine, ce Jean-Pascal Archambault, père de mère Marie-Olivier, se livrait à l'agriculture, comme la plupart de ses ancêtres.

Il avait épousé, le 10 octobre 1828, Marie-Agathe Dupré, veuve de A.-L. Marchessault. De cette union naquit, le 18 août 1829, Marie-Monique[3]. Elle fut baptisée par Mes-

---

[1] Sir George-Etienne Cartier était allié à la famille Archambault par son aïeule, Cécile Gervaise, nièce du premier curé de Saint-Antoine. Le bisaïeul de celui-ci, Jean Gervaise, procureur fiscal, avait épousé Anne Archambault, l'une des filles de Jacques, le premier ancêtre de mère Marie-Olivier.

[2] Voir à l'appendice I. Notes sur la famille Archambault.

[3] Marie-Monique nom de l'aïeule paternelle de l'enfant. Pour la distinguer de sa mère, Marie-Agathe, on l'appela toujours " Mary ".

sire B. Alinotte, curé de la paroisse. Le parrain et la marraine étaient Joseph-Marie Archambault, capitaine de milice, aïeul paternel de l'enfant, et Marie-Agathe Archambault, Mme J.-B. Dupré, son aïeule maternelle.

Au repos la petite paraissait calme; éveillée, elle avait un regard inquiet, un air effrayé qui faisait peine à voir. Cette expression provenait, croyait-on, d'un incident qui s'était produit quelques jours avant sa naissance.

A cette époque,un frère de Pascal, Olivier Archambault [4], et ses cousins, Eusèbe et Théophile Durocher, frères de mère Marie-Rose, passaient les vacances d'été chez leurs parents à Saint-Antoine. Un soir du mois d'août qu'ils revenaient du séminaire [5], ils ne voulurent pas remettre au lendemain le plaisir de rendre visite à leur cher Pascal. Malgré l'heure avancée, ils se dirigèrent vers sa demeure. Chemin faisant, ils résolurent de lui " jouer un tour ", pour mettre son courage à l'épreuve. " En approchant de la maison," dit l'un d'eux, "nous parlerons à haute voix, en anglais et tous ensemble, de manière à lui faire croire que nous sommes au moins une dizaine. "

Eveillé par le vacarme, M. Archambault marche droit à la porte, disant de sa voix la plus ferme: " Qui est là ? " On lui répond par des cris et dans un langage qu'il n'entend pas. " Parlez ", ajoute-t-il, " ou je vous flambe la cervelle, mon fusil est chargé. " Son frère et ses cousins s'empressent de reprendre leur voix naturelle et de se nom-

---

4 Plus tard curé de Saint-Timothée.

5 Séminaire de Saint-Sulpice, Montréal. Les vacances à cette époque ne commençaient qu'au mois d'août dans les collèges.

mer. Pascal rassuré courut à sa jeune femme qui tremblait de tous ses membres, plus morte que vive. L'enfant naquit quelques jours plus tard. Elle avait un regard apeuré que Mme Archambault corrigea d'une façon ingénieuse, en attirant l'attention du bébé par de brillants objets, qu'elle fixait ensuite sur sa petite robe. L'oeil ravi devait alors s'abaisser pour continuer à les voir. Domptée par ce manège, peu à peu la physionomie inquiète se rasséréna.

Soucieux de la bien élever, ses parents la surveillaient et la corrigeaient des moindres défauts. Elle était prompte à se fâcher; le père dut même, un jour, intervenir pour réprimer chez sa fille un accès de colère enfantine. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de raison, un regard sérieux suffisait pour l'empêcher de sortir d'elle-même.

Avec ses petites soeurs, elle fréquenta d'abord l'école la plus rapprochée de la demeure de ses parents. Aimable et jolie, avec ses cheveux blonds et son teint rose, elle attira les regards de ses compagnons de classe. Ils lui faisaient des politesses et se disputaient le privilège de porter ses livres. Elle racontait naïvement à ses parents les attentions dont elle était l'objet. Ces prévenances ne plurent pas à la sévérité de M. et de Mme Archambault. Ils décidèrent de placer leur fille aînée, en qualité de pensionnaire, dans une école tenue par les demoiselles Courtemanche. Le voisinage de l'église faciliterait à Marie le devoir de " marcher au catéchisme ", de suivre les instructions préparatoires à la première communion. La chère enfant, affectueuse et sensible, versa bien des larmes en quittant tout ce qu'elle avait aimé jusque-là. Son chagrin cependant n'était pas sans compensation. Chaque dimanche, ne verrait-elle pas quelqu'un

de sa famille ? Puis, Jésus serait le prix du sacrifice qu'elle acceptait, ce Jésus qui avait pleuré sur ses petites colères et souri à ses précoces vertus.

* * *

Après quelques mois d'une sérieuse préparation, Marie vit enfin se lever le grand jour. Eveillée dès l'aube, ayant revêtu son costume, d'une simplicité et d'une blancheur parfaites, elle attendit ses parents. Aussitôt qu'ils entrèrent à l'école, elle courut les embrasser, et, se jetant à leurs genoux, les pria de vouloir bien lui pardonner toutes les fautes de son enfance. On imagine de quel coeur ils la bénirent et combien ils furent émus en suivant la procession formée par les premiers communiants.

Qui dira les sentiments dont l'âme de Marie-Monique débordait ce jour-là ! Cette messe de la première communion n'est-elle pas inoubliable ? C'est dans la plus belle église, — celle de sa paroisse, — ou dans la plus jolie chapelle, — celle de son pensionnat, — sur l'autel le mieux orné, avec les vases sacrés les plus précieux, par les mains du ministre le plus vénéré que le saint Sacrifice est offert ! Oh ! l'heureux moment entre tous que celui où le prêtre élève l'hostie blanche et le calice d'or, pendant que tinte et retinte la clochette d'argent !

Avec une émotion sensible, Marie s'avança vers le balustre, et reçut dans son âme, si pure et si aimante, ce bon Dieu qu'elle avait appris à aimer et à prier sur les genoux de sa mère.

Désormais, les jours de communion seront pour elle des jours de fête. Plus tard, quand, par les voeux de religion, elle sera devenue l'épouse de Jésus, sa dévotion par excellence sera la sainte Eucharistie; supérieure, elle se réservera le soin, la veille des fêtes, de préparer les élèves à la communion du lendemain.

Cette grande action accomplie, Marie-Monique retourna chez ses parents, et devint la plus raisonnable des enfants. Elle obéissait promptement, aidait sa mère dans le soin du ménage, et maîtrisait déjà les saillies de son caractère.

La perfection ne s'acquiert pas en un jour. Marie s'abandonnait encore quelquefois à son espièglerie naturelle. Un soir, Mme Archambault, selon son habitude, faisait le tour de la maison, une chandelle à la main, regardant dans tous les coins et recoins. Elle aperçut sous son lit, dans l'ombre, des yeux étincelants et immobiles. Au cri d'alarme qu'elle pousse, M. Archambault accourt. Sa femme ne peut articuler un seul mot. Marie de balbutier:

" Ce n'est rien... c'est moi qui me suis cachée pour... faire peur à maman... pour rire. "

Le regard courroucé du père suffit à l'enfant; elle était assez punie.

* * *

Quand Marie eut douze ans, Mme Archambault crut le temps venu de la placer au couvent de Saint-Denis [6], où elle avait elle-même appris, outre les éléments des sciences,

[6] Village en face de Saint-Antoine.

l'art si important d'être heureux. Les habitudes de piété, d'ordre et de régularité qui régnaient dans sa maison, elle les tenait de ses anciennes maîtresses, religieuses de la Congrégation de Notre-Dame.

En entrant au pensionnat, Marie dut subir un examen comme toutes les nouvelles venues. En attendant que sa classe lui fût assignée, on lui dit d'étudier les prières en usage dans la congrégation.

" Ces prières-là, " dit Marie, " je les sais toutes par coeur. " Et elle se mit à les réciter sans aucune hésitation. La maîtresse, ravie, lui demanda de qui elle les avait apprises.

" De ma mère.

— Votre mère a donc été une de nos élèves ?

— Oui, durant cinq années.

— Mon enfant, vous direz à madame votre mère que j'aimerais à la voir. "

Quand la supérieure, soeur Saint-Magloire, fut avertie qu'au parloir se trouvait Mme Archambault, elle vint elle-même la féliciter et la remercier d'avoir si bien mis en pratique la pieuse recommandation de ses maîtresses. En témoignage de satisfaction, elle lui offrit un livre de prières pour elle-même, et une image pour Marie.

Marie fut, au pensionnat, la joie des religieuses comme elle avait été, au foyer, la consolation de ses parents, en attendant qu'elle devînt l'honneur des unes et des autres.

Plus tard, on l'entendra parler de tout ce qui l'avait édifiée au couvent de Saint-Denis. Entre autres choses, elle rappellera, avec complaisance, que la surveillante, à la salle

de récréation, avait coutume d'ouvrir, sur sa table, un volume de la Vie des Saints, et que plusieurs des élèves se plaisaient à lire dans ce livre.

Sa figure rayonnante, quand elle racontait ce fait, prouvait qu'elle-même avait été du nombre de ces heureuses. Elle ajoutait avec un sourire: " Nous n'avions pas la permission de toucher aux feuillets: c'est la maîtresse qui venait elle-même les tourner. "

A cet âge de treize ou quatorze ans, l'on goûte peu, d'ordinaire, les sermons. Marie, elle, était avide d'entendre les instructions de M. le grand-vicaire F.-X. Demers, curé de Saint-Denis. Assister à ses catéchismes était aussi un vrai régal pour la pieuse élève, qui déjà savait apprécier les choses spirituelles [7].

Durant ses deux années de séjour au couvent de Saint-Denis, Marie ne perdit rien des leçons de ses dévouées maîtresses et sut profiter de leurs bons exemples.

De retour à la maison paternelle, l'intelligente jeune fille, comprenant que sa mère avait besoin qu'on lui adoucît la tâche d'élever ses plus jeunes enfants, trouva dans son amour filial mille manières de lui être utile: elle se fit véritablement son bras droit.

* * *

Femme d'ordre et d'énergie, Mme Archambault avait la main et l'oeil à tout. Elle vivait à une époque où l'*habitant* canadien achetait peu de choses. Vigilante, laborieuse, elle savait filer aussi bien que femme de France. On tissait à

---

[7] Notes de mère Marie-Christine, ex-provinciale de Joliette.

la maison la toile et la bonne étoffe du pays,on y confectionnait la lingerie et les vêtements, on y fabriquait fromage, pain et beurre. A ce foyer, où le travail était en honneur, les enfants même ne chômaient pas.

M. Archambault, constatant que la santé de sa femme s'altérait, décida que ses cinq jeunes filles, après avoir fréquenté l'école, continueraient leurs études au couvent durant deux années seulement. Elles partageraient ainsi plus tôt, avec leur mère, sa trop lourde besogne.

Marie et ses soeurs furent donc chargées alternativement de différentes occupations: ménage, couture, travail au métier, cuisine, soin de la laiterie... Une noble émulation les portait à s'acquitter, le mieux possible, de leur part de travail. Un sourire de leur mère, un éloge de leur père suffisaient à soutenir leurs efforts et à les dédommager de leurs fatigues. L'une d'elles, Vitaline [8], se rappelle encore avec quelle fierté légitime elle entendait son père déclarer gravement qu'elle avait fait une bonne soupe.

Il ne faudrait pas croire qu'il fût toujours sérieux, le bon M. Archambault. Il aimait à rire, à taquiner; chez lui, on travaillait joyeusement. C'est sous le toit paternel que Marie-Monique apprit nos airs canadiens, qui toujours eurent pour elle tant de charmes. Enfant, elle se plut à les entendre; jeune fille, elle et ses soeurs les chantaient non pas au son harmonieux du piano, mais au rythme du traditionnel métier auquel une main, habile à lancer la navette, donnait un mouvement mesuré; ou, ce qui allait bien encore, au ronronnement sonore d'un rouet qu'un pied ferme,

---

[8] Aujourd'hui soeur Saint-Isidore, de la Congrégation de Notre-Dame.

appuyé sur une pédale, faisait tourner régulièrement. Heureuse époque que celle où, dans nos campagnes, on filait comme au temps de la reine Berthe!

Ere de bonheur pour la famille Archambault [9] ! Les enfants grandissaient sous les yeux de leurs parents, dans une atmosphère pure, gaie, chaude d'affection, propice au développement d'une vie saine et féconde.

Cette vie de famille enchantait Marie-Monique, et le monde commençait à lui sourire. Un jour, elle fut invitée à une noce [10], et, toute joyeuse, elle s'y rendit avec son père. A cette réunion se trouvaient aussi les demoiselles Ananie et Adéline Céré, soeurs de mère Marie-Madeleine [11]. " Je ne pouvais me lasser de les regarder, " racontera Marie-Monique devenue supérieure générale de la congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie. " Toutes deux portaient des toilettes blanches qui leur seyaient à merveille. Elles causaient d'une manière agréable et dansaien si bien le menuet que je me disais à moi-même: Quand je serai grande, je danserai comme Mlles Céré [12] ". Toutefois, le frivole plaisir de marquer des pas en cadence et avec grâce ne fut jamais sa préoccupation. La grâce de Dieu ne l'attendait pas au bal, comme Marie-Jacqueline Favre [13] qui " en dansant, eut le coeur percé d'un trait divin ".

---

9 De 1829 à 1847.

10 Probablement chez M. Marchand, négociant de Saint-Antoine, où demeurait alors Mlle Adéline Céré avant son mariage avec M. Lamoureux de Saint-Hugues.

11 Une des trois fondatrices de l'institut des SS. NN. de Jésus et de Marie.

12 Mère Marie-Rose, par *Fidelis*, p. 677.

13 Mlle Favre, une des ferventes compagnes de Mme de Chantal.

Beaucoup plus que la danse, elle aimait la vie familiale et les nobles devoirs qu'elle comporte. Son idéal, c'était sa mère, toujours bonne, aimable, dévouée. Celle-ci avait pourtant pour quelqu'une de ses filles un autre rêve. Un soir que cette mère chrétienne causait d'avenir avec ses enfants : " J'espère ", dit-elle, " qu'une de mes cinq filles se fera religieuse. — Ce ne sera pas moi ", répondit l'aînée, " je ferai comme vous, et je serai heureuse aussi. "

Mme Archambault vivait si chrétiennement que l'on sentait à peine, et son inquiétude pour les enfants qui s'éloignaient d'elle vers les couvents, et ses regrets pour les tout petits que le ciel transformait en anges protecteurs du foyer. A ces départs, pour le couvent ou pour le paradis, la bonne mère versait des larmes. Mais, après quelques jours de silence et de deuil, les mêmes chants joyeux accompagnaient les mêmes instruments de labeur.

II

Dans cette maison, cependant, l'âge d'or allait bientôt finir. Pour la famille comme pour l'individu, l'épreuve est nécessaire. C'est la condition de la nature humaine depuis le péché. Le sage s'y prépare en l'attendant.

M. Archambault s'inquiétait beaucoup de l'état maladif de sa femme. Il avait essayé tous les moyens de la ramener à la santé : repos, remèdes demeuraient impuissants. Mme Archambault sentait qu'elle vivait sa dernière année. Prévoyante, elle préparait toutes choses afin que ni son mari, ni ses enfants n'eussent trop à souffrir de son absence. Surtout, elle avait le soin de céder peu à peu ses droits à sa

fille aînée. Aussi, les deux plus jeunes recouraient-ils habituellement à Marie.

Si le père et la mère s'attendaient au sacrifice que Dieu allait leur demander, les enfants ne s'en doutaient nullement. La jeunesse sait-elle ce qu'est la mort ? Bien que Marie eût dix-huit ans et qu'elle sût réfléchir, il ne lui venait pas à la pensée que sa mère pouvait lui être enlevée. Elle voyait bien le médecin multiplier ses visites et s'entretenir sérieusement avec M. Archambault. Ces conversations au lieu de l'effrayer la rassuraient. La tendresse de son père, la science du docteur Archambault [14], les soins les plus attentifs procureraient sûrement, croyait-elle, la guérison tant désirée.

En dépit de tous les efforts, durant l'automne de 1847, le mal fit des progrès. Un matin, Mme Archambault pria Marie de lui faire sa toilette... une toilette de malade. Lui indiquant une robe et autres vêtements : " Mets cela à part, ce sera pour m'ensevelir. " Ces paroles foudroyèrent la pauvre enfant ; le coeur brisé, elle éclata en sanglots. Ferme jusqu'au bout, la mère fit asseoir près d'elle sa fille, et lui donna ses dernières recommandations touchant l'éducation des enfants qu'elle allait quitter. De cet entretien, Marie dut sortir vieillie de plusieurs années, mais forte pourtant et courageuse, à l'exemple de sa mère. Maintenant, elle avait charge d'âmes.

Pour l'instant, c'est de sa chère malade qu'elle se préoccupe. A son chevet, elle redouble d'attentions et ne veut

[14] Le docteur R. Archambault, cousin germain de Pascal Archambault, et fils d'Ignace Archambault.

plus se reposer, ni jour ni nuit. Son père est obligé d'user de son autorité pour la décider à céder sa place à des parents venus exprès pour veiller la mourante. Le curé de la paroisse, M. M. Cusson, a plusieurs fois visité Mme Archambault; il lui a administré le sacrement de l'extrême-onction et apporté le saint Viatique, le 8 décembre au matin.

Il n'y a plus d'espoir qu'en la prière. On prie à toute heure du jour et de la nuit, on prie en famille, on prie avec les amis. Ils sont nombreux ceux qui viennent s'édifier auprès du lit de douleur de cette chrétienne. Elle souffre sans se plaindre, achevant une vie sainte par une sainte mort. " Heureux l'homme ", disait Ozanam, " à qui Dieu donne une tendre mère! Mais pourquoi faut-il qu'à mesure que l'auréole de sainteté entoure plus brillante cette tête chérie, l'ombre de la mort semble s'en approcher? Pourquoi dans les langues des hommes la perfection est-elle synonyme de fin? Pourquoi Dieu ne donne-t-il rien ici-bas et ne fait-il que prêter? "

C'est au soir du douze décembre 1847 que mourut paisiblement Mme Archambault. Dans son amour filial et dans son dévouement fraternel, Marie sut aussitôt trouver, pour tous, des paroles d'encouragement. Elle-même s'étonnait de sa propre force. N'était-ce pas la grâce de Dieu qui la soutenait, à cette heure où s'ouvrait pour elle une ère nouvelle, pleine de responsabilité ?

Dominant sa tristesse, elle se met à l'oeuvre aussitôt. Elle tire de l'endroit où elle les avait cachés les vêtements destinés à ensevelir sa mère et n'oublie rien des conseils qu'elle en a reçus pour ces jours pénibles.

M. Archambault faisait pitié à voir, allant et venant

dans sa maison devenue froide et trop grande. Son regard inquiet, désolé, n'osait s'arrêter sur ses enfants ; l'on y pouvait lire l'interrogation : Mon Dieu, que vont-ils devenir ?

Marie et son père s'entretenaient longuement des desseins de la morte sur les sept enfants qu'elle avait quittés.

Quel réconfort s'il leur eût été donné de connaître la destinée de chacun d'eux [15] !

* * *

Alcidas, le benjamin, n'avait pas encore cinq ans lorsque mourut sa mère. Ses frères et ses soeurs s'échelonnaient jusqu'à Marie, âgée de dix-huit ans. C'est elle, maintenant, qui, dans la famille, remplace Mme Archambault. C'est à elle qu'on s'adresse pour la moindre chose. Elle ne décide rien d'important sans prendre conseil de son père. On la voit non seulement s'empresser d'exécuter ses ordres, mais aller au-devant de ses désirs et deviner ses goûts. Pour faire face à tous les besoins, il lui faut se lever de bonne heure et prolonger souvent ses veillées. L'ouvrage presse ! Outre les repas à préparer, la maison à entretenir, les vêtements neufs à confectionner et les vieux à réparer, il y a les attentions multiples dont le père ne doit pas manquer et les soins habituels à donner aux enfants. Les plus jeunes ne savent ni s'habiller, ni travailler, ni prier seuls. Après le déjeûner, Pascal part pour l'école avec sa petite soeur Herminie. Ces enfants sauront-ils leurs leçons, si on

---

15 Voir à l'appendice II. Frères et soeurs de Mère Marie-Olivier.

ne les leur fait réciter? Adéline est au couvent de Saint-Denis où Vitaline continuera aussi ses études interrompues. Les pensionnaires n'ont-elles pas toujours besoin de quelque chose ?

Heureusement, Marie avait dans sa soeur cadette une aide précieuse : Eulalie faisait sa large part. Ce n'est qu'en déployant toutes deux une admirable activité qu'elles purent suffire à tout. Elles n'avaient ni le temps ni la volonté de sortir, si ce n'est pour aller à l'église ou chez leur grand'mère Archambault, qui s'inquiétait fort de ses petits-enfants orphelins. Aussi allaient-ils la voir à tour de rôle. Marie se plaisait aussi à visiter sa tante Zoé [16], qui l'entretenait de choses pieuses et lui communiquait les lettres de sa soeur religieuse, mère Saint-Olivier, de l'Hôpital-Général de Québec.

Forte de la grâce de Dieu, de la protection de sa mère, et des conseils de son père, Marie accomplissait, avec une ardeur nouvelle, ses devoirs de maîtresse de maison et d'éducatrice. En la voyant agir si parfaitement, on aurait pu lui appliquer ce portrait de jeune fille tracé par Fénelon : " Antiope est douce, simple et sage. Ses mains ne méprisent point le travail ; elle prévoit de loin et pourvoit à tout. Elle est à toute heure occupée et ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos. Le bon ordre de la maison de son père est sa gloire, elle en est plus avide que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner,

---

16 Mme Amable Archambault, mère de nos soeurs François de Borgia, Marie-Christine et M.-Euphémie.

elle s'est rendue aimable à toute la maison; c'est qu'on ne trouve en elle ni passion ni entêtement, ni légèreté ni humeur. D'un seul regard elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire. ''

Bien que Marie fût à l'oeuvre du matin au soir, bien que chaque journée lui semblât trop courte, l'hiver lui parut triste et long. Le printemps, malgré tous ses charmes, eut peine à la faire sourire. Devant son père et les enfants, son chagrin était contenu. Dans la solitude, le souvenir de sa mère la ressaisissait; c'est sur son lit de mort ou dans sa tombe qu'elle la revoyait. Cette navrante vision, lui semblait-il, ne s'éloignerait jamais.

Cependant, quand l'été eut ramené tous les enfants à la maison, il y eut pour elle des jours ensoleillés. Avec les fillettes du couvent, elle se prenait à chanter de pieux cantiques et des airs canadiens. Le jour le plus sombre, c'était le dimanche,avec ses allées et retours de la maison à l'église, en vêtements de deuil comme aux jours d'enterrement, avec ces rencontres de parents et d'amis qui, sans le vouloir, rappelaient des chagrins encore vivaces. Le moment le plus pénible était souvent celui d'un repas de fête, alors qu'à la table mieux servie on se réjouissait davantage. A voir parfois l'oeil attristé de Marie, on aurait dit que l'image de sa mère bien-aimée lui était apparue.

* * *

Dans le cours de l'automne de 1848, M. le curé Cusson annonça une grande retraite prêchée par les RR.PP.Oblats: '' Pour vous y préparer, '' avait-il dit à ses paroissiens,

" vous réciterez, chaque soir, cinq *Pater* et cinq *Ave.* " On ne manqua pas de les ajouter à la prière, qui se faisait en famille chez M. Pascal Archambault. Un jour, avant l'exercice, Marie, retirée dans sa chambre, priait de tout son coeur en regardant le ciel. Elle n'était pas rêveuse, tant s'en faut, mais le firmament la ravissait, en ce moment, au point de lui faire verser des larmes. Bien des fois, elle avait pleuré en priant; jamais elle n'avait éprouvé une telle jouissance spirituelle. Etait-ce son bon ange qui doucement l'inspirait? l'âme de sa mère qui l'attirait mystérieusement? la lumière de Dieu qui l'éclairait dans ses voies? Cette nuit-là, dans la solitude, dans l'ombre et dans le silence, si favorables aux communications divines, Marie, le coeur ému, prit la résolution de ne pas laisser passer la retraite sans consulter, sur son avenir, l'un des religieux qui devaient la prêcher. Pour le mettre à même de la décider sagement, il lui faudrait peut-être faire une confession générale. Eh bien! elle la ferait. Pleine de foi et de courage, elle allait suivre l'astre qui venait d'apparaître au firmament de son âme[17].

* * *

Les prédicateurs de la retraite étaient les RR. PP. Lagier, Honorat et Beaudrand, aidés, pour les confessions, par les RR. PP. Dandurand et Brunet. La semence de la parole divine tombait dans des coeurs bien préparés et produi-

---

[17] Mère Marie-Olivier a raconté l'histoire de sa vocation, à la demande de l'auteur de la Vie de mère Marie-Rose; une secrétaire d'alors avait écrit cette relation.

sait d'excellents fruits. Le sixième jour arrivé, Marie scrutait encore sa conscience, gémissant sur ce qu'elle appelait " les folies de sa jeunesse ". Témoin de ses hésitations, une de ses tantes la conseilla : " Va donc te confesser au Père qui est à l'entrée de la sacristie ; si tu savais comme il est bon ! " Il lui fallait cette impulsion. La voilà donc aux pieds du prêtre, le père Brunet. A celui qui tenait la place de Dieu, la jeune fille ouvrit son âme. Elle lui fit connaître ses fautes, ses tendances, son caractère prompt et fier, sensible et affectueux, enclin aux plaisirs. Elle exposa les devoirs que lui avait créés auprès des siens la mort de sa mère et fit part même de la détermination prise dans le recueillement de la nuit, en face du ciel. Le sage directeur écoutait, questionnait, et, sans doute, priait Dieu, le Maître de la vie. Finalement, avec une autorité calme et sûre : " Mon enfant ", dit-il, " je crois que vous devez vous faire religieuse. " A ces mots inattendus, elle se prit à trembler de tous ses membres. C'était le saisisssement du surnaturel, la perspective de l'immolation à la volonté divine. A mesure que le religieux, parlant d'expérience, lui faisait entrevoir les beautés de la vie angélique sur cette terre, elle sentait la douleur et la crainte faire place, dans son âme, à la joie et à la confiance. Quand elle eut entendu : " Mon enfant, allez en paix ", elle se leva forte, apaisée, et marcha rapidement vers le tabernacle de l'église. Le Jésus de sa première communion, le Dieu de l'eucharistie, non content de s'être donné à elle en nourriture, daignait maintenant l'appeler à vivre, auprès de lui, une vie nouvelle. Comme autrefois, Marie de Béthanie, après le miracle de la résurrection de son frère, elle lui offrit les larmes recon-

naissantes d'un coeur qu'elle était heureuse de briser aux pieds du Maître.

Sa vocation est décidée, Marie sera religieuse.

III

Mais ceux que son dévouement avait habitués à compter sur elle, comment les quitter? Elle communiqua d'abord son projet à son père. Il en fut profondément attristé. Elle en parla ensuite à ses frères et soeurs, qui pressentirent combien elle allait leur faire défaut. Ne perdraient-ils pas une seconde mère? Quelques parents et amis trouvèrent son dessein irréalisable. " C'est une folie! " disaient-ils à M. Archambault; " ne la laissez pas partir; que feriez-vous sans elle? "

Marie était en effet la vie et l'âme du foyer. Cependant, Eulalie, sa soeur cadette, secondée par Adéline, pouvait la remplacer. Aucune objection sérieuse ne l'empêchait de répondre à l'appel de Dieu. Aussi la courageuse jeune fille, secrètement, fit ses préparatifs de départ.

Se défiant de sa sensibilité et voulant épargner à sa famille l'heure pénible des adieux, elle se rendit chez sa grand'mère Archambault avec l'intention de gagner Montréal. La vénérable aïeule n'approuva pas l'empressement de Marie: " Ma fille, n'agis pas de la sorte, attends un peu, ton oncle le curé [18] doit venir bientôt, je lui raconterai tout, et nous ferons ce qu'il dira. "

---

[18] M. J.-O. Archambault, curé de Saint-Timothée.

Mlle Archambault savait renoncer à son jugement pour suivre les conseils d'une personne sage. Elle s'en retourna chez elle et continua, paisible et confiante, ses occupations accoutumées. Bien qu'elle fût résignée, les jours d'attente lui paraissaient longs. Sa soeur Vitaline la surprit quelquefois tout en larmes et essaya vainement de la consoler. Un jour pourtant, elle y réussit en lui disant: " Ne pleure pas ainsi, les gens qui te verront les yeux rougis croiront que nous ne nous accordons pas. "

Fière et sensible, mais forte d'une volonté qui ne connaissait point d'obstacles, Marie soutenait la lutte, endurant parfois, dira-t-elle plus tard, des " agonies cruelles ".

Une jeune personne aussi bien douée, exerçant au foyer une si belle influence, n'avait pu être ignorée au dehors. Son air modeste, son attitude pleine de dignité, la grâce de ses manières lui avaient attiré plus que de l'admiration de la part de certains jeunes gens. D'ailleurs, ils savaient qu'elle joignait à ces qualités un esprit ouvert et sérieux, un coeur dévoué, un caractère à la fois énergique et souple.

Son dessein était connu. Ces jeunes gens essayèrent de l'en dissuader. Ils furent, selon son expression, " balayés de la bonne manière ". " Je n'avais pas le temps de m'amuser ", continua-t-elle, " il s'agissait de me préparer à me rendre moins indigne de ma sainte vocation. " On le voit, Marie avait un tempérament vigoureux. Mais cette ardeur n'était point pour déplaire à Jésus dont la tendresse est jalouse. Jean, le pêcheur de Bethsaïde, avait dû être modéré plusieurs fois par le Christ: " Tu ne sais pas de quel esprit tu es. " Jésus aimait quand même, et plus que les autres apôtres, ce jeune homme à l'âme affectueuse, au

courage intrépide. A ce généreux, le Maître ne demande pas seulement d'abandonner une barque et des filets; il lui dit: " Donne-moi ton coeur! " Marie, comme " le disciple que Jésus aimait ", sacrifia au Christ, devenu son idéal, un avenir plein de tout le bonheur de l'inconnu. Elle se sentait pressée d'entrer dans un vaste champ de labeur. Le cercle du foyer lui semblait trop étroit. Il lui tardait de voir son oncle, attendu pour les fêtes du premier de l'an.

Vers la mi-février, M. Antoine Archambault, neveu du curé de Saint-Timothée, visita ses parents de Saint-Antoine. Il avait ordre d'amener Marie au presbytère de Saint-Timothée.

* * *

La scène des adieux fut douloureuse. Quarante années plus tard, le souvenir de cette heure d'angoisse faisait jaillir les larmes des yeux de la vaillante mère Marie-Olivier.

Mlle Archambault passa par le rang de l'Acadie où demeurait sa grand'mère. Ce fut un nouveau déchirement, et combien pénible!

Comme Marie sortait de chez Mme Archambault, son père escaladait les gradins du perron. Quelle rencontre ! Tous deux se regardèrent sans parler. L'un entra pour se consoler auprès de sa vieille mère; l'autre se dirigea vers la voiture qui l'attendait.

De Saint-Antoine à Saint-Timothée, la route fut longue et triste. C'était le chemin de l'exil. Pendant le trajet, les larmes de la jeune fille coulèrent abondantes et silen-

cieuses, en même temps que les flocons de neige tombaient des nuages amoncelés.

Les étoiles blanches se fixaient aux arbres, aux habitations, à tout ce qui bordait la route, transformant en paysage enchanteur, le village où arrivait Mlle Archambault. Bien au-dessus, elle en aperçut une plus belle que toutes les autres. A son oeil ravi, éclairé par cette lumière surnaturelle, bientôt s'offrirent les clochers de l'église. Ils semblaient porter au ciel la prière des paroissiens. Elle y fit monter la sienne.

* * *

Sur le seuil du presbytère apparut M. le curé Archambault. Il tendit les bras à sa chère nièce. Elle s'y jeta. ''Tu seras ici comme chez vous,'' dit le bon oncle. Il voulut lui-même présenter Marie aux religieuses[19]. La nouvelle élève fut accueillie avec joie. Son entrée fut inscrite dans les chroniques à la date du 19 février.

Plusieurs fois par jour, Marie traversait la place de l'église, qui sépare le couvent du presbytère. Ardente à l'étude, attentive en classe, elle augmentait les connaissances acquises au couvent de Saint-Denis. Admiratrice de son oncle, elle recueillait en sa compagnie, de constants exemples de piété, de labeur, de loyauté, de dévouement. L'entendre parler de ce qui intéressait le pays et la reli-

---

[19] C'étaient soeur Marie-Madeleine, supérieure et fondatrice du couvent, ouvert, à la demande de M. le curé Archambault, en septembre 1848, soeur Marie-Apollonie, et soeur Marie-Patrick, l'une, professeur de français, et l'autre, d'anglais.

gion, converser avec lui, le voir mener une vie simple, ordonnée, toute consacrée à Dieu, à sa paroisse et aux bonnes oeuvres, n'était-ce pas une formation? Elle sut profiter de tout.

Après la distribution des prix du 21 juillet, M. le curé félicita sa nièce de ses progrès et manifesta le désir de la voir continuer ses études au mois de septembre suivant. ''En attendant,'' ajouta-t-il, '' tu pourrais faire une promenade à Saint-Antoine. '' Bien que cette double proposition éloignât encore le but que Marie croyait atteindre, elle s'y rendit volontiers.

Son retour au foyer fut une réjouissance pour tous. Elle constata que tout allait bien, se livra au travail commun et prit part même aux divertissements de la famille.

Fidèle aux conseils de son oncle, elle rentra à Saint-Timothée pour l'ouverture des classes.

A la fin d'octobre, des Oblats prêchent une retraite dans la paroisse. Entendre ces religieux dont l'un donne des sermons aux élèves du couvent, les rencontrer au presbytère, c'est pour elle un bienfait. Ils l'assurent qu'elle ne peut être à meilleure école.

* * *

M. le curé regardait sa nièce avec complaisance. Il avait raison, car elle était fort bien douée: constitution d'une vigueur peu commune, taille au-dessus de la moyenne, port noble, superbe tête, physionomie spirituelle, traits agréables et réguliers, esprit vif et observateur, jugement droit, volonté constante de faire aujourd'hui mieux qu'hier, con-

versation aimable, humeur enjouée, air affable, elle possédait tout ce qu'il faut pour attirer. Elle eût été parfaite aux yeux de son oncle, si elle avait eu moins de fierté, de vivacité et de sensibilité.

On ne pouvait prononcer devant elle le nom de Saint-Antoine sans tirer des larmes de ses yeux, L'ombre d'un reproche lui faisait monter le rouge au visage. L'épreuve lui ferait du bien, pensa le prêtre zélé; et il essaya le remède. Il allait expérimenter qu'on ne s'improvise pas maître des novices. C'est un art difficile que de savoir modifier le caractère sans briser le coeur. Un jour que Marie avait écrit à son père, selon son habitude, elle remit à son oncle sa lettre ouverte. L'ayant lue il fit une réflexion qui était de nature à blesser un caractère indépendant. Etonnée, piquée au vif, se sentant suffoquée, la jeune fille s'esquiva... L'oncle stupéfait, déconcerté, l'appelle de sa voix la plus douce, du nom de " Mérette ", qu'il aimait à lui donner. Elle ne répond pas... Croyant qu'elle s'est réfugiée dans sa chambre, il y monte... Elle n'est pas là. Retirée dans un coin du grenier, elle pleure à chaudes larmes, entend des pas lourds parcourir la maison et une voix répétant le petit nom favori...

A partir de ce jour, il ne savait que faire pour être agréable à sa " Mérette ". Sachant combien elle aimait ses maîtresses, il lui donnait pour elles mille choses.

A l'examen, suivi de la distribution des prix, Mlle Archambault fit honneur à ses maîtresses et à M. le curé. Celui-ci fort content prouva cependant à sa nièce qu'il lui fallait encore une année pour achever son cours d'étude. Après ce laps de temps, il la laisserait libre de suivre son

attrait pour la vie religieuse. Ce prêtre prudent était sûr d'une chose: dans le milieu où vivait Marie, sa vocation, loin de courir le risque de se perdre, ne pouvait que se fortifier. De son côté, Marie, la main dans la main de son oncle, marchait avec confiance à la suite de l'étoile. Où celle-ci la conduirait-elle? Serait-ce à l'Hôtel-Dieu? à la congrégation Notre-Dame? vers la communauté des Saints-Noms de Jésus et de Marie? "Encore un an", se disait-elle, " et, dans l'une ou l'autre de ces institutions, je trouverai Jésus."

* * *

Comme l'année précédente, M. le curé fit conduire sa nièce à Saint-Antoine. Son séjour à la maison, reposant pour elle, fut agréable à son père, à ses frères et soeurs. Malheureusement, sa grand'mère paternelle était morte au printemps [20]. Sur la tombe de sa vénérable aïeule, Marie demande secours et bénédictions ; chez la bonne tante Zoé, elle se plaît à lire les lettres de la mère Saint-Olivier; avec Vitaline qui partage les aspirations de son aînée, elle parle de vie religieuse.

* * *

Le 20 du mois d'août, Marie est de retour à Saint-Timothée. Au presbytère et au couvent, comme dans un sol fertile, son âme continuait de s'épanouir. Sa piété grandissait, forte et solide comme celle de son oncle, douce et tendre

---

[20] Le 7 avril 1850. Son mari, Joseph-Marie, capitaine de milice, était mort le 15 septembre 1832.

comme celle des religieuses. Les élèves affluaient au couvent, surtout à la fin de l'année; et il n'y avait, pour leur donner l'enseignement, que trois soeurs. Celles-ci priaient quelquefois Mlle Archambault de les remplacer comme surveillante à la salle de récréation ou d'étude; les élèves dont elle avait mérité l'estime et le respect, lui obéissaient volontiers. Il vint alors à la pensée de la remplaçante, certaine de son autorité, qu'elle pourrait peut-être travailler aussi utilement à l'éducation de la jeunesse qu'au soulagement des malades.

Redoublant d'application à l'étude, elle obtient des succès qui réjouissent son oncle. Ils achèvent de le persuader, — ce qui n'était pas difficile, — que sa nièce a de l'aptitude pour l'enseignement autant que pour les oeuvres de charité.

Devant la jeune fille pourtant, le ciel se voile encore. " Seigneur, " dit-elle, " que voulez-vous que je fasse? " Mais Dieu ne parle pas directement; ce serait aux dépens de la foi. Les Mages, au moment d'arriver à Bethléem, ne virent-ils pas disparaître l'astre conducteur?

Humbles, confiants, ils s'adressèrent aux habitants du pays et, finalement, au roi. Comme eux, Marie prie de tout son coeur, consulte les religieuses et interroge son oncle en qui elle voit le prêtre chargé de lui transmettre l'ordre d'en haut.

Il lui parle d'une jeune communauté, pauvre, encore à son berceau, un véritable Bethléem.

Elle résolut de demander son entrée au couvent de Longueuil.

Aussitôt l'étoile tant aimée réapparut et se fixa, brillante, sur l'institut des Saints Noms de Jésus et de Marie.

CHAPITRE DEUXIÈME

DÉBUT DE LA VIE RELIGIEUSE

(1851 - 1855)

I. 1851-1855. — Postulat. — Mlle Archambault revoit Saint-Antoine. — Son entrée chez les soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, à Longueuil, le 9 juillet 1851. — La postulante sous la direction de mère Véronique du Crucifix. — Faits caractéristiques.

II. 1851-1853. — Noviciat. — Prise d'habit, le 19 mars 1852. — Soeur Marie-Olivier, sous-économe locale. — Saint François de Sales lui est proposé pour modèle.

III. 1853-1855. — Profession religieuse. — Mgr I. Bourget préside la cérémonie du 24 mai 1853. — Soeur Marie-Olivier, quatrième conseillère. — " Temps d'épreuves ". — Plan de vie.

I

Mlle Archambault reçut bientôt une réponse favorable à sa demande d'entrée. Forte de la bénédiction de son oncle et des encouragements de ses maîtresses, elle ne devait pas tarder à se rendre au noviciat de Longueuil; mais d'abord, il lui fallait aller à Saint-Antoine pour y régler des affaires de famille.

Tout ce qu'elle revoit à la maison paternelle, la fait péniblement tressaillir. Rapidement, elle passe d'une pièce à

l'autre. Les meubles et les objets n'ont guère changé de place. Elle parcourt la galerie s'attardant quelque peu à l'une des extrémités. De là, elle laisse errer son regard sur tout le paysage cher à son coeur : le jardin toujours orné des mêmes plantes ; le Richelieu dont elle a souvent, de cet endroit, considéré le cours ; le village de Saint-Denis, qui profile sur l'azur du ciel les clochers de son église et de son couvent ; celui de Saint-Antoine, avec son temple et ses arbres séculaires, ses maisons marquées de souvenirs ineffaçables. Encore une fois, elle fait à Dieu le sacrifice de toutes ces choses. Elles ont cependant pour elle, en ce moment, une âme bien vivante.

Après avoir signé l'acte préparé par le notaire, Marie, sans retard, mais sans empressement, avec une pleine possession d'elle-même, fait à ses frères et soeurs des adieux qu'elle sait, cette fois, devoir être définitifs.

A Verchères, M. et Mlle Archambault font une courte halte chez M. Pierre Dupré, oncle de la jeune fille et son plus proche parent du côté maternel [1]. Ne l'ayant pas vu depuis longtemps, elle fut touchée de ses manières affables, de sa physionomie attachante, du son de sa voix qui lui rappelaient sa mère et ses grands parents. Ce dernier assaut à sa tendresse fit couler les larmes jusqu'alors retenues. Ce que voyant, le bon oncle s'approcha de sa nièce, et lui dit avec autant de conviction que de sympathie :

---

[1] M. Pierre Dupré, père de soeur Marie-Cornélie et de soeur Marie-Basilisse, provinciale actuelle de L'Epiphanie. Il était le subrogé tuteur des enfants de M. Pascal Archambault. Le grand père et la grand'mère Dupré étaient décédés, l'un en 1845 et l'autre en 1848.

“ Mary, si ça te fait de la peine, n'entre donc pas au couvent. ” Il ignorait sans doute ce qu'avait souffert, durant près de trois longues années, sa courageuse nièce. D'un oeil confiant elle n'avait jamais cessé de suivre, — même à travers l'abondance des pleurs, — les indications du vouloir divin. Après avoir triomphé de mille obstacles, des calmes plats et des brumes épaisses, va-t-elle se laisser aller au courant de sa nature sensible? Tirée de sa distraction par la proposition inattendue de son oncle, elle relève la tête et fixe le regard sur le port où elle doit bientôt aborder.

* * *

Encore quelques heures et Marie arrive avec son père au couvent de Longueuil.

Mère Véronique du Crucifix, à la fois supérieure générale et maîtresse des novices, souhaita la bienvenue à Mlle Archambault. Elle félicita le père d'offrir ainsi au Seigneur l'aînée de sa famille, lui promettant mille bénédictions pour lui et les siens.

C'était le 9 juillet 1851. La Congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie ne comptait que huit années d'existence et mère Marie-Rose n'était déjà plus. Mais la digne mère qui la remplaçait depuis 1849 et qui avait hérité de l'esprit de la Fondatrice, le maintenait et devait le transmettre à l'institut. Personne peut-être ne sut s'en pénétrer et le répandre autour d'elle, durant un demi-siècle, comme la postulante qui vient d'entrer. Ce fut pour elle un bonheur et un bienfait d'avoir été initiée aux pratiques de la vie de communauté par mère Véronique du Crucifix.

L'exemple s'unissait chez elle à la parole pour éclairer et persuader.

La nouvelle postulante eut aussi le grand privilège, dès son arrivée, de suivre les Exercices de saint Ignace, sous la direction de Mgr I. Bourget. Sa Grandeur, faisant sa première visite pastorale au couvent de Longueuil, vit en particulier les religieuses, au nombre de trente-quatre, les novices et les postulantes. Mlle Archambault n'oublia jamais ce premier entretien avec celui que, depuis lors, elle appela toujours *le saint évêque.* Elle copia, dans son cahier [2], la page écrite par Mgr Bourget sur la première feuille du Manrèse qu'il laissa aux soeurs en souvenir de cette retraite. La page se termine ainsi: " Que Dieu nourrisse de ces fruits (les fruits de son amour), les soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie! tel est le voeu le plus ardent de leur très humble serviteur,

IGNACE, évêque de Montréal. "

Initier Mlle Archambault aux pratiques de la vie religieuse fut, pour mère Véronique du Crucifix, une tâche relativement facile. Soit au foyer, soit au presbytère de son oncle, Marie avait fait l'apprentissage d'une vie réglée, utile et pieuse. Rien ne lui parut trop dur: lever matinal, silence, régularité, travail manuel et intellectuel, exercices de piété, obéissance, pauvreté même pesaient peu à cette nature ardente et généreuse dont Dieu se réservait de contenter plus tard, la soif d'immolation.

* * *

2 Cahier de notes à l'usage de soeur Marie-Olivier, donné à soeur Marie-Lucille, le 4 mai 1904.

Pour le moment, il lui fallait apprendre à surnaturaliser toutes ses actions. Un jour qu'on l'avait envoyée au jardin pour sarcler, elle fut ainsi interrogée par soeur Marie-Françoise [3] :

— " Mlle Archambault, à quoi pensez-vous dans le moment ?

— Je pense que j'arrache de mauvaises herbes. "

La bonne soeur coadjutrice crut devoir l'exhorter à prier en travaillant. Elle ajouta :

— Vous emploieriez mieux votre temps si, tout en arrachant les mauvaises herbes, vous demandiez au bon Dieu de vous faire voir vos défauts et de vous enseigner la manière de les déraciner. "

La postulante trouva le conseil judicieux et ne l'oublia point.

A la bonne volonté, Mlle Archambault joignait la vigueur et l'activité. Elle aidait la sacristine à retirer de la chapelle des bancs fort lourds dont elle tenait une des extrémités. Trouvant sa compagne trop lente, elle se chargea seule, pour en finir plus tôt, d'un de ces bancs, et l'eut vite déposé à destination. Elle venait d'en saisir un second de la même façon, " par le milieu du corps " comme elle disait, quand elle entendit une voix grave : M. Chabot, aumônier du couvent, dont le bureau donnait sur le sanctuaire, l'interpellait. A cette apostrophe inattendue, elle laisse choir sa lourde charge. " Je pense ", continue l'aumônier, " que, si vous modériez votre empressement, et que, si Mlle Gravel [4] se hâtait un peu plus, tout irait pour

---

[3] Françoise Dubreuil.

[4] Soeur Marie de l'Enfant-Jésus, actuellement à Oswego, Or.

le mieux. '' Toutes deux s'inclinèrent respectueusement et reprirent leur premier mode de transport. Aussitôt sorties, elles rirent à leur aise, et tant, qu'elles avaient peine à traîner leur fardeau. Avant de rentrer dans la nef, il leur fallait se recueillir afin de ne pas manquer de respect au saint Sacrement. Dans le corridor, le fou rire les reprenait de plus belle. Ce fut un grand scandale pour quelques soeurs qui, les voyant forfaire au recueillement, haussaient les épaules. '' C'est une vraie maladie, '' déclarait de ce rire l'abbé de Ravignan ; '' mais c'est la maladie des amis de Dieu [5] ''.

Mlle Archambault était toutefois moins brave que robuste. Jamais, ni chez elle, ni au presbytère de son oncle, elle n'eût consenti, le soir, à se rendre seule et sans lumière dans une pièce tant soit peu retirée. Dans cette grande maison de Longueuil, où elle se sentait encore étrangère, une religieuse l'aborde, dans la soirée. '' Ma petite soeur, voulez-vous avoir la bonté d'aller, dans notre cellule, chercher... '' '' Volontiers, ma soeur, '' répondit-elle, espérant trouver une compagne sur son passage. Personne ! Elle monta jusqu'à la porte du grand dortoir. Il y avait là, tant de lits sous lesquels les voleurs pouvaient se cacher, tant de rideaux blancs semblables à des linceuls ! '' Mon Dieu, '' se dit-elle, '' il ne peut m'arriver rien de pire que la mort ; je suis prête. '' Elle s'élance dans l'ombre à travers mille fantômes, trouve l'article désiré, le saisit et reprend sa course avec des jambes de laine. Jamais le coeur ne lui

---

[5] Vie du R. P. H. de Ravignan, s. j. P. A. de Ponlevoy. Tome I, p. 74.

avait battu aussi rapidement. L'obligée, ignorant à quelle héroïne elle avait affaire, se contenta de la remercier. Depuis ce fameux soir, Mlle Archambault put affronter sans témoin les spectres affreux que crée l'absence de la lumière. Elle ne cessa, par des actes pareils, de se fortifier, de se guérir.

Soeur Marie-Agnès, assistante générale, ayant entendu parler de la perfection de Mlle Archambault, résolut de l'éprouver. Celle-ci était chargée du ménage d'un parloir où il y avait un poêle à bois. Elle venait de nettoyer cette pièce et s'en allait jeter le contenu de sa pelle à main,quand une voix sévère l'interpella : " Ma petite soeur, vous n'avez pas bien ramassé la cendre. " La jeune fille revint sur ses pas, se baissa, et promena lentement son plumeau sur la partie du plancher que l'index d'une main autoritaire lui indiquait. Cette fois la jeune fille partit absolument certaine de ne laisser après elle ni cendre ni poussière. Mais à peine a-t-elle fait quelques pas dans le corridor qu'elle est rappelée par l'austère religieuse : " Il faut, ma fille, vous appliquer à travailler plus parfaitement. Ne voyez-vous pas que *la place* ici n'est pas encore nette? " En même temps elle y jetait un peu de poussière. Mlle Archambault ne trouvant pas réjouissantes les cendres qu'on lui faisait recueillir pour une troisième fois, se contenta cependant de les arroser de ses larmes.

Des travaux manuels, elle passait à la prière, à l'étude, aux pratiques de mortification, et aux pénitences en usage dans la communauté. Elle s'y adonnait avec un élan si généreux qu'il fallait parfois le modérer. C'est qu'elle buvait à longs traits à la coupe des consolations spirituelles

Elle trouvait le repos dans la soumission à la volonté divine, le calme dans l'accomplissement du devoir, la joie presque parfaite dans la floraison des vertus propres au noviciat.

Un jour de janvier, Mlle Archambault reçut la visite de Vitaline qui venait lui annoncer son entrée à la congrégation de Notre-Dame. Ce fut un redoublement de joie pour l'âme déjà religieuse de Marie. Sans doute, elle eût été plus heureuse de voir sa jeune soeur devenir comme elle fille de mère Marie-Rose. Mais Notre-Seigneur, qui les invitait à marcher à sa suite, n'allait-il pas se les unir par les mêmes voeux de religion ? Obéissant à des constitutions différentes et vêtues de costumes différents, elles atteindraient pourtant les mêmes fins : leur sanctification et l'enseignement des jeunes filles.

* * *

Alors que Vitaline commençait son postulat le 12 janvier 1852, Marie, achevant le sien, aspirait à devenir novice. A ce moment décisif, la communauté procure à l'aspirante le bienfait d'une retraite de dix jours. L'on y prie et l'on y réfléchit encore avant de faire le second pas, plus assuré que le premier, puisqu'alors l'état religieux est pratiquement connu.

Pour Mlle Archambault, il n'est pas question de décider si elle doit avancer. La congrégation l'accepte ; il suffit. Elle n'est occupée que d'une chose : préparer son coeur à la grâce qui lui est offerte. Elle s'y dispose, du 10 au 19 mars 1852, avec beaucoup de ferveur, par les exercices spirituels dont Mère Véronique du Crucifix a la direction.

Dans le manuel intime déjà mentionné, dans ce manuscrit précieux parce qu'il témoigne de la constante ferveur de mère Marie-Olivier, on retrouve les réflexions écrites par elle au cours de ses retraites, ses résolutions, l'énoncé des principes sur lesquels constamment elle s'appuiera. On y saisit l'idéal qu'elle s'est efforcée d'atteindre.

Les lignes tracées dans les derniers jours de son postulat rappellent la naïve ardeur des commençants. Elle promet à Notre-Seigneur d'être fidèle dans les petites choses et de se demander souvent, comme autrefois saint Bernard, ce qu'elle est venue faire en religion. Chaque fois qu'elle baisera avec respect, selon la coutume de la communauté, le saint habit qu'on va lui donner, elle veut se rappeler qu'il est un préservatif contre un grand nombre de tentations. " Je dirai au démon, " écrit-elle, " il faut que tu sois bien hardi, esprit infernal, pour oser approcher de celle qui est revêtue des livrées de Jésus. "

II

Elle reçut le saint habit des mains de Mgr A.-A. Taché, o. m. i. [6]. Le futur archevêque était arrivé récemment de Marseille, où le fondateur et supérieur des Oblats de Marie-Immaculée, Mgr de Mazenod, l'avait consacré évêque d'Arath. Dans son allocution de circonstance, le nouvel élu développa le texte : " Vous avez choisi la meilleure part qui ne vous sera pas ôtée. " Ces paroles, Mlle Archambault les

[6] Coadjuteur de Mgr J.-N. Provencher, 1er évêque de Saint-Boniface, Rivière-Rouge.

conservait depuis longtemps dans son coeur. En janvier 1849, son oncle le curé, la félicitant du désir qu'elle exprimait d'entrer en religion, les lui avait fait entendre. Qui, mieux que cet évêque de vingt-huit ans, à la fois, religieux exemplaire et missionnaire dévoué, aurait pu les interpréter? Qui les eût commentées avec un plus noble enthousiasme et de plus sincères convictions? Aussi toucha-t-il son auditoire jusqu'aux larmes, la nouvelle soeur Marie-Olivier surtout.

M. le curé de Saint-Timothée n'avait pu assister à la cérémonie qui avait fait de sa nièce la fiancée de Jésus. En ce temps de l'année et à cette époque, — le 19 mars 1852,— les chemins étaient impraticables. Mais, au loin, il fut tout heureux d'apprendre que sa " Mérette " s'appelait maintenant, comme lui, d'un nom qui symbolise la paix et la douceur. Il ne manqua pas de lui en exprimer son contentement et lui souhaita, avec modestie, de porter, mieux qu'il ne le faisait, leur commun vocable [7].

* * *

Soeur Marie-Olivier ne fut pas une novice ordinaire. Elle avait, bien avant son postulat, marché dans la voie du dévoûment, de l'abnégation. Son voile blanc recouvrait

---

[7] Les postulantes qui prirent l'habit avec Mlle Archambault furent Mlle Victoire Bergevin, dite soeur Marie-Augustin, et Mlle Célina Gravel, dite soeur Marie de l'Enfant-Jésus. Les prêtres présents à la cérémonie étaient MM. les abbés E. Gravel, P. Lafrance, E. Durocher, L.-M. Brassard, E.-H. Hicks et G. Chabot.

une tête habituée au souci des affaires. " On s'en souvient, elle a déjà montré un remarquable savoir-faire dans la direction de la maison paternelle. Elle a eu en outre le grand avantage d'observer, pendant plusieurs années, les habiles procédés de son oncle, M. le curé Archambault, entre les mains de qui l'argent fructifiait comme le bon grain dans un champ fertile [8]. " Aussi lui confia-t-on, durant son noviciat, une charge importante, celle de sous-économe. Il lui fallut, tout en suivant les exercices du noviciat, s'occuper de la tenue des livres et du soin de la dépense, sous la direction de l'économe locale, soeur François de Sales. Les jours succédaient aux jours et les mois aux mois, sans qu'aucun fait notable modifiât la vie, paisible et cachée, de l'infatigable novice.

* * *

Peut-être, en raison de ce calme extérieur, pensait-elle avoir acquis une complète possession d'elle-même. On n'avait d'ailleurs rien à lui reprocher. Un incident vint la mettre en garde contre l'illusion. Elle devait, en l'absence de l'économe, la remplacer auprès des postulantes coadjutrices et présider même leurs exercices spirituels. Un jour qu'elle faisait la lecture à trois de ces jeunes auxiliaires, deux d'entre elles s'endormirent. Une professe coadjutrice, venant à passer, regarda la jeune maîtresse du coin de l'oeil et lui dit d'un ton ironique : " Voilà une lec-

---

[8] Extrait du journal des noces d'or de mère Marie-Olivier. Archives.

ture qui va porter des fruits ! ” Surprise de cette observation, soeur Marie-Olivier riposte. La vivacité du ton réveille les dormeuses et n'édifie point du tout la bonne soeur. Peu après, l'irréprochable novice est appelée au chapitre.

“ Ma soeur Marie-Olivier, ” dit lentement, et avec sa douceur ordinaire, la maîtresse des novices, “ est-ce bien vrai que vous n'avez pas été polie envers soeur Marie-Marthe ? ”

— Oui, ma mère, mais aussi, pourquoi se mêle-t-elle de choses qui ne la regardent pas?... ”

Elle allait continuer, quand la prudente mère lui fit signe de s'asseoir et dit : “ Calmez-vous, tantôt vous parlerez. La novice se tut ; mais son visage, passant du blanc au rouge et du rouge au violet, en disait long. Avec le temps, l'émotion diminua. Alors, mère Véronique du Crucifix reprit :

“ Parlez maintenant.

— Ma mère, je n'ai plus rien à dire.

— Moi, ma chère enfant, je dois vous avertir qu'il vous faut réprimer votre naturel trop vif. Voyez-vous ce portrait?

— Oui, ma mère.

— De qui est-il?

— De saint François de Sales.

— Eh bien, je vous donne le doux évêque de Genève pour modèle. Etudiez-le bien, et surtout imitez-le. Il faut que soeur Marie-Olivier devienne une passionnée de la sainte et pieuse dilection. ”

Ces paroles firent une salutaire impression sur le coeur de la fervente novice.

Quelques jours après cet évènement, une de ses compagnes l'aborde: " Notre mère maîtresse vous mande. " Le coeur serré, le regard inquiet, marchant à petits pas et scrutant sa conscience, soeur Marie-Olivier, se rendit au chapitre. Le bon sourire de mère Véronique la rassura. "Ma chère enfant, lisez cette lettre et rendez grâces à Dieu."

Elle lut et sourit à son tour: le 13 janvier (1853), Vitaline avait revêtu le costume des novices, avait reçu le nom de soeur Saint-Isidore et depuis accomplissait avec bonheur tous les devoirs de son heureux état.

* * *

Cette consolante nouvelle fut comme un nouveau stimulant pour la ferveur de soeur Marie-Olivier. Suivant le conseil de sa maîtresse, elle lut la vie de François de Sales et s'efforça de mettre en pratique les maximes de l'aimable saint. On la vit s'appliquer aux " petites et menues observances ": fermer et ouvrir les portes sans bruit, porter la vue basse, demander la moindre permission pour les moindres choses, faire tout à propos. A mesure qu'elle étudiait les ouvrages de ce maître en spiritualité, elle remarquait la conduite de mère Véronique du Crucifix. Celle-ci agissait habituellement de la manière même qu'il indique, " se faisant petite avec ses novices "... ne s'impatientant pas de leur lenteur, ne se fâchant pas de leurs maladresses.

Ces vertus, mère Véronique les pratiquait d'une façon charmante. A son exemple, les novices s'exerçaient à l'acquisition des petites vertus. Soeur Marie-Olivier avait si bien répondu aux espérances fondées sur elle que, son année de noviciat révolue, le conseil général l'admit à la profession.

M. le curé Archambault avait manifesté le désir d'assister à la cérémonie. Comme il ne pouvait s'y rendre pour le 19 mars, on la remit au 24 mai. Ce retard fut pour l'ardente novice une épreuve. Sa délicatesse ne lui permettait pas de se plaindre ouvertement, mais elle fit part de son chagrin à sa maîtresse des novices.

Mère Véronique du Crucifix lui rappela que " rien n'arrive sans la permission de Dieu ". Elle avait sans doute besoin de ce délai pour mieux se préparer à l'émission de ses voeux. Rassérénée, soeur Marie-Olivier redoubla de ferveur dans l'accomplissement de ses devoirs, dans ses exercices de piété surtout. Elle fit, avec une bonne volonté touchante, la retraite qui précéda le grand événement. " Je ne veux rien refuser à Dieu, " écrit-elle alors, " car il n'est si petit sacrifice duquel ne puisse dépendre ma conversion et peut-être mon salut éternel... Je répéterai souvent avec le roi prophète: Mon coeur est prêt, Seigneur, mon coeur est prêt [9]. "

---

[9] Cahier de notes, pp. 95 et 96.

III

Foi, abandon, générosité, tels furent les cadeaux que soeur Marie-Olivier put offrir à Jésus lorsque, aux pieds de Mgr I. Bourget, elle prononça ses voeux de religion. Sa Grandeur était assistée de M. l'abbé J.-O. Archambault, tout rayonnant de joie, de M. L.-D. Charland, curé de Beauharnois, et de M. G. Chabot, aumônier du couvent de Longueuil. Dans un langage simple et onctueux, Monseigneur avait démontré l'excellence de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance. L'élue du jour, pénétrée des sentiments exprimés par le pieux évêque, contenait à peine son émotion.

Vingt-huit ans après, mère Véronique du Crucifix lui rappelait les circonstances de ce grand jour :

" A la révérende mère Marie-Olivier,
supérieure générale des soeurs des Saints Noms
de Jésus et de Marie.

" Ma bonne mère,

" Que de touchants souvenirs se rattachent à cette belle fête du 24 mai ! Il y a vingt-huit ans, vous faisiez votre oblation à Jésus ; notre saint fondateur, Mgr I. Bourget, recevait vos voeux ; votre oncle vénéré, accompagné du digne pasteur de Saint-Clément de Beauharnois, assistait à la cérémonie. Je me souviens de quelles délicieuses émotions votre âme semblait remplie en cette solennelle circonstance. Vous compreniez les saintes obligations que vous alliez

contracter avec l'Epoux céleste, et des larmes mouillaient vos paupières... Sans blesser votre modestie, je puis dire que vous vous étiez préparée pieusement à cette grande action.

" La retraite avait été pour vous ce qu'est, pour la fleur, la rosée du matin, et, pour le voyageur du désert, la fraîche oasis. Votre âme s'était plongée dans les ondes rafraîchissantes de la prière, et vous aviez bu à longs traits de cette eau bienfaisante et pure...

" Hochelaga, 23 mai 1881. "

Le 24 mai 1853, soeur Marie-Olivier, avec l'autorisation de mère Véronique du Crucifix, supérieure générale, venait donc d'émettre ses voeux temporaires et d'entrer véritablement dans l'état religieux. Plus que jamais elle se donne, sans partage et avec un saint enthousiasme, à Dieu et à la congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie.

Quelques jours avant sa profession, elle avait noté ces paroles du vénérable César Bustis à un de ses neveux entré en religion : " Mon cher, quand tu regardes le ciel, souviens-toi du paradis ; quand tu vois le monde, rappelle-toi l'enfer où l'on endure des tourments éternels ; quand tu jettes les yeux sur ton monastère, songe au purgatoire où les souffrances sont adoucies par l'assurance du salut éternel. "

" Et alors, " ajoutait-elle, " comment ne pas trouver douces les peines que l'on supporte en religion, comment ne pas les aimer, quand on les endure avec la certitude qu'elles seront un jour des fleurons de notre couronne [10] ? "

---

10 Cahier de notes, p. 95.

Sur le Thabor, soeur Marie-Olivier a bien fait de méditer les souffrances du calvaire ; deux longues années durant, elle en devait gravir les pentes.

* * *

Dès le lendemain de sa profession, elle dut remplacer à l'économat général soeur Thérèse de Jésus, dont la charge de maîtresse du pensionnat absorbait tous les instants.

Soeur Marie-Olivier s'était quelque peu préparée à ses nouvelles fonctions en aidant soeur François de Sales, économe locale. Mais les attributions de la dépositaire s'étendaient à toute la communauté qui, outre la maison mère, comptait les quatre fondations de Beloeil, de Saint-Timothée, de Saint-Lin et de Saint-Hilaire. Pour s'acquitter de sa charge, la jeune professe avait des aptitudes incontestables. Ce qui lui manquait, ce n'était ni le tact, ni la prudence, ni l'intelligence des affaires, mais l'expérience. Elle allait l'acquérir à ses dépens.

Jusqu'à l'été de 1853, elle suppléa soeur Thérèse de Jésus sans posséder de titre. Au mois d'août, elle fut nommée quatrième conseillère de mère Véronique du Crucifix, les trois autres étant soeur Marie-Agnès, soeur Marie-Stanislas et soeur Marie-Rose [11]. Elle sentit alors davantage la responsabilité peser sur ses jeunes épaules. D'autres s'en émurent également.

Etre déjà dans le conseil, à vingt-quatre ans, alors qu'elle n'était que nouvelle professe, n'était-ce pas trop tôt ? A

---

11 Elmire Bruneau.

cette interrogation qu'elle entendit, s'ajoutèrent les inquiétudes de sa propre imagination. Il lui semblait ne pas être à sa place quand il lui fallait prendre préséance sur plusieurs religieuses plus âgées qu'elle.

Seulement gênée, timide, elle paraissait parfois inhabile et s'attirait des observations quelque peu humiliantes pour sa fière nature. Froideur, remontrances, avertissements, mettaient sa sensibilité à l'épreuve. Elle expérimentait que, dans la vie religieuse, les occasions de souffrir ne manquent pas. Mais, à mesure que soufflait le vent de la contradiction, son âme s'unissait plus fortement à Jésus et à Marie. Sa vertu, qui devait un jour servir de modèle à toute une congrégation, se fortifiait dans la lutte quotidienne. L'arbre des montagnes, plus exposé aux tempêtes, n'enfonce-t-il pas plus profondément ses racines?

Mais, le poète l'a dit,

> Oui, dans la coupe amère où nous buvons la vie,
> Il se mêle toujours quelque goutte de miel [12].

Ce miel, soeur Marie-Olivier le trouvait dans le devoir accompli; dans les mérites que lui procuraient ses épreuves; dans les bénédictions que Dieu continuait à répandre sur sa famille et qu'attestaient les lettres du nouvel an 1854; dans la profession de soeur Saint-Isidore, accomplie le 12 janvier 1854, jour anniversaire de la mort de Marguerite Bourgeois.

Toute à ces pensées consolantes, la jeune économe marchait avec courage à travers les obstacles qui ne cessaient

---

[12] Lamartine.

de surgir sous ses pas. Ces obstacles naissaient de ses rapports indispensables avec les gens du dehors et tout le personnel de la maison: supérieures et inférieures, élèves et domestiques. Dans certaines occasions, elle avait peine à contenir son caractère vif et à se maintenir dans le recueillement. Cette vie active était pleine d'imprévus. Comment se garer contre des dangers inconnus? Il lui tardait de voir arriver la retraite annuelle pour faire trève à tout autre souci que celui de son âme et de Dieu. Elle ne fut pas oisive durant ces dix jours de repos et de recueillement, si l'on en juge par trente-six pages de son cahier de notes spirituelles. C'est tout un plan de vie qu'elle essaiera d'exécuter avec une perfection toujours plus grande.

* * *

Résumons-le en quelques paragraphes.

" Dès mon réveil, " écrit-elle en substance, " après avoir fait le signe de la croix, j'invoquerai avec ferveur Jésus et Marie; le soir, je m'endormirai en leur sainte compagnie. Avant mes principales actions, je répéterai avec le Psalmiste: " O Dieu! créez en moi un coeur pur, et renouvelez, au fond de mon âme, l'esprit de droiture et de justice. " Sur le seuil d'une église ou d'une chapelle, pensant au songe de Jacob, je redirai: " Que ce lieu est saint et terrible; en vérité, c'est la maison de Dieu et la porte du ciel! "

Elle s'exprime à la façon de saint François de Sales: " J'établirai le bon Jésus jardinier de mon coeur, afin qu'il en coupe et en retranche tous les mauvais rejetons;

qu'il plante, arrose et fasse croître, à la place, les fleurs odoriférantes des vertus...

" Je lui demanderai qu'il me soit permis d'entrer dans son Sacré-Coeur afin d'y étudier, avec générosité et ferveur, ses vertus de prédilection : l'humilité, la douceur et la simplicité. Je le *conjurerai* de vouloir planter sa précieuse croix au milieu de mon coeur, afin que le sang qui en découle arrose, fertilise et purifie cette pauvre et misérable terre. "

Chaque paragraphe révèle, ou sa foi en Dieu ou son amour pour Notre-Seigneur ou sa confiance en Marie. On y reconnaît une âme appliquée à la conversion des pécheurs, au soulagement des âmes du purgatoire, à la satisfaction des besoins de la sainte Eglise. On y sent un coeur plein de tendresse pour les parents, les supérieurs, les soeurs et les amis.

La recluse termine par des résolutions : " Je m'efforcerai d'acquérir le renoncement, persuadée que le noviciat [13] fait sans abnégation est un temps perdu. Je serai réservée dans mes conversations, ne parlant jamais du monde ni de ce qui concerne mon emploi, si ce n'est à mes supérieures. Dans les moments d'épreuves et de tentations, j'irai me prosterner au pied du saint autel, pour supplier Notre-Seigneur de m'accorder la grâce de ne point perdre courage, mais de combattre avec une générosité constante, me rappelant que le ciel ne s'acquiert que par violence [14]... "

Le 31 août 1854, elle fut de nouveau nommée quatrième conseillère et dut continuer les mêmes fonctions distrayan-

---

[13] Les jeunes professes restent au noviciat.

[14] Cahier de notes, p. 96 à 132.

tes. Mais elle avait appris à vivre dans ce que sainte Catherine de Sienne appelle " la cellule du coeur ". Elle sut, tout en achetant et distribuant les vivres, réglant les comptes, dirigeant les serviteurs, garder ou reprendre aussitôt son air habituel de recueillement. Cette possession de soi était le signe non équivoque de la bienheureuse solitude établie au fond de son âme.

Au chapitre général d'octobre 1854, soeur Marie-Cécile [15] fut nommée dépositaire. Soeur Marie-Olivier devint l'aide de celle dont on a dit : " Elle avait le coeur large et généreux, mais elle marchait droit, sans souci des précautions et des ménagements [16]. "

* * *

Depuis lors jusqu'en septembre 1855, nous n'avons aucun détail écrit sur la vie de soeur Marie-Olivier. La tradition veut qu'elle ait eu encore beaucoup à souffrir; elle-même appela cette époque de son existence " son temps d'épreuves ". A quelqu'une qui s'avisa de lui demander en quoi avaient consisté ses ennuis, elle répondit laconiquement : " Mes supérieures l'ont su, des compagnes l'ont deviné, la plupart des économes le comprendront. "

D'après ses résolutions du mois d'août 1855, on constate qu'elle souffrit moins des difficultés inhérentes à sa charge que des désolations auxquelles le divin Maître se plut à la soumettre. Elle passe rapidement sur l'obédience qu'on

---

15 Julie-Marie Dufresne, de la famille Archambault, du côté maternel.

16 Vie de mère Marie-Rose, *Fidelis*, p. 628.

peut lui assigner : " Si l'on me charge d'emplois qui répugnent à ma nature, je dois en bénir le Seigneur et dire : " Voilà des moyens qui me sont donnés pour atteindre ma fin. " S'agit-il des peines de l'âme, elle énumère et précise comme quelqu'un qui a connu des états pénibles : "Supporter", écrit-elle, "tout ce qui contrarie et alarme l'amour-propre, tel que la privation des consolations sensibles, les sécheresses, le dégoût, les serrements de coeur, la désolation... vaincre ma répugnance à me corriger... à accepter les humiliations... " Elle insiste : " Ne point me décourager dans les moments d'épreuves, de tentations et de peines intérieures. Pour me fortifier et m'animer au combat, me placer auprès de Jésus au Jardin des Oliviers et entrer dans les dispositions de son coeur en disant : "Non point ma volonté, Seigneur, mais la vôtre [17]. "

A l'issue de cette retraite, la volonté divine relativement à son emploi pour l'année 1855-56, lui fut transmise par la supérieure générale.

Mère Véronique du Crucifix la connaissait mieux que personne. Elle avait guidé les premiers pas de la postulante, encouragé les efforts de la novice, jugé la jeune professe capable de remplacer temporairement l'économe générale. A maintes reprises, elle avait été le témoin discret et attentif de la force d'âme déployée par soeur Marie-Olivier au milieu des épreuves de tous genres. Cette mère clairvoyante la trouvait prête à quitter le berceau de sa vie religieuse et à gouverner d'autres soeurs en prenant la conduite d'un pensionnat.

Elle la nomma supérieure au couvent de Saint-Hilaire.

---

[17] Cahier de notes, p. 132 à 136.

CHAPITRE TROISIÈME

LA SUPÉRIEURE LOCALE

(1855 - 1865)

I. 1855-1856. — Saint-Hilaire. — Le Richelieu. — L'enseignement. — Mme Campbell. — Visites extraordinaires. — " Temps de doux repos. "

II. 1856-1865. — Verchères. — Arrivée des fondatrices. — Le curé Bruneau. — La supérieure dans ses rapports avec les soeurs et les élèves. — Voeux perpétuels. — Correspondance de mère Véronique du Crucifix. — Divers témoignages. — Une requête. — " Années d'or. "

I

Cette maison de Saint-Hilaire, fondée en 1850 par les soeurs Marie-Eulalie et Marie-Angèle, ouvrait ses portes à un nombre d'élèves plus grand d'année en année. Aussi, en 1855, il était devenu nécessaire d'y envoyer non plus deux religieuses, mais trois.

Depuis son entrée en religion, soeur Marie-Olivier n'avait quitté Longueuil que rarement, pour quelques heures, une journée tout au plus. D'une nature sensible, elle s'attachait facilement aux personnes et aux choses. Elle comprit, la veille de son départ, combien la chapelle, la salle du noviciat, le chapitre, la statue de la sainte Vierge, le por-

trait de saint François de Sales lui étaient devenus chers. Et ses soeurs ? c'est en leur disant adieu qu'elle sentit combien elle les aimait. Quand elle embrassa mère Véronique du Crucifix, il lui sembla, pour quelques instants, perdre toute sa vaillance. C'était l'affaissement momentané du lierre que l'on détache de l'arbre.

Soeur Marie de l'Assomption [1], sa future compagne, la soutint. Celle-ci, ayant passé les deux années précédentes à Beloeil, reprenait la même route pour la troisième fois ; seulement, cette année, au lieu de s'arrêter sur la rive gauche du Richelieu, elle le franchirait. Soeur Marie-Hedwidge [2], retenue à l'infirmerie, les rejoindrait dans quelques jours.

* * *

Le village de Saint-Hilaire, assis au pied de la montagne que dominait alors le célèbre calvaire, n'était pas inconnu à soeur Marie-Olivier. Elle y retrouvait la rivière amie sur les bords de laquelle la Providence l'avait fait naître et dont le murmure avait tant de fois endormi son enfance. Chaque vague qui passait allait baigner les rivages de Saint-Antoine et porter, au petit coin de terre paternel, l'amour de celle qui n'oublie pas. Oh ! cette rivière Richelieu, sa pensée, plus encore que ses yeux, en suivait le cours ! Elle la voyait continuer tranquillement sa route, se confon-

---

[1] Marcelline Tessier. Elle fut missionnaire en Orégon depuis 1864 jusqu'à sa mort, survenue à Portland, le 16 juillet 1904.

[2] Elizabeth Mohan, missionnaire en Orégon de 1863 jusqu'à sa mort, arrivée à Portland, le 30 avril 1901.

dre avec le lac Saint-Pierre, s'unir au grand fleuve, partager avec lui les trésors amassés, harmonies, parfums, reflets de soleil, puis s'abîmer dans l'Atlantique. Quelle image de sa propre vie ! Elle allait recueillir, dans les âmes des enfants, des richesses rares, des reflets de la divinité. Avec cette communauté, à laquelle elle s'est donnée tout entière, elle s'en irait, enrichie de grâces et de mérites, se perdre un jour dans l'océan divin.

Comme elle les aimerait les enfants, riches ou pauvres, qu'on lui confierait !

* * *

Soeur Marie-Olivier et ses compagnes se préparèrent à bien accueillir leurs futures élèves. Elles en reçurent quatre-vingt-quatre, dont vingt-huit pensionnaires. Pour celles-ci surtout, le couvent était bien " un prolongement du foyer ". Outre l'éducation et l'instruction qu'on leur y donnait, elles y étaient l'objet de soins vraiment maternels.

Pour la première fois depuis sa profession, soeur Marie-Olivier allait se livrer à ce qui fait, " après le salut et la perfection de chacun de ses membres, la fin principale de la congrégation : l'instruction et l'éducation chrétiennes des enfants et des jeunes personnes [3] ". Son zèle jusqu'ici n'avait eu d'autre issue que la prière et la mortification. Il pouvait maintenant s'exercer sur les soeurs et les élèves.

L'enseignement faisait son bonheur. Institutrice dévouée, elle se donnait avec amour, elle savait intéresser les esprits,

---

[3] Constitutions, chap. 1er, no 1, p. 1.

émouvoir les coeurs, entraîner les volontés. Sa parole, son regard étaient pleins de vie, d'autorité. Elle avait compris que " la formation d'une âme est l'oeuvre humaine la plus haute qui se puisse faire ; c'est la continuation de l'oeuvre divine dans ce qu'elle a de plus élevé [4]. " Aussi préparait-elle ses classes par des heures entières d'études sérieuses.

Ses devoirs de directrice lui paraissaient relativement faciles. Outre l'intendance générale, elle se réservait sa part de ménage et ne dédaignait pas, au besoin, d'aider la cuisinière. Si on l'appelait au parloir pendant qu'elle s'occupait de travaux manuels : " Est-ce bien à la supérieure à qui l'on a affaire ? " disait-elle. "Si oui, j'ôte *notre* tablier bleu. " Le bon accueil qu'elle faisait à tout le monde lui attira bientôt le respect, l'estime universelle.

* * *

Madame Campbell [5], seigneuresse de l'endroit et bienfaitrice du couvent, aimait à visiter les religieuses et ne manquait pas de leur amener ses distingués amis.

Durant le cours de cette année scolaire, 1855-56, plusieurs personnages, entre autres Sir Edmund Head, gouverneur du Canada, et Mgr Blanchet, évêque d'Orégon, furent reçus, par soeur Marie-Olivier, avec une distinction et une

---

[4] L'abbé de Clèves.

[5] Henriette Duchesnay, fille du colonel Duchesnay. Elle avait épousé le major Campbell, officier de l'armée royale et protestant. C'est à la demande de Mme Campbell, dans une maison appartenant au major, que la fondation du couvent avait eu lieu.

grâce modestes. M. le curé H. Millier et la famille Campbell en étaient justement fiers.

Il ne faudrait pas croire cependant que la jeune supérieure vécût constamment sous un ciel sans nuages. Elle eut ses épreuves. " Au mois de janvier, " lit-on dans les chroniques, " soeur Marie-Rose, sous-assistante et maîtresse des novices, passa quelques jours à Saint-Hilaire, puis ramena à Longueuil soeur Marie-Hedwidge, malade. " Il n'est pas dit que cette dernière ait été remplacée ni qu'elle soit revenue à son poste. L'ouvrage ne manquait donc pas à la supérieure.

Vers la mi-juin, soeur Marie-Cécile, dépositaire, visita le couvent de Saint-Hilaire. Elle remit à soeur Marie-Olivier une lettre qui oblige à lire entre les lignes, surtout quand on sait avec quelle modération, quelle suavité mère Véronique du Crucifix attirait l'attention de ses filles sur ce qu'elle croyait être répréhensible. Elle exhortait plutôt qu'elle ne blâmait; surtout elle indiquait le grand remède, la prière:

" C'est du coeur de Notre-Seigneur que je vais tirer ce que j'ai à vous dire pour votre bien spirituel. " Apprenez de moi", nous dit cet aimable Sauveur, "que je suis doux et humble de coeur. " Oui, ma chère fille, la douceur et l'humilité sont les vertus que doivent pratiquer les supérieures envers les âmes confiées à leur tendre sollicitude. La douceur nous rend semblables à notre divin Epoux et nous attire tous les coeurs; l'humilité nous fait entrer dans le coeur même de Jésus, où nous puisons la force de pratiquer toutes les vertus...

" Que les noms si doux de Jésus et de Marie se gravent profondément dans votre âme de religieuse ! Quel bonheur, n'est-ce pas, ma chère fille, d'appartenir à Jésus et d'avoir pour mère la Vierge immaculée !...

" Soeur Marie-Cécile vous parlera pour moi. Le petit souvenir que je vous envoie vous dira le reste... [6] "

De quoi s'agissait-il ? L'année scolaire achevait. On était arrivé au moment difficile des examens et des distributions de prix, qui se faisaient alors publiquement.

La zélée supérieure se serait-elle fatiguée, affaiblie dans des entreprises au-dessus de ses forces ? Est-ce que la vivacité de son caractère aurait éclaté à la suite de veilles trop fréquentes, consacrées à l'exécution de travaux à l'aiguille ou à la préparation de pièces dramatiques ?

* * *

Quoi qu'il en soit, soeur Marie-Olivier appela son année de séjour à Saint-Hilaire " un temps de doux repos ". Si elle mérita quelque reproche, ce dut être pour une faute légère. En somme, elle administra bien sa maison, si bien que les notables de Saint-Hilaire, pour la retenir à la tête du couvent, firent des instances auprès du conseil général. Celui-ci crut leur donner une meilleure preuve de sa confiance envers la supérieure, en la chargeant d'une fondation à Verchères.

En attendant, elle revint à la maison-mère, avec ses soeurs, le 22 juillet 1856, pour la retraite annuelle. Parmi

---

6 Longueuil, le 15 juin 1856.

les réflexions suggérées par le prédicateur, elle note celles qui conviennent à sa disposition d'esprit. Toute à la reconnaissance, elle écrit : " Me rappeler fréquemment le bienfait de ma vocation, souvenir qui facilite le salut en préservant d'une infinité d'occasions de pécher et qui engage à vivre plus saintement. Quelles actions de grâces ne dois-je pas à Dieu ! "

Elle adopte pour devise : " Avec Jésus ". Puis, comme si elle craignait l'estime dont on l'entoure, elle se " propose de pratiquer l'humilité " et insiste sur ce point qu' "il ne faut pas se glorifier des dons de Dieu, ni de son esprit, ni des qualités de son coeur, ni de son bon naturel. "

" Eviter ", ajoute-t-elle, " de faire valoir mon petit mérite... La vertu préservatrice de l'orgueil est la simplicité qui relève du bon sens. Demander, chaque jour, ce bon sens, afin d'agir au moins selon le sens commun. Entourée, comme je le suis, de jeunes personnes qui ne respirent que la vanité, il est fort à craindre que je ne prenne leur esprit. Eh bien ! en pratiquant la simplicité, j'éviterai cet écueil. "

Pensant à toutes les soeurs qui partagent avec elle des biens si estimables, elle continue : " Notre maison mère, berceau de notre enfance spirituelle, est aussi le foyer où nous venons toutes déposer nos peines. Comme nous devons être reconnaissantes envers notre communauté ! Elle veille sur nous et nous favorise de mille manières [7]. "

---

[7] Cahier de notes, extraits, pp. 136-142.

II

A l'automne de 1856, le septième établissement de la congrégation s'ouvrit à Verchères. Soeur Marie-Olivier, soeur Marie-Florentine et soeur Marie-Hyacinthe en furent les fondatrices.

Mère Véronique du Crucifix avait fixé leur départ au 6 octobre, jour anniversaire de la mort de mère Marie-Rose, mais il ne put avoir lieu que le 17.

" Ce fut un jour de bien vives émotions, " écrit l'une d'elles. " Nos adieux à la maison-mère se firent avec une solennité touchante. Toutes les soeurs, en procession, nous reconduisirent jusqu'au bateau (le *Chambly*). M. G. Thibault, curé de Longueuil et supérieur ecclésiastique de la communauté, mère Véronique du Crucifix, supérieure générale, et soeur Marie du Sacré-Coeur [8] vinrent avec nous jusqu'à Verchères. C'était comme un jour de fête pour les paroissiens. Ils nous attendaient en grand nombre, et nous accueillirent par des acclamations; même on tira du canon en notre honneur [9]. "

M. le curé Bruneau et les notables de l'endroit souhaitèrent la bienvenue aux nouvelles arrivées. Jamais soeur Marie-Olivier n'avait été l'objet d'une telle manifestation. Elle en était tout émue; mais son émotion ne l'empêchait pas de s'incliner gracieusement à droite et à gauche, de remercier avec un bon sourire ceux qui lui offraient des

---

[8] Nièce de M. le curé Bruneau.

[9] Chroniques de Verchères.

voeux et des félicitations. Elle retrouvait là d'ailleurs bien des parents [10] qu'elle n'avait pas rencontrés depuis juillet 1851, alors qu'avant d'entrer au noviciat, elle leur avait fait ses adieux.

Elle va donc revivre en face du grand fleuve! Les vagues mystérieuses lui apporteront, sans doute, des échos lointains de Saint-Timothée et de Longueuil. Ici, pas de rivages rapprochés comme à Saint-Hilaire, pas de montagne voisine, mais une nappe d'eau large de trois milles et demi, une vaste étendue de terre cultivée, refoulant au loin la forêt.

Dès l'arrivée, il fallut songer à l'organisation matérielle.

Comme les soeurs ne pouvaient habiter encore la maison qu'on leur avait préparée, elles acceptèrent, pour quelques jours, la généreuse hospitalité offerte par le dévoué pasteur de la paroisse. Homme d'expérience, celui-ci eut bientôt apprécié le mérite de la supérieure, son esprit net et ferme, son coeur droit et bon, son âme énergique et pieuse. Il prédit qu'elle exercerait une salutaire influence, non seulement sur les élèves, mais, par elles, sur les familles.

La première ambition de soeur Marie-Olivier fut de créer dans son couvent, cette atmosphère divine hors de laquelle il n'y a ni lumières, ni paix, ni joie, ni sécurité. Elle s'intéressa d'abord à la pratique de la religion, messe, sacrements, prière, et s'enveloppa elle-même de recueillement, par l'exercice habituel de la présence de Dieu.

* * *

10 M. Pierre Dupré et sa famille.

Avant tout, soucieuse de sa propre perfection, elle marchait droit, afin de redresser et d'entraîner ses soeurs par l'exemple, par la leçon vivante et agissante. Dans la satisfaction de sa conscience, chacune d'elles devait trouver son contentement. Une joie franche et cordiale rayonnait sur le visage de soeur Marie-Olivier ; elle se manifestait surtout en récréation, où son rire facile devenait contagieux. De temps à autre, de charmants traits d'esprit allaient droit à leur adresse, sans blesser personne.

Avec les élèves, elle était également aimable sans familiarité, clairvoyante, juste, résolue. Elle stimulait la bonne volonté par un double motif : la pensée de plaire à Dieu et le désir de répondre aux sacrifices des parents.

Dans le doute sur la conduite à tenir, elle ne manquait pas de consulter M. le curé ou d'écrire à la supérieure générale. Cette dernière s'empressait de répondre à sa chère fille et s'adressait parfois au trio religieux du couvent de Verchères, comme dans le passage suivant :

" ...J'ai appris avec plaisir que déjà vous avez un bon nombre d'élèves. Dieu en soit béni ! Ne formez toutes trois qu'un coeur et qu'une âme.

" Que votre maison vous représente celle de Nazareth où l'on pratiquait, dans l'ordre et la paix, la docilité et l'union avec Dieu ; où la charité, cette reine de toutes les vertus, présidait aux actions de la sainte Famille...

" ...bon courage, soyez tout à Dieu et à sa sainte mère [11]. "

Le courage ne manquait pas, et tout allait pour le mieux.

---

11 Lettre de mère Véronique du Crucifix, 3 novembre 1856.

Les caractéristiques des élèves du couvent de Verchères, furent, dès le début, ce qu'elles ont été dans la suite : piété, amour du travail, joyeuse humeur. D'où leur venait l'entraînement dans cette bonne voie, sinon de l'ardeur constante des maîtresses qui marchaient à leur tête ?

* * *

Durant cette année 1856-57, la supérieure, par plus de fidélité à ses engagements et plus de docilité aux inspirations de l'Esprit-Saint, s'était préparée à l'émission de ses voeux perpétuels, fixée à la fin du mois de juillet. Quand elle rentra pour cela à Longueuil, sa jeune soeur, Herminie, y était arrivée pour faire son entrée au noviciat. Toutes deux eurent donc le bonheur de suivre les mêmes exercices spirituels, sous la direction du R. P. Mignard, s. j. Avec quelle ferveur l'aînée ne dut-elle pas prier pour celle qui faisait ses premiers pas dans la vie religieuse !

Si nous ouvrons, à cette date, le précieux cahier de notes de soeur Marie-Olivier, nous y lisons, sous le titre :

Retraite de l'année 1857 préparatoire à mes derniers voeux, " Je veux être une sainte, une grande sainte... "

Suivent les moyens à prendre pour l'exécution de ce généreux dessein : " Fidélité constante à mes voeux, à ma règle, à mes exercices de piété... Attaquer, par l'examen particulier, mon défaut dominant : la vivacité de caractère... éviter la précipitation... agir avec beaucoup d'ordre. "

Au milieu d'une ligne,on lit en gros caractères renversés :

O Simplicité ! Simplicité ! Simplicité !

puis, au-dessous, la réflexion : " On se moque de la simplicité du juste, c'est une lampe que les riches regardent avec mépris, mais qui est prête à luire au temps que Dieu a marqué [12]. "

* * *

Le 16 du mois d'août 1857, aux pieds de Mgr I. Bourget, assisté de M. l'abbé E. Lavoie, aumônier de la maison-mère (Longueuil), soeur Marie-Olivier vouait " au Dieu tout-puissant, pour toujours, pauvreté, chasteté et obéissance ".

Son oblation, ne l'avait-elle pas faite, implicitement du moins, au pied du tabernacle de l'église de Saint-Antoine, alors que, tout en larmes, elle promettait de se faire religieuse? Oui, dès lors, elle s'était offerte à Dieu pour accomplir sa volonté; mais avec les années, elle comprenait mieux ce que signifie ce don total de soi-même. Chaque fois qu'elle vint au pied de l'autel, — le 9 juillet 1851, pour demander son entrée en religion, le 19 mars 1852, pour revêtir le saint habit, le 24 mai 1853, pour émettre ses voeux temporaires, — son sacrifice fut complet, et jamais elle ne songea à lui donner d'autre terme que celui de sa vie. Mais, dans cette dernière cérémonie, elle avait scellé le contrat solennel et définitif par lequel l'esprit, le corps, l'être entier de la religieuse appartient à sa congrégation.

---

[12] Cahier de notes, pp. 144 et 145.

Celle-ci, en retour, s'engage à lui procurer les biens temporels nécessaires et l'abondance des biens spirituels.

Quel bonheur pour soeur Marie-Olivier! Rien ne peut plus désormais la séparer de la famille de mère Marie-Rose. Et n'est-ce pas une famille bénie? Après quatorze années d'existence, malgré des épreuves de tous genres [13], elle est solidement établie, répandant l'instruction dans huit de nos paroisses canadiennes: Longueuil, Beloeil, Saint-Timothée, Saint-Lin, Saint-Hilaire, Beauharnois, Verchères et Saint-Roch.

* * *

Vers la fin du mois d'août 1867, nous retrouvons à Verchères la fondatrice de la maison. Elle y continue son oeuvre, animée d'un nouveau zèle, plus désireuse que jamais de faire beaucoup de bien. Inspirée peut-être par la vue de la tour où l'héroïque Madeleine de Verchères défendit son village contre les Iroquois, elle écrivit alors ces deux lignes pleines d'un noble enthousiasme et d'une conviction profonde: " Deux ou trois religieuses ferventes peuvent convertir toute une paroisse. "

Son attention, son dévouement, son courage vont toujours croissant. Elle n'omet rien de ce qui peut activer son propre avancement dans la vertu, elle n'épargne rien pour aider les autres à marcher dans les voies de la perfection. D'un côté, sa dévotion lui suggère d'entretenir ses soeurs de choses spirituelles, de leur procurer des ouvrages à la fois pieux et instructifs; de l'autre, la sagesse lui dit

---

[13] Voir la vie de mère Marie-Rose.

que l'arc ne doit pas être toujours tendu, qu'il est nécessaire de se délasser. Aux heures de récréation, elle ne veut pas de visages inquiets et préoccupés, " pas de contention d'esprit " comme s'expriment les constitutions ; elle prescrit le confiant abandon, la douce gaîté des enfants de Dieu. Se présente-t-il une occasion extraordinaire de se réjouir, on doit l'accepter comme une *bonne aubaine,* et en remercier la Providence, tendre mère qui a toujours des gâteries pour ses enfants.

* * *

Un soir de janvier, deux religieuses entrèrent au couvent et demandèrent l'hospitalité pour la nuit. La portière en avertit la supérieure : " Probablement ", dit celle-ci, pliant avec soin son tablier bleu, " des bonnes soeurs de la charité qui viennent faire une quête dans la paroisse. "

Elle donna immédiatement l'ordre de préparer le souper et une chambre, puis se rendit au parloir.

Les voyageuses emmitouflées étaient là, debout, dans la sombre pièce où tardait à briller la flamme de la lampe.

Cordialement, soeur Marie-Olivier souhaita la bienvenue aux étrangères. L'une d'elles balbutia timidement :

— Nous vous prions de vouloir bien nous donner le couvert ; . . .parties de Montréal à 3 heures cet après-midi, nous avons été retardées par la tempête. . . et nous craignons de continuer notre route. . ., ce soir, jusqu'à. . . Saint-Denis.

— Saint-Denis ! des religieuses de Saint-Denis ! Mais. . . c'est soeur Saint-Isidore ! Soeur Marie-Olivier, trompée d'abord par la voix déguisée de sa soeur,reconnaissait maintenant, à la lumière, les traits aimés.

Toutes deux tombent dans les bras l'une de l'autre et s'embrassent de nouveau, plus affectueusement.

Elles ne s'étaient pas rencontrées depuis la veille de l'entrée de Vitaline en religion.

" Quelle agréable surprise! répète la supérieure de Verchères.

— Il y a des *poudreries* qui arrivent à point, " remarque la supérieure de Saint-Denis.

Les soeurs de la maison, averties par les exclamations joyeuses, veulent être témoins de la scène. Chacune s'empresse de remplir son rôle bienfaisant. Les arrivantes, débarrassées de leur châle, de leur " cape ", de leur manteau, laissent voir la cornette blanche et la simple robe noire des filles de Marguerite Bourgeois.

Soeur Marie-Olivier et soeur Saint-Isidore ne peuvent d'abord se regarder sans rire, sous les costumes qui les ont transformées. Elles s'examinent de la tête aux pieds, se redisent leur joie, vont l'exprimer à Notre-Seigneur dans son tabernacle. Pendant ce temps, soeur Marie-Hyacinthe et soeur Marie-Florentine, faisant l'office de Marthe, se hâtent de tirer et d'étendre la nappe blanche de circonstance, d'infuser le meilleur thé, d'apporter au réfectoire le pain, le beurre et quelques conserves des jours de fête.

La supérieure de la maison se remet à table avec ses hôtesses, pour mieux faire les honneurs de ce frugal souper. Le meilleur assaisonnement, c'est le bon appétit et la joie des convives, joie partagée par toute la petite famille religieuse.

La conversation devint toute spirituelle, comme celle qui fut tenue à Sainte-Marie-des-Anges, alors que sainte Claire

eut le privilège de prendre quelque nourriture avec saint François, et à Subiaco, quand sainte Scholastique dut partager le repas de son frère saint Benoît. Si les gens de Verchères avaient pu entendre ce qui se disait au couvent, ils auraient été étonnés de constater comment, sans propos mondains, sans prétention à l'esprit, sans allusions malignes, on peut se récréer d'une façon agréable.

Après avoir sagement délibéré, on décida que le lendemain, dimanche, les voyageuses ne se contenteraient pas d'entendre une messe basse et de prendre ensuite le chemin de Saint-Denis, comme elles l'avaient d'abord pensé. En vraies religieuses, elles assisteraient à la grand'messe et au prône de la paroisse.

Au retour de l'église, vers midi, ne fallait-il pas dîner? La soeur assistante avait fait préparer un repas familial, auquel toutes les soeurs devaient prendre part. A l'intelligente cuisinière, *dame Pauvreté* ne permettait pas de mettre *la poule au pot* chaque dimanche. Elle n'avait pas eu de scrupules, cette fois, à obéir au commandement du bon roi Henri IV. Après les grâces, les langues se délièrent en une conversation des plus aimables, pleine de reparties vives et piquantes, de propos charmants, de saillies ingénues, de réflexions pieuses. Le bon Dieu n'était jamais oublié dans les récréations que présidait soeur Marie-Olivier. L'art parfois difficile d'y bien amener quelques mots sérieux, de raconter agréablement un fait édifiant, de citer une maxime des saints, semblait lui être naturel.

Après un demi-siècle, la vénérable soeur Saint-Isidore racontait, avec enthousiasme, cette réception du temps jadis. Les moments heureux par excellence furent ceux où, le

samedi soir, seule avec sa chère soeur, elle fit " un bon petit bout de veillée ". Que de souvenirs évoqués! Quelle communication intime de pensées, de conseils, d'espérances religieuses! Il y a, dans la vie, de ces rencontres inoubliables vers lesquelles la mémoire se plaît à remonter. Comme le coeur va rapidement et sûrement à ces moments aimés!

Treize ans plus tard, en 1871, soeur Marie-Olivier, supérieure à Windsor, ira surprendre, à son tour, soeur Saint-Isidore, supérieure à Saint-Denis. On ne se presse pas trop, en communauté, pour rendre les visites.

* * *

Pour le moment, au couvent de Verchères les mois succèdent aux mois, les années aux années, sans que rien de remarquable se passe. La directrice continue, toujours avec la même ardeur juvénile, un travail pénible, une tâche souvent ingrate.

Pendant sa supériorité dans cette maison de Verchères, soeur Marie-Olivier voulut que le personnel de son établissement prît part aux missions données annuellement dans la paroisse, par les RR. PP. Oblats. Elle obtint même des instructions spéciales pour les pensionnaires et les religieuses. En ces jours de récollection, elle faisait venir les élèves une à une à sa chambre afin de s'assurer de leurs dispositions.[14] Les chroniques mentionnent les résolutions générales suggérées par la supérieure, à la suite de ces retraites.

---

14 Notes de soeur Marie-Constance.

Aucun moyen, aucune occasion de réveiller la piété, de l'entretenir et de l'accroître n'étaient négligés. Les congrégations, les confréries, les leçons de catéchisme par M. le curé ou M. le vicaire, les visites de prêtres étrangers accentuaient l'esprit religieux de la petite famille.

Les exhortations de soeur Marie-Olivier n'étaient ni les moins captivantes ni les moins efficaces. " Au commencement de l'année scolaire," dit une de ses anciennes élèves [15], " elle réunissait trois ou quatre fois toutes les élèves et leur donnait des explications pratiques sur les cérémonies de la sainte messe. "

Les premières communiantes à qui elle avait enseigné le catéchisme faisaient la consolation du prêtre chargé de leur donner les dernières instructions. " Comme ces enfants sont bien préparées ! " disait M. Lapierre, vicaire à Verchères, en 1862.

Chaque dimanche soir, elle entretenait les pensionnaires de choses spirituelles et leur inspirait le goût des lectures sérieuses. Une d'elles, non contente de lire la Vie des Pères du Désert, se fabriqua, pour les imiter, un instrument de pénitence, une ceinture de cuir garnie de fines broquettes très rapprochées les unes des autres. Pendant une nuit d'été, l'austère jeune fille, ayant profité de la clarté de la lune pour raccommoder son cilice, fut observée par une de ses compagnes. Le lendemain, la curieuse eut l'indiscrétion d'aller chercher le mystérieux objet et de l'apporter aux élèves. Celles-ci l'examinaient avec avidité quand une reli-

[15] *Ibid.*

gieuse, s'en apercevant, le leur enleva et le fit remettre à sa place [16].

* * *

" Mon père, " disait un jour la supérieure de Verchères, au R. P. Brunet, o. m. i., " nos élèves nous donnent beaucoup de consolations mais elles ne parlent pas de se faire religieuses.—Vous semez," répliqua-t-il, "d'autres moissonneront. " En effet, outre Mlle Marchessault qui devint soeur Marie de la Ferre, à l'Hôtel-Dieu, plusieurs élèves de soeur Marie-Olivier entrèrent au noviciat d'Hochelaga [17] et une au Précieux-Sang [18]. Le couvent de Verchères fut, par la suite, une pépinière de solides vocations.

* * *

Les lettres écrites à cette époque par soeur Marie-Olivier

---

16 Cet instrument de pénitence appartenait à Philomène Marchessault qui se fit religieuse à l'Hôtel-Dieu de Saint-Joseph, Montréal, et porta le nom de soeur Marie de la Ferre, parce qu'il y avait déjà, dans la communauté, une soeur Marchessault, sa parente. La propriétaire du cilice l'apporta dans le cloître; il est dit, dans sa biographie, qu'elle le légua... maculé de son sang... à une soeur qui le désirait... " Archives de l'Hôtel-Dieu de Saint-Joseph, Montréal.

17 Valérie Pigeon, Justine Germain, Joséphine Leroux, Herméline Dupré, dites soeur Marie-Emilienne, soeur Marie-Michel, soeur Marie-Cléophas et soeur Marie-Cornélie.

18 Mlle Gosselin, dite soeur Marie de Bon-Secours, religieuse du Précieux-Sang... Lettre à mère Olivier, 4 novembre 1882.

à mère Véronique du Crucifix [19] n'ont pas été conservées. Par la réponse de la sous-assistante générale, nous voyons que celle-ci visita plusieurs fois les soeurs de Verchères : " J'ai fait vos commissions à mon retour de Verchères [20]..." — " Ah! je n'oublie pas Verchères! J'y ai toujours été si bien accueillie, et je le méritais si peu [21]... " Nous apprenons aussi que soeur Marie-Olivier fut éprouvée par la maladie: " Notre mère supérieure vous fait dire de prendre le temps de vous soigner; son intention est que vous voyiez le médecin immédiatement [22]... "

Ces lettres de mère Véronique du Crucifix deviennent plus intimes. En permettant d'admirer l'âme de la sainte religieuse qui les écrit, elles font apprécier le mérite de celle qui fut l'objet d'une si affectueuse confiance: "N'ambitionnons qu'une chose, celle de continuer l'oeuvre si péniblement ébauchée par la générosité et les efforts de notre sainte Fondatrice dont la mémoire sera toujours bien chère à mon coeur. Pour parvenir à ce but, désirons être des victimes immolées à *petit bruit;* ne faisons aucun mouvement pour nous soustraire au glaive, ni pour éteindre le feu qui doit consumer l'holocauste. La nature, je le sais, en gémira, se plaindra même, mais n'est-il pas vrai que le cri d'une victime n'empêche pas l'immolation d'avoir lieu et de se consommer? Aussi, osons espérer que les gémissements de

---

19 Sous-assistante générale depuis le 12 août 1857, alors que mère Thérèse de Jésus fut nommée supérieure générale par Mgr Bourget.

20 Lettre de mère Véronique du Crucifix, 6 janvier 1858.

21 *Ibid.*, 12 octobre 1859.

22 *Ibid.*, 17 janvier 1858.

cette pauvre nature ne seront pas un obstacle à son entière destruction. Je vous avoue naïvement que le grand sacrificateur sait bien s'y prendre pour faire mourir petit à petit la nature. Nous n'avons pas besoin de l'aider, il nous suffit de lier notre volonté à la sienne et de ne pas le troubler, par un mouvement indiscret, dans ses opérations.

" En voilà bien assez, ma chère soeur, n'est-ce pas? Et pourtant, je ne vous écris pas la millième partie de ce que j'ai à vous dire. Ces épanchements religieux sont si doux pour moi... Ils soulagent mon âme[23]... "

On le voit, mère Véronique ne s'adresse pas à soeur Marie Olivier comme à celle qui fut jadis sa pupille au noviciat, ni comme à une supérieure quelconque, mais comme une amie à son amie.

La supérieure de Verchères reçoit ces lettres avec reconnaissance, les lit avec respect et admiration.

* * *

Fidèle aux conseils de son ancienne maîtresse, elle continue d'étudier les oeuvres de saint François de Sales. Son coeur était si rempli de certaines pensées de l'aimable écrivain que, dans l'occasion, sa bouche les répétait instinctivement. A la vue des terres bien ensemencées par nos cultivateurs, elle répétait: " Nous sommes le champ de Dieu et nous devons recevoir et faire fructifier le bon grain de sa parole "; devant un arbre fleuri: " Ce ne sont pas seulement des fleurs, mais des fruits que le Seigneur nous

---

23 Lettre de mère Véronique du Crucifix, 31 décembre 1861.

demande ''; contemplant le grand fleuve: '' Quand ironsnous à Dieu comme ces eaux vont à la mer? '' Avec le pieux évêque de Genève, elle comprenait qu'il faut, chaque année, '' rasseoir sa pauvre âme tempêtée par les affaires '' et voyait toujours arriver avec bonheur l'époque de la retraite.

Parmi ses résolutions, variant selon ses besoins et les circonstances, celles qui reviennent le plus souvent sont les suivantes: '' Agir avec une intention pure et droite, observer les moindres règles, combattre la vivacité de mon caractère... '' Pour s'encourager, elle se propose de redire avec saint Paul: '' Je puis tout en Celui qui me fortifie '', et avec sainte Thérèse: '' Je puis tout avec Jésus. ''

Une des quatre religieuses qui formaient le personnel enseignant du couvent de Verchères, en 1863-64, soeur Marie-Mathilde [24], a conservé pour soeur Marie-Olivier, une affection toute filiale. '' Quelques jours après mon arrivée à Verchères, '' écrit-elle, '' j'avais constaté que ma supérieure était une parfaite religieuse, ayant à coeur l'accomplissement des devoirs imposés par l'obéissance et nos saintes règles.

'' On venait de faire des réparations qui nous obligèrent à transporter des meubles d'un étage à l'autre. Ce travail, que la chaleur rendait plus pénible, se fit paisiblement et avec bonne humeur. En véritable mère, la supérieure, pour épargner nos forces, se portait aux endroits les plus difficiles. Elle était pleine de sollicitude pour la santé de ses soeurs, à qui, cependant, elle savait faire pratiquer la vertu, mais avec tact et discernement des caractères.

---

[24] Actuellement secrétaire de la province de Californie.

" Le recueillement de soeur Marie-Olivier inspirait un si grand respect pour le silence que personne n'aurait osé le rompre sans une grande nécessité. Elèves et religieuses avaient en elle une confiance que partageaient plusieurs personnes du dehors. Jamais on ne la vit sortir dans le village. Pendant l'année, elle nous permit une promenade au bois et une autre au bord de l'eau où nous avons passé une récréation après souper.

" Son esprit fin et délicat faisait le charme des conversations. Elle avait de l'à-propos et de la modestie. M. le curé Bruneau semblait heureux de la présenter à ses distingués visiteurs. Recevant un jour son parent, l'honorable L.-J. Papineau, alors retiré de la politique, il ne manqua pas de l'amener au couvent. Soeur Marie-Olivier reçut ce personnage avec une aimable simplicité et le pria d'adresser quelques paroles aux élèves réunies dans leur salle de récréation. L'illustre orateur, remarquant l'air de contentement et de santé qui rayonnait sur tous les visages, improvisa un discours sur la devise: *Mens sana in sano corpore.* Il félicita ces jeunes filles de pouvoir développer leur esprit par l'étude en même temps qu'accroître leurs forces corporelles par l'exercice et les jeux propres à leur âge. "

Ces délassements, si nécessaires dans un couvent,n'étaient pas négligés par soeur Marie-Olivier. Elle veillait à ce que les récréations fussent prises en plein air, autant que possible, et comprenait qu'il fallait favoriser les ébats du jeune âge. Par sa gaieté elle contribuait aussi, pour sa bonne part, à procurer à ses soeurs de véritables distractions.

"Pour résumer," conclut soeur Marie-Mathilde, "la supérieure de Verchères était à la fois une bonne mère et une excellente religieuse... "

* * *

Au mois d'août 1864, mère Thérèse de Jésus [25] rappela soeur Marie-Olivier qui, depuis huit années, dirigeait la maison de Verchères. La nouvelle alarma le bon curé de la paroisse, M O. Bruneau. Il écrivit à la supérieure générale : " Je vous en prie, ma mère, laissez-nous soeur Marie-Olivier ; tous les gens sont contents de son administration, ils n'ont rien à dire contre le couvent ; ils sont satisfaits comme je le suis moi-même. Epargnez-moi ce chagrin, épargnez mes cheveux blancs. "

Comment ne pas céder à une requête aussi touchante?

Soeur Marie-Olivier retourna donc à la maison qu'elle avait fondée et fait prospérer.

A peine était-elle arrivée à son poste que M. Bruneau, si dévoué aux intérêts du couvent, était obligé, par le mauvais état de sa santé, de se retirer du ministère. Il quitta même ses chers paroissiens, tous affligés de ce prompt départ.

M. J. Séguin lui succéda. Il vint faire visite aux religieuses et les pria d'accepter, avec sa profonde sympathie, l'assurance de son paternel dévouement. Il a tenu parole, les chroniques de Verchères l'attestent.

* * *

Le jour de la rentrée des élèves, parmi les parents si bien connus d'elle, la supérieure remarqua, au parloir, un étranger :

25 Supérieure générale depuis 1857, elle avait quitté Longueuil pour Hochelaga au mois de mai 1860.

" Vous êtes monsieur ?

— Gaudette, votre beau-frère.

— Et cette chère petite est Ludivine, votre aînée?

— Parfaitement. "

La tante embrasse affectueusement sa nièce, puis elle est tout oreilles pour écouter les nouvelles qu'on lui donne de sa chère soeur Eulalie, des parents de Saint-Antoine et surtout de son bon père. M. Archambault se conservait alerte et vigoureux, n'ayant plus d'inquiétudes sur l'avenir de ses enfants. Tous étaient établis, à l'exception d'Alcidas qui suivait alors, avec succès, un cours de médecine à Montréal. Le bonheur du grand'père était d'être entouré de ses petits enfants. Ceux-ci, de leur côté, aimaient ses caresses et ses taquineries, comme le disait à sa tante la petite Ludivine en lui racontant ces mille riens qui font revivre les absents. Cette nièce, aujourd'hui soeur Saint-Olivier, de la Congrégation de Notre-Dame, garde le plus heureux souvenir de l'année 1864-65, préparation continuelle au beau jour de sa première communion. Soeur supérieure faisait le catéchisme à la classe des préparantes. Celles-ci furent toujours l'objet, dans le couvent, d'une attention spéciale. Elles apprenaient à lire, à écrire, à calculer, mais le meilleur de leur temps était consacré à l'étude de la religion. La soeur catéchiste préparait toujours sa leçon avec grand soin et ne se lassait pas de varier ses explications. Elle s'acharnait à faire entrer, peu à peu, dans les petites intelligences, la science religieuse, de toutes la plus nécessaire et la plus relevée. De son côté, M. Clément, vicaire de la paroisse, réunissait les préparants, à l'église, plusieurs fois par semaine, pour leur inculquer les prin-

cipes de la doctrine catholique. Monsieur le curé contribuait aussi, pour sa bonne part, à cette oeuvre de salut.

Tout en s'adressant à l'esprit des élèves, soeur Marie-Olivier s'occupait de la formation du coeur, éclairait les consciences, suggérait des moyens de corriger les défauts et d'acquérir les vertus.

" Nous allions à elle comme à une bonne mère, elle nous signalait nos manquements et nous conseillait de pieuses pratiques." Ainsi parle soeur Saint-Olivier qui a conservé l'image-souvenir de sa première communion, signée par M. Joseph Séguin, curé, et qui n'a rien oublié des joies si pures de ce grand jour. Elle se souvient des avis, du dévouement, de la piété de sa tante. La dernière recommandation de celle-ci à ses fillettes, alors qu'on fixait leurs voiles sur de petits bonnets blancs et qu'elles allaient se diriger vers l'église, était toujours : " Surtout n'oubliez pas de demander la grâce de connaître votre vocation. " " Ma vocation ", dit soeur Saint-Olivier, " date de ma première communion. "

Ce 21 juin 1865, aux joies religieuses s'ajoutèrent, pour soeur Marie-Olivier, de bien douces joies familiales. Elle eut le plaisir de recevoir les parents de sa nièce et de passer d'heureux instants avec sa chère Eulalie. Ces deux soeurs, dans des champs d'action bien différents, accomplissaient noblement leur devoir. Elles pouvaient être légitimement fières l'une de l'autre.

Mme Gaudette, contente de voir sa fille entre si bonnes mains, la laissa au couvent jusqu'au 15 juillet, jour du grand examen de fin d'année. En ce temps-là, on ne commençait pas si tôt les vacances.

Lorsqu'arriva l'époque des obédiences générales, à la maison-mère d'Hochelaga, M. le curé Séguin essaya vainement de conserver à sa paroisse, la supérieure que ses ouailles, comme lui-même, tenaient en si haute estime.

* * *

Avant de la suivre au poste où l'obéissance va la conduire, voici ce qu'en dit une élève de Verchères [26].

" Soeur Marie-Olivier possédait la confiance universelle, au point qu'on la redemanda avec instance lorsqu'elle eut quitté notre couvent.

" Cette digne religieuse accompagnait généralement les noms des parents des élèves d'un qualificatif poli ou aimable, tel que: *monsieur* votre père, *madame* votre mère, votre *bon* frère, donnant ainsi, fort délicatement, des leçons indirectes de politesse et de respect.

" Elle ne craignait pas de travailler en présence des élèves, de faire des ménages, d'aider la cuisinière, de laver les planchers, et cela avec un contentement qui nous invitait à suivre son exemple.

" Aux heures de récréation, on la voyait, enjouée et charmante, prendre part à nos divertissements et chanter avec nous.

" Elle donnait des avis brefs et motivés; son ascendant moral était d'autant plus effectif que chacune se sentait particulièrement aimée de la supérieure.

" Quand elle préparait les enfants à la communion, son

---

26 Mlle Pigeon, dite soeur Marie-Emilienne.

attendrissement allait parfois jusqu'aux larmes. Jésus-Eucharistie paraissait être sa dévotion favorite.

" Si nous lui demandions d'écrire sur le revers d'une image ou dans un calepin, c'est une citation de la Bible ou d'un saint qui venait naturellement sous sa plume : " Ma fille, oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi sera épris de votre beauté (Psaume 44e). " " Mon enfant, soyez attentive à la voix de l'Esprit-Saint (Tobie)." " Si je savais qu'il y eût dans mon coeur une seule fibre qui ne fût pas pour Dieu, je l'arracherais aussitôt (S. François de Sales). "

Une autre élève de ce temps s'exprime avec une égale précision : " L'esprit de droiture de soeur Marie-Olivier, sa régularité, sa piété aimable et sa grande bonté envers tous ont été les vertus que j'ai admirées en elle. "

La fondatrice du couvent de Verchères avait établi dans cette paroisse une oeuvre durable. Les supérieures qui lui ont succédé n'ont eu qu'à louer son initiative et la forte impulsion donnée, dès le commencement, à la piété, aux études, au travail manuel et à la pratique des vertus chrétiennes.

Soeur Marie-Olivier appelait ses neuf années de supériorité à Verchères *ses années d'or.*

CHAPITRE QUATRIÈME

LA SUPÉRIEURE LOCALE

(1865 - 1872)

I. 1865-1867. — Windsor. — Maison de fondation. — La famille Ouellette. — L'oeuvre intellectuelle et morale. — Une profession religieuse. — Les Féniens. — Déménagement.

II. 1867-1872. — L'Académie Sainte-Marie. — Décès de soeur Marie-Martine. — Epidémie de petite vérole. — Succès matériels. — Miracles de la pauvreté. — Maison de Sarnia. — Divers témoignages. — Chapitre de 1872.

I

A la demande des citoyens de Windsor, Ontario, la communauté avait fondé un établissement dans cette ville.

Arrivées le 20 octobre 1864, plus tôt qu'on ne les attendait, soeur Marie-Jean-Baptiste, supérieure, et ses compagnes reçurent une généreuse hospitalité chez Mme P. Salter, belle-soeur du juge Caron [1]. Elles ouvrirent immédiatement une école sur la rue Goyeau, et, à partir du 8 novembre, elles habitèrent, au bas de la même rue, une maison qu'elles avaient convertie en couvent. On y comptait, à la fin de l'année scolaire, quarante élèves : quatorze pensionnaires et vingt-six externes. A l'école paroissiale, soeur Marie-Alphonse et soeur Marie-Mathilde avaient donné l'instruction à cent-vingt-neuf petites filles.

---

[1] Le juge Caron avait rédigé la requête des paroissiens de Windsor.

Soeur Marie-Jean-Baptiste, rappelée à la maison-mère le 21 juillet 1865, devint assistante générale et supérieure locale du couvent d'Hochelaga.

Pour continuer l'oeuvre commencée à Windsor, mère Thérèse de Jésus, supérieure générale, jeta les yeux sur soeur Marie-Olivier.

Celle-ci, en quittant Verchères avec la certitude de n'y plus retourner, faisait le sacrifice d'une maison qu'elle avait rendue prospère par une administration de neuf années. N'importe! A l'ordre d'apporter ses malles elle obéit simplement.

A Hochelaga, avant et après la retraite annuelle, on parla de Windsor. Il s'agissait d'y bâtir, sans argent, une académie dont mère Thérèse de Jésus, qui n'y allait pas de main morte, avait tracé le plan grandiose. La supérieure générale avait prévu que cette première maison de l'institut, dans la province d'Ontario, serait le centre de plusieurs autres.

Mgr de Charbonnel, sulpicien français, évêque de Toronto depuis 1850, avait imprimé une vigoureuse impulsion à toutes les oeuvres religieuses de son diocèse. Mettant au service de sa jeune Eglise l'influence dont il jouissait dans son pays, il avait fait venir de France les soeurs de Saint-Joseph, les Frères des Ecoles Chrétiennes, les Pères Basiliens. C'est lui qui, à force de prières, de démarches et de nombreux sacrifices, avait conquis, en 1863, la liberté d'enseignement [2]. C'est encore lui qui avait obtenu, de la

[2] Il fut vaillamment secondé cependant, au Parlement, par l'honorable Scott, le futur ministre.

province de Québec, quelques-uns de ses prêtres les plus zélés.

L'un d'eux, Mgr Adolphe Pinsonneault, évêque de Sandwich, avait approuvé et présenté à Mgr Bourget, évêque de Montréal, la requête des citoyens de Windsor, demandant des soeurs pour leur ville. Bien que son diocèse fût de population en majorité catholique, celle-ci pour maintenir ses droits et résister à l'assimilation, avait à lutter contre l'élément protestant qui l'entourait.

On ne pouvait guère mieux choisir que soeur Marie-Olivier pour seconder les ouvriers évangéliques du vieux Québec. Comme elle ne parlait point l'anglais, on lui donna pour assistante une religieuse américaine des plus distinguées, soeur Marie-Elizabeth.

Leur départ d'Hochelaga eut lieu le vingt-quatrième jour d'août (1865). Elles amenaient, comme auxiliaires, les soeurs Marie-Philomène et Marie-Virginie.

* * *

C'était la première fois que soeur Marie-Olivier entreprenait un aussi lointain voyage. Quitter sa chère province française et catholique pour l'anglaise et protestante Ontario, c'était, pour ainsi dire, échanger la Judée contre l'Egypte.

Elle se dédommagea de la nuit blanche passée en chemin de fer en contemplant à l'aurore les contrées qu'elle traversait : villes et villages, agglomérations d'usines enveloppées d'une atmosphère grisâtre, paysages variés pleins de soleil, vergers bordant la route, vignobles grimpant le long

des côteaux, champs de blé et de maïs recouverts d'épis mûrs. Elle souriait au travers de ses inquiétudes, quand elle découvrait des fermes un peu semblables à celles de son village natal. Pour animer le courage de ses compagnes, elle évoquait à leurs yeux cette terre de martyrs français que fut l'Ontario du 17e siècle. Le souvenir d'actes héroïques gonflait leurs coeurs. N'allaient-elles pas fortifier, voire même engendrer, la foi dans l'âme de leurs élèves ?

Après un trajet de plus de vingt-quatre heures, elles arrivèrent à Windsor. Les Canadiens français y formaient la majeure partie d'une population d'à peu près 3,000 âmes. Le reste se répartissait entre Anglais, Irlandais, Ecossais et nègres.

Les rues de la ville, bordées d'arbres, n'étaient pas " macadamisées " ; les maisons jolies se comptaient ; l'église, sans prêtre résident, ne se distinguait que par sa grande simplicité. Tout était à faire ; mais tout se ferait. La rivière Détroit, canadienne et américaine à la fois, reliant les lacs Erié et Sainte-Claire, allait voir Windsor prospérer jusqu'à devenir le centre principal de l'ancien comté d'Essex. Pour l'heure, l'aspect de la petite ville était modeste. Le couvent, à l'extérieur, se confondait avec les autres maisons. Soeur Marie-Olivier eut un regard de joie quand, sur le seuil, elle aperçut les cinq religieuses qui l'habitaient.

Pour ces dernières, quel bonheur ! Quel doux repos, pour les voyageuses ! Elles trouvaient des soeurs aimées, un tabernacle, un trésor. La maison qui possède Jésus est-elle vraiment pauvre ? Peut-on se plaindre de l'exil que partage le Fils de Marie ?

Deux fois par semaine, M. le grand vicaire J.-M. Bruyère venait y dire la messe. Le dimanche, soeurs et élèves assistaient aux offices de l'église paroissiale.

Le vingt-huit du mois d'août, soeur Marie-Olivier conduisit au village d'Amherstburg trois religieuses: soeur Marie-Ignace, supérieure, soeur Marie-Mathilde et soeur Marie-Alfred. C'étaient les fondatrices de l'école demandée par M. le curé Laurent. Restaient à Windsor, avec les nouvelles arrivées, soeur Marie-Eugène et soeur Marie-Thomas [3].

La classe s'ouvrit dès le 1er septembre. A l'école paroissiale, le nombre des élèves fut à peu près le même que l'année précédente, tandis qu'il augmentait d'une douzaine à l'externat et s'élevait de 14 à 25 au pensionnat. L'espace manqua. Les soeurs n'avaient pas de salle de communauté: une des classes, après 4 heures de l'après-midi, leur servait de salle d'étude. C'est aussi dans la même pièce qu'elles faisaient ensemble la lecture spirituelle et prenaient leur récréation du soir. Les élèves mêmes se trouvaient à l'étroit. Il fallait s'empresser de bâtir.

* * *

Le terrain sur lequel le nouveau couvent allait s'élever, avait été donné par M. Vital Ouellette. Ce généreux bienfaiteur le trouva trop exigu dès qu'il connut le plan proposé par la mère générale; aussi y ajouta-t-il 82 pieds de front par 255 de profondeur.

3 Cette dernière n'a pas quitté Windsor depuis 1864. Elle y est décédée le 9 mai 1917.

Soeur Marie-Olivier choisit le 15 octobre, jour de la fête patronale de mère Thérèse de Jésus, pour faire commencer les travaux sous la direction de M. H. Rhéaume. Elle savait qu'*un sou et sainte Thérèse, ce n'est pas beaucoup,* mais, avec la foi de la vierge d'Avila, elle croyait sincèrement qu'un sou, soeur Marie-Olivier et le bon Dieu, c'était tout.

En effet, l'or de la Providence arriva.

* * *

Au mois de septembre, Sa Sainteté Pie IX avait prescrit un jubilé pour obtenir que les fidèles fussent préservés des doctrines erronées de l'époque [4]. Mgr Pinsonneault eut l'inspiration de consacrer, à l'érection de la nouvelle académie, les aumônes jubilaires des paroisses de Windsor, de Sandwich et de Sainte-Anne. Il remit aux soeurs la somme de $158.25. Ce secours, bien minime, remplit de reconnaissance l'âme de soeur Marie-Olivier. Elle redoubla de ferveur envers sainte Thérèse, et pria saint Joseph d'être l'économe de la future Académie Sainte-Marie.

Ses supplications ne furent pas vaines. Quelques citoyens, de fortune pourtant médiocre, firent preuve d'une grande générosité en payant d'avance l'instruction de leurs filles. Plusieurs dames de la ville s'unirent pour organiser un bazar auquel furent invités les gens des villages d'alentour: elles offrirent aux religieuses la somme de 300 dollars.

Comme fruit de ces libéralités, l'on put admirer bientôt

---

[4] Rationalisme, panthéisme, athéisme et autres erreurs relatives à la discipline et aux moeurs.

les vastes proportions de l'académie. Ce fut, pendant quelques années, l'immeuble le plus remarquable de Windsor.

Chaque jour, par la pluie ou le beau temps, soeur Marie-Olivier, accompagnée d'une soeur, se rendait rue Park pour suivre les progrès de la construction. Elle en examinait les moindres détails d'un oeil aussi prudent qu'intéressé.

* * *

Mais son oeuvre capitale, ce fut l'édifice intellectuel et moral qu'elle élevait dans les âmes. Sans négliger les sciences profanes et les arts d'agrément, elle insistait sur la doctrine religieuse, la meilleure base de la culture humaine.

Comme à Verchères, elle se réserva les fonctions de catéchiste. Par son zèle, le 13 novembre 1865, pour la première fois, dans la pauvre maison de la rue Goyeau, de jeunes communiantes reçurent dans leur âme le don du ciel. Douces, riantes, belles comme l'espérance, objets des complaisances divines, elles faisaient les délices de leurs maîtresses. " Aujourd'hui, 20 novembre ", lit-on dans les chroniques, " nous plaçons ces chères enfants sous la protection des bienheureux esprits,dans la congrégation des saints Anges."

Il est relativement facile de former à l'obéissance, à la piété, les enfants de nos couvents et écoles. Vouloir obtenir les mêmes résultats d'élèves externes, de douze à seize ans, indisciplinées, gâtées même par l'orgueil ou la vanité, quelle entreprise! Il y faut un temps, une patience, un tact, une fermeté, une intelligence qui ne supposent pas moins qu'une grâce extraordinaire de Dieu.

" Oh! que les imparfaits exigent de perfections," disait Mme Barat. Une autre religieuse écrivait: " La vigilance

auprès des élèves, leur instruction, leur éducation, voilà mon lit de paille, mon pain noir et mon cilice. ''

Soeur Marie-Olivier croyait que, pour éclairer les esprits, échauffer les coeurs, entraîner les volontés, rien n'est comparable à une bonne retraite. C'était chose encore ignorée de ces premières élèves. Les instructions de M. le grand vicaire Bruyère et les exercices des religieuses furent si efficaces que de nombreuses conversions s'ensuivirent et qu'il se produisit un renouveau de ferveur chez les autres.

Louisa Helena Schell [5], une élève de seize ans, d'une éducation religieuse jusque-là négligée, se préparait à sa première communion et s'approchait de la sainte table, le 8 décembre 1865. En cette double fête, soeur Marie-Olivier faisait ériger la congrégation des Enfants de Marie. M. le curé Wagner [6] y agrégeait douze élèves, dans une cérémonie qui eut lieu à l'église, en présence de beaucoup de personnes. C'est ainsi que se manifestait la rayonnante action des religieuses.

* * *

Quand sœur Marie-Olivier faisait son tour de propriétaire à l'académie, elle y rencontrait habituellement des notables

---

[5] La soeur de cette jeune fille, Helen Louise Schell, mérita les honneurs du cours final en 1878 et devint une institutrice distinguée. Aux fêtes jubilaires de l'Académie Sainte-Marie, en 1914, dans une conférence sur l'Education chrétienne *, elle a prouvé combien elle avait à coeur la formation religieuse et morale de ses élèves.

* *Salve Alma Mater*, p. 101. Christian Education.

[6] Premier curé de Windsor.

de la ville. Plusieurs personnes charitables venaient au couvent de la rue Goyeau s'informer des besoins des soeurs et leur envoyaient légumes, fruits et autres provisions.

Un jour, Mme V. Ouellette regarde soeur Marie-Olivier dans les yeux :

" Avez-vous un lit confortable ?

— Mais oui, et j'y dors comme une bienheureuse.

— Laissez-moi voir. Un mince couvre-pieds et deux draps, en plein hiver ! Mais vous devez geler !

— Si j'ai eu froid, ce n'est que la nuit dernière. Comme j'avais entendu tousser une soeur...

— Vous vous êtes dépouillée ?

— Je suis robuste. Vous en auriez fait autant à ma place."

Le soir venu, soeur Marie-Olivier recevait une paire de *couvertes* de laine. La douce Providence lui apparaissait souvent ainsi sous les traits de Mme Ouellette.

Le 1er janvier 1866, Mgr Pinsonneault, après avoir souhaité la bonne année aux soeurs, leur distribuait des images avec des félicitations. Il revenait, huit jours plus tard, confirmer au couvent même quelques élèves. Pour que soeur Marie-Olivier vécût en paix, il fallait que tout fût en règle, surtout quand il s'agissait de religion.

* * *

Parmi ses soeurs, une novice coadjutrice, soeur Marie-Thomas, avait achevé son temps de probation ; il en était ainsi de soeur Marie-Alfred, au couvent d'Amherstburg. Cette dernière, appelée à Windsor, vers la mi-avril, s'y prépara, avec sa compagne, à l'émission des voeux tempo-

raires. Soeur Marie-Olivier les dirigea dans les exercices qui précèdent ce grand acte de la profession, et se donna beaucoup de peine pour que la fête fût digne de la circonstance. " C'est un peu comme la vigile des grandes cérémonies à Hochelaga ", remarque le chroniqueur. Au matin du 22 avril 1866, aux premières clartés du soleil, dans la chapelle remplie des parfums du printemps, on vit les deux religieuses agenouillées à une place d'honneur. Quand la musique sacrée eut invité le célébrant à faire son entrée dans le sanctuaire, M. le grand vicaire Bruyère, assisté de M. le curé Wagner, offrit le saint sacrifice, pendant que le choeur faisait entendre des cantiques. Selon la coutume de ce temps, chacune des religieuses prononça ses voeux devant l'hostie [7] qu'elle allait recevoir tandis qu'auprès d'elle se tenaient soeur Marie-Jean-Baptiste [8], représentant la mère générale, et soeur Marie-Olivier, remplaçant la maîtresse des novices.

Les prêtres, les chants, les bénédictions et les cérémonies si émouvantes qui rehaussent l'oblation des vierges ravissaient les élèves jusqu'à l'admiration. Pour la première fois, elles étaient les témoins d'une semblable solennité. Jusque-là, elles avaient aimé leurs maîtresses si bonnes, si dévouées; depuis, elles vénérèrent en elles des épouses de Jésus. Celles-ci en profitèrent pour entraîner, dans la voie

---

[7] Cet usage a cessé en 1878. Circulaire de mère Marie-Olivier, Hochelaga, 18 novembre 1878.

[8] Assistante générale, elle faisait la visite officielle.

du perfectionnement intellectuel et moral, ces premières élèves du couvent de Windsor,

Ferventes du devoir et modèles en tout [9],

comme on l'a chanté aux noces d'or.

Soeur Marie-Olivier avait dû faire le sacrifice de soeur Marie-Eugène, que soeur Marie-Jean-Baptiste avait conduite à la maison de Decatur (Ill.), ouverte en 1865. Elle bénéficia du dévouement de deux religieuses venues d'Hochelaga avec l'assistante générale: soeur Marie-Octavie et soeur Martin de l'Ascension. Toutes deux étaient déjà à la besogne du matin au soir. Ce qui manquait, dans le petit couvent, ce n'était pas l'ouvrage, mais l'espace, auquel la bonne volonté savait pourtant suppléer. Ainsi une des nouvelles arrivées partageait, avec soeur Marie-Philomène et soeur Marie-Virginie, une chambrette située sous un escalier, où l'air et la lumière ne pénétraient que par une porte s'ouvrant sur une pièce voisine.

Vu l'exiguité du couvent, la séance publique qui mit fin à l'année scolaire eut lieu dans l'Hôtel de Ville. M. le grand vicaire Bruyère, M. le curé Wagner, les notables de Windsor, des amis venus de Détroit,de Sandwich et autres paroisses, furent agréablement surpris des bonnes manières des élèves, de la pureté de leur diction française et anglaise, de leur bon goût et de leur précision en musique vocale et instrumentale. Les parents avaient raison d'être fiers de leurs enfants.

Durant les vacances, les religieuses eurent la jouissance

[9] Ballade des anciennes. Brochure des noces d'or 1864-1914.

d'un dortoir et d'une salle de communauté. Elles trouvèrent la maison " grande ", surtout lorsqu'elles en firent minutieusement le tour pour la mettre dans un état d'ordre et de propreté convenables. Les planchers n'étaient pas en bois dur, il fallait les récurer; il y avait les boiseries à laver, les meubles à nettoyer et à réparer. On ne songeait pas à se faire aider, mais à économiser pour payer les comptes qui s'accumulaient à mesure que s'élevait le nouveau couvent.

Soeur Marie-Olivier voulut mettre la petite somme qu'elle possédait à l'abri du pillage des Féniens. Ces soldats irlandais apparaissaient alors sur plusieurs points de la frontière canadienne [10]. Elle confia les billets de banque à soeur Marie-Elizabeth et cacha les pièces de monnaie dans des ceintures que portaient les jeunes soeurs. "De cette façon," dit la supérieure, "si des pillards se présentent, j'irai à leur rencontre et je leur montrerai notre bourse vide." Cette invasion irlandaise lui rappelait les troubles de 1837, alors que, âgée de huit ans, elle avait tremblé pour les jours de son père, absent durant une longue journée, et qu'elle s'était tenue cachée dans une cave avec ses frères et soeurs, sa mère et sa grand'mère Dupré. Que de rosaires la pieuse aïeule avait égrenés, avec ses petits-enfants, en ces heures d'angoisse! Le souvenir de ces pénibles impressions, le sentiment de la responsabilité, toujours douloureuse au moment du danger, la rendaient, plus que ses soeurs, soucieuse et

[10] Vers la fin de mai 1866, le Canada fut envahi par 1,500 hommes qui, sous les ordres du colonel O'Neil, s'emparèrent du fort Erié et se livrèrent au pillage. *Histoire du Canada*, Frères des Ecoles chrétiennes, p. 490.

craintive. Son regard, non pas *effrayé,* comme dans son enfance, mais plein d'espoir en Dieu, se levait habituellement vers le ciel d'où elle attendait secours et protection. Un corps de réguliers força les Féniens à se retirer. Après avoir rendu grâces au Seigneur, les jeunes soeurs déposèrent leurs cilices d'un nouveau genre, et soeur Marie-Olivier dormit en paix.

Vers la mi-août, chaque matin, quelques soeurs se rendent à l'académie pour y travailler dur et ferme. A mesure que les ouvriers ont terminé une pièce, elles enlèvent le mortier des parquets et la chaux des vitres et des boiseries. Un seul nettoyage ne suffisant pas, on en fait plusieurs, et cela pendant les grandes chaleurs de l'été. Mais personne ne se plaint de ce labeur sanctifié par l'union à Dieu et la prière.

Ainsi commencent les maisons religieuses. Il semble que la gêne, les fatigues, les sueurs des fondatrices soient des conditions nécessaires de leur prospérité.

* * *

On aurait pu dire de soeur Marie-Olivier, comme de saint François de Sales, qu'elle était *plus riche en vertus qu'en écus.* Elle était si avide de trésors spirituels qu'à la fin du mois d'août, dans sa petite maison, on fit trève à tout travail manuel pour se livrer, pendant dix jours, à la prière et à la méditation. Les soeurs de Windsor et d'Amherstburg réunies, formèrent un groupe de dix. Soeur Marie-Olivier eut la sainte audace de demander pour elles un prédicateur, et, la bonne fortune de l'obtenir.

“ Le première retraite annuelle ”, est-il écrit dans les annales (août 1866), “ nous est prêchée par le R. P. Connilleau, s. j., supérieur du collège de Chatham. Il insiste particulièrement sur la pureté d’intention, source de mérites constants, et sur la confiance en Jésus Hostie, à qui nous devons incessamment recourir dans les luttes et les épreuves de la vie. Quel bien s’est opéré dans nos âmes durant ces exercices ! Nous vivons dans la pauvreté, dans le dénûment et pourtant nous sommes heureuses ! ”

* * *

Cet art d’être heureux, même au milieu des privations, les soeurs l’enseignaient, par leur exemple, à leurs chères élèves. Celles-ci, revenues au commencement de septembre, partageaient avec leurs maîtresses les inconvénients d’un local trop exigu. L’académie Sainte-Marie était là, debout, très vaste, faisant subir aux internes de la rue Goyeau le supplice de Tantale. Elles auraient voulu l’habiter, mais il y avait toujours des raisons d’attendre : les enduits étaient trop frais, l’odeur du vernis et des peintures aurait fatigué les enfants, les poêles manquaient ici et là, — il en fallut beaucoup pour réchauffer cette grande maison. Puis, que de meubles on dut se procurer ! Il répugnait à soeur Marie-Olivier de les acheter à crédit. Elle n’avait pas encore appris à dormir en paix, avec la responsabilité d’une lourde dette, comme elle le fera plus tard, quand elle sera économe générale. Cependant, force lui fut de compter avec les ressources probables de l’avenir et de faire des emprunts.

Le déménagement eut lieu à la fin de novembre, à la grande joie des élèves, des soeurs et des citoyens de Windsor. La petite maison fut bientôt démeublée. Quand elle fut vide et déserte, quand il fallut lui dire adieu, ce ne fut pas sans regrets. Soeur Marie-Olivier et ses compagnes aimaient ce berceau plein de souvenirs et d'espérance : elles y avaient fondé une oeuvre durable. " Nous entrons avec joie dans notre nouveau couvent ", relatent les chroniques ; " cependant, nous nous rappellerons toujours, avec bonheur, les heureux jours passés sous le modeste toit où la docilité, la piété, l'innocence de nos chères élèves nous dédommageaient de beaucoup de privations. "

II

Pour résumer plus rapidement la supériorité de soeur Marie-Olivier à l'Académie Sainte-Marie (1867 à 1872), négligeons l'ordre chronologique et groupons les faits importants qui se ressemblent.

Le 24 février 1867, sur l'invitation de la supérieure du couvent, M. le grand vicaire Bruyère parcourut les différentes pièces de la maison et les bénit pendant que le choeur chantait le *Miserere* et autres psaumes. Il dit ensuite la sainte messe dans la nouvelle chapelle et y laissa le bon Maître, dont l'absence avait été pénible aux religieuses habituées à le visiter, plusieurs fois par jour, dans son divin sacrement. Ces âmes consolées expriment ainsi leur joie dans les annales du temps : " Nous éprouvons aujourd'hui un bonheur comparable à celui des jeunes enfants qui reçoivent Notre-Seigneur pour la première fois. Un attrait

mystérieux, irrésistible, nous attire au pied du tabernacle. Ah ! c'est que Jésus est là, l'aliment véritable, seul capable de rassasier, de désaltérer l'âme qui a faim et soif de vrai bonheur ! "

* * *

Au commencement de mai 1868, une jeune soeur coadjutrice du couvent d'Amherstburg, soeur Marie-Martine, gravement malade, fut conduite à l'académie de Windsor où le docteur Casgrain essaya vainement de la ramener à la santé. Soeur Marie-Olivier, qui l'avait reçue de grand coeur, disait qu' "une malade dans une maison, c'est une bénédiction dont il faut remercier le bon Dieu." Soeur Marie-Denise, une des deux soeurs coadjutrices de Windsor, n'y était certes pas de trop ; cependant on se priva de ses services pour lui permettre d'aller porter secours aux soeurs d'Amherstburg. Pour la supérieure de l'Académie Sainte-Marie et pour son personnel religieux, la besogne, déjà lourde, le fut davantage durant plusieurs mois.

La malade avait des faiblesses inquiétantes ; il ne fallait pas la laisser seule, même la nuit. Les jeunes religieuses chargées de la veiller, plus dévouées qu'expérimentées, s'effrayaient de la moindre chose. Elles causaient de fréquentes alertes à soeur Marie-Olivier, sur qui pesait constamment le fardeau des inquiétudes et des responsabilités. Dans son coeur sensible, plein d'alarmes secrètes, elle trouvait cependant d'encourageantes paroles pour celle que l'approche de la mort effrayait, parfois, et pour les autres qu'attristait le spectacle de douleurs si longues et si péni-

bles. La pauvre malade ne se plaignait que des ennuis et de la tristesse dont elle assombrissait les vacances des soeurs. Celles-ci, à ce chevet, mieux qu'au pied de la plus éloquente chaire, apprenaient à souffrir avec abnégation, courage et confiance.

"...le 1er août ", écrit l'annaliste, " soeur Marie-Martine, après une maladie soufferte avec une patience angélique, s'endormit paisiblement dans le Seigneur. " Les amis de la communauté vinrent en grand nombre prier auprès du corps de la défunte et s'édifier en regardant "ce visage calme et serein qui semblait illuminé d'un rayon de béatitude[11] ".

Soeur Marie-Olivier fit connaître à M. le curé Wagner le cérémonial de la communauté relativement aux obsèques des soeurs. Il écouta avec attention les détails du pauvre service que doit être celui de toute religieuse des Saints Noms de Jésus et de Marie : " Au grand autel, six chandeliers avec autant de cierges... deux tréteaux pour déposer le corps et quatre chandeliers autour. " — " Fort bien, " reprit M. le curé, " c'est votre part, je ferai la mienne. "

La sienne fut magnifique. Il voulut que les funérailles de l'humble soeur fussent célébrées avec grande pompe, afin d'honorer l'état religieux et de prouver à nos frères séparés la vénération de l'Eglise pour ses vierges consacrées. Les Messieurs Ouellette et Marentette contribuèrent, par leur talent musical, à rendre la cérémonie plus imposante. Beaucoup de citoyens assistèrent à l'office, et une suite de soixante-dix voitures accompagna le corbillard

---

[11] Chroniques du couvent de Windsor, 1er août 1868.

depuis l'église de Saint-Alphonse de Windsor jusqu'à la cathédrale de Sandwich, où l'inhumation se fit au-dessous du sanctuaire.

* * *

Rarement les annales des couvents enregistrent le décès d'une élève. A l'infirmerie, les maux sont fréquents, mais passagers. Cependant, il se rencontre des cas inquiétants pour la supérieure. Soeur Marie-Olivier a connu cette responsabilité, notamment au chevet d'une fillette, Bella Campbell, que le médecin désespérait de guérir. Elle n'avait pas fait sa première communion. Sur l'invitation de la supérieure, M. le vicaire général lui administra l'extrême-onction. La petite malade, encouragée, consolée,prit un mieux immédiat et revint à la santé.

C'est de cette enfant qu'il s'agit dans la lettre ci-dessous adressée à soeur Marie-Lucille, gardienne du couvent d'Amherstburg, durant la retraite annuelle de 1869 [12] :

" Ma bonne petite soeur, ayez un soin particulier d'Ida et de Bella. Ne les laissez jamais seules ni avec les autres petites filles [13]. Si la chère petite Bella avait quelque attaque, comme la semaine dernière, mettez-lui les pieds dans l'eau chaude et faites-lui prendre quelque chose pour exciter la transpiration; par ces moyens vous la sauverez. Ne

---

12 La retraite de l'été réunissait à Windsor les soeurs de Sarnia et d'Amherstburg.

13 Fillettes venues de la campagne pour suivre les cours de catéchisme faits par le prêtre aux enfants de la première communion. Elles se retiraient au couvent.

laissez ces enfants aller nulle part, excepté chez M. le curé, si toutefois il les invite. . . ''

N'étaient-ce pas des recommandations maternelles ?

* * *

Si, malgré tout son dévouement, soeur Marie-Olivier avait la douleur de voir mourir une enfant confiée à ses soins, elle lui prodiguait tout ce qui peut assurer le salut de l'âme. C'est ce qu'éprouva Mlle Françoise Pujol, dont la maladie et la mort nous sont racontées, dans les chroniques du couvent de Windsor, par Mlle Kate Fanning [14]. Il faut lire ces pages vraiment intéressantes dans lesquelles brille la foi la plus pure. Sachant dans quel milieu peu favorable à sa religion la jeune malade avait été élevée [15], témoin de ses luttes contre la mort menaçante, témoin de sa ferveur après la réception des derniers sacrements et jusqu'à l'heure suprême, Mlle Fanning fait remarquer : '' Il est heureux que cette jeune fille ait eu la grâce de mourir entre les murs sacrés d'un couvent ; car son âme aurait pu être lancée dans l'éternité sans les secours de la religion [16].''

* * *

En 1872, la petite vérole sévit dans Windsor et fait de nombreuses victimes. La famille bienfaitrice du couvent

---

[14] Mlle K. Fanning, élève du cours gradué de 1869-70, aujourd'hui soeur Pierre Gonzalès.

[15] Le père de Mlle Pujol était huguenot.

[16] " Had the grace not been given her to die within the sacred walls of a convent, her soul might have rushed unprepared into Eternity." — Chroniques du couvent de Windsor, 16 mai 1870.

est une des plus éprouvées. En moins d'un mois, quatre des cinq fils de M. Ouellette sont emportés par la terrible épidémie. Quelle épreuve pour un père et une mère! Soeur Marie-Olivier partage la douleur de ses amis et souffre de ne pouvoir les secourir.

Lisons la lettre qu'elle adresse à Mme Ouellette, le jeudi saint, 28 mars :

" Bien bonne mère Ouellette,

" Dieu, dans sa bonté infinie, a deux manières de visiter ses élus: la consolation et l'affliction; cette dernière, quoique pénible à la nature, n'est pas moins profitable que la première à l'âme chrétienne qui la reçoit avec soumission... Une mère ne saurait être insensible, lorsqu'elle est frappée dans ses affections les plus chères, — ses enfants, — mais comme la mère par excellence, la divine Marie, elle demeure ferme et immobile au pied de la croix, unissant ses peines et ses douleurs à celles de son Sauveur crucifié. C'est là, bonne mère, que je vous convie, demain, à trois heures, pour renouveler généreusement au Seigneur les sacrifices qu'il demande de vous et qui vous donneront, par là même, un nouveau trait de ressemblance avec notre Mère bénie.

" Ces deux fils [17] que vous pleurez étaient heureux avec vous, il est vrai, mais ne le seront-ils pas davantage avec notre Père céleste? Que pensent-ils maintenant de cette vie que nous aimons tant et à laquelle nous sommes si atta-

[17] M. Honoré-H. Ouellette, né le 17 mai 1841, décédé le 12 mars 1872 ; M. Chs-Evariste Ouellette, né le 23 février 1838, décédé le 27 mars 1872.

chées? Comment leur apparaît cette parcelle du temps dans les profondeurs de l'éternité? Et cependant, c'est cette parcelle bien employée, bien utilisée, qui leur procure aujourd'hui la couronne de gloire.

" Combien j'ai désiré vous voir ! mais votre position et la nôtre ne nous permettent pas cette douce satisfaction. Veuillez accepter notre bonne volonté et soyez assurée de nos prières quotidiennes à vos intentions.

" Notre communauté partage la peine de votre famille et accorde aux chers décédés les suffrages qu'elle fait à la mort de chacun de ses membres.

" Je demeure avec vous, bonne mère, au pied de la croix de Jésus,

" Votre très affectionnée,

" Soeur MARIE-OLIVIER. "

" Votre bienveillante lettre a produit un heureux résultat sur maman, " écrit M. Achille Ouellette ; " ...bien que profondément affligée par cette troisième épreuve [18], elle s'est résignée courageusement, après avoir donné libre cours à sa douleur et soulagé son coeur maternel...

" Maman me prie de vous remercier bien sincèrement pour les sympathies, les bons avis et la douce consolation que contient votre bonne lettre; elle la conservera toujours comme un gage précieux de votre religieuse amitié [19]... "

* * *

18. La mort de M. Louis-Noé, arrivée le jour même, 1er avril 1872; M. Hercule-Ferdinand succombera le 3 avril 1872.

19 Lundi, 1er avril 1872.

Au couvent, malgré toutes les précautions, quelques élèves sont atteintes du mal contagieux. On les remet à leurs parents, si ceux-ci demeurent dans le voisinage; s'ils sont éloignés, l'enfant malade est isolée, et c'est le privilège de la supérieure d'aller la visiter.

Mais soeur Marie-Olivier est elle-même prise d'une fièvre qui la force à s'aliter le 30 du mois d'avril. Elle a non seulement les symptômes, mais la preuve évidente d'une attaque de petite vérole. A son tour de se mettre en quarantaine! Religieuses et élèves font une neuvaine au Sacré-Coeur de Jésus pour la guérison de leur bonne supérieure. Elles apprennent, après quelques jours, que le mal est enrayé. Le 1er mai, elles ont le bonheur de la voir prier dans l'oratoire de la sainte Vierge; le 24, jour de sa fête, la supérieure jubile au milieu de l'allégresse de sa chère famille.

* * *

Si la maladie et la mort lui causaient des inquiétudes, des angoisses, soeur Marie-Olivier n'était pas sans recueillir de bien douces consolations en constatant de véritables réformes morales, en voyant même naître à la vie spirituelle des âmes que les eaux du baptême n'avaient pas encore régénérées. Outre le renouvellement de ferveur qui accompagnait les premières communions, les retraites, les grandes fêtes de l'Eglise, dont la supérieure profitait toujours pour raviver la foi et stimuler l'enthousiasme religieux, il y eut à Windsor des conversions qui ont singulièrement réjoui la piété de son coeur et récompensé l'ardeur de son zèle.

“ Le 21 août 1868, ” relatent les chroniques, “ Mlles

Lily et Katie Wiley, de Savannah, Georgie, abjurent le protestantisme dans notre chapelle, où, quelques mois auparavant, leur mère a été baptisée par M. l'abbé Joseph Bayard... [20].

" Le 21 juin 1872, deux de nos élèves, l'une, méthodiste de 13 ans, Nellie Elliott, l'autre, juive de 15 ans, Jennie Sickle, sont reçues dans le sein de l'Eglise. La cérémonie de leur baptême est belle et touchante [21]... " Quand même ", disait soeur Marie-Olivier à ses soeurs, " nous ne serions venues ici que pour procurer le salut d'une seule âme, nous devrions être heureuses d'avoir obtenu cette grâce au prix de mille sacrifices. "

* * *

A Windsor, pendant les cinq années qu'elle y demeura, soeur Marie-Elizabeth [22] s'occupa des élèves protestantes qui désiraient s'instruire des vérités de la foi catholique. Elle était aussi l'intermédiaire de soeur Marie-Olivier auprès des élèves anglaises, de leurs parents et amis. Elle interprétait si bien les pensées et les sentiments de sa supérieure que celle-ci était hautement estimée de ceux même qui ne la comprenaient pas. Soeur Marie-Olivier avait une pleine confiance en *son Américaine* qui, certes, en était bien digne. Lorsque soeur Marie-Elizabeth quitta Windsor, au mois d'août 1870, elle fut universellement regrettée. Son

[20] Curé de Sandwich.

[21] Chroniques de Windsor.

[22] Née d'un père catholique et d'une mère convertie.

départ fut surtout pénible à la supérieure. Ne perdait-elle pas une assistante dévouée? Cette bonne amie n'allait-elle pas lui manquer?

Heureusement soeur Marie-Elizabeth ne sortait pas de la province d'Ontario. Elle prenait la direction du couvent de Sarnia [23] dont soeur Marie-Olivier avait dû s'occuper activement l'année précédente, comme il sera dit plus loin [24].

* * *

Non seulement soeur Marie-Olivier se reposait sur l'affection et le bon esprit de ses soeurs en religion, mais elle comptait sur l'influence protectrice des membres du clergé dont elle était l'auxiliaire respectueuse et dévouée. Il faut savoir tout ce qu'il y avait de vénération dans l'âme de soeur Marie-Olivier à l'égard des évêques et des prêtres, pour comprendre quels étaient ses sentiments envers les généreux apôtres du Christ venus des deux Frances pour aider l'Eglise d'Ontario.

Mgr A. Pinsonneault est déjà connu. C'est lui qui proposa à Mgr Bourget les conditions d'établissement, à Wind-

---

[23] Couvent fondé en 1867 par soeur Marie-Eulalie, Mlle Pinet.

[24] Après une année à Sarnia, soeur Marie-Elizabeth fut supérieure à Beauharnois de 1871-75; secrétaire générale, de 1875 à 1886 ; supérieure *pro tem.* à Windsor, en 1879-80 ; supérieure à Waterloo, P. Q., de 1886-88; provinciale d'Oakland de 1888 à 1897; à Hochelaga, 1897-1898; supérieure à Albany, 1898-1901; provinciale d'Ontario, résidant à Windsor où elle mourut le 22 décembre 1903, entourée de l'estime des élèves de ce temps et de l'affectueuse reconnaissance des anciennes.

sor, des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. C'est lui qui le premier avait secouru soeur Marie-Olivier, alors que toute la richesse de celle-ci se réduisait à quatre piastres. Tant qu'il demeura à Sandwich, ce bon évêque fit à l'Académie Sainte-Marie des visites toutes paternelles et la favorisa de précieux dons. Il partit le 14 janvier 1867. L'annaliste note que " Dieu, en cette circonstance, exigea des religieuses de Windsor un bien grand sacrifice [25]. "

Mgr J. Walsh succéda à Mgr Pinsonneault et quitta Sandwich, en 1869, pour fixer sa résidence à London. Du second comme du premier évêché, il ne manquait pas, quand il venait à Windsor, de se rendre au couvent avec son vicaire général, ou avec un évêque, comme Mgr Farrell de Hamilton, Mgr Lefebvre de Détroit. En 1871, il y accompagna son archevêque, Mgr Lynch de Toronto, lequel reviendra au mois d'avril 1872. Les lettres adressées à soeur Marie-Olivier par Mgr J. Walsh prouvent que l'Académie Sainte-Marie était l'objet de sa sollicitude pastorale et qu'il estimait hautement celle qui la dirigeait [26].

Le vicaire général de Mgr J. Walsh, Messire J.-M. Bruyère, avait été, depuis la fondation du couvent de Windsor, en 1864, jusqu'au 10 juin 1868, le confesseur ordinaire de la communauté. Quand il quitta Sandwich pour suivre son évêque à London, les soeurs le regrettèrent vivement; elles perdaient un directeur " éclairé et expéri-

---

25 Mgr Pinsonneault, nommé évêque de Birtha, mourut au Sault-au-Récollet, à la résidence Saint-Janvier, le 30 janvier 1883.

26 Six lettres de Mgr Walsh de Toronto. Archives de la communauté.

menté ''. Toutefois, de loin comme de près, il ne cessa de porter un vif intérêt aux religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie : '' La prospérité spirituelle et temporelle de votre communauté '', écrit-il, '' sera toujours le voeu le plus cher de mon coeur [27]. '' Ses lettres à soeur Marie-Olivier renferment des conseils précis, sages, discrets. On voit qu'il prend à coeur d'aider la supérieure de l'Académie Sainte-Marie, surtout quand elle est chargée de régler les affaires de la maison de Sarnia [28]. Il vient souvent à Windsor, soit avec Mgr Walsh, soit seul. Dans ce dernier cas, il dit la sainte messe au couvent, puis il adresse la parole aux religieuses, dans leur salle de communauté, et aux élèves dans leur salle de réception.

Après le départ de M. Bruyère, M. J.-T. Wagner, curé de Windsor, devint aumônier du couvent. Alsacien d'origine, prêtre à la foi vive, au coeur généreux, parlant l'allemand, le français et l'anglais, cultivant avec un goût d'artiste la musique vocale et instrumentale, il se faisait un plaisir de mettre ses talents au service de l'Académie Sainte-Marie. Pour bâtir une église convenable, — la chapelle de Saint-Alphonse devenant trop petite, — il alla recueillir d'abondantes aumônes chez ses parents et amis d'Europe : à Paris, à Lyon, à Rome même. Pendant son voyage, qui dura cinq mois (du 7 mai au 7 octobre 1869), il écrivit souvent à soeur Marie-Olivier et tenait ainsi la communauté de Windsor au courant des succès temporels et des faveurs spirituelles dont la Providence le favorisa.

---

27 Lettre du 9 janvier 1868. Archives de la communauté.

28 Lettre du 22 janvier 1870. Archives de la communauté.

A son retour, on lui fit joyeuse réception au couvent, puis on écouta avec avidité les intéressantes causeries du voyageur. A l'occasion de sa fête patronale [29], le 13 novembre 1870, chaque élève lui présenta un ouvrage de fantaisie destiné au *bazar* paroissial. Le profit contribua à l'érection de l'église si chère au pasteur de Windsor. Quand, en 1872, il apprit le changement de la supérieure de l'Académie Sainte-Marie, il interpréta ainsi les sentiments de ses confrères: " Nous avons certainement beaucoup de peine de perdre soeur Marie-Olivier si digne de notre estime; mais nous sommes honorés de savoir qu'on l'a choisie pour être l'économe générale de sa communauté. "

De Sandwich venait souvent à Windsor M. l'abbé Bayard. Soeur Marie-Olivier appréciait le zèle et la discrétion de ce prêtre [30] toujours prêt à rendre service. Plusieurs fois il fit porter à l'académie des produits de son jardin. Pendant les vacances d'été, lorsqu'il n'y avait pas de messe à Windsor, il envoyait aux soeurs sa propre voiture, afin de procurer à quatre d'entre elles l'avantage de satisfaire au précepte dominical. Ces attentions délicates sont inoubliables. Soeur Marie-Olivier et ses compagnes en conservaient le souvenir dans leur coeur. Celles qui survivent les rappellent avec émotion.

Le R. P. O'Connor, basilien, supérieur du collège de Sandwich [31], remplit au couvent l'office de confesseur extraordinaire. Soeur Marie-Olivier aimait à louer sa bonté de coeur et sa prudence. " En plusieurs occasions il fut

---

[29] Saint Théodore, 9 novembre.

[30] Frère de soeur Marie-Angélique.

[31] Plus tard évêque de London, puis archevêque de Toronto.

pour moi un sage conseiller. " Les religieux de son ordre ont depuis continué leur rôle bienfaisant auprès des soeurs [32]. Au jubilé d'or de l'Académie Sainte-Marie, en 1914, par la bouche éloquente du R. P. J. Howard, c. s. b., ils ont fait l'éloge des religieuses dont ils se proclament hautement "...les amis et les voisins, qui, poussés par l'admiration due au dévouement, se sont réunis pour célébrer le jubilé de cette institution..." "...the friends and neighbors, who... are gathered here to celebrate the Jubilee of this Institution, moved thereto by admiration of their devoted lives [33]..."

Un autre ami distingué des soeurs de Windsor fut M. P.-D. Laurent, curé d'Amherstburg. Aumônier du couvent, pendant le voyage en Europe de M. le curé Wagner (du 7 mai au 7 octobre 1869), il se plaisait à peindre les religieuses, en quelques mots dont il martelait les syllabes : " Les soeurs de Windsor ne dorment pas ; soeur Marie-Olivier a des soeurs qui *marchent.* "

Peut-être étaient-elles parfois tentées de courir. Elles ont certainement souhaité plus d'une fois d'avoir des ailes.

* * *

Dans cette ruche en activité, contrairement à ce qui se passe dans le monde des abeilles, la reine aimée était la

[32] L'un d'eux, Father Cushing, se fit pendant une année leur professeur de mathématiques.

[33] Address to the members of the Alumnae Association, by the Rev. P. J. Howard, C. S. B., Assumption College, Sandwich, Ont.— *Salve Mater,* p. 75.

première à l'oeuvre. Elle travailla tant et si bien qu'après sept années, lorsqu'elle quittera Windsor, l'Académie Sainte-Marie sera libérée de toutes dettes. L'habile administratrice aura payé même les comptes courants jusqu'au jour de son départ [34].

Si soeur Marie-Olivier obtint, dans les affaires matérielles, un aussi rare succès, il faut en chercher la cause ailleurs que dans les dons reçus, si généreux fussent-ils. " La force est dans les sources ", a-t-on dit; mais non pas dans les sources intermittentes, bien qu'elles soient parfois considérables. C'est l'apport constant de minces filets d'eau, de veines cachées qui alimente le ruisseau, le fleuve sur lequel un navire peut voguer sans craindre de voir tarir l'élément indispensable à sa libre navigation. Soeur Marie-Olivier, pour mettre sa barque à flot et en assurer la marche vers l'avenir, avait compté extraordinairement sur la Providence. Elle avait compté aussi sur des habitudes d'ordre, d'économie, de travail; ces ressources efficaces ne font jamais défaut, quand, pour garder le voeu de pauvreté, on en pratique la vertu.

La supérieure prêchait d'exemple, refusant tout service personnel, ne se donnant rien de plus que les autres, se contentant de moins. Le nouveau pensionnat était devenu une de ces maisons parfaitement ordonnées où " il y a une place pour chaque chose et où chaque chose est à sa place[35] ". L'on n'y voyait rien d'inutile ni rien qui se perdait ; tout était conservé, ménagé, réparé à temps. La nour-

34 Notes de soeur Marie-Lucille.

35 Franklin.

riture des soeurs, bien que saine et suffisante, était simple et commune. Les vêtements devaient être reprisés de façon à durer le plus longtemps possible. Soeur Marie-Olivier était fière de porter une robe où la trame primitive disparaissait en grande partie sous celle que son aiguille y avait tissée.

* * *

On la trouvait parfois exigeante sur le chapitre de l'économie. Une jeune soeur, croyant avoir terminé son raccommodage, s'écria joyeusement : "I am through ! j'ai fini !" Sa joie fut de courte durée. Après l'examen de son ouvrage par la supérieure, la professe inexpérimentée eut à travailler plusieurs jours encore. On n'achetait rien de ce qui pouvait être confectionné à la maison ; on faisait même les matelas. Un jour, soeur Marie-Olivier avait entassé des monceaux de laine dans une pièce. Elle manda, pour "l'étirer", quatre ou cinq jeunes soeurs [36]. Ce n'était pas un ouvrage agréable ni intéressant. La supérieure le savait bien, mais elle était la première à la peine. Si elle dispensait parfois une soeur d'un travail fatigant, elle n'entendait pas lui épargner l'occasion de faire un sacrifice. Dans le cas présent, la besogne, pénible à cause de sa monotonie et de l'odeur que la laine dégage, ne demandait pas un grand effort physique et ne pouvait nullement altérer la santé. Habituées à surmonter leurs répugnances, les généreuses ouvrières se mirent à l'oeuvre et rapidement

[36] A cette époque, 1868-1869, les religieuses du couvent de Windsor étaient au nombre de douze.

transformaient la laine brute en flocons blancs et légers. L'une d'elles pourtant se contentait de regarder sans oser toucher du bout du doigt l'amas de laine. Ses compagnes, leur tâche accomplie, l'eussent aidée de grand coeur, mais soeur Marie-Olivier ne le permit pas. La jeune professe, après avoir longtemps réfléchi, triompha de son dégoût naturel. Elle avait compris que la répugnance empêche souvent, comme le dragon de la fable, la conquête de trésors plus estimables et plus précieux que la fameuse toison d'or.

Une autre fois, la laine avait été placée au milieu de la pièce; toutes les soeurs y puisaient à pleines mains. C'était l'heure de la récréation; chaque soeur, en même temps que ses doigts, déliait aussi sa langue. L'une d'entre elles, qui avait ordinairement la parole en bouche, attirait l'attention par son mutisme. Ce n'était pas une jeune soeur. Son attitude paralysant la gaîté, soeur Marie-Olivier, après l'avoir ignorée quelque temps, l'invita à se retirer " d'une société qui semblait ne pas lui plaire ". L'obéissante religieuse se leva, fit quelques pas, mais revint aussitôt. Elle demanda pardon d'avoir agi d'une façon aussi désagréable et pria la supérieure de la recevoir de nouveau en sa compagnie. A cet acte spontané de vertu, le bon visage de soeur Marie-Olivier s'épanouit, son sourire comme toujours fut communicatif et la conversation ne tarda pas à devenir des plus enjouées, dit un des témoins [37]. Il y eut, entre la supérieure et son *Américaine* " qui, pour un quarteron de laine

[37] Soeur Etienne de Jésus.

avait failli déserter le drapeau ", une lutte aimable et spirituelle par laquelle l'ouvrage fut lestement mené à bonne fin.

" Quelles belles heures que les récréations présidées par soeur Marie-Olivier ! Nous n'aurions pas voulu en perdre un seul instant. Deux fois par jour nous nous rencontrions à la communauté de Windsor avec la joie intense et pure de bonnes amies qui ne s'étaient pas vues depuis longtemps.

" Soeur Marie-Olivier comprenait les jeunes, mais elle ne cédait pas au caprice. Une preuve, dit soeur X..., c'est que pendant *une année entière, chaque soir,* je lui ai demandé en vain, de vouloir bien m'ôter la charge de portière que je remplissais à contre-coeur. J'alléguais ma timidité ou mon ignorance de la langue anglaise; j'essayais de la gagner par des supplications ou même de la toucher par mes larmes. Inutile. Elle réfutait mes prétendues raisons ou me répondait simplement par un laconique: "Non, ma soeur. " Je ne me rebutais pas et je retournais le lendemain espérant la lasser par mes jérémiades; sa fermeté triompha de ma ténacité [38]."

Une soeur coadjutrice se proclamait heureuse d'avoir passé ses premières années de vie religieuse sous la direction de soeur Marie-Olivier : " Elle était sévère, mais bonne; elle m'a appris à dompter mon caractère rebelle, j'en remercie le bon Dieu " [39].

Une autre [40] énumérait les durs labeurs des commence-

---

38 Soeur Etienne de Jésus.

39 Soeur Marie-Denise, décédée à Hochelaga, le 4 mars 1916.

40 Soeur Marie-Clément, octogénaire encore à l'oeuvre à notre maison-mère.

ments de Sainte-Marie, alors qu'il y avait vingt poêles à monter et à chauffer, le bois et l'eau à transporter jusqu'au quatrième étage, des planchers de bois mou à laver... " Mais ", interrompit son interlocutrice, " vous aviez un serviteur pour faire les gros ouvrages? "

—Pas toujours, et alors," continua-t-elle triomphalement, " nous *cordions* le bois et nous le distribuions dans les boîtes.

— Et soeur Marie-Olivier permettait cela?

— Il le fallait bien, nous étions pauvres, et ça ne m'empêchait pas d'être heureuse; car ma supérieure m'avait appris bien des manières de prier en travaillant.

— Vous aidait-elle quelquefois ?

— Je n'aurais pas voulu. Elle avait bien d'autres occupations. Mais l'ouvrage ne lui pesait pas. C'est elle qui a planté, avec soeur Marie-Denise, les arbres qui bordent le terrain du couvent, elle qui a divisé le jardin, qui taillait les fraisiers, les arbres et les vignes. Elle avait appris cette dernière culture du vénérable M. Wagner, père de M. le curé.

" Elle aimait beaucoup les fleurs; aussi en avions-nous de plusieurs espèces; et, le matin, pendant les beaux jours d'été, soeur supérieure se levait souvent, vers les quatre heures, pour sarcler dans le parterre. Elle disait que ce régime du lever matinal était " bon pour la santé de son corps et de son âme. "

De ce témoignage et d'autres cités ailleurs, il est permis de le déduire: pratiquant les conseils reçus autrefois à Longueuil de la bonne soeur Marie-Françoise, soeur Marie-Olivier tenait son âme unie à Dieu, tout en s'occupant de

choses matérielles. Pendant que ses mains actives enlevaient les mauvaises herbes et en cherchaient les racines profondes, que de réflexions ne devait-elle pas faire sur les défauts et les vices du coeur humain, toujours prompts à croître et même à renaître quand on pense les avoir extirpés!

Et ces fleurs qu'elle aimait tant: lis, muguets et roses, marguerites et pensées, d'origine, de formes, de parfums divers, réunies sur un même sol, vivifiées par la même pluie et le même soleil, caressées par les mêmes brises, ne figuraient-elles pas les jeunes filles et les religieuses confiées à ses soins? De langage, de religion et d'idéal différents, elles avaient été dirigées par la Providence vers un même lieu choisi. Elles y concouraient, par l'étude, la prière, la pratique des vertus, à la même oeuvre d'éducation chrétienne, alors en plein épanouissement dans la florissante Académie Sainte-Marie.

Fleur elle-même et des plus belles, large corolle aux pétales odorants, laissant voir à tous ceux qui s'en approchaient les trésors de son calice, soeur Marie-Olivier était loin de se voir de la sorte. Dans son humilité, elle se considérait comme la jardinière qui soigne les plantes sans posséder aucune de leurs qualités.

Pendant cette heure matinale, sur ses deux genoux, tantôt penchée sur la terre féconde, tantôt regardant le lever du soleil, l'ardente religieuse travaillait, réfléchissait, priait. Mais le premier son de la cloche la trouvait toujours à l'oraison de la communauté.

* * *

Un serviteur du couvent de Windsor, témoin de la vie laborieuse de la supérieure, apprit, en 1872, sa nomination à la charge d'économe générale. Il dit, avec force adjectifs, selon son habitude : " Il me semblait que ces *belles grosses mains blanches-là* étaient plutôt faites pour manier des chiffres que pour remuer la terre. " Lorsqu'en 1877, elle sera élue supérieure générale, il ne manifestera aucun étonnement : " Je savais bien ", dit-il, " que soeur Marie-Olivier était faite pour monter haut dans l'échelle. " C'est lui qui, un jour de l'an au matin, la voyant entrer dans la cuisine, alla s'agenouiller respectueusement devant elle, demandant sa bénédiction : " Il n'est pas d'usage ", lui dit-elle aimablement, " que la femme, même religieuse, bénisse ; mais je prie le bon Dieu de vous bénir et de vous accorder une heureuse et sainte année. "

* * *

La supérieure du couvent de Windsor dirigeait si bien sa maison que mère Marie-Stanislas [41] la chargea, en novembre 1869, d'administrer celle de Sarnia qui traversait alors de graves difficultés. Soeur Marie-Olivier visita plusieurs fois cet établissement, prit conseil de M. le grand vicaire Bruyère et entretint à ce sujet une correspondance suivie avec la supérieure générale. Elle procéda avec tant de prudence, de discrétion et de sagesse, que les mères conseillères furent " parfaitement satisfaites de la manière dont elle avait traité cette affaire épineuse ".

---

41 Elle avait succédé à mère Thérèse de Jésus comme supérieure générale en 1867.

“ Quand le besoin le demandera ”, écrit mère Marie-Stanislas à soeur Marie-Olivier, “ vous continuerez vos visites à notre maison de Sarnia et vous la dirigerez jusqu'aux vacances, tant pour le temporel que pour le spirituel. Que Dieu récompense votre dévouement [42]. ”

* * *

Ses supérieures, on le voit, l'honoraient de leur confiance; ses soeurs en général avaient pour elle une haute estime. Mais “ le disciple ne doit pas être mieux traité que le Maître ”. Comme la plupart de ceux qui exercent l'autorité, la supérieure de l'Académie Sainte-Marie ne reçut pas toujours l'approbation générale.

A-t-elle eu des torts? On lui a reproché d'avoir perdu sa gaîté habituelle pendant quelque temps, elle qui pourtant n'approuvait pas les “ saintes tristes ”. C'était précisément à l'époque où, devenue responsable de la maison de Sarnia, elle devait, pour être charitable et discrète, ne communiquer ce qu'elle en savait qu'à la supérieure générale. Autour d'elle on ignorait ses inquiétudes, ses angoisses. Une soeur coadjutrice [43], un soir, lui reprocha loyalement sa tristesse, en lui demandant si elle n'en était pas la cause: “ Non, ma soeur, ce n'est pas votre faute ”, lui dit-elle en l'embrassant, “ dormez en paix ”. Dès lors, la joie radieuse reparut sur la bonne figure de soeur Marie-Olivier.

On a pu se plaindre aussi de sa vivacité dans les paroles

---

42 Lettres de mère Marie-Stanislas, 6 février 1870.

43 Soeur Marie-Anaclet.

ou les manières, mais on l'a toujours vue se reprocher ces saillies et demander pardon à ses inférieures elles-mêmes, à genoux, et les larmes aux yeux. Celles qui l'ont trouvée trop sévère et trop absolue dans son commandement étaient-elles condamnables? Il arrive souvent que de saintes religieuses aient des divergences de vues et de sentiments. Ces désaccords exercent leur patience mutuelle. Elles ont à s'endurer en attendant de prendre, comme Paul et Barnabé, des voies différentes, où chacune à sa manière se dévouera aux intérêts et à la gloire de Dieu. Des scènes de ce genre ont souvent broyé le coeur sensible de soeur Marie-Olivier, jusqu'au point de l'accabler sous leur poids.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver sous sa plume des lignes comme les suivantes: " J'accepterai patiemment les souffrances qui me viennent de la part de mes inférieures... Vous connaissez tout, ô mon Dieu, cela me suffit, vous voyez l'oppression et les luttes de mon âme... Rester où je suis sans manifester à ma supérieure le désir de changer, convaincue que, malgré mes nombreuses difficultés, j'y fais sûrement la volonté de Dieu [44]. "

Pour obtenir la force de tout supporter, de tout souffrir, elle prend la résolution de " penser souvent aux rapports de Notre-Seigneur avec ses apôtres, ...d'inspirer aux élèves qui la visitent la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus, ...de pratiquer des mortifications corporelles [45] ".

* * *

---

44 Cahier de notes, p. 184.

45 *Ibid.*, pp. 181, 182, 184.

Après avoir confié ses peines à Notre-Seigneur dans le tabernacle, elle sentait le besoin de se recommander aux prières de sa vénérable amie, mère Véronique du Crucifix [46]. Cette dernière, alors supérieure de St. Mary's Academy, à Portland, Orégon, répondait ainsi, le 14 mars 1872, à une lettre de la supérieure de Windsor: " ...Si dans notre carrière religieuse, il y a des jours orageux, des tempêtes à essuyer, n'est-il pas vrai que, lorsque nous jetons les yeux sur le divin Pilote, il se fait un grand calme? Oh! non, Jésus ne dort pas, comme le croyaient ses disciples sur le lac de Génézareth; il veille sur nous; il se tient près de nous, et sa voix puissante empêche les eaux de la tribulation de submerger notre pauvre âme. Oh! que Jésus est bon! qu'il est aimable! Aimons-le, ma chère soeur, dans la tristesse comme dans la joie, sur le Calvaire comme sur le Thabor. " Et la mesure d'aimer Dieu, " comme l'a dit un grand saint, " n'est-ce pas de l'aimer sans mesure [47]?"... Il sait, ce cher Maître, ce qu'il y a de plus avantageux pour le bien de ses enfants. Les moments d'épreuve sont des moments de grâces. Soyons des vierges fidèles; faisons de bonnes provisions d'huile, afin que la lampe de nos coeurs ne s'éteigne jamais... Soyons généreuses au service du

[46] Bon nombre de lettres de mère Véronique du Crucifix à soeur Marie-Olivier sont conservées aux archives de la communauté. La série s'étend de 1856 à 1890. Plusieurs sont des réponses qui jettent quelque lumière sur la vie que nous relatons. Mais combien il serait intéressant d'avoir toute la correspondance ! Il est regrettable que les lettres de mère Marie-Olivier à mère Marie-Stanislas n'aient pas été non plus conservées.

[47] Saint Bernard.

Seigneur ; ne lésinons pas avec Lui, et Il ne lésinera pas avec nous. ''

Ni mère Véronique du Crucifix ni mère Marie-Olivier n'ont marchandé avec le bon Dieu. Elles ont, toutes deux, traversé sans se plaindre, et courageusement, des jours bien pénibles. D'un autre côté, vu leur caractère enthousiaste, leur âme sensible et vibrante, elles ont beaucoup joui de ce qu'offrent de beau et de grand la science, les arts, la nature, les nobles coeurs et le culte religieux.

Les lettres de mère Véronique du Crucifix témoignent de son affectueuse estime pour soeur Marie-Olivier. Celles des ecclésiastiques mentionnés plus haut attestent la haute considération dont elle était l'objet de la part du clergé. L'excellent souvenir que les citoyens de Windsor, les protestants eux-mêmes, ont conservé de la fondatrice de Sainte-Marie prouve jusqu'à quel point elle sut s'attirer le respect, la vénération de tous.

* * *

Pendant les fêtes jubilaires de cette institution, du 26 au 30 mai 1914, les anciennes élèves, jeunes filles et dames du monde, les religieuses, les prêtres et les élèves ont célébré l'oeuvre solide, durable dont soeur Marie-Olivier fut une des vaillantes promotrices.

Une élève du cours final de " 86 " [48], dans une pièce de

---

[48] Mrs K. Ralph Sadler.

vers intitulée " St. Mary's Roll of Honour ", n'oublie pas que

Mother Oliver, another
Of the names we all revere,
Bravely broke the ground for building.
See, the structure still is here [49] !

" Une page touchante ", fait remarquer un fils de saint Ignace [50], " que celle de la fondation de l'Académie Sainte-Marie ! Elle est illustrée des privations, des labeurs, de l'indomptable courage des fondatrices. On y voit briller les noms les plus illustres de votre institut. Il suffit de rappeler leur souvenir pour faire surgir l'image des vertus religieuses dont elles ont été la vivante pratique.

" ... C'est mère Marie-Olivier, qui semble avoir reçu de Dieu le don de ne s'étonner de rien et d'étonner tout le monde par sa calme ténacité et sa piété féconde en ressources [51]. "

Si des voix éloquentes entendues pendant la célébration de ce Jubilé n'ont pas nommé soeur Marie-Olivier, elles lui ont offert un tribut de louanges. Ce tribut s'adressait en même temps à toutes ses soeurs, " à celles qui... dans la succession des temps, et les unes après les autres, ont dépensé leurs talents, leurs forces, leur vie dans ce dévoue-

---

[49] Mère Marie-Olivier, une autre des dignes religieuses que nous vénérons tous, a bravement défriché le terrain et jeté les fondements de cette maison. Vous pouvez contempler son oeuvre. *Salve Alma Mater*, p. 95.

[50] Le R. P. L. Lalande, s. j.

[51] *Salve Alma Mater*, pp. 32 et 33.

ment anonyme de chaque jour, qui confond toutes les énergies en une seule et accomplit ce qui s'appelle l'oeuvre de communauté [52] ''.

N'est-ce pas rappeler le souvenir de soeur Marie-Olivier aux auditrices que de féliciter '' les filles de mère Marie-Rose d'avoir apporté avec elles, et perpétué chez leurs élèves, les caractères distinctifs de l'esprit religieux de notre vénérée fondatrice : respect pour l'autorité, vénération pour les ministres du Seigneur, dévotion à Jésus dans l'Eucharistie [53] ? ''

Comment ne pas associer le nom de soeur Marie-Olivier à cette religieuse '' dont le souvenir est... étroitement lié à l'oeuvre elle-même, et qui, conduite par l'obéissance, est venue en ces parages alors lointains jeter, dans les privations de toutes sortes, les racines premières de cet arbre superbe que l'on admire aujourd'hui [54]... ? ''

Ne trouve-t-on pas la louange indirecte de soeur Marie-Olivier dans ces messages de félicitations adressées par des personnages à la révérende mère provinciale [55] ? Lisons par exemple ce passage de la lettre de Mgr l'archevêque de Montréal: '' J'aurais aimé à rendre hommage au dévouement admirable des soeurs des Saints Noms de Jésus et de

---

52 *Salve Alma Mater,* p. 71. Allocution de Mgr J.-M. Emard, alors évêque de Valleyfield, aujourd'hui archevêque d'Ottawa.

53 *Ibid.*, p. 27. Allocution de Mgr J.-T. Aylward, p. d., alors curé de la cathédrale St-Pierre, London.

54 *Ibid.*, p. 70. Allocution de Mgr J.-M. Emard.

55 Mère Marie-Frédéric, provinciale d'Ontario.

Marie, à rappeler le bien accompli par elles sur la terre d'Ontario depuis un demi-siècle. Dieu seul sait *leurs sacrifices des débuts,* leurs labeurs incessants, leur zèle et leur générosité [56]. "

Générosité, zèle, labeurs, sacrifices ont mérité à la fondatrice de l'Académie Sainte-Marie, outre une sympathie profonde, la reconnaissance et l'affection sincère des religieuses placées sous sa maternelle direction. Citons, pour terminer, le témoignage ému, reconnaissant, plein de simplicité, de soeur Marie-Lucille [57].

* * *

" Tout le temps que soeur Marie-Olivier fut supérieure à Windsor, elle se réserva l'enseignement du premier cours français, le cours d'instruction religieuse des grandes élèves canadiennes et la préparation des premières communiantes. Chaque dimanche, aussi régulièrement que ses occupations le lui permettaient, elle expliquait, aux jeunes professes et aux soeurs coadjutrices, le catéchisme des voeux, les diverses manières de prier, les méthodes d'examen de conscience et de méditation. Ces conférences, véritables réfections spirituelles, étaient vivement désirées ; on les savourait et on en profitait. Cette consciencieuse institutrice méditait son sujet avant de parler de Dieu et de la

---

[56] Mgr Paul Bruchési était alors à Rome, faisant sa visite *ad limina. Salve Alma Mater,* p. 108.

[57] Soeur Marie-Lucille, soeur de Mgr J.-M. Emard.

religion. “ Il ne faut jamais ”, disait-elle, “ enseigner le catéchisme sans une préparation immédiate. ”

“ Douée d’une présence d’esprit remarquable, soeur Marie-Olivier s’en servait à propos, soit pour relever un travers, soit pour donner une leçon indirecte, soit encore pour jeter adroitement dans la conversation une pensée à la fois pieuse et agréable, car elle était gaie et avait pour principe de ne jamais assombrir les récréations par des entretiens trop sérieux, encore moins par des réprimandes. “ Ce temps ”, disait-elle, “ nous est donné pour nous délasser et non pour nous faire de la peine. ” Lui arrivait-il d’échapper une parole piquante, elle se hâtait de panser la petite blessure qu’elle avait faite, et cela avec une telle délicatesse et une si grande bonté de coeur, qu’il n’en restait aucune trace pénible.

“ Sa fermeté, sa sévérité même, était celle d’une mère qui veut le bien de ses enfants et n’exige que ce qui est raisonnable, tenant compte de l’âge, des aptitudes, des forces.

“ Se croyant plus fortement constituée que ses soeurs, elle était la première à l’oeuvre et ne reculait pas devant les rudes besognes. On l’a vue devancer l’heure du lever pour travailler au jardin, ramasser le mortier sur le plancher, donner même un coup de main au serviteur. Les élèves, qui l’aimaient beaucoup, se disputaient parfois la faveur de lui enlever son balai ou son râteau. Il fallait les voir soulever des nuages de poussière autour de leur chère soeur supérieure, ou ramasser avec elle des feuilles mor-

tes qu'elles accumulaient en monceaux pour les brûler joyeusement. Quel entrain ! Quel plaisir !

" Au début de ma carrière à Windsor, n'ayant aucune autorité sur les élèves, je me serais laissée aller au découragement ; mais, toute confiante, j'allais pleurer entre les bras de cette bonne mère qui me disait : " Ma soeur, vous avez de la bonne volonté, le bon Dieu ne demande pas davantage, ni moi non plus ; d'autres ont commencé comme vous et ont fini par réussir. " De temps à autre, elle me faisait faire une neuvaine avec elle et, peu à peu, sous sa direction maternelle, j'obtins ce que je désirais. "

Combien de soeurs, en lisant ces lignes diront : " Que de pages semblables j'aurais pu, moi aussi, écrire à la douce mémoire de mère Marie-Olivier ! " Combien nombreuses sont celles à qui elle a rendu des services analogues, celles qui, par son exemple, ses conseils, ses prières, ont été encouragées, éclairées, fortifiées !

* * *

Si, à Windsor, soeur Marie-Olivier était justement entourée d'estime et d'affection, de son côté, elle aimait l'oeuvre qu'elle y avait fondée et que Dieu daignait bénir si visiblement. Volontiers, elle y eût prolongé son séjour. Mais voilà qu'au mois de mai 1872, elle reçoit une lettre la convoquant à la maison-mère pour le chapitre général du mois d'août.

Deux fois déjà, elle avait fait le voyage de Windsor à

Hochelaga. En 1867, elle assistait, à la maison-mère, au quatrième chapitre pendant lequel mère Marie-Stanislas fut élue supérieure générale. Le printemps de 1871 la ramenait à Hochelaga où elle passa une dizaine de jours. Arrivée le samedi 27 mai, elle avait écrit dès le lundi à ses chères soeurs de Windsor:

" Bien chères compagnes,

" Sans doute que les petits nuages amoncelés à mon départ se sont dissipés. Ici, le ciel est pur, l'air parfumé, on ne respire que la bonne odeur des vertus religieuses.

" La solennité de la Pentecôte fut magnifique: quatre messes ont été dites et nous avons communié de la main de Mgr Pinsonneault. Musique, chant, parure, tout était ravissant; peu s'en fallut que je ne montasse au ciel. Hélas! le poids de ma nature me retient encore trop fortement.

" Notre voyage a été heureux [58]; samedi midi, nous étions ici saines et sauves. Les soeurs étaient en retraite. Notre mère fut assez bonne de permettre à Clara [59] et à Kate [60] de passer une heure avec moi. Inutile de vous dire si elles étaient contentes de me voir. Clara fit ses petites joies accoutumées. Chères enfants! elles paraissent bien

---

[58] Mlle Huber, élève du couvent de Windsor, l'accompagnait.

[59] Clara Bayard, soeur Marie-Angélique.

[60] Kate Fanning, soeur Pierre Gonzalès.

disposées. Puissent-elles toujours demeurer dans ces sentiments religieux!...

" Demain, grande fête, Mme Valois recevra les honneurs de son jour patronal: M. Quinn de New York doit officier; M. Barbarin dirigera le choeur de chant. Comment s'est passée la fête de notre mémère Ouellette? J'ai pensé à elle hier matin. Je ne retournerai probablement que la semaine prochaine. Notre mère veut que j'aille voir mon oncle le curé et soeur Saint-Isidore qui fait sa retraite à Montréal..."

Si soeur Marie-Olivier alla voir son oncle, à Saint-Timothée, nous n'avons aucun détail sur cette promenade. Peut-être vint-il à Montréal. En tous cas, la supérieure de Windsor, ayant accompagné mère Marie-Stanislas à Verchères, rencontra sur le vapeur *Chambly* Mme Alcidas Archambault [61] qui, habile à plaider une bonne cause, obtint de la mère générale le privilège d'amener à Saint-Antoine sa chère belle-soeur. " Il y a si longtemps ", avait-elle représenté, " que son père ne l'a pas vue... ; puis, il vieillit, et elle retourne à Windsor..., c'est si loin! Elle verra aussi soeur Saint-Isidore, actuellement supérieure du couvent de Saint-Denis. " Il est passé en proverbe que *ce que femme veut, Dieu le veut.* Cette fois il en fut ainsi. Le bon vieux père fut réjoui de voir sa bien-aimée fille,et soeur Saint-Isidore fut très heureuse de faire à sa chère soeur les

---

61. Le docteur A. Archambault avait épousé, le 12 février 1867, Mlle M. Archambault, sa cousine issue de germain. Elle avait soin de son beau-père, et c'est elle qui a fourni les détails de cette promenade de soeur Marie-Olivier à Saint-Antoine.

honneurs de son florissant pensionnat. Bref, la promenade fut courte, mais agréable, charmante comme le commencement de juin sur les bords du Richelieu. En passant à Beloeil, soeur Marie-Olivier vit soeur Marie de la Présentation et sa cousine, soeur Marie-Christine.

La supérieure de Windsor fut on ne peut plus satisfaite de ce délicieux voyage. Elle retourna vers son cher couvent, avec une compagne religieuse, soeur Marie-Narcisse.

Quand, au printemps suivant, elle fut, pour la troisième fois, appelée à la maison-mère, elle se proposait de faire peinturer tout l'intérieur de la maison et de la pourvoir de persiennes. Pour ce motif, et pour d'autres peut-être, elle sollicita la permission de demeurer à son poste. La réponse fut négative. Elle arriva la veille du jour où les soeurs lui offraient leurs voeux de fête. Ne voulant pas assombrir la joie de la communauté, la supérieure ne communiqua pas immédiatement la nouvelle. Pour cadeau, ses compagnes lui avaient présenté des cartons encadrés sur lesquels se lisait en gros caractères: *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Enseignez-moi à faire votre sainte volonté.* Ces paroles, si bien appropriées à la circonstance, le lendemain, elle les répéta lentement aux soeurs qui l'entouraient ; puis, visiblement émue, elle leur apprit qu'elle devait se rendre à Hochelaga pour le chapitre.

Ses affaires étaient à l'ordre. Elle loua des ouvriers pour les entreprises projetées, dirigea la retraite annuelle, puis fit ses préparatifs prochains pour ce voyage. Elle redoutait de l'entreprendre, parce qu'elle éprouvait la certitude de ne plus revenir pour y demeurer, dans cet endroit

qu'elle aimait beaucoup. Ce bon nid de Sainte-Marie, n'avait-elle pas largement contribué à sa construction ? Longtemps, elle s'y était tournée et retournée avant d'y mettre à l'aise tous les oiseaux qui l'habitaient [62]. Maintenant, il est solidement fixé à l'arbre ontarien, il est fort contre les vents contraires et les attaques de l'ennemi. Les vols et les chants harmonieux, la lumière, l'ombrage et les parfums en font un séjour enchanteur. Et il faut que celle à qui il doit sa solide structure, son confort et sa beauté, lui dise adieu et s'en éloigne pour toujours peut-être! Aux grandes âmes Dieu demande de grands sacrifices.

Confiante et courageuse, mais ayant à refouler de pénibles émotions, elle partit le 20 juillet 1872 [63]. A cette date, un article des annales du couvent de Windsor exprime les regrets de celles qui la virent s'éloigner. " A cause de son départ et des travaux qui se font dans le couvent ", est-il dit plus tard, " nous passons des vacances tristes. "

* * *

— " Je dois avouer ", dit une soeur coadjutrice [64], " que nous avons pleuré le départ et l'absence de notre bonne supérieure comme on pleure la mort d'une mère bien-aimée.

---

62 Il y avait alors 13 religieuses, 70 pensionnaires, 300 quart-pensionnaires et 146 externes.

63 Les chroniques d'Hochelaga ne mentionnent son arrivée que le 25 juillet.

64 Soeur Marie-Denise.

— Et pourquoi aviez-vous un tel chagrin? lui demanda-t-on.

— Pourquoi? Parce que nous l'aimions beaucoup et qu'elle nous aimait de même. Si je vous disais qu'à moi, pauvre ignorante, elle prenait la peine d'expliquer "Manrèse", quand je faisais avec elle la retraite du Saint-Esprit.

— Qu'entendez-vous par cette retraite?

— Celle d'avant la Pentecôte qu'elle ne manquait jamais de faire, parce que pendant les exercices annuels de l'été, que suivaient à Windsor non seulement les soeurs de la maison, mais celles d'Amherstburg et de Sarnia, elle ne pouvait, disait-elle, songer suffisamment aux besoins de sa pauvre âme."

La soeur qui parle en ce moment était native de Saint-Timothée et avait bien connu M. le curé Archambault. Il est naturel de penser que soeur Marie-Olivier devait quelquefois s'entretenir avec elle de son oncle. Interrogée à ce sujet, soeur Marie-Denise répondit que "jamais soeur Marie-Olivier ne parlait de ses parents, qu'elle les avait bien laissés en Bas-Canada."

"De Windsor comme d'ailleurs," dit soeur Saint-Isidore, "soeur Marie-Olivier répondait affectueusement à la lettre du jour de l'an que je lui adressais; elle écrivait aussi à mon père et à mon oncle le curé." De ces témoignages d'affection familiale aucun n'a été conservé. Ceux-là, et mille autres exprimés chaque jour dans de ferventes prières, sont consignés dans *la mémoire du bon Dieu.*

A l'occasion, elle savait prouver à ses parents combien

elle les aimait. Quand, de 1866 à 1868, soeur Marie de la Présentation fut supérieure d'Amherstburg, soeur Marie-Olivier prêtait main-forte à sa jeune soeur.

* * *

En l'été de 1872, la supérieure de Windsor, revenue à la maison-mère, ne songea plus seulement aux besoins des maisons d'Ontario, mais, avec les capitulantes, elle s'occupa des intérêts de toute la congrégation. A la première séance de ce chapitre, le 5e de l'institut, soeur Marie-Olivier fut élue économe générale. Le 14, elle écrivit à ses chères soeurs de l'Académie Sainte-Marie :

" Bien chères soeurs,

" Notre mère[65] désire que je vous écrive pour vous annoncer ma nomination. Je ne retourne pas à ma belle mission de Windsor, mais j'espère que vous accueillerez la nouvelle supérieure comme l'envoyée de Dieu. Montrez votre bon esprit par l'acceptation résignée de ce changement. Quelle peine vous feriez à notre mère, en cette circonstance, si vous ne vous conduisiez pas en vraies religieuses !

" La nouvelle supérieure mérite tout votre respect et toute votre estime ; avec son expérience, elle vous conduira

---

65 Mère Marie-Stanislas, élue une deuxième fois supérieure générale.

sûrement dans les voies de la perfection religieuse, si, de votre côté, vous êtes fidèles à suivre sa sage direction. Si moi, son élève, j'ai pu, avec la grâce de Dieu, vous faire quelque bien, que ne devez-vous pas attendre de la maîtresse? Cette maîtresse est soeur Marie-Euphrasie.

" Soeur Marie-Gabriel retourne vers vous avec deux autres soeurs vocales. Notre mère espère... que vous serez soumises et résignées, comme il convient à des enfants d'obéissance, convaincues, ainsi que nous devons l'être, que c'est Dieu qui dirige et gouverne par l'entremise des supérieures. Soyons dociles et tout ira bien.

" Avant de clore cette lettre, je suis de nouveau à vos genoux pour vous demander pardon de la mauvaise édification que j'ai pu vous donner par mes infractions à la règle et ma vivacité de caractère. Priez pour moi, je vous en conjure, et veuillez offrir quelques pénitences en expiation des fautes que j'ai commises dans la maison que vous habitez, afin que je n'aille pas y faire mon purgatoire. Ne m'oubliez pas devant le Seigneur, car le fardeau de l'économat général qui vient de m'être imposé me paraît bien lourd.

" Les soeurs destinées aux maisons du Haut-Canada partiront probablement le vingt au soir. Recevez-les cordialement, le bon accueil fait tant de bien.

" Adieu, mes chères soeurs, soyons toutes à Dieu et à Dieu seul.

" Soeur Marie-Olivier. "

La nouvelle n'étonna personne. Elle opéra dans des coeurs aimants la consommation d'un sacrifice attendu, redouté, accepté, puisque Dieu le demandait.

Soeur Marie-Olivier avait appelé son année à Saint-Hilaire *un temps de doux repos,* son séjour à Verchères, *ses années d'or;* elle n'a pas qualifié son septennat de Windsor. Ce fut peut-être l'époque la plus active de sa vie. Loin de la maison-mère, elle avait à établir l'oeuvre des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie dans une province dont les besoins sont différents de ceux de la province de Québec. Elle n'en prouva que mieux son initiative, sa largeur de vues, sa bonté de coeur et sa force de caractère. Là, comme ailleurs, elle ne fit rien d'extraordinaire; mais la multitude des petites actions dont la vie se compose peuvent-elles être constamment bien faites sans l'appui solide et permanent de grandes et fortes vertus?

CHAPITRE CINQUIÈME

L'ÉCONOME GÉNÉRALE

(1872 - 1877)

I. 1872-1873. — Le milieu moral et le milieu physique. — Une retraite particulière. — Voyage à Saint - Antoine - sur - Richelieu. — Mort de M. P. Archambault.

II. 1873-1874. — L'économe expose les difficultés de sa charge. — Son tact et ses bons procédés. — Elle remplace la maîtresse des novices.

III. 1874-1876. — Divers faits laissant voir soeur Marie-Olivier en dehors de l'économat. — Soeur Marie-Elizabeth au secrétariat. — Maladie de M. le curé Archambault, sa mort.

IV. 1876-1877. — L'économe remplace la supérieure de l'Académie Marie-Rose. — Cérémonie de la bénédiction de la maison. — Retour à la maison-mère. — Nouveaux registres. — Chapitre de 1877.

I

Soeur Marie-Olivier redoutait naturellement cette charge d'économe dont la seule mention lui rappelait les dures épreuves de sa jeunesse religieuse. Ses craintes n'étaient pas justifiées, puisque son expérience, son âge (quarante-trois ans), ses succès avaient fixé sur elle le choix des capitulantes.

Que d'appréhensions pourtant s'élevaient dans son esprit! Sans doute, elle se rendait compte d'avoir bien géré les affaires des couvents dont elle avait été à la fois la supérieure et l'économe. Mais la maison-mère avec ses divers offices, ses noviciats et ses infirmeries, est d'une régie plus compliquée, partant plus difficile et plus étendue aussi qu'un pensionnat. Ses rapports avec les autres maisons l'obligent à résumer dans son économat toutes les finances de la congrégation. Or, l'institut, en 1872, comptait déjà 29 établissements, dont 15 aux Etats-Unis.

Au chapitre qui venait de se tenir, on avait constaté l'urgence d'un travail rétrospectif pour mieux établir l'état des affaires depuis la fondation. Il fallait encore ouvrir des registres pour classer les papiers des archives et pour faciliter le rapport triennal exigé par Rome, depuis le décret laudatif de 1863 [1].

La nouvelle économe n'avait pas peur de la besogne; elle ne craignait ni les peines, ni les difficultés. Elle comprenait, avec l'auteur de l'Imitation, qu' "il est bon de souffrir quelquefois des contradictions... Souvent cela sert à nous rendre humbles et à nous prémunir contre la vaine gloire". Elle n'ignorait pas non plus qu'une période de transition est nécessairement accompagnée d'ennuis et de malaises. Ces inconvénients sont bien connus de ceux qui changent de résidence. Ces souffrances, il y a une manière de les transformer en mérites. C'est ce que fait soeur Marie-Olivier. Les grands sacrifices, elle les offre chaque matin à Notre-Seigneur se donnant à elle dans la sainte

[1] Le premier rapport triennal fut dressé en novembre 1864.

communion. Les petites choses, les riens en apparence, dont ses journées seront parfois remplies, elle sait s'en servir pour rendre sa vie toute bonne au prochain, toute belle au regard du Maître suprême.

* * *

Soeur Marie-Olivier, dans sa nouvelle demeure et dans son nouvel emploi, avait à modifier ses habitudes. Elle dut créer, au dehors, des relations d'affaires, et, au dedans, des rapports journaliers avec un nombreux personnel. Dans une communauté, la règle est la même partout; mais qu'il y a loin, parfois, d'une charge à une autre! L'ex-supérieure locale ne fera plus rien d'un peu important sans avoir à consulter la mère générale et quelquefois tout le conseil de la communauté. Comme la plus humble des soeurs, elle ne se dispensera pas d'un exercice, ne donnera pas une image sans permission. L'occasion est propice pour pratiquer l'obéissance et la pauvreté; mais c'est une sujétion, et il faut de nouveau s'y habituer. Durant dix-sept années, soeur Marie-Olivier avait eu sa chambre, bien modeste, il est vrai, mais elle y était chez elle. Maintenant, elle monte chaque soir au troisième étage occuper une place dans un dortoir de six lits. Cette mortification, dont elle ne se plaindra nullement, ne laissera pas de la gêner beaucoup.

Durant quelques semaines, elle eut à lutter contre le souvenir trop fréquent des soeurs, des élèves et des bons amis de l'Académie Sainte-Marie. Est-il possible d'effacer d'un seul coup, en son esprit, des images chéries? Elles ne s'affaiblissent et ne s'éloignent qu'avec le temps et à la faveur

d'occupations incessantes. Pour l'heure, soeur Marie-Olivier pense souvent à Windsor. Elle écrit à soeur Marie-Lucille[2]: " Il paraît, ma chère soeur, que vous êtes destinée par la bonne Providence, à être mon ange consolateur, puisque toujours vous me suivez avec la coupe de la résignation (je veux parler de vos deux devises) [3]. Elles ne pouvaient m'arriver dans une occasion plus opportune ; en tout temps, d'ailleurs, elles me seront nécessaires, et je vous remercie mille fois de me les avoir envoyées.

" Continuez toujours votre chemin droit; ne déviez pas: ce sera votre bonheur en ce monde et votre félicité en l'autre. Soyez toujours simple et candide, tout en étant prudente; soumettez-vous comme une jeune enfant à toutes les supérieures et *officières* qui vous seront données: " l'obéissance est la seule vertu qui ne soit pas sujette à l'illusion ", nous a dit le prédicateur de la retraite. Je suis déterminée à la pratiquer le plus scrupuleusement possible; encourageons-nous dans cette voie: c'est le chemin du ciel. Que nous sert-il de regimber? Y gagnons-nous quelque chose ? Non, certainement, nous perdons beaucoup, pour ne pas dire tout.

" Adieu; priez ardemment le Sacré-Coeur pour celle qui vous gardera toute sa vie une vraie affection de soeur. "

Cette affection fraternelle, cordiale, sincère, devait être immortelle comme la charité qui l'avait fait naître. Les natures les plus fortes sont souvent les plus aimantes.

---

[2] Lettre du 11 août 1872.

[3] Soeur Marie-Lucille lui envoyait une copie des deux devises qu'on lui avait présentées le 24 mai précédent.

* * *

A la maison-mère, soeur Marie-Olivier retrouvait mère Véronique du Crucifix, revenue d'Orégon; le chapitre venait de l'élire assistante générale. Elle revoyait aussi de bonnes amies de Longueuil et d'ailleurs, et ne devait pas tarder à se former, dans ce milieu moral où la Providence venait de la placer, d'autres sympathies réelles et durables.

Le paysage dans lequel elle vivait en 1872 s'est quelque peu modifié depuis. L'espace libre autour du couvent d'Hochelaga était alors plus vaste. En avant, dans un bosquet de grands arbres, se dérobait à demi la maison qu'habitait, avec sa vénérable mère, M. l'abbé Valois [4], fils de M. Simon Valois, bienfaiteur insigne de la communauté. La propriété voisine, en descendant, était celle de Mme Lussier, puis celle de M. J.-O. Bourbonnière [5]. Les terrains de ces riches tenanciers s'étendaient des rives du fleuve à la Côte de la Visitation. A part quelques rares habitations, on ne voyait que terres boisées ou cultivées. En arrière du couvent, c'étaient les vastes jardins, la cour ombragée renfermant un lac artificiel que les élèves traversaient en chaloupe, des champs, des prairies et une colline où la pointe des arbres se confondait avec le bord de l'horizon. A droite du pensionnat, en allant vers la ville, on voyait l'ancienne demeure de Mme Lussier; un peu plus loin, la rue Desery, sa chapelle provisoire et ses maisons espacées; sur les pro-

---

4 L'abbé A. Valois, aumônier de la maison-mère d'Hochelaga, de 1860 à 1867.

5 Mme P. Lussier, fille unique de M. Simon Valois. M. J.-Olivier Bourbonnière, père de Mlles Julie et Emélie, anciennes élèves du couvent d'Hochelaga, dont elles devinrent les bienfaitrices.

priétés du bord de l'eau, s'alignant à distances égales, tout neufs, blancs et verts, avec parterres et statues décoratives, les six cottages de M. J.-B. Rolland.

Entre Hochelaga [6] et Montréal se faisait régulièrement un service d'omnibus.

Le couvent d'alors se composait, comme celui d'aujourd'hui, de deux corps de logis unis par la même chapelle. Le pensionnat était le même aussi, moins l'annexe bâtie en 1877. La maison-mère ne comptait pas encore l'annexe du généralat [7] ni celle des infirmeries [8].

* * *

De 1860 à 1872, l'économe générale, aidée d'une secrétaire trésorière, avait tenu à la fois les comptes de la communauté et ceux du pensionnat.

On créa, en 1872, la charge d'économe locale. Les deux caisses furent séparées. La chose était urgente : l'économat général s'encombrait de papiers non classés. Ces registres, dont le chapître avait constaté la nécessité, soeur Marie-Olivier aurait voulu s'en occuper; mais à peine pouvait-elle expédier les affaires courantes et s'acquitter de ses devoirs quotidiens.

Outre la tenue des comptes et la correspondance qu'elle nécessité, l'économe avait la haute surveillance du vestiaire, de la buanderie et de la cordonnerie [9]. Elle remplis-

6 L'annexion à Montréal n'eut lieu qu'en 1882.

7 Bâtie en 1901.

8 Bâtie en 1906. — Notes de soeur Onésime du Sacré-Coeur.

9 A cette époque, on faisait à la maison-mère les chaussures des soeurs du Canada et de l'est des Etats-Unis.

sait les commandes des douze maisons de la province de Québec et souvent d'ailleurs, car la procure des missions n'existait pas. Soeur Marie-Olivier notait tout ce qui, de près ou de loin, lui était demandé, et, une ou deux fois par semaine, sa liste d'emplettes suffisamment remplie, elle partait pour la ville, en voiture, immédiatement après déjeûner. Les soeurs qui accompagnaient la dépositaire se rappellent avec quel esprit d'ordre, quelle sagesse elle traitait ses affaires chez les marchands, dans les banques, aux bureaux des professionnels. Partout, ses visites étaient aussi brèves que dignes et polies. Le cocher avait ordre, quand sonnait l'*Angelus,* de se diriger vers la rue Notre-Dame et de s'arrêter au magasin de Mme Footner où les commissionnaires prenaient une légère collation. En allant d'un endroit à l'autre, elles vaquaient à leurs exercices de piété. Souvent, elles ne rentraient que le soir, n'ayant plus, pour être en règle, qu'à faire la prière et la méditation avec la communauté. Il arrivait parfois qu'une lettre de quelque supérieure, ouverte au retour, demandait, le plus tôt possible, telles provisions, telles fournitures d'ouvrages, qui ne se trouvaient pas sur les lieux. L'économe devait, le lendemain, reprendre le chemin de la ville, laissant ainsi s'arriérer l'ouvrage de bureau.

* * *

Après avoir rempli sa charge pendant plusieurs semaines, soeur Marie-Olivier obtint la permission de faire une retraite particulière. Pourquoi? Elle avait suivi la retraite générale de l'été. La preuve en est dans les lignes suivantes tirées de son cahier de notes:

“ Retraite de l’année 1872 faite à Hochelaga.

“ Abandonner le passé à la miséricorde de Dieu, l’avenir, à sa providence et m’occuper sérieusement du présent. Je renouvellerai chaque jour la pureté d’intention suivant le plan déterminé [10]. Examen particulier: vivacité de caractère ou amour-propre qui ne peut et ne veut rien souffrir. Envisager les événements contrariants comme des créatures de Dieu [11].”

C’est court, mais tout est là. Elle a surtout prévu les contrariétés. Comme elle est persuadée qu’elles sont bien des créatures de Dieu, elle ne veut se plaindre de rien ni de personne. Si elle rencontre des oppositions, de la désobligeance, d’autres obstacles que la charité lui ordonne de taire, elle se tait. Soeur Marie-Olivier savait souffrir en silence; c’est probablement pourquoi, — la supérieure générale exceptée [12], — les autres soeurs n’ont jamais su ni même deviné le pourquoi de cette retraite. Bien qu’elle fût d’une nature virile, elle éprouvait, dit quelqu’une, un besoin de se soulager par des larmes. N’était-ce pas pour cacher ses larmes qu’elle se retirait dans la solitude? Les soeurs les plus fréquemment en relation avec l’économe conjecturèrent qu’elle avait senti la nécessité d’un secours extraordinaire pour continuer l’exercice de ses fonctions. Une d’entre elles qui connaissait le pouvoir d’endurance

---

10 Il s’agit de son plan de vie de 1854 où elle exprime en détail les intentions qui doivent accompagner la plupart des actions de sa journée.

11 Cahier de notes, p. 188.

12 Mère Marie-Stanislas, réélue au chapitre de 1872.



Cette maison, où vécut Mère Marie-Olivier, a été bâtie vers 1826 et démolie en 1920.
La présente photographie, due à M. Louis-Joseph Cartier, est du printemps de 1917.

de mère Marie-Olivier concluait que sa charge devait avoir certains aspects " extraordinairement pénibles ". Le vrai motif ne fut jamais connu. Quoi qu'il en soit, de la montagne où elle avait passé quelques jours dans le silence et la prière, elle redescendit, vaillante et rassérénée.

Tout en continuant de remplir ses obligations quotidiennes, elle fit, durant cette première année, l'inventaire des papiers de l'économat.

* * *

A la mi-juillet 1873, elle reçut du docteur Archambault, son frère, une lettre annonçant une bien triste nouvelle. Son père, disait-il, gravement malade, désirait voir ses filles religieuses. Soeur Saint-Isidore, dépositaire des missions, crut devoir remettre à plus tard sa visite. Quant à soeur Marie-Olivier, pouvant disposer les choses de façon qu'on ne souffrît pas trop de son absence, elle se mit en route et s'arrêta à Beloeil où se trouvait soeur Marie de la Présentation. De là, les deux soeurs se rendirent à Saint-Antoine, en voiture, un samedi, probablement le 19 juillet.

Il y avait un peu plus de deux ans que soeur Marie-Olivier n'avait vu sa paroisse natale. D'aussi loin qu'elle aperçut les clochers de son village, elle les salua avec un respect attendri. En arrivant sur la place publique, le brave canadien qui conduisait la voiture mit son cheval au pas. Les soeurs eurent le loisir de contempler la chère église, vieille de plus d'un siècle [13], et prièrent le Dieu du taber-

---

13 On avait commencé en 1775 la construction de cette église terminée en 1779.

nacle de bénir leur visite afin qu'elle fût à la fois consolante et fructueuse.

Le docteur Archambault accourt à la rencontre de ses deux soeurs dont l'une,il s'en souvient, entoura son enfance de tendresses maternelles. En entrant chez lui, elles sont gracieusement accueillies par leur belle-soeur et son frère, le docteur Archambault de Cohoes [14]. Mlle V. Duchesneau [15] et Mlles Georgine [16] et Azélie Archambault leur souhaitent aussi la bienvenue. Le pauvre malade en apercevant ses chères filles porte ses mains à ses yeux. Il pleure. Soeur Marie-Olivier et sa soeur couvrent de baisers le front brûlant de leur père : " Ce sont des larmes de joie", dit-il, " je suis si heureux ! — Il est certain ", reprit Alcidas, " que cette visite va vous guérir. Elles sont venues exprès pour cela. Pensez donc qu'elles sont à nous, tout à nous ! "

Ces paroles réconfortantes ranimèrent les traits languissants du vieillard. Le sourire revint sur ses lèvres. Mais quelle maigreur ! quel teint jauni par une maladie aiguë du foie ! Soeur Marie-Olivier se sentait suffoquée. Elle allait d'un groupe à l'autre, interrogeant, cherchant à se consoler [17].

---

[14] Le docteur L.-J.-L. Archambault était en promenade avec sa jeune femme, Mlle Wilhelmine Dansereau. Elle et sa soeur Félicie, nées à la Nouvelle-Orléans, filles de M. P. Dansereau de Contrecoeur, avaient été élèves du couvent de Verchères, alors que soeur Marie-Olivier en était la supérieure.

[15] Une tante de Mme A. Archambault. Voir appendice III.

[16] Elle épousa M. Jacques Cartier de Saint-Antoine le 6 août 1873.

[17] Notes de Mme A. Archambault.

Du fait qu'elles logent chez leur frère, qu'elles y ont leur chambre, leur place à table, qu'elles y sont entourées de prévenances, les nouvelles arrivées se sentent à l'aise. Dans ce milieu tout à fait sympathique, leur père, elles le constatent, ne souffre ni de l'ennui, ni de l'isolement. Il ne manque ni de médecins ni de bons soins. Elles se plaisent à le servir, à lui apprêter des mets légers qu'il trouve bons, à le soulager de mille manières. Même quand elles s'y prennent un peu gauchement, il dit que tout est bien. " Ah ! si je pouvais prescrire de la joie, je guérirais plusieurs de mes malades ", affirmait un célèbre médecin. C'est ce remède que le docteur Archambault procurait à son père.

Le lendemain, les religieuses, accompagnées des MM. Archambault, assistèrent à la grand'messe. Durant le saint Sacrifice, soeur Marie-Olivier contemplait avec bonheur l'autel " du Dieu qui avait réjoui sa jeunesse ". Elle voyait les mêmes rayons du soleil se jouant sur l'or des frises et des chapiteaux corinthiens, faisant briller l'hostie et les vases sacrés. Ce n'était plus le même célébrant, puisque M. J.-B. Dupuis avait remplacé M. Cusson ; n'était-ce pas le même prêtre éternel disant : " Ceci est mon corps, ceci est mon sang " ? De nouveaux chantres avaient remplacé quelques anciens ; mais c'était bien le même choeur résonnant sous la même voûte, c'étaient les mêmes intonations fermes et viriles, les mêmes voix connues. Elle goûte surtout celle de son cher frère Pascal qui occupait la première place, en qualité de maître-chantre, dans les stalles.

Au sortir de l'église, la foule attendait les religieuses. " Il me semblait ", disait soeur Marie-Olivier, " remonter

jusqu'aux jours de ma jeunesse. Je reconnaissais presque tous les gens qui nous saluaient. Les visages m'étaient familiers." Quel bonheur de revivre ainsi un passé heureux! quelle douce illusion! Elle revint à la réalité en apercevant le cher malade qui, de la fenêtre, regardait revenir les siens. Elle reprit avec empressement son rôle d'infirmière, s'inquiétant, véritable soeur de charité, de son patient, pour savoir s'il a dormi, s'il n'est pas fatigué, s'il a pris quelque chose. A lui, ses filles se donnent; aux autres, elles ne font que se prêter. Avec hésitation, elles acceptent, vers la fin de l'après-midi, d'aller revoir la maison paternelle à une demi-lieue du village. Le malade insiste: "Ça me fera plaisir."

La voiture de famille leur fait parcourir une route bien connue et qui n'a pas changé. Les moindres détails y évoquent d'intimes et lointains souvenirs. Les arbres ont grandi et il y en a de nouveaux; mais elles retrouvent les mêmes espèces de fleurs et d'oiseaux, le même clapotement du Richelieu, les mêmes brises apportant les mêmes parfums. Ces bonnes senteurs montent de la terre cultivée, de la forêt voisine, du bord de l'eau, de chez-elles enfin.

La voici la maison en bois de pin, toute simple et modeste, mais vaste et solide, avec solage et cheminées de pierre. Un des combles de la couverture se prolonge en avant-toit au-dessus de la véranda; celle-ci se continue à gauche du corps de logis, en avant d'une annexe. Maison et annexe, de formes semblables, sont bien éclairées, bien divisées, confortables.

Soeur Marie-Olivier fut heureuse de retrouver l'ancienne habitation en fort bon ordre. Les alentours, d'une propreté

irréprochable, en vraie tenue du dimanche, faisaient plaisir à voir.

Pour mieux accueillir les visiteuses, on sortit au-devant d'elles. Avec Mme Archambault se trouvaient les soeurs et les beaux-frères de son mari, toute une réunion. On parla du passé, on retrouva les sentiments de jadis. Visiter la maison, les dépendances de *Maître Pascal,* prendre le souper, dire adieu, tout se fit rapidement.

Cependant le malade a trouvé le temps long. Il se sent moins bien. Il songe au départ de ses chères filles. Pour le distraire et le consoler, elles se plurent, durant la soirée, à rappeler les bénédictions dont Dieu l'avait comblé, lui et sa famille. Le lendemain, il eut le bonheur de recevoir la visite du bon Dieu. Il était beau de voir ce croyant respectueux retrouver assez d'énergie pour s'agenouiller devant la sainte Hostie. Soeur Marie-Olivier se tenait prête à faire l'action de grâces : " Je n'osai intervenir, " dit-elle à sa belle-soeur, " il était si recueilli, si absorbé. " Quand il rompit le silence, ce fut pour interroger ses filles : "Pourquoi faut-il que vous partiez aujourd'hui ?

— Papa, ne pensons pas à cela. Profitons bien des heures qui nous restent. "

Quand il vit les religieuses revêtir leurs manteaux : " Comment ? " dit-il, " déjà ! "

" Papa, " reprit soeur Marie-Olivier, en s'agenouillant avec sa soeur, " veuillez nous bénir. "

Recueillant alors ses forces, calme et digne, il se dressa, leva les yeux et prononça lentement la formule consacrée : " Mes enfants, que le bon Dieu vous bénisse comme je vous bénis. "

Affectueusement, les bras s'ouvrent et se ferment. Tout bas, on se dit : " Adieu, courage. " On s'embrasse sans oser se regarder. C'est le moment douloureux de la séparation, suivie de part et d'autre, de larmes silencieuses et résignées.

Les deux soeurs, rentrées à Montréal, firent visite à soeur Saint-Isidore et lui racontèrent en substance ce qui précède. " Ce fut un récit bien émouvant ", dit la vénérable survivante. " Quand soeur Marie-Olivier était suffoquée par les sanglots, soeur Marie de la Présentation prenait la parole. Lorsqu'elles pleuraient toutes deux, j'essayais de les encourager. Je leur disais que j'irais voir le cher malade, que je le soignerais aussi..., que je lui porterais comme elles quelques consolations. Il y avait des moments de silence. Elles me quittèrent, bien tristes, pour Hochelaga."

* * *

Sans transition, ainsi qu'il arrive souvent dans la vie religieuse, soeur Marie-Olivier se remit à la besogne de son office.

Le mois de juillet est pour l'économe générale le plus laborieux de l'année. Il s'agit alors de renouveler le trousseau des soeurs, afin que chacune ne manque de rien aux obédiences du mois d'août. Puis, c'est le temps des règlements de comptes avec les supérieures des différentes maisons.

La multiplicité de ces occupations parvenait à peine à détourner soeur Marie-Olivier de la pensée de son père malade. D'ordinaire, elle ne parlait pas de ses parents;

elle sentait maintenant le besoin de communiquer ses inquiétudes. On s'étonnait de la voir devenue si expansive et de trouver une si grande tendresse dans une nature si énergique. Ses moments d'angoisse, elle les passait dans un coin de la chapelle ou dans la chambre de mère Véronique du Crucifix. Les lettres de Saint-Antoine n'étaient pas rassurantes. Le 30 juillet, soeur Marie-Olivier apprit la mort de son bien-aimé père. Il avait reçu le sacrement de l'extrême-onction avec un calme et une foi admirables. Le jour de sa mort, au son de l'*Angelus* du midi, il s'était découvert respectueusement. Les souffrances des dernières heures de sa vie ne lui avaient enlevé ni la connaissance ni la paix habituelle de son âme.

On plaint souvent la religieuse de ne pas assister aux joyeuses réunions de sa famille; elle souffre davantage lorsqu'elle en est éloignée aux heures pénibles où il lui semble qu'on aurait besoin de ses encouragements. Dans l'un ou l'autre cas. Celui pour qui elle a tout quitté réserve, à elle et aux siens, de secrètes mais réelles compensations. " Le sacrifice de ne pas aller aux funérailles de mon père ", dira soeur Marie-Olivier, " fut l'un des plus pénibles de ma vie. " Et la pauvre soeur Saint-Isidore, de quel glaive son coeur ne fut-il pas percé par la déchirante nouvelle! Elle en porta longtemps la blessure profonde. Les soeurs qui l'entouraient, la bonne mère Saint-Bernard surtout, se lamentaient. " Mon Dieu, que c'est triste! elle n'a pas vu son père mourant...! Il est trop tard...! c'est fini. " La religieuse affligée associa sa douleur à celle de Marie désolée; elle chercha et trouva du soulagement à lire de pieux détails sur la mort de son père et dans les suffrages offerts par ses compagnes pour le repos de l'âme bien-aimée.

Soeur Marie-Olivier, par la pensée, s'était tenue au chevet de son père expirant; elle avait veillé auprès du corps exposé, elle avait entendu le glas funèbre. Maintenant vers cette tombe comme vers celle de sa mère, voisines l'une de l'autre, iront ses prières et ses mortifications quotidiennes.

II

Après cette première année à l'économat général, soeur Marie-Olivier connaît sa charge d'une façon très précise. Elle sait ce qu'il y a de recherches à faire dans le passé, ce qu'il faudrait de travail pour diminuer et faciliter la tâche de l'avenir. Il serait nécessaire d'ouvrir, dans le centre de la ville, une Procure des missions. Répondre aux besoins particuliers de chacune des soeurs est une surcharge pour l'économe générale. Le conseil convient de tout cela, mais les choses ne peuvent marcher que lentement.

Pour l'heure, soeur Marie-Olivier continuera comme elle a commencé. Son amour inné de l'ordre en est fort contrarié, mais elle n'accuse personne.

Ce que La Fontaine a dit des écrivains peut s'appliquer aux économes:

D'abord on s'y prend mal, puis un peu mieux, puis bien;
Puis enfin, il n'y manque rien.

Ici, on ne s'y prit d'abord pas mal; la comptabilité en usage dans la congrégation date des premiers jours. Si on l'a maintenue, c'est qu'on l'a trouvée bonne. Seulement, après quelques années, il s'agit d'ouvrir les divers registres indispensables à l'économe.

N'ayant pas encore eu le temps de commencer ce travail, et ne voyant se produire aucune diminution de sa besogne, soeur Marie-Olivier crut devoir faire des représentations.

Elle ne put rien obtenir, mais elle trouva, dans son esprit de foi, dans l'amour de l'obéissance et dans son dévouement pour la communauté, le courage de surmonter ses répugnances. Elle laissa même s'accumuler dans son bureau, ces papiers dont le classement aurait épargné un temps précieux.

" Un des grands secours ", dit un pieux auteur, " pour bien porter sa croix, est d'en ôter l'inquiétude et de rendre cette peine tranquille par une totale conformité à la divine volonté [18]. " Pour se maintenir dans la paix, l'économe résolut d'accomplir au jour le jour tous ses devoirs, sans plus se préoccuper de l'exécution de ses projets. " Je continuerai ", écrit-elle [19], " l'exercice de mon emploi sans insister davantage pour obtenir un changement. Dieu le veut; sa volonté et non la mienne. " Qu'est-ce qui a fait les saints, sinon cette résignation courageuse et persévérante? S'inspirant de son doux ami, saint François de Sales, elle ajoute : " Je tiendrai mes voiles constamment tendues afin qu'elles soient gonflées par la bienfaisante brise de la présence de Dieu. " Confiante, elle profita des vents variables dont l'océan des affaires temporelles est souvent agité. Les financiers le savent aussi bien que les marins; il n'y a pas que les fortes tempêtes à essuyer, il y a la lutte continue contre la persistance des souffles contraires. Souvent on aimerait mieux être battu par l'orage qu'assailli par ces

[18] Bourdon, Les saintes voies de la croix, II, 3.

[19] Cahier de notes, page 189.

autans quotidiens. Cette lutte patiente est d'autant plus méritoire qu'elle s'allie d'ordinaire à la défiance de ses propres forces.

* * *

Quand soeur Marie-Olivier s'asseyait à son pupitre, elle se frottait les mains de contentement, comme Colbert heureux d'avoir à travailler dix-huit heures par jour. A chaque instant une soeur venait l'interrompre pour lui demander du papier, de la ficelle, un dé... De bonne grâce, l'économe la servait ; mais le travail projeté ne s'accomplissait pas. Les appels au parloir se succédaient, lorsqu'elle avait plusieurs lettres à écrire. Sans se troubler, elle posait là sa plume pour la reprendre et l'abandonner encore au moindre signe; mais sa correspondance en souffrait. Fallait-il rencontrer ou conduire des soeurs à la gare? accompagner une religieuse qui devait en remplacer une autre dans une maison de la province? l'économe était ordinairement choisie pour ces voyages. Ils n'étaient pas toujours agréables ni faciles; tel celui qu'elle fit, à la fin de l'automne de 1873, par des chemins impraticables et au dernier voyage du *Chambly,* pour reconduire à Saint-Marc, chez ses parents, une postulante [20] atteinte des fièvres.

Elle ne faisait que son devoir, sans doute. De ce qu'un acte est le devoir, s'ensuit-il qu'il n'y ait pas de mérite à l'accomplir? Puis, il y a la manière. On se souvient encore des visites de soeur Marie-Olivier, économe, dans les diver-

[20] Mlle Sénécal, aujourd'hui soeur Charles Borromée.

ses maisons de l'institut. Sachant combien les nouvelles de la maison-mère sont appréciées par les religieuses qui en vivent éloignées, elle n'oubliait rien de ce qui pouvait intéresser, parlait de la mère générale et des conseillères, des fêtes, des visites, des malades et du noviciat. Elle répondait à toutes les questions avec une si attrayante amabilité qu'on ne craignait pas de les multiplier. Malheureusement pour les soeurs qui la recevaient, cette diligente économe retournait toujours par le premier train, et ne le manquait jamais. Elle se rendait à la gare un quart d'heure avant l'arrivée du convoi.

C'est pendant ces moments d'attente qu'elle avait recueilli les fines et originales réflexions de nos Canadiens dont son répertoire était riche.

* * *

A la fin de décembre, le courrier de soeur Marie-Olivier, outre des lettres d'affaires, en contenait plusieurs de ses parents et amis. Naturellement, on rappelait le souvenir du cher disparu. L'économe dut fermer la porte de son bureau pour cacher ses larmes. Son esprit et son coeur si religieux durent particulièrement goûter ces pages écrites par soeur Saint-Isidore :

" Montréal, le 28 décembre 1873.

" Ma chère soeur,

" Vous êtes la première à qui je dois, cette année, offrir mes voeux, puisque le ciel nous a ravi l'auteur de nos jours...

Je charge mon bon ange de vous porter, avec l'expression de la plus sincère affection, les voeux que je forme pour vous aux pieds de l'Enfant Dieu.

“ Puisse ce messager céleste vous dire combien je vous aime et tout ce que je désire obtenir pour ma bonne soeur aînée, de la part de notre bien-aimé Jésus.

“ Vous devinez, sans doute, ma bien chère soeur, ce que je demande pour vous et pour moi; car que doit souhaiter la religieuse, si ce n'est une parfaite union avec Celui qui l'a choisie pour épouse? Elle ne doit désirer que Lui et, avec Lui, elle est assez riche... C'est ce que je vous prie de demander pour la pauvre soeur Saint-Isidore.

“ Union de prières auprès du saint berceau, pour celui que nous pleurons, et à qui nous devons une éternelle reconnaissance, afin que, si toutefois il était encore retenu dans le lieu d'expiation, nous hâtions, par nos ardentes suppliques, son entrée au ciel.

“ Les bonnes petites nièces, soeur Saint-Octavien et soeur Saint-Olivier, me prient de les rappeler à votre souvenir, et vous offrent leurs respectueux hommages. ”

* * *

L'économe fit trève à ses affaires et répondit à ses parents. Elle redoubla d'affection dans sa lettre à son cher oncle le curé, dont la santé allait décroissant depuis le jour où il lui avait écrit: “...je n'ai plus de jambes que pour marcher sur la terre souple[21]. ” Maintenant que son père n'est plus, elle éprouve pour son oncle une plus filiale tendresse. “ Je crains ”, disait-elle à une de ses cousines,

---

[21] Lettre de M. J.-O. Archambault, ptre, curé de Saint-Timothée, le 10 juin 1873. Archives.

“ qu'il nous soit bientôt enlevé. ” Elle était heureuse de ce qu'auprès de lui se trouvait une nièce religieuse qu'il affectionnait beaucoup, soeur Marie-Maxime [22], alors assistante au couvent de Saint-Timothée.

Les lettres de la supérieure de cette maison [23] contenaient des nouvelles du bon Monsieur le curé. Les réponses de soeur Marie-Olivier renfermaient un pli à l'adresse de celui qui continuait à lui manifester un intérêt vraiment paternel. Il n'avait fait aucune promesse explicite à sa nièce ; mais il lui avait lancé parfois quelques mots significatifs, comme ceux-ci : “ Marche de l'avant ”, à propos d'une fondation à laquelle soeur Marie-Olivier croyait sage de s'opposer; “ mes grandes affaires terminées, je pourrai vous aider [24]. ” “ J'ai déjà donné à votre maison plusieurs cents piastres ; plus tard cela pourrait arriver encore [25]. ” En attendant, il avait quelquefois prié sa *révérende Mérette* de lui prêter quelque argent, ce qu'elle avait fait de grand coeur. Un jour il lui remit une somme [26], sans lui en payer les intérêts. Soeur Marie-Olivier se garda bien de les réclamer. “ Vraiment ”, dit-il en plaisantant, “ tu fais de belles affaires ! ” — “ Quand mes intérêts sont entre vos mains ”, reprit-elle, “ j'aurais bien tort de m'en inquiéter. ”

L'avenir prouvera que sa confiance était bien placée.

---

22 Fille de P. Maxime Archambault et de Marguerite Guertin.

23 Soeur Jeanne de Chantal.

24 Lettre de M. J.-O. Archambault, 17 février 1873.

25 Lettre de M. J.-O. Archambault, 28 février 1874.

26 $1,700 prêtées en 1874.

Elle n'agissait pas de la sorte avec tout le monde et savait parfaitement qu'en affaires surtout,

La méfiance est mère de la sureté.

* * *

Elle possédait à un haut degré le tact qui permet de refuser avec grâce et de prendre congé d'une manière délicate. On ne pouvait que louer ses bons procédés. Non seulement elle soumettait ses difficultés au conseil de la communauté et à des hommes d'expérience, mais elle s'en entretenait aussi avec des religieuses beaucoup plus jeunes qu'elle. Cette conduite si humble la grandissait à leurs yeux. " Il y a plus d'idées dans deux têtes que dans une ", disait-elle. Tout en mettant en oeuvre les fécondes ressources de son expérience, tout en agissant avec une énergie constante, elle s'appuyait d'abord sur le Seigneur. Et c'est à la bonne Providence qu'elle attribuait avec raison les succès obtenus : emprunts à taux raisonnables, capitaux bien placés, marchés avantageux.

Peu à peu, comme à son insu, le caractère des registres projetés se précisait dans son esprit. C'est à le fixer qu'elle employait ses moments d'attente dans les bureaux ou les magasins. Le moment venu, elle saura énoncer clairement ce qu'elle aura si longuement médité. En attendant, elle commençait à croire au mot de Napoléon : " C'est possible, c'est fait. C'est impossible, ça se fera. " Soeur Marie-Olivier ignorait encore toute la puissance de la volonté énergique, secondée par la rectitude du jugement.

Pour être moins interrompue dans son travail, elle détermine certaines heures durant lesquelles les soeurs pourront être servies à l'économat. Elle indique aux supérieures locales l'époque la plus propice à l'envoi de leurs mémoires et à leur visite à la maison-mère. Le temps qu'elle ménage ainsi est employé à préparer les cahiers en question. Non seulement elle a ses matériaux sous la main, mais elle sait maintenant comment elle les disposera. Aussi disait-elle avec Racine : " J'ai fini, je n'ai plus que les vers à écrire. "

* * *

Vu son art d'organiser son travail, elle était prête à tout. Aussi, le 4 avril 1874, accepta-t-elle de remplacer mère Marie-Angèle qui, depuis quelques mois, accomplissait péniblement ses devoirs de maîtresse des novices.

Soeur Marie-Olivier, selon son habitude, se trace un nouveau règlement. Rien d'essentiel ne sera en souffrance à l'économat, et les chères filles de mère Marie-Angèle ne seront pas négligées. Ces dernières cependant s'alarment. Elles aiment tant la bonne mère que la maladie leur enlève ! Personne, semble-t-il, ne saurait la remplacer. " Une économe a sans doute bonne tête ", se disent quelques-unes ; "mais la sensibilité, la délicatesse,les attentions maternelles, toutes les qualités du coeur, en un mot, les possède-t-elle aussi ?" Le point d'interrogation ne subsista pas longtemps dans les cerveaux inquiets. Après que la supérieure générale eut présenté aux novices soeur Marie-Olivier, celle-ci ouvrit si larges les portes de son grand coeur à ses enfants d'adoption qu'elles n'eurent plus aucune crainte. Leurs

larmes pourraient couler librement. Loin de les désapprouver, elle les trouvait justes et légitimes. Mais elle prêchait la soumission à la volonté de Dieu. Par l'accomplissement plus parfait de leur devoir, par des prières ferventes et de généreux sacrifices, les novices obtiendraient peut-être la guérison de leur mère bien-aimée.

Sous la direction de soeur Marie-Olivier, le noviciat continua dans la pratique des vertus et de la vie intérieure. Tout allait pour le mieux. Chaque jour, les novices recevaient le bulletin de santé de la chère malade, et celle-ci était consolée par les nouvelles qu'on lui donnait de ses filles.

Comme mère Marie-Angèle, soeur Marie-Olivier inspirait la confiance. Elle croyait, avec un auteur spirituel, que " par la fermeté, la sévérité ou un ton d'autorité, on peut obtenir la régularité extérieure... mais qu'un avancement vrai et solide dans la vertu, une disposition favorable au service de Dieu et au bien de la vie religieuse ne peuvent être espérés qu'en gagnant les coeurs et en leur faisant aimer, dans la direction, ce qu'on veut obtenir d'eux ". [27]

Le 6 mai, vers 5 heures de l'après-midi, soeur Marie-Olivier et ses filles adoptives descendirent à l'infirmerie où Mgr E.-C. Fabre, évêque de Gratianapolis, administra le sacrement de l'extrême-onction à mère Marie-Angèle. Le 6 juin, celle-ci recevait la sainte communion pour la dernière fois. Toute la journée, elle éprouva des souffrances aiguës. Dans les moments de délire, elle demandait si les novices se rendaient aux exercices de piété; elle voulait se lever pour

---

[27] Le R. P. Godinot, s. j.

s'y rendre aussi. Après une agonie longue et douloureuse, malgré les prières et les espérances de la communauté, elle expira, le 7, vers les deux heures après minuit. Les novices se succédèrent auprès de la défunte. A l'office des morts, elles psalmodièrent en essuyant leurs larmes et, au service funèbre, leurs voix étaient vraiment gémissantes. Après avoir, aussi loin que possible, suivi des yeux le modeste corbillard qui transportait la chère morte au cimetière du couvent de Longueuil, elles se groupèrent autour de soeur Marie-Olivier comme des orphelines qui savent où trouver la consolation.

Celle qu'elles appelaient leur mère pleurait avec ses filles et faisait de la chère disparue un éloge qu'on ne se lassait point d'entendre.

Soeur Marie-Olivier s'était acquis le respect et l'affection des novices ; elle les guidait allègrement vers les voies de la perfection religieuse, lorsque, le 7 juillet, mère Marie-Gertrude prit la direction du noviciat.

III

Depuis trois mois, l'économe générale ne s'était occupée que des affaires essentielles de sa charge. Maintenant, elle allait appliquer son attention aux moindres détails.

On la vit reprendre ses visites quotidiennes dans les divers offices qui lui étaient assignés. Elle examinait l'ouvrage, notait les demandes, écoutait les représentations, encourageait les jeunes d'un bon mot ou d'un sourire.

A son bureau, nous savons quelles étaient ses occupations et comment elle s'en acquittait.

Les fêtes religieuses et les autres événements de la maison lui faisaient oublier les ennuis de son emploi. Elle y trouvait une ample compensation à tous les sacrifices exigés par son travail aride et monotone.

Quel jour plein d'émotions pour soeur Marie-Olivier que celui du 6 octobre 1874 ! On célèbre à la maison-mère le 25e anniversaire de la mort de mère Marie-Rose. En présence de Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface, de Mgr Pinsonneault, évêque de Birtha, et d'un grand nombre de prêtres, dans la chapelle décorée de tentures noires et blanches, un service solennel est chanté par le R. P. F. Durocher, o. m. i., assisté des RR. MM. E. Durocher et P. Allaire [28].

Evêques, prêtres, religieux, amis de la communauté sont tous connus de soeur Marie-Olivier. Quelques-uns même sont des parents. Pour elle, c'est, dans tout le sens du mot, une vraie réunion de famille.

Elle tressaille de bonheur quand elle entend la voix du grand évêque de l'Ouest s'élever pour faire le panégyrique de la bien-aimée mère fondatrice. Cette voix, devenue célèbre, était celle qui avait frappé délicieusement son oreille au beau jour de sa prise d'habit. Ses larmes commencent à couler quand l'orateur fait observer que " le 6 octobre, anniversaire de deuil, rappelle aussi le jour où, dans un village baigné par le Richelieu, naissait l'enfant de prédilection à qui on donna le nom d'Eulalie [29]"... Ce village, c'est le

28 Trois cousins de soeur Marie-Olivier, les premiers au 2e degré, et le dernier au 3e degré. M. Allaire, chapelain de Mlle Cuvillier, venait souvent faire visite à soeur Marie-Olivier.

29 Mère Marie-Rose naquit le 6 octobre 1811 et mourut le 6 octobre 1849.

sien, Saint-Antoine. A quelques arpents de la propriété de M. Pascal Archambault, se trouvait celle de M. Olivier Durocher, père de mère Marie-Rose.

L'allocution, citée tout entière dans les chroniques du couvent d'Hochelaga, est pleine de faits intéressants, de pensées profondes, de sentiments nobles et religieux. Elle remplit d'un saint enthousiasme l'âme ardente de soeur Marie-Olivier, qui se plaisait à répéter les paroles de l'éloquent archevêque.

Il y avait alors, dans l'infirmerie, une religieuse parente de mère Marie-Rose et cousine germaine de soeur Marie-Olivier, que celle-ci allait souvent visiter. C'était soeur Marie-Octavie, Eulalie Archambault [30] jadis élève au couvent de Saint-Timothée, où M. le curé Archambault voulut que plusieurs de ses nièces reçussent l'éducation. "Des talents remarquables", disent les chroniques de son pensionnat, "un caractère extrêmement énergique et vif, tempéré toutefois par une raison précoce, la distinguaient parmi ses compagnes..." Au noviciat, elle se fit remarquer par sa grande ferveur. Après un an passé à Saint-Hilaire et deux années à Windsor [31], elle fut missionnaire à Key West et à Tallahassee (Fla). Elle s'y imposa, pour le salut des âmes, des sacrifices vraiment héroïques. " A Key West, durant une épidémie de petite vérole, " est-il dit dans sa biographie, " elle se mit en quarantaine avec de pauvres malades

---

[30] Soeur de mère Marie-Delphine, dépositaire générale de 1903 à 1911; provinciale de Montréal, de 1913 à 1920.

[31] De 1866-68, alors que soeur Marie-Olivier était supérieure de cette maison.

de la race noire qu'elle eut le bonheur d'instruire et de baptiser. Revenue à la maison-mère, le 14 juillet 1874, elle y souffrait patiemment les langueurs de la phtisie pulmonaire. Soeur Marie-Olivier ne manquait pas d'aller la voir, moins pour l'encourager que pour s'édifier elle-même auprès de cette fervente religieuse se préparant à la mort avec la perfection qu'elle avait apportée à faire toutes choses [32]. ''

Elle mourut le 14 janvier 1875. Comme le 16 était un jour de cérémonie religieuse, le service funèbre eut lieu ce même jour, à Longueuil, où se trouvait une parente de la chère défunte, soeur Marie-Bernardine, directrice des études. Soeur Marie-Olivier accompagna jusqu'à sa dernière demeure la dépouille mortelle de sa regrettée cousine, remplaçant ainsi soeur Marie-Delphine, qui n'avait point la consolation d'assister aux funérailles de sa bien-aimée soeur [33].

* * *

L'année 1875 fut consacrée à la célébration d'un jubilé universel. Dans la chapelle du couvent d'Hochelaga, le 9 du mois de mai, Mgr Pinsonneault voulut bien faire l'ouverture des exercices jubilaires. Il chanta la grand'messe et prononça un sermon ayant pour texte: '' Ah! si vous connaissiez le don de Dieu! '' Toutes les soeurs aimaient à voir le distingué prélat, à l'entendre parler; mais sa présence était particulièrement agréable à soeur Marie-Olivier.

---

32 Chroniques de la maison-mère.

33 Aux vacances d'été, soeur Marie-Delphine était venue de Windsor voir sa soeur malade.

Pouvait-elle oublier ce qu'en 1865 l'évêque de Sandwich avait fait pour la supérieure de Windsor? Sa Grandeur revint le 24 et fit une touchante allocution sur la douleur, " profond mystère pour le philosophe sans foi, mais grande et sublime loi d'expiation pour le chrétien fidèle ". Il termina le programme de la sainte quinzaine par la bénédiction du Saint-Sacrement et le *Te Deum*. C'était l'anniversaire de la profession religieuse de soeur Marie-Olivier. L'âme remplie de reconnaissance pour le bienfait d'une vocation qui lui procurait de si douces joies spirituelles, elle exprimait son bonheur par cette interrogation : " Qu'est-ce donc au ciel [34] ? "

* * *

Un jour heureux pour soeur Marie-Olivier fut le 20 novembre 1875. Soeur Marie-Elizabeth, nommée secrétaire générale l'année précédente après la mort de soeur Marie-Angèle, avait pu quitter enfin son poste de supérieure du couvent de Beauharnois où l'avait retenue M. le curé L.-D. Charland. Elle arrivait à la maison-mère pour y exercer une charge restée trop longtemps vacante. Quelle satisfaction pour la mère générale et son conseil ! Quelle joie pour soeur Marie-Olivier et " son Américaine " ! Le bureau de la secrétaire étant à quelques pas seulement de celui de l'économe, ne pourraient-elles pas, comme jadis, se consulter, s'entr'aider ? Puis, aux heures de récréation, quels bons souvenirs elles évoqueraient, quelles intéressantes dis-

---

34 Notes de soeur Marie-Anastase, portière bien connue des élèves du couvent d'Hochelaga.

cussions elles reprendraient! Il en fut ainsi. Ces deux bonnes amies avaient une conversation si piquante, si gaie, si originale, qu'on ne se lassait pas de les entendre. On faisait groupe autour d'elles, moins à cause de l'ascendant de leurs charges que pour le charme de leurs personnes. On était instinctivement attiré par leurs propos à la fois agréables et religieux, par leurs manières pleines de naturel et de franchise, de politesse et de grâce.

Il faut que l'épreuve soit bien nécessaire, puisque, dans la vie des amies de Dieu, le moment où tout va bien est ordinairement le signe d'un prochain sacrifice. " Disposez tout selon vos vues, " dit l'Imitation [35], " réglez tout selon vos désirs, et toujours vous trouverez qu'il vous faut souffrir quelque chose..." Soeur Marie-Olivier avait l'esprit en repos; sa santé moins bonne qu'à l'ordinaire ne l'inquiétait pas. Pourtant, son coeur sensible allait être broyé de nouveau.

* * *

Au commencement de décembre, l'économe, ayant rencontré à Saint-Hilaire l'ex-supérieure de Saint-Timothée [36], avait appris de celle-ci le mauvais état de la santé de M. le curé Archambault. Elle s'attendait donc à la pénible nouvelle que lui annonça M. Casaubon [37] dans sa lettre du 31

---

35 Livre II, chap. 12.

36 Soeur Jeanne de Chantal remplaçait à Saint-Hilaire soeur Marie-Eulalie, frappée de paralysie. C'est soeur Marie-Olivier qui ramena la malade à Hochelaga.

37 Vicaire à Saint-Timothée.

janvier 1876. " J'ai la douleur de vous apprendre que votre bien cher oncle est gravement malade...

"...Malgré votre affection pour lui, malgré votre désir de le voir, il ne faudra pas, vous fait-il dire, entreprendre le voyage sans l'avis du médecin, vu que vous ne vous portez pas bien vous-même. "

C'était bien de sa santé qu'elle s'occupait, quand elle savait son oncle mourant! Elle fit le voyage avec soeur Saint-Isidore et soeur Marie-Elizabeth. Soeur Marie-Maxime, supérieure, communiqua ses craintes à ses cousines et leur répéta les paroles prononcées par le cher malade, la veille du jour de l'an: " Je vois la fin de 1875; je verrai aussi le commencement de 1876, mais non pas la fin. "

Soeur Marie-Olivier, dès sa première visite au presbytère, comprit qu'il n'y avait pas de guérison possible. Sur l'ordre du malade, son neveu, M. Alphonse Archambault [38], se rendit en voiture à Montréal d'où il ramena le docteur Hingston et le révérend père Fleck,s.j. Le médecin ne donna aucun espoir. Le bon Père Jésuite n'eut pas de peine à préparer à la mort le digne prêtre dont la vie avait été remplie de bonnes oeuvres. Ses affaires temporelles ne l'inquiétaient pas; aussi ne songeait-il qu'à son éternité. Ses nièces ayant voulu lui dresser une petite chapelle dans sa chambre, il les remercia en disant: " Cela n'est pas nécessaire, je porte Notre-Seigneur dans mon coeur et j'y pense continuellement. " Soeur Marie-Olivier ne quittait guère son cher oncle et lui rendait tous les services que lui inspirait sa ten-

---

[38] Fils d'Octave Archambault (5e fils de Joseph-Marie), frère de mère Marie-Delphine et de soeur Marie-Octavie.

dresse. Quand elle ne pouvait rien faire pour le soulagement de son corps, elle s'occupait de son âme et priait à haute voix ou tout bas, selon le désir du pieux malade. Un jour qu'elle l'entretenait du bonheur du ciel, lui, la regardant, se prit à sourire et dit: " Voyons, Mérette, tu ne vas pas me prêcher maintenant? "

Le 3 février, d'après le conseil du médecin, M. l'abbé Casaubon administra le sacrement de l'extrême-onction. Le vénéré malade vécut encore six jours, ayant à son chevet, outre ses nièces et les habitués de la maison, deux de ses frères, MM. Maxime et Amable. Lorsque ses douleurs devenaient aiguës, il disait: " Priez, priez ", et il baisait le crucifix qu'on lui présentait. Quand l'émotion gagnait soeur Marie-Olivier, il lui fallait se retirer; ses larmes faisaient trop de mal à celui qui endurait pourtant de cruelles souffrances. Les visiteurs ne demeuraient qu'un instant auprès de lui, afin que, selon son désir, il ne fût pas détourné de la présence de Dieu. Il conserva jusqu'à ses derniers moments sa connaissance et sa sérénité. Ce fut la mort du juste, arrivant au soir d'une vie tout employée au service du bon Maître. Il expira doucement vers les cinq heures de l'après-midi, entouré de parents et de confrères dévoués. MM. les chanoines E. Hicks et P. Dufresne, délégués par Mgr Bourget, fermèrent les yeux du défunt et prononcèrent les prières d'usage.

Il faisait bon voir ce digne prêtre reposer sur un lit d'honneur, dans l'attitude du recueillement. Il paraissait plongé dans une profonde méditation. D'instinct, les gens évitaient le moindre bruit, comme pour ne pas le distraire.

Ce fut durant quatre jours une procession ininterrompue

de parents, de prêtres, de paroissiens et d'étrangers. Pendant ce temps, soeur Marie-Olivier connut mieux que jamais ce que son oncle avait fait de bien, par son exemple, ses conseils et ses aumônes.

* * *

Entre autres témoignages de sympathie, elle reçut, de mère Véronique du Crucifix, une lettre où l'on reconnaît le coeur d'une amie sincère. Il est tard quand elle apprend la mort de M. Archambault. Elle ne peut remettre au lendemain un devoir dont l'accomplissement immédiat va soulager son âme vivement émue : " Tout est calme, " écrit-elle ; " le silence le plus profond règne par toute la maison. Laissez-moi veiller avec vous. Vous devez être bien fatiguée ce soir. Vous avez éprouvé tant d'émotions en ce jour qui sera désormais pour vous si plein de souvenirs. Venez avec moi, ma chère soeur, dans le jardin de Gethsémani, venez vous reposer sous le feuillage bienfaisant de l'olivier témoin des prières et des soupirs de Jésus. Votre coeur a besoin de donner libre cours aux sentiments qui l'oppressent.

" Celui que vous pleurez est bien digne de vos regrets, mais, pour ce digne et vertueux prêtre, je ne saurais m'affliger ; car, hélas ! la terre est si triste que je ne puis qu'envier le sort des âmes heureuses qui s'endorment du sommeil des justes. Les mains de votre oncle bien-aimé étaient remplies de bonnes oeuvres. Il a échangé l'exil pour la patrie. Heureux échange ! ...Tout nous porte à la consolation dans cette mort si précieuse... Vous avez été témoin de ses derniers moments, vous avez recueilli son dernier soupir...

Ah! demandons au Seigneur de passer de la terre au ciel avec la même tranquillité que ce vénérable prêtre. Cependant, ne l'oublions pas dans nos prières. Il a des droits sacrés à notre reconnaissance.

" Ma chère soeur, prenez du repos, puis ne vous troublez pas; allez-y *bonnement et bellement* dans tous vos procédés; le Seigneur veille sur vous, et l'ange de votre bon oncle vous guidera. Suivez la belle étoile du saint évêque de Genève, elle vous conduira à Jésus-Christ... Cette étoile, c'est la très sainte et très aimable volonté de Dieu. "

* * *

Le 14, Mgr E.-C. Fabre, coadjuteur de Mgr Bourget, arriva au presbytère, fit la levée du corps et présida l'office des morts. Le lendemain, Sa Grandeur chanta le service ayant pour prêtre assistant M. J.-B. Champeau, curé de Berthier et neveu du défunt; M. J. Primeau, curé de Sherrington, faisait les fonctions de diacre, et M. E. Lussier, de Boucherville, celles de sous-diacre. Il y avait une trentaine de prêtres, parmi lesquels le révérend père J.-B. Archambault, s. j. [39]. Plus de deux mille personnes se pressaient autour de la dépouille funèbre. Le panégyriste n'eut pas de peine à prouver que le curé de Saint-Timothée, fondateur de l'église, du collège et du couvent de sa paroisse, avait été un pasteur vigilant et un homme de prière, selon le conseil du Maître: " Veillez et priez. "

---

[39] Fils aîné du second mariage d'Antoine Archambault et de Clotilde Gaudette.

Que se passait-il dans l'âme de soeur Marie-Olivier quand elle entendait son digne oncle proclamé " le bienfaiteur de l'éducation et le fondateur de sa paroisse "? Mieux que bien d'autres, elle se rendait compte de son mérite et de ses vertus. Du fond de son presbytère d'où il sortait rarement, et où il menait une vie simple et modeste, par les qualités de son intelligence et de son coeur, il avait accompli des oeuvres considérables. Ses paroissiens, quelques membres moins avantagés de sa famille et plusieurs établissements religieux, notre congrégation surtout, en avaient bénéficié déjà et continueraient d'en jouir durant de longues années. En face de cette tombe éloquente, où reposait un de ces hommes qui ne meurent pas tout entiers,soeur Marie-Olivier sentait grandir sa noble ambition de ne reculer devant aucun travail, de ne négliger aucune occasion, si pénible fût-elle, de glorifier les Saints Noms de Jésus et de Marie.

Après l'inhumation, Mgr Fabre et les membres du clergé prirent le dîner au couvent, puis se dispersèrent.

* * *

Soeur Marie-Olivier demeura quelques jours à Saint-Timothée et y retourna pour s'occuper de la succession de son oncle. M. le curé Archambault, par testament, avait fait la communauté des Saints Noms de Jésus et de Marie sa seule et unique légataire. " Celui que nous honorions déjà comme père et protecteur dévoué ", lit-on dans les chroniques, " se place parmi nos bienfaiteurs insignes... Puissent nos oeuvres répondre aux intentions du généreux donateur ! Puissions-nous faire fructifier les biens qu'il

confie à l'Eglise par notre intermédiaire!... Qu'il soit assuré de nos prières, de notre reconnaissant souvenir devant Dieu [40]. "

* * *

Le 26 mars, soeur Marie-Olivier raconte cette mort à soeur Marie-Euphémie [41], qui est à Portland (Or.) :

" Ma bien chère cousine,

" J'arrive d'un troisième voyage à Saint-Timothée, voyages accomplis dans la saison la plus triste et les circonstances les plus pénibles.

" Avant de me livrer à mes occupations accoutumées, c'est un devoir et un besoin pour moi de vous donner les détails de la mort bienheureuse de notre oncle bien-aimé dont j'ai recueilli le dernier soupir.

" Je me rendis chez lui au commencement de février, avec soeur Saint-Isidore, pour l'assister dans sa maladie. En nous voyant entrer dans sa chambre, il nous bénit, puis il nous tendit la main et se détourna pour cacher son émotion. Il y eut quelques instants de silence... Les coeurs étaient gros ! Il s'informa de nos supérieures. A la réponse qu'elles étaient bien et en prière pour sa guérison, il dit comme un autre saint Martin, les mains et les yeux levés vers le ciel : " Je ne refuse pas le travail, si le Seigneur me

---

[40] Chroniques d'Hochelaga, p. 528.

[41] Soeur Marie-Euphémie est actuellement à Oswégo, maison provinciale d'Orégon. Elle a célébré, au mois de juin dernier, ses noces de diamants.

croit encore nécessaire à son peuple. — Mais, c'est fini, il faut partir. Que la volonté de Dieu soit faite! " Le sacrifice de sa vie était offert. Il était de ce monde sans en être. Le bon plaisir de Dieu était son unique préoccupation. Pas une légère plainte, pas la moindre inquiétude ni le plus petit regret. C'était une victime muette sous le couteau du divin Sacrificateur, car sa maladie était des plus douloureuses.

" En l'année 1864 ou 65, il avait eu une inflammation aiguë de foie, suivie d'une grave attaque de jaunisse. Depuis il avait toujours éprouvé, dans la région de l'estomac, une douleur qui fut presque continuelle. Finalement un vomissement opiniâtre et incessant lui enleva ses forces et l'obligea à garder le lit. C'est, au dire des médecins, une affection cancéreuse de l'extrémité pylorique de l'estomac qui a causé sa mort. Administré le 3 février, il vécut jusqu'au 9. Ce fut vers les 5 heures 30 du soir qu'il rendit sa belle âme à Dieu, sans agonie, sans crise aucune, en présence de Messieurs les chanoines Hicks et Dufresne, qui étaient venus l'assister, et de M. Casaubon, son vicaire. Après sept jours d'exposition, il fut enterré au milieu d'un concours nombreux de prêtres et de laïques, dans le magnifique temple qu'il a lui-même élevé à la gloire de Dieu et qui passe sans contredit pour un des plus beaux du Canada.

" Maintenant, à nous, bien chère soeur, de nous montrer les nièces reconnaissantes d'un si digne oncle ; à nous d'offrir d'abondants suffrages pour hâter son bonheur, si toutefois il n'était pas encore admis à jouir de la vision béatifique. Dans cette vue, nous nous dévouerons à une obéissance et à un renoncement plus parfaits ; par ce

moyen, nous enrichirons la couronne d'immortalité de celui qui a si puissamment contribué à nous faciliter le passage à la vie religieuse, et nous formerons la nôtre en attendant le jour qui nous réunira dans la commune patrie. En union de prières et de sacrifices, je me souscris dans le Coeur agonisant de Jésus,

" Votre affectionnée soeur et cousine,

" Soeur MARIE-OLIVIER. "

Soeur Marie-Olivier écrivit à plusieurs de ses parents et leur transmit des souvenirs de son oncle, comme le prouvent les lettres qu'elle reçut du mois de février au mois de mai 1876. C'est le révérend père J.-B. Archambault, s. j. [42], qui la " remercie de tout coeur pour le chapelet du cher oncle ", pour des " notes ainsi que des lettres qui lui seront très utiles ", pour " la lettre du bon cousin germain trappiste [43] " qu'il a " lue et relue ", et qui lui " a fait beaucoup de bien à l'âme... Pour vous remercier," ajoute-t-il, " je dirai une messe pour vous le jour que vous désignerez, afin que le bon Dieu vous aide à bâtir votre petite *trappe intérieure* dont l'idée me plaît beaucoup. Et que sera-ce de la réalité [44] ? " C'est soeur Saint-Isidore remerciant en son nom et au nom des révérendes mères Saint-Victor et Saint-Bernard " pour la bonne lettre et les objets qui l'accompagnent [45]". Ce sont les soeurs Marie du Mont-Carmel

[42] Archives. Lettre du 25 février 1876.

[43] L'abbé P.-A. Ménard, en religion, Père Irénée, trappiste.

[44] Archives. Lettre du 7 avril 1876.

[45] *Ibid.*, Lettre du 1er avril 1876.

et Marie de Sainte-Claire, religieuses du Bon-Pasteur, accusant réception de pieux souvenirs [46]. C'est M. l'abbé Anthime Archambault, missionnaire d'Idaho City, qui est "bien reconnaissant des détails donnés sur la mort de son cher oncle et du précieux legs de sa bibliothèque [47] ".

* * *

Le 24 mars, soeur Marie-Olivier avait reçu de M. le chanoine Paré le billet suivant: " Je me proposais de vous envoyer, ce matin, la lettre du bon trappiste; mais, Mgr de Montréal désirant la garder encore..., je vous prie de prendre un peu de patience. "

Le 27, M. le chanoine écrit de nouveau: " J'ai l'honneur de vous envoyer la lettre que le cher père trappiste écrivait à votre oncle le 3 mars. Vous la lirez avec intérêt, j'en suis sûr. "

Quelle est donc cette lettre écrite par un religieux, mort au monde depuis trente ans, à un oncle mort depuis un mois, dont il ignore le décès? A l'évêché on se la passe. C'est qu'elle n'est point banale, mais au contraire très édifiante et d'un intérêt général.

" A M. J.-O. Archambault,
curé de Saint-Timothée,

"Vénérable M. le curé,

" Me trouvant dans le cas d'écrire à M. le secrétaire de l'évêché de Montréal pour lui offrir du vin de messe, fait par les trappistes et garanti très pur, je n'ai pu m'empê-

[46] Archives. Lettre du 7 avril 1876.

[47] *Ibid.*, Lettre du 28 avril 1876.

cher d'y joindre ce billet pour vous, le priant de vous le faire parvenir si vous étiez encore de ce monde.

" Depuis trente ans que je suis retiré à la Trappe, je n'ai cessé de prier pour vous et pour tous mes parents vivants et défunts. Comme je ne sais pas qui est en vie et qui est mort, je les recommande tous à Dieu, tels qu'il les connaît.

" Puisqu'il m'est permis de vous adresser ces mots après un silence de trente ans, je vous prie de m'honorer d'une réponse pour me dire comment vous êtes maintenant. Bien âgé, je crois, bientôt octogénaire [48] et sur le point d'aller recevoir la couronne immortelle due à vos longs travaux. Continuez-vous à exercer le saint ministère? Toutes vos oeuvres pastorales sont-elles toujours prospères?

" Et mon père, je pense bien qu'il n'est plus de ce monde [49] ?

. . . .

Mes frères et soeurs, comment sont-ils, vivent-ils encore [50] ? Un mot sur mon cher cousin Antoine Archambault [51] que j'avais laissé près de vous, et sur son frère Jean-Baptiste;

---

48 Le bon père trappiste avait un peu perdu la notion du temps; M. le curé Archambault venait de mourir, âgé de 70 ans et 6 mois.

49 Son père, Pierre Ménard, décédé à Saint-Antoine... Emélie Archambault, son épouse, était morte avant le départ de son fils pour la Trappe.

50 M. Pascal Ménard, son seul frère, bientôt octogénaire, vivait à cette époque. Soeur Marie-Arsène, son unique soeur, après avoir été quarante-cinq ans missionnaire en Orégon, revint à Hochelaga où elle mourut le 8 juillet 1902.

51 Né du premier mariage d'Antoine et de Florentine Lague Sanscartier, se maria à Antoinette Blanchard, veuve de Henri Lapierre, et mourut à 27 ans, à Saint-Antoine.

ce dernier est-il chez les Jésuites ou chez les Sulpiciens [52] ? Et J.-B. Champeau? J'ai appris qu'il est curé de Saint-Michel; c'est une paroisse nouvelle, je crois; dans quelle partie du diocèse est-elle? Je pense qu'il y fait beaucoup de bien [53].

" Quant à moi, je suis toujours bien portant, sauf quelques petites infirmités, comme maux de jambes, qui nous viennent avec l'âge pour nous fournir l'occasion d'offrir quelque chose au bon Dieu. J'ai bien pris le régime de la Trappe dès les commencements, et je l'ai toujours suivi dans toute sa rigueur. Ce régime est favorable à la santé, par l'exercice corporel qui chasse les humeurs, par la nourriture frugale qui préserve de bien des maladies, par le chant de l'office le jour et la nuit, qui met la joie dans le coeur, par le calme de la solitude, qui délivre de tous soucis. Aussi l'on voit des trappistes mourir octogénaires après plus de cinquante ans de profession.

" L'ordre de la Trappe compte maintenant quatre douzaines de monastères,dont trois douzaines de maisons d'hommes et une douzaine de maisons de femmes. La plupart de ces maisons sont en France; il y en a quatre en Belgique, trois en Amérique, deux en Angleterre, une en Irlande, une en Prusse, une en Turquie, établie depuis peu et qui promet beaucoup pour l'avenir.

---

52 Jean-Baptiste, son frère du second mariage, se fit jésuite et mourut à Jersey City, N. Y., à l'âge avancé de 86 ans.

53 Saint-Michel-Archange, paroisse du comté de Napierville, fondée en 1854. M. J.-B. Champeau en a été le deuxième curé, de 1857 à 1873. Il fut transféré à la cure de Berthier en 1874, et y mourut en 1905.

" Notre maison du Port-du-Salut a été la première établie, en 1815; elle est aussi une des mieux tenues pour la régularité... Notre communauté compte une centaine de personnes; elle est à son cinquième abbé, le révérend père dom Henri; j'en ai vu quatre depuis trente ans.

" Comme faveur spirituelle, je m'offre à vous faire passer une lettre d'association aux prières de la communauté, ce qui donne droit spécial de participer à toutes les prières et bonnes oeuvres, durant la vie et après la mort.

" Recevez les hommages respectueux et affectueux de votre neveu très reconnaissant,

l'abbé MÉNARD,

Père IRÉNÉE, trappiste [54].

" A l'Abbaye du Port-du-Salut,
près Laval (Mayenne), France. "

Cette lettre fit le tour de la famille et fut conservée précieusement [55]. Le bon Père trappiste, ayant reçu de son frère Pascal des nouvelles de ses parents, écrivit à soeur Marie-Olivier:

---

54 Le père Irénée, trappiste, né le 23 mai 1823, mourut le 19 octobre 1889, à l'abbaye du Port-du-Salut. " Sa mort a été subite; il était assis sur une chaise et priait pour les défunts lorsque tout à coup il est tombé. Il ne s'est pas écoulé un quart d'heure depuis l'instant de sa chute jusqu'à celui de sa mort; le matin de ce même jour, il s'était encore levé avec nous à deux heures pour chanter l'office de nuit... il laisse d'unanimes regrets au milieu de nous... sa longue vie pénitente de la Trappe a été la meilleure préparation à sa mort..." (Lettre du F. Gabriel à soeur Marie-Arsène.)

55 Elle appartient à Mme Henri Archambault, de Saint-Antoine.

" Ma chère soeur,

" Monsieur Paré, chanoine de Montréal, dans sa réponse bienveillante, m'ayant dit qu'il avait remis ma lettre pour mon oncle à la soeur Olivier, l'une de mes cousines germaines, j'étais à me demander quelle pourrait être cette cousine religieuse que je ne connaissais pas, ayant quitté mon pays depuis trente ans, lorsque je reçus une lettre de mon frère Pascal qui m'explique tout.

"Cette soeur Olivier est donc la bonne Mary, fille de mon oncle Pascal, et que j'ai bien connue; et sa chère soeur Vitaline, que je connais bien, est aussi religieuse, ainsi que leur soeur Herminie, que je ne me rappelle pas parce qu'elle était plus jeune. Grand nombre d'autres de mes parentes sont aussi religieuses. Et ma propre soeur, Philomène[56], aussi religieuse dans votre congrégation, est rendue à l'autre extrémité du monde. Et j'ignorais encore tout cela! A cette nouvelle, mon coeur a été rempli de consolation, j'ai béni Dieu, je l'ai remercié d'une si grande grâce. Moi, qui connais par expérience le bonheur et les avantages de la vie religieuse, je ne puis que féliciter toutes les bonnes âmes qui ont été appelées à un si saint état.

" Je viens d'écrire à mon frère Pascal et à ma soeur, à Salem, en Orégon. Je ne pouvais me dispenser de ce devoir de charité fraternelle. Je devais aussi vous adresser quelques mots, ma bien chère soeur, pour vous prier d'être l'interprète de mes sentiments auprès de toutes mes parentes religieuses, vu que vous êtes la dispensatrice générale de votre congrégation.

---

56 Dite soeur Marie-Arsène, alors missionnaire à Salem, Or.

" Je vous transmets cinq exemplaires d'un opuscule peu volumineux, mais précieux par son contenu; vous pourrez les distribuer dans vos principales maisons. Mais, avant tout, vous en présenterez un exemplaire à Mgr Bourget, pour avoir son agrément; car rien ne doit se faire dans le diocèse sans son approbation, et peut-être qu'on jugera à propos de reproduire cet opuscule dans le pays. Il est l'oeuvre d'un saint missionnaire qui va bientôt être béatifié, le vénérable Père de Monfort, qui a fait, sur le même sujet, un autre ouvrage plus complet intitulé: *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge.* Il expose une dévotion qui mérite de trouver écho dans les communautés religieuses: la consécration entière de soi-même à Jésus par Marie, comme esclave de Jésus, prenant Marie pour notre médiatrice.

" Pour mes cousines religieuses au Bon-Pasteur, je joins ci-contre des litanies du Bon-Pasteur, que j'ai rédigées, il y a quelques années, et qui sont en usage dans notre propre maison. Mais, comme elles n'ont jamais été publiées, vous les présenterez à Mgr de Montréal, et, s'il les approuve, on pourra les imprimer à l'évêché en faveur de ces bonnes religieuses, que Sa Grandeur honore d'une affection toute paternelle.

" Maintenant je rentre dans ma solitude ordinaire, ne pouvant entretenir de correspondance suivie. Mais je serai toujours,

" Votre cousin très affectionné en Jésus et Marie [57]. "

---

[57] 3 mai 1876, à l'abbaye du Port-du-Salut, près Laval (Mayenne), France."

Soeur Marie-Olivier aimait à relire cette lettre édifiante qui lui avait suggéré l'idée d'établir en son âme une *trappe intérieure* où ne pourraient pénétrer les bruits du monde ni les préoccupations matérielles. C'était un nouveau nom et un nouvel aspect donnés à la pratique du recueillement dont elle sentait d'autant plus le besoin que sa charge l'obligeait davantage à s'occuper d'affaires distrayantes.

Elle avait rapporté, de Saint-Timothée, les actes notariés et les cahiers de comptes de son oncle. Maintenant, elle met tous ces papiers en ordre et fait un registre qu'elle intitule : *Entrées des affaires de la succession de Messire J.-O. Archambault, curé de Saint-Timothée.* Ce cahier, conservé aux archives, fait honneur à l'habile administratrice que fut soeur Marie-Olivier. Par sa prudence et son initiative, rien ne se perdit de la fortune de son oncle. Distribution faite des legs destinés à diverses institutions religieuses, la somme des capitaux et intérêts qu'elle perçut pour la congrégation fut de $50,000.

On les appliqua en partie à l'achat de la propriété d'Outremont [58]. Puisse l'âme bienheureuse de ce digne prêtre obtenir que l'oeuvre installée au pied du Mont-Royal soit menée à bonne fin ! Dans ce pensionnat du Saint Nom de Marie plus qu'ailleurs doit vivre la mémoire de M. J.-O. Archambault.

---

[58] Au premier septembre 1889, achat d'un terrain à Outremont, $25,000 ; le 20 novembre de la même année, achat d'un autre terrain contigu, $20,000.

IV

De 1872 à 1877, la congrégation ouvrit six établissements. L'économe générale ne s'occupa guère, — si ce n'est par correspondance ou par la préparation des malles des missionnaires, — des fondations lointaines, telles que Tallahassee, Fla., 1872; Grand Rond, Or., 1874; Winnipeg, Manitoba, 1874; Baker City, Or., 1876. Mais les constructions, les agrandissements et les réparations considérables, faites dans la province de Québec, étaient l'objet de sa sollicitude et l'occasion de nombreux voyages.

A l'automne de 1872, après avoir visité les maisons de Beauharnois, de Saint-Timothée, de Saint-Louis-de-Gonzague et de Valleyfield, elle se rendit à Saint-Anicet. Il s'agissait de juger sur place s'il était opportun d'accéder à la demande des paroissiens qui désiraient des religieuses enseignantes. L'année suivante, elle conduisit dans ce village les fondatrices du couvent. En 1874, elle alla jusqu'à Rome, N. Y., pour y acheter un terrain. Pendant l'année 1876, on la vit souvent à Verchères où se construisait l'annexe du premier corps de logis.

* * *

La fondation qui l'occupa davantage pendant son économat fut celle de l'Académie Marie-Rose, au village Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Les travaux de construction commencèrent en juillet 1875. De son presbytère, M. l'abbé Ménard [59], curé de la paroisse, regardait avec complaisance la maçonnerie sortir de terre et l'édifice s'élever

---

59 Neveu de mère Marie-Madeleine, une des fondatrices de l'Institut.

rapidement. A l'automne de 1875 et au printemps de 1876, il ne se passa guère une semaine sans que soeur Marie-Olivier vînt d'Hochelaga. Les plans en mains, elle s'assurait que tout s'exécutait régulièrement et avec de bons matériaux. Elle voulait que la maison, tout en étant d'un aspect sévère, fût solide, élevée. Dans de grandes pièces, l'air et la lumière devaient pénétrer facilement par de larges ouvertures. Tout serait convenable, commode, de nature à favoriser la santé et l'étude.

Le 14 septembre 1876, à l'ouverture de l'Académie Marie-Rose, soeur Marie-Olivier dut remplacer la supérieure, soeur Marie-Apollonie, qu'une maladie sérieuse retenait à l'infirmerie. On attendait à peu près trois cents enfants ; plus de sept cents accoururent. Le mobilier se trouva insuffisant, les sièges même manquèrent [60].

Sous la direction de l'économe, les travaux de l'intérieur se continuèrent, le mobilier se compléta. Malgré les incommodités du moment, les soeurs étaient heureuses, parce qu'une bonne mère partageait leurs labeurs et entretenait la joie qui donne le courage.

* * *

Soeur Marie-Olivier organisa une grande fête à l'occasion de la bénédiction de l'Académie Marie-Rose. Elle ne pouvait demander aux soeurs de la maison, déjà surchargées, que de faire reluire partout la propreté. Elle s'adressa, pour la décoration des pièces, à soeur Marie-Scholastique, supérieure du couvent d'Hochelaga. De grand coeur, celle-

---

60 M. le curé fit transporter au couvent les chaises de la crypte de l'église.

ci non seulement prêta tout ce qu'elle avait de tentures et de fleurs, mais elle voulut bien que soeur Marie-Jude, dont le bon goût était reconnu, se mît à la disposition de soeur Marie-Olivier. De plus, elle chargea soeur Marie-Etienne d'exercer sa chorale pour la circonstance, et l'économe locale, soeur Rose de Viterbe, de préparer un goûter. Tout fut prêt pour le dernier dimanche de novembre.

Ce matin-là, le soleil s'était levé radieux et la température invitait à sortir. On transporte en voiture la supérieure convalescente qui venait tardivement à son poste. Y eût-elle été plus tôt, elle n'aurait pu mieux faire. Tout ce qu'elle voyait surpassait ce qu'on lui avait dit. Elle était ravie et son contentement faisait celui de soeur Marie-Olivier. Dans l'après-midi, arrivent mère Marie-Stanislas, mère Véronique du Crucifix, une quarantaine d'élèves et leurs maîtresses. Bientôt éclate le son des cloches annonçant l'évêque. Mgr Fabre n'avait pas encore fait son entrée dans la paroisse de Saint-Jean-Baptiste. A l'occasion de cette première visite, le clergé, précédé de la croix, se rend au presbytère où une adresse de bienvenue est présentée à Sa Grandeur par son Honneur le maire J.-O. Villeneuve. La procession se dirige ensuite vers l'église.

Quand l'organiste achève sa brillante ouverture, M. l'abbé J.-C. Caisse, aumônier du couvent d'Hochelaga, apparaît dans la chaire. Sa voix ne retentit pas avec sonorité, mais sa diction nette et ferme, sa parole littéraire et persuasive captivent l'auditoire. Son discours est une thèse sur le bienfait de l'éducation chrétienne. Le salut solennel, présidé par Mgr de Montréal, fut chanté par le choeur du couvent d'Hochelaga.

L'office terminé, les membres du clergé et un grand nom-

bre de personnes de la localité suivent Sa Grandeur à l'Académie Marie-Rose. Dans la salle destinée à servir plus tard de chapelle, l'évêque récite quelques oraisons, puis il va d'une pièce à l'autre, priant et bénissant. Après la cérémonie, Monseigneur remonte au troisième étage. Celui-ci n'étant pas encore divisé, contenait sans peine le personnel de la maison et les invités. Le prélat loue la parfaite tenue de cette armée de six cents fillettes et souhaite aux maîtresses de continuer l'oeuvre si bien commencée.

Dans les corridors, on continue à défiler, admirant à loisir les décorations. Sur la blancheur des murs se détachent les riches nuances des feuilles d'automne, les couleurs délicates des banderoles légères, l'éclat doré des devises, l'élégance des gerbes de fleurs. L'Académie est un palais féerique.

Lorsque la foule se fut dispersée, les élèves d'Hochelaga et leurs maîtresses furent conviées à une collation. Tout ce qu'on avait vu et entendu était beau; maintenant, tout était bon. De telles journées passent toujours trop vite. Cependant, personne ne se fit prier pour remonter dans les omnibus. Ces véhicules d'allure lente permirent aux promeneuses d'admirer le paysage d'automne au soleil couchant et, à la lune, de se lever majestueusement. La rédactrice de la *Glaneuse*[61] put terminer ainsi son article du 26 novembre: " Nous revenions au clair de la lune, emportant dans notre coeur mille souvenirs agréables. " Quant à l'annaliste de l'Académie Marie-Rose, elle finit sa rédaction en affirmant que... " tout s'est bien passé, grâce à l'intelligente organisation de l'économe générale ".

---

61 Journal rédigé par les élèves du Cours supérieur d'Hochelaga.

Sans prendre la plume, soeur Marie-Olivier avait écrit une belle page de sa vie. Ce jour-là, elle avait réjoui son évêque qui aimait les cérémonies religieuses, le pasteur de Saint-Jean-Baptiste dont toute la paroisse avait été mise en liesse, le personnel de l'Académie Marie-Rose et la chorale du couvent d'Hochelaga.

* * *

Depuis trois mois, soeur Marie-Olivier remplaçait soeur Marie-Apollonie. Cette dernière pouvait déjà s'acquitter des fonctions de sa charge, mais elle trouvait toujours quelques raisons de retenir sa dévouée suppléante, comme celle-ci en trouvait pour ne pas partir. Les soeurs s'ingéniaient de leur côté à chercher des prétextes pour jouir plus longtemps de la bonne soeur économe. Plusieurs fois le départ fut remis au lendemain. " Quand est-ce donc que vous nous revenez? ", écrivait mère Véronique du Crucifix. " Si vous saviez comme nous nous ennuyons de notre chère économe! Ne pourriez-vous pas revenir demain [62]? "

Avant de quitter l'académie, soeur Marie-Olivier voulut procurer à ses hôtes le bonheur de posséder le très saint Sacrement. Elle demanda ce privilège à M. le curé et appuya sa requête en disant : " Nous ne pouvons vivre sans Notre-Seigneur. " M. Ménard s'empressa d'acquiescer à ce pieux désir. Le 1er décembre, une première messe fut dite dans la chapelle des soeurs. Maintenant que le divin Consolateur est là, la mission de soeur Marie-Olivier est achevée ; elle peut partir.

Le 5 décembre, elle fit ses adieux. La supérieure et les

[62] Lettre non datée. Archives.

soeurs, en l'embrassant, répétaient de tout coeur: " Merci, merci. Revenez souvent nous voir. L'Académie Marie-Rose est votre maison, vous y serez toujours chez vous. "

* * *

A l'économat, durant son absence, les comptes avaient été mis en liasse. Soeur Marie-Olivier reprit l'ouvrage de bureau dès son retour et travailla assidûment.

Que de choses à préparer pour le chapitre de 1877 ! Elle voit tout ce qui est à faire; les soeurs, qui ont besoin de ses services, ne peuvent s'en rendre compte. Qu'elles s'adressent à l'économe à temps et à contretemps, elles sont toujours les bienvenues.

Au mois de janvier, la dépositaire obtint pour aide une religieuse dévouée, soucieuse d'exactitude et possédant une excellente calligraphie. Les beaux registres étaient achetés, la plupart des matériaux avaient été choisis et agencés. Soeur Marie-Rachel prit sa plume. Suivant une sûre direction, pendant sept mois d'abord à Hochelaga, puis en juillet, à l'Académie Marie-Rose où il y avait plus de tranquillité, elle écrivit, du matin au soir, en moyenne dix-huit pages par jour.

* * *

Il est statué dans le coutumier [63] que la dépositaire aura huit registres à sa disposition. Le premier, celui des recettes et des dépenses, et le deuxième, celui des conditions qu'exige le passage des postulantes au noviciat, existaient déjà. Ce dernier fut recopié. Le septième, qui renferme le plan des propriétés de chaque maison de l'institut, est dû

63 P. 145, v. 426.

à mère Marie-Delphine [64]. Les cinq autres sont l'oeuvre de soeur Marie-Olivier.

Voici leurs inscriptions :

3. Registre de l'inventaire des titres de la communauté. Ce cahier fait connaître les parties aux actes, les notaires qui les ont rédigés et leur numéro d'ordre dans les archives ;

4. Registre de l'inventaire des meubles et effets (caisse générale à Hochelaga) ;

5. Registre des dettes passives (obligations, billets, etc.) ;

6. Registre des dettes actives (rentes, dots, pension des novices et autres revenus) ;

8. Registre des tableaux synoptiques et annuels donnant un aperçu du personnel et de l'administration de toutes les maisons de l'institut [65].

Les papiers numérotés et leur place indiquée dans un index, soeur Marie-Olivier les rangeait dans les armoires et jouissait de voir enfin s'accomplir ses rêves d'ordre parfait à l'économat.

* * *

Au mois de mai (1877), soeur Rose de Viterbe, économe locale et maîtresse des soeurs coadjutrices, souffrit d'un mal au genou qui la retint plusieurs semaines à l'infirmerie. Pour la suppléer, c'est encore à soeur Marie-Olivier qu'on s'adressa. " Nous aimions tant notre bonne soeur Rose de

[64] Econome générale de 1903 à 1911.

[65] Le 3e et le 4e ont été améliorés par soeur Marie-Lucille, pendant la vacance de l'économat, du mois de mars au mois d'août 1902, avec l'approbation de mère Marie-Olivier, alors provinciale de Longueuil.

Viterbe ", affirment quelques-unes de ses filles d'alors, " que, pour nous dédommager de son absence, il ne nous fallait rien moins que la bonne soeur Marie-Olivier. Combien elle nous édifiait en commentant les sujets de lecture spirituelle ! Et quelles récréations inoubliables nous avons passées en son aimable compagnie ! Notre délassement, c'était son repos. Notre repos, c'était de l'entendre nous raconter mille choses intéressantes, agréables, divertissantes. "

* * *

A l'approche du chapitre, l'ouvrage se multipliait à l'économat. Les supérieures venues de loin avaient à régler des comptes avec la dépositaire. Soeur Marie-Olivier dut s'occuper exclusivement de sa charge. Même elle eut du renfort, ce qui était plus facile pendant les vacances.

Une de ses aides s'édifiait à constater qu'au milieu d'incessantes occupations, l'économe paraissait conserver habituellement la présence de Dieu. Le chant d'un oiseau, la beauté des arbres, des fleurs, d'un ciel pur, lui inspiraient des réflexions pieuses. Une parenté spirituelle semblait exister entre son âme et celle de saint François d'Assise.

Après avoir placé les intérêts de la communauté sous la protection de saint Joseph, elle s'élevait au-dessus des soucis temporels ; puis, l'âme libre, elle agissait avec une énergie à la fois calme et active.

Il y avait cinq années que soeur Marie-Olivier était dépositaire. Elle était prête à rendre compte de son administration. Non seulement son bureau était dans un ordre irréprochable, extérieurement parlant, mais elle y avait fait une classification rationnelle très importante. L'économe fidèle avait certainement fait valoir les talents reçus, mais

au prix de quels sacrifices, de quels renoncements ! Dieu le sait. Sacrifices et renoncements ne furent pas sans compensations. Au travail comme en récréation, en voyage comme à la maison-mère, dans l'exercice de sa charge comme en dehors de l'économat, quand la physionomie de soeur Marie-Olivier n'était ni joyeuse ni expansive, elle exprimait du moins la sérénité. Vivacité, impatience, inquiétude étaient des hôtes passagers dont la grâce avait bientôt raison. Elle usait à leur endroit de la méthode du père de Ravignan, s. j. Interrogé sur la manière dont il était devenu maître de lui-même : " Nous étions deux ", dit-il vivement, " j'en ai jeté un par la fenêtre et je suis resté seul chez moi. " Pareille vigueur caractérisait soeur Marie-Olivier. Aussi retrouve-t-on souvent sous sa plume des expressions énergiques, des accents de soldat, probablement inspirés par les exercices de saint Ignace, qu'elle goûtait particulièrement.

" Courage, " écrit-elle, " les armes sont réparées, celles qui sont tombées des mains, reprises, la giberne remplie. Visons juste avant de faire le tir, puis confiance et amour. Ne te considère pas vaincue, ô mon âme, à la première défaite. Réunis tes forces et vise de nouveau [66]. "

Ce langage n'est-il pas celui d'une âme aguerrie qui,ayant longtemps combattu, ne craint pas la lutte ? Il faut de ces vaillantes à la tête des communautés religieuses. Ce sera donc avec raison qu'au chapitre du mois d'août 1877, on jettera les yeux sur soeur Marie-Olivier pour remplacer mère Marie-Stanislas. L'*officière* a fait ses preuves, elle peut devenir supérieure générale.

---

66 Cahier de notes, p. 191.

CHAPITRE SIXIÈME

LA SUPÉRIEURE GÉNÉRALE
(1877 - 1882)

I. Coup d'oeil sur la congrégation. — Mère Marie-Olivier, 5e supérieure générale. — Visite des maisons de la province d'Ontario. — Décret d'approbation de l'institut (4 septembre 1877). — Retraite de trente jours. — Visite des maisons de l'Etat de New York. — 25e anniversaire de profession religieuse.

II. Visite des maisons de Manitoba, de la Californie et de l'Orégon (1880). — Halte dans la province d'Ontario. — Retour à la maison-mère. — Rapide tournée dans la province de Québec. — Circulaire du 15 décembre 1880.

III. Mgr Bourget à Hochelaga. — Voyage à Key West (1881). — Supplique pour obtenir l'approbation des constitutions. — Correspondance. — Indult prorogeant le chapitre. — L'élue du Saint-Siège.

I

En 1877, la congrégation des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie comptait 33 années d'existence, 34 établissements, 337 religieuses et 5,489 élèves. Elle avait été administrée par quatre supérieures générales : mère Marie-Rose (1844-49), mère Véronique du Crucifix (1849-57), mère Thérèse de Jésus (1857-67), et mère Marie-Stanislas (1867-77).

Bien que soeur Marie-Olivier n'eût pas vécu avec mère Marie-Rose, elle lui était unie non seulement par les liens du sang, mais encore par la participation au même esprit religieux. Cet héritage de sentiments, de principes, de traditions, mère Véronique l'avait transmis à sa docile novice, devenue sa meilleure amie.

Agée de quarante-huit ans, dont vingt-quatre de vie religieuse, soeur Marie-Olivier avait exercé les fonctions de supérieure locale à Saint-Hilaire (1855-58), à Verchères (1856-65), à Windsor (1865-72). Elle avait géré, à Hochelaga (1872-77), les affaires de la congrégation. Elle avait travaillé sans relâche à sa sanctification personnelle, tout en se dévouant au bien-être matériel et spirituel des soeurs et des élèves soumises à son autorité. Les épreuves de la part du prochain ou de son propre caractère ne lui avaient pas manqué; elle avait souffert les peines intérieures et connu les infirmités corporelles. Si ces dernières ont été passées sous silence, c'est par respect pour le soin qu'elle-même prenait à les cacher.

" Il est à désirer ", est-il écrit au paragraphe 4 de la quatrième partie des Constitutions, " que la supérieure générale excelle dans la vertu d'humilité, qu'elle ait l'esprit d'oraison, qu'elle soit douée de prudence et de sagacité pour gouverner sagement, qu'elle soit instruite et qu'elle ait de la douceur sans mélange de faiblesse. Elle doit être exacte observatrice des constitutions et ferme pour les faire observer aux autres; elle doit aussi donner constamment à ses soeurs l'exemple de la fidélité et de l'attachement aux

constitutions, ainsi que de l'obéissance et du respect à l'Ordinaire et au Saint-Siège [1]. "

* * *

Les capitulantes de 1877 reconnaissent en soeur Marie-Olivier ces essentielles qualités. Elles l'élisent.

La supérieure générale, malgré ses appréhensions, s'incline, humble et confiante, devant la volonté divine. Elle reçoit sa nouvelle charge, aux pieds de l'évêque de Montréal, Mgr Edouard-Charles Fabre, et devient, selon l'expression de Mme Barat, " le porte-croix de la communauté ".

Selon la coutume, les soeurs entrent à la chapelle et donnent à leur nouvelle mère le baiser de paix. Elle ne peut retenir ses larmes et répète, suppliante : " Priez pour moi. "

Mère Marie-Stanislas, mère Véronique du Crucifix, soeur [2] Marie du Sacré-Coeur et soeur Marie-Elizabeth formaient son conseil.

La communauté entière n'eut qu'une voix pour louer les capitulantes de leur choix judicieux ; mère Marie-Olivier était une religieuse accomplie, une femme énergique. Ses robustes épaules, habituées au joug dès la jeunesse, semblaient être faites pour porter la lourde charge de supérieure générale.

De fait, grâce à Dieu, aidée du secours d'en haut, elle gouvernera sagement, avec une fermeté constante, guidée

---

1 Constitutions de la congrégation des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, p. 70.

2 Les conseillères n'ayant pas eu la charge de supérieure générale n'ont porté le nom de " mère " qu'en 1895.

par le tact et le discernement : elle exigera le devoir et fera respecter la règle jusqu'à un iota, mais pardonnera les faiblesses humaines, selon le suave esprit de saint François de Sales.

* * *

De toutes parts, ce n'est que voeux et félicitations, respectueux hommages de coeurs soumis et confiants. En retour, ce sont des réponses semblables à la suivante :

" Je bénis et remercie le Seigneur de votre religieuse soumission et des prières que vous adressez au ciel pour moi. Plus l'instrument est faible, plus il a besoin d'être suppléé ; aussi je suis convaincue que les bonnes religieuses de notre institut ne manqueront pas de m'aider, de me secourir. Cette pensée relève mon courage et me donne la force de marcher, d'un pas ferme, dans le sentier du calvaire, chargée du pesant fardeau de la responsabilité [3]. "

M. l'abbé Valois, apprenant la nomination de mère Marie-Olivier, avait dit : " Cette femme a une tête d'homme. — Et un coeur de mère ", aurait-on pu ajouter.

Mgr Allard [4] écrit de Rome : " Je ne connais pas le saint qui s'appelle Olivier, mais je connais un arbre dont le fruit précieux fournit une huile symbolisant les qualités d'une bonne supérieure générale. Cette huile a les propriétés d'éclairer, d'adoucir et de fortifier ; or, ce sont là les trois

---

[3] Lettre aux soeurs d'Oakland, le 22 septembre 1877. Archives.

[4] Mgr F. Allard, o. m. i., avait été le maître des novices des fondatrices de la Communauté des Saints Noms de Jésus et de Marie, à Longueuil.

qualités principales d'une supérieure : éclairer ses filles sur ce qu'elles ont à faire, les consoler dans leurs peines, les fortifier et les encourager à remplir leurs devoirs au milieu des difficultés qui se présentent.

" C'est une toute autre raison que votre nom qui vous a désignée aux suffrages de vos soeurs ; et, cependant, je n'en doute pas, ce sont ces bonnes qualités qu'elles trouveront en vous [5]. "

Pour éclairer, consoler et fortifier ses filles, mère Marie-Olivier ira les visiter dans leurs diverses maisons, jusque dans leurs lointains établissements du Manitoba, de la Californie, de l'Orégon et de la Floride.

* * *

Le 23 octobre 1877, les flammes consument le couvent de Saint-Lin. Elle se rend sur les lieux, rassure les soeurs, les encourage, les égaie même, et, avec l'aide généreuse de M. le curé Tassé, elle prend des mesures immédiates pour reconstruire.

A quelques jours de là commence sa visite dans la province d'Ontario.

A cause de son droit d'aînesse, la maison de Windsor, fille bien-aimée, objet des complaisances de la nouvelle mère générale, eut, la première, le bonheur de la recevoir. Elle accueillit, avec un tressaillement de joie, celle dont le départ l'avait tant attristée.

Que d'attraits pour mère Marie-Olivier dans cette chère

---

[5] Chroniques de la maison-mère.

Académie ! Elle y retrouve ses émotions de jadis : craintes, espérances, angoisses, ardent enthousiasme. Mille souvenirs à revivre s'offrent à elle ; son coeur en est saisi jusqu'aux larmes.

La transformation d'une des grandes salles en une jolie chapelle avait provoqué des changements dans la disposition de quelques pièces. Ces améliorations n'empêchaient pas l'ex-supérieure de Windsor de reconnaître son cher couvent. Le couvent la reconaissait aussi et lui souhaitait la plus cordiale bienvenue.

Visiter Notre-Seigneur dans son tabernacle fut son premier soin. " En arrivant dans une maison, il convient ", disait-elle, " de saluer d'abord le maître. "

Le premier soir, elle entretint les soeurs, réunies à la salle de communauté, des progrès de la congrégation. Voir la supérieure et chaque soeur en particulier ; examiner les livres de compte, les registres et les archives ; prendre connaissance des chroniques ; visiter la lingerie ; parcourir toute la maison et ses dépendances pour s'assurer du bon ordre, de l'uniformité, de l'observance des coutumes et usages de la Congrégation, fut le travail des jours suivants.

En même temps, sa compagne, mère Véronique du Crucifix, visita les classes, se rendit compte des méthodes d'enseignement, de la tenue des élèves, de leur application au bon langage et s'intéressa particulièrement à l'instruction religieuse.

Voilà ce qui, dans les visites officielles, constitue le vrai programme ; ce qui, avec la réception chez les élèves, ne varie que par la forme. La joie des soeurs ne manque jamais non plus d'être grande.

Le passage de mère Marie-Olivier dans les maisons de Sarnia et d'Amherstburg fut un réconfort pour toutes ses filles. Son séjour à Windsor fut de plus marqué par une nouvelle extraordinaire : l'approbation de l'institut par Sa Sainteté Pie IX. Pour rendre grâces au ciel de cette faveur, les religieuses des trois établissements se réunirent à l'Académie Sainte-Marie et y chantèrent un *Te Deum*.

A l'heure toujours pénible des adieux, le sacrifice des visiteuses fut tempéré par leur désir de rentrer à la maison-mère et d'y voir le précieux décret [6].

* * *

De quelle main tremblante mère Marie-Olivier le tira de l'enveloppe ! de quelle voix émue elle en fit la lecture !

Son premier soin fut de remercier les évêques qui avaient appuyé, de leurs recommandations, l'importante requête.

" Ce décret apostolique ", leur écrivait-elle, " est un principe de force et de stabilité pour notre jeune congrégation : elle aura désormais pour appui le roc inébranlable de la papauté. "

Cette nouvelle ne parvint aux filles de mère Marie-Olivier qu'à l'époque des voeux de bonne année. Celle-ci l'accompagna d'un précieux cadeau : le Cérémonial, d'autant plus agréable", continue-t-elle, "qu'il est un des der-

[6] Dès 1863, sous mère Thérèse de Jésus, le décret laudatif avait été accordé. Ce décret d'approbation sollicité par mère Marie-Stanislas venait d'arriver. Expédié de Rome par M. l'abbé J. Lonergan, ex-aumônier d'Hochelaga, il avait été apporté de l'évêché à la maison-mère par M. le grand-vicaire F. Harel.

niers ouvrages approuvés par Mgr Bourget, le père dévoué de notre communauté. Il a daigné l'enrichir d'une préface admirable sur la sainte liturgie, dans laquelle il a fait passer, pour ainsi dire, toute l'onction de son âme pieuse et de son coeur épiscopal; lisons et méditons ces lignes sacrées tombées de la plume défaillante du vieil athlète de l'Eglise: ce sont les derniers conseils de l'évêque à ses filles, le dernier adieu du père à ses enfants.

"...Je vous souhaite à toutes une sainte et heureuse année; je vous souhaite la paix du Seigneur, cette " paix qui surpasse tout sentiment et que le monde ne saurait donner...[7]. "

* * *

A la mi-janvier, mère Marie-Olivier annonce que " la fête du 24 sera une des plus belles " et qu' "un de nos plus chers souvenirs s'y rattachera: la publication du décret d'approbation. "

" Loin du foyer religieux ", écrit-elle, " vous aurez, cependant, une large part dans la pensée comme dans les prières de celles qui l'habitent.

" Je vous ferai donner les détails de la fête...[8]. "

La fête fut grandiose. En voici le programme: cérémonie de profession et de prise d'habit; sermon de M. l'abbé Gravel[9]. Dans l'après-midi, baptême et confirmation de

---

7 Circulaire du 14 décembre 1877. Archives.

8 Lettre du 16 janvier 1878 à soeur Marie-Antoine, maîtresse des novices, Oakland.

9 Frère de soeur Marie de l'Enfant-Jésus.

trois élèves; allocution de M. l'abbé J.-C. Caisse [10] et de Mgr Fabre. Ce dernier rappela le bien accompli dans l'institut depuis sa fondation, bien dont il est lui-même l'heureux témoin dans ses visites de paroisse. " Continuez ", conclut-il, " à vous faire partout et toujours les auxiliaires du clergé [11]. "

Puis, c'est le moment solennel: en présence des élèves du pensionnat, des religieuses de la maison-mère, de beaucoup d'autres de la ville et des campagnes environnantes, debout sur le marche-pied de l'autel, et assistée de plusieurs ecclésiastiques, Sa Grandeur, d'une voix émue, promulgue le décret.

" Cette journée si belle du 24 janvier", écrit mère Marie-Olivier aux soeurs absentes, " m'a laissé au coeur un vif regret de votre éloignement... J'aurais voulu vous voir toutes au pied de l'autel étincelant de lumières, quand notre vénérable évêque lisait le décret d'approbation. "

La grande fête se termina par la bénédiction du très saint Sacrement. Elle porta même octave; et, le dimanche suivant, 27, il y eut messe solennelle d'actions de grâces suivie du *Te Deum*.

* * *

A la joie succède le deuil. Pie IX, le pontife tant aimé qui dépassait les années de Pierre, à Rome, était gravement malade. Malgré les voeux et les supplications de l'univers

---

10 Aumônier de la maison-mère, de 1875 à 1884.

11 Chroniques de la maison-mère.

chrétien, Dieu retira de ce monde, le 7 février 1878, l'âme de celui " que l'on aurait voulu croire immortel ".

Immédiatement, mère Marie-Olivier adresse une circulaire. Une messe de *requiem* est offerte dans chacune des maisons. Le 16 février, elle fait chanter un service dans la chapelle d'Hochelaga. Sur le catafalque, entouré de cierges et de flambeaux, se lisent des paroles de triomphe et de résurrection.

M. l'abbé Caisse, admirateur affectueux du grand pontife, prononce une oraison funèbre, véritable monument d'exactitude historique et d'amour filial [12].

Dans sa précédente circulaire, mère Marie-Olivier exhortait ses filles à prier non seulement pour le père bien-aimé que la mort venait de ravir, mais aussi pour le pape futur. Le 20 du même mois, Léon XIII était élu.

" Je me réserve ", écrit mère Marie-Olivier, " de faire photographier la bénédiction de Léon XIII pour chacun de nos pensionnats. "

Son âme, profondément catholique, vénérait les chefs de l'Eglise romaine. Elle voulait que sa communauté fût, entre leurs mains, un instrument docile, de plus en plus apte à servir les intérêts de la religion. Pour accroître sa propre sainteté, la supérieure se sanctifierait tout d'abord elle-même par les exercices spirituels de saint Ignace. Elle les suivit, du 6 mars au 5 avril.

* * *

---

12 Chroniques du couvent d'Hochelaga.

Persuadée que " les résolutions doivent être renouvelées chaque jour..." que " des résolutions dépend le progrès dans la vertu ", que " celui qui prend de fortes résolutions se relâche souvent "; et, tremblant à l'interrogation : " que sera-ce de celui qui n'en prend que rarement ou de faibles [13] ? " elle renchérit sur les anciennes. Sa connaissance d'elle-même, devenue plus grande, les éclaire et les précise.

Son cahier de notes spirituelles prouve sa persévérance à suivre ce conseil de l'Imitation : " On doit toujours se proposer quelque chose de fixe, surtout à l'égard de ce qui forme le plus grand obstacle à son avancement [14]. " Il révèle la belle ordonnance de son âme. Dans ce jardin, rien n'est négligé pour étouffer les mauvaises herbes et faire s'épanouir les plus belles fleurs. L'Epoux ne devait-il pas s'y délasser, s'y complaire ?

Les novices pourraient se demander quelles résolutions prenait une religieuse déjà si accomplie. Voici : " Me défier de ma vivacité de caractère, de la promptitude de mon jugement, et ne rien dire le coeur ému et l'esprit agité. — Faire chaque chose en son temps, et lentement, à pas de plomb, comme le dit saint François de Sales. — Me rappeler que l'esprit de Dieu est un esprit d'ordre, de tranquillité et de douceur. — Travailler à acquérir l'entière possession de moi-même. — Observer et faire observer la règle avec douceur et fermeté. — Vivre et me dépenser pour les autres. "

Ces résolutions, prises sous l'inspiration du Saint-Esprit,

---

13 Imitation de Jésus-Christ, livre I, chap. XIX, parag. 2.

14 *Ibid.*, parag. 3.

sont-elles les meilleures? Son humilité les soumet à M. l'abbé Caisse, directeur de sa conscience et de sa retraite. Il examine aussi le programme de vie qu'elle s'est efforcée de suivre depuis 1854. Il remet à la retraitante le cahier, confident de ses résolutions, dans lequel il a inséré, sur deux feuilles volantes, une approbation. Elle doit trouver sa place ici, d'autant plus que M. l'abbé Caisse, apprenant qu'on écrivait la Vie de mère Marie-Olivier, avait dit: " Je rendrai témoignage aux vertus de cette bonne mère en quelques pages qui pourront être citées dans cet ouvrage. " Malheureusement, il mourut deux semaines après avoir fait cette promesse [15]. Dans ces pages, il n'eût plus été gêné par les convenances qu'on doit observer, la retenue qu'on doit garder, dans une lettre de direction. Les lignes suivantes, éloge discret de la fille spirituelle, font aussi connaître la sagesse et la confiance en Dieu de celui qui la dirige:

" J'ai lu avec intérêt, et un véritable profit pour mon âme, les quelques pages que vous m'avez indiquées. Je n'y ai trouvé rien que de très utile, très pratique et tout à fait propre à vous conduire sûrement à la perfection de votre saint état.

" Cependant, je vous conseillerais d'insister un peu plus sur la confiance que vous devez avoir dans le bon Dieu et sur les motifs aussi nombreux que puissants qui doivent augmenter chaque jour cette belle et douce vertu dans votre coeur d'épouse de Jésus-Christ! Remarquez bien ce

---

[15] M. Caisse mourut le 16 novembre 1914, à Marlborough, dont il avait été curé de 1885 à 1914.

titre: épouse de Jésus-Christ. Vous ne faites donc qu'un avec le divin Maître. Dans un sens mystique, mais tout à fait véritable, vos joies sont ses joies; vos épreuves, ses épreuves. Il veut être associé, ce fidèle Epoux, à tout ce qui vous arrive; mais, avant tout, il vous demande pour cela votre confiance; et, sachez-le bien, la confiance avec laquelle vous irez à lui sera la mesure avec laquelle il se communiquera à vous.

" Soyez donc toute votre vie fidèle à l'esprit de ces saintes maximes et de ces pieuses et généreuses résolutions, et vous serez certainement une religieuse selon le coeur de Dieu.

" Que les noms sacrés de Jésus et de Marie soient toujours votre tutelle assurée.

" Que le bon Dieu vous bénisse ainsi que votre plan de vie.

" Inutile d'ajouter que, de tout mon coeur, je bénis ces pages ainsi que la bonne religieuse qui les a écrites [16]. "

M. l'abbé Caisse savait que la dilatation dans la confiance adoucirait l'austère vertu de mère Marie-Olivier. Elle imprimerait même à son extérieur un charme dont toutes les soeurs recueilleraient le bienfait.

Durant dix jours encore, elle prie, étudie ses devoirs et médite la vie de Notre-Seigneur. Elle contemple le Christ triomphant et glorieux. Cette retraite commencée dans la crainte, elle l'achève dans un amour plus pur, plus haut, plus intime. Comme au père de Ravignan, qui a dit des Exercices: " Heureux celui qui aime et goûte ce livre ins-

---

[16] Le 25 mars 1878.

piré! il y trouvera un fonds inépuisable de consolation, une source féconde de bien, le remède pour tous les maux, fussent-ils les plus grands que puisse subir une âme religieuse [17], " l'oeuvre de saint Ignace apparaissait à mère Marie-Olivier " douce, sage et profitable ". Aussi deviendra-t-elle un apôtre de Manrèse. Elle l'expliquera si bien, durant les nombreuses retraites de trente jours dont elle aura la direction, que ses soeurs l'appelleront " le vieux jésuite ".

Sortie de retraite le 5 avril, le 11 elle expédie à toutes les maisons de l'institut une copie du décret d'approbation. " En regardant ce précieux document ", écrit-elle, " ...vos coeurs se dilateront aussi à la pensée que notre famille religieuse, si jeune, est déjà affiliée aux anciens et illustres ordres qui ont donné tant de saints et de saintes à l'Eglise. De plus, ce décret est un cher et pieux legs d'un des papes les plus aimés et les plus grands qui aient régné sur le monde catholique. A combien de titres ce décret n'est-il pas précieux! "

Songeant à sa bienfaisante solitude, elle sollicite des prières d'actions de grâces: " Veuillez remercier avec moi le doux coeur de Jésus pour la faveur inappréciable de ma belle retraite. Que Dieu en soit béni et loué ! "

* * *

Elle partit le lendemain de Pâques, 2 avril, pour visiter les maisons de Rome (N. Y.), Schenectady (N. Y.) et

---

[17] Vie du P. de Ravignan, par le P. de Ponlevoy, s. j., tome I, p. 153.

Rutland (Vt.). " Cela ", écrira-t-elle, " au sortir de ma *trentaine.* Ne pensez-vous pas, et avec raison, que la transition fut un peu brusque? Puisse mon " ambulance " être toujours sous la zône tempérée; alors je n'aurai rien à craindre [18]. "

Elle s'était fait accompagner par soeur Marie-Marguerite, récemment arrivée d'Orégon. Dans les réceptions chez les élèves, la plupart de langue anglaise, mère Marie-Olivier cédait la parole à la missionnaire d'origine irlandaise, religieuse au coeur généreux et à la foi vive. Celle-ci se plaisait à raconter les oeuvres pénibles accomplies par les fondatrices des maisons de Portland, d'Oregon City, de Saint-Paul, de Salem, des Dalles et de Jacksonville. Sa parole vivante — parce que vécue — édifiait beaucoup les jeunes auditrices. C'était une semence de dévouement jetée dans ces coeurs encore tendres. L'intéressante narratrice réservait pour les récréations du soir, à la communauté, les traits les plus intimes, les plus émouvants: secrets de famille qui arrachaient des larmes.

Mère Marie-Olivier, véritable mère, ne laissait pas trop longtemps ses filles sous la pénible impression de ces récits par trop attendrissants. Elle savait tourner à temps la page tragique et en trouver une pleine de propos charmants et de mots pour rire.

Chose plus difficile encore, elle parvenait, par son humeur joyeuse, à égayer le moment de l'adieu.

* * *

---

18 Lettre à soeur Marie-Antoine, 5 juin 1878.

A Hochelaga, on avait profité de son absence pour se préparer à la célébration du 25e anniversaire de sa profession religieuse.

Le 23 mai au soir (1878), la fête commença chez les novices. On offrit des voeux à la digne jubilaire, on lui rappela le 24 mai 1853 " suave comme le parfum des fleurs printannières, radieux comme le sanctuaire illuminé où elle fit son oblation ".

Au pensionnat, les élèves lui offrirent, avec leurs félicitations, un calice d'argent. " Vous ne pouviez donner ", leur dit-elle, "rien de plus agréable à une épouse de Jésus, qu'un vase déjà précieux en lui-même, mais destiné à le devenir davantage par une consécration qui lui permettra de recevoir le Bien-Aimé des âmes religieuses. "

Religieuses, élèves, amis de la communauté, tous lui souhaitèrent " de voir se dorer les rayons argentés de ce joyeux anniversaire ".

A tous elle donna " rendez-vous dans le coeur de Dieu, non pour y célébrer le jubilé des années, mais celui de l'éternité ".

Ce grand mot d'*éternité* revenait souvent sur ses lèvres et sous sa plume. Dans une circulaire de l'année suivante, après avoir rappelé ces paroles de l'Esprit-Saint : " Que celui qui se tient debout soit sur ses gardes afin de ne pas tomber ", elle ajoute : " Soyons filles de *l'éternité,* mes soeurs, et que les saintes pensées de la foi nous donnent la force de souffrir [19]. "

---

19 Circulaire du 11 août 1879.

II

" Si Dieu n'y met pas d'obstacles ", écrit mère Marie-Olivier, " je partirai, au commencement de la seconde semaine de mars, pour visiter nos maisons lointaines...

" Avant d'entreprendre ce voyage, dont les risques et les dangers semblent multiplier la distance qui nous séparera bientôt, je sens le besoin de vous dire un cordial adieu et de me recommander à vos ferventes prières. Veuillez donc réciter chaque jour l'*Ave Maris Stella* et faire trois invocations à l'archange Raphaël, patron des voyageurs.

" Que Marie Immaculée bénisse non seulement mon voyage, mais encore et surtout ma visite officielle ! Priez-la d'obtenir que mes paroles aient l'onction qui adoucit le sacrifice, et le zèle qui embrase les coeurs, ces coeurs déjà tout sacrifiés à la plus grande gloire de Jésus et de Marie. C'est parce que je me sens au-dessous de ma tâche que j'insiste sur le secours de votre affectueuse charité.

"Mère assistante [20] me remplace de droit en mon absence. Je n'ai pas besoin de vous faire l'éloge de celle qui, durant dix années, a gouverné la communauté avec autant de sagesse que de dévouement, ni de vous engager à la soumission et au respect : votre reconnaissance vous en fera un devoir comme un plaisir.

" Je vous demande pour cette digne mère ce que vous m'avez si généreusement accordé, cette confiance religieuse

---

20 Mère Marie-Stanislas.

qui ôte toute la peine du commandement. Le bonheur et la paix vous en récompenseront au centuple.

" Voici à peu près l'itinéraire de mon voyage. Partant d'ici le 9, j'irai d'abord à Sarnia où je resterai jusqu'au lundi suivant, puis ensuite à Amherstburg et à Windsor où je séjournerai deux semaines. Je quitterai le Haut-Canada le dernier lundi de mars pour être à Winnipeg au commencement d'avril. Je me propose de passer le mois de mai en Californie et les vacances en Orégon où je me rendrai vers le commencement de juin. Le retour est projeté pour le mois d'octobre.

" Voilà le chemin que je me propose de suivre, mais Dieu se joue de nos vains projets et les fait souvent tourner comme il lui plaît aux intérêts de sa gloire. J'adore d'avance ses desseins impénétrables et je me confie pleinement à sa divine Providence.

" Adieu, mes chères soeurs. Que Dieu vous garde en santé, et nous accorde de nous revoir ayant fait chacune une large part de bien [21]."

* * *

Dans trois cahiers intitulés *Compte rendu de la visite officielle,* la supérieure générale résume ses voyages. Dates, dépenses, routes suivies, avis donnés, résolutions prises, rien d'important n'est omis, mais les développements sont rares. Il faut parfois se borner à des canevas, qui ont du moins l'avantage d'une parfaite exactitude.

---

21 Circulaire du 1er mars 1880.

Le 10 mars 1880. " Départ d'Hochelaga avec soeur Marie-Elizabeth.

11 mars. " Arrivée à Sarnia. — Pas de neige, mais un froid piquant. Les soeurs nous reçoivent à bras ouverts.

Le 15. " Nous partons pour Windsor. — Réception cordiale.

Le 17. " Nous allons à Amherstburg par le premier bateau de la saison.

Le 22. " Retour à Windsor. — Visites chez M. le curé Wagner, Mme Ouellette et à l'école paroissiale.

Le 23. " Présentation à M. l'abbé H.-R. Casgrain. Il a le poli du Français ou plutôt des anciens Canadiens. A Sandwich, visite au collège et à la tombe de soeur Marie-Martine.

Le 28. " Pâques. Deux messes au couvent. Beau chant.

Lundi de Pâques. — " Grand congé. — Trente et une soeurs à table [22]. Préparatifs de voyage.

Mardi de Pâques. — " M. le curé nous bénit, ainsi que M. l'abbé Casgrain. — Adieux. — En route pour Chicago. — M. Kelly et ses filles [23] viennent à notre rencontre. — Les demoiselles Sullivan nous donnent l'hospitalité [24].

Mercredi. — " Accompagnée de Mlle Aggie Sullivan, je vais à la messe à la cathédrale pendant que ma compagne se repose.

---

22 Plusieurs étaient venues de Sarnia et d'Amherstburg.

23 Anciennes élèves de Windsor.

24 Anciennes élèves du couvent d'Hochelaga.

1er avril. — " En voie de Winnipeg [25]. "

Après quatre jours de chemin de fer sur le Pacifique canadien, nouvellement inauguré dans ces régions, mère Marie-Olivier et sa compagne descendirent à Saint-Boniface. Soeur Marie-Jean de Dieu, supérieure, et son assistante, soeur Marie de l'Annonciation, les attendaient à la gare.

La fameuse Rivière-Rouge traversée, l'Académie Sainte-Marie apparut enfin. " Des soeurs bien-aimées ", écrit mère Marie-Olivier, " nous ouvrirent, non un spacieux logement, mais, ce qui est mieux, des coeurs grands et affectueux [26]. "

Le lendemain de leur arrivée (6 avril), les voyageuses firent visite à Mgr Taché. Celui qui, en 1853, jeune évêque de vingt-huit ans, avait donné le voile à Mlle Archambault dans la chapelle de Longueuil, était devenu, par ses travaux, ses luttes et ses douleurs, plutôt que par son âge, — il avait cinquante-six ans, — l'archevêque dont le nom et les oeuvres étaient connus de tout le Canada. C'est avec vénération que mère Marie-Olivier s'agenouilla aux pieds du grand missionnaire du Nord-Ouest. Il la bénit de tout coeur et lui fit un bienveillant accueil; elle offrit ses respectueux hommages et sa reconnaissance bien sincère.

La santé de l'archevêque de Saint-Boniface était alors languissante: " Je me fais vieux, " écrivait-il au père Aubert, le 10 mars 1880, " vieux au point de ne sortir de

[25] Cahier de compte rendu de la visite officielle. No 1, pp. 12 et 13.

[26] Circulaire du 19 avril 1880.

ma chambre que par un effort souvent assez violent. Traverser la rivière, même en voiture, me semble un travail, et je ne m'y décide que par nécessité. ''

Ce bon père voulut, cependant, rendre à mère Marie-Olivier sa visite de la veille et doubler, par cette attention, la joie de la petite communauté de Winnipeg. Il était accompagné de son vicaire général, le R. P. Tissot, o. m. i. L'un et l'autre se plurent à louer délicatement le zèle des religieuses de l'Académie, de ces généreuses exilées qui, pour la première fois, goûtaient la consolation de recevoir la supérieure générale. Tous deux contribuèrent, pour une large part, à rendre agréable et intéressant le séjour à Winnipeg de mère Marie-Olivier et de sa compagne.

Le 24 avril, elles firent à Monseigneur une deuxième visite. Pendant que, joyeux et paternel, il les promenait à travers les pièces de son palais archiépiscopal, la glace de la Rivière-Rouge s'ébranla. Le désappointement de mère Marie-Olivier, prisonnière à Saint-Boniface, amusa fort Sa Grandeur, qui '' riait aux larmes '' dit le journal [27].

Les captives furent gracieusement accueillies chez les soeurs Grises, par la révérende mère Hamel, les soeurs Cusson, Lafrance et autres. Le lendemain, dimanche, elles admirèrent '' la solennité des offices de la cathédrale, la dignité du saint archevêque Taché [28] ''. Dans l'après-midi, la rivière, à peu près libre, permit aux réfugiées d'un jour de rentrer dans leurs foyers. Ce fut grande joie à l'Académie Sainte-Marie.

---

[27] Compte rendu de la visite officielle, No 1, p. 16.

[28] *Ibid.*

Le 26, elles dirent adieu à Mgr Taché, attristé par la nouvelle de la mort de son oncle de La Broquerie, et firent une dernière visite chez les soeurs Grises. Le 29, ce sera le départ de Winnipeg.

Mère Marie-Olivier est on ne peut plus satisfaite de son voyage. Entre autres choses, elle a approuvé le plan d'une académie qui s'élèverait entre l'école et le couvent.

" Winnipeg ", écrit-elle, " a crû merveilleusement, depuis six ans ; ses citoyens voient dans ce rapide développement une promesse d'avenir qui fera de leur métropole le Chicago du Nord-Ouest... Il y a une société choisie dont les rapports de cordialité et de bienveillance avec nos soeurs sont des plus consolants.

" Mgr Taché est un père au coeur grand et sympathique, et les autres missionnaires oblats, frères de ceux qui ont veillé sur notre communauté à son berceau, tout en conduisant nos soeurs dans les voies spirituelles, donnent une généreuse impulsion à leur oeuvre.

" J'ai trouvé ici, comme parmi vous, le bon esprit, le dévouement et l'attachement à la communauté.

" Nous partirons de Winnipeg à la fin de cette semaine [29]... "

En effet, le samedi suivant (29 avril), elle quitta l'Académie Sainte-Marie, l'unique maison de la communauté dans ce lointain Manitoba. Les onze religieuses qui s'y dévouaient avaient été encouragées, réjouies par une bonne mère. Celle-ci avait constaté avec bonheur que cette fon-

---

29 Circulaire du 19 avril 1880.

dation récente — elle ne comptait que six années — était déjà solidement établie.

* * *

Comment s'effectua le voyage de Manitoba en Californie ? Les chroniques de la maison-mère et deux lettres de mère Marie-Olivier en disent quelque chose.

A Saint-Paul, Minn., les voyageuses passent le dimanche chez une ancienne élève de Longueuil, Mary Ann Morley, devenue Mme Kelley, que mère Marie-Rose avait particulièrement estimée. Elles entendent la messe à la cathédrale, assistent à la bénédiction du saint Sacrement, au couvent du Bon-Pasteur, et vont voir, dans leur monastère, les religieuses de la Visitation. Mme Kelley, leur gracieuse hôtesse, mère de cinq enfants, habite une résidence princière... C'est une parfaite maîtresse de maison. Le lundi matin, après avoir " rafraîchi " le panier des religieuses, elle les reconduit à la gare et leur remet, pour Omaha, un billet donnant accès au wagon-salon. D'Omaha à Oakland, le voyage dura quatre jours.

Pour souhaiter la bienvenue à la supérieure générale, le Père King [30] s'était rendu à Sacramento, ainsi que soeur Marie-Antoine [31] et soeur Michel des Saints [32].

A onze heures et demie, les deux voyageuses entrèrent au couvent d'Oakland. Soeur Marie-Jean-Baptiste et ses

30 Aumônier du couvent d'Oakland.

31 Assistante du couvent d'Oakland.

32 Supérieure à San Francisco.

soeurs les accueillirent " avec une joie mêlée de larmes ": dans le coeur des fondatrices s'éveillait naturellement le souvenir d'Hochelaga, du vieux Longueuil, de la patrie, qu'elles n'avaient pas vus depuis 1868. La première émotion passée, elles furent tout oreilles pour écouter les moindres nouvelles du foyer religieux pour lequel l'attachement grandit — les missionnaires le savent — en raison de la distance et des années. Toutes voulaient entendre parler de chacune de leurs compagnes d'autrefois. Hélas! quelques-unes étaient malades; d'autres, mortes. Ces événements leur avaient été annoncés, mais la plume omet souvent les détails les plus intéressants; et puis, répond-elle aux interrogations comme le faisaient si obligeamment mère Marie-Olivier et soeur Marie-Elisabeth?

Une scène vraiment touchante a lieu dans les maisons lointaines lorsque la supérieure générale défait ses colis. Fidèle aux traditions familiales, elle ne manque pas d'apporter quelque chose à ses filles. Celles-ci, comme autrefois au foyer de leur enfance, entourent leur mère distribuant lettres et cadeaux. A Hochelaga, à Winnipeg, on a profité de la bonne occasion pour expédier, sans frais postaux, de longs récits tout pleins de charmants détails et de sentiments intimes qu'on ne voudrait pas confier aux voies publiques, des objets " très précieux " dont la douane ignore la valeur. Il fallait voir les destinataires briser les enveloppes d'une main fiévreuse,sourire à la vue d'un objet, essuyer des larmes à certains passages d'une épître, devenir soudain distraites ou rêveuses sous le charme d'une vision lointaine, se retirer un peu à l'écart pour mieux voir, sentir et comprendre; puis, revenir vers la bonne mère,

avec la simplicité de l'enfant, et lui faire admirer, qui une belle médaille, qui un scapulaire peint, qui un " coeur de sucre du pays ". Oh! les bons lots! Chacune apprécie le sien; toutes sont contentes; personne n'a été oublié.

Et la bonne mère regarde avec émotion; elle emplit ses yeux et sa mémoire de ce tableau vivant qu'elle exhibera plus tard à ses filles du Canada.

Un autre spectacle l'a ravie: celui de la belle nature. Elle en écrit ainsi aux soeurs de la maison-mère: " Le beau et le sublime se sont présentés à nous sous autant de formes que de couleurs variées... Le grand panorama de l'Ouest, tout empreint de la majesté de Dieu, s'est déroulé sous nos regards ravis. Plein d'harmonieux contrastes, il nous portait tantôt à l'admiration, tantôt à la prière. Nous ne nous lassions pas de le contempler avec ses hauteurs et ses précipices, ses bouleversements gigantesques, ses plages sablonneuses, sa verdure et sa neige [33]. "

" La veille de l'Ascension, " écrit-elle à soeur Marie-Lucille, " nous sommes montées à la hauteur de 3,242 pieds du niveau de la mer; il me semblait que nous pouvions toucher les nuages de la main. Le jour même de la grande fête, le panorama était si beau, les montagnes si majestueuses, que je me serais prosternée, les yeux pleins de larmes, pour adorer l'auteur de tant de merveilles. Le lendemain — ainsi va la vie — nous traversions le désert de Nevada.

" La Californie est magnifique. Oakland en est le jardin. La propriété des soeurs occupe un site exceptionnel [34]."

---

33 Lettre du 30 mai 1880.

34 Lettre du 12 mai 1880.

Dans la première lettre citée, elle décrit Oakland avec ses collines verdoyantes, et le lac Merritt offrant aux soeurs et aux élèves, avec l'avantage des bains de mer, l'agrément des promenades en bateau. " Les haies ", dit-elle, " sont de véritables murs de 15 pieds de hauteur. Dans ce riche pays, on récolte et on sème en même temps, de sorte que l'on se croit tantôt à l'automne, tantôt à la saison printanière. "

Puis elle passe aux choses immatérielles, principal but de sa visite. Elle s'édifie de l'esprit de foi des soeurs, de leur régularité, de leur intérêt à connaître comment les choses se font à la maison-mère. Elle s'attriste moins de leur éloignement lorsqu'elle rencontre les regards heureux de six cents jeunes filles qui semblent lui dire : " Voyez le champ cultivé par vos dévouées religieuses, et les fleurs qui s'épanouissent sous les regards de Jésus et de Marie [35]."

Les séances de distribution de prix, ayant clos l'année scolaire dans les maisons de la province californienne [36], y marquèrent aussi la fin de sa visite. Pour la mère, comme pour les filles, la tristesse de la séparation fut tempérée par les " au revoir en septembre ". Le chemin de fer du Pacifique canadien, le transcontinental allant de l'est à l'ouest, n'étant pas encore terminé, — il le fut en 1884— les voyageuses devaient revenir d'Orégon à San Francisco pour y reprendre la voie (Union Pacific Railroad) qu'elles avaient suivie en venant.

---

35 San Francisco, 30 mai 1880.

36 Depuis le chapitre de 1877, Oakland et Portland étaient appelées maisons provinciales.

* * *

Après deux jours sur mer, elles arrivent, le 7 juin, à Portland où se trouve la maison provinciale. " L'océan, indulgent pour moi, a été sévère pour ma compagne ", écrit mère Marie-Olivier. " Vous le dirai-je ? " continue la fine mère, " je sentis que le *pacifique* était mon domaine. " Elle y remarque " trois baleines qui font jaillir leur reconnaissance, en gerbes étincelantes de fraîcheur et de beauté [37] ".

Sur les soixante soeurs orégoniennes réparties en sept établissements, une quinzaine avaient fait leur noviciat à Portland. Parmi les autres, venues de Longueuil en 1859, et d'Hochelaga à diverses époques, près de la moitié ne l'ont que rencontrée, à l'époque des retraites annuelles. C'est pourquoi, soeur Marie du Sacré-Coeur [38] la présente à ses chères compagnes d'autrefois, par une lettre adressée à soeur Marie-Patrice [39].

Les soeurs de l'Orégon, à mesure qu'elles font connaissance avec la supérieure générale, la trouvent dévouée, prudente et bonne, telle qu'annoncée par l'économe générale. Toutes bénéficient de sa visite et en jouissent, mais à des degrés divers sans doute, car le thermomètre des saintes affections, variable comme l'amour qui se perd en Dieu, ne peut-il pas monter toujours ?

---

37 Lettre adressée à mère Marie-Stanislas, de Portland, 12 juin 1880.

38 Econome générale depuis 1877, elle avait été supérieure à Salem, de 1863 à 1877.

39 Econome de Salem.

Que dire du bonheur des religieuses qui ont connu soeur Marie-Olivier, il y a quelque vingt ou vingt-cinq ans ? Deux d'entre elles sont ses cousines germaines : soeur Marie-Euphémie et soeur Marie-Arsène ; deux autres, ses compagnes de Saint-Hilaire : soeur Marie de l'Assomption et soeur Marie-Hedwidge ; quelques-unes ont vécu avec elle à Longueuil : soeur Marie-Marguerite, soeur François-Xavier, soeur Marie de la Miséricorde, soeur Marie de l'Enfant-Jésus, soeur Marie-Isidore, soeur Marie-Françoise et d'autres. Toutes l'ont aimée. Maintenant qu'elle est supérieure générale, une affection nouvelle formée par la grâce — et pour cela même si pure et si forte — unit la tendre mère aux filles exilées, et son coeur se dilate en raison de leurs souffrances.

Dieu sait les durs travaux des vaillantes pionnières de l'Orégon. Les sept établissements de ce pays ne s'étaient formés qu'à force de courage et de constance, au prix de longues privations vaillamment endurées. La série d'épreuves n'était pas encore terminée pour les chères orégoniennes, comme il sera dit plus loin.

Du 6 juillet au 16, les soeurs de la province, réunies à Portland, y suivent les exercices de la retraite annuelle. Mère Marie-Olivier est à la disposition de ses chères filles. Chacune s'entretient avec elle de ce qui l'intéresse, pour recevoir ses conseils, son approbation, ses encouragements.

Durant ses moments de loisir, elle écrit aux soeurs du Canada :

" En finissant la retraite annuelle avec nos chères soeurs de Portland, ma pensée se porte tout naturellement vers vous qui devez aussi vous rendre bientôt à l'invitation du

bon Maître et vous reposer un peu. En vous souhaitant forces physiques, courage et bonne volonté, je prie Dieu de répandre l'onction de ses grâces sur ces jours de délassement spirituel, afin qu'ils abondent en fruits de vertus solides et de sainteté.

" Nos anciennes soeurs de l'Orégon sont souvent au milieu de vous par la pensée, et bien des fois vous êtes le sujet de leurs joyeuses récréations. Combien elles seraient heureuses de passer un jour à la maison-mère! de revoir leurs compagnes d'autrefois! de rencontrer celles qu'elles appellent, sans les connaître, du doux nom de soeurs! Mais n'est-ce pas empiéter sur le bonheur des élus que de souhaiter ces jouissances qui ne se trouvent qu'auprès de Dieu? Là seulement se fera cette belle et finale réunion.

" Vous avez appris, par mes lettres à mère assistante, que notre trajet sur le Pacifique a été heureux et rapide... C'est une autre merveille de la création que ces eaux vastes et solitaires, où Dieu semble nous toucher de si près, et dans lesquelles il s'est plu à reproduire ses plus majestueux attributs.

" La Colombie ne se compare pas avec le Saint-Laurent, ni par la transparence de ses eaux, ni par la beauté de ses rivages. Notre royal fleuve aurait droit de s'offenser du rapprochement.

" Salem, capitale de l'Orégon, avec son beau couvent, ses rues larges et belles, est vraiment la cité de la paix. Sa physionomie si différente de ses soeurs américaines nous donnerait à penser qu'elle s'est affranchie des lois d'activité incessante qui régissent la grande République. On dirait une ville jetée dans une grande sucrerie, tant les éra-

bles abondent. La Willamette roule ses eaux paisibles entre cette place et Saint-Paul, dans une solitude presque monotone. L'oeil ne rencontre guère que des arbres, véritables vétérans en habits de mousse, sentinelles promenant leurs regards d'une hauteur de quelque cent pieds. Il nous manque, à nous Canadiennes, nos chênes et nos peupliers.

" Saint-Paul a je ne sais quel attrait. C'est une paisible campagne, pleine de soleil et de verdure, qui invite à la prière et au repos. Là, dans un pieux sanctuaire, se trouvent les dépouilles mortelles de celles que nous avons connues et aimées... Qu'elles reposent en paix, ces chères soeurs, tandis que nous nous délectons du parfum de leurs vertus et de leurs héroïques sacrifices !

" Notre promenade au Grand-Rond, à travers un riche pays agricole, adossé à l'horizon par une magnifique chaîne de montagnes dont les pics touchent aux nues, sera parmi les plus charmants souvenirs de notre voyage. Du moment que nous franchissons les limites de la Réserve, la transition est évidente. Nous nous sentons en dehors des progrès de la civilisation. Nous sommes en face d'une nature que le sauvage ne se soucie pas de rendre plus belle, de visages plus bronzés que beaux, d'où l'intelligence n'est pourtant pas absente. Nous contemplons la montagne des Esprits sans qu'aucun daigne se manifester à nous ; et, si la tranquillité est parfois interrompue, c'est par le son du Chinook ou le pas d'un cheval, au regard abattu et paresseux, portant, sur son dos charitable, deux sauvages plus paresseux que lui.

" Le bon et saint Père Croquet, ami dévoué de ce peuple, se lamente de ne pouvoir empêcher la triste influence des

blancs sur ces peuplades. D'ailleurs, une longue expérience a démontré que le sauvage, malgré les efforts pour améliorer sa condition sociale, demeurera toujours enfant, et qu'il est plus accessible aux vices de la civilisation qu'à ses vertus.

" Le temps de mon départ de l'Orégon n'est pas encore fixé. Des circonstances inévitables me forceront peut-être à le retarder au-delà de mes prévisions. En attendant mon retour au milieu de vous, je sollicite la continuation de vos prières. Elles m'ont été si efficaces jusqu'ici ! Je vous prie d'accepter, avec l'assurance de ma bien vive affection, le souvenir fraternel que vous conservent vos anciennes et bien-aimées compagnes de l'Ouest[40]. "

* * *

Mère Marie-Olivier et son intelligente compagne consacraient leur temps et leur énergie au règlement d'affaires importantes. Certaines difficultés demandaient à être étudiées sur place pour être soumises au conseil général. Deux graves décisions auront pour résultats la fermeture de la maison du Grand-Rond (le 5 septembre 1880), et l'ouverture du couvent de Seattle (en janvier 1881). Une troisième question plus délicate allait traîner en longueur et faire gémir l'âme si pacifique de mère Marie-Olivier.

Il s'agissait de l'établissement de Baker City. Commencé dans l'épreuve en 1875, il s'était développé rapidement et prospérait, quand un curé de cette ville suscita des problè-

[40] Portland, 16 juillet 1880.

mes difficiles à résoudre. Il voulait non seulement faire adopter des livres de son choix, mais changer complètement le cours d'études déjà adapté à la province de l'Orégon. Nous ne suivrons pas, dans tous leurs détails, les péripéties de cette lutte de quatre années.

Cependant les circonstances deviendront de plus en plus difficiles. En 1884, on adressera un *factum* contre les soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie,aux Pères du troisième concile plénier de Baltimore. Quelques explications rédigés par M. l'abbé Caisse furent la seule défense de mère Marie-Olivier. Tout y est réfuté avec logique et mesure.

On n'aimait pas voir les soeurs recourir à la maison-mère, dans leurs embarras; M. Caisse répond par un argument *ad hominem* [41].

La supérieure générale, disait-on, ne peut gouverner les maisons orégoniennes parce qu'elle ne connaît pas la langue du pays. Et la conduite du pape gouvernant les catholiques du monde entier, bien qu'il ne sache pas toutes les langues? réplique le défenseur.

Les soeurs sont ambitieuses, égoïstes... Qu'on se rappelle leurs oeuvres et leurs souffrances, durant un quart de siècle. " Elles ne craignent pas ", écrit leur avocat, " d'en appeler au témoignage de tout le clergé qui les a vues à l'oeuvre, et des Ordinaires du diocèse qui ont trouvé en elles des filles obéissantes, dévouées et prêtes à tout faire

---

41 " Que penser du curé X, qui, dans son *Factum,* s'adresse à un évêque étranger, quand il a, à ses côtés, l'administrateur de son propre diocèse? "

pour procurer la gloire des saints noms de Jésus et de Marie [42]. ''

Les soeurs avaient été noblement défendues par l'aumônier de leur maison-mère. Malgré tout, le conseil général supprima, en 1884, cette maison, bien qu'elle continuât à prospérer.

Quelle épreuve pour l'esprit si conciliant, pour le coeur si loyal de mère Marie-Olivier ! Elle avait prié pour que ce calice, qu'elle but pourtant jusqu'à la lie, s'éloignât d'elle et de sa communauté. Dans l'été de 1880, avec soeur Marie-Elizabeth et les supérieures orégoniennes, elle avait beaucoup travaillé ce problème. Elle en prévoyait les complications.

Son expérience lui avait appris qu'il y a des questions insolubles, des opinions divergentes, des différends regrettables, mais nécessaires à la sanctification des serviteurs de Dieu. Sans les insuccès, ils seraient moins humbles, et, par là même, moins dignes de la miséricorde et des grâces divines.

Quelques jours avant son départ de l'Orégon, mère Marie-Olivier adressa à ses soeurs des adieux que la piété filiale a conservés :

'' En quittant le beau pays de l'Orégon où j'ai passé avec vous des jours si heureux, je sens le besoin de vous remercier et de vous dire combien votre bonne volonté, votre soumission, votre esprit de foi, votre attachement aux

---

[42] Brochure intitulée : " Quelques explications en réponse à un *Factum* du Rév. De Roo, recteur de Baker City (Orégon), contre les Révérendes soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie." Par le Rév. J.-C. Caisse, ptre. — Montréal, 18 octobre 1884.

coutumes et usages de la communauté ont rendu facile et consolant le devoir de ma visite officielle au milieu de vous.

" Je bénis Dieu particulièrement de ce que, fidèles observatrices de nos constitutions, vous conservez le véritable esprit primitif. Oui, notre vénérée mère Marie-Rose compte, en Orégon comme au Canada, des filles qui marchent sur ses traces.

" A mon retour à la maison-mère, ce sera un bonheur pour moi de me rappeler les vertus et l'esprit de sacrifice de mes chères exilées..

" Je forme des voeux pour que cette charité onctueuse, qui doit être la vertu caractéristique des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, vous fasse toujours trouver, dans l'union, la force de travailler à la vigne du Seigneur, vigne inculte dans ce pays où notre sainte religion hélas! est si peu connue, aimée et pratiquée !

" Veuillez demander à Dieu que mes imperfections ne soient pas un obstacle à l'oeuvre que je suis venue accomplir au milieu de vous [43]. "

Cette oeuvre, elle s'en est acquittée — comme d'ailleurs de tous ses devoirs — avec exactitude, force et suavité. Du 5 juin au 9 septembre, elle n'a cessé de se prodiguer, allant de Portland à Salem, à Saint-Paul, au Grand-Rond, aux Dalles, à Jacksonville, à Baker City.

Dans chaque maison, elle a su tout voir non seulement parce que sa charge l'y oblige, mais parce qu'elle s'intéresse à tout. Véritable mère, les sollicitudes, les succès et

---

43 Portland, Orégon, 1er septembre 1880.

les mécomptes de ses filles la trouvent toujours vivement et spontanément sensible.

A Portland, la veille de son départ, pendant qu'on préparait les malles des voyageuses, les soeurs s'empressaient d'apporter force lettres et colis; papiers et objets destinés à alimenter le bon feu des affections calmes et sacrées. Ces allées et venues créaient dans les corridors, d'ordinaire silencieux, une agitation inaccoutumée. " Qu'est-ce que cela? " demande mère Marie-Olivier, un peu nerveuse. L'explication reçue, elle dit, avec un bon sourire et en faisant quelques mouvements rapides inspirés par la scène: " Voilà! ces chères filles ont l'esprit vraiment missionnaire. " Le geste était une manière délicate de dire : " Vous marchez trop vite "; le sourire, un encouragement à cet échange de pieux souvenirs et de sentiments fraternels, de nature à entretenir dans une communauté l'esprit de famille. L'auteur de cette note remarque que, si les orégoniennes avaient l'esprit missionnaire, mère Marie-Olivier avait l'esprit délicat et fin [44]. Que d'autres qualités ne lui trouvait-on pas !

" La mission de mère Marie-Olivier ", écrira l'une d'elles en 1909, " semble avoir été de cimenter les liens de charité entre les soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, de façon que l'on pût dire avec vérité des filles de mère Marie-Rose: elles ne forment qu'un coeur et qu'une âme. Le religieux esprit de famille s'accrut, et les établissements lointains furent rapprochés de la maison-mère par des lettres circulaires plus fréquentes et autres preuves tan-

[44] Notes collectives des soeurs de l'Orégon.

gibles d'affection maternelle... Au plaisir de lire ces lettres françaises, venues de chez nous, s'ajouta la joie anticipée de connaître, un jour, les soeurs du Canada et d'aller voir ces lieux consacrés par la présence de mère Marie-Rose [45]. "

A mère Marie-Olivier, si bonne et tant aimée, qui promettait de si belles choses, qui avait des secrets sans nombre pour encourager et consoler, il fallait dire adieu. Que de sacrifices n'aurait-on pas faits pour la retenir! Elle-même eût été heureuse de demeurer encore dans ce séjour édifiant où les anciennes religieuses rappelaient, par l'austérité de leur vertu, la ferveur primitive de la communauté de Longueuil, et où l'on voyait la jeune génération marcher d'un pas ferme à la suite des aînées. Oh! qu'elle est forte l'union cimentée par l'amour divin! Cette force, ils l'éprouvent, les coeurs gros d'émotion à l'heure des adieux.

" Au moment de votre départ ", écrit Mgr Blanchet à mère Marie-Olivier, " je viens en mon nom, au nom du clergé et des fidèles de mon diocèse, vous remercier du bien immense que vos bonnes soeurs ont fait, en Orégon, depuis 1859, et par leurs enseignements, et par la vie exemplaire, pure et angélique, qui fait l'admiration des hommes et des anges.

" Votre long et pénible voyage pour venir les visiter ne fera que donner un nouvel élan à leur zèle pour le salut des enfants confiés à leurs soins et pour celui de leur perfection. Nous prierons pour votre heureux retour, et pour que

---

[45] Gleanings of Fifty Years, 1859-1909, pp. 199 et 200.

Dieu vous accorde de longues et heureuses années au milieu de vos bonnes soeurs[46]. ''

* * *

Les voyageuses prennent la mer le 10 septembre. Le 12 au soir, elles sont à San Francisco. L'année scolaire est commencée avec l'ardeur particulière à ce pays de la vie intense. Le 13, elles traversent à Oakland où, aux écoles de St. Mary et de St. Aloysius, s'est ajoutée celle de St. Lawrence (Temescal). La provinciale, soeur Marie-Jean-Baptiste, est comme une reine dans ce royaume prospère qu'elle régit depuis 1869. Les épreuves ne lui ont pas manqué; mais, '' après avoir semé dans les larmes, elle moissonne dans l'allégresse ''.

Mère Marie-Olivier et soeur Marie-Elizabeth font la sourde oreille aux sollicitations des soeurs, et se dégagent de leurs bras en faisant miroiter à leurs yeux mouillés de larmes l'espérance de relations plus suivies avec la maison-mère, soit par des lettres plus fréquentes, soit même par des voyages.

'' En vous quittant, '' leur dit mère Marie-Olivier, '' je sens le besoin de vous remercier de la facilité que vous m'avez donnée à remplir ma mission au milieu de vous. Vous vous y êtes généreusement prêtées par votre esprit de foi et par votre empressement à établir et à conserver les coutumes de l'institut. Une supérieure est heureuse de

---

46 Lettre de Mgr F.-X. Blanchet, archevêque d'Orégon, 9 septembre 1880.

trouver des sujets qui lui allègent ainsi le lourd fardeau de la responsabilité. Je vous le répète, je vous remercie bien sincèrement. Il est bon et salutaire que vos coeurs retournent quelquefois, en soupirant, vers le pays, vers la communauté mère.

" Vous puiserez à ces sources une augmentation de foi et d'esprit religieux pour lutter contre les dangers qui vous entourent. Dieu comptera vos soupirs et il les récompensera suivant la magnifique promesse faite à ceux qui quittent tout pour son amour.

" Qu'il bénisse votre grand dévouement en vous accordant la constante assurance de former pour la société de ce pays des femmes solidement vertueuses et chrétiennes, tout en vous conservant dans la ferveur, l'humilité et la charité de votre saint état.

"Non seulement j'emporte avec moi une heureuse impression de la belle et grandiose nature au milieu de laquelle vous vivez, mais, par-dessus tout, je conserverai un beau et frais souvenir de votre grand coeur envers moi et ma chère compagne, car nous partons plus assurées que jamais de la vérité de ces belles paroles de la sainte Ecriture: " Il fait bon pour des (frères) soeurs de vivre ensemble [47]. "

Après cette visite s'ouvrirent, entre mère Marie-Olivier et plusieurs de ces filles californiennes [48], des relations qui ne seront pas sans jeter quelque lumière sur la vie que nous relatons.

---

[47] Cahier de compte rendu, No I, p. 64.

[48] Mère Marie-Jean-Baptiste et les soeurs Marie-Antoine, Mathilde, Emilienne. Les réponses à la première n'ont pas été conservées.

* * *

Les voyageuses se rendirent à Chicago, le 11 octobre, puis à Détroit où la congrégation n'avait pas encore de pied-à-terre. En attendant, elles se hâtent de traverser la rivière et d'arriver chez elles, à Windsor. C'est là qu'on se repose parfaitement et qu'on ne cesse de revenir, mais non sans avoir visité les soeurs d'Amherstburg et de Sarnia.

Cependant, à Hochelaga, le temps de l'absence paraissait bien long. Plusieurs s'inquiétaient en relisant cette phrase de l'itinéraire tracé le 1er mars : " Le retour est projeté au mois d'octobre. " Enfin, le 20, une lettre annonce que " Windsor retient les chères voyageuses ". Alors soeur Marie-Joséphine [49], dont les intéressantes lettres ont tenu mère Marie-Olivier au courant des principaux faits de la maison-mère, écrit de nouveau. Cette fois, la main nerveuse trahit l'amour filial ému par l'inquiétude. Les phrases se succèdent courtes et sans liens.

" Nous étions bien inquiètes de vous. Nous vous savions parties de la Californie. Nous avions demandé à nos soeurs de Windsor de nous annoncer votre arrivée au Canada. Les journaux signalaient des avalanches dans les régions que vous avez traversées !... et pas de nouvelles ! Mère assistante ne vivait plus. Enfin une âme charitable nous assure que vous êtes saine et sauve chez nos soeurs ".

L'avalanche est terminée, soeur Marie-Joséphine est soulagée, mère assistante peut vivre puisque mère Marie-Olivier

[49] Soeur de mère Marie-Stanislas et de soeur Marie de Jésus.

vit encore. Le ton change, il devient même badin. La fille a retrouvé sa mère.

" Quand revenez-vous, bonne mère ? N'essayez pas de nous surprendre : nous sommes toutes sur le qui-vive. Arrivez de jour ou de nuit, annoncée ou non, nos coeurs sont tous à l'unisson pour vous souhaiter la bienvenue. Seulement, l'attente serait moins pénible, le temps pèserait moins si notre chère mère nous disait : " Prenez patience, tel jour je serai avec vous. " Nous sommes comme des voyageurs dans une gare : les heures s'allongent et les jours paraissent ne plus finir. Enfin ce sera bientôt fait à présent, et la joyeuse pensée de votre prochain retour fait supporter l'ennui. "

Suivent des pages de bonnes nouvelles dont la plus remarquable est l'achat de livres de références... "240 piastres de science imprimée... beau commencement pour les soeurs du noviciat et de la maison-mère qui n'auront plus besoin de recourir à la bibliothèque du pensionnat... mais il faudrait bien encore 1000 piastres pour compléter cette oeuvre ! "

Pendant qu'elle écrit, on lui apprend que mère Marie-Olivier arrivera le 12 novembre.

" Je m'arrête ; mère assistante a de vos nouvelles. "

Elle continue sa lettre d'une plume légère, presque ailée, allant et venant de la joie à la tristesse, de la gravité à la taquinerie.

" C'était bien vrai, chère mère, on avait de vos nouvelles !... Vous le dirai-je ? la plupart des soeurs sont désappointées ; elles espéraient vous voir avant le 12 novembre. Mais c'est le seul moyen de vous reposer un peu de votre

long voyage. Ici l'ouvrage vous attend, et dans notre affectueux égoïsme nous vous laissons à peine le temps de respirer.

“ L'annonce de votre retard a donné lieu à une scène dont vous eussiez joui, si vous aviez pu en être invisiblement témoin... Vous savez bien ce que font les enfants quand ils attendent leur mère. Le “ grand ménage ” avait envahi la maison : petites et grandes pièces, chambres et corridors, tout se frottait, tout se lavait, tout se blanchissait ; à peine pouvions-nous trouver un passage dans certains endroits encombrés de meubles. Enfin tout avait repris sa place avec un grand air de propreté et de fête. L'annonce de votre retard, c'était de l'eau froide sur le feu : “ Notre mère n'arrive pas encore ! — Seulement le 12 novembre ! — Encore vingt et un jours !... ” Parmi les exclamations, il y en eut une bien naïve et bien prosaïque. Vous la dirai-je ? pourquoi pas ? vous en rirez comme nous. Elle s'échappa tout naturellement de la contemplation de la propreté qui reluit partout : “ Mais les planchers vont se salir ! ” Un éclat de rire accueillit cette judicieuse réflexion. Quelqu'un proposa ironiquement de vous télégraphier cette nouvelle raison de presser votre retour. J'ai cru qu'il serait plus discret de l'écrire : au moins les étrangers n'en sauront rien.

“ En femmes pratiques, nous avons pris la résolution de faire contre fortune bon coeur et de nous consoler en pensant que vous êtes moins loin de nous et surtout que vous vous reposez de vos fatigues. ”

La fidèle correspondante donne ensuite le bulletin de santé des malades avec un détail touchant. C'est une âme

sympathique s'adressant à une tendre mère... Elle s'alarme de ce que la fièvre jaune sévit à Key West où elle avait été missionnaire (1871-74)... Elle se plaît à décrire une véranda qu'on vient de terminer à Hochelaga, à la grande joie des soeurs et des novices, ce qui la conduit à une description poétique : celle d'un bel automne canadien... "avec ses pluies de feuilles mortes". Enfin, à la douzième page, elle se décide à dire " Adieu, ma bien chère mère ; reposez-vous bien et revenez avant le 12, si vous voulez nous causer une surprise des plus agréables. Tous les messages des soeurs peuvent se résumer par ce mot : *Revenez.* "

Cette lettre intime, dont on nous pardonnera d'avoir donné de si longs extraits, montre les relations toutes familiales qui existaient entre mère Marie-Olivier et ses filles, et le genre de tendresse qu'on lui témoignait.

* * *

Comme elle l'a annoncé, mère Marie-Olivier arrive le 12 novembre, après neuf mois d'absence. Religieuses, novices, postulantes, élèves sont réunies dans le vestibule du pensionnat, pour lui souhaiter la bienvenue.

Enfin la voici ! M. l'abbé Caisse va lui-même ouvrir la portière de la voiture. En entrant, nos voyageuses s'agenouillent pour recevoir la bénédiction du prêtre ; traversant le vestibule, elles sourient à tous les sourires et retiennent des larmes de joie, alors qu'il s'en échappe des yeux de plusieurs. Dans la chapelle éclate un *Te Deum* d'actions de grâces.

A la salle du chapitre et au pensionnat, la mère générale relate quelques faits intéressants de son voyage. Aux novices elle parle de leurs petites soeurs de l'Orégon et de la Californie, les premières au nombre de trois, les secondes au nombre de dix, lesquelles, réunies, n'égaleraient pas le tiers de celles à qui elle a le plaisir de s'adresser. Elle entretient les élèves de la jeunesse écolière manitobaine, californienne et orégonienne, gentille, studieuse, aimable comme le groupe souriant que rencontre son regard charmé. Elle rappelle en termes touchants le souvenir des soeurs exilées: " Nous les quittions ", dit-elle, " le coeur gros et les yeux pleins de larmes... Le convoi nous enlevait toujours trop tôt à celles que nous aimons tant... Et nous voilà maintenant loin, bien loin de ces chères soeurs... "

Le lendemain, la mère générale et soeur Marie-Elizabeth se rendirent à Longueuil où eut lieu une vraie fête de famille. Vint le tour de Verchères " aux années d'or ", et de Saint-Hilaire " tout à neuf ", selon l'expression de mère Marie-Olivier. De là, le Richelieu toujours bienveillant, même sous son aspect de glace, permit aux voyageuses de glisser jusqu'à Beloeil " si bien nommé ", affirmaient-elles, après avoir contemplé tant d'autres beaux paysages.

Après une halte à Hochelaga, ce fut le tour des maisons du comté de Beauharnois. La nature de Saint-Timothée, aux yeux de mère Marie-Olivier, n'avait rien perdu de ses premiers charmes, de ceux qui avaient ravi ses regards de jeune fille : " J'ai vu ", dit-elle, " des sites grandioses et pittoresques, mais rien de plus varié, de plus gracieux. " Elle termine cette rapide tournée par le Nord, à Saint-Roch

de l'Achigan, et finalement à Saint-Lin, " relevé de ses cendres ".

Ces visites de mère Marie-Olivier, comme on les désirait! " A la nouvelle de son arrivée, nous étions folles de joie, " dit un témoin, " et, même en hiver, nous allions la rencontrer jusqu'à la porte de l'avenue ou du jardin. "

Maintenant, la supérieure générale a vu toutes ses filles à l'oeuvre, et, moins celui de Key West, tous les établissements de cette congrégation qu'elle aime d'autant plus qu'elle la connaît mieux. Cette affection grandissante, fondée sur l'estime, il est facile de la constater en lisant la circulaire du 15 décembre 1880.

Consacrant un paragraphe aux chères soeurs des maisons lointaines: " Que vous souhaiterai-je ", leur écrit-elle, "au commencement d'une année que j'emploierai tout entière à remercier Dieu de la consolation éprouvée au milieu de vous? " Après avoir cherché dans les trésors de sa foi et de son ardente charité, elle répond à sa propre question: " Qu'il vous accorde, ce bon Maître, le don inestimable de la persévérance; qu'il vous fasse,chaque jour, goûter davantage la suavité de sa croix divine. "

A toutes ses filles elle écrit: " Quels que soient les événements tenus en réserve par la nouvelle année, elle sera heureuse pour nous si nos coeurs religieux sont embrasés de cet amour des souffrances, qui nous rendra semblables à notre Epoux crucifié. Le chemin royal de la sainte croix, avec ses épines et ses cailloux douloureux, nous conduira là où sont arrivées la plupart de nos religieuses missionnaires. Aussi, que n'ont-elles pas obtenu avec les moyens restreints dont elles pouvaient disposer?...

" En Californie, nos soeurs instruisent plus de 1,200 élèves et viennent d'ouvrir une nouvelle école à Temescal. En Orégon, la maison du Grand-Rond, où le bien était devenu presque impossible, a été fermée, et on fondera bientôt un établissement à Seattle, sur le Puget's Sound. Un pensionnat est en construction à Winnipeg où les écoles sont prospères.

" Mais au prix de quels sacrifices nos missionnaires n'ont-elles pas acheté leurs succès!... Dans nos couvents du Canada, nous ignorons les privations journalières que s'imposent ces religieuses...; elles rencontrent à chaque pas l'indifférence et l'hérésie; ...plusieurs doivent remplacer la langue maternelle par une langue étrangère qui leur rappelle sans cesse la lutte à soutenir, loin de leur chère patrie... "

Puisque rien n'est plus désirable que la croix, comment mère Marie-Olivier consolera-t-elle ses soeurs canadiennes d'en avoir de moindres? Pour le coeur maternel il n'y a pas de problèmes. " Nous travaillons toutes à la même oeuvre, mes bien chères soeurs ", continue-t-elle, " et nous partagerons leurs mérites sans nombre, si, comme elles, nous savons souffrir. Telle est la nature de nos coeurs que, si les souffrances réelles manquent, ils s'en créent d'imaginaires lesquelles deviennent une occasion de mériter. Habituons donc nos âmes à être fortes contre ces attaques intimes presque toujours livrées par l'amour-propre ou la sensualité. La souffrance nécessaire au salut, Dieu, dans son amour, l'a semée partout. S'il a autrefois remplacé des armées par des frelons, il peut nous donner l'occasion de mériter, sans exiger les grands sacrifices qui effrayeraient peut-être notre courage peu exercé. "

A travers ces lignes, perce l'humilité de celle qui ne s'est pas enorgueillie à cause de sa position, qui n'a pas changé d'attitude malgré la dignité dont elle a été investie. Sa parfaite vertu, visible à tout oeil observateur, est pénétrée de tant de simplicité et de naturel qu'elle n'étonne aucunement et qu'il semble facile de l'imiter.

Certaine de la bonne volonté de ses filles, elle termine avec assurance : " Commencée dans ces dispositions, cette année nouvelle sera heureuse malgré toutes les traverses jetées sur notre chemin. Je vous la souhaite donc ainsi, mes chères soeurs, et je demande à Notre-Seigneur, pour toutes celles qui se pénétreront de son divin amour, les dons les plus suaves de son coeur adorable [50]. "

III

Le commencement de cette année 1881 apporta à mère Marie-Olivier une nouvelle aussi agréable qu'inespérée. Le vénéré fondateur de l'institut, Mgr Bourget, malgré son grand âge et ses infirmités, devait célébrer sa fête patronale à la maison-mère. Quel bonheur pour les religieuses ! Mère Véronique en pleurait de joie. Mais quel motif — il ne peut être que louable — a pu décider le vénérable octogénaire à quitter sa résidence de Saint-Janvier ? L'évêché traversait alors une crise financière des plus pénibles ; ému, alarmé, Mgr Bourget s'était dit : " J'irai dans les paroisses du diocèse et je tendrai la main à mes enfants. " Il exécutait son dessein. Partout on le recevait comme un

---

50 Hochelaga, 15 décembre 1880..

envoyé du ciel. " On baisait sa main avec dévotion; on mouillait de larmes l'aumône qu'on lui offrait; on lui demandait même des miracles[51]. "

Le 1er février, dans le vestibule du couvent d'Hochelaga, le personnel de la maison attendait, impatient et silencieux. Enfin parut le vieillard plein de zèle et de courage. Pendant qu'on s'inclinait pour recevoir sa bénédiction, le choeur entonna l'hymne d'actions de grâces. Dans la chapelle toute blanche, brillante de la lumière et de l'or des autels, Monseigneur reçut les hommages de la famille religieuse. L'aumônier, M. l'abbé J.-C. Caisse, en fut l'heureux interprète.

Pendant la soirée, l'archevêque entretint les soeurs des origines de la communauté. Il répondit avec grâce aux interrogations discrètes de mère Marie-Olivier, sur les choses déjà lointaines dont il avait été le témoin et souvent l'auteur. Ses paroles vraiment d'or, prononcées d'une voix faible mais pénétrante, furent religieusement recueillies.

Après l'heure trop rapide de ce délicieux entretien, mère Marie-Olivier et ses conseillères conduisirent leur hôte à sa chambre.

Le lendemain, il y eut messe pontificale et réception. Mgr Taché et quarante prêtres accompagnèrent Monseigneur dans la grande salle du pensionnat. Qu'il était beau à voir sur son trône d'honneur! Son air de bonté, sa modestie et jusqu'à cette apparence frêle qui attirait la sympathie, tout en lui charmait. De son regard profond, de toute sa physionomie s'échappait un tel rayonnement de paix et de

---

51 Chroniques de la maison-mère.

tendresse que les élèves, en le regardant, souriaient instinctivement. Elles faisaient plus que l'admirer, on peut dire qu'elles le contemplaient, tant la sainteté exerce sur l'enfance une fascination irrésistible. Elles vinrent, tremblantes et respectueuses, s'agenouiller à ses pieds, baiser son anneau et recevoir sa bénédiction. Chacune en se retirant laissait tomber discrètement son offrande dans une urne d'argent. Les supérieures des maisons de la province, à l'invitation de la supérieure générale, avaient aussi apporté leur obole, de sorte que le prélat recueillit, pour l'oeuvre de l'évêché, la somme de 503 piastres. L'année précédente, la mère générale avait offert, pour la même fin, la somme de 250 piastres. " Donnons généreusement ", disait-elle, " nous serons toujours en dette envers ce dévoué fondateur qui nous a consacré jadis, libéralement, des heures et des journées d'un temps bien précieux. "

Vers la fin de l'après-midi, après la bénédiction du très saint Sacrement, religieuses et élèves se réunirent de nouveau dans le vestibule. L'archevêque traversant cette foule agenouillée disait : " Je bénis ces chères enfants, je bénis leurs maîtresses dévouées, je bénis cette maison." — "Nous avons reçu les bénédictions d'un saint ", écrivait mère Marie-Olivier.

* * *

Elle annonçait en même temps son prochain départ pour Key West : " Le 12, je prendrai la mer sous la direction de la divine Etoile qui m'a déjà si heureusement guidée sur les flots du Pacifique [52]. "

---

52 Hochelaga, 7 février 1881.

Elle s'embarqua le 13 février, à New York, avec soeur Marie-Elizabeth, et arriva, le 17, à Key West. Elle écrit à mère Marie-Stanislas :

" Nous avons fait une belle et prompte traversée. Parties de New York, dimanche matin, à 7 heures, nous étions à Key West, jeudi à 3 heures de l'après-midi.

" Soeur Marie-Félicité et soeur Marie-Augustin nous attendaient au débarcadère. Après quelques minutes en voiture, nous étions au milieu de nos chères floridiennes. Les premières émotions passées, nous allâmes à la chapelle remercier le bon Maître de notre heureux voyage et le prier de bénir notre mission...

" Le couvent, vu de la mer, a l'apparence d'un château, avec sa tourelle au centre ; il est assez confortable bien qu'à demi terminé. Le terrain est grand et spacieux. Les cocotiers qui le bordent sont, à cette saison, couverts de feuillages et chargés de fruits. Les tamariniers sont en fleurs [53]. "

Le 19 mars elle note dans son journal :

" Messe et communion au couvent. Dans l'après-midi, une magnifique instruction sur la vie religieuse. Soeur Marie-Emile émet ses voeux perpétuels, et la cérémonie se termine par la bénédiction du très saint Sacrement. Veillée sur la piazza pour nous rafraîchir après une chaleur de 85°. Beau ciel étoilé ; nous contemplons avec ravissement la Croix du Sud [54]. "

L'isolement des soeurs de Key West leur faisait désirer un établissement à Tampa, ville américaine à l'ouest de la

---

[53] Key West, 5 mars 1881.

[54] Compte rendu de la visite officielle, No I, p. 76.

Floride. La supérieure générale le souhaitait aussi, mais elle ne voulait rien presser. A Hochelaga, quelques soeurs généreuses s'étaient offertes pour cette pénible fondation. A l'une d'elles, mère Marie-Olivier écrit le 24 mars:

" Tampa est silencieux, malgré l'agitation d'esprit de quelques soeurs. Vous connaissez le proverbe: Qui trop embrasse mal étreint; j'ajouterai: Qui va trop vite n'obtient rien. On a devancé le temps marqué par la Sagesse divine. Tampa nous échappe. " Go-ahead " est bien bon pour nos spéculateurs américains, mais pas toujours pour assurer les bases d'un édifice religieux.

" En attendant que vous franchissiez l'Océan, jouissez en paix des consolations que vous procure la Religion, et fortifiez-vous de plus en plus dans l'observance de nos saintes constitutions; alors vous verrez vos jours s'écouler limpides comme l'onde, malgré les bourrasques et les tempêtes, parce que vous serez habituée à voir Dieu dans vos maux comme dans vos joies.

" Adieu et au revoir, si l'Océan n'est pas mon tombeau. Nous avons eu un peu de tout: gros vent, pluies d'averse, éclairs et tonnerre; il ne reste plus qu'un ouragan. Mais nous n'attendrons pas au mois d'octobre pour l'expérimenter, les détails qu'on nous en donne suffisent. [55]. "

L'éloignement, la chaleur intense et autres misères excitaient la vive sympathie de la bonne supérieure pour ses filles du Sud; aussi n'aurait-elle pas voulu pour longtemps imposer une vie aussi pénible. Plusieurs missionnaires de Key West étaient revenues à la maison-mère. Songeant à

55 Lettre à soeur Marie des Anges.

l'une d'elles pour la maison projetée de Tampa, elle lui avait communiqué sa pensée. Lui voyant ensuite l'air un peu triste, elle lui dit: " Pensez-vous à Tampa, ma soeur?

— Non, ma mère, je pense au Canada.

— C'est bien, vous y reviendrez bientôt. Demandez-moi votre rappel à l'époque de vos derniers voeux."

La jeune soeur [56] n'y manqua pas et la supérieure tint promesse.

Après avoir encouragé et consolé de mille manières les soeurs floridiennes, les voyageuses, le 3 avril, reprirent la mer. Elle leur fut clémente.

* * *

Trois semaines furent consacrées aux soeurs de Rome (N. Y.), de Schenectady (N. Y.), de Rutland (Vt).

Là, comme ailleurs, on bénéficia de l'intelligente et affectueuse visite de mère Marie-Olivier. C'était le devoir qui l'amenait; mais elle l'accomplissait avec l'affabilité qui rend l'autorité aimable et le dévouement qui se fait tout à tous pour gagner les âmes à Jésus-Christ. Avec les fortes et les généreuses, elle tenait un langage énergique; avec les faibles et les timides, ses paroles étaient douces et persuasives. Toutes se trouvaient à l'aise avec elle.

Les notes fournies par des soeurs coadjutrices font autant l'éloge de l'humilité de ces dernières que de la condescendance de mère Marie-Olivier. Elles s'étonnent que la supérieure générale eût toujours un bon mot à leur adres-

---

56 Soeur Marie-Pétronille.

ser, qu'elle se plût même à les taquiner, qu'elle daignât non seulement les inviter à prendre avec elle une partie de " jeu de vertus ", mais les choisir pour partenaires. En agissant de la sorte, mère Marie-Olivier ne faisait que suivre l'inclination de sa bonne nature. Il lui était aussi facile — et peut-être davantage — de se pencher avec bienveillance vers les petits, les faibles, les humbles, que de s'élever, avec une grâce modeste, à la hauteur des grands, des forts, des personnages les plus distingués de l'Eglise et de l'Etat. A ses yeux, l'esprit naturel l'emportait, par le charme de la simplicité, sur l'esprit cultivé. Ce qu'elle appréciait par-dessus tout, c'était le rayonnement des belles âmes; elle ne manquait pas de le trouver en la compagnie des soeurs coadjutrices.

Mère Marie-Olivier ne faisait guère de visites sans rencontrer quelques parentes; elle en comptait déjà une vingtaine dans la communauté. La supérieure de Rutland, soeur François de Borgia, était la fille de cette tante chérie [57] chez qui, jeune fille, Marie allait aussi souvent qu'à l'église. La supérieure générale, tout en remplissant les devoirs de sa charge, eut donc, pour sa cousine germaine, des messages particuliers, et, avec elle, des entretiens plus intimes. " Tant qu'une préférence bien ferme pour le bon Dieu réside en la fine pointe de l'âme, " a dit Mgr Pie, " il faut laisser bonnement nos coeurs s'épancher en de naturelles et légitimes affections [58]. "

---

[57] Mme Amable Archambault.

[58] Histoire du cardinal Pie, par Mgr Baunard.

Pour rien au monde, cependant, elle n'aurait voulu sacrifier, en faveur de l'affection la plus légitime, un iota de ce que sa conscience lui dictait. Même, dans la crainte de céder à un penchant naturel, elle inclina, parfois un peu trop, du côté de la sévérité envers ses parentes. Elle leur refusait des privilèges qu'elle accordait aux autres, ce qui faisait dire à quelques-unes " qu'il n'était pas bon d'être nièce ou cousine de la supérieure générale ".

Malgré tout le contentement qu'elle éprouvait en la compagnie de soeur François de Borgia, mère Marie-Olivier, aussitôt sa visite accomplie, prit congé de ses chères soeurs de Rutland. Elle arriva le 28 avril à Hochelaga. Comme à l'automne de 1880, on fit aux deux voyageuses l'accueil le plus chaleureux, doublé de l'espoir de ne plus les voir repartir pour d'aussi lointains voyages.

* * *

Elles iront bien aux alentours, et d'abord dans le comté de Beauharnois. " Mère Marie-Olivier vient nous surprendre agréablement ", lit-on dans les chroniques de Saint-Timothée, à la date du 20 mai. "... Soeur Angèle de Mérici l'accompagne. " Et le 22 mai : " Soeur Marie-Elizabeth est venue hier soir rejoindre notre mère; toutes deux partent ce matin pour Saint-Louis-de-Gonzague... "

La lettre suivante est datée de Verchères, le 9 juin 1881 :

“ A soeur Marie-Emilienne, Oakland [59].

“ Savez-vous que nous devrions remercier Dieu de ce que la reconnaissance est une vertu rare; car, si toutes les âmes avaient cette longue et affectueuse mémoire des moindres bienfaits, on perdrait bientôt le mérite de plusieurs bonnes oeuvres. Et, sans vous en douter, vous vous êtes rangée du côté de celles qui se déclarent ennemies de mon vrai bien. Vous voulez me donner tout sur la terre... Mais non, je suis ingrate, vous m'offrez aussi des prières, et non seulement je les accepte, mais je vous en demande encore. Vos petites élèves m'ont causé une agréable surprise. Si j'étais en Californie, je les embrasserais en les remerciant de leur précieux bouquet. Veuillez du moins leur lire les quelques lignes que je leur adresse, et ne manquez pas de faire prier ces petits anges, pour les besoins spirituels et temporels de la communauté. ”

Le 22 juin, elle répond, d'Hochelaga, aux jeunes soeurs de la Californie qui lui ont écrit à l'occasion du 24 mai:

“ C'est un grand plaisir pour moi de revenir vers mes chères Californiennes... Je les remercie de leurs bons souhaits et surtout de leurs ferventes prières.

“ Vous êtes si bonnes et tellement remplies de l'esprit religieux qu'en retour je puis vraiment vous faire une petite confidence. Dans la vie religieuse, les fêtes ne sont pas généralement aimées de celles qui en sont l'objet, et je crois que vous en devinez bien la raison. Cependant, comme elles font redoubler les prières des soeurs vraiment recon-

---

[59] Soeur Marie-Emilienne, élève à Verchères lorsque soeur Marie-Olivier était supérieure de cette maison.

naissantes, je bénis le 24 mai qui fait descendre sur moi cette douce rosée du ciel. Mais, j'en suis certaine, vous n'attendrez pas à l'année prochaine pour renouveler l'offrande que je viens d'accepter comme bouquet et que je sollicite maintenant comme aumône... "

Le mois de juin se termina par les examens et les distributions de récompenses.

Le 12 juillet, à Beloeil, mère Marie-Olivier apprend la pénible nouvelle de la mort de sa bienfaisante amie de Windsor, Mme Ouellette. Immédiatement, au nom de la communauté, elle écrit à M. V. Ouellette:

" Le coup qui vient de vous frapper fait écho dans nos coeurs. Vous avez perdu une épouse tendre; vos enfants pleurent une mère dévouée, et notre congrégation, une amie et une bienfaitrice.

" Nous partageons donc une commune douleur. Mais nos larmes ne sont pas de celles qui coulent sans espérance, car de la chère disparue nous pouvons dire en toute vérité: " Bienheureuse celle qui meurt dans le Seigneur! " Elle repose déjà dans le sein de Dieu, nous en avons la douce conviction, cette femme au coeur fort, à l'âme noble et généreuse, qui faisait ses délices de soulager les pauvres, d'orner le temple de Dieu et de prier au pied du tabernacle. Non, elle n'est pas morte, elle vit là-haut, elle vit dans nos coeurs; et, pour celles qui l'ont connue dans une douce intimité, le souvenir de ses vertus cachées est plus agréable que le parfum des violettes.

" Paix à cette âme qui a souffert si chrétiennement! Oui, que la paix de Dieu lui soit donnée et que la force divine soutienne votre courage.

" Que M. Achille et Mlle Virginie trouvent ici l'expression de nos condoléances les plus sincères... [60]. "

* * *

Après la mi-juillet, les soeurs, par petits groupes, revinrent à Hochelaga, des diverses maisons de la province de Québec, quelques-unes même des pays lointains, selon la promesse de la mère générale. Au nombre de deux cent cinquante, elles firent la retraite prêchée par le R. P. Grenier, s. j. Puis, ce fut le temps des obédiences qui dispersent les soeurs et les éloignent plus ou moins du foyer religieux où elles ont renouvelé leurs forces et leur ardeur.

Quelques jours après leur départ, elles reçurent de mère Marie-Olivier la circulaire suivante:

" Déjà la voix de l'obéissance s'est fait entendre, et chacune s'est empressée vers le champ destiné à ses travaux. Combien de généreux sacrifices les anges n'ont-ils pas moissonnés !

" Une des intentions du jubilé, c'est d'obtenir que l'éducation demeure aux religieux et religieuses; notre Saint-Père le pape nous exhorte à nous rendre toujours plus dignes de l'oeuvre que la divine Providence nous a confiée; les instructions de la retraite ont convergé, en grande partie, vers l'éducation chrétienne. Tout nous engage à nous renouveler dans la ferveur de nos fonctions d'éducatrices. C'est à la veille de la lutte qu'il convient de s'armer pour la défense. Et, puisque Dieu daigne se servir de nous pour

---

[60] Beloeil, 12 juillet 1881.

les intérêts de sa gloire, ne devons-nous pas travailler avec une amoureuse ardeur?

“ Il est dit dans les saintes Ecritures que “ les lèvres du prêtre seront le siège de la science et de la sainteté ”. Puisqu'il a plu au divin Maître de nous rendre les coopératrices du sacerdoce, ne faut-il pas que de nos âmes rayonne la sainteté et que de notre bouche coule la science aimable qui captive et attire les coeurs? ”

Après avoir conseillé la perfection du devoir et du dévouement, elle en indique les véritables sources et les consolants effets:

“ Ah! mes soeurs, ne craignons pas les austères rigueurs de la croix: elles seules nous feront prospérer; elles seules nous rendront vraiment heureuses dans la religion. ”

Elle consacre un long paragraphe à Mgr Bourget, “qui trouve, dans son immense charité, la force de traverser l'Océan ”. Elle le recommande aux prières:

“ Une communion se fait tous les jours, ici, pour le succès de son entreprise, et l'*Ave Maris Stella* se dit dans la même intention. Un devoir de reconnaissance nous oblige à prier pour notre fondateur... Quelle que soit l'issue de sa laborieuse mission, cet admirable champion de l'Eglise n'en aura pas moins accompli une noble tâche[61]. ”

Mère Marie-Olivier, fidèle à sa promesse, avait fait revenir d'Orégon et de Californie, plusieurs des anciennes missionnaires, quelques-unes après une absence de douze, quatorze ou seize années. Parlant de ces chères exilées, elle dit: “ En revoyant les lieux qui leur rappelaient tant et de si

[61] Il allait à Rome s'occuper des affaires de l'université Laval.

chers souvenirs, leur émotion se traduisait souvent par des larmes; tant il est vrai que la parfaite jouissance n'est pas pour ce bas monde et que notre pauvre coeur, ici-bas, n'a qu'un même langage pour exprimer son bonheur et sa souffrance. ''

Malgré tout, ces grandes joies, on les aime, on en jouit en dépit des pleurs; la tendre mère le sait bien. Songeant aux soeurs de là-bas qui ne peuvent s'empêcher d'en souhaiter de semblables, ou qui, du moins, les accepteraient volontiers, elle écrit sous la dictée de son coeur :

'' Si les réunions de la terre ont une telle douceur, que sera-ce de celle qui nous rassemblera toutes aux pieds de notre vénérée fondatrice? C'est là, tout près de cette mère aimée et tant regrettée, que je vous donne le rendez-vous suprême, mes bien chères éloignées; c'est là que toutes vos soeurs espèrent vous rencontrer, en souhaitant, même pour ici-bas, une réunion qui soit l'avant-goût de celle qui nous attend là-haut [62]. ''

* * *

Avec la tendre affection de mère Marie-Olivier se manifestait son zèle pour l'avancement de la congrégation. Depuis l'heureux jour de l'approbation de l'institut, elle n'avait cessé de travailler à obtenir celle des constitutions. Mère Véronique du Crucifix avait fait une nouvelle rédaction des règles [63]. M. l'abbé Caisse avait revu ce manuscrit

62 Hochelaga, 23 août 1881.

63 Le premier livre des règles était celui des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, de Marseille.

destiné à la cour de Rome. Les lettres des archevêques et évêques intéressés à la congrégation arrivaient pour accompagner la requête.

Mère Marie-Olivier comptait avant tout sur le secours du ciel:

" Priez donc, mes chères soeurs, et faites prier pour qu'il plaise à Notre-Seigneur de nous donner cette nouvelle preuve de sa divine bonté. Un saint évêque nous a dit que le succès de cette affaire dépendrait de notre propre fidélité. Redoublons donc de vigilance sur nous-mêmes. Que nos obligations soient souvent le sujet de nos méditations et de nos examens; puis, revenons de bon coeur sur tous les points que la faiblesse humaine aurait pu quelque peu nous faire négliger. "

Dans cette même circulaire, elle fait l'éloge de la petite soeur Elizabeth de Marie, si promptement enlevée aux soeurs californiennes: " A mon passage en Californie, je fus édifiée de la tendre piété de cette jeune soeur. Elle était sacristine, et sa profonde vénération pour le très saint Sacrement pourrait être proposée pour modèle à toutes celles qui ont le bonheur de remplir ces saintes fonctions. Elle descendait toujours les degrés de l'autel pour faire la génuflexion. Il n'y avait rien de précipité dans sa démarche, et, quand elle était prosternée, elle avait l'air d'un ange en adoration. "

De la Californie, la pensée de la mère générale se porte vers la Floride d'où lui sont venues d'intéressantes nouvelles. Pourquoi ne pas les communiquer à toutes ses filles ?

" Notre nouvelle mission de Tampa est pleine d'espérance. Notre-Seigneur a voulu assurer sa prospérité par sa

sainte croix. Soeur Marie-Augustin et soeur Marie-Maurice, rendues depuis le mois de juillet, avaient préparé la maison et attendaient leurs soeurs avec impatience; celles-ci [64] furent retenues quinze jours à Key West par une quarantaine établie sur une rumeur de fièvre jaune. L'ouverture des classes étant annoncée, soeur Marie-Augustin se décida à commencer seule, quand une autre épreuve vint s'ajouter à la première: une caisse de livres fut retardée à Cedar Keys. La nouvelle école fit son début sans livres et avec une seule maîtresse au lieu de trois; mais les nombreuses élèves s'encourageaient chaque jour par l'espoir de voir arriver bientôt les religieuses attendues, et tout le monde était content. N'est-il pas vrai que la bénédiction du ciel vaut mieux que tous nos vains efforts et que Dieu fait son oeuvre sans nous quand il lui plaît? Enfin nos chères voyageuses eurent le courage de s'embarquer sur un *Schooner;* après trente-deux heures d'une heureuse traversée, elles arrivèrent à Manatee pour y subir la quarantaine. Huit jours après, elles étaient à Tampa. Des larmes de joie les accueillirent à leur arrivée, et les quatre missionnaires remercièrent ensemble la divine providence qui les avait enfin réunies...

"Nos soeurs de Key West sont tout heureuses d'avoir des voisines et un pied-à-terre sur le continent. Elles se sentent moins isolées quand elles pensent à leurs soeurs de Tampa. Cette station plus au nord sera favorable aux santés qui s'épuisent par la continuité des chaleurs [65]."

* * *

[64] Soeur Marie-Angélique et soeur Marie-Aurélie.

Vers la mi-décembre, les lettres des archevêques et évêques, relatives à l'approbation des constitutions, étant toutes arrivées et la supplique préparée, Mgr Fabre put expédier le tout à sa sainteté Léon XIII. Mgr Allard, procureur à Rome, devait s'occuper de cette importante affaire. " Vraiment la Providence est admirable dans ses vues ", écrit mère Marie-Olivier, " en permettant que celui qui a formé nos premières mères soit maintenant chargé de faire mettre le sceau à l'oeuvre qui lui a coûté tant de sollicitudes... [66]. "

L'examen sera long et minutieux.

* * *

Mgr Allard, répondant sans doute à une question de mère Marie-Olivier, avait écrit que les soeurs Marie-Madeleine et Marie-Agnès, véritables pierres fondamentales de la congrégation, méritaient de porter le nom de *mère,* bien qu'elles n'y eussent pas droit *ex-officio* [67]. Hélas! l'une d'elles à cette époque était gravement malade.

La supérieure générale, ayant accompagné le corps d'une soeur au cimetière du couvent de Longueuil, vit à l'infirmerie mère Marie-Agnès et la trouva dans un état de santé inquiétant; aussi ne voulut-elle pas retourner à Hochelaga avant d'avoir connu l'opinion du médecin. Comme le rapport de ce dernier ne fut pas du tout rassurant, la bonne

---

65 Hochelaga, 22 octobre 1881.

66 Circulaire du 18 août 1882.

67 Rome 21 décembre 1881.

mère demeura auprès de la malade. Celle-ci proposa elle-même qu'on lui administrât le sacrement de l'extrême-onction. La cérémonie se fit dans la salle du chapitre, où avait expiré mère Marie-Rose. Ce fut une consolation pour la mourante au milieu des vives douleurs qu'elle endurait. Cette amante de la croix qui, aux pénitences ordinaires de la vie religieuse avait ajouté des macérations sanglantes et des cilices, éprouva des douleurs si aiguës,durant les derniers jours de sa vie, qu'elle s'exclamait d'une voix lamentable : " O mon Jésus! que je souffre! " Mais elle ajoutait, en baisant son crucifix ou en le pressant sur son coeur : " Oui, mon Dieu! oui, pour votre amour, pour mes péchés! " Son agonie dura douze heures. Quand elle eut expiré, le prêtre qui l'assistait dit aux soeurs : " Cette religieuse est morte au milieu des plus cruelles souffrances, parce qu'elle était sainte et que la croix est le chemin du ciel. "

Mère Marie-Olivier qui connaissait les grandes et continuelles austérités pratiquées par la défunte, disait : "Quelle perte pour notre communauté! Mère Marie-Agnès était la victime chargée de nos expiations, notre bouc émissaire ; elle était aussi notre Moïse priant sur la montagne. "

* * *

Dès le début de l'année 1882, mère Marie-Olivier et son conseil s'occupèrent du chapitre général qui, croyait-on, devait se tenir au mois d'août suivant. De graves questions allaient se poser. En 1877, mère Marie-Olivier avait été élue pour cinq ans; mais, d'après les remarques, faites

depuis par le Saint-Siège approuvant l'institut, la supérieure générale devait être élue pour neuf ans. De plus, Rome avait proposé, pour la convocation et la tenue du chapitre, un mode qui présentait des inconvénients. Pour résoudre ces questions, plusieurs délibérations seraient nécessaires.

* * *

En attendant leur résultat, revenons à la correspondance de mère Marie-Olivier. Après la conversation, où l'âme sincère se livre spontanément à une amie, le meilleur moyen de connaître quelque chose du coeur humain, qui ne se révèle jamais qu'imparfaitement, n'est-ce pas la lettre, celle qui s'écrit comme on parle, sans brouillon, sans souci de la publicité, au fil de la plume, comme le faisait mère Marie-Olivier ?

Elle écrit à une nouvelle supérieure :

" Je vois avec plaisir que vous portez le fardeau avec courage. Que Notre-Seigneur soit votre force et votre conseil dans l'accomplissement de vos nouveaux devoirs. Vous voilà chargée d'une bien grande famille : religieuses et élèves, toutes doivent trouver en vous lumière et appui. C'est une terrible responsabilité. Mais vous avez la prière de votre côté, et que ne peut-on pas avec le secours d'en haut ?

" Je vous souhaite une âme confiante et un coeur élevé au-dessus des difficultés et des embarras inévitables de votre position.

" Votre expérience vous l'a dit, la croix se trouve par-

tout, et notre seul bonheur ici-bas est de l'accepter avec amour et générosité [68]. ''

Dans cette autre lettre apparaît une âme toujours prête à frayer la route vers les hautes régions. Elle s'adresse à une soeur qui se sentait étrangère dans un couvent de l'Etat de New York :

'' Chassez bien loin l'ennui et son entourage, comme vous en avez pris la résolution. Le bon Maître veut qu'on le serve toujours avec allégresse. Si l'éloignement et les privations paraissent durs à notre faiblesse, levons les yeux et voyons la magnifique récompense. Un prédicateur faisait un jour une touchante instruction à des religieuses sur ces belles paroles : '' Soyez filles de l'éternité. '' Oui, oublions quelquefois la terre, et tenons les yeux fixés sur ce qui nous attend là-haut, si nous voulons ne jamais perdre coeur dans la lutte. Mais, que craindrais-je pour vous? (Ici, elle fait allusion au nom de la soeur [69].) Les anges ne sont de la terre qu'en passant, et ils sont toujours prêts à voler où Dieu les appelle. Imitez-les et soyez une bonne missionnaire. ''

L'angélique soeur eut le courage de terminer son année à Rome (N. Y.), mais, aux prochaines obédiences, elle fut rappelée au pays. De Saint-Barthélemy, elle exprima sa satisfaction à sa bonne mère qui, à son tour, lui dit : '' J'ai remercié de toute mon âme le Maître des esprits et des coeurs d'avoir dirigé toutes choses pour votre plus grand bien.

---

68 Soeur Marie-Eugène, San Francisco, Cal., le 11 février 1882.

69 Soeur Marie des Anges.

" Vous paraissez tout feu, tout ardeur, pour l'avancement de vos élèves que vous avez trouvées arriérées dans la connaissance de Dieu et de la religion. Il y a du travail et du bien à faire, c'est ce qui vous encourage. Tant mieux, vous aurez les armes nécessaires pour combattre l'ennui, surmonter toutes les répugnances ; et vous ferez tous les sacrifices à l'aide du grand mot : Dieu le veut. Oui, Dieu permet tout ce qui arrive dans le monde, hors une seule chose, le péché. Répétez souvent cette mémorable prière : Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne [70]..."

Une soeur coadjutrice, ayant accepté un emploi qui lui paraissait d'abord au-dessus de ses forces, reçut de mère Marie-Olivier et conserva précieusement le billet que voici :

" Je remercie Dieu de votre bonne volonté à vous soumettre aux exigences de l'obéissance ; c'est l'unique moyen d'être heureuse et de couler des jours doux et paisibles au sein de la vie religieuse. Ne prêtez pas l'oreille aux cris de la nature, laissez-la gémir sans compassion. Etablissez votre demeure dans le tabernacle ; jetez dans le coeur de Jésus pensées, paroles, souvenirs, regrets, désirs qui tendent à vous replier sur vous-même. Demandez à Notre-Seigneur qu'il vous accorde cette grâce. Faites souvent cette prière. " Seigneur, que je sois tellement occupée et remplie de vous que le sentiment de moi-même diminue, s'efface et que je vive comme si déjà je n'appartenais plus à ce monde. " N'est-ce pas dans ces sentiments que nous devons vivre et mourir? C'est ainsi que je vous souhaite d'être ou de devenir en attendant la récompense promise à ceux qui auront vaillamment combattu. "

---

[70] Hochelaga, 17 novembre 1881.

Ces lignes émanent d'une âme vaillante, énergique, aussi bien que les suivantes adressées à la maîtresse des novices d'Okland [71] :

" Eh bien, chère soeur, continuez avec une nouvelle ardeur l'oeuvre si ardue mais si belle de la formation des épouses du Fils de Dieu ; prenez sans faiblir la serpe et le sécateur ; ne craignez pas de couper, de retrancher les branches nuisibles ou inutiles des plantes que vous cultivez, afin qu'elles soient dignes d'être transplantées dans le jardin scellé et fermé du céleste époux. "

Le 21 mars 1882, elle fait suivre la nécrologie de soeur Marie-Pierre de la réflexion suivante :

" Loin de plaindre celle que Notre-Seigneur daigna conduire par la voie douloureuse qu'il a choisie pour lui-même, demandons cet esprit de pénitence et d'humilité qui seul peut nous faire avancer dans les sentiers de la perfection religieuse. "

* * *

Mère Marie-Olivier, voyant que le conseil n'arrivait à aucune conclusion satisfaisante relativement à la manière de tenir le prochain chapitre, fit part de son embarras à l'évêque de Montréal. Mgr Fabre vint à la maison-mère le 29 mai 1882, étudia la question et trouva que le mode nouveau de convocation des capitulantes, indiqué par Rome, offrait des inconvénients.

Ce mode est ainsi exposé dans les remarques qui accompagnaient l'approbation de l'institut :

---

71 Soeur Marie-Antoine.

10e Remarque.—Il faudra dire dans les constitutions que le chapitre général doit se composer de la supérieure générale, des assistantes générales, de l'économe générale, de la secrétaire générale, de la maîtresse des novices, des supérieures locales des maisons qui comptent au moins six soeurs, et de plus d'une autre soeur qui devra être élue capitulairement et par suffrage secret, dans les maisons du pieux institut qui comptent au moins douze soeurs. ''

L'exécution de ce programme eût amené au chapitre un trop grand nombre de capitulantes et entraîné de fortes dépenses pour frais de voyages.

L'évêque suggéra de faire des représentations au Saint-Siège, et l'on rédigea les trois questions suivantes :

'' 1ère Question. — Devons-nous tenir notre chapitre général suivant le mode indiqué par la sacrée congrégation dans ses remarques de 1877 ?

'' 2e Question. — Comme nous ne sommes pas préparées à procéder d'après ce susdit mode, la sacrée congrégation nous permettrait-elle de suivre, pour la convocation et la tenue de ce prochain chapitre, le mode qui existait avant les remarques de 1877, et qui était en usage parmi nous, depuis le commencement de notre communauté ? Et, dans ce cas, la supérieure générale serait-elle élue pour cinq ans, comme le voulait la règle, ou pour neuf ans, comme le veulent les dernières remarques ?

'' 3e Question. — Si la sacrée congrégation ne croit pas devoir obtempérer à cette seconde demande, nous permettrait-elle de retarder d'un an la convocation de notre chapitre général ? Dans ce cas, nous sollicitons humblement l'autorisation pour la supérieure générale de continuer à gouverner la communauté avec ses mêmes officières.

Nous faisons ces trois demandes sur l'avis de Mgr de Montréal qui voit beaucoup d'inconvénients, du moins pour cette année, à procéder d'après les remarques de 1877. ''

La supplique fut adressée au procureur de la communauté, Mgr Allard, pour être soumise à la sacrée congrégation des évêques et réguliers.

* * *

Les vacances, comme d'habitude, s'écoulèrent paisiblement, joyeusement et utilement. Pour les mères et les soeurs d'Hochelaga, c'est un bonheur de recevoir les missionnaires, comme, pour celles-ci, de se rencontrer à la maison-mère où la réception est si cordiale. Puis, combien sont profitables ces réunions de professeurs qui s'occupent de pédagogie, de littérature, de sciences et d'arts ? Combien sont édifiantes ces visites aux infirmeries, où, en retour d'une sympathie consolante pour les malades, on apprend ces graves leçons que donnent la souffrance et la mort? Mais le bienfait par excellence, c'est celui de la retraite annuelle. N'est-ce pas durant ces jours de silence, de réflexions et de prières, que Dieu se révèle plus intimement? Comment ne pas leur accorder ses préférences quand on est religieuse!

* * *

D'après les recommandations de mère Marie-Olivier, durant cette retraite de 1882, les soeurs avaient beaucoup prié pour les affaires importantes de la communauté dont le Saint-Siège s'occupait. Par le zèle actif de Mgr Allard, la supplique suivante avait été présentée :

“ Très Saint-Père,

“ Les soeurs de la congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie, établies dans le diocèse de Montréal (Canada), humblement prosternées aux pieds de Votre Sainteté, se permettent de vous exposer que :

“ 1. Leur supérieure générale et les soeurs qui forment son conseil ont été élues, au mois d'août 1877, pour cinq ans, suivant leurs anciennes constitutions, en sorte que le pouvoir d'exercer leur charge expire cette année 1882.

“ 2. Quoique, parmi les animadversions faites sur leurs constitutions anciennes, lesquelles animadversions portent la date du 4 septembre 1877, la huitième dise qu'il est expédient de statuer que la supérieure générale sera élue pour neuf ans et qu'elle ne pourra pas être continuée dans sa charge sans une permission émanée du siège apostolique, il ne paraît pas à ces soeurs que l'élection de 1877 puisse avoir d'effet rétroactif.

“ 3. Ces mêmes soeurs sont prêtes à accepter toute disposition que voudra prendre la sacrée congrégation des évêques et réguliers par rapport à leur chapitre général, où doit se faire l'élection de la supérieure générale et de ses conseillères. Cependant, comme il est question d'établir une nouvelle manière de procéder à cette élection, et qu'à ce sujet les soeurs ont besoin de voir ce qu'elles auraient à faire, du consentement de l'évêque, elles supplient Votre Sainteté pour qu'elle daigne renvoyer à 1883 la tenue du chapitre général et proroger les pouvoirs de la supérieure générale et de son conseil. ”

" Rome répondit à cette supplique par un indult dont voici la traduction :

" En vertu des facultés spéciales accordées par Notre Très Saint-Père le pape, la Congrégation des Eminentissimes et Révérendissimes Cardinaux préposée aux affaires et consultations des évêques et réguliers, à raison des circonstances particulières qui ont été exposées, a prorogé le dit Chapitre de 1877 jusqu'à l'année 1886 et ordonne qu'en attendant, Celles qui gouvernent la Congrégation des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie continuent à la gouverner, et cela nonobstant toutes choses quelconques qui seraient contraires. "

" Rome, le 26 juillet 1882.

(L. † S.) Signé card. FERRIERI, *préfet.*
Ign. MAZOTTI, *secrétaire.*

" Vu et reconnu.

Montréal, 18 août 1882.

Signé : † EDOUARD-CHS., *év. de Montréal.* "

Mgr Fabre ne tarda pas à communiquer cet indult à mère Marie-Olivier. Celle-ci en donna connaissance à la congrégation par une circulaire en date du 30 août, fête de sainte Rose de Lima.

" Mes bien chères soeurs,

" Vous recevrez, avec la présente, l'indult du Saint-Siège, daté du 26 juillet, qui proroge le chapitre général de 1877 à l'année 1886, ordonnant que celles qui gouvernent la congrégation continuent à la gouverner. Nous étions loin de nous attendre à cette décision, mais la voix de Rome

est pour nous la voix de Dieu. Nous devons courber nos fronts respectueux et ne savoir plus qu'obéir. ''

Dans les six paragraphes suivants elle cite les remarques qui ont donné lieu aux représentations faites à Rome, au mois de mai 1882, et les trois questions ci-dessus mentionnées [72].

'' A ces trois questions '', continue-t-elle, '' Rome a répondu par l'indult ci-inclus. Comme le disait Mgr de Montréal en communiquant l'indult à la communauté : '' Cette élection a été faite par le Saint-Siège lui-même et elle se recommande tout particulièrement à votre esprit de foi et d'obéissance à notre saint Père le pape. ''

'' Ainsi donc le chapitre général ne se tiendra que dans l'année 1886. Prions beaucoup afin que le Seigneur daigne m'éclairer ainsi que nos mères conseillères pour que nous fassions tout le bien que la communauté a le droit d'attendre de nous.

'' Je vous apprends avec bonheur que l'examen de nos saintes constitutions se poursuit...

'' En jetant un coup d'oeil sur les événements de l'année, je me sens pressée d'attirer votre attention sur une pensée du compatissant saint François de Sales : '' Nous souvenons-nous assez de nos chers morts? '' Comme vous l'avez appris, sept de nos soeurs ont laissé un grand vide parmi nous. Ayons habituellement présent le souvenir de nos regrettées défuntes. Que l'exemple de leurs vertus nous serve de stimulant dans l'oeuvre de notre sanctification ! ''

---

[72] Page 259.

Elle parle de l'enseignement de la religion et conseille aux soeurs de relire et de méditer ce qu'en dit Mgr Fabre dans sa lettre pastorale du 1er mai 1877, sur l'éducation des jeunes filles. Elle les engage à se conformer au décret du dernier concile (17e) de Québec.

" Soyons parfaitement dociles à ces recommandations, mes chères soeurs, et Dieu bénira nos humbles efforts [73]. "

Elle sera également bénie en continuant, par la volonté de Rome, à gouverner la congrégation. Elle trouvera, dans l'obédience venue directement du Saint-Siège, un encouragement à l'exercice de sa charge si difficile. Mère Véronique du Crucifix et beaucoup de religieuses virent, dans cette nomination de mère Marie-Olivier, une récompense à sa respectueuse et filiale obéissance au chef de la sainte Eglise.

---

[73] Hochelaga, 30 août 1882.

CHAPITRE SEPTIÈME

SUPÉRIEURE GÉNÉRALE (suite)

(1882 - 1886)

I. Lettres de félicitations. — Lettres de condoléances. — Troisième centenaire de sainte Thérèse. — Mgr Bourget à Hochelaga. — Lettre de Mgr Allard. — Visite officielle dans la province de Québec (1883). — Décès de M. P. Archambault et de Mme Gaudette. — Visite de Mgr Smeulders, commissaire apostolique.

II. Visite annuelle (1884). — Le 24 mai à Hochelaga. — Extraits de lettres. — Départ de M. l'abbé J.-C. Caisse. — 25e anniversaire de la fondation de Portland (Or.). — Visite des maisons de l'Etat de New York et de la province d'Ontario. — 40e anniversaire de la profession des fondatrices de l'institut (8 décembre 1884).

III. Décès de mère Marie-Madeleine. — Quelques lettres. — Visite officielle (1885). — 25e anniversaire du couvent d'Hochelaga. — Décès de Mgr Bourget. — Une journée au bois.

IV. Changement d'aumônier. — Lettres et circulaires. — Procure des missions. — Manoir de Beauharnois. — Maladie du docteur Archambault. — Mgr Fabre, archevêque de Montréal. — Le 7e chapitre général de l'institut.

I

Le conseil élu en 1877 avait sagement gouverné. Il méritait la confiance de la congrégation qui, visiblement bénie de Dieu,croissait et prospérait. Aussi l'indult fut-il accueilli avec actions de grâces. De toutes parts arrivèrent des lettres

de félicitations. Les soeurs, par l'intermédiaire des supérieures et en union avec elles, s'empressèrent d'exprimer leur joie, de renouveler leur respectueuse obéissance.

" La bonne nouvelle qui vient de nous être transmise a réjoui nos coeurs. Combien nous sommes heureuses que la Sacrée Congrégation en ait décidé ainsi pour le bien de notre institut!.. " — " Nous bénissons la divine providence de la nomination faite par le chef de l'Eglise... " — " Bien que nous habitions un pays hérétique, nous avons plus de foi qu'il n'en faut pour accepter cette nomination avec bonheur. Toutes nous y applaudissons... " — " Si la bonne volonté de vos filles peut alléger quelque peu le fardeau si lourd qui pèse sur vos épaules,vous pouvez compter sur la nôtre, bien-aimée mère... " — " Nous nous sommes unanimement réjouies du décret de Rome au sujet de l'élection. Que Dieu soit béni! nous sommes-nous écriées..."

De Rome arrive la voix de Mgr Allard:

" La détermination prise par la Sacrée Congrégation, de proroger vos pouvoirs de supérieure jusqu'en 1886, vous laisse, sans doute, une grande responsabilité. C'est un nouveau sacrifice auquel vous ne vous attendiez pas; il est d'autant plus méritoire qu'il n'est pas de votre choix. Dieu, en vous laissant sous le poids d'un fardeau aussi pesant, veut avancer l'oeuvre de votre sanctification. Ayez confiance, ses grâces ne vous manqueront pas. [1]... "

Forte de ces paroles, du contentement des soeurs et des amis de la congrégation, surtout de la volonté de Dieu manifestée par le Vicaire de Jésus-Christ, mère Marie-Olivier,

[1] Lettre du mois de septembre 1882. *Archives.*

avec son assurance ordinaire, mais toujours modeste, va continuer l'oeuvre bienfaisante de mère Marie-Rose.

* * *

Dans ce VIIe chapitre de sa vie, vu sa correspondance plus continue, mère Marie-Olivier sera souvent son propre biographe en même temps que l'historien de son administration.

En octobre, deux lettres de condoléances laissent voir la tendresse de son coeur et la vivacité de sa foi.

L'une d'elles est adressée à soeur Marie-de-Jésus qui était à Sarnia lors du décès de sa bien-aimée soeur [2].

" Je viens pleurer avec vous... Mieux que d'autres, nos coeurs, en ce moment pénible, peuvent se comprendre, car nous subissons une perte qui nous est mutuellement douloureuse. Si les liens du sang vous attachaient à soeur Marie-Joséphine d'une manière bien étroite, la piété, la soumission et le dévouement en faisaient une soeur bien chère à tous les membres de la communauté.

" La mort vient de briser sous nos yeux l'objet de nos affections. Heureusement que, dans notre deuil, la foi nous fait voir la vie bienheureuse et le repos en Dieu qui sont la récompense de l'élue. C'est à quoi elle aspirait, cette bien-aimée soeur, lorsqu'elle me suppliait de la remettre entre les mains de Dieu et de ne pas m'opposer à la divine volonté par les prières et les sacrifices offerts pour sa guérison [3]... "

---

[2] Soeur Marie-Joséphine mourut à Hochelaga, le 1er octobre 1882.

[3] Lettre du 4 octobre 1882.

Dans ce même mois d'octobre, la mort enlevait aux soeurs de Windsor, dans la personne de M. Ouellette, un bienfaiteur dont mère Marie-Olivier ne parlait jamais qu'avec vénération et reconnaissance. A la fille affligée de cet ami généreux, elle se hâte d'offrir ses sympathies:

" Bienheureux ceux qui pleurent," a dit le Sauveur, "car ils seront consolés. " Vous serez d'autant plus l'objet de cette consolation promise aux affligés que votre douleur est profonde et chrétienne. La tombe qui vous a ravi votre mère bien-aimée est à peine fermée qu'elle s'ouvre de nouveau pour s'emparer du tendre père qui vous restait et qui était tout pour vous, dans votre deuil et votre isolement.

" Je sens le vide que la mort a fait autour de vous, ma chère enfant, mais je sais aussi que vos larmes sont mêlées de joies bien douces, car, " la mémoire de ceux que vous avez perdus est en bénédiction devant Dieu et devant les hommes ". Quel sujet de vous réjouir!

" Ils ont laissé un trésor de vertus à leurs enfants et à leurs petits-enfants. Que ceux-ci, Dieu le veuille, soient les imitateurs de la foi, de la piété, de la charité et de la générosité de ces grands chrétiens!

" Je vous confie, ma chère enfant, au Dieu de toutes consolations, et je demande la paix et le repos éternel pour ceux que j'ai tant estimés et aimés, pour ces insignes bienfaiteurs dont notre communauté conservera toujours un souvenir aussi précieux que reconnaissant. [4]... "

* * *

[4] Hochelaga, 31 octobre 1882. A Mlle V. Ouellette, Windsor.

Fidèle à la coutume établie par mère Marie-Stanislas, mère Marie-Olivier avait continué, depuis 1877, les bienveillantes relations avec le Carmel. Son grand coeur était si bien connu de la mère Séraphine du divin coeur de Jésus [5], que celle-ci n'hésitait pas à lui demander un service. C'est ainsi qu'à l'occasion du troisième centenaire de la mort de sainte Thérèse, elle la pria de vouloir bien faire décorer l'église de son monastère [6]. Accepter d'orner ce temple érigé par Mme Lussier et desservi par son frère, M. l'abbé Valois, c'était faire plaisir à une famille de bienfaiteurs, honorer la vierge d'Avila et attirer, par une oeuvre pieuse, les bénédictions de l'Auteur de tout bienfait. Il n'aurait pas fallu tant de raisons pour engager mère Marie-Olivier à se rendre avec empressement au désir de la vénérée prieure. Immédiatement donc, quelques soeurs se mirent à l'oeuvre, et tout alla si bien que la bonne mère Séraphine, ravie, émue, s'empressa d'écrire :

"La grâce et l'amour de Jésus.

"Ma très honorée et chère mère,

"Je ne sais comment vous remercier de tant d'obligeance, de charité, d'affectueux dévouement dont vous nous donnez des preuves en toute occasion ; nous en sommes profondément touchées et nous supplions le bon Maître de vous payer notre grande dette de reconnaissance.

"Je suis certaine que vous vous gênez beaucoup, chez vous, ces jours-ci, pour envoyer plusieurs de vos soeurs

---

5 Fondatrice du Carmel au Canada.

6 Ce monastère était en face du couvent d'Hochelaga.

travailler à la parure de notre église. Il nous semble voir, du haut du ciel, notre sainte mère fondatrice reposant, sur ces dévouées religieuses, un regard de bienveillance et de protection qu'elle étend sur toute votre communauté. ''

Suit une gracieuse invitation que religieuses et élèves furent heureuses d'accepter en assistant, par groupes, à l'une ou à l'autre des magnifiques cérémonies qui, alors, eurent lieu dans l'église du Carmel canadien.

Ces grandes manifestations faisaient vibrer l'âme enthousiaste de mère Marie-Olivier.

* * *

Le 9 novembre 1882, Mgr Bourget célébrait, à Boucherville,le soixantième anniversaire de sa prêtrise ; mère Marie-Olivier, ne pouvant assister elle-même à cette grande fête, se fit un devoir d'y être représentée.

Le 8 décembre, le vénérable archevêque, venu à l'église paroissiale d'Hochelaga pour y recevoir les offrandes des fidèles, se rendit chez ses filles des Saints Noms de Jésus et de Marie.

Laissons la supérieure générale raconter l'heureux événement :

'' La fête de l'Immaculée Conception a été pour nous comme un rayon du ciel tombant sur notre coin de terre. C'est la présence de Mgr Bourget, notre père et fondateur, qui a donné un nouvel éclat à cet anniversaire. Avec quel bonheur nous avons renouvelé nos voeux en présence de ce même prélat qui, à pareille date, il y a trente-huit ans, dans l'église paroissiale de Longueuil, recevait les premiers

voeux de nos fondatrices ! Ce saint archevêque nous a rappelé qu'en ce jour du 8 décembre 1845, dans une petite chambre obscure du couvent de Longueuil, il avait nommé mère Marie-Rose supérieure de l'institut naissant. Que de choses se sont passées durant ces trente-huit années! que de joies et de douleurs! que de bénédictions et d'épreuves! et comme le petit nombre trois a crû merveilleusement!

" C'est peut-être la dernière fois que ce vétéran de l'épiscopat a béni notre communauté; peut-être nous a-t-il adressé ses dernières paroles. Nous les avons recueillies comme un legs précieux. Son grand âge, sa faiblesse, ses cheveux blancs nous font pressentir que ce bien-aimé père touche au terme de son exil.

" Notre communauté vieillit aussi. Plusieurs d'entre nous ont dépassé le " méridien " de leurs années. Hâtons-nous de faire beaucoup de bonnes oeuvres, car, que sont dix, vingt et trente ans, dans le cercle déjà rétréci de la vie? Que chaque jour de cette nouvelle année soit si bien rempli et si bien pénétré de l'esprit de Jésus, — esprit de charité et d'abnégation, — qu'il tombe comme un fruit riche et mûr dans le jardin céleste où nous le retrouverons, pour en savourer la douceur, durant les années éternelles [7]. "

Le début de la nouvelle année, fidèle aux traditions, apporta force lettres,— joyeuses ou tristes,— à mère Marie-Olivier. Une particulièrement intéressante venait de Mgr Allard. Ces pages, comme elle les appréciait! Elle les lisait à la communauté. Les religieuses étaient tout oreilles pour entendre les avis d'un père dévoué et l'appréciation de faits

[7] Circulaire du 15 décembre 1882.

de l'histoire contemporaine portée au centre de l'univers catholique.

A son tour, mère Véronique du Crucifix reçut de Mgr Allard une lettre dans laquelle, après une exhortation vraiment paternelle, la préparant à un sacrifice, il lui annonce qu' "entre l'approbation de l'institut et celle des constitutions, il doit y avoir un intervalle de dix ans". C'est, dit-il, ce que vient de lui apprendre le sous-secrétaire de la congrégation des évêques et réguliers. Il ajoute qu'il sera bon de donner aux supérieures la raison de ce retard imprévu.

Mère Véronique du Crucifix, sachant bien que la pénible nouvelle allait frustrer la supérieure générale d'une de ses légitimes ambitions, la lui annonça avec ménagement et en versant des larmes. Mais elle fut consolée par sa généreuse novice d'autrefois qui lui dit : " Ne pleurons pas, ma mère ; ce que Rome fait est bien fait. N'est-ce pas qu'à notre âge il faut savoir attendre [8] ? " Les autres conseillères prononcèrent également leur *Fiat*.

* * *

Mère Marie-Olivier consacra le mois de février, celui de mars et une partie d'avril (1883), à la visite des maisons de la province de Québec. A son passage, les annalistes recueillent ses avis, ses conseils. Elles résument l'heureux événement de façons diverses sans doute, mais expriment toujours le contentement et la reconaissance : " Durant sa

---

[8] Les constitutions ont été approuvées, par mode d'essai, le 22 décembre 1886, et définitivement, le 26 juin 1901.

visite, notre bonne mère nous a consolées, encouragées, fortifiées... " — " Bénissons Dieu qui nous a fait retrouver en religion une bonne mère! " — " Nous pouvons emprunter le langage des apôtres et appliquer à notre mère ce qu'ils disaient de Notre-Seigneur: " Il a passé en faisant le bien. " — " Notre mère a des paroles réconfortantes qui font oublier les fatigues et les sacrifices. " — " Cette bien-aimée mère n'a séjourné que trois jours avec nous, car d'autres membres de la famille réclament sa présence [9]. "

* * *

Sa famille religieuse, si grande qu'elle fût, ne remplissait pas tout son coeur. Dans ce temple consacré à Dieu, où il y avait place pour toutes les nobles affections, un autel était réservé à l'amour filial et fraternel. Les parents de Saint-Antoine le savaient et tenaient mère Marie-Olivier au courant de leurs joies et de leurs tristesses.

Le 16 du mois d'avril au soir, à Hochelaga, elle reçut, de son frère Alcidas, un message annonçant la maladie grave de leur frère Pascal, dont elle apprit le décès dès le lendemain. Elle ne répond que le 21:

" Tes deux télégrammes m'annonçant, l'un, le danger de mort de notre regretté frère, et l'autre, sa fin, m'ont grandement affectée. J'étais alors retenue à l'infirmerie, et je ne pouvais t'écrire.

" Hâte-toi, mon cher Alcidas, de me donner les détails de la maladie et de la mort de ce bon frère. A-t-il pu se con-

9 Chroniques de 1883.

fesser? A-t-il réalisé qu'il allait mourir et fait à Dieu le sacrifice de sa vie? A-t-il reçu les derniers sacrements avec sa parfaite connaissance?

" Hélas! qui aurait cru qu'il pût mourir si tôt, lui plein de vigueur et de santé! Notre-Seigneur vient, comme il est dit dans l'Evangile, à l'heure qu'on y pense le moins. J'aime à croire que cette mort inattendue n'a pas été imprévue, car tout bon chrétien sait qu'il vit en mourant et qu'il meurt en vivant. La méditation de cette vérité ferait de la grande famille chrétienne une pépinière de saints. Ah! cher frère, profitons de la grande leçon que la mort nous donne pour devenir ce que nous ne sommes pas encore..

" Veuille remettre à notre belle-soeur la lettre ci-incluse. Puisse sa douleur être quelque peu soulagée par la pensée des suffrages abondants offerts par la communauté pour le repos de l'âme du cher défunt! Sans doute qu'il t'a confié le soin de sa femme et de sa jeune famille? Sois courageux et console ceux et celles qu'il a laissés pour déplorer sa perte. Tu seras maintenant le père de la famille, puisque la mort vient de nous ravir notre aîné. Sois toujours bon frère, bon époux, bon père.

" Mes meilleurs souhaits de santé à ta vertueuse compagne. A toi..., l'affection d'une mère et d'une soeur en Jésus et Marie [10]. "

Mère Marie-Olivier apprit bientôt que son bien-aimé frère était mort d'une fièvre pernicieuse compliquée d'une congestion de poumons. Il était revenu malade ainsi que son fils d'une sucrerie où ils avaient passé une partie de la

---

10 Lettre du 21 avril 1883, au docteur Archambault.

journée. Le docteur Archambault avait soigné avec beaucoup de dévouement son frère et son neveu. Le jeune homme était en voie de guérison, mais le père avait succombé muni des sacrements de la sainte Eglise. (Voir appendice III.)

La bonne lettre de mère Marie-Olivier, que le docteur Archambault avait remise à sa belle-soeur, fut longtemps conservée dans le coffret aux papiers précieux, et l'on se demande comment elle a pu disparaître. Tous en la lisant sentaient grandir leur affection pour une si bonne mère en même temps que leur amour pour le bon Dieu.

* * *

Avec les détails de la mort de son frère, mère Marie-Olivier avait eu de tristes nouvelles de la santé d'Eulalie, Mme Gaudette. Celle-ci ayant jeûné sévèrement durant tout le carême (1883), avait éprouvé des fatigues et des malaises inaccoutumés. Après un examen attentif, le docteur Archambault, son frère, constata un cancer à l'estomac. Il n'espérait pas sauver sa soeur, mais il pouvait la soulager. C'est pour la visiter souvent qu'il engagea M. Gaudette à quitter sa maison du rang de l'Acadie et à venir demeurer au village. Le projet ne tarda pas à s'effectuer, la malade étant particulièrement heureuse de se rapprocher de l'église.

Au mois de juin, le docteur Archambault, fidèle à prescrire de la joie, invita les filles et les soeurs religieuses de Mme Gaudette, à venir la voir. Soeur Saint-Olivier, de Saint-Jean d'Iberville, arriva d'abord; puis, soeur Saint-Alcime, du couvent de la Sainte-Famille (Ile d'Orléans),

dont soeur Saint-Isidore était la supérieure. Naturellement, la tante accompagnait la nièce. Quant à mère Marie-Olivier et à soeur Marie de la Présentation, elles durent faire le sacrifice de la visite proposée par le bon médecin.

Le curé de la paroisse, M. l'abbé Dupuis, apportait à la malade les consolations de la foi ; un mari attentif et des enfants dévoués trouvaient pour elle d'affectueux soulagements ; le médecin multipliait, avec ses visites du jour et de la nuit, les meilleures prescriptions. Tout cela n'empêchait pas l'affreux cancer d'étreindre sa victime.

Après le départ des religieuses qui l'avaient encouragée, soutenue, consolée, Mme Gaudette sentit que le reste de ses forces l'abandonnait. Elle demanda et reçut l'extrême-onction. Comme autrefois Mme Archambault à Marie, elle donna ses instructions à sa fille Augustine sur ce qu'elle aurait à faire après son décès.

Quelle virilité de caractère ! Mère Marie-Olivier ne s'en étonna point. Ce qui la surprit, ce fut la nouvelle de cette mort arrivée si tôt [11]. Elle en fut vivement affligée. En moins de quatre mois, elle avait perdu un frère et une soeur. Le 30 juillet était le dixième anniversaire de la mort de son père. Elle dirigeait une retraite de trente jours. Constamment à la disposition de ses filles, la vaillante religieuse sut retenir ses larmes et trouver dans son coeur les sentiments de cette foi vive qui élève, oriente et fait avancer rapidement sur la route de la perfection.

C'est ainsi que les affections de famille accroissaient, avec la puissance d'aimer, le dévouement de celle qu'on

---

[11] Le 31 juillet 1883.

appelait, en religion, du doux nom de mère. Une des notes les plus fréquentes données par les filles de mère Marie-Olivier est celle-ci : je l'aimais comme on aime une mère.

* * *

L'automne de 1883 ne fut marqué d'aucun événement notable. En décembre, mère Marie-Olivier fit de grands préparatifs pour recevoir un personnage annoncé par Mgr Fabre : Mgr Smeulders, commissaire apostolique.

" La cérémonie à la chapelle et la séance à la salle de réception",dirent les invités, "furent vraiment grandioses." Mais, ce qui parut intéresser davantage Son Excellence, ce fut la visite des pièces réservées aux religieuses. " Quelle pauvreté !" remarqua-t-il. "Quel contraste frappant avec la splendeur du pensionnat ! " Le distingué visiteur observait tout avec intérêt et se plaisait à interroger la révérende mère générale. Non seulement elle lui répondait gracieusement, mais elle le prévenait, toujours avec ce tact exquis, cette discrétion et cette mesure qui étaient la marque de sa distinction. Au noviciat, il fut charmé de la coutume qu'ont les postulantes de balancer la chaise de mère Marie-Rose, comme pour se donner l'illusion d'y voir paraître, comme en un berceau, de nouvelles petites soeurs. Au réfectoire, il remarqua le martelet de bois dont se sert la supérieure pour donner le signal du commencement et de la fin de la lecture spirituelle. Il admira l'aspect vraiment monastique de la maison-mère et tout ce qui lui révélait l'attachement aux usages primitifs.

Les personnages ne paraissaient pas intimider mère Marie-Olivier. Elle restait maîtresse d'elle-même et conservait son aisance; elle y ajoutait la gaieté, son à-propos habituel, bref, tout ce qu'il fallait pour faire l'honneur de l'institut qu'elle représentait.

II

Noël et les fêtes du jour de l'an passés (1884), mère Marie-Olivier entreprit sa visite annuelle dans la province de Québec, accompagnée de mère Véronique du Crucifix. Celle-ci essayait d'obtenir l'uniformité des méthodes pédagogiques, tandis que la supérieure générale s'assurait de la parfaite tenue des cahiers de compte et autres registres. C'était la partie sérieuse. Il y avait aussi les heures de délassement. Elles comptaient, et on s'en souvient. Dans les maisons où les soeurs étaient nombreuses, les jeunes formaient un second rang en arrière des plus anciennes afin de se rapprocher de leur bonne mère; quelques-unes venaient même s'asseoir à ses pieds sur le parquet, l'écoutant et la regardant avec complaisance. Elle leur rendait le change: " Il n'est pas pour moi de plus beau spectacle ", disait-elle, " que celui d'une réunion de soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. " A cet auditoire tant aimé, pour l'intéresser, l'édifier et le réjouir, elle décrivait des scènes admirées dans ses lointains voyages, citait des traits de zèle et de dévouement, racontait d'originales anecdotes. Non seulement elle avait le talent de bien narrer, mais elle possédait aussi l'art précieux de faire parler les autres.

Ce qui charmait aussi le regard de la bonne mère, c'était une classe de jeunes filles à la physionomie vive et pure ; alors son esprit et son coeur cherchaient à les suivre dans l'avenir. Elle leur demandait en souriant : " Que ferez-vous plus tard ? Y aura-t-il des religieuses parmi vous ? " Si, à cette dernière question, quelques-unes levaient la main, elle ne manquait pas de les voir en particulier pour s'assurer de la solidité de leur vocation et pour leur venir en aide au besoin. A celles qui n'avaient pas les moyens de continuer leurs études elle offrait une protection "royale". — " C'est le mot, disait une de ces privilégiées. Il n'y avait pas de limites à sa libéralité. Je pouvais apprendre le dessin, le piano, l'orgue même, si je l'eusse désiré, en un mot tout ce qui s'enseignait au pensionnat. "

" J'étais élève au couvent de Saint-Denis ", écrit une religieuse, " alors que soeur Saint-Isidore, supérieure, reçut la visite de soeur Marie-Olivier, venue de Windsor. Je trouvai à celle-ci un air si bon, si attrayant, d'une sérénité si joyeuse ; ses paroles et ses manières me parurent d'une simplicité et d'une convenance si parfaite que je me dis en moi-même : " J'entrerai dans la communauté des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie [12]. "

" Dans une de ses visites au couvent de Saint-Anicet, " dit une autre, " elle fut pour moi d'une bienveillance qui me toucha ; je l'observai ; et de la voir si heureuse, si affable, si noble de sentiments, éleva mon idéal de la vie religieuse. C'est ainsi qu'elle contribua beaucoup à ma vocation [13]. "

---

12 Soeur Marie-Sophie, actuellement provinciale à Longueuil.

13 Soeur Marie-Winifred.

Les visites de mère Marie-Olivier étaient donc profitables à la fois aux élèves et aux soeurs. Il est facile de comprendre le regret des unes et des autres, quand elles voyaient s'éloigner la bonne mère.

* * *

"Enfin ! me voilà de retour à la communauté ", écrit mère Marie-Olivier à la supérieure du couvent de Tampa (Fla.)[14]. " Depuis le 7 février, j'ai visité nos maisons, dans les comtés de Beauharnois, de Berthier, de l'Assomption et de Verchères ; il ne me reste plus que Longueuil où j'irai la semaine prochaine. Partout nos soeurs sont en bonne santé et très encouragées ; partout elles rivalisent de zèle et de dévouement dans la noble tâche de l'éducation. Dieu en soit béni !"

Après avoir souhaité à la supérieure et à ses soeurs les abondantes consolations du saint temps de Pâques, elle ajoute : " M. l'abbé de Bie, secrétaire de Son Excellence le commissaire apostolique, est venu dire la messe. Il nous a fait l'honneur de visiter la communauté et le pensionnat[15]."

C'était le bon temps pour la maison-mère que celui où elle possédait la supérieure générale. Il faisait bon entendre sa voix à la chapelle, au réfectoire, à la salle de communauté. Les malades aimaient à la recevoir dans leurs infirmeries où ses paroles sympathiques faisaient rayonner le contentement. Les départs étaient moins tristes quand elle accompagnait les missionnaires jusqu'au seuil de la porte.

* * *

---

[14] Soeur Marie-Léonide.

[15] Lettre du 15 avril 1884.

Le respect, la confiance, l'affection des religieuses pour leur mère, se traduisaient quotidiennement, mais d'une manière plus expressive à certains jours de fête.

L'anniversaire du 24 mai 1884 mérite d'être mentionné à cause des événements qui l'ont embelli. Lisons ce que mère Marie-Olivier en a écrit:

" La fête de Notre-Dame de Bon-Secours est une de celles dont nous aimons à perpétuer le souvenir, parce qu'elle fut belle, dès le matin, durant tout le jour et jusqu'à sa dernière heure qui fut le commencement de notre retraite mensuelle.

" A la sainte messe, le bon Maître reposa, pour la première fois, dans le ciboire mémorial que vos sacrifices lui ont offert. Je vous remercie, mes soeurs, de vos généreuses contributions. Que Dieu vous en récompense! J'ai la consolation de vous apprendre que la messe fut dite pour tous les membres de l'institut et que le célébrant [16] pria Jésus-Hostie de ne jamais permettre qu'une religieuse des Saints Noms de Jésus et de Marie fît une communion indigne,grâce que nous avons ardemment sollicitée avec lui et qui sera pour nous un gage de prédestination.

" C'est le 16 mai 1884, à l'issue de la messe, que Son Excellence Dom Henri Smeulders, commissaire apostolique au Canada, a béni le ciboire commémoratif de la retraite annuelle de 1883, en présence du R. P. de Bie, cistercien, et du R. P. Bernard, o. m. i. Ce vase précieux est d'argent doré, à double coupe, et orné de huit émaux dont les sujets sont comme suit: sur le pied: le crucifiement, la résurrection, l'agonie et la pieuse Véronique essuyant la figure de

[16] Le R. P. Bernard, o. m. i.

Notre-Seigneur... ; sur la coupe : la cène, Jésus donnant les clefs à saint Pierre, la multiplication des pains et la Samaritaine au puits de Jacob... Tous marquent l'amour souverain du bon Maître pour nous. En retour, hâtons-nous, mes soeurs, de correspondre à ses vues. Il ne demande que notre bonne volonté.

" Vers les huit heures, eut lieu la cérémonie toujours joyeuse de la prise d'habit... Dans l'après-midi, bénédiction du très saint Sacrement et visite de Mgr Bourget à la communauté. Le vénérable archevêque nous parla avec effusion de coeur, nous encourageant à suivre toujours la route tracée par nos premières mères. Ah ! qu'il fait bon voir un saint ! Tout chez lui porte à Dieu. Nous avons prié Sa Grandeur d'accorder un souvenir à nos soeurs missionnaires et à toutes nos oeuvres ; avec sa bonté de père, il a répondu que sa sollicitude s'étend à toute la famille des Saints Noms de Jésus et de Marie [17]. "

* * *

A quelques jours de là, le docteur Archambault apprend à sa soeur que le petit Joseph-Ignace se prépare à faire bientôt sa première communion.

La supérieure générale, dérobant quelques minutes à ses graves occupations, incline son âme vers cet enfant et lui dit :

" Je me réjouis avec vous du grand bonheur que le Seigneur vous accordera demain, et je prie beaucoup pour que

---

[17] Hochelaga, 31 mai 1884.

votre coeur soit une demeure agréable au divin Maître. Ce jour le plus beau de votre vie sera aussi le gage de votre futur bonheur. Le bon Jésus, entrant dans votre âme, en prendra possession et vous demandera amour pour amour.

" Toute votre vie, vous devrez être fidèle à vos promesses; et, je n'en doute pas, c'est là votre désir... Ah! je le sais, le petit Joseph-Ignace est prêt à tout et prouvera sa reconnaissance envers Dieu et ses bons parents, par sa piété, sa diligence et sa docilité...[18]. "

La lettre du 7 juin, à une soeur qui trouve difficile le support mutuel, renferme de précieux conseils.

" Un mot à la hâte au beau jour de l'exposition du très saint Sacrement, premier vendredi du mois.

" Tout est calme et recueilli autour de l'autel, et je ne suis pas peu portée à demeurer silencieuse. Néanmoins, j'exprimerai, sans compromis pour le langage parlé, les pensées qui me sont venues en lisant votre lettre.

" D'abord, je vous félicite de votre avancement spirituel que vous êtes heureuse de constater, et moi, de connaître. Continuez dans cette voie; ce sera votre bonheur.

" Le support mutuel vous paraît difficile. Oh! chère et bien-aimée soeur, c'est peut-être la plus lourde croix, la plus grande mortification de l'état religieux. Vous me demandez quelle conduite tenir dans une circonstance aussi pénible. Premièrement, il faut prier et prier beaucoup, une prière pleine de charité attirera la bénédiction d'en haut sur vous et sur le prochain. Deuxièmement, humiliez-vous devant Dieu en pensant aux bonnes qualités des personnes

18 Lettre du 3 janvier 1884.

avec lesquelles vous vivez. Qui sait si nous ne sommes pour rien dans le mal dont nous gémissons? Directement, non; mais, indirectement? Il y a ici tout un examen de conscience à faire.

" Fénelon a dit quelque part: " Les croix bien souffertes acquièrent une autorité infinie et donnent bénédiction à tout ce qu'on fait. " Ainsi, ma chère enfant, faites amas de biens spirituels en acceptant avec amour et reconnaissance toutes vos petites croix journalières.

" Soyez saintement joyeuse: l'âme, dans cette disposition, court, vole, dans la voie de la perfection...[19]. "

Dans sa circulaire du mois d'août, elle insiste sur le grand devoir de l'éducation.

"L'éducation véritable n'est autre chose que la formation du Christ dans l'âme. Mais qu'est-ce que former le Christ dans l'âme de l'enfant? et comment cela peut-il s'effectuer? C'est faire passer dans l'intelligence les pensées du Christ, c'est inspirer au coeur les sentiments et les affections du Christ, c'est enfin courber la volonté sous le joug de la volonté divine. Nous pouvons y réussir en suivant Notre-Seigneur pas à pas, afin de l'étudier plus profondément et de copier plus exactement le parfait modèle qu'il nous offre. Oh! tâchons, mes chères soeurs, de correspondre aux desseins du Maître. Il veut, pour mieux nous façonner dans le moule de son divin amour, nous fondre dans le creuset de l'abnégation et de l'oubli des choses de la terre. Dans la prière et la méditation quotidienne, une bonne

---

19 Lettre conservée aux archives.

religieuse trouve les lumières requises pour bien conduire ses élèves, pour leur donner des principes solides. ''

Après avoir indiqué les moyens, elle exhorte :

'' Travaillons à attacher l'esprit et le coeur de nos élèves à la vérité ; faisons-en des femmes fortes, qui marchent dans la route du devoir, qui ne louvoient pas, tantôt à droite tantôt à gauche, donnant une main à Dieu et l'autre à Satan. ''

S'adressant en particulier aux institutrices, elle attire leur attention sur l'importance relative des matières de l'enseignement :

'' D'abord, enseignez les sciences fondamentales nécessaires ; puis, les sciences utiles ; enfin, l'agréable, c'est-à-dire les beaux-arts, si vous en avez le temps et les moyens. ''

Elle commande énergiquement :

'' Bannissez de la musique, du chant et de la peinture, toute légèreté ; donnez à vos élèves le goût des oeuvres classiques qui seules sont l'expression du beau ; et, surtout, évitez la vanité qui se glisse jusque dans les ouvrages de fantaisie.

'' Qu'une méthode simple et précise éclaire votre instruction ; et, pour résumer avec saint Paul : '' Enseignez avec sobriété, piété et justice. ''

Dans un dernier paragraphe, après avoir remercié Dieu de ce que l'année a été calme, paisible, heureuse surtout par le grand nombre de vocations et le don de persévérance accordé aux novices, elle constate avec une tristesse presque glorieuse :

'' La mort a bien réclamé ses victimes, mais toutes sont tombées après avoir vaillamment combattu les combats du

Seigneur ; et, j'en ai la conviction, elles sont allées recevoir la récompense " du bon et fidèle serviteur [20] ".

Chaque circulaire de la mère générale apportait un renouveau de vie dans ce corps moral que forme une congrégation : c'était comme un flot de sang plus généreux jaillissant du coeur dans les veines et donnant la meilleure impulsion : celle qui correspond aux besoins du moment et que l'autorité établie reçoit de l'Esprit-Saint.

La plupart des soeurs ne recevaient jamais d'autres lettres de leur mère générale, mais à celles qui lui demandaient des avis et des encouragements particuliers, elle les donnait aimablement :

" ...Quand une enfant reconnaissante me réitère l'expression des meilleurs sentiments de son âme, je rends grâces à Dieu et je m'humilie.

" Je suis heureuse de vous savoir moins souffrante, du moins plus résignée à l'épreuve. Dites-moi, ma chère soeur, si Dieu veut nous tenir clouées à la croix, pouvons-nous, en épouses fidèles, lui refuser soumission ? Oh ! souffrons amoureusement, puisque dans la douleur est le gage de la véritable félicité et que l'épreuve la plus longue n'est qu'un moment, comparée à l'éternelle récompense [21]. "

* * *

Le grand événement de l'automne fut le départ de M. l'abbé J.-C. Caisse (3 octobre 1884). Durant neuf ans, ce

---

20 Hochelaga, 22 août 1884.

21 Lettre du 1er octobre 1884.

digne prêtre, par la supériorité de son intelligence et la bonté de son coeur, avait rendu à la congrégation des services inoubliables. En arrivant à la maison-mère, son premier soin avait été de faire une étude approfondie des constitutions afin d'en saisir l'esprit et de mieux diriger, vers leur idéal de perfection, les religieuses placées sous sa conduite.

Ses sermons à la chapelle, ses instructions à la communauté et au noviciat, à la fois substantiels et littéraires, furent souvent résumés par les soeurs et même par les élèves, qui en admiraient la forme élégante et facile.

M. Caisse contribua beaucoup à l'approbation de l'institut; secondé par mère Véronique du Crucifix, il fit une nouvelle révision des règles, travailla à la composition du cérémonial et à celle du coutumier. Il entreprit aussi d'écrire — sans pouvoir la terminer—la vie de mère Marie-Rose.

Véritable bienfaiteur de la communauté, il fut toujours prêt à l'assister de ses conseils, à la recommander et à la défendre au besoin, par ses paroles et par ses écrits. En ce mois d'octobre 1884, il rédigeait cette fameuse brochure dont il a été question dans le chapitre précédent; elle fut publié le 18 octobre.

Il s'intéressait à la formation spirituelle et intellectuelle des élèves, saisissant l'occasion de les diriger, de les instruire, de les encourager.

Il légua au pensionnat d'Hochelaga une somme suffisante pour assurer annuellement, à perpétuité, une médaille d'or offerte, au nom du pape régnant, à l'élève la plus méritante par la conduite et le succès dans l'étude de la religion. Il promit de dire une messe pour le repos de l'âme de chacune des soeurs dont il apprendrait la mort.

On conçoit les justes regrets causés par le départ d'un tel ami. Mère Marie-Olivier perdait en lui un guide sûr, un conseiller sincère. Dans une prochaine circulaire (celle du 22 décembre 1884), elle se fera un devoir de transmettre les derniers avis de ce sage directeur, et de rappeler à ses filles les bienfaits de ce prêtre " selon le coeur de Dieu ". Elle recommandera ensuite " le respect et la confiance " — ce dont elle-même donnera l'exemple — " envers celui qui aura dorénavant charge de nos âmes ".

Le 5 octobre, elle souhaita la bienvenue à M. l'abbé Beauchamp et le présenta aux soeurs et aux élèves.

Quelques jours après, le 10, M. l'abbé Caisse écrivait à mère Marie-Olivier:

" Je viens vous remercier de la bonne et trop élogieuse lettre que vous m'avez adressée en votre nom et au nom de votre bonne et belle communauté. Je ne mérite pas tout ce que vous me dites; si, cependant, j'ai fait quelque chose au milieu de vous, il faut en remercier le bon Maître, qui sait se servir des plus vils instruments pour sa plus grande gloire. Pour nous, quand nous avons travaillé et arrosé, laissons à Dieu le soin de donner l'accroissement et n'oublions pas que nous ne sommes que des serviteurs inutiles. "

Dans une autre lettre non datée, il écrit:

" Vous avez une excellente communauté, et vous êtes une très bonne religieuse. Pour vous personnellement, soyez tranquille; vous n'avez qu'à continuer votre vie de sacrifices jusqu'à la fin, et je vous promets le ciel. "

* * *

Mère Marie-Olivier se tourne maintenant vers ses filles de l'Orégon, si affligées à cette époque, pour les féliciter du 25e anniversaire de leur arrivée en ce pays lointain. Elle s'adresse aux courageuses fondatrices de 1859 :

" Je ne pouvais être muette à l'occasion de la fête qui vous réunit. Vous le savez déjà, une de mes plus grandes consolations est de partager celles des soeurs missionnaires, surtout des chères exilées.

" Laissez-moi vous féliciter pour chacune des vingt-cinq belles années de dévouement et de sacrifices que le Seigneur vous a accordées. Qu'ils sont riches et nombreux les mérites que vous avez acquis ! Dieu a été glorifié par votre immolation journalière, et notre communauté est reconnaissante des exemples de générosité que vous lui léguez. Réjouissez-vous, mes chères soeurs, puisque votre contentement est celui des servantes fidèles et le prélude de l'éternelle félicité.

" Nos mères se portent bien et vous transmettent leurs meilleurs souhaits de santé et de bonheur. Toutes nous désirons ardemment qu'il vous soit donné de célébrer les noces d'or, le 21 octobre 1909 [22].

"Vous voudrez bien accepter mon modeste cadeau comme je vous l'envoie, c'est-à-dire de tout coeur. Ne soyez pas étonnées, c'est la croix que je vous décerne. Dites-moi, mes chères soeurs, pouvons-nous trouver ailleurs de quoi satisfaire notre désir d'union au bon Maître ? C'est au pied de la sainte croix qu'il convoque ses amis de prédilection [23]. "

---

22 Quatre des douze fondatrices orégoniennes vivaient en 1909 ; ce sont les soeurs François-Xavier, Marie-Fébronie, Marie-Perpé-
23 Hochelaga, 14 octobre 1884.
tue et Marie-Julie.

* * *

Vers la fin d'octobre, mère Marie-Olivier, accompagnée de mère Véronique du Crucifix, visita les maisons de l'état de New York et celles de la province d'Ontario. Après avoir vu les soeurs à l'oeuvre, dans leurs classes, dans les cours de récréation, dans les salles d'ouvrage, de dessin, de musique, elle s'entretint avec chacune, l'interrogeant en particulier sur sa santé, son emploi, ses difficultés et ses succès, ses peines et ses joies. Cette sollicitude du détail, cet abandon maternel qui faisait croire qu'elle n'avait jamais qu'une affaire au monde, celle du moment, mettait en lumière le véritable et affectueux dévouement de mère Marie-Olivier.

* * *

Elle revint à Hochelaga pour la fête de l'Immaculée-Conception. Ce 8 décembre 1884 était le 40e anniversaire de la profession religieuse des fondatrices.

Il y eut, la veille, séance au noviciat et décoration symbolique fort appréciée de la mère générale. Sur un fond rouge se détachait une vigne de laquelle deux colombes s'étaient évidemment envolées; l'une reposait sur un des bras du crucifix surmontant le chiffre 40, l'autre planait à mi-chemin, entre la vigne et le Christ. La première représentait mère Marie-Rose, et la seconde, soeur Marie-Agnès. Une troisième colombe, sur la branche la plus élevée, faisait songer à mère Marie-Madeleine, prête à suivre ses deux compagnes dans la patrie. Enfin, deux autres, sur le cep

même de la vigne, figuraient les deux plus anciennes religieuses après les fondatrices : mère Véronique du Crucifix et mère Thérèse de Jésus. Le portrait de Mgr Bourget, dans un cercle de lumière, dominait la scène.

Chant, dialogue, adresse formaient un tout avec la décoration. Au nom des soeurs liées par les derniers voeux, mère Marie-Olivier remercia les novices d'avoir reporté les esprits et les coeurs vers les sources aimées et salutaires.

" Depuis le 8 décembre 1844, " dit-elle, " 601 religieuses ont pris les mêmes engagements que nos mères fondatrices ; et, de ce nombre, 113 forment au ciel, — j'en ai l'espérance, — un groupe de vierges des Saints Noms de Jésus et de Marie, protégeant leurs soeurs d'ici-bas. "

Aux membres éloignés de la maison-mère elle écrit :

" Quelle gloire pour nos fondatrices d'avoir levé un si noble étendard ! Quelle consolation pour nous de constater que tant de vierges se sont sanctifiées en remplissant nos devoirs, en observant nos constitutions ! Il nous est offert de les suivre dans les voies de la sainteté : l'honneur et la grâce nous invitent à faire revivre les vertueux exemples qu'elles nous ont légués. Ah ! marchons d'un pas ferme dans la route tracée par nos devancières, puisque, nous en sommes assurées, elle conduit à un terme heureux. Le trajet ne sera pas long. Disons-nous souvent : tout passe, et, après le peu de jours qui nous reste, viendra l'éternité. Peu importe que nous ayons ici-bas des joies ou des peines, pourvu que nous soyons éternellement bienheureuses.

" Je vous souhaite une bonne année suivie de plusieurs

autres toutes utilement employées à la conquête d'un bonheur sans fin [24]. ''

Quelques jours avant d'écrire cette circulaire, le 18, elle répondait à soeur Marie-Antoine [25], qui avait eu le privilège d'assister au jubilé des soeurs de l'Orégon :

'' Je suis heureuse d'apprendre que vous avez fait un si beau voyage et je bénis le Seigneur qu'il ait été aussi favorable à soeur Marie-Blanche. Puisse cette bonne soeur conserver tout ce qu'elle a gagné et être en état de se dévouer pour sa chère communauté !

'' Vous êtes bien bonnes, à Oakland, de procurer à soeur Marie-Ignatius, de l'Orégon, l'avantage d'être traitée par les meilleurs médecins de San Francisco. On voit que l'intérêt général de la communauté fait oublier le *mien* et le *tien*.

'' Je comprends ce que vous avez dû éprouver en revoyant des soeurs chéries, après vingt-cinq ou trente ans.

'' En effet, ainsi que vous le dites, la moisson est grande sur les côtes du Pacifique et il y a peu d'ouvrières. Vous avez été à même d'admirer le dévouement de nos chères orégoniennes. Dieu seul pourra les récompenser !

'' Oui, ma chère soeur, formez des novices selon le coeur de Dieu, qui n'aient d'autres désirs que leur sanctification et celle des élèves confiées à leurs soins.

'' Nous avons eu un beau *triduum* prêché par un père jésuite [26]. J'aime à croire que vous avez été favorisées comme nous en cette circonstance. Ah ! que ne puis-je faire partager aux soeurs missionnaires ces fêtes du coeur ! ''

---

24 Hochelaga, le 22 décembre 1884.

25 Missionnaire en Californie.

26 Le R. P. Lopinto.

III

Les novices, à la fête du 8 décembre, en représentant une troisième colombe prête à s'envoler, avaient été prophètes. En effet, à partir du jour de Noël, l'état de santé de mère Marie-Madeleine devint inquiétant. A cette saison, mère Marie-Olivier, ne pouvant s'absenter de la maison-mère, pria mère Marie-Stanislas de se rendre à Longueuil, auprès de la malade. Pâle, affaiblie, impuissante, la vénérable octogénaire ne conservait qu'à force d'énergie les restes d'une vie épuisée. Le 30 décembre, elle reçut le sacrement de l'extrême-onction et le saint Viatique. Les premiers jours de l'année 1885 furent les derniers de sa longue carrière si bien remplie par la foi dans la prière, le zèle dans l'enseignement et l'humilité dans l'obéissance religieuse.

* * *

Le 3 janvier, mère Marie-Olivier écrit à son frère Alcidas :

" Je me hâte de vous remercier bien cordialement des voeux que votre bonne lettre me transmet...

" Vous m'avez devancée, et je ne m'en plains pas, car vous devez cet égard à mon droit d'aînesse... Mes souhaits ne sont que la répétition de ma prière quotidienne pour vous et votre petite famille. Si Dieu les exauce, vous jouirez longtemps d'une bonne santé et vous recevrez d'abondantes faveurs spirituelles.

" Je ne ferai pas de voeux particuliers pour madame Archambault ; qu'elle prenne une large part dans les vôtres,

bon frère, et vous n'en souffrirez aucun détriment... Que le petit Joseph-Ignace trouve ici un grand merci pour son intéressante lettre et l'assurance de mon plus vif intérêt. Que Dieu bénisse et conserve ce cher enfant pour votre félicité !

" Je suis parfaitement de votre avis; mieux vaut vivre plus longtemps avec moins d'argent que d'abréger ses jours pour amasser plus de biens. Rappelez-vous que vous êtes non seulement indispensable à l'affection de votre épouse et de votre enfant, mais que toutes vos soeurs ont profondément à coeur de conserver leur dernier frère. Vous n'en doutez pas, c'est notre voeu de chaque jour.

"Je vous remercie de votre dévouement envers la famille de notre regretté Pascal. Vous rendez heureux les enfants de ce cher frère... "

" Votre bonne lettre ne m'a pas étonnée, " écrit-elle à soeur Marie-Lucille, "car,depuis longtemps, je connais votre bon coeur... "

Aux voeux de la tendre mère, pour le rapide avancement de sa chère fille dans le chemin de la perfection, succède l'expression d'une vive sympathie à l'égard d'un ancien ami :

" Je suis des plus peinées d'apprendre que votre bon curé [27] est sérieusement malade. Je répète avec vous : " Mon Dieu ! s'il fallait que nos soeurs de Windsor perdissent ce protecteur, quelle épreuve ! " Je prie Dieu de le conserver pour le bien de son Eglise : c'est un pasteur si zélé et si exemplaire !

---

[27] M. l'abbé Wagner.

" Les journaux vous ont sans doute appris la maladie de Mgr Bourget; tout espoir cependant n'est point perdu. Dieu est le souverain médecin qu'il faut consulter dans la prière et intéresser à la guérison de notre vénéré fondateur et de votre bon curé[28]. "

* * *

Pendant les mois de février et de mars, la mère générale, accompagnée de mère Véronique du Crucifix, fait dans la province de Québec sa tournée habituelle, interrompue par de courtes haltes à la maison-mère.

Nous la trouvons, le 13 avril, à Hochelaga, à son pupître, la plume à la main.

" Un mot de réponse à votre lettre du 29 mars, avant mon départ pour Beloeil et Saint-Hilaire ", écrit-elle à une soeur qui, sans doute, est sous le coup de quelque épreuve.

" Voyez donc, ma chère soeur, comme Dieu est ingénieux à nous procurer des occasions de mérite, ou, plutôt — devrais-je dire — combien nous sommes habiles à tourmenter notre pauvre coeur! Dieu le veut ainsi pour nous détacher de la terre et nous élever vers lui. Ah! ne nous arrêtons pas aux instruments dont il se sert pour faire cette opération divine dans nos âmes; baisons seulement la main qui la dirige et soumettons-nous avec amour à la souffrance qu'elle impose...

" Je m'acquitterai avec plaisir de votre message auprès de M. notre aumônier[29]; il est en bonne santé et remplit

---

[28] Lettre du 9 janvier 1885.

[29] M. l'abbé Beauchamp.

son ministère à la minute; bel exemple de régularité pour nous [30]. ''

* * *

Pendant que mère Marie-Olivier achève sa visite, les soeurs d'Hochelaga préparent sa fête ainsi que le 25e anniversaire de la fondation de la seconde maison-mère.

Le 23, elle reçut les voeux des novices à qui " l'inexpérience voile les mille sacrifices inhérents à la charge de supérieure générale ''. Le 24, c'est le tour des élèves. Elles trouvent, dans la nature, les symboles des vertus de leur bonne mère: " La transparence du firmament, c'est la simplicité qui laisse voir Dieu au-dessus de tous les intérêts humains; le soleil du mois de mai, c'est le rayonnement de cette inépuisable bonté dont tout être sent la douce chaleur. ''

La bonne mère écoute cette poésie en souriant et renvoie à Dieu l'encens qui s'en échappe; car, "sans sa grâce,'' dit-elle, " il ne peut y avoir ni admirable simplicité, ni bonté attrayante, pas plus que, sans sa volonté il n'y aurait le vaste firmament et le bienfaisant soleil. ''

Après avoir reçu des hommages et des remerciements, mère Marie-Olivier s'apprête à exprimer la reconnaissance de la communauté envers une famille de bienfaiteurs.

Dans l'après-midi du 29, M. l'abbé Valois, sa vénérable mère et sa soeur, Mme Lussier, invités à se rendre au couvent, y furent accueillis dans le vestibule, par mère Marie-

---

30 Lettre du 13 avril 1885.

Olivier, les conseillères et plusieurs anciennes religieuses. De la bibliothèque où l'on avait causé, la mère générale invita ses hôtes à la suivre au noviciat. Sentences et décorations rappelaient le premier usage de cette pièce ayant servi de chapelle temporaire. M. l'abbé ne put que louer le goût délicat des novices de 1885, mais il avoua que toute leur habileté et leur art n'avaient pas surpassé la parure de fleurs naturelles [31] apportées de Longueuil pour orner l'autel, au matin du 29 mai 1860.

Dans la grande salle du pensionnat, également décorée, on avait élevé un trône sur lequel M. l'abbé se plaça ainsi que Mme Valois et Mme Lussier. L'adresse rappela ce jour printanier où, " aux premiers feux d'un soleil brillant, se dirigeait, vers le nouveau couvent d'Hochelaga, un groupe de six novices et de seize postulantes appelées par la générosité d'un insigne bienfaiteur ".

" Ce grand chrétien, alors couronné de cheveux blanchis dans l'accomplissement du devoir, n'est-il pas, aujourd'hui, auréolé de la gloire que lui a mérité la pratique des vertus [32] ? "

Son épouse lui a survécu. Sexagénaire aveugle, elle attire la sympathie et la vénération. C'est avec une grâce touchante qu'elle reçoit les hommages des religieuses et des élèves. Celles-ci offrent aussi l'expression de leur vive gratitude à M. l'abbé, " dont la main généreuse a soutenu la fondation de son bien-aimé père ; " et à sa soeur, pour la bienveillante coopération à l'oeuvre de famille. "

---

31 Royal-Georges de cinq à six pieds.

32 M. Simon Valois était mort le 5 décembre 1866.

A mère Thérèse de Jésus, appelée à Hochelaga pour cet anniversaire, — ayant été à la peine, il était juste qu'elle fût à la gloire, — on offrit des voeux et des félicitations.

La fête se termina dans le temple du Saint Nom de Marie élevé par la munificence du regretté père; dans ce sanctuaire où la mère et la fille ont si souvent prié; au pied de l'autel où le fils célébra tant de fois le saint sacrifice. M. l'abbé, assisté d'un diacre et d'un sous-diacre, donna la bénédiction du saint Sacrement. Comme il aimait beaucoup les belles cérémonies et tout ce qui pouvait relever le culte, la mère générale n'avait rien épargné pour la décoration de l'église. L'or et les lumières resplendissaient, les fleurs naturelles embaumaient, les guirlandes encerclaient si gracieusement les colonnes et ornaient si bien les murs que, le soir venu, on regrettait de les faire si tôt tomber.

* * *

Hélas! quelques jours après, on dut draper de tentures noires cette même chapelle.

" Nous avons appris ce soir ", relatent les chroniques, à la date du 8 juin, " le décès de Mgr Bourget, arrivé vers les quatre heures cet après-midi..."

Durant plusieurs jours, on ne parla que de l'archevêque défunt, on recueillit les moindres détails de sa vie édifiante. Pour la congrégation, cette mort était un vrai deuil de famille.

La supérieure générale, dans une circulaire, rappelle les bienfaits de Mgr Bourget envers la communauté. Elle invite les soeurs à la reconnaissance, exprime le désir que

le saint sacrifice soit offert dans toutes les maisons de l'institut, pour le repos de l'âme du fondateur, et suggère qu'on applique, à cette fin, un mois de suffrages. " Les soeurs professes, " ajoute-t-elle, " seront libres d'en faire davantage. A la maison-mère, sera chanté un service solennel avec anniversaire... "

Elle termine par cette apostrophe:

" O père bien-aimé! vous qui avez veillé avec tant de sollicitude sur notre petit troupeau, qui l'avez nourri si abondamment lorsqu'il suivait votre houlette pastorale, du haut du ciel, bénissez-le, et daignez ne point le perdre de vue... "

Le service annoncé fut chanté le 19 juin par Mgr Taché. Aucune manifestation joyeuse ne fut permise à la séance qui mit fin à l'année scolaire.

Les soeurs, revenues à la maison-mère pour les vacances, furent avides d'entendre parler de celui dont l'éloge était plus que jamais dans toutes les bouches.

Mère Véronique distribuait des objets bénits par le pieux fondateur; les malades le priaient pour obtenir leur guérison; toutes les soeurs, invoquant un nouveau protecteur au ciel, faisaient leur retraite annuelle avec un redoublement de ferveur.

* * *

Entre la retraite et l'obédience annuelle, pour entretenir l'esprit de famille et récréer les soeurs, mère Marie-Olivier, selon son habitude, accorda un grand congé au bois. Immédiatement après déjeûner, une procession de religieuses se

rendit à la limite de la propriété, sur le côteau ombragé de grands arbres. Durant la matinée, la forêt fut explorée en tous sens.

Vers midi, la cloche et la faim rappelèrent, à l'entrée du bois, les groupes dispersés.

On commençait à se placer autour des nappes étendues sur l'herbe et garnies de pain, de légumes et d'ustensiles, quand une voix s'élève: " Une voiture! — C'est notre mère! — Oui, c'est elle ", redisent toutes les soeurs qui, joyeuses, se dirigent vers

> ...le chemin montant, sablonneux, malaisé,
> Et de tous les côtés au soleil exposé.

— Bonjour, notre mère, bonjour! Quelle agréable surprise vous nous causez! — Je viens me reposer un peu avec vous d'un travail pénible. — Ah! oui, les obédiences! les nominations! — Il m'en coûte de vous envoyer *promener*, et surtout d'imposer à de jeunes épaules le fardeau de la supériorité. "

En parlant de la sorte, la bonne mère promenait sur ses chères filles un oeil qui se faisait pénétrant, scrutateur, pour saisir l'impression produite par les paroles qu'elle venait de prononcer.

Mais trève aux pensées sérieuses! Elle se dirigea vers l'endroit où pétillait gaiement le feu de branches sèches ; elle regarda avec complaisance les crêpes qu'on retournait habilement, en les faisant sauter en l'air au-dessus des poêlons, et qu'on roulait toutes chaudes après les avoir saupoudrées de " sucre du pays ".

De là, mère Marie-Olivier marcha vers la longue étendue de toile blanche bordée par une haie d'une régularité parfaite. Les arbustes vivants s'inclinèrent avec grâce devant la supérieure générale. Comme celle-ci s'inclinait à son tour, les cloches de la ville sonnèrent l'*angelus*.

Angelus Domini nuntiavit Mariae, dit à haute voix la présidente. — *Et concepit de spiritu sancto,* continua-t-on...

Après l'*oremus,* la supérieure dit le bénédicite et proclama *Deo gratias*. Aussitôt de jeunes soeurs lui offrirent un tribut de la flore des bois. Pendant qu'à l'ombre des érables on savourait de bons mets canadiens, un choeur improvisé faisait entendre les chants préférés de la mère générale: le cantique de sa profession religieuse: A notre Dame des Victoires... ; celui qu'aimait tant mère Marie-Rose: Je mets ma confiance... ; dans l'ordre profane: Un Canadien errant... Sur le grand mât d'une corvette...

On s'ingéniait à trouver les airs les plus captivants pour retenir la bonne mère. Elle n'en regardait pas moins à sa montre. " Il est une heure, " dit-elle en se levant, "le devoir avant tout. " Les soeurs étaient debout, recueillies. La supérieure récita les grâces après lesquelles élevant de nouveau la voix : " Continuez, mes chères soeurs, de vous délasser jusqu'au soleil couchant. "

Les explorations recommencèrent, ainsi que les cueillettes de fleurs et de fruits sauvages. A cinq heures, la cloche rassembla la communauté pour la prière et la méditation en plein air. Sous le dôme du vaste temple, où le décor de nuages varie constamment,

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.

C'est aussi le temps de descendre le côteau. La procession se reforme et marche vers le monastère. En y arrivant, les soeurs se groupent vis-à-vis des fenêtres du généralat et chantent une cantate qui fait venir la mère générale à la croisée. Elle applaudit et souhaite le bonsoir. " Bonsoir et merci, notre mère, " répondent près de deux cents voix.

* * *

Les obédiences furent données le 15 du mois d'août (1885), et, dès le lendemain commença l'exode annuel.

Le 23 août, accusant réception d'un compte rendu du noviciat d'Oakland : "Le tout est bien consolant", écrit mère Marie-Olivier à soeur Marie-Antoine. " J'en bénis le divin Jésus et je le supplie de vous continuer ses faveurs. Oui, ma chère soeur, que le Dieu de bonté verse ses plus abondantes bénédictions sur votre cher noviciat et qu'il vous accorde, à vous, tout ce dont vous avez besoin pour former ces enfants qui se préparent à devenir ses épouses. Qu'elles s'appliquent de plus en plus à pratiquer les vertus de notre saint état, afin de pouvoir mieux travailler à la vigne du Seigneur.

" La fête de l'Assomption a été célébrée avec une grande pompe : décoration, chant, musique, tout était vraiment propre à réjouir l'âme. Le soir du même jour eut lieu la nomination ; le 17 et le 18, les missionnaires nous quittaient pleines de courage pour se rendre où la sainte obéissance les veut. "

IV

A son tour, M. l'abbé Beauchamp fit ses adieux à la communauté [33]. La mère générale, le remerciant de ses bons services, lui promit le secours des prières qu'il avait sollicitées pour le succès de son ministère paroissial. Le 15 octobre, elle écrit :

" J'ai à vous annoncer le départ de notre père chapelain. Que de nos âmes reconnaissantes s'élèvent pour lui de nombreuses prières : il les a méritées par son grand dévouement.

" Son remplaçant est M. l'abbé F.-X. Ecrement, jusqu'ici préfet des études au collège de l'Assomption. Prions, mes chères soeurs, pour que notre correspondance au bien qu'il est appelé à faire parmi nous l'aide à rendre son ministère plus fructueux. "

Dans la même circulaire, elle engage les soeurs à contribuer au succès du prochain chapitre général, en passant l'année dans une piété plus grande, dans la pratique d'une immolation plus généreuse et, surtout, dans une observance plus exacte des constitutions. " Rappelons-nous souvent que celui qui vit de la règle vit de Dieu... Rien dans les observances régulières n'est petit aux yeux de la vraie religieuse ; tout y est digne d'estime et la trouve toujours attentive et fidèle. Elle n'oublie pas que son divin modèle, Jésus, a voulu accomplir la loi jusqu'à un iota. C'est en union avec Notre-Seigneur que nous nous acquit-

---

[33] Il était nommé curé d'Aylmer.

terons des moindres détails, surtout des oeuvres humbles et obscures. Oh! que cette union nous sera profitable! Alors se vérifiera pour nous cette parole si consolante: " Bien observer chaque point de la règle, c'est la plus grande perfection. "

* * *

Après avoir écrit cette circulaire, mère Marie-Olivier partit immédiatement pour la province d'Ontario; le 13 octobre, elle écrit à soeur Marie-Antoine:

" Mère Véronique et moi, nous arrivons du Haut-Canada; nous y avons trouvé nos soeurs en bonne santé; à Windsor, elles ont soixante-deux pensionnaires dont quatre se préparent à la vie religieuse.

" Nous nous réjouissons de l'augmentation de votre noviciat; nous avons tant besoin de sujets! Vous voudrez bien dire à mère Jean-Baptiste que la magnifique adresse envoyée à M. l'abbé Valois, à l'occasion du 25e anniversaire de son ordination [34], a fait l'admiration de tous. Ici, nous remettons au 10 novembre la célébration de cette fête, parce que les travaux de notre chapelle ne sont pas terminés [35]. Nos soeurs carmélites ont profité de la circonstance: il y a eu grand'messe dans leur église, sermon et bénédiction; nos élèves ont fait les frais du chant.

"Mère Véronique et moi partirons pour Waterloo lundi."

Elles revinrent pour la grande fête du 10 novembre qui

---

[34] Le 28 octobre 1885.

[35] On avait fait le jubé de l'orgue.

renchérit sur celle du 29 mai précédent tout en lui ressemblant beaucoup. Mère Marie-Olivier n'hésite pas à dire que " parmi les fêtes chômées, cette année, celle du 25e anniversaire de l'ordination de M. l'abbé Valois fut la plus solennelle. Grâce à la générosité d'une bienfaitrice, la chapelle était devenue pour cette occasion un véritable bijou. Ornements, décors, chant et musique, tout fut de première classe, comme il convenait en ce jour qui rappelait à M. l'abbé de si grands souvenirs...

" A la salle de réception, où l'accompagnaient sa vénérable mère et Mme Lussier, il répondit à l'adresse des élèves en laissant parler son coeur de prêtre plein d'une pieuse émotion...

" M. l'abbé fut très sensible à cette fête ainsi qu'aux félicitations reçues des soeurs missionnaires. Mes sincères remerciements à toutes celles qui ont uni leurs prières et leurs voeux aux nôtres. "

* * *

Mère Marie-Olivier continue sa visite officielle de la province. Le 19 novembre, elle est à Longueuil.

Dans toutes les adresses qu'on lui présente à cette époque, il y a une note de tristesse: n'est-ce pas la dernière fois qu'on la reçoit en qualité de supérieure générale?

" Soyez la bienvenue dans le bon vieux nid où vous avez vécu votre enfance religieuse, " lui disent les élèves de Longueuil. " Vous aimez ce nid que les fondatrices et tant de vénérables religieuses ont habité, ce nid d'où se sont envolées vers la patrie tant de colombes dont les restes

sont là sous la verdure [36]; ce nid qui nous garde si bien du souffle glacé du monde et de ses orages. Vous aimez à le revoir et à y demeurer, du moins en passant, car il n'est pas refroidi, et vous y trouvez, avec les souvenirs du passé, les joies du présent.

" Mais quoi? j'entends gémir. Quelles sont ces plaintes touchantes? Pleure-t-on dans les nids? Oui, dans les nids, on pleure. Et pourquoi? C'est que la vénérable mère que nous fêtons en ce moment doit bientôt confier à une autre le gouvernement de sa belle et grande famille.

La supérieure générale revint à Hochelaga faire la retraite préparatoire à la fête de l'Immaculée-Conception.

" Le 8 au matin, " écrit-elle le 14 décembre, " j'aurais voulu partager notre bonheur avec vous toutes, chères missionnaires. En ce jour, nous avons renouvelé nos voeux perpétuels d'une manière solennelle, comme cela se fait toujours à la maison-mère. Qu'il était beau de voir, dans notre chapelle si blanche et si pieuse, cette couronne de lumières qui entourait nos élèves [37]! J'ai l'intime conviction que nous étions toutes unies de coeur et de sentiments, malgré la distance qui nous sépare. Ces cérémonies si consolantes pour la religieuse sont un avant-goût du ciel [38]. "

Le 22, s'adressant à toutes ses chères filles, elle leur rappelle ces paroles des constitutions: " La charité doit être la vertu propre des soeurs des Saints Noms de Jésus et de

---

36 Dans le cimetière, près du jardin.

37 Les soeurs, un cierge à la main, entourent les élèves placées au centre de la chapelle.

38 Couvent de Saint-Lin. Lettre à soeur Marie-Antoine.

Marie. " Que le support soit donc l'objet de nos constants efforts. Habituons-nous à voir les âmes de nos soeurs dans la poitrine sacrée du Sauveur. Qui les regarde hors de là court risque de ne les aimer ni purement, ni également. Mais, dans cette fournaise divine, qui ne souffrirait leurs imperfections, qui les trouverait de mauvaise grâce? Que votre charité soit basée sur l'estime surnaturelle... Jugeons favorablement, nous rappelant que, " si quelqu'un est dans l'habitude de penser aux autres avec bonté, il n'est pas loin d'être un saint. "

Elle jette ensuite un coup d'oeil sur l'année qui s'en va toute pleine des bénédictions du Seigneur et renouvelle ses voeux pour l'avenir de la congrégation.

* * *

Comptant sur la coopération de ses filles à l'oeuvre commune, elle entreprend, avec une confiante énergie, le dernier semestre de son administration. Elle va redoubler d'activité dans l'exercice de sa charge, en même temps que, de longue main, elle préparera le septième chapitre général.

Lettres et circulaires continueront à jalonner suffisamment la fin de ce novennat de mère Marie-Olivier pour que le lecteur, maintenant en pays de connaissance, puisse, avec quelques indications, refaire la route qu'elle parcourut alors. Comme par le passé, sa voie sera droite, éclairée, sûre et toujours montante, mais nullement pittoresque et peu accidentée; la vie de mère Marie-Olivier est celle d'une bonne religieuse des Saints Noms de Jésus et de Marie, marchant d'un pas égal et ferme, évitant ou surmontant les difficultés qui se présentent.

Aux postes d'honneur brillent davantage ses aimables vertus.

" Je vous remercie des voeux et des prières que vous avez bien voulu adresser au ciel pour moi, " écrit-elle à soeur Marie-Emilienne qui, d'assistante à San Francisco, est devenue maîtresse des soeurs coadjutrices à Oakland.

" Vous désirez savoir ce que je pense de votre nouvelle charge? Eh bien! ma chère soeur, je ne puis que penser comme vous qu'elle vient de Dieu. De plus, je sais par expérience que la meilleure part vous est échue. "

En effet, elle parle avec connaissance de cause, puisqu'étant économe générale, elle avait remplacé durant trois mois la maîtresse des soeurs coadjutrices [39]. Une de ces dernières affirme: "Nous avons eu en mère Marie-Olivier une excellente belle-mère. "

" Remerciez Notre-Seigneur, continue la supérieure générale, de vous avoir placée au milieu de ces âmes qu'il aime tout particulièrement.

" Je comprends le sacrifice que vous avez dû faire en quittant soeur Marie-Eugène [40] avec laquelle vous étiez si heureuse, et je souhaite de tout mon coeur que vous en soyez dédommagée quelque peu par la docilité de votre petit troupeau... [41] "

A la date du 10 janvier, elle remercie une autre soeur de ses voeux de bonne année et lui souhaite, " outre la paix et la joie, une grande bonne volonté, capable de transpor-

---

39 Soeur Rose de Viterbe.

40 Supérieure du couvent de San Francisco, Cal.

41 Hochelaga, 7 janvier 1886.

ter une montagne si ", dit-elle, " on vous la charge sur les épaules, ou, ce qui est mieux et plus vraisemblable, le courage et la force de supporter les tracasseries journalières qui parfois pèsent et surchargent au point de nous faire tomber sous le faix.

" Nous avons eu une messe de minuit magnifique, mais nos fêtes de Noël ont été empreintes de tristesse : la veille du premier de l'an, notre père chapelain [42] recueillait, à sa résidence, le dernier soupir de son bien-aimé frère, et, le 2 janvier, un service funèbre était chanté dans notre chapelle, pour le repos de l'âme du défunt... Le jour des Rois, nous fermions les yeux à soeur Marie-Bernard. "

C'est à Valleyfield que mère Marie-Olivier achève sa correspondance de 1885:

" Je me hâte lentement, n'est-ce pas? de vous remercier pour vos excellents souhaits du nouvel an. En lisant votre bonne lettre, le souvenir d'une touchante instruction m'est venu, et je vous la transmets en partie.

" On y comparait l'Eglise à la sainte Eucharistie, et on disait que, si une hostie tombe à terre, l'accident n'affecte que les espèces et non pas Notre-Seigneur. De même l'Eglise est toujours restée pure et intacte, malgré les chutes déplorables de quelques-uns de ses enfants, de ses prélats même. Ne pouvons-nous pas dire la même chose de l'état religieux? Si nous avons quelquefois à déplorer la vie peu édifiante de quelques compagnes, dites-moi, ma chère soeur, l'état religieux en est-il moins saint? Perd-il de son excellence devant Dieu?

---

42 M. l'abbé F.-X. Ecrement.

" D'ailleurs qui peut dire combien longtemps nous resterons fidèles à la grâce qui nous soutient dans le droit sentier? Ah! redoutons l'inconstance et la légèreté de notre nature, et ne nous appuyons que sur le bras de Dieu. Admirons aussi son travail dans les âmes. Ce divin artiste y imprime des traits d'une merveilleuse beauté. Ne perdons pas de temps à examiner le revers de la toile, l'oeuvre de l'humanité.

" Allons, bon courage, ma chère soeur, marchons vers Dieu avec constance et persévérance. Profitons de ce qu'il sème sur notre route pour faire une abondante moisson de mérites... [43] "

* * *

La correspondance du mois de mars est d'un intérêt surtout personnel, si ce n'est dans la circulaire du 27, demandant aux soeurs leur généreuse contribution à un bazar dont le produit servira à l'achèvement de la cathédrale de Montréal.

" M. l'abbé J. Primeau, promoteur de cette oeuvre, nous dit que Mgr Bourget, quelques semaines avant de mourir, lui suggéra de solliciter notre secours pour ce qu'il appelait " l'oeuvre de son coeur... ".

" Je viens donc, mes chères soeurs, vous prier d'accomplir ce dernier voeu de notre fondateur. C'est pour nous un devoir sacré dont nous nous acquitterons avec bonheur. Veuillez envoyer vos dons à Hochelaga, dans la dernière semaine de juin. "

---

43 Le 14 février 1886.

Pendant le mois d'avril, mère Marie-Olivier s'occupa beaucoup de la "Procure des missions", qui devait s'ouvrir au mois de mai, à Montréal, sur la rue Saint-Denis. Cette procure existait à la maison-mère depuis le mois d'août 1881. Elle avait été organisée par soeur Marie-Maxime et promettait de bons résultats.

Pour en assurer le développement et le succès, la supérieure générale juge à propos de donner aux soeurs les raisons qui ont motivé cette fondation :

1. Une délibération faite par la vénérée mère fondatrice, le 7 novembre 1848 ;

2. Une ordonnance de Mgr Fabre, lors de sa visite du 3 février 1885 ;

3. La santé des soeurs commissionnaires à ménager ;

4. Un trop grand nombre de voyages à la ville et une perte de temps considérable à éviter.

Elle rédige ensuite, au nombre de treize, les règles que doivent suivre les supérieures locales relativement aux ordres à donner, lesquels ordres, d'après le paragraphe 4, " devront être précis sur la quantité, la qualité et la valeur des objets demandés. " Elle donne l'exemple en même temps que le précepte en s'exprimant avec une clarté et une précision remarquables. On voit, dans cette lettre, le sens pratique, l'esprit prévoyant d'une femme qui connaît les affaires et les manie habilement. L'économe n'a rien perdu de ses aptitudes financières en passant neuf années au poste de supérieure générale. Elle les a développées dans

les nombreux voyages accomplis, dans l'examen des affaires de chaque maison, dans la répétition des actes que nécessitent les fondations: achat de terrains, contrats, transactions de toutes sortes.

* * *

De 1877 à 1886, mère Marie-Olivier a ouvert dix établissements dont les noms, pour la plupart, ont passé sous les yeux du lecteur: Albany (N. Y.), Seattle (Wash.), Saint-Barthélemy (P. Q.), Tampa (Fla.), Waterloo (P. Q.), Manoir de Beauharnois (P. Q.), L'Epiphanie (P. Q.), Saint-Pierre-Jolys (Man.), Procure (Montréal), Saint-Joachim (Détroit, Mich.).

Deux de ces maisons sortent de l'ordinaire: la Procure, dont le but est connu, et le manoir de Beauharnois.

Ce grand nom de *Manoir* peut causer de l'étonnement, éveiller l'idée de *seigneuresse* chez ceux qui ne connaissent pas les religieuses. Celles-ci se glorifient sans doute d'appartenir au *Seigneur,* à qui elles se sont unies, dès leur jeunesse, par des voeux indissolubles. Elles reconnaissent aussi, en cet Epoux de leurs âmes qui leur a promis le centuple, le seul maître capable de tenir un si libéral engagement. Mais les grandes maisons qu'elles habitent parfois, elles sont toujours prêtes à les quitter au moindre signe pour d'autres plus modestes où le bonheur n'est pas moins grand. Elles y vivent d'une façon qui ne ressemble pas du tout à celle des châtelaines du moyen âge. Les religieuses sorties des manoirs canadiens comme des châteaux de

France, ont dû, tout en conservant la noblesse des sentiments et la distinction des manières, abandonner le luxe et le confort incompatibles avec la pratique des conseils évangéliques et l'observation de la règle d'un monastère. Pour ne parler que des congrégations, si les établissements qu'elles possèdent sont de différentes dimensions et diversement aménagés, selon les exigences locales, la vie qu'on y mène est toute de prière, de travail et de mortification, la même pour toutes, sans égard aux titres de noblesse.

Mais alors, pour qui le manoir? — Pour les soeurs épuisées, convalescentes, à qui l'air de la campagne rendra force et vigueur.

Depuis longtemps, mère Marie-Olivier voyait avec peine beaucoup de religieuses — des jeunes surtout — s'affaisser après quelques années d'enseignement et traîner ensuite une existence pénible. " Cette petite soeur ne vit pas, " disait-elle, "elle vivote; un peu de repos, loin du bruit de la ville, dans une atmosphère pure et sous un règlement mitigé, lui donnerait de l'appétit, du sommeil, des forces. " Elle constatait que les anciennes étaient encore les plus robustes, les plus endurantes, les plus constantes à la tâche. " L'éducation donnée dans les familles n'est plus un apprentissage du noviciat ", remarquait-elle. " Loin de là! Souvent la postulante a des habitudes de mollesse à réformer, et c'est d'abord l'esprit chrétien qu'il lui faut acquérir avant l'esprit religieux. " — " En Californie comme ici, " écrit-elle, " le Seigneur moissonne les jeunes soeurs... une d'elles vient de faire profession pour mourir [44]. "

[44] Lettre à soeur Marie-Antoine. Hochelaga, 21 avril 1883.

C'est donc en vue de restaurer la santé des soeurs que mère Marie-Olivier acquit la propriété voisine du couvent de Beauharnois, Trois soeurs d'abord, puis six, lorsqu'on ouvrit une école en 1886, résidaient au manoir. Les autres étaient de passage, le temps de refaire leurs forces. Pendant les vacances d'été, quelques soeurs de la maison-mère allaient y passer une quinzaine. Mère Marie-Olivier, dans sa sollicitude pour la santé de ses inférieures, après les avoir vues travailler, voulait les voir se reposer. Elle imposait cette promenade à plusieurs qui apportaient des raisons de zèle pour s'en dispenser..

Avant le départ, chaque groupe recevait des recommandations maternelles. A part les exercices de piété, " portion sacrée du bon Dieu " et les repas en commun — par charité pour les châtelaines résidentes, on devait jouir d'une liberté relative. Pas d'étude, si ce n'est un peu de botanique pratique. Des livres? le moins possible. Au retour, la bonne mère aimait à savoir comment le temps de la villégiature avait été employé, si le régime seigneurial avait fait courir un peu de sang dans les veines, mis un peu de vigueur dans les membres.

Les résultats obtenus furent assez satisfaisants pour que cette maison fût maintenue jusqu'en 1896. Alors la ferme d'Outremont offrit, à quelques soeurs faibles, le repos, la solitude, le bon air de la montagne.

* * *

Le mois de mai 1886, comme les précédents, apporta une avalanche de lettres de fête. Mais, au lieu d'être simple-

ment reconnaissantes, pleines de bons souhaits et joyeuses, elles renfermaient un paragraphe exprimant, de manières diverses, le même regret: " Le 24 mai prochain, nous ne pourrons plus vous appeler *notre mère.* "

Au noviciat comme au pensionnat, la note triste résonne dans les chants et les adresses. Celles-ci contiennent des protestations de fidélité : " Partout et toujours, bonne mère, disent les jeunes soeurs, nous serons avec vous, par la prière, l'amour et le dévouement. "

Une réponse à une de ces lettres de fête a été conservée. Elle est adressée à soeur Marie-Eugène, supérieure à San Francisco :

" Mille fois merci pour vos bons souhaits de fête et pour les voeux qui les accompagnent ! En retour, je prie Dieu de vous bénir ainsi que vos chères soeurs.

" J'apprends avec peine qu'elles sont épuisées, lasses de fatigue. J'espère que le repos des vacances va rétablir leur santé et les réconforter. Je comprends votre position et j'aime à croire que la mère provinciale pourra vous soulager quelque peu...

" Les dix piastres que vous sacrifiez pour le bazar de la cahédrale ont été les bienvenues. Merci.

" Veuillez dire à soeur Marie-Philomène, mon Augustin d'autrefois, et à soeur Marie-Séraphine, que le temps n'est pas encore venu pour elles de mettre bas les armes, bien que je sache qu'elles se soient constamment dévouées. Il faut qu'elles aient bien soin de leur santé pour travailler longtemps à la gloire des Saints Noms de Jésus et de Marie.

" ...Nous attendons, de jour en jour, la réponse de Rome relativement à la convocation du chapitre. A Rome,

on va au pas de plomb, lentement et sûrement. Patientons et prions.

" La retraite de trente jours s'ouvrira le 4 juillet; je la recommande à vos prières ainsi que moi qui la dirigerai [45]."

La réponse de Rome arrivée, la supérieure générale écrivit une circulaire annonçant le chapitre.

Saint François-Xavier ne lisait qu'à genoux les lettres de son supérieur saint Ignace. Celles que les soeurs reçoivent de leur mère générale sont lues par la supérieure locale au commencement de la lecture spirituelle; alors tout travail manuel cesse.

Avec quel respect, quel intérêt, quelle émotion ne fut-elle pas écoutée cette lettre impatiemment attendue! Elle commence par une citation du Prophète-roi:

" Soyez-nous propice, Seigneur notre Dieu, et rassemblez-nous du milieu des nations, afin que nous rendions gloire à votre nom. (Ps. cv, 47.)

" Ces paroles que nous lisons au livre admirable des Psaumes, nous devons les répéter pour que le Seigneur nous soit propice et que son esprit de lumière se communique à toutes celles qui feront partie du prochain chapitre général. L'ouverture en a été fixée au premier octobre par notre digne archevêque.

" En vous faisant part d'un événement aussi important, et qui vous intéresse toutes à un si haut degré, je ne saurais trop vous engager, mes chères soeurs, à supplier l'Esprit-Saint de descendre sur toutes les soeurs capitulantes. Elles ont besoin de vos prières, celles sur qui repose la responsa-

---

45 Hochelaga, le 16 juin 1886.

bilité des affaires les plus considérables de la communauté. Redoublons de ferveur pour leur obtenir force et sagesse.

" Que celles qui ont voix active fassent leur choix devant le très saint Sacrement, ne se proposant que la gloire et le bien général de l'institut.

" Nous devons en être convaincues, si, d'ici au chapitre nous nous tenons unies au Sacré-Coeur de Jésus, si nos vues sont pures et droites, le Seigneur ne nous refusera pas ses grâces, et nous ferons un choix d'*officières* selon son coeur adorable.

" N'oublions pas, dans nos prières, d'invoquer notre mère Marie-Rose dont l'oeil vigilant est toujours fixé sur sa famille religieuse. Ne perdons pas de vue non plus les mémorables paroles que nous adressait le vénérable père Allard... quelques jours après la mort de notre sainte fondatrice: "Si chacune de vous, comprenant la position difficile de la communauté, s'applique à pratiquer l'obéissance, à se ranger autour d'une nouvelle supérieure, s'attache fortement à sa règle et l'observe fidèlement, Dieu bénira votre oeuvre; si, au contraire, vous ne vous mainteniez pas dans un même esprit de charité et d'obéissance, Dieu ne serait pas au milieu de vous, et la vie religieuse cesserait d'être pour vous, ce qu'elle a été jusqu'ici, une vie de repos pour votre âme...

" Maintenant, à genoux, et reconnaissant ma profonde misère, je suis convaincue d'avoir commis bien des fautes dans l'exercice de ma charge; mais j'ai appris assez à vous connaître pour compter sur un entier pardon et même sur le continuel secours de vos bonnes prières [46]. "

---

46 Hochelaga, 8 juillet 1886.

* * *

Pendant que les filles aimantes faisaient à Dieu le sacrifice de la bonne mère qui allait leur être enlevée, celle-ci apprenait que son unique frère souffrait d'une grave maladie de coeur et elle se résignait à la volonté de Dieu.

Cependant, le malade fait écrire à sa bonne soeur qu'il prend du mieux, et sa secrétaire ne dit la vérité qu'entre parenthèses. Aussi faudra-t-il que la réponse soit prudente, pleine de ménagement pour ce coeur fraternel, si facile à émouvoir, si prompt à se gonfler, toujours menacé d'un arrêt subit après une agitation affolée. Mère Marie-Olivier n'aura qu'à laisser aller sa plume si habile à traiter délicatement les sujets difficiles:

" J'apprends par notre bonne cousine Azélie, que vous avez été un peu plus souffrant, ces jours derniers,; mais, à présent, grâce à Dieu, la palpitation et l'oppression ont disparu, et vous jouissez d'une certaine tranquillité, sans être tout à fait bien. Selon votre désir, je vous ai recommandé aux prières de la communauté et du noviciat. Soyez certain, mon cher frère, que je ne vous oublie pas auprès de Notre-Seigneur.

" Depuis le 6 juillet, outre mes occupations ordinaires, je dirige une retraite de trente jours. Les jeunes professes qui font ces exercices sont comme des anges, tant elles sont recueillies et ferventes. Aussi, j'offre à Dieu pour vous, mon frère, et pour les vôtres, les prières et les actes de ces âmes qui doivent être, il me semble, bien agréables au bon Dieu.

" Il faut être calme et résigné dans la maladie, n'est-ce pas ? afin de ne perdre ni les mérites ni les grâces qui accompagnent toujours ces coups de croix venant du divin Maître. Ah ! je sais votre conformité à la volonté de Dieu, et j'en suis heureuse.

" Que ma chère belle-soeur ait soin de sa santé et soit pleine de courage dans les épreuves que Dieu lui ménage si bien. Je vois avec reconnaissance que notre bonne cousine Azélie vous est bien dévouée. Il est entendu que je prie pour elle aussi. Puis, mon cher petit Joseph est on ne peut plus sage ; ses attentions redoublent, j'en suis sûre, auprès de ses parents affligés...

" Je vous souhaite une meilleure santé, mon cher Alcidas, et, aux autres membres de la famille, toutes sortes de bonnes choses[47]. "

* * *

Un événement fait diversion à la peine de mère Marie-Olivier. Elle le relate aux religieuses des provinces éloignées, celles de la province de Québec ayant le bonheur d'être à la maison-mère.

" Notre retraite annuelle s'est terminée le 5 du courant, par une fête d'un éclat tout particulier : pour la première fois, nous avions l'honneur de saluer Mgr Fabre comme archevêque de Montréal.

---

[47] Hochelaga, le 20 juillet 1886.

" Après la cérémonie religieuse, Monseigneur, ayant pris son déjeûner, se rendit à la salle de réception. Il y eut chant et présentation d'une adresse par une ancienne soeur. Elle interpréta les sentiments de toutes et rappella votre souvenir, chères missionnaires.

" Monseigneur répondit par des paroles encourageantes, appréciant nos faibles travaux dans le vaste champ du père de famille. Il étendit sa bénédiction aux soeurs absentes. Il admira les objets envoyés par elles pour le bazar de la cathédrale, et me pria de leur témoigner sa reconnaissance. C'est avec un sourire de réelle satisfaction qu'il trouva, dans une petite mître, la somme de 200 dollars destinée à l'achat d'une verrière...

" Le départ des soeurs est fixé au 15 du courant. Toutes paraissent animées d'un nouveau courage et s'en vont consolées, éclairées par une belle retraite. Le R. P. Arpin, s. j., en fut le prédicateur.

" Adieu, mes chères soeurs, réunissons-nous souvent dans les coeurs sacrés de Jésus et de Marie. Là, nous puiserons la force de supporter courageusement les épreuves et de marcher sûrement dans le chemin du bonheur [48]. "

* * *

C'est du chemin royal de la croix que parle mère Marie-Olivier. Elle ne le quitte pas et y souffre, entre autres

---

48 Hochelaga, 12 août 1886.

épreuves, celle de savoir son bon frère Alcidas aux prises avec une maladie mortelle. Il se sent faiblir et exprime le désir de voir sa soeur aînée, cette bonne soeur qui a remplacé sa mère, et dont la visite lui ferait tant de bien.

Une cousine germaine du docteur Archambault, soeur Marie-Delphine, supérieure à Beloeil, ayant accompagné une soeur à Saint-Antoine, se fit un devoir de visiter le malade et de l'encourager. Il la remercia et la pria d'intercéder auprès de cette bien-aimée soeur, qu'il désirait tant revoir une dernière fois. Venue à la maison-mère, soeur Marie-Delphine communiqua à sa cousine le message d'un frère mourant. Mère Marie-Olivier éclata en sanglots.

Quelques jours plus tard, s'adressant à son cher frère :

" Depuis longtemps, je désire vous écrire, mais les occupations multiples de ma charge me laissent peu de loisirs. Cependant, n'allez pas croire que je vous oublie. Oh ! non, mon cher Alcidas, le coeur de votre soeur a pour vous l'amour fraternel le plus tendre et le plus dévoué.

" Durant mes visites au saint Sacrement et la récitation du saint office, votre âme m'est présente, et ce m'est une douce consolation,

" J'aime à croire que vous acceptez, avec tous les sentiments d'un véritable chrétien, l'épreuve à laquelle le Seigneur veut bien vous soumettre. La maladie est un temps précieux, et la souffrance est de l'or pour acheter le ciel. Si le Seigneur veut vous appeler à lui, oh ! mon cher frère, faites avec courage et résignation le sacrifice d'une vie qui appartient à Dieu, et dites avec l'esprit de foi qui vous

anime: " Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu, et non la mienne. "...

" Vous manifestez le désir de me voir; ce désir est bien légitime; mais, mon cher Alcidas, faites-en avec moi le sacrifice, et il vous sera d'un souverain mérite. Oui, ce sacrifice, fait généreusement pour l'amour de celui qui a donné sa vie pour nous, vous sera très méritoire. Il vous apportera les bénédictions du ciel qui vous aideront à passer heureusement du temps à l'éternité. Et puis, vous pouvez dire, avec une variante, comme le père de saint Louis de Gonzague: " J'ai trois soeurs en religion qui s'intéressent à mon bonheur éternel, qui prient pour un frère qu'elles aiment de tout leur coeur. "

" Je vous laisse sous la garde de la sainte Vierge, priant cette immaculée mère de se tenir tout près de vous avec votre saint ange gardien. Que les saints noms de Jésus et de Marie soient sans cesse sur vos lèvres!

" Vous voudrez bien présenter mes saluts respectueux à M. le curé Dupuis, votre digne pasteur. Combien son dévouement envers vous m'est sensible!

" Adieu, cher Alcidas. Au ciel, nous nous rencontrerons avec ceux qui nous ont été les plus chers sur cette terre d'exil. Au ciel, le bonheur sera parfait, et les souffrances d'ici-bas seront changées en une joie et une félicité éternelles.

" Que ma chère belle-soeur et le petit Joseph-Ignace trouvent ici mes meilleures amitiés et toute ma sympathie.

" Je vous souhaite patience et courage dans vos longues heures de souffrances.

" Faites-moi donner de temps en temps de vos nouvelles. La communauté prie pour vous d'une manière toute particulière [49]. "

* * *

Cet encouragement donné à son frère, mère Marie-Olivier continua, avec ses conseillères, la préparation immédiate du chapitre général, le 7e de la congrégation.

Mgr Fabre en fit l'ouverture le 1er octobre. Comme c'était le premier vendredi du mois, il plaça les assemblées capitulaires sous la protection du Coeur de Jésus. S'adressant aux membres du chapitre : " N'ayez qu'un but : celui de promouvoir les intérêts du divin Coeur. "

Encouragées par l'archevêque, soutenues par les prières de toute la congrégation, les capitulantes se mirent à l'oeuvre. Après avoir, durant dix jours, étudié et discuté d'importantes questions relatives à l'enseignement, aux études, à la discipline,etc.,elles rédigèrent des résolutions appuyées de remarques judicieuses. Vingt-neuf articles furent ajoutés au coutumier; on fit cinq amendements aux constitutions.

Le 11 octobre, Mgr l'archevêque vint clore le chapitre et présider l'élection des conseillères. Sa Grandeur était assistée de M. l'abbé F.-L.-T. Adam, curé d'Hochelaga, et de M. l'abbé Ecrement, aumônier.

---

[49] Lettre du 28 août 1886.

Vers les dix heures de l'avant-midi, toutes les soeurs étant venues à la chapelle, Monseigneur leur présenta les nouvelles élues :

Mère Marie-Jean-Baptiste, supérieure générale
Mère Marie-Olivier, assistante générale
Mère Véronique du Crucifix, sous-assistante générale
Soeur Marie du Sacré-Coeur, économe générale
Soeur Marie-Alexandre, secrétaire générale.

A la cérémonie du baiser de paix, on ne vit pas le visage de mère Marie-Olivier rougi par les larmes, comme il l'était le 11 août 1877, mais animé d'un bon sourire que dominait un regard limpide et serein.

CHAPITRE HUITIÈME

ASSISTANTE GÉNÉRALE

(1886 - 1895)

I. 1886-1887. — Mère Marie-Olivier initie la supérieure générale à sa nouvelle charge. — Mort du docteur Archambault. — L'assistante générale; son rôle, ses attributions. — Elle remplace la maîtresse des novices. — Premier décret d'approbation des règles. — Vertus dont mère Marie-Olivier donne l'exemple au noviciat.

II. 1887-1889. — Mère Marie-Olivier supérieure locale au couvent d'Hochelaga. — Un coup-d'oeil sur les chroniques. — Correspondance. — Une lettre circulaire.

III. 1889-1895. — L'assistante générale visite les maisons de la province de Québec. — Ses relations avec les diverses communautés. — Sa reconnaissance envers les Pères Oblats et la famille de M. S. Valois. — Traits de physionomie. — Correspondance. — Retraites.

I

Les années de la supériorité de mère Marie-Olivier avaient été particulièrement fécondes et bénies du ciel : l'habile et bonne mère, d'un jugement droit et sûr, avait su diriger les esprits, fortifier les volontés, développer en l'affermissant l'oeuvre dont elle était l'âme. " Elle tenait le coeur de ses filles dans ses mains ", disait un digne ecclésiastique.

Malgré la soumission des subordonnées, la charge de supérieure générale est toujours lourde. Mère Marie-Olivier ne

s'en était jamais plainte ; mais, quand elle eut remis le fardeau d'une si grande responsabilité, elle se plut à redire : " L'Imitation de Jésus-Christ a mille fois raison. Oui, il est plus sûr d'obéir que de commander. "

Mère Marie-Jean-Baptiste, ayant vécu dix-neuf années en Californie, loin par conséquent de la maison-mère et de l'administration générale, avait besoin, dans les commencements surtout, qu'on lui prêtât main-forte. C'est de tout coeur que mère Marie-Olivier mit à la disposition de la supérieure générale son expérience et son temps.

A cause de cela, elle avait dû, contrairement à son habitude, négliger sa correspondance. " Je profite de la bonne occasion, " écrit-elle, " pour répondre enfin aux bienveillantes lettres que vous m'avez adressées, et qui ont été momentanément réservées et mises à part pour laisser libre cours à des affaires plus pressantes.

" Je vois par le contenu de ces missives que vos loisirs sont rares. Mon Dieu ! il n'y a jamais assez de temps ; tout le monde s'en plaint. Et ce temps si précieux nous échappe au moment où nous croyons le saisir. Ainsi va la vie. La mort arrive, et nous nous écrions : " Seigneur, encore un peu de temps, encore un délai pour réparer les instants perdus, pour me disposer à paraître devant vous [1]. "

* * *

Lorsque mère Marie-Olivier écrivit cette lettre, elle appréhendait la mort de son frère. Le pénible événement

---

[1] Lettre du 22 octobre 1886.

arriva le 5 novembre. Dès le lendemain, la soeur affligée essaya de consoler quelque peu l'épouse inconsolable :

" C'est avec la plus vive douleur que j'ai appris, hier, la triste nouvelle de la mort de mon bien-aimé frère. Permettez-moi de mêler mes larmes aux vôtres pour pleurer celui qui nous était si cher. Grand est le sacrifice qui nous est imposé, mais les bonnes dispositions dont le regretté défunt a donné des preuves durant sa maladie ne sont-elles pas propres à nous encourager ? N'a-t-il pas été un modèle de patience et de soumission ? Tout en le pleurant, espérons pour lui les délices d'un bonheur éternel.

" Je l'ai recommandé aux prières de la communauté, et je suis certaine que de nombreuses supplications ont été adressées au ciel pour le repos de son âme.

" Je prie Dieu, chère belle-soeur, pour vous et pour votre cher enfant ; Dieu seul peut donner la force de supporter les angoisses d'une telle séparation. "

C'est dans la prière et dans les bons souvenirs laissés par son frère que mère Marie-Olivier trouvait sa consolation. A cette époque, dans la nuit du jeudi, elle faisait l'heure sainte. Deux soeurs jouissant du même privilège témoignent de son ardente piété [2]. " Je crois ", dit l'une d'elles, " qu'elle n'a jamais perdu sa première ferveur. "

Si le bien-aimé défunt avait des dettes à payer dans le purgatoire, combien il dut bénéficier des mortifications offertes et des indulgences gagnées par cette bonne soeur pour le soulagement des membres de l'Eglise souffrante ! Celle qui savait si bien solliciter des suffrages pour les

[2] Soeur Marie du Saint-Sacrement et soeur Marie-Antonin.

défunts savait être elle-même généreuse à leur endroit; et, comme le don des prières aux parents n'est pas limité par la règle, elle en était prodigue envers les siens.

Si, durant ses exercices de piété, comme elle l'a écrit, elle avait présente à l'esprit l'âme de son cher frère alors qu'il vivait [3], combien plus intimement s'unissait-elle à cette âme, dégagée maintenant de l'enveloppe corporelle, pour la couvrir autant que possible des mérites d'une vie de sacrifices, d'abnégation et de prière?

Un autre réconfort de sa douleur était la pensée de la vie et de la mort édifiante de ce bon frère que tous se plaisaient à louer. *La Minerve* publiait un article élogieux du cher disparu [4]. On répétait que ce charitable médecin s'était fatigué à soulager les maux des autres, quand la prudence lui conseillait de s'en tenir aux soins de sa propre santé. Une garde-malade assidue [5] aimait à rappeler le goût de son patient pour les pieuses lectures. Le docteur Mignault, de Saint-Denis, le docteur Archambault, venu quatre ou cinq fois de Cohoes pour visiter son beau-frère, plusieurs prêtres du collège de Saint-Hyacinthe, M. O'Donnell, curé de Saint-Denis, M. Dupuis, curé de Saint-Antoine, d'autres amis encore déclaraient s'être édifiés auprès de celui qu'ils avaient essayé de soulager, d'encourager. Tout le personnel de sa maison avait été témoin de ses pieux sentiments. Il avait fait avec générosité, et de la manière proposée par mère Marie-Olivier, le sacrifice de la voir avant

---

[3] Lettre du 28 août 1886.

[4] Voir appendice, No IV.

[5] Mlle Coderre.

de mourir. Il avait recommandé à son jeune fils de la visiter annuellement.

Le testament du docteur Archambault est celui d'un grand chrétien. De bonnes oeuvres feront bénir sa mémoire dans diverses maisons d'éducation et de charité. Il légua plusieurs centaines de piastres à ses soeurs religieuses.

Voilà les souvenirs qui, avec les prières consolantes, soulageaient l'âme endolorie, mais forte d'espoir, de mère Marie-Olivier.

* * *

Elle continuait, vaillamment et sans relâche, l'exercice de sa charge. Ses fonctions particulières étaient la préparation du courrier, la surveillance de la tenue de la maison, la réception des missionnaires et des soeurs étrangères.

Avant tout, mère Marie-Olivier se tenait à la disposition de la supérieure générale. Au besoin, elle se faisait sa secrétaire et profitait de l'occasion pour donner des nouvelles de la famille : " Notre mère permet à votre supérieure d'accorder protection à la nièce de M. X. . . ; ce sera une légère compensation du bien fait par ce digne prêtre à la communauté.

" Nous aimons à croire que votre supérieure se fera bientôt au climat qui est le *medium* entre Key West et Winnipeg.

"Nos soeurs Marie-Delphine et Marie-Théophile [6] sont parties, hier, très courageuses. M. Cordeau,prêtre du diocèse

---

6 Ces deux cousines de mère Marie-Olivier allaient à Key West

de Saint-Hyacinthe, les accompagne. Il y aura maintenant deux prêtres dans l'île (Key West),ce qui sera une immense consolation pour les insulaires, surtout pour nos soeurs. Dieu en soit béni et glorifié!...

" Notre mère n'est pas bien ces jours-ci... [7]. "

Mère Marie-Jean-Baptiste avait peine à s'acclimater. Malgré toute son énergie, elle ne supportait pas les atteintes du froid, ce qui la forçait à se confiner dans sa chambre. Pour qu'elle pût s'y reposer sans inquiétude, mère Marie-Olivier la suppléait auprès des soeurs et des personnes du dehors, s'efforçant, selon les prescriptions de la règle, de se conformer " en toutes choses à la manière de voir de la mère générale, sans rien accorder, refuser, changer ou faire, qui serait contraire à ses vues connues [8] ".

Quand la supérieure pouvait exercer sa charge, l'assistante jouissait d'une tranquillité relative. Elle trouvait bon, après neuf années consacrées au service du prochain, de se trouver seule dans sa chambre et de vaquer silencieusement à ses occupations. A cette âme pieuse quelles délices procurait le jour de la retraite mensuelle! Quelle satisfaction de pouvoir prier à son goût!

Durant le *triduum* préparatoire à l'Immaculée-Conception, elle n'eut à s'occuper que de son perfectionnement personnel. Elle le fit avec une ardeur que les années n'avaient pas émoussée. Elle ne se lassait pas de s'étudier elle-même, de se rendre compte de ce monde intérieur si

---

[7] Lettre du 6 novembre, à soeur Marie-Lucille.

[8] Constitutions des soeurs des SS. NN. de Jésus et de Marie, page 74, parag. 210.

difficile à connaître et à tenir en équilibre. Pour y réussir, elle s'aidait de son *Manrèse* et de son cahier de notes. Elle relisait son plan de vie, et les résumés de sa retraite de trente jours, ses " guides spirituels " comme elle les appelait. Elle profitait surtout de la parole du prêtre, qu'elle écoutait toujours avec esprit de foi et qu'elle qualifiait de " bon pain " dont on ne se lasse jamais, parce qu'on en a toujours besoin.

* * *

La spiritualité de mère Marie-Olivier était pratique et solide. Elle n'avait rien de vague et de sentimental, ni mollesse, ni minutie; c'était une lutte perpétuelle contre la nature, des résolutions fortes et précises. Outre les exercices de piété ordinaires à la communauté, elle avait des dévotions particulières dont elle ne se départit jamais, pas même sur son lit de mort. Pour le moment, son coeur l'inclinait vers les prières indulgenciées, applicables aux chères âmes du purgatoire. La pensée qu'il pouvait y avoir quelqu'un des siens dans ce lieu d'expiation l'attendrissait et redoublait son zèle à les soulager. Ses chers morts, elle ne les oubliait pas.

" L'année 1886", écrit-elle à sa belle-soeur, "fera époque dans nos annales de famille; elle rappellera, à vous, la mort d'un époux chéri ; à moi, celle d'un frère tendrement aimé. Il semble, n'est-ce pas? qu'il ne faisait qu'entrer dans la vie, et il n'est déjà plus. En vérité, nos jours sont courts et remplis de tristesses, mais nous cheminons vers notre patrie, le ciel, point de ralliement de toutes les affections terrestres.

" Ce cher Alcidas voit maintenant à découvert ce que nous ne faisons qu'entrevoir par la foi. Son sort est digne d'envie. Tout en pleurant son absence, pensons au bonheur dont il jouit...

" Je vous remercie, chère soeur, de ce que vous avez fait pour hâter son entrée au ciel.

" Ses dispositions testamentaires m'ont grandement édifiée. Il fallait que ce cher frère eût un grand fonds de religion, hors du commun, pour favoriser ainsi les oeuvres de Dieu...

" Que le Seigneur répande sur vous et sur votre cher enfant la bienfaisante rosée de ses grâces [9]. "

De sa correspondance du premier de l'an, deux autres lettres seulement ont été conservées. A soeur Marie-Lucille elle écrit :

" Je vous remercie des religieux souhaits que vous formez pour mon bonheur. Ils seront exaucés, je n'en doute pas, formés comme ils sont par une âme qui a tout accès au coeur du divin Bethléémite.

" Vous le voyez, je tiens promesse : je vous arrive au commencement de janvier, non chargée de présents, comme les Rois Mages, mais comme pauvre mendiante de la miséricorde divine, réclamant l'aumône d'une prière quotidienne pendant la retraite. Elle commencera le 18 du courant et se terminera le 27. Veuillez user de votre crédit auprès des âmes charitables qui vous entourent, afin d'attirer sur nous toutes les lumières et les bénédictions du ciel.

---

9 Lettre du 28 décembre à Mme A. Archambault.

" Notre mère visite, dans le moment, nos deux maisons de la ville; elle reviendra demain... "

La supérieure étant à son poste, l'assistante peut se dégager des lourdes préoccupations et se retirer dans les profondeurs de sa " trappe intérieure ". Elle fait bien d'en jouir, car la Providence lui réserve une obédience qui, pendant sept mois, va la tenir constamment occupée du prochain.

* * *

Pendant qu'elle habite encore sa chambre solitaire, elle reçoit une lettre de Mgr Allard:

" Rome, le 23 juin 1887.

" Ma révérende mère,

" J'ai reçu votre lettre du 19 décembre dernier, qui exprime votre reconnaissance pour les avis que j'ai pu vous donner, soit directement, soit indirectement par des lettres adressées à la révérende mère Véronique du Crucifix, pendant que vous avez dirigé les soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, en qualité de supérieure générale.

" Je me suis toujours estimé heureux ...d'avoir contribué à communiquer l'esprit religieux non seulement à vos premières mères, mais aussi à plusieurs de vos soeurs, lesquelles, depuis la mort de votre fondatrice, soeur Marie-Rose d'heureuse mémoire, ont été vos premières officières.

" Depuis votre fondation le rosier, qui a commencé à fleurir à Longueuil, a multiplié ses branches au Canada et aux Etats-Unis. Combien de religieuses, dans les trente-

neuf maisons établies, bénissent aujourd'hui le Seigneur d'être devenues les membres de votre institut et d'y avoir été abritées contre les dangers du monde! Et combien de jeunes filles, formées dans vos pensionnats et vos écoles, exaltent les saints noms de Jésus et de Marie, sous la protection desquels elles ont appris à connaître et à aimer Dieu!

" Je vous remercie, ma révérende mère, de m'avoir donné connaissance des résultats de votre chapitre général de 1886, en me déclinant les noms des religieuses qui forment aujourd'hui l'administration de votre congrégation et qui me sont presque toutes connues.

" Votre très révérende mère Jean-Baptiste, depuis plusieurs années, s'est mise en rapport avec votre serviteur, par ses lettres datées d'Oakland, concernant les affaires de sa mission. L'obédience qu'elle m'a envoyée m'indique le nombre de vos communautés et les soeurs qui les composent.

" Beaucoup de déplacements ont eu lieu parmi les officières des années précédentes. Du premier rang vous êtes descendue au second. Je ne crois pas cependant que cela vous ait causé quelque peine. Il n'en est peut-être pas de même de quelqu'une de vos soeurs; mais ces changements ont leur utilité pour le bien spirituel de chaque membre et pour le bien général de la congrégation. Il est bon que l'on fasse pratiquer l'obéissance aux officières; c'est aussi le moyen de connaître l'aptitude de chacun des membres pour les différents emplois.

" Très volontiers, je recevrai la lettre que vous m'annoncez de la part de votre supérieure générale. Ce que vous me dites de l'entente cordiale qui a régné durant les délibéra-

tions de votre chapitre me fait beaucoup de plaisir et produit les plus heureux résultats dans toute la congrégation : chacune des soeurs s'estime heureuse d'être membre d'un institut animé d'un si bon esprit et redouble de zèle pour l'oeuvre qui lui a été confiée [10]... ''

Encouragée par cette voix ferme et paternelle, animée surtout par le souvenir de l'exemple donné autrefois à Longueuil par le Père Allard, mère Marie-Olivier accepta temporairement, pour la seconde fois, la charge du noviciat.

* * *

Elle remplaça soeur M.-Jean de Dieu. Postulantes, novices, jeunes professes formaient une famille considérable. L'assistante générale lui consacra tout le temps que ne réclamaient pas ses autres fonctions. Soeur Marie-Zénaïde fut son aide dévouée.

Celle qui avait autrefois si bien dirigé les novices de mère Marie-Angèle n'était pas moins apte à la tâche qui lui incombait aujourd'hui. Habile à provoquer les circonstances propres à mettre en relief le caractère et les tendances innées de ses filles d'adoption, elle connut bientôt ce dont elles étaient capables. Elle les traita selon leur tempérament et leur degré de vertu, sachant dissimuler une faute sans la tolérer, la corriger sans aigrir. D'accès facile, elle vit les plus timides, attirées par sa mansuétude, s'adresser à elle comme des enfants à leur mère.

Aux heures de récréation, elle voulait la franche gaieté, les jeux intellectuels et physiques. Pour faire pratiquer la

---

10 Lettre de Mgr J.-François Allard, archevêque de Taron, o.m.i.

simplicité, tantôt elle priait une postulante de chanter, tantôt elle invitait une autre à dire une poésie.

Dans ses entretiens spirituels, elle aimait à citer des faits de la vie des soeurs missionnaires, à rappeler les temps primitifs du cher Longueuil, à proposer comme modèles les vénérées fondatrices. On sentait qu'elle avait à coeur d'inculquer l'amour de l'institut.

" Priez, " répétait-elle souvent, " pour obtenir l'approbation de nos règles. "

Rome s'était prononcée, à leur sujet, le 22 décembre 1886, mais sa voix lointaine ne parvint à la maison-mère qu'au mois de mai 1887. Sa Sainteté Léon XIII approuvait les consitutions, pour dix ans, en vue d'un essai (*ad experimentum*). Grande fut la joie de mère Marie-Olivier. Par une délicate attention de la supérieure générale, elle fut chargée de veiller à l'impression du manuscrit qu'elle avait elle-même fait préparer. A cause de ses nombreuses occupations et du peu d'expérience des soeurs employées à l'imprimerie, ce travail ne fut terminé qu'au mois de mai 1888.

Sans se lasser, mère Marie-Olivier instruit, édifie et forme les jeunes à l'image et à la ressemblance des anciennes. Elle ne cache pas les difficultés de la vie religieuse, sachant bien que les difficultés mêmes et les austérités sont plutôt un stimulant pour l'ardeur des commençantes. Elle insiste sur la nécessité de faire chaque chose en son temps; et, comme moyen d'y arriver, elle exige de chacune un règlement soumis à son approbation. " Survient-il un événement, " dit-elle, " une séance à préparer, par exemple; prenez-vous y longtemps d'avance afin qu'elle ne vous cause ni embarras ni inquiétude. "

* * *

A l'occasion de la fête de mère Véronique, mère Marie-Olivier voulut qu'il y eût réjouissance au noviciat. Ce désir, elle l'avait exprimé un mois auparavant, et il semblait que tout fût prêt quand, une heure avant la séance, une soeur sollicita la permission d'aller au pensionnat chercher la partition qui devait être exécutée comme ouverture. " Est-ce cela que je vous ai enseigné? " exclama la maîtresse des novices. "Comment! attendre ainsi à la dernière minute? " continua-t-elle avec une émotion qui trahit la vivacité de son caractère. " Vous êtes incorrigible. Allez. "

Cette soirée du 8 juillet 1887 réussit on ne peut mieux. Mère Véronique du Crucifix eut raison d'être fière des filles de sa fille.

Après l'oraison du soir, la soeur imprévoyante fut appelée à la chambre de sa maîtresse. En s'y rendant, elle se reprochait sa négligence et se préparait à en exprimer tout son regret. A peine est-elle entrée que l'humble mère est à ses genoux. " Ma soeur ", dit-elle, " veuillez me pardonner ma brusquerie; ne faites pas comme moi et priez pour ma conversion. " Etonnée, confuse, la soeur balbutia: " Ma mère, c'est moi qui suis coupable. " Elles se donnèrent le baiser de paix et la jeune professe se retira grandement édifiée.

Une novice de cette époque rend à mère Marie-Olivier le témoignage que, " sous sa direction et avec son encouragement, elle entreprit la réforme de son caractère, essaya de mettre sous ses pieds son orgueil et son amour-propre, pour marcher dans le chemin de la vertu qui lui apparut plein de charmes.

“ Les postulantes ”, dit la même soeur, “ étaient presque contentes d’être trouvées en faute, afin d’avoir l’occasion d’être doucement réprimandées par une mère qu’elles aimaient tant. Malgré ses nombreuses occupations, mère Marie-Olivier s’entretenait fidèlement, une fois par semaine, avec chacune de ses filles du noviciat. C’était un assujettissement auquel nulle affaire, nulle occupation, nulles fatigues ne pouvaient la soustraire... ”

Il est rapporté par une novice du temps qu’un groupe de postulantes avaient tenu des conversations par trop mondaines. Leur maîtresse, informée du fait, en fut vivement peinée. Elle profita de la lecture spirituelle suivante pour adresser de justes remontrances : “ Mes soeurs, est-ce là le fruit de mon travail au milieu de vous ? Est-ce là le résultat des principes que je vous ai donnés ? Est-ce ma faute ?... ” Sa voix et ses paroles étaient si touchantes que les coupables ne purent retenir leurs larmes.

“ Je vois ”, continua la bonne mère, “ que vous n’avez agi de la sorte que par légèreté, et j’ai confiance que vous ferez mieux à l’avenir. ” — “ Son attente ne fut pas trompée, ” ajoute l’auteur de cette note, “ car les postulantes en question ont été de ferventes religieuses. ”

Les jeunes soeurs d’alors sont unanimes à témoigner que l’humilité, le dévouement, la piété, l’ordre, la prévoyance, la simplicité, le recueillement, le respect de l’autorité et l’amour des constitutions furent des vertus dont mère Marie-Olivier leur donna constamment l’exemple.

II

Aux obédiences du mois d'août 1887, l'assistante générale échangea la charge de maîtresse des novices contre celle de supérieure locale du couvent d'Hochelaga.

Sans doute elle était secondée par la directrice du pensionnat. Elle n'avait à s'occuper des classes qu'aux examens trimestriels, et des officières la suppléaient dans les détails de l'administration. Mais rien d'important ne se faisait sans son autorisation, et le personnel était considérable.

Mère Marie-Olivier allait donc, comme autrefois à Saint-Hilaire, à Verchères et à Windsor, s'occuper, du moins indirectement, de l'éducation des enfants.

* * *

Un coup d'oeil sur les chroniques du couvent d'Hochelaga, durant les deux années de sa supériorité, permettra de constater quelque peu son action extérieure.

Groupons les faits analogues.

Ce qui l'occupe, au commencement d'une année scolaire, c'est la retraite des élèves [11], fait important qu'elle recommande aux prières de la communauté et du noviciat. " Bonne retraite, bonne année, " dit-elle. Elle n'omet rien

---

11 En 1887, le prédicateur fut le R. P. Jones, s. j., et, en 1888, M. l'abbé J.-A. Bélanger, vicaire à l'église du Sacré-Coeur de Montréal.

pour obtenir le recueillement, favoriser la dévotion et assurer le succès de ces jours de grâces.

* * *

Le 20 novembre, les Enfants de Marie font, chaque année, la retraite préparatoire à leur fête patronale; le soir a lieu l'élection de leurs *officières.*

Le lendemain, la supérieure souhaite la bienvenue aux anciennes congréganistes. A l'heure du banquet, elle accompagne M. l'aumônier au réfectoire où il dit le bénédicité et adresse quelques mots d'édification aux convives. La salle est décorée, les tables bien garnies. On trouve les mets du couvent meilleurs que jamais. On les savoure comme au temps de sa jeunesse. On va et vient dans les corridors et les autres pièces du pensionnat, s'arrêtant aux endroits préférés. Dans l'après-midi, il y a sermon, bénédiction du saint Sacrement, acte de consécration à la sainte Vierge, réception de nouvelles associées. Au sortir de la chapelle, une foule compacte remplit le vestibule. Avant de partir, les invitées, par groupes, vont à la bibliothèque saluer la supérieure. Elle a de bienveillantes paroles pour chacune.

* * *

Les religieuses qui ont vécu avec mère Marie-Olivier, savent quelle peine elle se donnait pour bien accueillir les visiteurs. Elle voulait de la simplicité et de la perfection, disant: " Il y va de l'honneur de la religion et de l'institut. "

Le 18 mai 1888, Mgr Chs Soulé [12] était reçu à Hochelaga. " Sa Grandeur avoua ", relatent les chroniques, " que, dans les premiers pensionnats d'Europe, on ne pouvait mieux faire les choses. Il félicita les trois élèves qui avaient accompagné sur la harpe la chanson des " Deux Mouches ": " C'est ce que je n'ai jamais vu en France. Je remarque d'ailleurs que, sur plusieurs points, les jeunes filles canadiennes arrivent à des succès étonnants dans les arts et l'éducation. "

Ils ne sont pas rares les hôtes distingués au couvent d'Hochelaga. Avant Mgr Soulé, on y avait reçu Mgr Fabre (22 mars 1888), de retour de son quatrième voyage à Rome. Plus tard, on reçut Mgr Gravel, évêque de Nicolet, et le R. P. C. Augier, provincial des Oblats de Marie Immaculée (29 mai 1888)... A tous mère Marie-Olivier adresse l'expression sincère de sa vénération.

Les fêtes patronales de M. l'aumônier et de la supérieure générale étaient aussi pour elle l'occasion d'inspirer aux élèves plus de respect pour le prêtre et l'autorité.

* * *

Incitées par cet exemple, ses filles célébraient ses propres anniversaires avec une piété toute filiale. Pour lui plaire, elles s'appliquaient à ce que tout fût simple et religieux. Ce fut le cas, au pensionnat d'Hochelaga, le 24 mai 1888.

---

[12] Mgr Chs Soulé, évêque démissionnaire des Iles de la Réunion et primicier du Chapitre de Saint-Denis en France, prédicateur du carême à Notre-Dame de Montréal, en 1888.

Aussi la supérieure put-elle écrire: " Le 24 mai fut pour moi un jour de vrai bonheur. "

" La fête de mère Marie-Olivier ", disent les annales, " s'ouvrit par la première communion de huit élèves... Quelles fleurs matinales, pures et fraîches, auraient mieux embaumé ce pieux anniversaire !

" Après le déjeûner, il y eut réception au noviciat... Au pensionnat, Mlle Eugénie Labelle, au nom de ses compagnes, présenta l'adresse : " Cette année, le printemps tardif ne nous permet pas de chanter : Le mois de mai est le mois des fleurs ; mais avec plus de raison que jamais nous pouvons dire : C'est le mois du bonheur. En effet, dans notre couvent ce n'est que fête... "

Elle prouve son assertion par des faits qui font sourire la bonne mère, dont un des plus chers principes était : Rendre heureux pour rendre meilleur.

Les élèves allaient répétant : " Nous aimons mère Marie-Olivier et nous sentons qu'elle nous aime. "

* * *

Une soeur, surveillante d'une salle de récréation, se plaignait à la supérieure de ne pouvoir jamais la rencontrer.

" Chère soeur, " répliqua la bonne mère, " pourriez-vous disposer d'une heure de votre temps le jeudi après-midi ?

— Pour passer cette heure avec vous, ma mère ?

— Est-ce que cela vous réconforterait ?

— Ma mère, ce serait un parfait dédommagement.

— Vous serez la bienvenue. "

La soeur doutait quelque peu de l'exécution d'une si belle promesse. A l'heure et au jour convenus, elle se rendit à la chambre de l'assistante générale. " Quelle bonne heure je passai, " dit-elle, " et quelles bonnes heures! car elle m'accorda fidèlement, chaque semaine, cet entretien si reposant et si agréable pour moi. Sa conversation était aimable, bienveillante, pieuse. Je sortais de sa chambre encouragée, édifiée, comprenant mieux quel apostolat je pouvais, à mon tour, exercer auprès des élèves, même en me récréant avec elles [13]. "

* * *

Le 29 novembre 1887, mère Marie-Olivier s'adresse à Mme A. Archambault :

" Vous pouvez croire que je n'ai pas été sourde à l'invitation que vous me fîtes d'unir mes prières aux vôtres, le jour où devait être célébré le service anniversaire de mon bien-aimé frère. Soeur Marie de la Présentation se trouvait ici ; toutes deux nous avons fait la sainte communion ce jour-là. Nous avons eu l'avantage de faire dire des messes pour le repos de l'âme de notre regretté frère.

" Votre profonde douleur, que le temps n'affaiblit pas, honore la mémoire de celui que la mort nous a si cruellement enlevé et m'attache à vous plus fortement. Aux liens d'une commune affection, qui nous unissait déjà, se joignent maintenant ceux d'une commune douleur... Le regret uni à la prière, n'est-ce pas le plus beau monument qu'une épouse puisse élever sur la tombe de son époux ?

---

[13] S. M. Pétronille.

" ...Ce que vous m'apprenez de votre bon petit Joseph-Ignace me réjouit beaucoup. Je suis loin d'attribuer à l'orgueil les éloges que vous m'en faites. D'ailleurs, l'orgueil maternel est plus qu'excusable, il est légitime...

" Soeur Marie de la Présentation est partie le 2 du courant [14] avec notre mère générale et soeur Marie-Elizabeth. Depuis deux mois, cette chère soeur se préparait au sacrifice qu'elle a fait avec beaucoup de courage et de générosité. Nos voyageuses se sont heureusement rendues après un retard de dix heures, causé par un pénible accident arrivé au convoi qui les précédait. Soeur Marie de la Présentation était très fatiguée; elle est maintenant reposée et bien installée dans le couvent dont elle a la direction. J'espère que, par vos lettres, vous irez parfois réjouir cette pauvre éloignée...

" La chère Noémie [15] est à son devoir et réussit bien. Elle est loin de mon bureau, en ce moment; si elle savait que je cause avec vous, elle accourrait certainement expédier une grosse caresse à tante Maximilienne..."

Mère Marie-Olivier cause maintenant avec soeur Marie-Hyppolite, supérieure de l'école Saint-Joachim (Détroit). Elle lui souhaite, ainsi qu'à ses soeurs, " une belle et sainte année, une année de paix et d'union, sanctifiée par l'exacte observance des constitutions.

" J'aurais été heureuse de vous envoyer à chacune un exemplaire des règles; ce sera pour plus tard. Afin de sup-

---

[14] Pour la maison de Saint-Pierre-Jolys, Manitoba.

[15] Noémie, fille du docteur Archambault, de Cohoes (N.-Y.), élève du Couvent d'Hochelaga; aujourd'hui, Mme A. Lasalle, de Montréal.

pléer à ces précieuses étrennes, je demande à Dieu de vous donner l'esprit de ces règles bénies que vous avez bien gravées dans le coeur. La règle, tout est là. En la gardant avec amour, nous goûtons la suavité du joug du Seigneur.

" J'ai reçu des nouvelles de notre mère générale; elle jouit d'une bonne santé. On lui a fait le plus chaleureux accueil. Soeur Marie-Elizabeth est mieux; elle dit que son esprit voyage entre Waterloo et Oakland; elle voudrait voir les deux réunis; les deux se compléteraient et formeraient un tout enchanteur... "

A la fin d'un long paragraphe consacré aux malades: " Veuillez ne pas les oublier dans vos prières. "

S'intéressant toujours aux novices: " Je recommande à vos prières la retraite du noviciat... "

Elle nomme les soeurs admises à la profession... " Je sais que nos jeunes soeurs aimeront à connaître les élues du jour. Il fait bon vous entendre dire que ces chères soeurs sont à leur devoir. Je souhaite qu'il en soit toujours ainsi [16]... "

De mère Marie-Jean-Baptiste, visitant les missions lointaines, l'ex-supérieure générale recevait des lettres pleines de déférence et très consolantes: " Que de choses j'aurais à vous dire! Combien d'avis et de conseils vous pourriez me donner! Je suis si peu capable de remplir mon importante mission! Je me recommande tout particulièrement à vos prières; je crains tant de ne pas faire le bien que Dieu demande de moi.

" J'éprouve beaucoup de bonheur à visiter nos chères

---

[16] Hochelaga, 19 janvier 1888.

soeurs. Leur bon esprit, leur régularité, l'uniformité que je rencontre me font du bien au coeur. Je recueille les fruits que vous avez semés partout, lors de vos visites...'' [17].

L'assistante remplace la supérieure générale et conserve sa charge de supérieure locale. Ce cumul l'oblige, on le comprend, à négliger un peu ses meilleures amies. Le 13 avril, elle écrit à soeur Marie-Emilienne :

'' Il est temps, n'est-ce pas, de répondre à votre bienveillante lettre du 6 mars ? Il faut nécessairement vous dilater le coeur avant le mois de mai, c'est pourquoi je me mets à l'oeuvre.

'' Non, ma chère soeur, je n'ai jamais songé à prendre des résolutions aussi parfaites que celles que vous mentionnez, pas même dans mes retraites annuelles. J'aime trop mes anciennes filles de Verchères, et cette affection est trop légitime pour en venir à une telle détermination...

'' Je vous félicite d'avoir eu un père jésuite pour diriger votre retraite de trente jours. Sans voir vos notes spirituelles, je les sais bonnes, saintes et pratiques, *comme celle qui les a dictées...*

'' Vous vous attendez, dites-vous, à quelques changements au retour de notre mère [18] ? Que votre attente soit calme et de telle sorte que le bon plaisir de Dieu fasse toute votre joie, et que son bonheur et sa gloire soient votre unique consolation. Allons, mon âme, devez-vous dire, allons au travers des langueurs, des sécheresses, des inégalités d'hu-

---

[17] 13 mars 1888.

[18] Mère Marie-Jean-Baptiste devait, de l'Orégon, retourner en Californie.

meur, des faiblesses d'esprit; allons, tête levée au-dessus de ce qui se passe au dehors et au dedans de nous, toujours contentes de Dieu, contentes de ce qu'il fait de nous et de ce qu'il nous fait faire. Passons ce labyrinthe de notre amour-propre en sautant par-dessus et non pas en le parcourant dans ses détours interminables. Volons comme l'aigle au-dessus des nuages, l'oeil fixé sur le divin soleil de justice et sur nos obligations...

" Il ne dépend pas de nous d'être insensibles; mais souvenons-nous que notre vie n'est pas une vie de sentiments... Assez, si je ne veux pas être importune. Je vous parle comme je vous parlais naguère, sans tenir compte de votre position actuelle. Après tout, nous avons quelques traits de ressemblance [19]; donc, pas d'excuses...

Avant d'entrer dans la sainte quarantaine, qui ne lui permettra que les lettres d'absolue nécessité, elle répond à une autre de ses fidèles correspondantes:

" Ah! ma chère soeur, je vous engage fortement à faire une solitude de votre tourelle, pendant ce saint temps du carême. Oui, faites-vous solitaire avec Jésus solitaire au jardin de Gethsémani. Que faisait-il là? Il priait, dit le texte sacré. La prière de Jésus est solitaire. Il se sépare même de ses disciples auxquels il venait de s'unir pourtant d'une manière si intime dans l'Eucharistie.

" Nous, religieuses, nous devons nous retirer du monde, de nos préoccupations ordinaires, descendre dans le sanctuaire de notre âme, pénétrer dans le coeur de Jésus lui-même pour ne penser qu'à lui.

---

19 Elles étaient toutes deux assistantes.

" Vous me demandez ce que je pense de vous qui êtes demeurée si longtemps sans m'écrire? Je pense tout simplement que soeur Marie X... est devenue plus courageuse et que bientôt on la qualifiera de femme forte..."

Apprenant qu'une soeur, déjà orpheline de mère, vient de perdre son père, mère Marie-Olivier lui écrit sans retard :

" La bien triste nouvelle que votre supérieure m'a transmise m'a fait beaucoup de peine. Aussitôt, je me suis dit : Pauvre soeur Marie de la Providence, comme son coeur doit être brisé! Combien elle doit souffrir à la pensée de son petit frère orphelin et sans appui! Dieu nous envoie quelquefois des épreuves bien pénibles... Ah! soyons courageuses sous le poids de la croix. Le bon Sauveur l'a sanctifiée et enrichie par ses souffrances et son amour.

" Nous avons lieu de croire que Dieu a fait miséricorde à votre bien-aimé père dont la vie fut si chrétienne. J'ai cependant demandé les prières de la communauté à son intention et à la vôtre. Votre résignation procurera le plus grand soulagement à celui que vous pleurez à si juste titre.

" Adieu. Je vous laisse au pied de la croix où vous trouverez force et consolation [20]. "

Celle qui sait si bien consoler les autres est consolée, à son tour, par une longue lettre de mère Marie-Jean-Baptiste, donnant des détails intimes sur chacune des maisons orégoniennes. La lettre commence ainsi :

" J'emploie mes premiers moments de loisirs, à Oakland, à vous rendre compte de mes dernières stations. Partout j'ai trouvé nos chères soeurs ferventes et dévouées ; nos

---

[20] Lettre du 7 mai 1888.

saintes constitutions sont observées et le règlement bien suivi. C'est une grande consolation pour nous de constater partout l'union et l'uniformité ; tant qu'elles dureront, nous aurons de la force pour faire le bien... [21]. "

* * *

A la fin de mai, l'impression du livre des règles étant terminée, mère Marie-Olivier est heureuse d'en adresser des exemplaires à chacune des maisons de l'institut. Elle accompagne cet envoi d'une lettre circulaire :

" C'est un grand bonheur pour moi de vous expédier le livre de nos saintes règles, selon le désir de notre mère générale. " Ces constitutions ", dit Mgr Allard, dans une lettre en date du 7 avril 1887, " sont sacrées. Personne n'y peut toucher que Rome. " — " C'est bien le moment de répéter l'hymne de la gratitude et de l'amour : *Quid retribuam Domino?*

" Prenons la ferme résolution d'observer cette sainte règle mieux que jamais, maintenant que Rome, dans sa haute sagesse, après l'avoir examinée, a trouvé qu'elle pouvait nous conduire à la plus haute perfection.

" Ce livre... est vraiment pour nous l'évangile de la famille. En l'approuvant, la sainte Eglise a béni notre passé et placé notre avenir sous sa maternelle protection... Comme le dit encore le vénérable archevêque, Mgr Allard : " Cette approbation est un gage de salut, une source de bonheur. "

---

21 Lettre du 25 mai 1888.

III

A partir du mois d'août 1889, mère Marie-Olivier cessa d'être supérieure locale. Ses fonctions d'assistante générale réclamaient tous ses instants, non seulement durant les longs voyages de la supérieure générale, mais aussi pendant son séjour à la maison-mère. Faible de santé, mère Marie-Jean-Baptiste, en hiver surtout, était parfois réduite à l'impuissance. Il arriva même que l'assistante dut la suppléer dans la visite des maisons de la province de Québec.

En décembre 1889, accompagnée de mère Véronique du Crucifix, mère Marie-Olivier est à l'Epiphanie, d'où elle écrit à soeur Marie-Lucille:

" Je vous remercie de votre bonne lettre, de vos souhaits anticipés et de l'envoi du *Catholic Record*. Je ne connaissais encore rien de votre belle fête sinon qu'elle avait eu lieu. Notre retraite, la mort de soeur Marie-Dominique[22], la maladie de notre mère, le *triduum* préparatoire à l'Immaculée-Conception, les préparatifs pour la visite de nos maisons du Nord, tout cela m'a forcée de préférer l'utile à l'agréable. Ainsi en est-il de nous dans la vie religieuse. Cela ne nous empêche pas de nous rencontrer souvent devant le Seigneur. Il ne se passe guère de jours sans que je songe à mes fidèles amies de Windsor.

" Les soeurs des trois établissements que nous visitons sont en bonne santé quoiqu'il n'y ait pas de Samson. La

---

[22] Emérence Beaudry, cousine germaine de mère Marie-Olivier, morte le 12 novembre 1889.

besogne se fait tout de même grâce à leur dévouement. Saint-Lin compte 141 élèves tant internes qu'externes ; Saint-Roch, 102; L'Epiphanie, 100; ce qui est assez pour occuper six, sept ou huit soeurs. Nous retournerons à Hochelaga, le 24 du courant, afin de fêter Noël à la maison-mère, ce qui nous va bien.

" Au revoir au nouvel an, ma chère soeur, non en personne, mais par écrit; peut-être l'occasion favorable se présentera-t-elle encore? Je suis bien résolue de n'en perdre aucune, en cette matière comme en toute autre... [23].

De Noël au 7 janvier, mère Marie-Olivier est à la maison-mère. Le 8, elle écrit de Valleyfield à soeur Marie-Eugène, supérieure à San Francisco:

" En arrivant à la communauté, le 24 décembre, notre mère me remit votre lettre, me disant qu'elle avait donné ordre à soeur Marie-Antoine de vous répondre. Il ne me reste qu'à vous offrir les voeux de la saison. Que la paix, la force et le bonheur soient les hôtes de votre petite communauté! la paix, qui, au dire du grand Apôtre, surpasse tout sentiment; la force,—et n'en faut-il pas pour franchir d'un pas leste et ferme les sentiers ardus et parfois épineux de la vie religieuse?—; le bonheur, mais un bonheur pur, celui que nous puisons au pied des autels et qui n'est autre que Dieu même... Je désire que vous sollicitiez pour moi les mêmes faveurs, grâces très précieuses qui m'assureront une jouissance inaltérable.

" Notre mère prend du mieux, mais elle est d'une faiblesse extrême; son parfait rétablissement sera l'affaire du temps et des bons soins...

---

[23] Lettre du 20 décembre 1889.

" La mort de notre chère soeur Marie-Dominique a dû vous surprendre ; elle a disparu promptement, n'est-ce pas? Dire qu'elle assistait, avec nous, aux premières séances du chapitre [24], et que, déjà, elle siège dans les demeures de l'éternité !

" Mère Véronique et moi, nous sommes ici depuis hier soir ; nous consacrerons le mois de janvier à la visite de nos maisons du comté de Beauharnois.

" Agenouillées au berceau de l'Enfant Jésus, prions les unes pour les autres, les plus fortes aidant les plus faibles, espérant que la charité de Jésus-Christ nous réunira un jour dans la céleste patrie, où nous jouirons d'un bonheur sans fin. "

Le 25 janvier, mère Marie-Olivier entrait au couvent de Beauharnois avec sa fidèle compagne. " Le 26, " dit l'annaliste, " nos bonnes mères font la visite de quelques pièces de la maison. Elles se plaisent au milieu de notre paisible famille, et nous jouissons de leur présence. Les récréations sont des plus attrayantes. Mais voici qu'à la joie succède la tristesse. "

* * *

Soeur Marie-Scholastique, supérieure de la maison, avait été gaie et bien portante toute la journée. A trois heures, elle avait donné une leçon de piano ; elle soupa au réfectoire et prit sa récréation avec les soeurs ; à sept heures, elle présida la prière et la méditation, après lesquelles on la vit, selon son habitude, vaquer à des dévotions particulières.

---

[24] Chapitre de 1889, le 8e de l'institut.

Vers les huit heures et demie, une soeur passant près de sa chambre entend gémir. Elle écoute un instant, puis entre.

" Soeur supérieure?

— Ah! que je souffre! "

Aussitôt avertie, mère Marie-Olivier se rend auprès de la malade et juge le cas sérieux. Immédiatement, elle fait appeler le prêtre et le médecin. Bientôt M. le curé Lussier administre les derniers sacrements à la mourante. Celle-ci exprime sa consolation de voir à son chevet deux des bonnes mères avec qui elle a longtemps vécu à Longueuil et à Hochelaga. Vers une heure et demie, appuyée sur le bras de mère Véronique du Crucifix, elle rendit son âme à Dieu pendant que mère Marie-Olivier achevait les prières des agonisants.

Après avoir assisté au service de la défunte, à Beauharnois, puis à un second à Hochelaga, l'assistante générale accompagna jusqu'à Longueuil la chère dépouille et revint vers les soeurs affligées, le coeur plein d'une sympathique tendresse. Elle les encouragea, les consola et leur annonça que mère Véronique du Crucifix, la visite officielle terminée, reviendrait auprès d'elles en qualité de supérieure *pro tempore*.

L'année suivante, mère Marie-Jean-Baptiste dut encore se faire suppléer chez les soeurs du comté de Beauharnois.

" Mère Marie-Olivier et mère Véronique du Crucifix ", note l'annaliste du couvent de Saint-Timothée, " nous apportent le délicieux parfum du foyer religieux; leur charité, leurs bons exemples sont des souffles vivificateurs qui activent le feu sacré de notre vocation. "

Elles allaient ainsi toutes deux répandant l'esprit de Jésus et de Marie qui les animait. En 1894, elles feront aussi ensemble cette bienfaisante tournée.

* * *

Durant les voyages de mère Marie-Jean-Baptiste, mère Marie-Olivier se trouve l'âme dirigeante de beaucoup d'événements. Quelques-uns laissent voir ses relations amicales avec les diverses communautés, sa reconnaissance envers les RR. PP. Oblats et la famille bienfaitrice de M. S. Valois.

Après la mort de mère Séraphine du divin coeur de Jésus [25], fondatrice du Carmel au Canada, mère Marie-Olivier avait exprimé sa sympathie à la famille religieuse éprouvée. Elle lui continua son respect, son affection, comme sa fidélité aux traditions établies. Des lettres de soeur Raphaël de la Providence, deuxième prieure, et de soeur Aimée du Saint-Sacrement, secrétaire, prouvent les attentions délicates de l'assistante des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie en même temps que la touchante reconnaissance des filles de sainte Thérèse.

Mère Marie-Olivier admirait l'oeuvre des soeurs de la Providence. Elle ne parlait qu'avec une profonde estime de la vénérée mère Gamelin et de la bonne mère Caron. Le 7 juin 1893, cinquantième anniversaire de la fondation de cette communauté, elle fut heureuse d'être déléguée à cette grande fête avec soeur Marie du Rosaire, maîtresse des novices. Toutes deux passèrent à la maison-mère, rue Ful-

[25] Elle mourut le 9 janvier 1888.

lum, une journée mémorable: " Offices de l'Eglise, sermons, chants, décorations, réception des invités, tout a été parfait ", répétait mère Marie-Olivier; " aussi, " ajoutait-elle, " sommes-nous justement fières de nos multiples alliances avec une si belle famille. " Ce disant, elle cherchait de l'oeil quelques religieuses parentes des soeurs de la Providence.

A deux jours de là, le 9 juin 1893, la maison-mère des soeurs de la Congrégation de Notre-Dame était en feu. Mère Marie-Olivier s'empressa d'aller offrir les sympathies et les services de la communauté. Elle racontait avec émotion avoir trouvé la supérieure générale dans la cour, assise sur un banc avec ses assistantes, regardant brûler cette maison bâtie à peine depuis quelques années. " Sans doute", remarquait-elle, " les pertes matérielles sont considérables, mais il en est de plus regrettables encore: ce sont les écrits autographes de la vénérable mère Bourgeois, les biographies de ses compagnes, les annales et la meilleure partie des archives. Tout est perdu. " Elle semblait ressentir cette épreuve comme si elle lui eût été personnelle. Pour son âme vraiment catholique, toutes les congrégations du pays étaient des communautés soeurs issues des mêmes grands ordres religieux.

* * *

Mère Marie-Olivier ne laissait passer aucune occasion de manifester sa reconnaissance envers les Oblats de Marie-Immaculée.

En octobre 1889, elle fut profondément affligée de la

mort de Mgr Allard. La pénible nouvelle lui fut communiquée par le R. P. Augier, provincial des Oblats. C'est elle qui l'avait reçu à Hochelaga, l'année précédente; de plus, elle venait de lui écrire et de lui envoyer un exemplaire des règles.

En lisant ce que disait le provincial du regretté Mgr Allard, on comprend mieux la profonde vénération de mère Marie-Olivier pour ce religieux qui lui apparaissait dans une auréole de sainteté.

"Rome, 29 septembre 1889.

"Ma très révérende mère,

"Au moment où votre lettre m'est arrivée, je me disposais à vous écrire pour vous donner la douloureuse nouvelle de la mort de notre bon et saint Mgr Allard; mort de prédestiné comme on en trouve peu, même dans l'histoire des saints canonisés.

"Il s'est éteint comme une lampe qui n'a plus d'huile, à la chapelle, devant le saint Sacrement, pendant sa visite de règle. Le matin, il avait encore dit la sainte messe. On a eu le temps de lui donner l'extrême-onction, la bénédiction apostolique et l'indulgence *in articulo mortis.* Pendant qu'on récitait un *Pater* à saint Joseph, à ces mots: *Panem nostrum quotidianum,* sans effort, sans secousses, le saint vieillard rendait son âme à Dieu, devant cet autel où, depuis dix-huit mois, il immolait, tous les jours, la sainte Victime. Visiteur assidu de Jésus-Eucharistie, il meurt devant l'Eucharistie; fidèle observateur de la règle, il meurt dans l'accomplissement d'un exercice de règle. La

consolation domine dans nos coeurs et ne laisse presque pas de place à la tristesse; au lieu de réciter le *De profundis,* nous chanterions volontiers le *Te Deum.*

" Vous avez bien raison de dire que le saint archevêque avait, pour votre famille religieuse, des sentiments de père. Que de fois il m'en a parlé! Peu de jours avant sa mort, nous avons eu à ce sujet un très long entretien. Il vous continuera dans le ciel sa protection...

" Bien volontiers, je me tiendrai à votre disposition pour tous les bons offices qu'il sera en mon pouvoir de vous rendre. Il me sera doux de penser que j'accomplis ainsi un des derniers voeux de notre saint archevêque...

" Je vous suis bien reconnaissant de l'exemplaire des règles que vous avez eu la bonté de m'envoyer. En les lisant, je me pénétrerai mieux de l'esprit de votre congrégation et serai mieux en état de vous aider..."

Quelques jours après la réception de cette lettre, une circulaire apprenait le décès de Mgr Allard, avec tous ses détails, à tous les membres de la communauté. Elle demandait de nombreux suffrages pour " celui qui, expérimenté dans les voies de Dieu, avait formé à la vie religieuse les premiers sujets de la congrégation... " Un service solennel fut chanté dans la chapelle d'Hochelaga, pour le repos de l'âme de ce bienfaiteur spirituel.

Au commencement de novembre 1892, on célébrait à Lowell le jubilé de la profession du père Garin. Ce religieux avait apporté de France au couvent de Longueuil le livre des constitutions des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie de Marseille, ainsi qu'une poupée revêtue de leur costume. Mère Marie-Olivier félicita le vénérable jubilaire,

qui la remercia pour sa " bonne lettre et l'aube magnifique dont il fut heureux de se revêtir au matin de la grande fête..." Il rappelle la cérémonie des premiers voeux des fondatrices, le 8 décembre 1844 [26].

A l'époque du cinquantième anniversaire de l'arrivée des Oblats au pays, mère Marie-Jean-Baptiste est à Key West. Il appartient donc à l'assistante d'exprimer la reconnaissance de la communauté. Elle offre un cadeau et adresse la lettre suivante au R. P. Lefebvre, provincial:

" Il y a un demi siècle, " disent nos annales, " quelques fils courageux de Mgr de Mazenod dressaient leur première tente au pays, sur les bords du Richelieu. Par une coïncidence toute providentielle, Mlle Durocher, notre première supérieure, préparait l'humble demeure qu'ils devaient habiter. Trois ans plus tard, sous la haute direction de Mgr Bourget de sainte mémoire, les Oblats de Longueuil, le P. Allard surtout, contribuaient à la fondation de notre institut: ils implantaient dans le coeur de nos mères ces solides vertus que nous aimons aussi à cultiver... "

" Entreprendre d'énumérer les bienfaits de vos Pères à notre égard, serait vouloir faire, en partie, l'histoire de notre congrégation. Qu'il nous suffise de rappeler qu'elle a toujours été considérée, par les Pères Oblats, comme une fille bien-aimée dont la faiblesse même réclame lumière et protection, et qu'en tout temps et tous lieux, ils les lui ont prodiguées... " Nous sommes fières de le dire, les Oblats ont été nos maîtres et nos pères. Aussi, heureuses sommes-nous, en cette grande fête jubilaire, de partager leur joie,

26 Chroniques de la maison-mère.

de leur exprimer nos meilleurs voeux, de leur offrir les sentiments de notre sincère gratitude [27]. ''

* * *

Mère Marie-Olivier était également reconnaissante envers ceux qui, dans l'ordre matériel, avaient contribué au développement de l'institut.

En l'absence de mère Marie-Jean-Baptiste arriva le vingt cinquième anniversaire de la mort de M. S. Valois. L'assistante avait fait réparer les tentures noires de la chapelle, travail considérable auquel elle avait pris part.

Donc, le 10 décembre 1891, le temple élevé par M. Valois avait revêtu une fraîche parure. '' Avec son catafalque entouré d'urnes flamboyantes et de figures lumineuses, avec sa corniche garnie de velours noir brodé d'or et surmontée de cierges, la chapelle d'Hochelaga, '' dit un spectateur enthousiaste, '' ressemblait à une reine en deuil couronnée de lumières. ''

L'officiant était M. l'abbé Valois, fils du généreux bienfaiteur. Il y avait au choeur vingt-cinq membres du clergé parmi lesquels on remarquait Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface, o. m. i.

M. l'abbé Valois jouissait alors d'une santé qui semblait lui promettre une longue carrière. Il ne se doutait pas que cette même décoration funèbre qu'il admirait dût servir, deux ans plus tard, à ses propres funérailles.

Au printemps de 1893, le 27 mai, mère Marie-Olivier

---

[27] Lettre du 1er décembre 1891.

apprend la maladie grave dont M. l'abbé Valois vient d'être atteint. Immédiatement, elle fait prier soeurs et élèves, envoie des infirmières offrir leurs services et se rend elle-même chez lui, avec soeur Marie du Sacré-Coeur. Voyant que, par intervalles, un sommeil étrange s'empare du malade, elle saisit le moment propice et dit d'une voix ferme et distincte: " M. l'abbé, toutes nos soeurs prient pour vous; au nom de l'institut, je vous remercie de vos bienfaits; veuillez bénir notre mère générale, la communauté et ses oeuvres. " Le mourant a reconnu, agenouillée à quelques pas de son lit, mère Marie-Olivier. Il la nomme et soulève avec effort sa main défaillante.

Revenue au couvent, la mère assistante demande qu'on prie avec instances pour obtenir au cher malade le bienfait de la santé ou celui d'une sainte mort. Le 29, celui-ci reçoit le saint Viatique et tombe dans le coma. Il expire le lendemain assisté par sa vénérable mère, Mme Lussier, quelques amis, mère Marie-Olivier, soeur Marie du Rosaire, soeur Marie-Alexis, soeur Marie-Rachel et soeur Saint-Remi tourière des Carmélites [28].

La cloche du couvent d'Hochelaga et celle du Carmel unirent leurs voix gémissantes sollicitant des prières en faveur du regretté défunt.

Comme la supérieure générale se trouvait à San Francisco, son assistante annonce l'événement à toutes les maisons de l'institut. Elle demande à chaque supérieure de

---

[28] Soeur Saint-Remi vit encore. C'est la seule survivante des six Carmélites, venues de France, pour la fondation du Carmel canadien.

faire dire une messe et à chacune des religieuses d'offrir huit jours de suffrages pour le repos de l'âme du regretté bienfaiteur. Afin qu'aucune des soeurs n'ignore les dons faits par M. l'abbé, elle les énumère : " Oui, il a bien mérité le titre de bienfaiteur celui qui, durant vingt ans, nous a non seulement laissé la jouissance d'une belle propriété, mais en paya même les taxes ; celui qui, en qualité de chapelain, nous a non seulement desservies gratuitement, mais s'est plu à enrichir le temple élevé par son généreux père, de trois autels, de calices, de ciboires, de chandeliers, d'ornements sacerdotaux, etc.

" Que dire de son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes? Beauté du chant, richesse des décorations et des ornements, pompe et magnificence des cérémonies religieuses, il n'épargnait rien pour relever le culte extérieur.

" Afin de ranimer la piété dans les coeurs et d'inspirer la foi vive dont il était lui-même animé, il faisait souvent de courtes mais salutaires exhortations.

" Il savait attacher à leur pensionnat les élèves confiées à ses soins. Il leur faisait mille surprises agréables. Un jour, il leur apportait quantité de fruits ; un autre jour, des caisses de bonbons ou des rafraîchissements. Plusieurs fois, il leur donna de grands pique-niques au bois ; il les conduisit même à la montagne de Saint-Hilaire, payant tous les frais de transport comme ceux de la table richement servie.

" Sa bonté envers les élèves malades était remarquable : il les visitait chaque jour, faisait des neuvaines publiques pour leur rétablissement. Quelques-unes attribuèrent leur guérison à la vivacité de sa foi.

" Il contribua beaucoup à faire connaître notre couvent d'Hochelaga, surtout dans les Etats-Unis où il voyageait fréquemment.

" Voilà comment M. l'abbé Valois a servi les intérêts de notre communauté et s'est acquis des droits à notre reconnaissance. Aussi, nous ne nous contenterons pas de verser des larmes sur son tombeau, mais nous offrirons, pour le repos de son âme, de nombreuses et ferventes prières. "

L'année suivante, à la fin de février, Mme Valois fut atteinte de la maladie qui devait l'emporter. Mère Marie-Jean-Baptiste était à Hochelaga, mais elle se reposa sur son assistante pour entourer la vénérée bienfaitrice des soins et des attentions qu'elle méritait. Ce fut une douce mission pour mère Marie-Olivier. Elle dit à Mme Lussier, alors malade, de compter sur elle et sur les soeurs. Il y en eut toujours auprès de sa mère. Cette excellente chrétienne, si pieuse, si charitable, si digne toujours, ayant reçu, avec toute l'énergie de sa foi, les sacrements de l'Eglise, s'éteignit doucement, le soir du 2 mars. Elle fut inhumée dans la chapelle souterraine du couvent, sous la voûte qui contenait les restes de M. S. Valois.

Un jour d'octobre 1894, alors que mère Marie-Jean-Baptiste visitait les maisons de l'Etat de New-York, on vient avertir la portière du pensionnat d'Hochelaga que M. P. Lussier a été frappé de paralysie, que Mme Lussier est à la ville, qu'on ne sait quand elle reviendra... A l'instant,mère Marie-Olivier dépêche auprès du malade soeur Marie-Alexis, infirmière, et soeur Rose de Viterbe. Il était une heure de l'après-midi. Mme Lussier, qui s'occupait du monument funèbre de sa famille, ne revint que vers trois

heures, la pensée toute pleine de ses chers morts. Elle trouve son mari dans un état désespérant. Mais n'eût-elle pas éprouvé un choc plus douloureux encore sans l'initiative de mère Marie-Olivier, sans l'aide et l'encouragement des soeurs? Tous les soins, tout l'art des médecins sont impuissants. M. Lussier meurt après quelques jours de maladie, le 18 octobre 1894.

Le service funèbre eut lieu dans la chapelle du couvent. Comme pour les membres décédés de la famille Valois, la mère assistante voulut que le clergé, les religieuses et les élèves se rendissent à la demeure du défunt pour suivre en procession sa dépouille mortelle. Et son âme? Elle y songea aussi. Pour lui assurer les prières de la communauté, elle les sollicita dans une circulaire.

Mère Marie-Olivier manifesta souvent sa sympathie à l'unique survivante de la famille Valois. Mme Lussier, sensible aux attentions de la bonne mère, en parlait avec émotion. Elle n'oubliait pas le 8 décembre 1894, à Longueuil, où s'ouvrirent les noces d'or de la congrégation. Conviée au double titre d'ancienne élève et de bienfaitrice de l'institut, elle fut au premier rang et toujours accompagnée de sa gracieuse amie, mère Marie-Olivier.

A Hochelaga, pendant les fêtes jubilaires, au jour consacré à la mémoire des chers morts (20 juillet 1895), lorsque les assistants descendus à la crypte prièrent auprès du caveau des fondateurs du couvent, Mme Lussier, en habits de deuil, triste et recueillie, s'y tenait avec les mères conseillères.

Dépassons un peu les limites de ce chapitre, pour dire ce qui se fera dans la nuit du 2 juillet 1896. Mère Marie-Olivier avait été alors réélue supérieure générale. " C'est encore elle, la bonne mère ", dit Mme Lussier, " qui me prêta main-forte quand il fallut exhumer les corps de mes parents de votre chapelle souterraine, et celui de mon frère l'abbé, qui reposait au Carmel, pour les transporter au cimetière de la Côte-des-Neiges. " La procession nocturne commença à une heure du matin. Elle se composa de trois corbillards et d'autant de voitures dans lesquelles prirent place Mme Lussier, mère Marie-Olivier, mère Martin de l'Ascension, soeur Marie-Rachel, soeur Marie-Etienne, soeur Marie-Jude, soeur Marie-Béatrix, soeur Paul-Suzuki et Mlle Albina Valois. Une dévouée servante, Azilda Lajeunesse, suivit aussi les corps de ses bons maîtres jusque dans leur dernière demeure. Après que M. l'abbé Verreau eut récité sur les tombes les prières de l'Eglise, on procéda aux enterrements. Voyant Mme Lussier lutter contre une forte migraine, mère Marie-Olivier lui persuada de retourner à sa maison et surveilla le travail des fossoyeurs. Heureuse de se dévouer pour des bienfaiteurs, elle ne quitta le cimetière qu'à l'heure de midi.

Mme Lussier [29] ne pouvait-elle pas espérer, comme elle le disait souvent, que l'âme bienheureuse de mère Marie-Olivier lui fût, au moment suprême, comme jadis aux heures de cruelles épreuves, un appui, un secours, une douce consolation?

---

[29] Décédée le 26 septembre 1920.

* * *

Lorsque, durant l'absence de la supérieure générale, il se présentait des événements agréables, mère Marie-Olivier en remerciait le Seigneur. Se trouvait-elle en face de circonstances difficiles, elle rendait encore grâce à Dieu : " C'est heureux que notre mère n'ait pas été ici, cette épreuve l'eût accablée ; il faut avoir une constitution comme la mienne pour résister à de pareils coups. "

Ce qui l'affectait davantage, ce n'était pas le départ des soeurs pour les missions lointaines, — elles accomplissaient ce sacrifice avec tant de courage, — ce n'était pas d'assister les mourantes,—elles expiraient si paisiblement,—c'était le rare mais triste spectacle d'une religieuse peu fidèle. Prières, pénitences, exhortations, tendresses maternelles, elle essayait tout pour remettre dans la bonne voie celle qui s'en éloignait. Dans l'espoir d'éclairer l'une d'elles, on la vit s'astreindre, pendant un mois, à se rendre, matin et soir, à la communauté des soeurs coadjutrices pour méditer avec elles les Exercices de saint Ignace.

Les ressources de la charité épuisées, elle procédait résolument, mais avec quelle bonté ! au renvoi de la soeur et mettait les autres en garde contre un pareil malheur : " Ah ! j'aurais voulu laisser dans un éternel oubli cet événement si douloureux pour nous toutes. Il est bon pourtant que nous y réfléchissions. Puissions-nous, par notre constante fidélité à la règle et à nos saints engagements, éviter de *regarder en arrière après avoir mis la main à la charrue !*... Ne jugeons personne. Prions dans le silence de nos pieuses

retraites et rappelons-nous, en tremblant pour nous-mêmes, ces paroles de l'Esprit-Saint: " Que celui qui est debout soit sur ses gardes afin de ne pas tomber [30]. "

Une de ces désenchantées étant venue tout en larmes la prier, à genoux, de la recevoir de nouveau dans la communauté, elle ne le voulut point, mais elle trouva le moyen de lui rendre service. La lettre suivante en fait foi:

" Je vous remercie... de la charité exercée envers la pauvre infortunée... Dieu vous rendra ce que vous avez fait pour elle. J'aime à croire que vos jeunes soeurs n'ont pas été scandalisées de cette défection. Dites-leur qu'elles soient fidèles à leurs saintes obligations si un jour elles ne veulent pas trébucher dans la vie spirituelle [31]. "

* * *

Non seulement mère Marie-Olivier était une parfaite observatrice de la règle, mais elle s'acquittait avec le plus grand soin de tous ses emplois: veiller à l'ordre et à la propreté de la maison, visiter la lingerie, distribuer le raccommodage, recevoir les religieuses étrangères, préparer le courrier.

Il fallait la voir les jours de " grand ménage " aller de la cave au grenier, s'assurant que la poussière avait complètement délogé, enseignant aux jeunes soeurs à nettoyer une pièce. A celles-ci, elle donnait un conseil; à celles-là,

---

30 Circulaire du 11 août 1879.

31 Lettre du 3 juin 1888.

un coup de main : à toutes, elle apprenait à sanctifier le travail manuel qui, remarquait-elle, a sur le travail intellectuel cet avantage de laisser l'esprit libre de converser avec Dieu.

Que de journées mère Marie-Olivier a passées à la lingerie afin d'obtenir l'uniformité des vêtements ! Elle les examinait, les mesurait et faisait refaire ceux qui n'étaient pas confectionnés exactement d'après les patrons adoptés. Même inspection minutieuse à la sacristie et dans les autres offices dont elle fit l'inventaire dans la dernière année de son novennat comme assistante générale. Tout lui passa par les mains. Rien n'échappa à son oeil observateur.

Elle travaillait avec entrain sans empressement, avec exactitude sans contrainte, avec persévérance sans lassitude apparente. Elle avait un bel air de contentement et semblait fière de porter le traditionnel tablier bleu.

C'est de bonne grâce cependant qu'elle l'enlevait quand la portière l'appelait au parloir. Elle accueillait avec beaucoup de cordialité les soeurs de notre communauté et les autres qu'elle appelait aussi " nos soeurs ". Quand, à leur tour, celles-ci avaient à recevoir les soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, elles le faisaient de tout coeur et se plaisaient à rappeler les attentions de la bonne mère Marie-Olivier d'Hochelaga.

Deux fois par jour, à dix heures et à trois heures, la mère assistante se rendait à sa chambre pour y dépouiller le courrier. D'ordinaire, elle y trouvait deux ou trois soeurs qui l'attendaient pour s'entretenir avec elle ; d'autres les remplaçaient et la retenaient jusqu'à la prochaine cloche

réglementaire. Elle se montrait d'un abord moins facile quand la supérieure générale était à son poste. A une jeune soeur qui la consultait :

" Je ne suis pas la supérieure. Je n'ai pas grâce d'état pour vous diriger.

— Mais, ma mère, n'est-il pas permis de demander conseil à une ancienne religieuse ? "

Alors, mère Marie-Olivier consentit à l'écouter.

* * *

Par devoir aussi, pour être utile au prochain, elle écrivait volontiers. Mieux que tous les récits, ses lettres font voir la tournure de son esprit. Il y a dans sa correspondance des fruits qui rafraîchissent, des fleurs qui embaument, des sourires qui égaient.

" Je vous dois, ma soeur, un cordial merci pour avoir rajeuni *nos* gants à mon insu. La trop grande discrétion de vos agents a été cause que j'ai connu trop tard votre délicate attention [32]. "

" M. l'aumônier est revenu de Windsor, content et satisfait ; il y a trouvé les soeurs de Jésus et de Marie d'Ontario, moulées comme celles d'Hochelaga, ce qui a grandement plu aux vieilles mères de l'institut qui aiment naturellement à se mirer dans leurs filles spirituelles [33]. "

---

32 Lettre à soeur Marie-Lucille, le 18 février 1889.

33 Lettre du 5 septembre 1888.

" En même temps que cette lettre ", écrit-elle à sa belle-soeur, Mme Archambault, " je vous envoie une petite brochure contenant les souhaits de bonne année de saint François de Sales ; ce sont ceux que j'adresse moi-même à la petite communauté qui m'est si chère, et dont vous êtes la mère supérieure. Vous voudrez bien faire la lecture de cet opuscule à la famille assemblée, afin que les voeux de l'aimable saint vous portent bonheur à tous. "

Les soeurs de Windsor avaient su que la santé de mère Marie-Olivier faisait défaut. A soeur Marie-Lucille, qui s'empresse d'offrir des sympathies à sa bonne mère, celle-ci répond :

" Vous vous trompez, ma soeur, en croyant que je suis souvent malade et souffrante ; j'ai au contraire une santé pour laquelle je rends à Dieu mille actions de grâces. J'en connais plusieurs qui seraient fières d'en avoir une semblable et qui, à mon âge, ne seront certainement pas plus robustes ni plus alertes. J'ai des fatigues, mais je les supporte sans broncher ; j'ai de l'ouvrage, mais je trouve du temps pour tout, même pour recevoir une visite de cérémonie, quand c'est soeur Marie-Lucille qui la fait. Cette chère soeur, elle aime tant cela venir à la maison-mère ; comment ne pas bien l'accueillir [34] ! "

S'adressant à une supérieure : " Les nouvelles que vous me donnez de votre petite famille sont bien consolantes, et comment pourrait-il en être autrement ? elles ont une si bonne supérieure ! "

---

34 Hochelaga, 19 janvier 1893.

Si elle sait faire un compliment, elle ne craint pas de dire la vérité : " Vous regrettez ", continue-t-elle, " de manquer de patience quelquefois, et vous avez raison d'être sévère avec vous-même, car vous devez être le modèle de vos soeurs. Loin de la maison-mère, elles n'ont que vous sous les yeux. Dilatez donc le coeur de ces pauvres enfants par la bonne humeur qui doit toujours présider à nos récréations.

" Puissiez-vous former des religieuses dignes des Saints Noms de Jésus et de Marie et, en même temps des éducatrices compétentes ! Voilà ce que Dieu et votre communauté attendent de vous[35]. "

Elle écrit à une autre supérieure : " J'ignore quel est ce sombre horizon dont vous me parlez, mais j'aime à croire que les rayons du soleil de justice deviendront chaque jour plus brillants dans votre âme, pour y éclairer tout ce qu'il plaira à Dieu de présenter à vos regards. Tous les saints ont souffert, tous ont été ou calomniés, ou contredits, ou humiliés. Notre-Seigneur n'a pas même épargné sa sainte Mère, ses apôtres, ses amis les plus dévoués. Saint Paul disait : " J'accomplis en moi ce qui manque à la passion de Jésus-Christ. "

" A un moment donné, nous devons tous rencontrer la croix ; si votre tour est venu, faites-lui bon accueil. Votre coeur si détaché, si haibtué au combat spirituel, ne manquera pas de courage. Croyez que votre souvenir est un de ceux que je ne saurais perdre, mais je vous promets de pen-

---

[35] Hochelaga, 4 mars 1892.

ser à vous d'une manière spéciale jusqu'à ce que vous m'ayez dit que tout va mieux [36]. ''

En 1893, elle n'est plus supérieure locale; mais, toujours, elle s'intéresse au cher pensionnat: '' Nos élèves ont terminé leur retraite; il faisait bon les voir même les plus petites, observer un silence absolu et prier avec recueillement. C'est le R. P. Guertin, o. m. i., qui l'a prêchée, à la grande satisfaction des maîtresses et des élèves. ''

Encore un fragment de la même lettre: '' Mes sincères sympathies à Mlle V. Ouellette. Je prierai tout particulièrement pour ce pauvre Achille. Je l'ai aimé à l'égal d'un frère: il était si bon, si obligeant! Quels services ne nous a-t-il pas rendus [37]! ''

Mère Marie-Olivier savait aimer sans rien perdre de sa dignité et de sa vertu; elle ne croyait pas que, pour être pure, une amitié ne doive jamais se manifester. Aussi voit-on qu'elle a souvent exprimé son affection et même sa préférence: '' On ne saurait nier '', a-t-elle écrit, '' que Notre-Seigneur n'aimât d'une plus douce et d'une plus spéciale amitié saint Jean, Lazare, Marthe et Marie, car l'Ecriture le témoigne. Aimez ainsi... [38].

Aimer comme Jésus aimait, c'est ce que mère Marie-Olivier souhaitait à ses amis, c'est ce qu'elle se souhaitait à elle-même. Et les faits de sa vie ne prouvent-ils pas qu'elle a poursuivi cet idéal d'amitié proposé par le Christ? Elle

36 A soeur Marie-Hyppolite, supérieure, 29 mai 1892.

37 A soeur Marie-Lucille, 23 octobre 1893.

38 Lettre déjà citée du 23 octobre 1893.

ne se donnait pas à chacune de ses soeurs avec une égale intimité; mais, pour toutes, elle avait de la bienveillance, de la compassion, au moins de la pitié. N'est-ce pas cet amour universel du prochain qui lui faisait supporter sans ennui, du moins sans ennui apparent, les imperfections: caprices, saillies de caractère, récits fatigants par leur peu d'importance ou par leur longueur? Son abord facile faisait qu'on lui prenait tout son temps. Aussi n'avait-elle de repos qu'à la retraite.

* * *

Pour elle, quelle fête qu'une retraite de dix jours! Elle y entrait avec joie, se plongeait dans le recueillement, goûtait la parole de Dieu sous n'importe quelle forme, parce qu'elle ne se proposait pas d'en jouir mais d'en profiter. Elle priait de tout son coeur, pratiquait les mortifications de règle et autres, sans doute, car, ce qu'elle conseillait, elle n'était pas sans le faire elle-même: " Un peu de discipline, pendant la retraite, ça ne nuit pas à la santé et ça dompte la nature orgueilleuse. "

Quelques jours après une de ces retraites, elle écrit:

" Vous voulez donc, ma chère soeur, que je vous fasse part de mes trésors spirituels; moi, je veux imiter la sainte Vierge: *Et Marie conservait tout cela dans son coeur.* Comment! vous avez d'éloquents prédicateurs, un directeur hors ligne, des instructions spéciales, et vous voulez encore des richesses du Canada! Vous êtes par trop gourmande. Je

me réjouis des faveurs que le bon Dieu vous accorde, profitez-en bien toutes[39]. ''

Que de choses mère Marie-Olivier a conservées dans sa mémoire! De son âme, cependant, rayonnait la bonté, qui mettait tout son être au service du prochain, la simplicité, qui persistait en dépit de l'âge et se perfectionnait, la joie spirituelle, qui semblait s'épanouir perpétuellement dans son coeur, fût-il '' comme une terre aride et sans eau ''. — '' Durant l'épreuve, '' écrit une ancienne religieuse[40], ''elle demeurait ferme comme un roc, et son sourire cachait souvent des douleurs bien grandes ''.

De 1886 à 1895, elle dirigea les retraites de trente jours, à la grande satisfaction des soeurs. En 1888, mère Marie Jean-Baptiste étant absente, mère Marie-Olivier voulut être remplacée auprès des retraitantes. M. le chapelain[41], consulté, écrivit:

'' Pour bien des raisons, il me semble que vous devriez diriger vous-même la retraite de trente jours... Vous avez parfaitement réussi les années passées; et, sans trop de travail, vous aurez le même succès cette année. Allons donc, pour le bien des retraitantes... et pour le vôtre propre, — car Dieu vous bénira, — acceptez; disons que demain vous serez à la tête du bataillon pour le conduire à la victoire[42].''

Elle guida ce bataillon et bien d'autres, toujours heureuse de communiquer à ses soeurs ce qu'elle retirait de ces

39 Lettre à soeur Marie-Hyppolite, supérieure à Saint-Joachim, Détroit, le 6 juin 1892.

40 Soeur Michel des Saints.

41 M. l'abbé Ecrement.

42 Lettre du 22 mai 1888.

vivifiants exercices. Toutes s'accordent à louer sa prudence, sa douceur, sa fermeté. On la consultait comme si elle eût été un théologien, on cherchait auprès d'elle à soutenir l'élan de la volonté vers le bien. " A nos résolutions, elle nous conseillait, " disent plusieurs, " d'ajouter celle-ci : *Ne pas me décourager.* Elle avait égard à la faiblesse, mais elle excitait à la générosité et répétait après Mme Barat : " Si Dieu vous demande un échantillon, donnez-lui la pièce entière. " Ou bien encore, elle protestait contre la tendance " de *mesquiner* avec le bon Dieu ".

Plusieurs témoignages peuvent se résumer en celui-ci : "Si mère Marie-Olivier se maintenait dans la paix et la joie, au milieu des occupations incessantes, sérieuses, souvent pénibles de sa charge d'assistante, c'est que, par la pratique constante de l'union à Dieu, elle s'enveloppait d'une atmosphère calme et pure. Les nuages et les coups de vent ne pouvaient la troubler ni longtemps ni profondément. "

" C'est ainsi ", dit l'Imitation, " qu'au milieu de tant de mouvements divers, fixant sur moi seul ses regards, l'homme sage demeure inébranlable et toujours le même.

" Plus l'oeil de l'âme est pur et son intention droite, moins on est agité par les tempêtes [43]. "

---

[43] Livre III, chap. XXXIII, v. 1 et 2.

CHAPITRE NEUVIÈME

SUPÉRIEURE GÉNÉRALE

(Seconde administration)

(1895 - 1900)

I. 1895-96. — Chapitre général, du 31 juillet au 8 août. — Election de mère Marie-Olivier. — Circulaire du 8 octobre. — Dernier jour de l'année jubilaire de la congrégation (8 décembre). — Vie de mère Marie-Rose.—Brochure des *Noces d'or.* — Extraits de lettres. — Circulaire du 3 juin.

II. 1896-97. — Voyage de M. l'abbé L.-A. Dubuc, aumônier. — Circulaire du 13 décembre. — Décès de Mgr Fabre (30 décembre). — Lettres familières de mère Marie-Olivier. — Sa visite officielle dans la province de Québec. — La séance du 24 mai. — Quelques traits de physionomie.

III. 1897-98. — Le nouvel archevêque de Montréal, Mgr Paul Bruchési. — La supérieure générale visite la province d'Ontario. — Dernière circulaire de 1897. — Voyage en Floride. — Retour à Hochelaga. — La guerre Hispano-Américaine et les soeurs du Sud.

IV. 1898-99. — Circulaire du 7 septembre. — Visite officielle dans les provinces de Manitoba, d'Orégon et de Californie. — Congrégation de la propagande. — Changement d'aumônier.

V. 1899-1900. — Voyage dans l'est des Etats-Unis. — Visite de Mgr Bruchési. — 25e anniversaire de la fondation de l'Académie Sainte-Marie de Winnipeg. — Triste jour de l'an. — Visite de Mgr Falconio. — Dernière fête de mère Marie-Olivier, supérieure générale. — Circulaire du 13 juin. — M. F.-L.-T. Adam, chanoine honoraire. — Réceptions faites aux capitulantes.

I

A l'approche du chapitre de 1895 [1], quelques soeurs firent entendre à mère Marie-Olivier qu'elle pourrait bien être réélue à la charge de supérieure générale. " Mon Dieu ! " s'écria-t-elle, " pourriez-vous me demander encore un tel sacrifice ? " Toujours prévoyante, elle consulta : " Si le choix des capitulantes allait me désigner, ne devrais-je pas alléguer mon incapacité, mes soixante-six ans ? — Ne faites pas de démarches pour vous soustraire à cette croix ", fut la réponse du directeur.

Mgr Fabre, assisté de M. l'abbé F.-L.-T. Adam, supérieur ecclésiastique, et de M. l'abbé L.-A. Dubuc [2], fit, le 31 juillet, l'ouverture du chapitre qui se termina, le 8 du mois d'août par l'élection des conseillères. Les votes étant donnés, Mgr Fabre proclama le nom de mère Marie-Olivier. Emue, tremblante, elle alla s'agenouiller aux pieds de l'évêque, et, d'un ton suppliant, balbutia : " Monseigneur, je me sens incapable. — Courage, ma fille, Dieu vous aidera. "

Après la récitation des litanies de la sainte Vierge, la chapelle s'ouvrit et la cloche réglementaire y appela les soeurs.

Monseigneur fit connaître les noms des nouvelles élues :

Mère Marie-Olivier, supérieure générale

---

[1] Le 9e de l'institut.

[2] Aumônier de la maison-mère d'Hochelaga, de 1894 à 1899 ; actuellement curé de Saint-Jean-Baptiste de Montréal, prélat domestique de Sa Sainteté.

Mère Marie-Jean de Dieu, assistante générale
Mère Marie du Saint-Esprit, sous-assistante générale
Mère Marie-Gertrude, dépositaire générale
Mère Martin de l'Ascension, secrétaire générale.

La supérieure se mit à genoux devant l'évêque. Suivant le cérémonial en usage, il lui imposa la responsabilité de la communauté, tant au spirituel qu'au temporel.

La nouvelle de la promotion de mère Marie-Olivier se répandit aussitôt, et de partout lui arrivèrent des félicitations.

Evêques, prêtres, religieux et religieuses de diverses congrégations, membres de sa famille, lui souhaitèrent, de vive voix ou par écrit, une paisible, sainte et fructueuse administration. A leurs meilleurs voeux, les soeurs de sa communauté joignirent l'expression de leur confiance et de leur joyeuse soumission. Quelques-unes même, songeant à la responsabilité d'une élévation qui impose de si importants devoirs, offrirent leur sympathie.

Pour s'acquitter de sa charge, mère Marie-Olivier possédait les qualités convenables : une santé qui, en dépit de quelques défaillances, lui permettait de suivre la vie régulière, l'autorité et l'ascendant que donnent l'expérience et la vertu, une volonté ferme dirigée par un jugement droit, un coeur de mère, une âme vaillante et préparée à tous les sacrifices.

Son énergie lui venait de son adhésion au bon plaisir de Dieu. C'est parce qu'elle avait vu un devoir dans les responsabilités à assumer que la courageuse sexagénaire avait de nouveau pris l'engagement de travailler de toutes ses forces à la direction de l'institut des Saints Noms de Jésus et de Marie.

Sa réponse aux sympathiques félicitations de ses soeurs se trouve dans la circulaire suivante:

" Le cinquantième anniversaire de la fondation de notre institut, comme un chiffre d'or, scelle un passé glorieux, un passé béni du ciel, dont les anges, sans doute, se racontent l'admirable histoire. Maintenant, un autre demi-siècle s'ouvre devant nous! Je vous invite, mes bien chères soeurs, à prêter une oreille attentive à la voix intérieure qui ne manquera pas de répondre à la question: " En retour des grâces et des bénédictions reçues, qu'est-ce que Dieu attend de chacune de nous? " Je me suis fait à moi-même cette interrogation, et une voix, empruntant le langage de saint Augustin, a répondu: " Ce que vos vénérées fondatrices et vos devancières ont fait, ne le pouvez-vous pas? " Excitez en vous leur sainte avidité pour tout ce qui amortit le vieil homme et perfectionne le nouveau: humiliations, pénitences, dévouement, pauvreté, exactitude aux plus petites observances... Ainsi, vous vous maintiendrez dans cette ferveur qui opère le bien et sanctifie. Oui, mes soeurs, marchons d'un pas ferme et d'un coeur généreux sur les traces de nos aînées; et tout le reste, tant dans l'ordre physique que dans l'ordre moral, nous sera donné par surcroît: la seconde phase de notre existence sera digne de la première.

" L'esprit de foi avec lequel vous avez accepté les changements imposés par la divine Providence témoigne de vos saintes dispositions. Les grandes obédiences [3] n'ont pas été

---

[3] Elles avaient eu lieu le 15 août et avaient été suivies, le 19, du départ pour les missions lointaines.

moins bien accueillies pour avoir exigé des sacrifices encore plus sensibles, peut-être. Au premier mot de l'autorité, briser en silence les liens les plus chers, s'éloigner d'un lieu que l'on aime, se séparer de compagnes sympathiques, d'élèves auxquelles on s'intéresse, voilà le parfait holocauste du coeur, le sacrifice d'agréable odeur qui attire les complaisances du céleste Epoux. Tel fut le vôtre, je vous en félicite et vous en remercie...

" Je souhaite ardemment, mes chères soeurs, que Dieu accorde à vos maisons la prospérité, surtout qu'il déverse sur vos âmes d'institutrices religieuses et d'épouses de Jésus, l'effusion de ses grâces et tous les dons de son divin Esprit. Pour moi, veuillez croire que je n'ai d'autre ambition que de servir les intérêts de notre chère congrégation et de me dévouer à votre bonheur... [4]. "

* * *

A l'occasion des noces d'or de l'institut, les Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie de Marseille avaient envoyé à celles du Canada, une magnifique statue de Notre-Dame du Sacré-Coeur [5] et la Vie de leur fondatrice. Pour l'un et l'autre de ces cadeaux, les soeurs canadiennes avaient remercié leurs soeurs de France. Mère Marie-Olivier veut maintenant faire part à ces dernières de l'édification que répand, parmi ses filles, la connaissance

---

[4] Hochelaga, 8 octobre 1895.

[5] Cette statue de cinq pieds de hauteur est actuellement au pensionnat du Saint-Nom de Marie, Outremont.

de l'oeuvre fondée à Marseille par mère Saint-Augustin de Jésus. Elle écrit à la supérieure, mère Saint-Timothée :

" Nous vivons pour ainsi dire au milieu des vôtres depuis le jour où nous lisons au réfectoire la Vie de la vénérée mère Saint-Augustin. Cette lecture, j'en ai la conviction, non seulement augmentera notre estime pour votre saint institut, mais encore opérera, parmi nous, le bien que votre zélée fondatrice aurait souhaité y faire, si telle eût été la volonté de Dieu [6].

" La Vie de notre bien-aimée mère Marie-Rose est sous presse, dans le moment. J'espère avoir le plaisir de vous en faire hommage au commencement de la nouvelle année. Vous verrez que la très honorée mère Marie de Saint-Augustin se serait bien entendue avec celle qui aurait tant désiré être son humble fille... [7]. "

* * *

La fête du 8 décembre terminant le jubilé de l'institut sera particulièrement solennelle. Mère Marie-Olivier en parlera dans la circulaire qui va clore l'année 1895 :

" Les grâces et les bénédictions de cette précieuse année jubilaire ont fait germer dans vos coeurs, j'en ai la douce confiance, les vertus propres à votre sainte vocation ; du moins vous possédez toutes cette bonne volonté à laquelle le divin Enfant a promis le bienfait si désirable de la paix.

---

6 On avait demandé à la mère Saint-Augustin d'établir au Canada, une maison dont les fondatrices de notre congrégation auraient été les premières postulantes.

7 Lettre du 4 novembre 1895.

" Je vous la souhaite, de tout mon coeur, cette paix avec Dieu, fruit de la fidélité; cette paix avec les autres, fruit de la charité et de l'humilité; cette paix avec vous-mêmes, fruit de la vigilance et du renoncement. Soyons jalouses d'un tel trésor et rivalisons de zèle pour le conserver. Suivant le conseil de notre bien-aimée mère fondatrice, " par un motif digne du Seigneur, efforçons-nous de mieux faire les unes que les autres ". Si nous agissons de la sorte, cette année, si mémorable pour notre institut, marquera une époque de renouvellement, de véritable renaissance à l'esprit primitif.

" Comme toujours, le *triduum* préparatoire à la belle fête de l'Immaculée Conception s'est fait à la maison-mère avec beaucoup de ferveur. Monsieur le chapelain l'a prêché [8]. Il a traité des trois grands devoirs de l'âme chrétienne: prier, travailler, souffrir...

" La fête de notre Mère Immaculée a été splendide... Vous la trouverez relatée dans la brochure-souvenir qui paraîtra en janvier. Dès aujourd'hui, je vous dirai cependant que, — suivant le conseil de notre dévoué chapelain et avec son généreux concours, — nous avons fait l'acquisition d'un magnifique tabernacle de marbre, pour le maître-autel, où Notre-Seigneur résidera désormais, et d'une très jolie lampe de même métal et de même style que nos chandeliers dorés.

" ...Je souhaite à chacune de vous, mes bien chères soeurs, ce précieux don de la santé duquel beaucoup d'autres tirent leur valeur. Oui, que Dieu vous conserve et

---

[8] M. l'abbé L.-A. Dubuc.

vous soutienne, car la moisson est grande et les ouvrières ne sont ni assez nombreuses ni assez robustes pour suffire à tout [9]. ''

* * *

Le 18 février, s'adressant de nouveau à toutes les soeurs:

'' Vous serez heureuses, je n'en doute pas, de recevoir l'imprimé de l'acte de communication de biens spirituels passé entre la congrégation des RR. PP. Oblats et la nôtre, à l'occasion de nos fêtes jubilaires. La vue de cette précieuse feuille, exposée dans nos salles de communauté, nous consolera de notre pénurie spirituelle. Elle nous rappellera que nous participons aux mérites de tant de zélés religieux dont les travaux et les sacrifices sont souvent portés jusqu'à l'héroïsme.

'' Vous avez accueilli avec bonheur la Vie de Mère Marie-Rose; vous vous êtes empressées de la lire, afin de mieux vous pénétrer de l'esprit de notre vénérée fondatrice et de pouvoir ainsi reproduire, dans votre conduite, les vertus qui la distinguaient. C'est ce qu'attestent les dernières lettres que vous m'avez écrites...

'' La brochure des *Noces d'or* est actuellement sous presse. Dès qu'elle sera terminée, j'en adresserai un exemplaire à chacune de nos maisons. Je suis persuadée que vous lirez avec plaisir cette intéressante relation de nos fêtes jubilaires. Son auteur, M. le chanoine Bruchési, désire être inconnu du public. N'oublions pas devant Dieu ce généreux

---

[9] Circulaire du 26 décembre 1895.

ami de notre congrégation. Les élèves qui ont répondu à notre invitation au jubilé recevront gratuitement ces brochures [10]. ''

Mère Marie-Olivier en offrit les premiers exemplaires à l'auteur, avec l'expression de sa profonde reconnaissance.

Avec les joies pascales, la supérieure générale recueillit la douce consolation de savoir que ses filles avaient été réjouies par '' cet écho fidèle et sobre des brillantes fêtes jubilaires du couvent d'Hochelaga ''. Les soeurs américaines avaient tenu à se faire traduire ce travail '' d'une exquise délicatesse... où tout est raconté avec charme et réserve... ''

Une lettre non datée et trop personnelle pour que nous fassions connaître la destinataire rentre bien dans le cadre de cette biographie.

'' Mon long retard à répondre à votre bonne lettre du 27 février, a pu causer à votre coeur une peine plus sensible que celle qu'eussent fait endurer à votre corps les instruments que vous n'avez pas reçus. Croyez que tout est venu de Dieu et non de ma volonté.

'' Au commencement du carême, j'ai eu une sérieuse attaque de grippe qui m'a tenue longtemps faible et tremblante; puis, j'ai eu mal aux yeux, de sorte que je me suis trouvée dans l'impossibilité d'écrire. Ces misères passées, les occupations se sont faites nombreuses et pressantes.

'' Vous recevrez, ces jours-ci, les précieux objets que vous désirez; ils seront moins de saison qu'au mois dernier, mais je sais que votre ferveur trouvera encore le moyen de leur

---

10 Hochelaga, 18 février 1896.

donner de l'actualité. Que la ferveur néanmoins subisse le contrôle de la sagesse!

" Je vous remercie, ma chère soeur, des communications intimes que vous me faites. L'auteur de la Vie de Mère Marie-Rose dit que " les mérites surabondants de nos saintes fondatrices ont acquis à la communauté un capital qu'elle n'épuisera pas de sitôt. " Par nos vertus de charité et de patience efforçons-nous d'augmenter ce capital, afin que, si les misères ne peuvent être évitées, elles ne deviennent jamais assez considérables pour arrêter le cours des bénédictions de Dieu...

" Veuillez excuser mon griffonnage, il est onze heures sonnant. Je ne vois plus mes lignes, par conséquent, je suis hors ligne [11]. "

* * *

Il fallait que mère Marie-Olivier eût beaucoup d'ouvrage pour veiller ainsi, car elle accordait très difficilement la permission de travailler après neuf heures. Elle avait même prié soeur Marie du Sauveur, chargée de la visite de sûreté durant la nuit, de rappeler au devoir les soeurs qui, se laissant entraîner par trop de zèle, seraient trouvées veillant après l'heure fixée pour le repos. Or, un soir, vers les dix heures, la bonne soeur coadjutrice, voyant la supérieure à son bureau, frappa doucement à sa porte afin de ne pas la surprendre. Cette précaution n'empêcha pas mère Marie-Olivier de sursauter et de dire d'un ton un peu bref:

---

11 Hochelaga, après le 6 avril 1896.

" Qu'y a-t-il?

— Ma mère, il y a une soeur qui veille.

— Je n'ai donné la permission à personne de veiller. Allez dire à cette soeur de se coucher. "

Soeur Marie du Sauveur continua sa visite nocturne. Vers les onze heures, elle vit encore la supérieure générale occupée à écrire. Sachant combien celle-ci avait besoin de se reposer, la fidèle admonitrice s'enhardit et frappa de nouveau aussi gentiment que possible. Mère Marie-Olivier l'apercevant:

" Eh bien!

— Ma mère, la soeur qui veillait n'est pas encore couchée.

— Quelle est cette soeur?

— Notre Mère, c'est la... supérieure générale.

— Fort bien, ma soeur, la supérieure générale va cesser de veiller. Merci. "

Souriant, elle essuya sa plume.

Cette bonne plume, elle la faisait courir autant qu'elle le pouvait durant le jour. Le 4 mai, ce sera pour la joie et l'édification de soeur Marie-Théophile, supérieure à Tampa :

" Lorsque vous recevrez cette lettre, le 5 mai sera déjà passé, votre belle fête aussi, et, malgré votre si gracieuse invitation, je n'aurai pas bougé. Mais qu'importe, je vous aurai recommandée à la sainte Vierge ainsi que vos dévouées soeurs et toutes vos chères élèves, en particulier les finissantes; cette bonne mère n'aura pas dédaigné de me suppléer.

" Rappelons-nous que Marie est notre première supérieure; celle-là, au moins, elle est puissante. Moi, je réponds

à vos demandes dans la mesure de mon pouvoir; quand ce n'est pas selon l'étendue de vos désirs, adressez-vous alors à cette tendre Mère.

" Je suis édifiée du zèle que vous témoignez pour le bien des âmes et l'honneur de votre communauté. Je souhaiterais pouvoir le favoriser plus que je ne fais. Croyez que je comprends parfaitement votre légitime ambition; mais, enfin, serait-il sage de priver de sujets des maisons déjà établies, afin de se procurer les moyens d'en ouvrir de nouvelles?...

" ...Que le bon Dieu bénisse vos généreux efforts, chères missionnaires, et qu'il féconde votre admirable dévouement!

" ...Je vous félicite toutes ensemble d'avoir mérité les magnifiques comptes rendus que M. le Supérieur [12] et soeur Marie-Marguerite [13] m'ont faits de vous. Il est évident que vous faites le bien et que vous êtes bénies de Dieu. Persévérez et ayez confiance: tout tournera à la gloire du bon Maître... "

Quelques jours avant le 24 mai, les lettres abondent sur la table de mère Marie-Olivier. Elle y répond par la circulaire du 3 juin 1896.

" J'ai reçu avec un sensible plaisir les bons souhaits, les bouquets spirituels, les dons en espèces et les objets de goût et de piété que vous m'avez adressés, à l'occasion de l'anniversaire de ma profession religieuse. Je les ai hautement appréciés et je vous prie d'accepter, en retour, l'expression de ma sincère reconnaissance.

---

12 M. F.-L.-T. Adam.

13 Provinciale de New York.

" Parmi vos bonnes lettres, il en est une qui m'a touchée jusqu'aux larmes: elle vient de soeur Marie du Sacré-Coeur [14]: " C'est votre pauvre paralytique, " écrit-elle, " qui réunit ce qu'elle a de forces pour vous souhaiter une heureuse fête, et pour demander au ciel de vous conserver longtemps à notre chère congrégation... "

" Dimanche dernier, dans une réunion des soeurs de la communauté, je les engageais à beaucoup prier pour le succès des retraites; je leur recommandais aussi de prier les unes pour les autres et de s'adonner spécialement à la pratique de la charité. A l'approche des examens, les occupations se multipliant, nous avons besoin plus que jamais de nous entr'aider afin qu'aucune ne succombe sous le poids du travail et que tout arrive à bonne fin. Je vous tiens le même langage et je vous sauhaite, mes chères soeurs, de terminer heureusement cette année scolaire, déjà sur son déclin. "

II

Passons les mois de l'été avec leurs retraites, leurs cérémonies religieuses, leurs obédiences et leurs départs de missionnaires.

Le 3 septembre, M. l'abbé Dubuc, aumônier, s'embarque pour l'Europe où il accompagne Mgr Fabre. Mère Marie-Olivier prie le R. P. Lefebvre, provincial des Oblats, de pourvoir à la desserte de la chapelle du couvent d'Hoche-

---

14 Provinciale de Longueuil.

laga et à la direction spirituelle des religieuses et des élèves. Il nomme à cet effet, les RR. PP. Jodoin et Evain. " Un événement fortuit en apparence, mais réellement providentiel et que j'aime à vous signaler, " écrit à ses filles la supérieure générale, " c'est que la maison-mère se trouve, comme jadis, sous la direction des RR. PP. Oblats [15]... "

Les anciennes soeurs croyaient revivre les premiers jours de la communauté, en voyant les frères des vénérés PP. Guigues, Allard, Honorat, Telmon, exercer à Hochelaga, un ministère qui rappelait, par un parfait dévouement, celui de Longueuil. Les missionnaires Oblats, de passage à Montréal, venaient dire la messe au couvent, et mère Marie Olivier les invitait à entretenir les soeurs et les élèves. Que d'intéressantes visites! Les chroniques de la communauté et du pensionnat les relatent en détails. Mentionnons-les.

C'est le R. P. Jodoin qui exhorte les élèves à bien employer l'année scolaire... C'est le R. P. Fouquet [16] qui a connu le père Tempier, auteur de la règle des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie de Marseille... C'est Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, récemment arrivé d'Europe. Il raconte avec émotion sa visite à Léon XIII et engage les élèves, " dans leurs chagrins d'enfants, à songer aux peines et aux soucis du souverain Pontife... " C'est le R. P. Pretôt, auteur de la Vie de Mère Marie-Rose, venant faire ses adieux avant de retourner en France. C'est le R. P. Portelance, prédicateur de la retraite annuelle au pensionnat. A la grande joie de mère Marie-Olivier, il fait

---

[15] Circulaire du 3 septembre 1896.

[16] Vicaire général de Mgr Grandin.

chanter les anciens cantiques. Il fallait entendre les élèves répéter de toute leur âme:

Travaillez à votre salut...

C'est Mgr Pascal qui, naturellement, parle de ses chers sauvages et félicite la mère générale du bien immense opéré par ses filles dans le Manitoba... C'est enfin le R. P. Lewis dont la parole vibrante s'adresse aux Enfants de Marie, à l'occasion de leur fête patronale, le 21 novembre. Il prouve " que l'amour de Dieu peut fort bien s'allier à l'amour filial, à l'amour conjugal et même aux convenances sociales, mais qu'il ne s'associe jamais avec l'amour-propre et l'amour des plaisirs mondains... "

Après le retour d'Europe de M. l'aumônier, le 23 novembre, " les RR. PP. Oblats eurent la délicate attention de continuer leurs services, pendant une semaine et plus... Le R. P. Lefebvre voulut clore lui-même cette série de bons offices, en prêchant le *triduum* préparatoire à la fête de l'Immaculée-Conception. Il rappela la filiation spirituelle qui unit nos deux communautés et les exemples de vertus légués par *nos pères et mères* en religion. Il se trouve en famille au milieu de nous, et nous sommes heureuses de recueillir ses enseignements[17]. "

Mère Marie-Olivier, dans sa circulaire du 18 décembre, répétera à toutes ses filles certains passages des sermons de l'excellent prédicateur.

* * *

[17] Chroniques de la maison-mère, 30 septembre 1896.

Pendant son voyage, M. l'abbé Dubuc, adressait à mère Marie-Olivier des lettres fort intéressantes. Le 13 septembre, il écrit de *La Bourgogne:* " La traversée a été très heureuse "... ; le 20 septembre, de Chemillé (Maine et Loire) : " Mgr Fabre a fait l'ordination de son 1,043e prêtre... Je vous dis, *pour vous seulement,* que Sa Grandeur est fatiguée..."; de Paris, le 11 octobre: " J'ai assisté aux fêtes de Reims... très belles... ; aux fêtes du tzar de Russie... splendides...".

De Paris encore, il apprend à mère Marie-Olivier qu'il est " l'infirmier de Mgr Fabre depuis quinze jours," qu'il n'est " pas certain de se rendre à Rome, le médecin, homme très sérieux, redoutant les fatigues du voyage pour Monseigneur atteint de la jaunisse... ;" de Paris toujours: " Nous nous mettons en mer le 14 de ce mois de novembre... A plus tard le voyage de Rome. Monseigneur a été très sensible à vos sympathies et vous donne sa bénédiction... "

Le 23 novembre avant-midi, M. l'abbé Dubuc rentrait dans la chapelle du couvent d'Hochelaga, au chant du *Magnificat.* Sa messe dite, il entretint quelques instants les mères conseillères de ses sollicitudes d'infirmier et des inquiétudes éprouvées au sujet de Mgr Fabre.

La supérieure ne voulut pas laisser passer la journée sans écrire à son évêque :

" Les nouvelles qui nous arrivaient d'outre-mer étaient si affligeantes que le prompt retour de Votre Grandeur, si pénible qu'il soit, nous cause une véritable consolation; aux vives inquiétudes il fait succéder la plus douce espérance.

" Oui, Monseigneur, nous l'espérons, vous retrouverez, dans votre ville épiscopale, au milieu de vos enfants, cette

précieuse santé que la grande ville de Paris n'a pu réussir à vous procurer...

" Votre bienveillante lettre et les bénédictions transmises par votre dévoué compagnon de route, ont fait la joie de la communauté; le souvenir de ces faveurs ajoute encore à l'intensité des voeux que nous formons aujourd'hui pour votre prompt rétablissement. Puissions-nous les voir bientôt se réaliser [18]... "

Le 30 novembre, la mère générale, retenue à sa chambre par la maladie, pria mère M.-Jean de Dieu et mère Marie du Saint-Esprit de faire une visite à l'archevêque.

Monseigneur les bénit. Très ému, il leur dit: " Je vous ai privées longtemps de votre chapelain... il a bien pris soin de moi... il est très dévoué... Comment est votre mère générale?... Comment me trouvez-vous? "

Les révérendes mères assistantes furent brèves. D'autres personnes attendaient la bénédiction du malade, la dernière peut-être.

Monseigneur voulut recevoir, chaque jour, jusqu'à la fin, son dévoué compagnon de voyage. C'est ainsi que la communauté eut quotidiennement des nouvelles de l'auguste malade. Le 3 décembre, Mgr Duhamel lui annonçait que les médecins avaient épuisé toutes les ressources de l'art...; le 4, Mgr L.-Z Moreau lui administrait l'extrême-onction...; le 8, M. le chanoine Archambault [19], délégué par Mgr Fabre pour continuer la visite *ad limina,* lui apportait de Sa Sainteté Léon XIII, des messages conso-

---

[18] Le 23 novembre 1896.

[19] Chancelier du diocèse.

lants. Le même jour, il apprenait le succès de M. le chanoine Bruchési défendant à Québec la cause des communautés religieuses auxquelles on avait voulu imposer des taxes.

Le 30 décembre, à sept heures du soir, mère Marie-Olivier annonce aux soeurs que Mgr l'archevêque est à l'agonie; elles offrent leur travail ou vont prier devant le tabernacle afin d'obtenir au prélat mourant une fin paisible. Il expira vers les onze heures. Le lendemain, M. l'abbé Dubuc offrit le saint Sacrifice pour le repos de son âme.

Ce jour-là, l'annaliste écrit: " Nous pleurons un père dont le dévouement et l'affection pour l'institut,—fussent-ils jamais oubliés, — pourraient être constatés par des lettres et des avis signés de sa main et conservés aux archives.

" L'année 1897 s'ouvre dans le silence, le recueillement et la prière. Elle commence un vendredi et le saint Sacrement est exposé. Heureuse coïncidence, dans le deuil profond où nous sommes plongées! "

* * *

Remontons au 15 octobre. A cette date, les Carmélites quittaient Hochelaga pour aller prendre possession de leur nouveau monastère au boulevard Saint-Denis. Mère Marie-Olivier leur avait envoyé le dîner et une voiture fermée pour le transport des religieuses. Dans une lettre à M. l'abbé Choquette, aumônier, elle lui souhaitait que le changement de résidence favorisât sa santé, afin qu'il pût former toute une légion de saintes carmélites... Soeur Rose

de Sainte-Marie, prieure, faisait des voeux pour que, de loin comme de près, l'union de prières entre son ordre et l'institut des Saints Noms de Jésus et de Marie fût toujours bien vive, bien cordiale, et que l'adieu de ce jour fût un rendez-vous plus intime dans le coeur de Celui qui est le plus durable lien de l'union fraternelle.

Les RR. PP. Rédemptoristes prirent immédiatement possession du monastère. Le 17, mère Marie-Olivier fit une visite de bienvenue au R. P. Rioux, supérieur. Elle accepta son invitation de pénétrer dans le cloître avec les religieuses et les élèves. La procession eut lieu dans l'après-midi. Les RR. PP. se firent *ciceroni*. Plusieurs des visiteuses inscrivirent, dans leur calepin, les sentences peintes sur les murs, en gros caractères noirs ; d'autres cueillirent, dans le préau, des feuilles et des fleurs qui avaient résisté à la froidure de l'automne ; toutes revinrent édifiées de ce qu'elles avaient vu derrière les grilles monastiques...

Le 1er décembre, mère Marie-Olivier fut heureuse de recevoir une photographie des conseillères de la congrégation des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie de Marseille. " Ce portrait ", écrit l'annaliste, " sera un nouveau témoignage de nos relations fraternelles... "

* * *

La santé de mère Marie-Olivier commençait à s'altérer : le désordre était surtout dans les voies digestives. La malade consentait à se laisser " médicamenter " pendant quelques jours, mais elle n'en avait pas le temps, " disait-elle, " et pouvait, d'ailleurs, compter sur son excellente constitu-

tion. S'alarmant davantage des maux des autres, elle écrivait le 18 décembre :

" De tous les biens temporels, la santé est celui dont le besoin se fait le plus sentir ; aussi mon premier souhait est-il que vous en soyez favorisées. Plus l'oeuvre de l'éducation chrétienne devient difficile à accomplir, plus aussi elle est méritoire et digne de nos généreux efforts. Mais, sans la santé, comment nous livrer aux études incessantes, aux travaux multiples qu'exige cette oeuvre? Et pourtant, il faut nous tenir au niveau... que dis-je? au-dessus des adversaires qui nous disputent la noble mission d'instruire la jeunesse. Ensemble, demandons à Dieu ce don inestimable, en vue de sa plus grande gloire. Pour toucher son coeur, répétons-lui amoureusement la plainte de son divin Fils : " La moisson est grande et il y a peu d'ouvriers. "

" Je vous souhaite l'esprit de famille, ce trésor des communautés ferventes. Pendant notre *triduum,* le dévoué P. Lefebvre, provincial des missionnaires Oblats, nous en a signalé les précieux avantages.

" Avec le bon Père, je suis persuadée que nous sommes toutes des religieuses *enfants de la maison;* mais, faisons en sorte que nos actions et nos paroles soient toujours l'expression de la véritable sympathie et de la plus douce fraternité. "

* * *

Le commencement de l'année 1897 fut voilé dans cette atmosphère lourde et grisâtre qui pèse sur les vivants quand la mort a passé près d'eux [20].

---

[20] Mgr Fabre était mort le 30 décembre.

Le 2 janvier, la mère générale écrivit à ses soeurs:

" Vous voudrez bien offrir aussitôt que possible les prières prescrites pour le repos de l'âme de Mgr Fabre, archevêque de Montréal: huit jours de suffrages, trois communions, trois messes et l'office des morts à trois nocturnes.

" Les obsèques se feront, à la cathédrale, mardi prochain. "

Un service solennel fut chanté, le 28 janvier, dans la chapelle d'Hochelaga, en faveur du regretté défunt. Le prêtre officiant fut M. le chanoine Archambault, ayant pour diacre et sous-diacre, MM. les abbés G.-M. LePailleur, curé de Maisonneuve [21], et E. Chagnon, vicaire à Hochelaga, Bon nombre de prêtres y assistaient ainsi que des religieuses des diverses communautés de la ville et quelques membres de la famille de Mgr Fabre. C'est en pareille occurrence que se montrait le coeur vraiment sympathique de mère Marie-Olivier; ou plutôt, on le sentait en toutes circonstances.

* * *

Ses lettres sont pleines de cette facile participation aux peines et aux plaisirs d'autrui.

Le 15 janvier, après avoir remercié sa belle-soeur, Mme Alcidas Archambault, des bons souhaits du nouvel an, elle remarque:

" Durant ces jours spécialement consacrés aux joies de la famille, le souvenir des personnes qui nous sont chères a

21 Aujourd'hui, prélat domestique de Sa Sainteté et curé de la Nativité de la Sainte-Vierge, Hochelaga.

un charme particulier, surtout après quarante-sept années de vie religieuse. Oui, plus nous avançons en âge, plus nous aimons d'un profond amour ceux à qui nous sommes unis par les liens sacrés de la parenté. Chez la religieuse, ce sentiment est fortifié par celui de la reconnaissance; car, elle ne l'oublie jamais, c'est au sein de sa famille chérie qu'elle a reçu le germe de la vocation religieuse qui fait maintenant tout son bonheur.

" ...1897 s'est inauguré, pour nous, au milieu du deuil et des regrets occasionnés par les pénibles événements du 30 décembre. Le matin de ce jour, une dépêche de Key West nous apprenait qu'une de nos jeunes soeurs[22] venait de mourir, après six heures de maladie. Le soir, notre vénérable archevêque expirait. Ces coups nous sont infligés par la main paternelle de Dieu. De la terre, nous n'en voyons pas les précieux résultats. Notre devoir, comme notre avantage, est de nous soumettre avec amour.

" L'épreuve frappe aussi notre famille dans la personne de ce cher Octave[23]. La triste nouvelle de sa maladie m'a fort affligée. J'aime à croire que la joie qu'il a eue au jour de l'an de revoir ses chères filles religieuses lui a causé une réaction favorable. Veuillez assurer le cher malade de ma profonde sympathie et du secours de mes prières... "

Deux jours après, c'est avec soeur Marie-Lucille que la bonne mère converse familièrement : " Je vous remercie, ma chère soeur, de vos bons souhaits et des ferventes prières que vous avez faites pour le rétablissement de ma santé. Le

---

22 Soeur Marie-Carolina.

23 Octave Gaudette, mari d'Eulalie.

bon Dieu vous a écoutée, me voilà mieux. Mais je n'ai pas été aussi malade que vous avez l'air de le croire. Les nouvelles, en se répandant au loin, sont parfois amplifiées.

" Vous me dites que l'année dernière a été remplie d'événements de tous genres. L'année présente sera aussi faite de joies et de lumières, de tristesses et de ténèbres. " L'art d'être d'heureux ", nous a dit le R. P. Arpin, s. j., " consiste à savoir se contenter. " Ce n'est pas facile, ce n'est pas une petite perfection, mais les âmes généreuses doivent y tendre. Je vous souhaite cette perfection comme je me la souhaite à moi-même. Le moyen le plus certain de mourir dans le contentement, n'est-ce pas d'y vivre?

" Quelle mort consolante que celle de notre petite soeur Carolina! " Laissez-moi partir, " soupirait-elle, " je veux entendre le chant des anges. "

" Je recommande à vos prières le succès de la prochaine retraite; j'aurai le bonheur de la suivre; elle commencera le 24 du courant pour se terminer le 2 février. Ce jour-là, nous aurons deux professes de plus. C'est bien peu, n'est-ce pas, quand il y a tant besoin d'ouvrières!

" Après ma retraite, je dois visiter nos missions de la province de Québec. Quand irai-je à Windsor? C'est ce que je ne puis encore vous dire, ma chère soeur. En attendant, continuez de vivre dans le contentement de l'esprit et du coeur et croyez à la religieuse affection de votre toute dévouée... [24]. "

* * *

---

[24] Lettre du 15 janvier 1897.

Du 8 février au 6 mars, mère Marie-Olivier, accompagnée de soeur Marie-Laurent [25], visita les maisons de Saint-Louis-de-Gonzague (9 février au 15), Valleyfield (13 fév. au 19), Saint-Timothée (19 fév. au 23), Beauharnois (23 fév. au 2 mars), Sainte-Martine (2 mars au 6). Du 8 au 15 mars, on la trouve à Verchères; du 15 au 19, à Beloeil; du 19 au 24, à Saint-Hilaire. Elle séjourne à Waterloo, du 29 mars au 3 avril; à la Procure des missions, du 19 au 22 avril; à l'Académie de Marie-Immaculée, du 22 au 24 avril; à l'Académie des Saints Noms de Jésus et de Marie, du 24 au 30 avril; à Longueuil, du 30 avril au 7 mai.

A Hochelaga, l'annaliste constate que la supérieure générale ne fait que passer à la maison-mère, et il semble qu'un défaut de résignation se glisse au bout de sa plume quand elle continue: " Notre mère arrive, nous nous empressons autour d'elle, et *déjà* elle est sur son départ. "

Il le faut bien. Ce ne sont pas des voyages de plaisir que fait mère Marie-Olivier. A son âge, ils deviennent pénibles, mais elle ne s'en plaint pas. Toujours courageuse, elle repart le 11 mai. Cette fois, elle se dirige vers Saint-Barthélemy (du 11 mai au 17) ; elle visite ensuite l'Epiphanie (du 17 au 22) ; elle est de retour à Hochelaga, la veille de l'anniversaire de sa profession religieuse.

* * *

Le 23 au soir, elle est à la salle de communauté où elle reçoit les voeux des soeurs. Celles-ci lui ont préparé une

---

[25] Maîtresse générale des études; assistante générale de 1916 à 1918, décédée le 19 février 1918.

séance qui, ''les compliments d'usage exceptés, lui a causé'', dit-elle, '' une bien douce jouissance ''.

La pièce de résistance, celle qui lui plut particulièrement, était intitulée : *L'écrin de mère Marie-Rose,* et se divisait en trois parties : le chapelet, la croix et l'anneau de mère Marie-Rose. On avait fait des recherches concernant ces trois joyaux et recueilli, à leur sujet, des détails intéressants que mère Marie-Olivier elle-même apprit ce soir-là. Aucun morceau de la plus haute poésie n'aurait eu, à ses oreilles, le charme de cette prose toute pleine du souvenir, des sentiments et des paroles de la vénérée fondatrice. '' C'est le genre que je vous prie de cultiver '', dit-elle aux auteurs de ces compositions. '' Nos traditions de famille sont riches et belles ; faites-les connaître à la nouvelle génération. ''

Elle fit déposer sur une table, les précieux objets pour procurer aux soeurs le plaisir de les voir, de les baiser. La croix, depuis 1849, était la propriété de mère Véronique du Crucifix ; l'anneau, successivement porté par soeur Marie-Elisabeth [26] et soeur Marie-Cécile [27], était, comme le chapelet aux grains déformés, l'héritage de la famille.

Pour clore la séance, on projeta, sur une toile, le portrait de mère Marie-Rose ; et, devant cette image vénérée, quelques religieuses chantèrent des couplets dont l'air et les paroles avaient été composés pour la circonstance. Mère Marie-Olivier exprima de nouveau son contentement et manifesta le désir de voir cette fête se répéter à l'époque

---

26 Mlle Hortense Benoît.

27 Mlle Julie Dufresne.

des retraites, alors que les soeurs seraient en grand nombre à la maison-mère.

* * *

Dès le 25, la supérieure, continuant sa visite officielle, est à l'Académie Marie-Rose (du 25 mai au 31). Le 2 juin, à Hochelaga, elle répond à une lettre de fête et se plaît à badiner :

" Vous croyez ", écrit-elle, " que je ne donne pas toujours exactement mon bulletin de santé ? Tant pis pour vous, si vous avez si peu de foi en ma parole. A quoi bon, alors, vous dire que je porte allégrement les soixante et quelques années qui pèsent sur mes épaules ? Toujours est-il qu'il en est ainsi. Mais je vous pardonne votre incrédulité, et, pour preuve, je souhaite qu'à mon âge vous soyez aussi agile que moi.

" Sans me vanter le moins du monde, je puis vous dire que je voyage comme dans mon jeune temps. J'achèverai bientôt la visite des maisons de la province de Québec. Encore Saint-Lin et Saint-Roch, puis ce sera tout. Je reviendrai à la maison-mère pour y passer quelques mois, cette fois... "

En effet, elle est à Saint-Roch du 4 au 8 juin, et à Saint-Lin du 8 au 12, terminant la série des voyages commencés le 8 du mois de février.

Cet itinéraire aurait pu être accompagné de citations recueillies dans les chroniques des maisons indiquées ; mais alors on aurait dix-huit variations sur un sujet déjà bien connu. Ces visites du second généralat de mère Marie-

Olivier ressemblent beaucoup à celles de sa première administration. Neuf années se sont écoulées depuis; et cependant, ce qui étonne en cette bonne mère, c'est qu'à la tendresse croissante de son coeur s'allie toujours une volonté forte, une constance énergique.

Plus que jamais, elle est persuadée que le mortel ennemi des maisons religieuses, le prélude fatal de leur ruine, c'est le relâchement, et elle regarde comme son premier devoir de le prévenir dans sa congrégation, en veillant à l'exacte observance des règles. " La régularité, " répétait-elle, " c'est l'âme de la vie religieuse, " et elle ne cessait de la recommander. Sachant bien qu'il n'y a rien de plus éloquent, de plus entraînant que l'exemple, elle s'appliquait à mettre, la première, ses recommandations en pratique. Etait-ce le temps de l'oraison, de la visite au saint Sacrement, de l'examen particulier? la supérieure générale était à son prie-Dieu, attentive et recueillie. Etait-ce l'heure des repas? on la trouvait au réfectoire, grave et mortifiée. Etait-ce l'heure de la récréation? on la voyait à la communauté, sereine, réjouie, expansive. Quand le règlement ne l'obligeait pas à sortir de sa chambre, elle y demeurait, calme, silencieuse, occupée à examiner des registres ou à recevoir des soeurs qui voulaient l'entretenir.

En raison de sa conduite, elle avait le droit d'être exigeante, de ne pas tolérer une infraction, même involontaire, aux moindres détails de la règle. Du reste, une faute réparée était aussitôt oubliée. Quand elle avait cru devoir réprimander, elle versait sur la blessure ouverte toutes les douceurs de sa charité. Sa direction était à la fois vigoureuse et suave. Née pour gouverner, elle avait une pénétra-

tion d'esprit qui lui permettait de saisir l'ensemble d'une question ou d'une affaire, d'en apprécier les avantages, d'en mesurer les difficultés, d'en prévoir les résultats. C'était là le secret de sa constance, inaccessible au découragement, à la poursuite d'entreprises souvent hérissées d'obstacles.

Cependant, quelques notes donnent à croire qu'à cette époque, elle perdait, par moments, quelque peu de son assurance ordinaire. Elle sentait le besoin de s'appuyer davantage sur ses conseillères qui, certes, avaient bien toutes les qualités requises pour la compléter et la suppléer au besoin.

Un jour, il s'agissait d'une affaire difficile, et, le conseil, après une première délibération, s'était ajourné. Elle fit part de son inquiétude à une des assistantes. Celle-ci, voyant l'air attristé de la bonne mère, lui dit bravement: " Notre mère, le bon Dieu va certainement vous aider. "

Cette parole de foi ranima la confiance de mère Marie-Olivier. Le lendemain, la question ayant été résolue, la supérieure, toute rayonnante, aborda sa bonne amie, et lui dit en levant bien haut son oeil profond: " N'est-ce pas que le bon Dieu nous a aidées? "

III

Du même air rayonnant et réjoui, le 26 juin, mère Marie Olivier apprit à la communauté, que le successeur du regretté Mgr Fabre était Mgr Bruchési: " Mes soeurs, rendons grâces au ciel de cette nomination, et remercions le Seigneur de ce que ce noble ami de notre institut a été élevé à la dignité d'archevêque de Montréal. "

Le 1er juillet, s'adressant à ses filles, dans une circulaire, elle écrivait : " Vous avez appris, sans doute, la promotion de Mgr Bruchési au trône archiépiscopal de Montréal. Nous avons grand sujet de nous réjouir : c'est un prêtre aussi distingué par ses vertus que par ses talents, et tout dévoué aux communautés religieuses. On le surnomme l'évêque du Sacré-Coeur... "

Elle fait lire au réfectoire les articles de la *Semaine religieuse* relatifs à l'évêque élu. Elle veut qu'une grandiose réception soit préparée pour le nouvel archevêque... Mais, le 10 du mois d'août, la mère générale apprend que Mgr de Montréal est au parloir du pensionnat. A la communauté réunie, Monseigneur adresse la parole : " J'ai pensé ", dit-il, " faire plaisir à Notre-Seigneur en donnant les prémices de mes bénédictions à la portion de mon clergé la plus affligée, et, par là même, la plus chère au coeur de Jésus. Je viens de l'Hospice Saint-Benoît-Joseph-Labre. En passant devont votre maison, je n'ai pu m'empêcher d'y arrêter pour bénir mes amies et me recommander à leurs prières...

" Mgr Mermillod disait que " la mître d'or est doublée de chagrin. " Cependant, avec la grâce de Dieu, il n'est pas plus difficile d'être évêque que cuisinier, et, pour vous, ma mère, d'être supérieure générale que soeur coadjutrice.

" A vous toutes, mes chères soeurs, je souhaite une soumission filiale à vos supérieurs, un dévouement inaltérable envers votre communauté, un zèle ardent pour la belle oeuvre dont vous êtes chargées. "

Se tournant vers mère Marie-Olivier : " A vous, ma révérende mère, et à toutes les supérieures, quelles qu'elles soient, je souhaite une bonté toute maternelle et un dévouement plein de sympathie. "

Ce jour-là, il fut convenu que la réception de Sa Grandeur au couvent d'Hochelaga se ferait quelques jours après la rentrée des élèves.

Cet événement, mère Marie-Olivier se plaît à le décrire elle-même dans une circulaire :...

" Le 13 septembre, lendemain de la fête du Saint Nom de Marie,... vers les sept heures du matin, Monseigneur, accompagné de M. le Supérieur, de M. le curé Brisset, de M. l'abbé T. Kavanagh, ancien chapelain, et de plusieurs autres prêtres, entrait dans notre chapelle pour y offrir le saint Sacrifice. A peine était-il à son prie-Dieu qu'on entonnait à l'orgue, l'*oremus: Pro Pontifice nostro Paulo*... Suivirent le *Pater* et le *Quid retribuam* de Lambillotte.

" Après avoir visité les malades, Sa Grandeur se rendit à la salle de musique. Là se trouvaient réunies les soeurs de la communauté, celles du noviciat et les élèves. Ces dernières, en costume blanc et groupées au milieu des fleurs, occupaient le fond de la salle. Le trône était à l'extrémité opposée. Monseigneur y prit place ayant à sa droite, M. le Supérieur, et, à sa gauche, Mme P. Lussier. De chaque côté, étaient le clergé et la communauté.

" Après une adresse présentée par mère Martin de l'Ascension, Monseigneur fit un discours d'une délicatesse exquise, trahissant son admirable piété et sa tendresse paternelle... "

Elle cite quelques passages dont voici le dernier :

" Je veux ", avait dit Monseigneur, en terminant, " que l'on consulte les annales de la communauté depuis cinquante-deux ans, afin de savoir en quelle circonstance on a

donné le plus grand congé. C'est un congé comme celui-là que j'accorde [28].

Ce congé se prit, au pensionnat, le 28 septembre, et fut en effet " extraordinaire ". Une élève en fit la relation.

Naturellement, le jour était radieux... "

Quelques élèves ne souhaitaient rien tant que de visiter le noviciat, habituellement fermé aux profanes. La permission en fut demandée à la révérende mère générale.

" Puisque c'est un congé extraordinaire, " dit-elle, " je dois accorder des faveurs extraordinaires; mais oui, allez. "

Les groupes de visiteuses se formèrent, se multiplièrent; et finalement, ce fut tout le pensionnat qui franchit le seuil *du vestibule du paradis.*

" Vers les dix heures, " continue la narratrice, " mère Marie du Rosaire, ses novices et ses postulantes nous firent l'accueil le plus cordial. Elles nous permirent de voir en détail les diverses pièces de leur appartement. Tout nous intéressa: tableaux, sentences, statues, chaise de mère Marie-Rose, oratoire gracieusement décoré. L'admiration de quelques-unes, disons-le tout bas, fut telle que... elles retourneront peut-être au noviciat pour y demeurer. "

Repas du midi, promenades, banquet à six heures, avec menu imprimé et décoration au réfectoire, tout fut "extraordinaire ".

Dans la conclusion, l'annaliste loue le dévouement des maîtresses et la bienveillance de la supérieure générale. Elle termine par l'exclamation: " Vive Monseigneur! "

---

28 Circulaire du 6 octore 1897.

Le 2 octobre, dans le réfectoire de la communauté, mère Marie-Olivier, après avoir dit gravement le bénédicité, reste debout et parle en ces termes : " Aujourd'hui, samedi, la présence des soeurs n'est pas requise dans les écoles, le temps est splendide, rien par conséquent ne s'oppose à ce que, pour honorer la bonté toute paternelle de notre nouvel archevêque, nous prenions un congé comme celui des noces d'or (applaudissements). Ainsi, à part les exercices de piété et les repas qui seront réguliers, vous vous récréerez dans le Seigneur, aussi bien dans l'intérieur de la maison que dans la cour et le jardin. *Deo gratias!* — *Deo Gratias!* reprirent une centaine de voix.

Inutile de dire que les religieuses furent obéissantes à cette proclamation. Ce jour-là, il y eut de l'étonnement partout : dans les corridors, transformés en promenades où l'on causait et riait ; dans les jardins, où les fleurs et les fruits, qu'on lorgnait d'habitude avec une respectueuse admiration, étaient trop tôt cueillis ; dans le réfectoire, où les tables, recouvertes de nappes, avaient été chargées de mets presque délicats ; dans les dortoirs, dont les échos furent tenus en éveil jusqu'à la dernière heure de ce congé inoubliable.

* * *

Un autre congé qui n'empêche pas les occupations ordinaires et qui consiste surtout à nourrir sa joie des souvenirs du passé, c'est celui qu'occasionne l'anniversaire de la naissance et de la mort de mère Marie-Rose. Mère Marie Olivier écrivit, ce 6 octobre 1897, à toutes ses chères filles :

" Vous voilà toutes installées de nouveau aux postes assignés par la volonté de Dieu. Je vous y retrouve animées d'une augmentation de grâces puisées dans la retraite, peut-être aussi dans le sacrifice; quelles vacances s'écoulent sans être marquées de ce cachet divin? Ne nous en plaignons pas; la douleur, qui semble parfois déchirer les chairs vives de notre coeur, en double, en décuple les énergies et trempe les caractères. Rien de grand, rien de noble ne s'accomplit sans le sacrifice. A plus forte raison, sans ce puissant élément, nous ne pourrions prétendre opérer notre sanctification et coopérer à celle des autres.

"Au début de cette année scolaire, laissez-moi, mes soeurs, proposer à vos généreux efforts deux objets particuliers.

" Je veux parler d'abord de la bienveillance, de la cordialité dans nos relations mutuelles. La bienveillance suppose tout un ensemble de dispositions délicates et charitables à l'égard du prochain. C'est une de ces aimables " petites vertus " qui charmaient le coeur du bon saint François de Sales et qu'il recommandait avec instance à ses filles spirituelles. Oui, c'est une petite, une imperceptible vertu qui n'exige bonnement que l'oubli de soi. Pour qu'elle s'épanouisse en nos âmes et que nos maisons soient embaumées de son parfum tout céleste, chacune d'entre nous pourrait prendre la généreuse résolution d'être affable et bienveillante envers celles de ses compagnes pour lesquelles elle éprouve moins de sympathie. Ce serait le moyen infaillible d'être aimable pour toutes.

" En second lieu, j'attire votre attention non pas sur une vertu, mais sur un mal contre lequel il est extrêmement important de nous prémunir: l'esprit mondain. Il n'est

rien de plus subtil que cet esprit ; il peut s'insinuer partout, nous envahir même sans que nous le sachions. Pour échapper à ce danger, je vous en conjure, mes soeurs, défiez-vous du monde, de ses goûts, de ses manières de vivre, de ses façons de juger, de parler et d'agir. Les arts et les sciences sont susceptibles de progrès, et notre profession de religieuses enseignantes nous fait un devoir d'en suivre les développements autant que cela peut être utile ou nécessaire à l'éducation des enfants. Mais n'oublions pas que la morale ne saurait être soumise à tous ces changements, car elle participe à l'immutabilité de Dieu qui en a tracé les lois : conséquemment, il n'y aura toujours qu'un moyen de se sanctifier, et ce moyen, c'est l'imitation de Notre-Seigneur et des saints... ''

* * *

Du 8 octobre au 13 novembre, mère Marie-Olivier, encore accompagnée de soeur Marie-Laurent, séjourne dans la province d'Ontario. Elle visite successivement les maisons de La-Rivière-aux-Canards[29] (du 11 octobre au 15), Amherstburg (du 15 au 20), Sainte-Anne, Détroit (du 20 au 25), Saint-Joachim, Détroit, (du 25 au 30, Windsor (du 30 octobre au 8 novembre), Sarnia (du 8 au 12).

Au sujet de ce dernier voyage, elle écrit d'Hochelaga :

'' A soeur Marie de Jésus, supérieure à Shorb, Californie.

'' Votre bonne lettre m'est arrivée à Sarnia et y a ravivé bien des souvenirs. Ce cher petit couvent, sa chapelle surtout, porte orgueilleusement les traces de votre passage. Vos amis des environs ne vous oublient pas.

---

29 Aujourd'hui Loiselleville.

" Amherstburg réalise en quelque sorte l'idéal qu'on peut se former d'une maison religieuse régulière, paisible et heureuse.

" Windsor est devenu un " petit Hochelaga " par le savoir-faire et le savoir-dire.

" La-Rivière-aux-Canards se tire d'affaire. Le couvent est bien bâti et les soeurs y sont en grande considération. Monsieur le curé nous a reçues avec une courtoisie toute française...

" Nos maisons de Détroit sont aussi très prospères. Enfin, j'ai trouvé partout des sujets d'édification et de consolation...

" Ici, nous avons beaucoup de malades... nous n'avons jamais été autant à la gêne dans les infirmeries. J'ai ramené de Sarnia soeur Marie-Amédée et soeur Marie-Françoise. Si Notre-Seigneur voulait les guérir! Veuillez le lui demander avec nous; vous êtes assez sacrifiée pour être bien puissante sur son divin coeur... [30]. "

Le 13 novembre, mère Marie-Olivier avait écrit à la supérieure provinciale d'Ontario:[31]

" Nous voici arrivées à la maison-mère après un voyage des plus agréables. Nos malades se sont très bien conduites et, grâce aux bonnes prières, n'ont pas trop ressenti la fatigue...

" Comme toujours, la réception à Hochelaga fut joyeuse et cordiale. Le bonheur de se revoir, après cinq semaines

---

30 28 novembre 1897, à dix heures du soir. Les deux malades mentionnées vivent encore.

31 Soeur Marie-Alexandre.

d'absence, était réciproque. La conversation était animée; chacune de s'informer de leurs soeurs d'Ontario, de notre séjour au milieu de vous. Il va sans dire que les réponses étaient favorables aux chères absentes... A Sarnia, les soeurs sont à leur devoir et, comme ailleurs, admirables de bonne volonté. J'ai éprouvé beaucoup de satisfaction en constatant le bien opéré par l'entremise de nos dévouées religieuses.

" Vous pouvez remercier le bon Dieu d'avoir béni vos efforts dans l'accomplissement de la charge qui vous est confiée. "

Dans la lettre déjà citée, du 28 novembre, après avoir donné à soeur Marie de Jésus de consolantes nouvelles de la province d'Ontario, la mère supérieure continue: " De votre lointain pays, vous me consolez aussi, ma chère soeur, par votre généreux dévouement pour votre communauté et par votre confiance en Dieu. Que la pureté d'intention anime toujours vos actes, et Dieu, par vous, opérera des merveilles. " Un écu et Thérèse, ce n'est rien; mais un écu, Thérèse et Dieu, c'est tout. "

" Je me réjouis de ce que vous me dites de la régularité et du bon esprit de vos soeurs... Encouragez l'étude du français. Que je serais contente si, lors de ma visite, j'étais comprise de toutes vos soeurs! Pour la plupart, je ne les connais encore que bien imparfaitement, mais dites-leur que je les aime beaucoup, quand même, et que je désire ardemment leur perfection et leur bonheur.

" Je remercie affectueusement notre chère soeur Marie-

Séraphine[32] pour la belle description qu'elle a bien voulu m'envoyer du congé de Mgr Bruchési. En profitant si bien de la faveur extraordinaire accordée par Sa Grandeur, maîtresses et élèves m'ont donné une nouvelle preuve de leur parfaite obéissance. Mes félicitations à toutes. "

* * *

C'est à toutes et à chacune de ses filles que mère Marie-Olivier est heureuse, à l'approche des fêtes de Noël, de souhaiter une bonne et sainte année :

" Nous, religieuses, qui devons nous efforcer, chaque jour, de faire pénétrer de plus en plus dans nos âmes l'esprit de Notre-Seigneur, nous savons que le bonheur ne consiste pas dans l'exemption de tout ce qui contrarie la nature, — un bien qui coûterait si peu ne pourrait être, en effet, qu'un faux bien. Il résulte, au contraire, de notre fidélité aux moindres observances, de nos victoires dans les combats que nous avons incessamment à livrer contre nous-mêmes ; et il se compose de la paix de l'âme, de la ferme espérance de contempler un jour dans le ciel, celui qui seul peut combler l'immensité de nos désirs.

" C'est ce que nous a prouvé notre dévoué père chapelain, en développant, dans une instruction du *triduum*, ces paroles de saint Paul : " Je vous en supplie, marchez dignement dans la vocation où il a plu à Dieu de vous appeler. "

---

32 L'unique survivante des fondatrices de notre couvent d'Oakland (Cal.). Elle est encore à l'oeuvre, dans notre maison de Ramona (Cal.).

" ...Vous voudrez bien, mes chères soeurs, solliciter, par vos ardentes prières, le succès d'affaires importantes pour la communauté. Grâce à Dieu, nous nous multiplions; mais les soucis et les difficultés de celles qui ont la responsabilité augmentent dans la même proportion. En contribuant à obtenir pour vos supérieures les lumières et les grâces qui leur sont nécessaires, vous servez vos propres intérêts tout en accomplissant un devoir de charité.

" Depuis les vacances dernières, il a plu à Dieu de nous éprouver par la maladie. L'infirmerie a dû se dilater en quelque sorte. Je recommande toutes nos chères malades à vos ferventes prières. De leur côté, elles ne vous oublient pas. N'est-il pas consolant de songer que, pendant que nous travaillons, des âmes agréables à Dieu lui offrent leurs souffrances et leurs supplications pour attirer ses bénédictions sur nous et sur nos oeuvres?

" Je vous souhaite une année telle que la désirent pour vous Jésus et Marie... [33]. "

* * *

Comme toujours, au commencement de l'année, la supérieure répond à des lettres particulières. Il est facile d'y voir le souci dont elle est animée pour l'avancement spirituel de ses filles.

" Votre bonne lettre, ma chère soeur, m'a causé un bien sensible plaisir. Je vous remercie affectueusement et je vous souhaite, en retour, la réalisation de vos fervents désirs au

33 Circulaire du 22 décembre 1897.

sujet de votre perfection. Je sais qu'à Shorb on a l'amour de la règle et qu'on la pratique; il n'en faut pas davantage pour faire de vous de ferventes religieuses. Ce qui est très consolant, c'est que les saints édifient ceux qui les entourent et les entraînent au bien. Voilà qui est suffisant pour exciter les plus généreux efforts, n'est-ce pas?

" Je me réjouis, ma chère soeur, et je vous félicite de vos succès à Pasadena. A Dieu seul en soient l'honneur et la gloire. Je lui demande de vous donner autant de force que vous avez de courage et de bonne volonté. Je vous remercie d'avoir eu la bonne pensée de nous laisser voir le lieu où vous exercez, chaque jour, votre dévouement aux saints noms de Jésus et de Marie.

" ...Soyez toujours heureuse en servant le bon Dieu, c'est le voeu que je forme pour vous... [34]. "

* * *

Ce mois de janvier, employé en grande partie par la supérieure générale à la préparation de son départ pour la Floride, avait été attristé, dès le commencement, par la maladie grave de soeur Marie-Etienne. Professeur de chant et de piano à Hochelaga depuis nombre d'années, cette soeur, en plein exercice de ses fonctions, avait été frappée d'apoplexie.

A la séance d'adieux, le 3 février au soir, les novices offrirent à mère Marie-Olivier un riche bouquet spirituel.

---

34 Lettre du 8 janvier 1898, à soeur Rose de la Passion, directrice de l'*Academy of the Holy Names*, Pasadena.

Acceptant ce témoignage d'affectueuse reconnaissance, elle remercia sincèrement, puis ajouta : " Je cède le fruit de ces prières et de ces bonnes oeuvres aux chères soeurs malades dont je m'éloigne avec regret. "

* * *

Le lendemain, elle se mit en route avec la secrétaire du conseil, mère Martin de l'Ascension.

L'annaliste de la maison de Key West va nous apprendre quelque chose de l'arrivée des visiteuses et de leur séjour d'un mois, dans cette île lointaine. Son récit de plus de vingt-cinq pages, intitulé *Un mois de l'Eden,* devra nécessairement être abrégé, coupé, et perdre ainsi de son charme et de sa poésie.

Les soeurs de Key West attendaient mère générale et sa compagne le 9 février ; mais " l'Océan a ses caprices et ne tient pas toujours ses promesses".

" Le 9 février au matin, la plupart des religieuses s'éveillèrent avant le son de la cloche ; leurs beaux rêves s'évanouissaient devant la réalité...

" Quelques-unes, montées dans la coupole du couvent, cherchaient à découvrir le vaisseau ardemment désiré. Vers huit heures, un premier cri d'enthousiasme est entendu : on a distingué une fumée, puis un navire grandissant ; mais hélas ! on le voit bientôt diminuer, s'effacer et disparaître. Huit vaisseaux passent ainsi, emportant nos plus chères illusions... Qu'ils sont longs les jours d'attente !

" ...Quand les ténèbres commencent à envelopper notre île, prévoyant que nos mères peuvent arriver la nuit, nous

faisons les préparatifs nécessaires afin de pouvoir illuminer rapidement notre maison... Tout est silencieux... Plusieurs peuvent dire: " Je dors, mais mon coeur veille"... Deux soeurs font sentinelle toute la nuit. Vaine précaution.

10 février. — "Mgr Moore en visite pastorale dit la messe au couvent... Aucun indice de vaisseau... les sifflets d'usine et de goélettes semblent nous narguer en criant plus fort que de coutume. Pendant le déjeûner de Monseigneur, qui n'est pas indifférent à notre anxiété, on vient enfin annoncer que le *Leona* se dirige vers le port.

" Immédiatement, quatre soeurs vont à la rencontre de nos mères... Plus de deux cents élèves, vêtues de blanc, bordent l'avenue du couvent. Elles ont en mains des fleurs qu'elles jettent sur le chemin où s'avance la voiture des chères visiteuses. Celles-ci entrent au son de l'orchestre et trouvent la communauté réunie... Larmes et sourires suppléent aux paroles pour dire ce qu'il y a de bonheur au fond des âmes... A la chapelle, les élèves s'unissent aux soeurs pour chanter le *Magnificat.*

" Après le dîner, les malles sont ouvertes, et notre mère, joyeuse, fait une abondante distribution... Que de gentils souvenirs! tous préparés par l'affection religieuse. "

Le 12, jour choisi pour sa visite officielle, Mgr Moore, en présence des révérendes mères, félicite la petite famille de son bon esprit, de son dévouement et des succès obtenus dans l'enseignement. Le 15, l'évêque présente aux visiteuses le R. P. Friend, s. j., curé de Key West. A huit heures, ce soir-là, grande séance présidée par Mgr Moore. Une élève reçoit les honneurs du cours gradué et un certificat du bureau d'éducation. Le programme est bien rempli et le

public applaudit. Sa Grandeur profite de l'occasion pour faire l'éloge des religieuses.

Du 16 au 25, mère Marie-Olivier visite la maison, examine les registres et cause avec chacune des soeurs pendant que mère Martin de l'Ascension interroge les élèves dans leurs classes.

" Quel dévouement infatigable anime nos chères visiteuses ! Qui pourrait dire les consolations et les encouragements dont bénéficièrent nos âmes pendant ces jours bénis ! Peines, fatigues, chaleur d'un climat tropical, longues années d'exil, tout est oublié... et nous sentons une vigueur nouvelle.

26 février. — " Notre mère dirige notre retraite mensuelle : elle nous donne des sujets de méditation de son choix et nous adresse des avis... Que la sainteté est belle ! qu'elle nous paraît aimable quand nous la voyons accompagner les paroles et les démarches d'une bonne mère ! Elle semble alors plus facile ; et, pour la conquérir, la volonté s'élance plus généreusement. "

Le 7 mars, la supérieure du couvent de Key West, soeur Marie-Florentine, et soeur Marie-Simon célèbrent le 25e anniversaire de leur profession religieuse. Le soir, grande séance. " Notre mère et sa compagne, " continue l'annaliste, " sont les heureux témoins de cette fête et y contribuent pour une large part en adressant la parole, la première en français et la seconde en anglais. De plus, elles ont apporté dans leurs malles certains objets enveloppés de mystère qui sont maintenant étalés au grand jour : cadeaux précieux venant de coeurs amis. "

9 mars. — " Au lendemain des acclamations jubilaires succède un jour aux sombres couleurs : le dernier de la

visite de notre très honorée mère générale et de mère Martin de l'Ascension... Bientôt la mer, de son immense étendue, nous séparera de nouveau de celles que nous chérissons ; de celles qui, pendant un mois trop rapide, ont charmé notre exil du souvenir de la patrie...

" Les malles se font, puis se ferment... ; il est évident que les heures sont comptées et que le moment du départ arrive. Il y a un mois, tous les yeux, doués d'une clairvoyance extraordinaire, distinguaient facilement, au lointain horizon, la vacillante fumée d'un vaisseau convoité ; mais aujourd'hui, les regards voilés se refusent à voir le navire qui doit emporter nos aimables hôtesses. Nos rangs se resserrent autour d'elles et, pour les retenir encore au milieu de nous, nous les assiégeons de toute la force de la persuasion unie à l'amour filial. Le coeur de nos mères chancelle,nous le savons, et serait prêt à se déclarer vaincu, s'il oubliait que là-bas, sur une autre rive isolée, des soeurs avides d'un bonheur semblable à celui dont nous avons joui, les attendent avec impatience. "

Pourquoi ne pas ouvrir maintenant la chronique de Tampa ?

10 mars. — " Nos coeurs débordent de joie et de reconnaissance : nos bien-aimées mères Marie-Olivier et Martin de l'Ascension, depuis si longtemps attendues, sont enfin avec nous. Béni soit Dieu qui a exaucé nos désirs et bénies soient celles " qui viennent au nom du Seigneur " ! Une triste nouvelle assombrit le bonheur de ce jour. A peine notre vénérée mère générale est-elle entrée dans notre maison qu'on lui apporte un télégramme annonçant la mort de soeur Marie-Etienne. Pauvre mère ! Elle se résigne, mais son coeur saigne. "

Le 11 mars, réception chez les élèves; la mère générale admire leur gracieuse simplicité... Les jours suivants, visite du couvent, de l'école des nègres, à Tampa, des écoles de West Tampa et de Port Tampa.

19 mars. — " Sept élèves reçoivent le sacrement de baptême: une du couvent et les six autres de l'école Saint-Pierre-Claver (nègres). Cette fête religieuse plus que toutes les séances réjouit le coeur de notre mère! "

La supérieure générale a des préférences pour ces chères soeurs exilées. Non seulement elle les entretient en particulier, mais elle laisse à chacune, par écrit, quelques avis ou conseils. Une d'elles, qui entre autres charges avait le soin des malades, a conservé précieusement la lettre autographe suivante:

" Ma bien chère soeur Marie-F... sera généreuse dans son dévouement. Elle ne laissera passer aucune occasion de soulager ses soeurs... Celle-ci paraît souffrante, elle trouve moyen de la réconforter; celle-là est triste, affligée, elle lui adresse ou lui fait adresser quelque parole de consolation. Elle achève volontiers leur ouvrage laissé imparfait, trop heureuse de diminuer leur peine et d'augmenter son mérite. Pour cela, il faut un coeur dilaté par l'amour et la confiance. Si elle n'a pas ces vertus, les désirer, les demander et s'y exercer, disant plusieurs fois par jour : " Ma confiance est en vous, Seigneur, je ne serai pas confondue. "

Le 4 avril, jour du départ, l'annaliste, interprétant ses propres sentiments et ceux de ses soeurs, ne craint pas d'écrire: "Ce matin, le bon Dieu fut glorifié par un *sublime sacrifice,* à l'heure si pénible où il a fallu dire adieu à

nos bien-aimées mères... Elles nous laissent des souvenirs qui nous aideront à devenir des filles plus dignes des saints noms de Jésus et de Marie. ''

'' Les dernières paroles de mère Marie-Olivier aux soeurs de Tampa '', écrit l'une d'elles, '' furent celles-ci : '' Mes soeurs, lorsque vous priez pour moi, demandez l'amour de Dieu ; avec cela, le reste me sera donné [35].''

* * *

''Nous les possédons, elles sont à nous, nos bonnes mères,'' lit-on dans les chroniques d'Hochelaga, à la date du 10 avril. '' Quelle allégresse leur retour a fait naître en nos coeurs ! Nous étions en préparatifs depuis une semaine pour les recevoir ; mais nous ignorions encore quel jour devait nous les rendre, lorsque, hier soir, pendant la prière, par le téléphone, on annonça leur arrivée dans une demi-heure. Grande fut la surprise... Tout s'anima dans la maison. L'heureuse nouvelle vola de tous côtés, et bientôt la famille presque entière réunie au vestibule souhaita la bienvenue aux voyageuses.

Mère Marie-Olivier, en faisant le tour des infirmeries, déplora la mort de soeur Marie-Etienne et de soeur Marie-Zoé. '' Vous, ma chère soeur, '' dit-elle à soeur Marie-Léonard, '' vous m'avez attendue pour partir et je vous en remercie ''. — '' Ma mère, '' répliqua la bonne soeur toute souriante, '' je ne veux pas assombrir la joie causée par votre retour, et j'attendrai encore quelques jours pour

---

35 Lettre de soeur Marie-Emeline.

mourir. " En effet, elle attendit jusqu'au soir du congé de Pâques.

* * *

La supérieure générale, à son arrivée, avait trouvé sur son bureau des lettres de Key West chargées de tristes nouvelles. Pour ne pas alarmer les soeurs, elles les avait tenues secrètes. Mais le 22 avril, elle en fit part à la communauté réunie, et, le 9 mai, elle écrivit à ce sujet une lettre pleine d'intérêt et d'édification :

" Les bruits de guerre qui retentissent si haut dans la vaste république américaine se font entendre au sein de notre paisible Canada. Ils n'ont pu manquer d'arriver à vos oreilles. En songeant que l'île de Key West n'est qu'à 90 milles de Cuba, qu'elle se trouve par conséquent sur le théâtre des hostilités, vous vous demandez, peut-être, avec anxiété, quelle attitude tiennent celles de nos chères soeurs qui habitent ce rocher...

" Lors de mon séjour en cette ville, au mois de février, la sourde animosité qui existait depuis longtemps entre les deux puissances commençait à se manifester ouvertement ; on prévoyait déjà qu'il ne faudrait qu'une légère complication des difficultés pour faire éclater la guerre. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

" Dans la soirée du 15 février, nous étions à la salle San Carlos, assistant à une séance publique donnée par les élèves, à l'occasion du couronnement d'une finissante. Mgr Moore, évêque de Saint-Augustin, s'y trouvait ainsi que plusieurs pères jésuites, entre autres, le R. P. Friend.

Soudain, nous ressentîmes une commotion étrange; on eût dit qu'une des galeries du théâtre s'écroulait... Le calme ne tarda pas à se rétablir et la fête continua. Le lendemain nous apprîmes que la commotion avait été produite par l'explosion du *Maine,* vaisseau de guerre américain qui avait jeté l'ancre dans le port de la Havane. On accusa les Espagnols d'être les auteurs de la catastrophe et on songea à leur demander compte des deux cent soixante vies perdues par ce désastre.

" Dès le 4 mars, on considérait la guerre comme probable. — " La chose advenant, " me dirent alors les soeurs, " que ferons-nous? Comme il n'y a pas d'hôpital sur l'île, devrons-nous offrir nos services aux autorités militaires, pour le soin des blessés? — Mon opinion ", leur répondis-je, " est que ce serait ce que vous auriez de mieux à faire. Je soumettrai le cas au conseil dès mon retour à la maison-mère.

" Les événements s'étant précipités, elles durent agir avant mon arrivée ici, dans la soirée du 9 avril. "

En effet, le 9, soeur Marie-Florentine avait écrit: " Comme l'excitation était toujours croissante et que, dans toute la ville, on répétait déjà que le couvent deviendrait un hôpital, j'ai cru devoir consulter le R. P. Friend au sujet de la conduite à tenir. Il m'encouragea à marcher de l'avant. Je me rendis immédiatement à l'arsenal où le commandant de la marine a son bureau. On nous reçut avec beaucoup d'égards.

" Mesdames, " dit le commandant, " puis-je vous être utile en quelque chose? — Je vous remercie, commandant; nous venons vous offrir nos services pour vos blessés, en cas

de guerre. Au besoin, nous mettrons aussi notre maison et nos deux écoles à la disposition des malades, ne nous réservant que le logement nécessaire. " Sa figure déjà bienveillante s'épanouit. — " C'est magnifique cela, Mesdames. Je vais immédiatement communiquer votre offre généreuse aux autorités majeures. " Puis il ajouta avec bonté : "Je sais personnellement ce que valent les services des religieuses, car j'ai été sous leurs soins pendant la guerre civile. "

" Maintenant notre situation est celle-ci : Notre île est une place aussi sûre qu'une autre ; elle est bien gardée. Dans le cas où les armées américaines éprouveraient une défaite, nous serions peut-être en péril. Mais, je le disais au commandant, il faut calculer sur des victoires ; autrement où irait le courage?... "

Cette noble manière de calculer n'était pas de nature à déplaire à mère Marie-Olivier. D'ailleurs, avant de recevoir cette lettre, elle avait télégraphié de consulter l'évêque et de suivre son conseil.

Mgr Moore avait approuvé la conduite de soeur Marie-Florentine. " C'est précisément ce que vous aviez à faire ", lui avait-il écrit. " J'espère que votre charité attirera une abondance de bénédictions sur toute votre communauté, comme elle vous gagnera sûrement l'estime de plus en plus grande des citoyens de Key West. Je prie le Dieu tout-puissant de vous bénir et de vous protéger. "

Avec l'approbation de l'évêque et du conseil général de la communauté, les choses marchent vite. Le docteur Hall, employé du gouvernement, est envoyé de Washington pour préparer l'hôpital... La supérieure annonce aux élèves que les classes seront fermées jusqu'après la guerre. La mai-

son est débarrassée des pupitres, bibliothèques, pianos et autres meubles... On lève dans la cour deux grands pavillons et des tentes. Une pièce est transformée en pharmacie, une autre en salle d'opération, la plus grande partie du couvent et des écoles, en infirmeries, Les soeurs étudient la physiologie et assistent à des conférences médicales...

Avant de donner au major Hall la liste des religieuses gardes-malades, soeur Marie-Florentine, d'après le conseil de mère Marie-Olivier, dit à ces dernières qu'elles sont parfaitement libres d'accepter ou non ce nouvel emploi. Toutes sont heureuses, pour la circonstance, de se faire soeurs de charité ; même quatre d'entre elles achètent ce titre honorable par le sacrifice d'une promenade à la maison-mère.

" Vous comprenez ", conclut mère Marie-Olivier, dans sa circulaire interrompue du 9 mai, " que nos chères soeurs de Key West ont un pressant besoin de nos prières, et vous reconnaissez le nouveau droit qu'elles ont acquis à notre fraternelle charité par leur sage conduite et leur admirable dévouement. Vous voudrez donc, en récitant les litanies, après votre oraison du matin, avoir l'intention spéciale de solliciter pour elles les grâces qui leur sont nécessaires dans les circonstances exceptionnelles où elles se trouvent. Cela durera jusqu'à ce que la paix soit conclue entre les deux nations belligérantes... "

* * *

Mère Marie-Olivier recevait de toutes les maisons de l'institut des lettres qui prouvaient la tendre sympathie de ses filles pour les gardes-malades du Sud. " Il est évident ",

disait-elle, " que la plus douce harmonie existe entre les soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. " L'épreuve lui donnait l'occasion de constater la force des liens, créés par l'amitié fraternelle. Dans les deux dernières semaines de mai, la plupart des soeurs qui lui écrivent s'offrent à secourir les sudistes ou à les remplacer : " Si nos soeurs du Sud ont besoin de recrues, je suis prête... Vous n'avez qu'un mot à dire, je pourrai me rendre en très peu de temps. Je ne crains ni la chaleur, ni la fièvre. " — " J'envie leur poste, " écrit une autre, " sans toutefois vouloir déserter le mien, surtout en ce moment où cinq de mes élèves (des noirs) se préparent à faire leur première communion. " — " Si telle est la volonté de Dieu, je serai heureuse de remplacer soeur Marie-Damien, malade, et d'exercer auprès des blessés l'oeuvre qu'elle ne peut accomplir elle-même. "

Voici encore un extrait que mère Marie-Olivier dut lire avec une légitime fierté, parce qu'elle y trouvait son esprit, l'esprit de mère Marie-Rose, celui des saints.

" Nous éprouvons beaucoup d'admiration pour nos chères soeurs de Key West. Laissez-moi vous dire, bonne mère, que je fais plus que les admirer : j'envie leur sort. Ainsi, si vous jugez bon de me faire un petit signe, je volerai à leur secours. Mais, si ardent que soit mon désir, il ne me trouble pas ; je sais que l'obéissance est plus agréable à Dieu que les actes les plus héroïques. D'ailleurs je suis heureuse ici, comme toujours. Nous avons nos croix, sans doute : où ne s'en trouve-t-il pas ? Elles ne sont pas plus lourdes que celles que l'on porte en tout endroit du monde. "

Le 7 juin, mère Marie-Olivier remercie ses filles des

nobles sentiments exprimés à l'occasion de sa fête et de l'intérêt si fraternel dont elles font preuve à l'égard des bien-aimées soeurs de Key West : " C'est avec une véritable émotion que j'ai lu vos admirables lettres... Il ne tient qu'à nous de satisfaire notre ardent désir d'être utiles à nos chères sudistes. Nous n'avons pour cela qu'à prier instamment le divin Coeur de Jésus de les éclairer dans leurs difficultés, de soutenir leurs forces et de les couvrir de sa toute-puissante protection. Pendant qu'elles seront peut-être encore à se dévouer auprès des blessés, nous aurons l'avantage, nous, d'abandonner nos occupations pour retremper nos âmes dans le recueillement et la prière. Alors, surtout, je vous engage à redoubler de ferveur et à multiplier vos actes de réparation pour désarmer le bras de Dieu irrité par les crimes des peuples.

" Je recommande tout spécialement à vos prières toutes les retraites qui se feront dans la communauté, pendant les vacances. Il ne faut pas l'oublier, de la manière dont nous nous acquitterons de ces pieux exercices dépendront, en grande partie, nos progrès plus ou moins rapides dans la sainteté, et la somme plus ou moins grande de bien que nous accomplirons durant la prochaine année scolaire. "

La supérieure générale ne perdait pas de vue ses filles du Sud ; son coeur se portait constamment vers elles. Négligeant les faits ordinaires, attachons-nous aussi à l'événement dont elle suivait la marche avec une si constante sollicitude. Ainsi que cette mère à qui ses enfants demandaient : " Maman, lequel d'entre nous aimez-vous le mieux ?—Celui ", répondit-elle, " qui souffre davantage", mère Marie-Olivier pouvait dire à cette époque, — et ses

actions le prouvaient: " J'ai des préférences pour mes pauvres soeurs de la Floride. " Elle connaissait leur dévouement et savait que les circonstances pourraient facilement en faire des héroïnes, des victimes de leur devoir. Elle disait souvent avec émotion: " Quelle sera l'issue de cette guerre? " Invariablement, elle terminait la série des opinions probables par ces mots: " Prions! Prions! "

C'est ainsi que soeur Marie-Théophile, supérieure à Tampa, conclut la plupart de ses lettres: " Les volontaires campés en cette ville font pitié. Ils sont accablés par la chaleur et ils meurent de faim; nous en nourrissons chaque jour un certain nombre [36]... Priez, priez, priez pour que la paix soit bientôt faite entre les deux nations. "

Une lettre de soeur Marie-Florentine, en date du 7 juin, faisait voir à mère Marie-Olivier l'hôpital improvisé de Key West, en pleine opération: " Tout est si changé autour de nous que nos élèves reconnaissent à peine le couvent et ses alentours. Si leur coeur se laissait tromper par leurs yeux, elles pourraient se méprendre au sujet de leurs maîtresses. Celles-ci, revêtues d'un grand tablier blanc, vont de salle en salle panser les blessés ou administrer les drogues aux malades...

" Notre faculté médicale se compose de neuf médecins sous la direction d'un major. Ce dernier, Dr Hall, est très bon, très poli et n'agit toujours qu'avec beaucoup de réserve et de circonspection. Néanmoins, il arrive à ses fins, quoi-

---

36 Le 6 juin, soeurs et élèves servirent à manger à 1,200 soldats et, le lendemain, à 800.

qu'en ait dit un bon matelot : " Docteur Hall est major ; mais la mère supérieure est *général.* " — En vérité, les choses vont bien et paisiblement. "

Soeur Marie-Florentine n'aurait pas voulu alarmer mère Marie-Olivier ; néanmoins, elle avait le devoir de lui rendre compte de ce qui se passait : " L'ouvrage augmente, " écrit-elle, le 27 juin, " la chaleur aussi, et les soeurs affaiblissent. Ne soyez pas inquiète, j'espère que tout cela sera passager. J'attribue les rhumes et la faiblesse des soeurs aux vents malsains et au changement d'eau. "

2 juillet. — " Il me faut vous communiquer une pénible nouvelle. Hier soir, dans notre hôpital, un jeune homme mourait de la fièvre jaune... Le major crut prudent de mettre l'hôpital en quarantaine... Le prêtre même ne viendra ici que si nous avons des malades en danger de mort. Demain, dimanche, nous n'aurons pas de messe. Par l'immolation de nos coeurs, nous tâcherons de suppléer de quelque manière au sacrifice de l'autel. Pas de messe, pas de communion, c'est la dure famine pour des religieuses. "

4 juillet. — " ...La flotte espagnole est anéantie... Pour faire plaisir aux malades, j'ai fait hisser le drapeau étoilé à la croix de notre coupole. Il faut voir nos boîteux et tous nos infirmes se traîner misérablement jusqu'aux portes du parterre, afin de mieux contempler leur pavillon. A trois heures de l'après-midi, je les ai traités à la crême à la glace et aux gâteaux. Nouvelle jouissance ! "

7 juillet. — " ...Le major reçoit une dépêche lui annonçant l'arrivée de 320 blessés... La quarantaine est levée et

l'hôpital de Key West ouvre ses portes... Parmi les premiers venus étaient une vingtaine d'officiers, les uns boîtant, les autres portant des bandages aux bras, à la tête... Puis les soldats, sales, épuisés, souffrants, nous arrivèrent par bataillons. Ceux qui ne pouvaient marcher étaient portés sur des civières, par d'autres compagnons moins affligés qu'eux.

24 juillet.—"...Le docteur Armstrong, un des premiers médecins qui soient venus ici, nous quittera cet après-midi... "Mon séjour au milieu de vous," nous a-t-il dit, "m'a été très agréable. Je n'oublierai jamais le courage et le dévouement de vos soeurs; elles ont été constamment l'objet de mon admiration. Oui, je puis assurer que la communauté des Saints Noms de Jésus et de Marie vivra dans ma mémoire." Je le remerciai et je lui promis de transmettre son appréciation à nos mères, qui sont, après Dieu, les promoteurs du bien accompli dans notre famille religieuse.

15 août.—" Enfin les deux nations sont décidées à mettre bas les armes... Inutile de vous dire que nous faisons monter vers le ciel de fervents *Deo gratias.* Les bien-aimées mères et soeurs, qui nous ont constamment assistées de leurs prières, pendant les mauvais jours passés, ne manqueront pas maintenant de nous aider à remplir notre devoir de reconnaissance envers Dieu.

"...Il ne faut pas croire que notre hôpital ait cessé d'exister... Nous avons encore cent quarante malades, dont plusieurs atteints de la fièvre typhoïde.

" Vendredi dernier, un jeune homme a fait sa première

communion dans notre chapelle. Le même jour, nous avions le bonheur d'en voir deux autres nous demander le pain de l'instruction religieuse. Voilà des consolations qui font oublier peines et fatigues!

20 août. — "...Nous avons encore sous nos soins une centaine de malades; le vaisseau qui doit les transporter à New York est attendu ce soir ou demain. Lundi, le plus tard, tout notre monde partira, à l'exception de quatre ou cinq patients qui sont encore trop faibles pour faire le voyage. Ils seront placés à l'école Sant-Joseph et un médecin restera avec eux ainsi qu'une ou deux gardes-malades...

"Si l'hôpital se ferme à présent, nous le devons uniquement au bon Dieu. Il a permis que tout notre monde du Nord fût épouvanté par de nouvelles rumeurs de fièvre jaune... "

Enfin mère Marie-Olivier peut respirer à l'aise; elle est rassurée sur le sort des chères soeurs de Key West.

Pendant que ces dernières travaillent à remettre leur maison à l'ordre, — ce qui leur demandera près de trois semaines, — les autres soeurs de la communauté, après le repos des vacances, reprennent auprès de leurs élèves leur tâche accoutumée.

IV

Selon son habitude, mère Marie-Olivier, au commencement de septembre, époque de la réouverture des classes, écrit à ses chères soeurs une circulaire.

"En vous déterminant à chacune le milieu où vous auriez à vivre et la part de travail que vous auriez à accomplir,

pendant cette nouvelle année scolaire, Dieu vous a fait connaître, d'une manière générale, les sacrifices et les renoncements qu'il attend de vous; il vous a aussi permis d'entrevoir les grâces et les joies qu'il vous réserve. " Dieu sait tout, il peut tout et il m'aime ", avez-vous dit aussitôt, sinon en paroles, du moins en actes; et, trouvant dans cette conviction une augmentation de confiance et d'énergie, vous vous êtes remises à l'oeuvre de tout coeur. Je vous félicite, mes chères soeurs, et je vous remercie de votre soumission et de votre générosité. Quelle somme incalculable de bien ne peuvent pas réaliser, dans un an, sept cent soixante-treize religieuses animées d'un pareil esprit! Je demande à Jésus, par l'intercession de Marie, de répandre ses bénédictions sur vous-mêmes, sur vos élèves et sur vos travaux."

Elle consacre trois paragraphes à des citations recueillies dans les entretiens spirituels donnés à la communauté pendant les vacances: l'un, par Mgr Bruchési, sur les devoirs mutuels des supérieures et des inférieures; un autre, par Mgr Gravel, sur les conditions de succès dans les emplois; un troisième, par Mgr Langevin, sur le rôle de la religieuse institutrice.

" Je me propose ", dit-elle en terminant, " de vous envoyer, en octobre, la fin de la chronique de l'hôpital de Key West. Les soeurs n'ont plus de patients; elles sont à remeubler leurs maisons. Remercions Notre-Seigneur de les avoir si visiblement protégées [37] "...

* * *

[37] Circulaire du 7 septembre 1898.

En effet, le 15 octobre, la supérieure générale achève la relation des événements ci-dessus résumés,et conclut : ''Nous avons de grandes actions de grâces à rendre au ciel, moins encore pour avoir soutenu les forces de nos chères soeurs du Sud, tout le temps que leur dévouement était rigoureusement nécessaire, que pour leur avoir permis de contribuer à plusieurs conversions... [38] ''.

'' Nous devons féliciter nos vaillantes gardes-malades de Key West du noble dévouement dont elles ont fait preuve dans l'exercice d'oeuvres si étrangères à notre vocation. Pour remercier Dieu, je vous engage à réciter, chaque jour, pendant un mois, le *Magnificat,* ce pieux cantique qui jaillit du coeur reconnaissant de Marie au souvenir des grâces incomparables dont elle avait été favorisée... [39]. ''

'' Dans cette guerre, comme dans tous les événements de ce monde, que l'action des hommes est basse et mesquine comparativement à l'action de Dieu ! Pendant que les hommes se disputent la possession d'un petit morceau de terre, Dieu, par l'entremise de ses ministres, rend à un grand nombre la vie de la grâce qui leur donne droit à l'héritage du royaume éternel. Que ce Dieu soit béni d'avoir daigné permettre à nos soeurs de coopérer à l'accomplissement de ses desseins miséricordieux !

'' Mes chères soeurs, suivant le programme que je me suis tracé, je consacrerai une partie de la présente année scolaire à la visite officielle dans les provinces de Manitoba, d'Orégon et de Californie. Mère Martin de l'Ascension sera,

---

[38] Circulaire du 15 octobre 1898, p. 2 et 3.

[39] *Ibid.,* p. 23.

comme l'an dernier, ma compagne de voyage. Nous partirons le 24 du courant pour Winnipeg. Nous nous proposons de nous rendre en Orégon à la fin de novembre, et en Californie vers la mi-février. Mon coeur jubile à la pensée de revoir nos chères missionnaires et de rencontrer celles que je n'ai pas le plaisir de connaître personnellement. Mais je ne me le dissimule pas, pendant ce voyage, si agréable par certains côtés, je sentirai davantage encore le fardeau de la responsabilité qui pèse sur mes épaules. Veuillez donc demander instamment à Dieu de m'assister de son esprit de force, de conseil et de lumière.[40] ''

* * *

Ce ne fut pas sans éprouver de fréquents serrements de coeur que la mère générale fit ses préparatifs de voyage. Il lui échappait des paroles comme celles-ci : '' Partir pour sept mois, c'est long !... Je ne suis plus jeune pour accomplir de semblables pérégrinations !... Je m'en vais avec l'automne pour revenir avec le printemps ; d'ici là, que d'événements se passeront ! ''

Le 23 au soir, les novices lui font de poétiques adieux. Gémissant d'abord, avec la nature, sous l'étreinte du froid qui les saisit à l'idée de la séparation, elles se résignent peu à peu, et le '' vent d'automne '' devient un '' souffle du ciel '', quand elles songent à la joie des soeurs de là-bas. Alors, s'oubliant elles-mêmes, elles font des voeux : '' Que l'ange Raphaël vous protège... Que l'Etoile des voyageurs

---

40 Circulaire du 15 octobre 1898, p. 29 et 30.

éclaire votre route... Que le Seigneur vous ramène heureusement au milieu de votre famille! "

Avec l'aimable hirondelle,
Oui, fuyez sous d'autres cieux; ,
Mais revenez avec elle,
Pour charmer encor ces lieux. [41]

Le lendemain, d'une façon plus prosaïque mais non moins sentie, les soeurs de la communauté, en quelques mots et souvent avec larmes, font, à leur tour, de pénibles adieux aux chères voyageuses. Elles les suivent à la chapelle, et par delà le seuil de la porte. A ce moment, les élèves s'amusaient dehors, dans leur cour de récréation, comme on le lit dans l'extrait suivant d'une composition littéraire:

" Le 24 octobre 1898, par un jour ensoleillé et pourtant empreint d'une certaine mélancolie, nous nous livrions, à l'ombre des arbres jaunissants et sur le gazon vieilli, à ces ébats de jeunesse auxquels dispose si favorablement une matinée d'étude, quand, tout à coup, l'arrivée d'un modeste équipage attira notre attention et suspendit nos jeux. Autour de la voiture, on se groupe, on s'empresse. Depuis les plus jeunes élèves jusqu'aux plus vénérables religieuses, c'est à qui rencontrerait encore les bienveillants regards de mère Marie-Olivier et de mère Martin de l'Ascension... C'est un échange d'affectueuses salutations, de tendres souhaits: Heureux voyage! Au revoir!... Pendant que nos bonnes mères s'éloignent ainsi, il nous semble qu'elles s'approprient les vers d'un de nos poètes:

---

[41] Chroniques du noviciat.

Les feuilles jauniront et laisseront les branches,
La neige, en ces doux lieux, tendra ses nattes blanches,
Et les petits oiseaux tisseront bien des nids
Avant que nous voyions ces enfants réunis.[42]

Si les bonnes mères pensaient à ce qu'elles laissaient derrière elles, leur esprit s'élançait aussi en avant, vers le but de leur voyage; et d'abord vers le Manitoba. Mère Marie-Olivier, on se le rappelle, y a fait un heureux séjour en 1880. Mère Martin de l'Ascension y a vécu dix-huit années; et, depuis qu'ele a quitté ce pays, son coeur et sa pensée ont toujours suivi les développements de l'oeuvre à laquelle, comme institutrice d'abord, et, ensuite, durant six ans, comme supérieure de l'Académie Sainte-Marie, elle a consacré toutes ses énergies. Qui, mieux qu'elle, pouvait entretenir mère Marie-Olivier de la question toujours douloureusement vitale des écoles catholiques du Nord-Ouest? Qui comprenait mieux la coopération que devait apporter la communauté des Saints Noms de Jésus et de Marie à la grande cause si vaillamment défendue par Mgr Taché, et pour laquelle combattait encore son fils spirituel le plus cher, l'héritier de sa houlette pastorale et de ses légitimes ambitions, Mgr Langevin?

C'est la bénédiction de ce digne archevêque que mère Marie-Olivier et sa compagne sollicitèrent, avant de commencer la visite officielle dans la province de Manitoba.

En 1880, mère Marie-Olivier n'avait trouvé là-bas qu'une maison de l'institut; maintenant, elle y compte quatre établissements. Le modeste couvent de Winnipeg a été rem-

[42] Chroniques du pensionnat d'Hochelaga.

placé par la grande Académie Sainte-Marie, bâtie en 1881 et agrandie d'une aile en 1892; le couvent de Saint-Pierre-Jolys s'est ouvert en 1886; celui de Saint-Jean-Baptiste, en 1895; celui de Saint-Boniface, en 1898.

A Winnipeg, où séjournent d'abord les révérendes mères, elles reçoivent de distingués visiteurs. C'est Monseigneur qui, malgré ses nombreuses occupations, vient plus d'une fois causer, avec la supérieure générale et ses soeurs, du sujet dont sa conversation et sa grande âme étaient toujours pleines: la liberté des écoles catholiques. Ce sont les RR. PP. Oblats, desservant avec beaucoup de zèle l'Académie Sainte-Marie et s'intéressant à tous les travaux des religieuses et de leurs élèves. C'est l'honorable sénateur Bernier. Ce sont les honorables juges Dubuc, Prud'homme, Prendergast; les MM. Bertrand, le docteur Dame et autres amis des institutions catholiques du Manitoba. Tous sont heureux de reconnaître devant la supérieure générale, les bons services rendus par ses soeurs aux enfants qu'elles instruisent.

Pour mère Marie-Olivier, ce témoignage unanime est une consolation; c'est aussi un encouragement à ouvrir, au Manitoba, une cinquième maison : celle de Sainte-Agathe, qui date de septembre 1898.

L'Académie Sainte-Marie compte vingt-deux religieuses; il n'y en a que six dans chacun des couvents de Saint-Boniface, de Saint-Pierre-Jolys et de Saint-Jean-Baptiste. Dans toutes ces maisons, selon son habitude, la supérieure générale s'informe du défaut dominant chez les élèves, afin de faire converger habilement les paroles qu'elle leur adresse, à la destruction de l'ennemi capital du pensionnat: ou la vanité, ou la paresse, ou la désobéissance.

Elle félicite les soeurs de leur esprit de famille, jouit de les voir " ne former qu'un coeur et qu'une âme ", insiste sur la nécessité de cette union, surtout dans les établissements éloignés de la maison-mère, et particulièrement dans ces pays où les catholiques ont à lutter pour le maintien de leurs droits [43].

Mère Marie-Olivier, qui sait dire beaucoup en peu de mots, écrira, le 25 décembre suivant, au sujet des soeurs du Manitoba : " Elles sont exclusivement adonnées à leur sanctification et aux oeuvres de l'institut. "

* * *

Cette même lettre, datée de Seattle, permet de suivre la supérieure générale et sa compagne, depuis leur arrivée en Orégon jusqu'à Noël : " Le 26 novembre, à 1 h. 30 m., nous étions à l'Académie Sainte-Marie (Portland), où mère Marie-Jean-Baptiste nous fit le plus cordial accueil. Les jours suivants furent consacrés à la préparation des visites officielles de nos maisons des Dalles, Spokane et Seattle.

" La température aux Dalles était douce, agréable même...

" A Spokane, neige et froid sec ; soleil brillant, éblouissant tellement la vue que nous ne pouvions fixer les regards sur les collines environnantes ; seule, la petite rivière de Spokane coulant paisiblement à nos pieds, nous permit de contempler ses eaux limpides. Spokane est une ville d'ave-

43 Visite à Saint-Boniface, du 29 octobre au 2 novembre ; à Saint-Pierre-Jolys, du 4 au 7 ; à Saint-Jean-Baptiste, du 8 au 12 ; à l'Académie Sainte-Marie, du 22 octobre au 22 novembre 1898.

nir, vu son voisinage des mines. Nos soeurs y ont une académie et une école florissantes.

"Seattle est un port exceptionnel, par sa grande mer intérieure, le détroit de Puget... Une belle académie et deux écoles y font honneur à notre communauté.

" Nous trouvons, dans l'Etat de Washington et dans celui de l'Orégon, comme partout ailleurs, de véritables soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. En dépit des difficultés qu'on leur suscite, elles portent honorablement le cachet de notre vénérée mère fondatrice: dévouement, générosité et constance.

" Il va sans dire que ma compagne et moi jouissons au milieu de soeurs si religieusement formées à la pratique de toutes les vertus... Nous retournerons à Portland, le 30, pour commencer l'année à la maison provinciale [44]. "

De Seattle également, mère Martin de l'Ascension avait répondu à une lettre de soeur Marie-Lucille: " Vous voulez savoir comment notre chère mère générale se trouve de sa santé? Je vais vous dire franchement qu'elle supporte courageusement et admirablement bien les fatigues du voyage, mais non sans en être incommodée, ce qu'elle n'avoue pas toujours de bon coeur. Ses étourdissements se font encore sentir. Cependant, ne vous alarmez pas, et ne dites pas ce qui précède en public; vous savez que notre mère n'aime pas qu'on *expose ainsi ses faiblesses* et que la nouvelle s'en répande au dehors... [45]. "

De Salem, le 10 janvier, la secrétaire générale écrivait à

---

[44] Seattle, Wash., 25 décembre 1898.

[45] *Ibid.*, 20 décembre 1898.

soeur Marie-Ludger[46]: " Nous retournions, le 30 décembre, à la maison provinciale où nous avons trouvé les soeurs brisées, attristées par les événements de la semaine précédente: décès de soeur Marie de la Miséricorde[47] et mort inattendue d'une postulante... "

" La nouvelle année ", lit-on dans le journal des soeurs de Portland, " fut annoncée, à minuit dans toute la ville, par le son des cloches et des trompettes. Notre mère générale, peu accoutumée à cette bruyante démonstration, sortit de sa chambre pour s'assurer si nous étions en parfaite sécurité. "

" La présence de mère Marie-Olivier ", continue la secrétaire générale, " ayant fait une réaction favorable, le jour de l'an se passa d'une manière assez gaie... Le 4, cérémonie religieuse...[48] "

" Outre le bonheur que ressent toujours une âme religieuse en un pareil jour, nos deux privilégiées ", remarque l'annaliste, " apprécièrent hautement la rare faveur d'être conduites au pied de l'autel par notre bien-aimée supérieure générale... "

Ce même soir, mère Marie-Olivier dit à soeur Marie-Isidore, coadjutrice arrivée en Orégon depuis 1863 et devant célébrer, le 6, ses noces d'or: " Si vous voulez, je vais vous aider à faire deux jours de retraite préparatoire à votre jubilé. " Pour toute réponse, la bonne soeur joignit les

---

46 Aujourd'hui mère Marie-Ludger, secrétaire du Conseil général depuis 1905.

47 A. Rainault, missionnaire en Orégon, de 1869 à 1898, mourut à Portland, le 26 décembre 1898.

48 Lettre déjà citée du 10 janvier 1899.

mains et exprima sa reconnaissance par des larmes. Durant deux jours les témoins furent édifiés de la piété de la retraitante et de la sollicitude de la directrice. Entre ces deux belles âmes, il y eut, sans doute, admiration mutuelle : la fille voyait, dans sa supérieure, l'image vivante de celui qui est la bonté même; la mère constatait une fois de plus combien Dieu se révèle à l'humble de coeur et lui communique ses grâces.

Le 6, messe solennelle, allocution de circonstance... Le soir, grande séance. Mère Marie-Olivier offre des félicitations à l'héroïne du jour et des remerciements aux soeurs qui ont si bien réjoui le coeur de la vénérable doyenne.

" Les quelques jours de repos à Portland ont été favorables à notre mère, " écrit mère Martin de l'Ascension, " et je crois qu'ici (à Salem), elle pourra faire provision de forces pour les fatigues à venir. La maison est très hygiénique et les sept soeurs qui en composent le personnel ne causent aucune anxiété à leur chère mère [49]. "

Astoria, près de Seattle, reçut ensuite les visiteuses. Elles venaient pour la première fois en cette maison ouverte en 1896. Saint-Paul jouit de leur présence au commencement de février. Elles furent heureuses de prier dans la chapelle mortuaire dont la voûte souterraine renfermait trente tombes des soeurs de l'institut [50].

---

49 Lettre déjà citée du 10 janvier 1899.

50 Visite de la maison des Dalles, du 30 novembre au 5 décembre 1898; de Spokane, du 7 au 14; de Seattle, du 15 au 28; de North Seattle, du 20 au 23 décembre; de East Portland, du 7 au 9 janvier 1899; de Salem, Or., du 10 au 16; d'Astoria, Or., du 18 au 25; de Portland, Or., du 30 janvier au 22 février; de Saint-Paul, Or., du 4 février au 9; de Jacksonville, Or., du 22 février au 1er mars.

Mère Marie-Olivier ne pouvant réunir toutes ses filles de l'Orégon et de Washington à la maison provinciale, leur adresse de Portland la lettre suivante :

" Qu'il me soit permis, avant de vous dire adieu, de vous offrir mes sincères remerciements pour l'accueil cordial que vous nous avez fait, et pour la respectueuse soumission dont vous nous avez honorées. Nous avons constaté une fois de plus que vous êtes les dignes filles de notre vénérée mère fondatrice. De notre passage au milieu de vous, nous garderons le meilleur souvenir.

" Vous trouverez, avec la présente, les recommandations que j'ai cru bon de faire pour votre bien spirituel et celui des élèves confiées à vos soins. Lisez-les, méditez-les et pratiquez-les avec le même esprit qu'elles vous sont données. Priez et demandez, pour celle qui les a dictées, la grâce de faire elle-même ce qu'elle enseigne aux autres.

" Que Jésus et Marie vous bénissent et vous rendent de plus en plus fidèles à votre sainte et noble vocation... "

Ce qu'elle conseillait, il y avait déjà longtemps qu'elle le pratiquait. Aussi est-ce d'une plume autorisée que la vertueuse mère a pu écrire :

" Je vous engage, mes bien chères soeurs, à être de plus en plus silencieuses, si vous voulez plaire à Dieu et avancer dans la perfection. Le silence peut être considéré comme un exercice spirituel et comme un des plus importants. Bien observé, il donne le goût des choses divines, accroît la facilité de prier et de méditer ; il procure la paix intérieure et remplit l'âme de cette joie céleste que le monde ne connaît pas.

" Appliquez-vous à faire revivre les vertus de notre véné-

rée fondatrice, à suivre la vie commune, à observer les constitutions de l'institut.

" Efforcez-vous d'acquérir l'esprit de foi pratique, c'est-à-dire à voir Dieu et son bon plaisir dans les événements: une compagne vous contrarie, vous blesse, souffrez ces froissements que Dieu permet pour votre sanctification...

" Voyez dans vos élèves des âmes que le Seigneur Jésus a rachetées de son sang et confiées à votre sollicitude. La religieuse institutrice est l'instrument dont Dieu veut se servir pour le salut des enfants. Elle ne doit espérer de fruits qu'en travaillant au nom de Jésus-Christ et comme il a travaillé lui-même à la sanctification des hommes. Elle ne doit rien attendre d'elle-même, de ses soins, de sa prudence, de ses lumières, mais de la seule grâce de Dieu. Agissant ainsi, vous formerez des femmes fortes... [51] "

Jacksonville fut la dernière maison orégonienne que visita mère Marie-Olivier. De là, elle écrit à mère Véronique du Crucifix:

" Parties de Portland le 22, à 6 heures du soir, nous étions ici le lendemain à 10 heures. En parcourant la distance qui sépare ces deux villes, — 327 milles, — confortablement assises dans un char palais, je songeais à vous qui naguère faisiez ce trajet en wagon traîné par des chevaux ou des boeufs. Je me disais: Que les temps sont changés ! En effet, quels progrès, quelles améliorations ont été faites depuis!

" L'Académie Sainte-Marie est imposante, non seulement par la beauté de son site, mais par sa nouvelle cons-

---

51 Portland, Or., le 20 février 1899.

truction de brique et son clocher élancé, qui lui donne un aspect de majestueuse grandeur. A l'intérieur, les divisions sont tout ce que l'on peut désirer de mieux pour le confort et la salubrité; en un mot, c'est une maison tout à fait moderne et religieuse. Les deux cyprès plantés de vos mains sont comme deux sentinelles à l'avant-garde du couvent. . .

" Je suis au terme de ma visite officielle dans la province d'Orégon. J'aime à vous dire pour votre consolation que nous sommes édifiées. Nos soeurs orégoniennes sont bonnes et dévouées; elles gardent avec un souverain respect tout ce qui vient de la maison-mère. Le souvenir de celles qui les ont établies et formées à la vie religieuse est impérissable. Puisse-t-il en être toujours ainsi!

" Nous resterons ici jusqu'au 1er mars. Nous prendrons le train du matin pour Oakland, Cal., et nous serons là le lendemain à 7 heures 30. S'il vous plaît nous continuer vos prières jusqu'à notre retour au milieu de vous. Dieu veuille conserver en vie nos chères malades. Je vous prie de me rappeler à leur souvenir... [52] "

* * *

Mère Marie-Olivier ayant contribué autant qu'elle le pouvait au bien matériel et spirituel de ses filles de l'Ouest, portait ailleurs le secours de son expérience et de son dévouement.

Le 2 mars, elle entrait au couvent d'Oakland. Après la

---

52 Jacksonville, 24 février 1899.

réception religieuse à la chapelle, ce fut l'accueil familial au parloir.

" Si la supérieure générale, après une aussi longue route et à son âge, eût pris quelques instants de repos, personne n'en eût été étonné, " écrit l'annaliste ; " mais non, elle voulut immédiatement voir toutes les soeurs et donner à chacune des marques d'affection maternelle. N'était-ce pas prouver un grand oubli d'elle-même? "

Ce soir là, il y eut souhaits de bienvenue au noviciat où depuis quelque temps les langues anglaises s'exerçaient à dire d'aimables paroles dans *le doux parler de France.* Mère Marie-Olivier fut charmée de la simplicité, de la grâce et de la bonne volonté de cette " jeunesse si pleine d'espoir ".

Le 4 mars, la vénérée mère était reçue pour la première fois au couvent de Shorb (Californie). Soeur Marie de Jésus, supérieure, l'accueillait avec larmes. Lui écrivant le 7 mars 1901, mère Marie-Olivier s'exprimera ainsi : " Je me rappelle avec bonheur les heureux jours passés à Shorb, à pareille époque, il y a deux ans. Tout me revient à la mémoire : vos splendides Quarante-Heures, la blancheur de la décoration en fleurs naturelles, la modestie et la piété de vos élèves. Tout était de nature à réjouir le coeur, à ravir l'esprit, surtout vos bontés et les attentions délicates de vos dévouées compagnes, nos promenades dans les avenues ombragées par les palmiers de différentes espèces. Voilà qui est déjà loin, mais présent encore au souvenir par lequel je me plais à revivre délicieusement ces belles et bonnes choses. "

De Shorb, mère Marie-Olivier passa dans les maisons

récemment ouvertes de Pasadena et de Pomona[53]. Le programme est le même partout, et partout on l'exécute avec le même esprit et le même coeur.

La mère générale et sa compagne célèbrent la fête de Pâques " au paradis terrestre d'Oakland " où " l'épanouissement des plus belles fleurs parle bien de résurrection à l'âme chrétienne ".

Dans la première semaine d'avril, M. le curé Adam est l'hôte du couvent de Notre-Dame du Sacré-Coeur. " L'arrivée du supérieur ecclésiastique de l'institut ", écrit l'annaliste, " est une réjouissance pour toutes les soeurs ; il connaît l'histoire de notre communauté et visite actuellement toutes nos maisons; la manière paternelle dont il parle de celles qu'il a vues prouve combien il s'intéresse à chacune d'elles; sa sollicitude s'étend à toute notre famille religieuse[54]. "

Du 10 au 18 avril, c'est au couvent de San-Francisco que se trouvent la mère générale et sa secrétaire.

Elles reviennent à la maison provinciale le 24 avril, pour y faire la visite officielle. Après huit jours d'application aux choses sérieuses, les soeurs sentent le besoin d'un congé, et mère Marie-Olivier le leur accorde. " La visite de notre mère générale ", lit-on dans les chroniques, " n'aurait pas

---

[53] Pasadena et Pomona fondées en 1898. Visite de la maison de Pomona, du 13 au 18 mars 1899. Retour à Shorb pour les Quarante-Heures. Visite de la maison de Pasadena, du 21 au 25 mars. Retour à Shorb pour la Semaine Sainte. Elle en part le 30 mars.

[54] De la Californie, M. F.-L.-T. Adam se rendit en Orégon, à Washington, au Manitoba, s'arrêtant dans toutes les maisons de l'institut.

été complète sans une promenade à la ferme, et ce premier jour de mai brillera longtemps dans notre souvenir... Jamais groupe plus heureux ne se forma autour d'une meilleure mère! " Quel nid de fleurs! " dit mère Marie-Olivier en apercevant le *Nook*. Elle approuva, de tout coeur, la mère provinciale qui a procuré aux soeurs cet endroit solitaire, si favorable au repos et au délassement. Tout en se promenant, la mère et les filles causaient. Celles-ci étaient charmées de la voir mettre de côté la gravité de son esprit pour le laisser aller à la joie et à l'allégresse; celle-là donnait de l'entrain à cette conversation, moitié anglaise, moitié française, où l'union des coeurs favorisait l'intelligence des langues. Ce jour fut un de ceux " dont les heures glissent et tombent dans le passé sans faire sentir leur passage ".

Le 9 mai, il y eut au couvent grande réunion d'anciennes élèves, qui vinrent offrir leurs hommages à la supérieure générale et à sa secrétaire. Le souvenir souvent évoqué de mère Marie-Jean-Baptiste et de mère Marie-Elizabeth rendit heureuse mère Marie-Olivier; elle se trouvait bien sur un sol où la semence des bienfaits avait produit une telle floraison de reconnaissance.

En l'honneur des visiteuses, les élèves du pensionnat donnèrent une séance dont le principal mérite, — il n'était pas mince, — était d'être tout en français [55].

Le 14 mai, l'annaliste, après avoir décrit la scène des adieux, exprime le voeu général : " Puisse-t-elle nous être

---

[55] Visite officielle de la maison d'Oakland, du 24 avril au 12 mai 1899.

longtemps conservée cette bonne mère! Elle fait l'oeuvre de Dieu si aimablement et si parfaitement. "

Les voyageuses s'arrêtent quelques jours dans la province d'Ontario. Le 26 mai elles arrivent à Hochelaga d'où elles sont parties depuis sept mois.

* * *

Pendant l'absence de la mère générale, on avait reçu à la maison-mère les documents par lesquels la congrégation des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie passait de la Congrégation des évêques et réguliers à celle de la Propagande. Ce privilège était le fruit des démarches bienveillantes de Mgr Bruchési et du R. P. Lémius, o. m. i.

A cette occasion, le conseil de la communauté avait écrit à Son Eminence le cardinal Ledochowski. Dans cette lettre qui renferme l'historique de l'institut, il est dit que " par un rescrit des évêques et réguliers, en date du 11 mai 1894, la congrégation a été divisée en sept provinces: Montréal, Longueuil, Ontario, Manitoba, New York, Californie, Orégon. ". On y lit aussi que " l'institut compte actuellement (20 avril 1899) cinquante-quatre établissements... ayant sous leur dépendance vingt-cinq écoles pour les enfants pauvres..., sept cent soixante-quinze religieuses se divisant en soeurs de choeur et en soeurs converses..., dont les premières donnent l'instruction à plus de douze mille élèves..., trois noviciats renfermant quarante et une novices et cinquante-deux postulantes [56]... "

---

[56] Le nombre des religieuses est aujourd'hui de 1,924; celui des élèves, de 40,743. Les trois noviciats comptent 110 novices et 104 postulantes.

Voilà cette congrégation dont mère Marie-Olivier venait d'acquérir, dans son lointain voyage, une plus parfaite connaissance. Songeant à tous ses membres, elle écrit en leur nom : " Veuillez croire, Eminentissime Seigneur, que nous sommes animées d'une entière confiance et d'une respectueuse docilité envers Votre Eminence, d'un filial attachement et d'une absolue soumission envers le Souverain Pontife [57]. "

* * *

Le dernier événement de cette année 1898-99 fut le changement d'aumônier à la maison-mère.

" Je pars, " dit M. l'abbé L.-A. Dubuc, " mais j'emporte dans mon âme, en quittant cette communauté, un trésor d'édification et de bons exemples qui me suivra partout; je pars, mais on voudra bien me compter encore de la famille, par l'échange perpétuel de prières et de mérites que votre révérende mère veut bien me permettre d'établir aujourd'hui avec vous. Après avoir été votre père, je veux qu'à présent vous me considériez au moins comme votre frère; et, à ce titre, je vous promets un dévouement que ni les circonstances ni les lieux ne pourront diminuer. Cela veut dire aussi qu'autant qu'il me sera possible, j'aurai, dans les paroisses où m'appellera l'obéissance, des religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie. "

La supérieure générale, prenant la parole à son tour : " Veuillez croire, M. le curé, que les soeurs des Saints Noms

[57] Lettre du 20 avril 1899.

de Jésus et de Marie seront toujours heureuses de vous seconder, par l'éducation et l'instruction, dans l'oeuvre de la formation des âmes.

" Je vous offre la reconnaissance de toutes les soeurs qui se sont succédé à la maison-mère, pendant que vous en avez été l'aumônier. Soyez particulièrement remercié d'avoir cultivé notre dévotion à Notre-Dame du Bon Conseil et d'avoir introduit les processions mensuelles du Rosaire. Elles sont comme une bénédiction solennelle de la sainte Vierge sur la communauté, le noviciat et le pensionnat.

" En retour, nous prierons pour vous, pour vos oeuvres; et, dès maintenant, nous demandons à Dieu mille bénédictions pour les paroissiens de Viauville. "

* * *

Le lendemain, 16 juillet, mère Marie-Olivier présentait aux soeurs M. l'abbé Charles Laforce [58].

" Mes soeurs, " dit-il, " je viens de quitter les soeurs de Sainte-Anne chez qui j'ai passé cinq années des plus heureuses à me dévouer comme aumônier. C'est avec bonheur aussi que je me vois appelé de Dieu à travailler à la sanctification des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Je connais la grandeur des devoirs qui m'incombent et la responsabilité qu'ils entraînent; mais ce sera Dieu qui fera tout: il est la force et je suis la faiblesse. J'ai droit d'ail-

[58] Frère de nos soeurs Marie-Bâthilde, Marie-Fulgence et Marie-Raymond. Ancien curé de Chambly, actuellement aumônier des Soeurs Grises, à Châteauguay.

leurs de compter sur sa puissante protection, puisque je n'ai rien fait pour arriver au poste où je me trouve aujourd'hui... ''

Avec cet air calme, bon et déférent, qui est le reflet de la véritable humilité, mère Marie-Olivier, confiante en la bonne volonté des soeurs, assura M. l'aumônier de la respectueuse soumission qu'il rencontrerait dans l'exercice de son ministère et le pria de vouloir bien bénir toute la communauté.

V

Mère Marie-Olivier, au début de la dernière année de son administration, exprimait à ses filles et sa satisfaction pour le passé et ses meilleurs souhaits pour l'avenir:

'' Bien des jours se sont écoulés depuis le 26 mai, date de mon retour à la maison-mère, après un voyage de sept mois; néanmoins, j'attribue tellement à vos bonnes prières la protection que le ciel a daigné m'accorder ainsi qu'à ma chère compagne, que je tiens à vous en remercier de tout coeur. Je suis heureuse de vous dire que le bon Dieu s'est plu à vous exaucer, tant en nous préservant de tout accident qu'en nous accordant les grâces nécessaires à l'accomplissement de notre importante mission.

'' Après avoir visité à vol d'oiseau nos établissements les plus éloignés, notre dévoué supérieur ecclésiastique [59] se déclarait fier de notre communauté, ravi du bon esprit qui

59 M. l'abbé F.-L.-T. Adam, curé de la paroisse du Sacré-Coeur, Montréal.

l'anime, édifié surtout de l'attachement qu'on y professe pour la maison-mère. Le témoignage est élogieux; mais, à mon avis, il n'est pas exagéré: mes impressions personnelles le confirment en tous points. Notre petite congrégation conserve, partout... la noble tradition des vertus qui l'ont caractérisée au berceau: partout, on trouve ses sujets prêts à obéir au moindre signe de l'autorité, prêts à se dépenser pour le bien des enfants confiés à leurs soins. Par l'entremise de la Vierge Immaculée et de notre bien-aimée fondatrice, demandons à Dieu de ne pas déchoir de ce zèle et de cette bonne volonté qui ont fait, jusqu'ici, notre gloire et notre prospérité. Et ce zèle et cette bonne volonté, à l'exemple de nos vénérées devancières, employons-les à nous perfectionner davantage nous-mêmes, de jour en jour, par le fidèle accomplissement de nos saintes constitutions et la religieuse observance des pieux usages de notre institut. L'honneur de la religion exige, sans doute, que nous nous rendions habiles dans les arts et les sciences; mais il exige bien davantage que nous ayons la sainteté de vie convenable à notre état. D'ailleurs, Dieu est le maître des sciences comme il est l'auteur des vertus; le plus sûr moyen de progresser dans les unes et les autres, est donc de lui plaire et de mériter ses bénédictions. Oui, obtenons cela et *le reste nous sera donné par surcroît,* selon la promesse de Notre-Seigneur.

" Dans quelques mois, mes bien chères soeurs, nous présenterons une supplique à la Sacrée Congrégation de la Propagande pour obtenir que le chapitre général de notre congrégation ait lieu, comme naguère, tous les cinq ans. Nous souhaitons que cette grave question soit réglée avant

l'expiration de la présente année scolaire. Permettez-moi de recommander instamment à vos prières cette importante démarche et les conséquences qui devront en résulter pour nous.

" Je vous souhaite à toutes une année féconde en succès et en bonnes oeuvres [60]. "

* * *

La supérieure générale et mère Martin de l'Ascension passèrent le mois d'octobre dans l'est des Etats-Unis, visitant les maisons de Schenectady, où résidait alors la provinciale, mère Marie-Marguerite; d'Albany, ayant pour supérieure soeur Marie-Elizabeth; et de Rome, dirigée par soeur Marie-Patrick [61].

* * *

Hochelaga reçut, à la mi-novembre, une paternelle visite que mère Marie-Olivier se plaît à décrire:

" Arrivé depuis peu d'un long voyage au nord et à l'ouest de l'Amérique, Mgr Bruchési vint nous entretenir des chères soeurs de l'Orégon et de la Californie... Alors même que nous n'aurions pas estimé nos vaillantes missionnaires éloignées, il nous aurait rendues fières d'elles par l'éloge qu'il en fit: il les appelle *de véritables héroïnes.*

60 Circulaire du 1er septembre 1899.

61 Visite de la maison de Rome, du 4 au 12 octobre 1899 ; de Schenectady, du 12 au 21; d'Albany, du 21 au 30 octobre.

" Qu'elles ont mérité de Dieu, " dit-il, " ces bonnes religieuses et qu'elles ont aussi mérité de leur communauté en se dévouant ainsi sans réserve ! " Touché de leur constant et filial attachement à la maison-mère, il exprima le désir de les voir profiter des moyens de transport devenus si faciles, pour revenir à tour de rôle au pays. Au sourire approbateur de ses auditrices il vit bien que son opinion était universellement partagée.

" Monseigneur prit le thé au couvent, puis se retira chez M. le chapelain. Le lendemain, il célébra le saint Sacrifice dans notre chapelle. Sa Grandeur se rendit aux réfectoires des novices et des élèves pour leur donner le *Deo gratias*. On ne saurait vraiment être à la fois plus digne évêque et meilleur père [62]. "

* * *

Un autre événement de famille fut la célébration du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'Académie Sainte-Marie de Winnipeg. Voici ce que dit à ce sujet la supérieure générale : " Cet établissement, quoique dans un pays où l'oeuvre de l'éducation est devenue extrêmement difficile, est sans contredit un des plus prospères et des plus estimés de notre institut. Il était convenable que l'on saisît avec empressement l'occasion de rendre à Dieu, pour de pareils résultats, de vives et solennelles actions de grâces. La fête eut lieu le 14 décembre. Mère Marie-Jean de

---

62 Circulaire déjà citée du 19 décembre 1899.

Dieu [63], à qui revient l'honneur d'avoir fondé cette maison et de l'avoir dirigée durant 13 ans, prenait part à ses réjouissances, en qualité de représentante de la supérieure générale et de son conseil. Il est à présumer qu'elle a reçu cette obédience le coeur plus à l'aise qu'elle n'avait accepté, en 1874, celle de fonder, à l'âge de vingt-sept ans, une mission au milieu des sauvages de la Rivière-Rouge. Nous avons néanmoins la preuve que, dans les deux cas, sa soumission fut parfaite. ''

* * *

Mère Marie-Olivier écrit ces lignes le 19 décembre. L'année est donc à son déclin; c'est le temps pour la bonne mère de communiquer à ses filles les voeux que lui inspire l'amour de sa chère communauté. Elle la regarde d'un oeil vraiment maternel et l'aime d'une affection qui la porte plutôt à la louange qu'au blâme.

'' En présence du siècle qui s'éteint, la sainte Eglise, comme elle le fait au chevet d'un mourant, nous exhorte à la prière, au repentir, puis à la reconnaissance et à l'espérance. Que veut-elle nous faire entendre par là, sinon que, dans les desseins de Dieu, le siècle qui a vu les merveilles de Lourdes... ne saurait — si coupable soit-il d'ailleurs — achever sa course que sous les bénédictions signalées du ciel?...

'' Fille de ce siècle, et consacrée au service de Jésus et de

63 Assistante générale, de 1895 à 1905, décédée à notre maison-mère d'Hochelaga, le 22 juillet 1917.

Marie, notre petite congrégation, nonobstant son contingent de fautes et de fragilités, a, il me semble, à son crédit, un passé d'oeuvres, de sacrifices et de vertus, qui lui donne un véritable droit aux largesses du bon Maître. Pour ne parler que du trésor de mérites acquis à notre famille religieuse par nos premières mères, quelle valeur précieuse ne doivent pas avoir, devant Dieu, la vie si pure, si humble et si sainte de notre vénérée fondatrice, la vie si aimante et si complètement immolée de notre pieuse mère Marie-Agnès, la vie si obéissante et si dévouée de notre bonne mère Marie-Madeleine! Et combien d'autres ferventes religieuses, en marchant sur leurs traces, ont ajouté à ce trésor devenu pour nous une mine quasi inépuisable de richesses spirituelles ! Pour peu donc que nous disposions nos âmes, j'ai la douce confiance qu'elles nous seront accordées, ces richesses inestimables. Or, un moyen aussi habile qu'efficace de les obtenir, ne serait-ce pas d'entrer de tout coeur dans l'esprit de l'Eglise et de consacrer cette année 1900 à prier, à réparer et à remercier pour ceux qui ne le font pas ou qui le font mal? Si nous nous dévouons en toute générosité aux intérêts du Coeur de Jésus, ne nous inquiétons pas des nôtres, ils seront bien servis.

" Telle est, mes bien chères soeurs, la pieuse, heureuse et sainte année que je souhaite à chacune d'entre vous. "

Toujours fidèle à l'alliance des anciens jours, mère Marie-Olivier ne laisse pas tomber la correspondance avec les chères soeurs de Marseille. Le 21 décembre, elle leur adresse ses voeux de bonne année, leur fait part des joies, des épreuves et des espérances de leurs soeurs du Canada, et termine ainsi:

" L'année 1900, outre son importance universelle, sera, pour notre congrégation particulièrement, une année d'événements décisifs.

" Je recommande aux ferventes prières de votre communauté l'approbation définitive de nos constitutions, le chapitre général et les élections générales [64]... "

* * *

Le premier janvier fut, pour les soeurs de la maison-mère, un jour de prières et de pénitences. En arrivant au réfectoire, le matin, elles ne furent pas réjouies par les cornets aux couleurs brillantes et pleins de *sucreries* qui, d'ordinaire, apparaissent sur la table au déjeûner. En sacrifiant des plaisirs bien légitimes, elles voulaient obtenir la cessation de certaines menées mystérieuses qui troublaient la paix du couvent et causaient de vives inquiétudes à mère Marie-Olivier. Le 11 janvier, la lumière s'était faite. "Rendons grâces au ciel ", répétait, en joignant les mains, la reconnaissante mère. Depuis quelques semaines, elle ne semblait pouvoir sourire que par contrainte, pour l'amour du bon Dieu.

On avait remarqué, dans cette pénible circonstance, que les épreuves avaient une répercussion plus sensible sur l'organisme affaibli de la bonne mère. Elle-même convenait d'une vigueur moindre et disait qu'elle descendait la pente de la vie. L'âme cependant ne laissait pas de monter vers

---

[64] Lettre adressée à la révérende mère de Saint-Timothée, supérieure générale.

les choses d'en haut, vers la perfection, vers un idéal de plus en plus élevé.

Les biens du ciel, objets de ses aspirations, elle les désirait pour ses bien-aimés parents.

" Je viens aujourd'hui, ma chère belle-soeur, vous remercier des bons souhaits que vous m'avez adressés pour l'année sainte. La visite de vos deux chers enfants [65], à Hochelaga, au retour de leur voyage de noces, m'a été très agréable... Vos jeunes mariés vous ont déjà, sans doute, fait part de mes voeux ardents pour leur bonheur et pour le vôtre. Puisse Jésus-Enfant vous combler des grâces et des bénédictions les plus précieuses, à la fin de ce siècle qui a été témoin des joies et des peines de la plus grande partie de notre vie [66] !... "

* * *

Le 13 janvier, mère Marie-Olivier apprenait le décès du R. P. Antoine, assistant général de la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, à Paris. Missionnaire au Canada durant de longues années, supérieur des Oblats de Montréal ou de ceux des provinces réunies du Canada et des Etats-Unis, il ne fut pas, dans son zèle tout apostolique, sans avoir des relations de charité avec les soeurs *oblates* des Saints Noms de Jésus et de Marie. C'est pourquoi la supérieure générale le recommanda aux pieux suffrages de

---

65 M. Joseph-Ignace Archambault avait épousé Mlle Florina Bousquet.

66 Lettre du 13 janvier à Mme A. Archambault.

sa communauté. Elle voulut aussi que, pour le repos de l'âme du vénéré défunt, en même temps que pour offrir un témoignage de sympathie aux RR. PP. Oblats, un service solennel fût chanté, le 12 février, dans la chapelle du couvent d'Hochelaga.

* * *

Le respect de mère Marie-Olivier pour les ministres du Seigneur croissait avec leur dignité et allait facilement jusqu'à la vénération. Quand elle apprit que Mgr Falconio, délégué apostolique, viendrait visiter la maison-mère, elle fut toute réjouie de cette nouvelle et pria M. F.-L.-T. Adam, supérieur ecclésiastique, de faire les honneurs de la communauté. Il accepta. La réception eut lieu le 22 mars. Le distingué visiteur était accompagné de plusieurs ecclésiastiques. Quand Mgr Falconio eut pris place sur le trône qu'on lui avait préparé, dans la grande salle de réception, M. le supérieur lui présenta les religieuses et les élèves, fit en quelques phrases l'historique de la congrégation et pria Son Excellence de croire que le souvenir de sa bienveillante visite, véritable grâce de la Providence, serait toujours conservé dans les archives de l'institut des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. En effet, les annales font assister le lecteur à cette fête extraordinaire qui commence, dès le matin, à la chapelle, où le vénéré prélat fait son oraison, avant de célébrer le saint sacrifice de la messe. Elles décrivent les décorations de la salle de musique, le sceau du pontife portant en exergue la devise *Deus meus et*

omnia. Elles citent en entier les adresses en langues française et anglaise et les réponses de Son Excellence. Elles le suivent pas à pas dans la visite de l'institution et concluent: " C'est au nom du pape qu'il bénit la congrégation, et qu'il la félicite des oeuvres qu'elle accomplit dans les diverses classes de la société. "

Mère Marie-Olivier disait avec bonheur: " A part la visite du Souverain Pontife en personne, nous n'en pouvions recevoir de plus grande que celle de son délégué. "

Pour cette religieuse si profondément attachée à la papauté, et au pape en qui s'incarne le Christ, c'eût été, sans doute, une grande jouissance d'aller s'agenouiller aux pieds du chef de l'Eglise. Il n'est pas dit qu'elle ait jamais exprimé ce désir, mais, ce qui est certain, c'est qu'elle encourageait et félicitait de tout coeur les heureux mortels qui pouvaient se procurer un tel bonheur. Elle croyait qu'après un certain nombre d'années de ministère, un prêtre avait bien mérité de voir Rome et les lieux saints. Le pensionnat et toutes les soeurs de la communauté s'unirent à la mère générale pour souhaiter un de ces heureux voyages au digne supérieur ecclésiastique de l'institut. M. le curé Adam, le 25 avril, fit ses adieux à la maison-mère, avant de partir pour la France, l'Italie et la Terre-Sainte.

Ce même jour, mère Véronique du Crucifix atteignait sa quatre-vingtième année. Ordinairement, dans la communauté, les anniversaires de naissance passent inaperçus, mais Mère Marie-Olivier crut devoir faire exception pour une telle mère et un tel anniversaire. Ce fut une belle fête.

* * *

Plus grande encore fut la célébration du 24 mai. En sa qualité de supérieure générale, on fêtait mère Marie-Olivier pour la dernière fois. Dans toutes les lettres de félicitations, il y avait des sentiments de tristesse. " Comment s'en défendre?" écrivait soeur Marie-Elizabeth. "Ma pensée va vers l'avenir, malgré moi; je la ramène à ce passé durant lequel vous avez porté le lourd fardeau de la responsabilité avec tant de générosité et de dévouement, mais elle retourne vers l'avenir. Que sera l'avenir? Je n'ose y songer: plus on vieillit, moins on aime les changements. Où serons-nous au prochain 24 de mai? Notre sort est entre les mains de cette Sagesse infinie qui gouverne bien toutes choses.

" Laissez-moi vous assurer que je garderai toujours douce souvenance de votre administration forte et sage, exercée avec une suavité maternelle.

" Pour les bienfaits personnels, je dis merci de tout coeur. Pour le bien-être dont notre communauté a joui, sous votre direction, je suis encore plus reconnaissante...

" Toutes mes compagnes tiennent la plume avec moi pour vous souhaiter une fête bénie entre toutes les fêtes [67]."

A la maison-mère, la fête fut belle entre toutes. Elle commença la veille, chez les novices, et se continua, le même soir, au pensionnat, où se rendirent toutes les soeurs professes.

L'annaliste cite non seulement le programme de la séance chez les élèves, mais l'adresse et les paroles de la cantate.

---

67 Albany, 22 mai 1900.

Cette cantate, en vérité, parut délicieuse à la supérieure générale, tant pour son air musical tiré de l'opéra *Giovanine* de Mozart, que par ses paroles qui commentaient le blason de l'institut.

Quelle suavité dans les soli ! Dans le choeur, quelle affectueuse admiration ! Ce refrain que tant de voix chantaient à l'unisson, avec une expression parfaite, ravissait mère Marie-Olivier. Le sceau de la congrégation, qu'elle avait toujours regardé avec amour, elle semblait le contempler quand on redisait :

O saint blason ! qu'à jamais ton image
Charme nos yeux, réjouisse nos coeurs.
Brille en ces lieux, brille sur toute plage,
Montre partout tes célestes couleurs.
Au champ d'azur la solitaire cime
Est là, portant la radieuse croix,
Avec le lis, au pied, comme autrefois
Se tint la Vierge à l'âme magnanime,
Blanche fleur
Du Seigneur. [68]

Sensible à la manifestation de si beaux et de si bons sentiments, la supérieure générale, ayant remercié des délicates jouissances procurées à son esprit et à son coeur, ajoute : " On me dit que demain, à la sainte table, vous penserez à moi. Veuillez demander à Notre-Seigneur qu'il me donne la paix : la paix avec Dieu, la paix avec le prochain, la paix avec moi-même, car " notre Dieu est le Dieu de la paix, et c'est dans la paix qu'il nous appelle ". De mon côté, je solliciterai pour vous les bénédictions du ciel."

---

[68] Paroles de M. l'abbé Chs Laforce

A ces prières d'enfants et de religieuses s'unissaient, pour le bonheur de mère Marie-Olivier, les voeux et les bénédictions d'amis dévoués et puissants auprès du Seigneur.

" C'est aujourd'hui votre fête," écrivait de Rome le supérieur ecclésiastique de la communauté. " J'ai bien pensé à vous, ce matin, et à toutes les vôtres, je devrais dire à toutes les nôtres. "

Le pieux voyageur a vu de près le chef de l'Eglise, Léon XIII, dans la cérémonie de la canonisation de saint Jean-Baptiste de la Salle et de sainte Rita ; il a vu les soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie de Marseille... que le gouvernement français inquiète... il a vu mille choses de nature à intéresser l'âme religieuse et sympathique de mère Marie-Olivier...

De Rome aussi, le R. P. Lefebvre, o. m. i., provincial, écrit :

" Ce n'est pas lorsqu'on est dans la ville éternelle, tout près du Saint-Père, pendant l'année sainte, avec 10,000 pèlerins français et beaucoup d'autres, au milieu de tout ce qui peut raviver la foi et la piété, que l'on oublie ses meilleurs amis. Je prie de mon mieux pour votre cher institut, pour son personnel, pour ses oeuvres... [69] "

L'institut avait grand besoin de prières, à la veille de l'événement que la supérieure générale annonce à ses filles.

---

69 Rome, 28 mai 1900.

" La pluie de grâces tombée du ciel depuis l'ouverture de l'année sainte a produit dans le monde des courants d'activité tendant à la diffusion et à l'affermissement de la foi, à la création ou au progrès d'oeuvres divines. Tous les coeurs catholiques en constatent avec bonheur de précieux résultats pour le bien des âmes et la gloire de notre sainte religion. Notre humble institut, nous avons lieu de le croire, n'est pas sans se ressentir de cette bienfaisante impulsion. A cette époque, en effet, tout semble presser notre congrégation d'agir, afin d'assurer sa marche en avant par des moyens en rapport avec sa fin et les nécessités de l'heure présente. Or, dans le but de décider ces moyens et de nous rendre au voeu des capitulantes de 1895, nous avons obtenu de Mgr l'archevêque, l'autorisation de convoquer, cette année, un chapitre général. Sa Grandeur en a fixé l'ouverture au 6 octobre. Les travaux qu'on y accomplira se trouveront ainsi placés sous la protection de notre vénérée mère fondatrice, ce qui doit être pour nous toutes, en particulier pour celles qui auront à y participer, un sujet de grande confiance. Du 30 août prochain, fête patronale de notre bien-aimée mère Marie-Rose, au 6 octobre, nous aurons, selon ce que nous prescrit le coutumier, à réciter, chaque jour, sept *Pater* et sept *Ave Maria.* Nous implorerons de Jésus et de Marie les secours et les bénédictions qui nous sont nécessaires, tant pour servir notre congrégation avec des vues désintéressées et toutes surnaturelles que pour accepter, avec esprit de foi, les statuts qui pourront nous être imposés. Je vous engage à

vous acquitter, dans cette même intention, des devoirs de votre emploi et de vos exercices de piété... [70] ''

Dans les diverses provinces, l'élection des déléguées se fit le 2 juillet. Quelques soeurs des pays éloignés avaient précédé à la maison-mère les soeurs appelées au chapitre; d'autres les y accompagnèrent. Ce n'est pas sans émotion qu'on lit, dans les chroniques, l'article du 25 juin intitulé: '' Comment on retrouve sa famille après vingt, trente, quarante ans. '' Dans ces retours d'exilées, les pleurs accompagnaient la joie; mais la satisfaction dominait dans l'âme de mère Marie-Olivier, heureuse d'accomplir ce qu'elle regardait comme un acte de justice à l'égard de ces généreuses pionnières. Pour ne parler que de soeur Marie-Arsène déjà connue [71], elle ne retrouvait au pays, après quarante et un ans d'absence,qu'un vieux frère de soixante-quatre ans qu'elle ne put reconnaître, bien qu'il essayât de *faire le jeune.* Evidemment, il ne pouvait reprendre ses traits de vingt ans. ''

* * *

Le 30 juillet, ayant reçu la visite de M. le curé Adam, supérieur ecclésiastique, mère Marie-Olivier le pria de vouloir bien, après la retraite annuelle, entretenir de son voyage d'Europe les soeurs réunies en si grand nombre à

---

70 Circulaire du 13 juin 1900.

71 Cousine germaine de mère Marie-Olivier et soeur du R. P. Ménard, trappiste. (5e chapitre).

la maison-mère. Le 8 du mois d'août, dans la grande salle de réception remplie d'auditrices, l'intéressant narrateur débuta par ces paroles de Montaigne :

Qui songe à voyager
Soucis doit oublier,
Dès l'aube se lever,
Ne pas trop se charger,
Ne pas vite marcher
Et souvent écouter.

Il prétend avoir fidèlement suivi ces conseils, sauf, peut-être, l'avant dernier ; il avoue que sa marche rapide a souvent fait le désespoir de ses compagnons. " Durant deux heures, " disent les chroniques, " grâce à l'heureuse mémoire de M. le supérieur, à son humeur joyeuse, à l'esprit observateur, qui lui permet de donner du relief à ses descriptions, la supérieure générale et toutes les soeurs eurent l'agréable illusion de voyager en Europe, d'y voir des villes et des paysages, des scènes caractéristiques de moeurs, des personnages aux traits sûrement esquissés. "

* * *

Dans la même salle, le 25 au soir, mère Marie-Olivier présidait une séance où l'esprit eut moins de jouissance, mais le coeur plus de mérites, puisqu'il était prêt à tous les sacrifices exigés par les obédiences annuelles. D'une voix qui s'affermissait pour dominer la sensibilité naturelle, la supérieure lut la liste des nominations, loua le courage et l'esprit de foi de ses filles ; puis, tournant la page sérieuse,

elle annonça, pour le lendemain, les *huit jours de liberté*. Durant cette semaine, il n'y a d'autres obligations que celles de faire les exercices spirituels et de prendre les repas en commun. Malgré ces restrictions inévitables, cette liberté est suffisante pour procurer un repos salutaire et faire apprécier davantage l'utilité de la règle et de la discipline.

Ainsi se terminèrent les vacances de 1900.

Le mois de septembre fut consacré à la préparation prochaine du chapitre. Un événement vint en rompre la monotonie et réjouir mère Marie-Olivier et ses filles : ce fut la promotion de M. le curé Adam au canonicat honoraire de la cathédrale.

Lorsque, le 19 septembre, à la maison-mère, on le félicita du titre et des attributions décernés à son mérite, par l'archevêque de Montréal : " Cet honneur, " répondit-il en souriant, " ce n'est ni à mes oeuvres ni à mon mérite qu'il faut l'attribuer, mais à ma charge de supérieur ecclésiastique de la communauté. Oui, j'en suis convaincu, voilà ce que Monseigneur a daigné prendre en considération. D'une certaine manière, je puis donc dire que c'est *vous* qui m'avez fait chanoine. "

* * *

Pour honorer les déléguées au chapitre et les soeurs venues des maisons lointaines, la supérieure générale fit préparer des réceptions tant au pensionnat qu'au noviciat. A ces séances du 3 et du 4 octobre, justement fière des vénérées mères et soeurs missionnaires qui l'entouraient,

mère Marie-Olivier fit elle-même, comme autrefois la noble matrone romaine, l'éloge de ses admirables filles, ses filles par l'obéissance religieuse. " Elles n'ont craint ", dit-elle, " ni l'exil, ni les sacrifices de toutes sortes pour porter au loin la connaissance des Saints Noms de Jésus et de Marie; et voilà que, maintenant, elles apportent les trésors de leur affection et les lumières de leur expérience à ce foyer béni et toujours aimé où vont se tenir ces importantes réunions appelées, dans les communautés religieuses, un chapitre. "

* * *

Le 5 octobre, veille du jour où le chapitre allait s'ouvrir, mère Marie-Olivier voulut faire une bonne oeuvre. Son coeur reconnaissant y songeait depuis trois mois. Le 13 juin, elle avait écrit à ses filles:

" Mes chères soeurs, bien que je vous sache, pour la plupart, à la gêne dans vos finances, j'ai un nouveau sacrifice pécuniaire à vous imposer, mais je suis persuadée que vous l'accomplirez avec joie et qu'il vous portera bonheur. Il s'agit d'un tribut d'amour et de reconnaissance envers notre saint fondateur et père, Mgr Ignace Bourget, à qui l'on se propose d'élever un superbe monument, sur le parvis de la cathédrale de Montréal. Il n'est que juste, n'est-ce pas? que nous donnions même quelque chose de notre nécessaire, pour honorer la mémoire du saint évêque à qui nous devons tant. "

La proposition de la supérieure générale, accueillie partout avec empressement, lui permettait, au matin du 5 octobre, de joindre l'offrande de mille dollars à la lettre suivante:

" A Sa Grandeur Mgr Bruchési,
" archevêque de Montréal.

" Monseigneur,

" Parmi les oeuvres entreprises par Votre Grandeur pour la gloire de Dieu et l'honneur de l'Eglise, celle de l'érection d'un monument à Mgr Bourget doit, sans doute, rencontrer, auprès de vos diocésains, un accueil tout particulièrement filial. Elles ne sont pas encore disparues les générations de fidèles, objets des paternelles sollicitudes du vénérable prélat. Nombreux aussi sont encore les prêtres dévoués formés à son école et ses auxiliaires dans le labeur apostolique. Plus nombreuses, cependant, sont les âmes religieuses dont il a reçu les saints engagements et qu'il a poussées, pendant de longues années, par ses paroles et ses exemples, vers les sommets de la perfection. Pas une communauté dont il n'ait trouvé le moyen de promouvoir les intérêts spirituels et temporels; plusieurs même lui doivent, non seulement le progrès et la sanctification, mais l'existence et la vie. La congrégation des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie est de ce nombre. Elle se glorifie d'avoir eu Mgr Bourget pour fondateur. Depuis le 28 octobre 1843 jusqu'à sa mort, le grand évêque a fait plus qu'applaudir au développement de l'institut, il l'a suivi pas à pas, il l'a organisé et dirigé avec l'affection d'un père, le zèle d'un apôtre, le désintéressement et la générosité d'un saint.

" Les religieuses de notre communauté se réjouissent, Monseigneur, de ce que les traits du vénéré prélat sont à la

veille d'être immortalisés dans le bronze, en face de cette cathédrale *si chère à son coeur;* aussi sont-elles heureuses de contribuer à cette oeuvre dont Votre Grandeur a pris l'initiative.

" Si glorieux que soit pour Mgr Bourget l'honneur qu'il va bientôt recevoir, il en est un cent fois plus glorieux encore qui, nous en avons le doux espoir, lui sera un jour conféré par le vicaire du Christ. Qu'il me soit permis de redire, en la lui appliquant, la parole qu'il prononçait à pareille époque, il y a cinquante et un ans, sur la tombe de notre mère fondatrice: " Je l'invoque en particulier et j'espère que Dieu la glorifiera devant les hommes, en lui faisant décerner par l'Eglise les honneurs de l'autel. "

" Votre Grandeur le sait, demain, anniversaire de la mort de cette bien-aimée mère, s'ouvrira le dixième chapitre général de notre institut. Sans doute, et Mgr Bourget et mère Marie-Rose nous aideront de leur puissante intercession auprès de Dieu. Permettez-nous, cependant, Monseigneur, de compter aussi sur la présence et les lumières de celui en qui revivent, pour nous, l'autorité et le dévouement de notre saint fondateur... "

Ce témoignage de reconaissance terminait bien la série des nobles actes posés par mère Marie-Olivier pendant les cinq années de cette seconde administration.

CHAPITRE DIXIÈME

SUPÉRIEURE PROVINCIALE

(1900 - 1904)

I. 1900-01. — Le dixième chapitre général. — Mère Marie-Olivier, supérieure provinciale de Longueuil. — Règlement. — Visites des soeurs de la maison-mère. — Visite officielle de la maison de Longueuil. — Saint-Lambert. — Verchères. — Promenade à Berthier. — Visite officielle continuée. — Le 24 mai. — Revers de santé.

II. 1901-03. — Visites de sympathie. — Origine du costume des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. — Visite officielle. — Le 24 mai 1902. — Retraite annuelle à la maison-mère. — Travail sur les indulgences. — Fête de l'Immaculée-Conception. — Dévotion à la sainte Vierge. — Humilité. — Plain-chant. — Lettres sympathiques. — Ouverture du jubilé de mère Marie-Olivier à Longueuil. — Le 16 juillet à Hochelaga. — Circulaire. — Lettres.

III. 1903-04. — Mère Marie-Olivier distribue ses cadeaux de noces d'or. — Sa pensée est dans le ciel. — Ses lectures. — Décès de mère Véronique du Crucifix. — Verchères, Saint-Lambert, Longueuil, Sainte-Martine. — Mort de soeur Marie-Elizabeth. — Saint-Hilaire et Beloeil. — Dernier séjour à la maison provinciale. — Saint-Louis-de-Gonzague, Valleyfield, Beauharnois. — Mère Marie-Olivier remplace la supérieure à Valleyfield. — Retour à Beauharnois. — Rappel à la maison-mère.

I

L'ouverture du 10e chapitre général se fit le 6 octobre, dans la salle de communauté de la maison-mère. Mgr Bruchési y présidait assisté de M. F.-L.-T. Adam, supérieur ecclésiastique. Dans les trois réunions subséquentes, vingt-

huit décisions furent prises concernant la discipline dans les pensionnats, les études des soeurs et des élèves, l'administration des provinces. Les séances du 9e et du 10e jour furent en partie consacrées à l'examen des constitutions, en vue de leur approbation définitive.

A la fin de la dernière assemblée, mère Marie-Olivier, supérieure générale, donna capitulairement sa démission. Dans l'après-midi du même jour, en présence de l'évêque, du supérieur et de l'aumônier, M. l'abbé Laforce, eut lieu l'élection des mères conseillères:

Mère Marie du Rosaire, supérieure générale
Mère Marie-Jean de Dieu, assistante générale
Mère Thaïs de Saint-Joseph, sous-assistante générale
Mère Marie-Gertrude, dépositaire générale
Mère Martin de l'Ascension, secrétaire générale.

Sa Grandeur adressa des paroles d'encouragement à la nouvelle supérieure, de paternelles exhortations aux soeurs réunies, et termina ainsi son allocution:

" Je dois encore, au nom de l'Eglise et de cette communauté, exprimer ma profonde reconnaissance à mère Marie-Olivier pour le zèle éclairé et le dévouement infatigable avec lesquels on l'a vue, durant de longues années, administrer l'institut et le faire prospérer. "

A la salle de réception, Monseigneur présenta aux élèves, la supérieure générale et ses conseillères: " Mes chères enfants, " ajouta-t-il, " un acte bien solennel, digne de la primitive Eglise, a fait l'objet de la dernière séance capitulaire. J'aurais voulu que vous en fussiez témoins: ce fut la démission volontaire de mère Marie-Olivier, supérieure

générale depuis 1895. A genoux, devant les membres du chapitre, elle a demandé à être déchargée de l'administration générale dont elle a eu la direction durant les cinq dernières années. Les capitulantes, à genoux elles aussi, ont accepté, les larmes aux yeux, cette démission, sollicitée pour des raisons d'âge et de santé. A soixante et onze ans, après avoir rempli ses fonctions avec autant de dévouement que de tact et de sagesse, cette bonne mère mérite bien un peu de repos. Aussi, nous songeons à le lui procurer; nous veillerons sur elle avec sollicitude... "

* * *

Un des premiers actes de l'administration de mère Marie du Rosaire fut la nomination de mère Marie-Olivier. Il ne s'agissait pas d'offrir un repos complet à celle dont l'activité s'était étendue à toute la congrégation, mais de lui trouver un champ d'action plus restreint. Le conseil crut que le provincialat de Longueuil lui conviendrait. On le lui proposa. Elle l'accepta avec un parfait esprit d'obéissance.

Avec les capitulantes, elle se rendit à Outremont où l'on choisit l'emplacement d'un pensionnat. D'après une décision du chapitre, il devait s'y construire au plus tôt [1].

---

[1] Chapitre de 1900. Article 26e. " A cause de l'exiguité du local, le chapitre a décidé de séparer la communauté du pensionnat (Hochelaga) et de bâtir ce dernier à Outremont, dès maintenant."

Le projet fut abandonné, puis repris en 1903. La pierre angulaire du pensionnat d'Outremont fut bénite le 30e jour d'août 1903, et l'ouverture de cette maison se fit en septembre 1905.

Mère Marie-Olivier demeura quelques jours à la maison-mère, s'occupant de sa correspondance pendant qu'on préparait sa malle. Des lettres lui arrivaient toutes pleines de reconnaissance et des meilleurs souhaits. C'était une consolation pour l'ex-supérieure de constater les bons résultats de son administration.

Une oeuvre chère à son coeur avait été la relation de la vie des religieuses défuntes de l'institut. Aux soeurs chargées de ce travail elle avait procuré, dans la personne de M. l'abbé Chevrier, p. s. s., un critique littéraire aussi encourageant que judicieux. Un volume de ces biographies se trouvait dans chaque maison. " Il y a plus d'une semaine," écrit une supérieure, " que je me propose de renouveler mes meilleurs remerciements et ceux de toutes mes compagnes pour le précieux cadeau que vous nous avez envoyé : *Notices biographiques de nos chères soeurs défuntes*... Que d'exemples, que de sujets d'édification et d'encouragement nous trouvons dans ces pages !

... " Quel que soit le résultat des graves assemblées capitulaires, toutes vos filles de Key West tiennent à vous assurer que toujours vous pouvez compter sur leur profonde gratitude comme sur leur filial attachement. Nous souhaitons de tout coeur que les années futures vous apportent la santé, la paix et le bonheur tout particulier dont jouit, à bon droit, le héros après de paisibles conquêtes [2]. "

Mère Marie-Olvier, dans une sphère moins étendue, allait continuer " ses paisibles conquêtes ".

---

[2] Lettre de soeur Marie-Florentine, Key West, Fla., 10 octobre 1900.

* * *

Le 18 octobre, veille de son départ d'Hochelaga, ne voulant pas faire d'adieux à la communauté réunie, elle visita les malades et les anciennes religieuses dans leurs chambres. Ce tour des infirmeries, combien de fois ne l'avait-elle pas fait? Elle s'était plu à considérer de près les membres souffrants de Notre-Seigneur, non seulement pour les soulager, mais pour apprendre, en même temps, ces leçons si difficiles: la résignation dans l'impuissance, l'abandon dans les épreuves physiques et morales. A l'approche du jour où elle doit s'éloigner de cette maison-mère à laquelle elle tient par toutes les fibres de son coeur, c'est un besoin pour elle de s'entretenir avec des épouses crucifiées du Christ Jésus, de mieux comprendre, en leur compagnie, que dans le sacrifice s'alimente l'amour de Dieu. Aussi ne songe-t-elle qu'à une joie surnaturelle quand elle leur dit: " Je suis heureuse d'aller à Longueuil me préparer à bien mourir... J'avais besoin de cette retraite... Mieux que moi, mes chères soeurs, vous comprenez qu'avant de devenir la gerbe digne des greniers du Père de famille, il nous faut subir le sort du grain de blé perdu et anéanti dans la terre de l'abjection... "

En parlant ainsi, la bonne mère souriait, mais il était facile à un oeil tant soit peu exercé, de voir que l'avenir lui apparaissait sombre comme un soir d'automne. Ce soir, le Dieu d'amour allait l'éclairer de la douce lumière que projettent dans le ciel les bienfaisantes étoiles.

Longtemps, mère Marie-Olivier s'entretint avec mère Véronique du Crucifix. Sans doute, elles parlèrent de Longueuil, ce berceau de leur vie religieuse qui s'apprêtait à devenir leur tombeau; elles rappelèrent le souvenir de mère Marie-Rose, de Mgr Bourget, de Mgr Allard; elles firent des voeux pour le bonheur de leur chère congrégation. Ne sachant voir dans les événements que le bon plaisir de Dieu, ce fut avec une abnégation simple et digne qu'elles offrirent ensemble le sacrifice de se séparer quelque temps sur cette terre, en attendant l'éternelle union des âmes saintes. A ces vénérables religieuses, se dégageant de plus en plus des choses d'ici-bas, ne pouvait-on pas appliquer ces paroles de Mgr Baunard: " Le vieillard est moins un mortel qui achève, qu'un immortel qui commence. "

Le lendemain, immédiatement après déjeûner, mère Marie-Olivier, prête à partir, traversait un corridor lorsque beaucoup de soeurs l'environnèrent et la conduisirent jusqu'au seuil de la porte, lui formant une garde d'honneur. " La scène ", disent les chroniques, " fut tout à fait attendrissante. Quelle que soit la force de l'esprit de foi, il ne peut empêcher le coeur de ressentir de semblables séparations. Un passé de vingt-huit ans était là pour nous rappeler le dévouement et les bontés maternelles de mère Marie-Olivier, en qualité d'économe, d'assistante, ou de supérieure générale. Puisse-t-elle recueillir, au déclin de sa carrière, le centuple de tous les bonheurs qu'elle a semés sur ses pas! Notre affection et nos prières l'accompagnent [3]. "

---

[3] Chroniques de la maison-mère.

* * *

La supérieure de Longueuil, soeur Marie-Damase, est venue à la rencontre de la nouvelle mère provinciale. Toutes deux, silencieuses, traversent le grand fleuve dont la surface calme réfléchit le pâle soleil d'automne.

Toujours ardente et généreuse, mère Marie-Olivier, chassant les souvenirs trop attendrissants, entre au couvent de Longueuil, le sourire sur les lèvres. Elle répond aux souhaits de cordiale bienvenue des soeurs et des élèves par des paroles aimables comme celles-ci : " Je suis heureuse de revenir au berceau... Je dois tout à la maison de Longueuil... En communauté, nous quittons un chez-nous pour en trouver un autre... de bonnes soeurs nous disent adieu, et d'autres, non moins bonnes, nous font un chaleureux accueil. " Puis, revenant de la chapelle : " Si les tabernacles diffèrent de forme, ils renferment tous le même bon Jésus. "

Les pièces destinées à la mère provinciale se trouvaient dans l'appartement occupé jadis par l'aumônier du couvent. Sa chambre contenait un lit de fer sans rideaux, une toilette sans glace, une armoire des vieux jours, deux chaises de jonc ; le plancher de bois peint était recouvert de " catalognes " ainsi que celui de l'antichambre. On voyait ici un bureau, une modeste table, quelques sièges antiques et des images encadrées, datant d'un demi-siècle, le tout parfaitement conservé... Les croisées, assez grandes pour la hauteur des murs, paraissaient exiguës à une habituée

de la maison-mère[4]. Un étroit corridor conduisait à un petit parloir dont on se servait rarement et où il y avait une fenêtre s'ouvrant sur la chapelle. On avait placé à cet endroit un prie-Dieu sur lequel la pieuse mère ira souvent s'agenouiller.

Dans ce milieu où reluit la propreté, où se respire un air vraiment religieux, la supérieure provinciale trouve que tout est fort convenable ; mais, à son âge, et après un long séjour à Hochelaga, il lui est difficile de se sentir immédiatement chez elle.

A quelques-unes des soeurs qui viennent lui faire visite, elle fait remarquer que, par une petite clairière dans les arbres, elle peut voir le toit du couvent d'Hochelaga. "Souvent ", dit-elle, " je jette un oeil de ce côté. "

L'oeil de la foi allait plus loin et plus haut. " L'ennui ", dira-t-elle plus tard, " se présenta plus d'une fois ; mais je ne le laissai pas pénétrer dans mon intérieur. " Dès son arrivée à Longueuil, elle se traça un règlement. Il indiquait, outre les exercices communs de la communauté, l'office de la Sainte Vierge, le chemin de la croix, le rosaire. Entre ces heures de prières, il y en avait pour la lecture d'ouvrages spirituels, pour la correspondance, pour la préparation de ses visites officielles.

Volontiers la bonne mère mettait de côté sa plume ou son livre quand une soeur sollicitait ses services ou ses conseils.

---

[4] Cette partie de la maison, l'aile gauche, remontait à 1847. La partie la plus ancienne, entre l'aile de 1847 et celle de 1852, était antérieure à 1843. C'était d'abord l'hôtel Roussel. Les divisions de l'aile gauche, modifiées sous mère Marie du Bon-Pasteur, sont aujourd'hui tout à fait différentes.

On l'avait appelée jadis *consolatrice des affligées;* ce titre, elle le méritera jusqu'à la fin de sa vie. Celles qui venaient lui faire part de leurs ennuis, de leurs tristesses, recevaient de bons avis et se retiraient encouragées. Elle leur recommandait de prier et leur suggérait parfois telle formule spéciale, en rapport avec les besoins de leur âme. A plusieurs elle distribua l'acte de confiance du père de la Colombière et le lisait avec elles en le leur commentant. Elle insistait sur ce passage: " Pour moi, Seigneur, qui n'ai que mon indigence en partage, toute ma confiance, c'est ma confiance même[5]. "

" Posséder mère Marie-Olivier au milieu de nous, " écrivait l'annaliste du couvent de Longueuil, " c'est une grâce de la Providence que nous savons apprécier et qui nous inspire des sentiments de reconnaissance envers le Dieu trois fois bon. "

* * *

Mgr Bruchési avait dit qu'Hochelaga ne laisserait pas de loin la bonne mère Marie-Olivier. Mère Marie du Rosaire, par une délicatesse qui lui était naturelle, fit en sorte que, chaque jour de beau temps jusqu'à la fin de la navigation, amenât à Longueuil quelques soeurs d'Hochelaga. Avec quelle joie et quelle courtoisie la mère provinciale les accueillait !

---

5 Notes de soeur Marguerite du Saint-Sacrement.

Le 23 octobre, soeur Marie-Delphine [6] vint lui dire adieu. Elle allait à Key West remplacer la supérieure, soeur Marie-Florentine, qui revenait à la maison-mère prendre la charge du noviciat.

Le 24, soeur Marie-Basilisse [7] arrivait au couvent de Longueuil, en qualité de supérieure, et " soeur Marie-Damase", disent les chroniques, " quittait cette maison, y laissant un souvenir de suave bonté... "

Le 26, avant de partir pour Windsor, soeur Marie-Elizabeth, devenue provinciale d'Ontario, passe une partie de la journée auprès de son ancienne supérieure de l'Académie Sainte-Marie (Windsor).

Le 29, mère Martin de l'Ascension, secrétaire générale, et soeur Marie-Ludger sont reçues, par la mère provinciale, avec la plus cordiale aménité.

Ces aimables relations rapprochaient Longueuil de la maison-mère, et la jolie vue entre les arbres devenait plus claire.

Le sixième jour de novembre amena la visite aussi agréable qu'inattendue de mère Véronique du Crucifix. " Je sentais le besoin ", dit cette dernière, " de venir m'entretenir avec vous. — Et notre mère générale ", continua mère Marie-Olivier, " a deviné que j'éprouvais un sentiment analogue. " Toute la maison de Longueuil reçut avec bonheur cette digne religieuse, la plus ancienne de la communauté, l'unique survivante des conseillères de mère

---

[6] Cousine germaine de mère Marie-Olivier.

[7] *Ibid.*

Marie-Rose [8]. Bien qu'octogénaire, elle avait encore assez de vigueur, mais on s'inquiétait avec raison de son état de santé. Quant à mère Marie-Olivier, on n'était pas non plus sans avoir des craintes à son sujet : depuis deux ou trois ans, il arrivait parfois que le sang lui montait à la tête, la faisant devenir presque violette. C'était un état voisin, peut-être, de l'apoplexie.

Pour le moment, les deux vénérables mères éprouvaient un regain de jeunesse et suivaient la communauté aux exercices spirituels, aux repas, à la récréation. Les jeunes soeurs comme les anciennes aimaient à causer avec elles, se plaisaient à les entendre, à les voir. Un témoin sympathique, voulant peindre l'attachante physionomie de ces deux nobles religieuses, dit en substance ce que Mme Swetchine a si joliment exprimé : " Le sourire sur les lèvres du vieillard, ainsi que les rayons du soleil couchant, pénètre l'âme d'une émotion douce et triste : c'est encore un rayon, c'est encore un sourire, mais ils peuvent être les derniers. "

Une des plus anciennes soeurs de l'institut, soeur Marie-Ignace, était alors gravement malade dans l'infirmerie de Longueuil. Mère Véronique du Crucifix et mère Marie-Olivier la visitaient plusieurs fois par jour. Elles conversaient aussi dans la salle du chapitre qui leur rappelait tant de souvenirs. Rien n'a changé dans cette pièce. Elles y contemplaient les portraits tant aimés de mère Marie-Rose, de Mgr Bourget, de Mgr Allard, et la douce image de saint François de Sales, celle-là même que mère Véronique avait indiquée à sa novice en lui disant : " Il faut que

8 Mère Thérèse de Jésus était morte le 13 août 1890.

soeur Marie-Olivier devienne une religieuse de la sainte et pieuse dilection. " Que de pensées sérieuses surgissent en leur esprit dans ce lieu consacré où mourut mère Marie-Rose, et où se décidèrent, jusqu'en 1860, les questions vitales de la communauté! Le plus grand nombre des religieuses qui, au prix de mille sacrifices, avaient contribué à la formation de l'institut en étaient devenues les célestes protectrices.

Le cimetière du couvent garde leur dépouille mortelle, et c'est afin de prier sur leur tombe que les deux vénérables amies traversent le jardin, à l'heure où le soleil réchauffe un peu le vent d'automne [9]. Elles entrent dans le champ des morts et se trouvent en face de la croix centrale au pied de laquelle repose la fondatrice. A sa droite est mère Marie-Madeleine, et, à sa gauche, sont mère Marie-Agnès et mère Thérèse de Jésus. Mère Véronique du Crucifix et mère Marie-Olivier voient les endroits destinés à leur sépulture; elles peuvent en préciser le lieu, mais... l'époque ? Hélas! Quand les feuilles des arbres seront tombées quatre fois encore sur le sol où marchent ces deux religieuses, elles dormiront aussi, à l'ombre de la grande croix, la première à droite de mère Marie-Madeleine et l'autre aux pieds de mère Marie-Agnès. Pour l'heure, après avoir récité le *De Profundis,* elles reviennent lentement au monastère et continuent " de vivre en mourant et de mourir en vivant ", comme s'exprimait mère Marie-Olivier dans une de ses lettres [10]. — " Oh! l'heureuse rencontre ", dit aimablement

[9] Mère Marie-Olivier a fait planter la haie de cèdres qui entoure maintenant le cimetière.

[10] Lettre écrite à l'occasion de la mort de son frère, M. Pascal Archambault.

saint François de Sales, " l'heureuse rencontre que celle de deux soeurs qui ne s'aiment que pour aimer Dieu ! "

Le jour même du départ de mère Véronique du Crucifix pour Hochelaga, le 12 novembre, mère Marie-Olivier écrivit à soeur Marie de Jésus, supérieure à Shorb :

" ...Ne trouvez-vous pas bon que la mère Olivier ait sollicité sa démission, dans sa soixante et onzième année ? Ah ! chère soeur, elle n'a eu en vue que le bien de sa communauté et non son intérêt personnel, car elle est encore vigoureuse ; mais elle savait qu'une main de cinquante ans réaliserait ce qu'une septuagénaire serait impuissante à effectuer.

" Je suis à Longueuil, berceau de mon enfance religieuse, évoquant et savourant les plus doux souvenirs : faveur d'une prise d'habit, d'une première et d'une dernière profession, et de tant d'autres grâces si largement départies par le bon Maître à ma pauvre âme. Les a-t-elle suffisamment reconnues et appréciées ?...

" Bonne mère Véronique du Crucifix est venue passer quelques jours avec nous ; nous avons causé de nos chères soeurs éloignées, du bien qu'elles font en dépit des difficultés et des épreuves. Dieu vous bénira, soyez-en sûre, et il bénira également soeur Marie-Delphine qui a fait si généreusement le sacrifice de sa province.

" Veuillez me rappeler au souvenir de vos chères soeurs que j'ai tant aimées et appréciées lors de ma visite ; dites-leur que je ne les oublierai jamais dans mes prières ; qu'elles veuillent bien faire de même à mon égard. "

Le 13 novembre, soeur Marie-Ignace eut une faiblesse telle que le médecin jugea à propos de la faire administrer.

A cette occasion, la mère générale passa deux heures au couvent de Longueuil et M. le chanoine Adam se rendit aussi auprès de la malade.

Comme on le voit, à l'automne de 1900, la vie n'était pas monotone dans la maison où demeurait la mère provinciale. La dernière visite que le bateau traversier lui amena fut celle de soeur Marie de Bon-Secours, assistante locale du pensionnat d'Hochelaga [11], et de soeur Marie-Jude. Cette dernière avait fait le plan d'une annexe pour le généralat de la maison-mère et venait, envoyée par la supérieure générale, le soumettre à mère Marie-Olivier. Quelle attention délicate de la part de mère Marie du Rosaire! Ces procédés exquis entre les autorités sont des traditions de famille jalousement gardées.

* * *

Le 15 novembre, la mère provinciale commença la visite officielle du couvent de Longueuil.

Le conseil se composait de mère Marie-Olivier, de soeur Marie-Basilisse, supérieure locale, de soeur Marie-Claire, assistante, de soeur Marie-Roseline, économe, de soeur Catherine de Suède [12], directrice des études.

Cette province, la plus considérable, comptait cent soixante-deux religieuses et douze maisons: Longueuil,

11 Actuellement supérieure générale de l'institut.

12 Actuellement, mère Catherine de Suède, maîtresse générale des études.

Beloeil, Saint-Timothée, Saint-Hilaire, Beauharnois, Verchères, Saint-Louis de Gonzague, Valleyfield, Waterloo, Sainte-Martine, Saint-Lambert, Disraéli.

Le lecteur sait en quoi consiste la visite officielle d'une supérieure générale; celle de la supérieure provinciale comporte de plus la visite des classes. Mère Marie-Olivier fut heureuse de reprendre contact avec cette jeunesse qu'elle aimait de plus en plus d'après la loi bien connue: " La distance des âges rapproche les coeurs. " D'ordinaire, elle laissait aux maîtresses le soin d'interroger leurs élèves, se réservant de poser une question de temps à autre et d'adresser une parole d'encouragement à une enfant timide. Elle terminait la séance par un discours dans lequel dominaient l'indulgence, la satisfaction, la bonté.

Du 5 au 8 décembre, mère Marie-Olivier suivit les exercices du *triduum* préparatoire à la fête de l'Immaculée-Conception. Dans sa bienheureuse solitude, loin de tout bruit et tout près de Jésus, alors qu'elle se voit diminuée dans son activité, dans ses facultés même, elle goûte mieux que jamais la leçon de vie cachée qui se dégage du tabernacle, du ciboire, de l'hostie. N'est-il pas immobile, silencieux, réduit à presque rien, le Verbe éternellement agissant et tout-puissant? Elle profitait de sa vie solitaire pour se livrer avec joie au recueillement, à l'esprit intérieur, à cette présence de Dieu qu'elle avait su trouver même dans les occupations distrayantes. Elle revivait ses pensées, ses émotions, ses ardeurs de postulante, de novice, de jeune professe. Elle se reportait à cette époque où, dans son esprit et son coeur, germaient les vertus religieuses. Ces germes s'étaient-ils développés en tiges, en feuilles, en fleurs?

quels fruits recueillait-elle? Sans doute, reconnaissant les dons de Dieu, elle le remerciait du bonheur que lui apportait la pratique des voeux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance; de la joie intime que faisait épanouir, en son âme, l'amour de Dieu et du prochain; de la paix que lui avaient procurée ses luttes continuelles contre sa vivacité et sa fierté naturelles. Mais combien ces résultats lui paraissaient pauvres, misérables, en comparaison des grâces reçues!

Toujours la connaissance d'elle-même et l'humilité, suppléant à ses persistantes misères, favorisent une nouvelle expansion d'ordre surnaturel. Toujours aussi, elle trouve dans la parole du prêtre un aliment pour son âme. Elle note combien ont été pratiques les instructions données par M. le curé Tassé, sur le support mutuel, elle ajoute que " les soeurs de Longueuil ont bien du mérite à supporter les manies et les caprices d'une vieille comme elle. C'est vrai, " continue-t-elle, " je vieillis; mais, pourtant, je me sens le coeur encore jeune. "

" C'est que ", disait Lacordaire, " la religion est le principe d'une jeunesse éternelle et communique à tous les sentiments la durée, l'éclat et la sécurité. "

* * *

Il fallait bien que mère Marie-Olivier se sentît de la vigueur pour entreprendre, en plein hiver, la visite officielle de onze maisons.

Elle commença, le onze décembre, par la plus rapprochée, celle de Saint-Lambert, et manifesta sa préférence pour

cette fondation récente (1898). Habitant une ancienne chapelle convertie en couvent, les soeurs s'étaient ingéniées à trouver dans ce logement exigu les pièces nécessaires à l'enseignement et à la vie de communauté. Quelques salles avaient un double emploi et changeaient de nom selon les circonstances; mais tout était bien organisé, de bon goût et favorable à l'épanouissement du zèle religieux. La joie spirituelle abondait, et le dévouement des maîtresses opérait des prodiges; leurs élèves rayonnaient de candeur, de vraie piété, d'intelligence.

A quelques pas du couvent demeuraient M. et Mme Mercile, généreux amis des soeurs. Ils en deviendront bientôt les bienfaiteurs insignes [13]. Mère Marie-Olivier s'empressa de leur rendre visite et de leur adresser de ces bonnes paroles qu'elle savait tirer du riche trésor de son coeur. Aussi lui trouvait-on la bonne grâce et l'affabilité qui entraînent l'estime et l'affection.

* * *

Le 17 décembre au soir, la mère provinciale est à Verchères où l'on célèbre le 25e anniversaire de l'ordination de M. A. Bérard, curé de la paroisse.

Au pensionnat, il y eut grande séance à laquelle assistaient plusieurs prêtres amis du jubilaire venus de Montréal et de l'Assomption. L'un d'eux, ex-aumônier du cou-

---

[13] Le 12 janvier 1901, ils donnèrent un terrain que la communauté leur remit en 1904, " M. et Mme Mercile, n'ayant en vue que la gloire de Dieu, cédèrent de nouveau le vaste terrain sur lequel s'élève le couvent actuel. " Chroniques de Saint-Lambert.

vent d'Hochelaga, dit à mère Marie-Olivier : " Tout a été très bien fait, je n'ai vu rien de mieux à la maison-mère. " — " Ni moi non plus, " continua la mère provinciale, "et, dans toutes nos maisons, je suis ravie de trouver des filles qui ont la noble ambition de faire mieux que leur mère. " Le 18, à l'église, messe d'actions de grâces. M. le curé officie ayant pour diacre d'honneur M. F.-X. Ecrement, curé de Sainte-Cunégonde, et, pour sous-diacre, M. R. Sylvestre récemment entré dans les ordres. L'allocution,par M. l'abbé J. Jobin, professeur de rhétorique au collège de l'Assomption, fut éloquente. Mère Marie-Olivier est enchantée. Cette belle fête lui en rappelle bien d'autres qui ont embelli ses " années d'or ".

A l'issue de la messe, elle apprit le décès de soeur Marie-Ignace. " Il en est souvent ainsi, " dit mère Marie-Olivier, " aux noces succèdent les funérailles ; on se réjouit le matin et on pleure le soir. Apprenons à louer Dieu constamment, et sachons être prêtes à répondre à son appel, comme notre bonne soeur Marie-Ignace. "

De retour au couvent de Longueuil, la provinciale y trouva mère Marie du Rosaire et soeur Marie-Damase, venues pour les obsèques. Le service fut chanté par M. Tassé, curé de la paroisse. Plusieurs MM. du clergé, entre autres M. le supérieur, et les membres de la famille Lemieux, parents de la défunte, honorèrent la mémoire de cette religieuse, contemporaine de la fondatrice. C'était le 20 novembre.

* * *

Mère Marie-Olivier termina l'année 1900 dans sa bienfaisante solitude. Elle y reçut beaucoup de lettres desquelles nous extrayons des passages dictés par la confiance et la gratitude des soeurs.

" Longueuil ", dit l'une d'elles, " a pour moi plus d'attraits que jamais... Priez pour celle qui ne saurait oublier tout ce que vous avez mis de bon et de bien dans sa vie...

" Toutes les soeurs de Portland s'unissent à moi pour vous offrir leurs profonds sentiments d'affection et de reconnaissance [14]. "

" Je sens le besoin ", écrit soeur Marie-Eudoxie [15], " de vous exprimer les sentiments de vive gratitude profondément gravés dans mon coeur par votre maternelle bienveillance... Je n'oublierai jamais votre dévouement et votre zèle pour les intérêts de notre chère communauté, et il me semble que toutes les soeurs vous offriront la consolation de conformer leur conduite à la direction que vous leur avez donnée.

" On vous procure un repos bien mérité, et vous devez en jouir beaucoup. Vivez longtemps et vous rendrez heureuses vos filles qui vous aiment sincèrement... [16]. "

" Ma mère, " écrit une autre, " vous ai-je assez remerciée de tout ce que vous avez fait pour moi? Que dis-je? assez! Jamais je ne paierai la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous; mais soyez sûre que vous n'avez pas obligé un coeur insensible... Merci, merci, je

---

14 Soeur Marie-Hedwidge, Portland, Or., 25 novembre 1900.

15 Supérieure de l'Académie Marie-Rose.

16 28 décembre 1900.

vous le répète de toute l'ardeur de mon âme. Après Dieu, c'est à vous que je suis redevable de mon bonheur... Priez pour moi, afin que j'aie l'énergie de faire mon devoir...[17].

Que n'avons-nous les réponses à ces lettres! Lisons du moins la circulaire adressée par la bonne mère aux religieuses de sa province:

" Au soir du siècle qui finit, élevons nos coeurs à Dieu et remercions-le de ses bienfaits. Demandons-lui, pour le siècle nouveau,la grâce et la bénédiction de son coeur. N'avons-nous pas besoin de grâces et de bénédictions au commencement de cette année, pour effectuer, selon le désir de nos supérieures, les ordonnances du dernier chapitre général?...

" Vous voudrez bien, mes chères soeurs, me permettre d'attirer votre attention sur deux points qui me paraissent de la plus haute importance: le support mutuel et l'enseignement religieux...

" Le support mutuel, parfois difficile, a son origine en Dieu, et doit être pratiqué en vue de Dieu, pour son amour et pour sa gloire. Ranimons notre foi et notre ardeur dans la pratique de cette vertu, si nous voulons goûter ce qu'a dit le prophète-roi: " Qu'il est doux, qu'il est délicieux pour des frères, n'ayant qu'un coeur et qu'une âme, de vivre ensemble et d'espérer ensemble, après l'exil, la béatitude de la patrie! "

" Je prie les soeurs institutrices de ne pas oublier qu'elles sont les instruments dont Dieu veut se servir pour élever les enfants, c'est-à-dire pour former de vrais et solides chrétiens. Il faut donc, avant tout, qu'elles leur enseignent la

---

[17] Lettre de soeur Marie-F..., 19 janvier 1901.

religion et la morale, et elles ne peuvent espérer de fruits qu'en travaillant au nom de Jésus-Christ,c'est-à-dire comme il a travaillé lui-même à la sanctification des hommes.

" Je vous remercie de nouveau de votre bienveillance à m'accueillir comme remplaçante de notre vénérée mère Marie-Stanislas... Je sollicite en même temps le secours de vos ferventes prières, pour continuer l'oeuvre qu'elle a si généreusement commencée... "

* * *

En ce même jour du 26 décembre, elle écrivit à Mme A. Archambault :

" Que ce siècle vous apporte, avec les bénédictions du ciel, les joies et les consolations de la terre. Tels sont mes voeux pour vous et pour tous ceux qui vous sont chers.

" Vous avez appris, par Joseph-Ignace, mon changement de demeure et de position... Longueuil est le berceau de mon enfance spirituelle, car c'est ici que j'ai fait mon noviciat. J'y vis de souvenirs... Tout dans cette maison me parle des vertus de nos fondatrices. C'est la maison paternelle et maternelle de la congrégation des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Qui ne l'aimerait et ne s'y plairait ? Je suis parfaitement chez nous, ayant avec moi de bonnes et saintes religieuses, pleines de respect et d'estime pour celles qui ont vieilli et porté de lourds fardeaux. D'ailleurs, Dieu n'est-il pas partout ? N'est-il pas particulièrement dans notre modeste chapelle ? Que peut-on désirer de plus ? Soyez sans inquiétude sur mon sort. Je voudrais qu'il fût celui de toutes les personnes tentées de me plain-

dre. Assez, n'est-ce pas, pour vous prouver que je n'ai rien perdu; bien au contraire, j'ai gagné beaucoup à être déchargée d'un poids que mes faibles épaules se refusaient à porter plus longtemps. Réjouissez-vous avec moi à la fin de cette année, et remerciez Dieu de ce qu'il a fait, car ce qu'il fait est bien et bon... "

Un membre de la famille qui n'oublie jamais d'écrire à mère Marie-Olivier, c'est soeur Saint-Isidore. Elle est actuellement supérieure du couvent de Berthier. Elle a été sérieusement malade à l'automne et sait que, sur la demande d'une de ses soeurs, mère Marie du Rosaire a permis à mère Marie-Olivier et à soeur Marie de la Présentation, une promenade à Berthier. Mais quand ce voyage projeté aura-t-il lieu? Elle suggère le temps des vacances du jour de l'an: " La saison n'est pas rigoureuse... pas d'élèves dans la maison. Mais je ne voudrais pas que vous prissiez du mal; je suis un peu mieux... vous êtes plus âgée que moi... La pensée de voir mes deux soeurs me cause un sensible plaisir. Il y a si longtemps que nous nous sommes rencontrées! Je n'ose croire à la joie que nous aurions de nous revoir et à la surprise que vous causeriez à notre vénérable cousin, M. le curé Champeau. En cas de désappointement, je ne lui ai rien dit. Je crois bien qu'en vous voyant, le premier mot qui lui échappera sera celui-ci: *Ah! la bonne Mary!*

" J'ai eu des nouvelles de soeur Marie de la Présentation. L'oculiste a bien réussi à l'opérer, dit-on. J'ai hâte de voir ses beaux yeux [18]! "

---

[18] Berthierville, 31 décembre 1900.

* * *

Mère Marie-Olivier aimait à causer d'agréables surprises. Le 2 janvier, vers midi, elle entrait chez les soeurs de la Congrégation de Berthier, avec soeur Marie de la Présentation. La portière annonça les visiteuses à soeur Saint-Isidore qui n'en croyait pas ses oreilles. Elle les attendait pourtant. " Mais déjà ! Qu'elles ont donc de l'esprit, mes chères soeurs ! " Et voilà l'heureux *trio* qui fait éclater sa joie, qui la chante sur tous les tons. Ce sont des accords parfaits de gratitude envers Dieu, si bon, et envers mère Marie du Rosaire, si bienveillante. C'est la variation d'un thème qu'on pourrait appeler : " Miracle de l'amour fraternel ". Ce miracle, on croit qu'il est dû aux bonnes prières de soeur Saint-Isidore; mais la mère Olivier est une priante aussi ! Et soeur Marie de la Présentation, est-ce qu'elle n'obtient pas tout ce qu'elle demande au bon Dieu ?

Le bon Maître est là tout près, dans le tabernacle; c'est lui qui distribue à ses épouses les souffrances et les joies, qui les fait passer, quand il lui plaît, du Calvaire au Thabor; qui permet à ces soeurs religieuses de vivre quelques jours ensemble, après cinquante ans de séparation [19]. C'est vers lui que les trois privilégiées font monter l'encens de leurs coeurs. Avec elles se réjouissent toutes les religieuses de la maison. Les filles de la Vénérable mère Marguerite Bourgeois et de mère Marie-Rose se confondent dans un

---

[19] Elles ne se rencontreront plus toutes les trois, pas même aux noces d'or de mère Marie-Olivier, pas même à son lit de mort.

même groupe amical et joyeux. Cependant la délicatesse est ingénieuse à ménager aux trois soeurs d'intimes apartés.

Ensemble elles vont visiter le brave curé, bientôt octogénaire. Un instant de surprise et il est au fait. Seulement, le passé l'emporte sur le présent; et c'est comme jadis à Saint-Antoine: *la bonne Mary, Vitaline, Herminie.* L'heureux vieillard se félicite d'avoir contribué à la joie du moment. N'a-t-il pas appuyé la requête faite à mère Marie du Rosaire par soeur Aimé de Marie, en la priant de dire que " si le privilège est accordé, l'existence du curé Champeau sera prolongée de dix ans "? Quelle douce façon pour lui de se rajeunir que celle de se reporter cinquante ans en arrière, avec de bonnes cousines qui ont vécu dans le même milieu que lui, dans la même parenté, en qui il retrouve cet ensemble de manières, d'habitudes mentales, d'idées communes, appelé cachet de famille! Les souvenirs accourent alors en foule des sentiers toujours frais du printemps de la vie.

Quand les soeurs parlent de se retirer, le bon curé a encore mille choses à leur dire. Elles l'invitent à venir les voir le lendemain et il accepte. Ce fut une fête pour tout le couvent. Les religieuses d'alors n'ont pas oublié cette joyeuse visite de mère Marie-Olivier et de sa soeur. On se souvient surtout de leur tendre piété. Ni l'une ni l'autre n'avaient donné congé à leurs dévotions particulières, telles que chemin de la croix, office de la sainte Vierge.

* * *

Deux traits peu ordinaires, tout à l'honneur des Canadiennes d'autrefois, trouvent ici leur place. Après les avoir

racontés, mère Véronique du Crucifix disait : " Faut-il maintenant s'étonner du grand nombre de vocations religieuses dont le bon Dieu a gratifié la famille Archambault ? "

La mère du curé Champeau, femme très pieuse, élevant une nombreuse famille et demeurant loin du village (Beloeil), était souvent privée d'assister aux offices religieux de la paroisse. Quand elle pouvait y participer, elle se rendait à l'église la veille, afin de passer la nuit devant le très saint Sacrement et consacrer plus de temps à la prière.

Une autre tante de mère Marie-Olivier, sa chère tante Zoé, devenue âgée et infirme, ne renonça pas à la consolation de prier Dieu dans son temple. Le dimanche matin, dans une chaise, roulante en été et glissante en hiver, elle se faisait transporter à l'église, par un de ses petits-fils [20], et y demeurait la journée presque entière. Très peu de nourriture lui suffisait, parce que son âme trouvait une ample compensation dans le pain eucharistique, la parole de Dieu et la prière. Chez elle, son fauteuil et sa table de travail étaient placés de telle façon qu'elle n'avait qu'à lever les yeux pour contempler " la maison du Seigneur ".

* * *

Le jour de la fête des Rois, les voyageuses sont au berceau de la communauté.

Du 9 janvier au 25 février, mère Marie-Olivier, accompagnée de soeur Marie-Louise, fit la visite officielle des

---

20 Aujourd'hui le R. P. D. Archambault, o. p.

maisons de sa province, dans le comté de Beauharnois. Elle laissa partout, après elle, la paix, l'ordre, le contentement. Avec une énergique suavité, elle entraînait son entourage dans les régions où elle se plaisait elle-même.

De retour à Longueuil, elle y trouva soeur Marie-Arsène, venue d'Hochelaga, le 9 février. Les anciennes soeurs, surtout sa cousine, soeur François de Borgia, étaient pleines de prévenances pour la missionnaire qui avait épuisé ses forces dans le lointain Orégon. Soeur Marie-Basilisse, supérieure locale, sut lui faire plaisir et lui donner l'illusion d'être encore utile, en la chargeant du soin des pièces de mère Marie-Olivier.

Celle-ci, après une courte halte, se rend à Beloeil. La grippe a sévi et diminué le nombre des élèves de sorte qu'à la réception, le choeur de chant laisse à désirer. " Mais la bonne mère, avec son indulgence ordinaire, sait louer le bon esprit et la bonne volonté. "

De Beloeil, le 7 mars, elle écrit à soeur Marie de Jésus:

" Que dites-vous de mon retard à vous remercier de votre lettre... ? Rien, sans doute, car je vous sais trop charitable pour m'accuser d'indifférence et d'oubli. A vrai dire, je n'ai pas eu de loisirs avant ce jour. Au lendemain du premier de l'an, j'allai saluer notre mère générale, et je me rendis ensuite à Berthierville, pour y consoler soeur Saint-Isidore qui était malade... Revenue à Longueuil, le 7, je fis mes préparatifs de visite officielle du comté de Beauharnois... Depuis le 1er mars, je suis à Beloeil; demain, je traverserai à Saint-Hilaire et j'y resterai jusqu'au 18. Le 20, je me propose de visiter Verchères, votre agréable et ancienne mission. Ainsi va et vient la mère Olivier, avec

ses soixante et onze ans révolus; pas trop mal, n'est-ce pas? Je sens un poids immense ôté de dessus mes épaules. Dieu en soit béni!... "

Comme sa lettre l'annonçait, elle séjourna huit jours à Saint-Hilaire. Cette maison lui rappelait " son année de doux repos ". L'annaliste résume la visite de la mère provinciale en quatre mots: " Précieux moments vite écoulés."

Mère Marie-Olivier est heureuse de célébrer la fête de saint Joseph à Longueuil. Elle trouve que l'on n'épargne rien pour honorer le saint époux de Marie. " La décoration de la chapelle, le beau chant, tout contribue ", dit-elle, " à nourrir la dévotion. "

C'était beau et reposant, mais le zèle ne se repose pas longtemps. S'apercevant que la mère provinciale a l'air fatiguée, qu'elle a pâli, plusieurs essayent de la retenir; soeur Marie-Arsène surtout, qui n'aime pas à voir désertes les pièces dont elle a le soin, a de bons arguments; mais ils ne réussissent pas à modifier l'itinéraire de mère Marie-Olivier.

Verchères l'attend le 21 mars. Elle s'y rend ce jour-là même. Entre elle et mère Marie-Stanislas, supérieure du couvent, c'est un échange de procédés délicats, de témoignages de respect qui fait l'admiration des témoins. L'accord est parfait entre ces deux religieuses, si différentes pourtant. La première, frêle et délicate, est mesurée dans ses paroles, dans ses gestes, dans son rire. Elle supprime toutes les dépenses inutiles: la faiblesse de sa constitution en souffrirait. La seconde, encore robuste et vigoureuse, est d'une nature expansive; elle traduit vivement sa pensée. Pourquoi ménager ses mouvements? N'est-elle pas de la race des

infatigables? " Avec la bonne édification, " disent les chroniques, " mère Marie-Olivier répand autour d'elle cette gaieté qui rend la piété aimable et qui adoucit ce que les devoirs de la vie religieuse ont parfois de pénible et de monotone. "

* * *

L'approche de la semaine sainte ramène la mère provinciale dans sa pieuse solitude où elle s'impose une spéciale préparation à la grande fête de Pâques. Elle a fait précéder la fête de Marie Immaculée de méditations sur la vie cachée de la sainte Famille à Nazareth. Maintenant, c'est aux souffrances de Jésus qu'elle veut s'associer. Des lectures sur la Passion de Notre-Seigneur lui font comprendre davantage la nécessité de suivre de plus près le bon Maître dans cette montée du calvaire que doit être toute vie religieuse.

Auprès de Marie, mère des douleurs, elle se fait une âme encore plus virile, un coeur toujours plus généreux, capable de suppléer aux défaillances du corps et aux impuissances de l'esprit.

C'est par les Quarante-Heures de Marie désolée qu'elle termine la grande semaine, et c'est avec Madeleine, se hâtant vers le tombeau de Jésus ressuscité, qu'elle commence les jouissances pascales.

Autant elle avait gémi, pleuré, souffert avec le Sauveur crucifié, autant elle chantait joyeusement l'*alleluia* avec le Rédempteur glorieux.

Suivre les offices liturgiques, entrer dans l'esprit de l'Eglise, telle était la grande dévotion de mère Marie-Olivier. Elle cherchait à l'inculquer aux âmes qui s'entretenaient avec elle de choses spirituelles. Et elles n'étaient pas rares les soeurs qui spontanément la consultaient. Les âmes inquiètes, affligées ou simplement désireuses d'une plus grande perfection, demandaient à la bonne mère la recette de la vertu forte et douce qui la caractérisait. Elle savait, avec toutes les suavités de l'indulgence ou les délicatesses de l'affection, les consoler, leur aider à gravir les sommets élevés du sacrifice ou de l'amour.

Où avait-elle appris à si bien traiter avec le prochain, si ce n'est en s'appliquant toujours à plaire au bon Dieu?

C'est encore pour être agréable à la divine volonté que, le 20 du mois d'avril, elle prit la route qui conduit à Waterloo (village du comté de Shefford), où, en 1882, la communauté avait ouvert un couvent. Bien que, pendant son séjour dans cette maison, la mère provinciale ait souvent dit que la contemplation de la belle nature la reposait de tout travail, elle était très fatiguée à son retour à Longueuil.

Elle partit quand même, le 4 mai, pour Disraéli [21], qu'elle appelait la mission lointaine de sa province. Dans cette maison, ouverte en 1898, tout était moderne, neuf, reluisant de fraîcheur et de propreté. Les soeurs y prenaient quelque chose de l'esprit des soeurs exilées: plus d'intimité et de tendresse dans l'union fraternelle. La supérieure, soeur Marie-Hippolyte, avait une grande confiance en

[21] Diocèse de Sherbrooke.

mère Marie-Olivier, et celle-ci admirait les vertus de sa chère fille. C'est à son sujet qu'elle avait dit: " Il faut de ces soeurs parfaites pour consoler le Seigneur de nos imperfections."

* * *

Ayant terminé heureusement la première série de ses visites officielles, mère Marie-Olivier revint à Longueuil, le 14 mai, pour y séjourner cette fois. C'était bien le plus beau mois de l'année: l'air et le soleil entraient par toutes les fenêtres, avec les chants d'oiseaux et les bonnes senteurs de la végétation nouvelle. Les cantiques du mois de Marie enthousiasmaient la bonne mère; elle admirait les nouvelles mélodies, mais les anciennes l'attendrissaient; à les entendre, le coeur lui manquait: elles étaient si pleines d'échos lointains et chers! Pendant la récréation du midi, la mère provinciale aimait à sortir dans le jardin. Elle se dirigeait d'abord vers l'endroit consacré à la sépulture des soeurs pour y prier quelques instants. Puis, elle se promenait avec un groupe, admirant le déploiement de la vie printanière. Un pommier planté par mère Marie-Rose était pour elle l'image de la congrégation: les branches plus ou moins développées lui représentaient les diverses maisons; les feuilles, de forme et de couleur à peu près semblables, les soeurs de la communauté; les fleurs promettant des fruits pour l'automne figuraient l'épanouissement des vertus sans lesquelles il n'y a pas de bonnes oeuvres possibles.

Le 23 mai au soir, les soeurs et les élèves de Longueuil sont heureuses d'offrir leurs hommages à la bonne mère pro-

vinciale. Celle-ci apprécie le bonheur qu'elle a de célébrer l'anniversaire de sa profession dans le cher couvent où elle a prononcé ses voeux. Le 24, la grande fête commence le matin à la chapelle et se continue tout le jour dans toute la maison. D'Hochelaga et de Saint-Lambert, on vient partager la joie de la maison provinciale. Et des lettres! il en arrive non seulement des maisons placées sous la juridiction de mère Marie-Olivier, mais même des plus lointaines. L'une d'elles est en route depuis le 19 mai. "Je pars de bien loin, pour venir vous offrir les voeux d'une sainte, heureuse et joyeuse fête, et je me demande si la chère et bonne mère Marie-Olivier va reconnaître, du premier coup, sa petite G..., sous ses couleurs américaines. Mais oui, puisque je n'ai guère changé que pour le mieux, dans les dix mois que j'ai passés ici, c'est-à-dire que les sentiments qui se disputaient déjà mon coeur, à l'égard de celle qui fut pour moi une mère, n'ont fait que se développer et s'accroître. Que j'aime à me rappeler ma chère mère Marie-Olivier! son petit oeil si tendrement maternel et si souvent complice de son grand et noble coeur pour faire des heureux, et dans lequel se révèle un petit coin du ciel! Il me manque beaucoup, vraiment, ce petit coin du ciel, bien-aimée mère, et que volontiers je l'échangerais contre les plus beaux paysages de la Californie! lesquels pourtant ne sont pas à dédaigner. Que la sainte volonté de Dieu soit faite!... Que la Vierge de Bon-Secours continue de vous être visiblement propice, bien-aimée mère, et qu'elle vous conserve encore bien longtemps pour l'édification et le bien-être spirituel de notre chère communauté déjà si endettée à votre égard! Puissions-nous mettre en pratique,

pour votre consolation, les exemples de vertus et les sages leçons que nous avons toujours trouvées auprès de vous[22] !''

Une autre lettre apporte les voeux de Santa Monica. '' Cette maison, ouverte sous votre administration (1899) et portant un de vos noms de baptême, vous appartient plus que bien d'autres, '' écrit soeur Marie-Mathilde. '' Aussi n'êtes-vous pas oubliée ici, surtout en la belle fête de Notre-Dame de Bon Secours. Qui sait si nous n'aurons pas encore le bonheur de vous revoir dans notre belle Californie?... ''

Admirons comme mère Marie-Olivier encourage habilement soeur Marie de Jésus, qui se fait difficilement à sa nouvelle résidence: '' J'aime à vous entendre plaindre de l'éloignement que vous ressentez de vos mères et de vos soeurs du Canada. Cela prouve votre attachement à la maison-mère et vous dispose à former vos jeunes soeurs californiennes à cet esprit de corps si désirable. Donc, c'est une grâce pour vous, et c'est une consolation pour nous de vous savoir dans de telles dispositions. Vous en souffrez, dites-vous. Je le comprends ; mais, ma soeur, cette souffrance n'est-elle pas dans les vues de Dieu? et, supportée avec soumission et résignation à son adorable volonté, ne sera-t-elle pas pour vous un moyen de sanctification[23]...? ''

A soeur Marie de Bon-Secours, directrice du pensionnat d'Hochelaga[24], elle offre ses félicitations et ses remerciements. Puis, elle ajoute: '' Il doit nous être bon, à toutes

---

22 Soeur Marie-Philémon.

23 Longueuil, 2 juin 1901.

24 Supérieure générale depuis 1916.

deux, de dire: " Notre-Dame de Bon Secours, priez pour nous. "

" Comme l'agile saint Jean, vous avez su me devancer, mais comme le bon et lourd saint Pierre, je veux vous payer de retour en vous priant d'accepter, pour vous-même et pour vos généreuses élèves, ce *Kingdom come.* La plus zélée de vos zélatrices saura, je n'en doute pas, porter cet insigne du Sacré-Coeur, avec bonheur. Vous avez envoyé votre ange au point du jour de l'anniversaire de ma profession et voilà le résultat de ses inspirations [25]... "

* * *

Le 19 juin, à Hochelaga, soeur Marie-Florentine, maîtresse des novices depuis le dernier chapitre, mourut d'une attaque d'apoplexie. Mère Marie-Olivier à qui l'on apprit la nouvelle avec beaucoup de précautions en fut cependant pour ainsi dire foudroyée. " Mon Dieu, " disait-elle, " vos desseins sont impénétrables! Quelle épreuve pour le noviciat! pour la communauté entière! " Elle s'apitoyait sur les membres de la famille affligée: " Pauvre petite soeur Marie-Justina!... soeur Marie de Jésus!... mère Marie-Stanislas!... " Et les larmes tombaient des yeux de la bonne mère en même temps que son regard s'élevait vers le ciel. C'est là-haut qu'elle cherchait toujours l'explication des problèmes d'ici-bas.

* * *

[25] Longueuil, 26 mai 1901.

Le mois de juillet lui réservait une suprême consolation. Le 22, elle fut appelée à la maison-mère pour assister à la réception du décret d'approbation définitive des règles [26]. Cet événement la combla de bonheur. Elle disait qu'elle pouvait maintenant chanter son *Nunc dimittis.* De retour à Longueuil, la mère provinciale décrivit aux soeurs l'imposante cérémonie : mère Marie du Rosaire recevant, à genoux, de la main de l'archevêque, le précieux décret ; Sa Grandeur, debout sur le marche-pied de l'autel, assisté de M. le chanoine Adam et de M. l'abbé Laforce, faisant lecture du bref pontifical et donnant la bénédiction du très saint Sacrement ; le chant du *Te Deum* portant jusqu'au ciel la reconnaissance des soeurs de la congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie.

Les soeurs qui l'écoutaient étaient ravies de sa joie enthousiaste. Quelques jours après, on entourait encore mère Marie-Olivier ; mais, cette fois, c'était pour lui porter secours : le sang lui avait monté à la tête d'une façon violente, et cette circulation défectueuse l'avait laissée dans un état de faiblesse inquiétant. Le médecin immédiatement appelé réussit à la soulager et lui prescrivit un traitement salutaire. A la fin des vacances, elle sentait ses forces revenues et s'acquittait allègrement de sa charge de provinciale.

---

26 Le décret portait la date du 26 juin 1901.

II

Les deux années qui suivent (1901-1903) ressemblent à la précédente, du moins dans les grandes lignes; le milieu dans lequel vit mère Marie-Olivier, à Longueuil, ne change pas; elle fait les mêmes voyages, à peu près dans le même ordre, et revient à la maison provinciale célébrer les mêmes grandes fêtes.

Parmi les agréables visites qui, pendant l'été de 1921, avaient réjoui mère Marie-Olivier convalescente, mentionnons celles de la supérieure générale et de M. le curé de la paroisse.

Mère Marie du Rosaire, inquiète de la santé de la provinciale de Longueuil, avait envoyé de temps à autre des soeurs d'Hochelaga prendre des nouvelles de la malade: deux conseillères, mère Marie-Gertrude et mère Martin de L'Ascension, étaient allées lui offrir leurs sympathies. Enfin, le 16 du mois d'août, la supérieure générale fut heureuse de se rendre, à son tour, auprès de la bonne mère. Celle-ci, on le devine, lui fit le plus chaleureux accueil. Soeur Marie-Géraldine, supérieure de Seattle [27], soeur Marie-Alberta et soeur Marie-Dorotheus, de l'Orégon, furent aussi les bienvenues. La joie de mère Marie-Olivier, se doubla, pour ainsi dire, de celle de soeur Marie-Arsène. Celle-ci revoyait des compagnes orégoniennes et recevait, par elles, de vive voix, des nouvelles de son pays d'adoption. Elle

[27] Elle fut provinciale de la Californie (1906-1911) et de New York (1913-1919).

avait laissé là-bas une grande partie de son coeur, et il lui prenait parfois des regrets de n'y être pas retournée pour y mourir. Seule, mère Marie-Olivier avait le secret de calmer les désirs de la généreuse missionnaire dont la santé défaillante n'égalait pas le dévouement. Au parloir, à la chapelle, au cimetière, à la salle de communauté, la mère provinciale, réjouie, accompagna les aimables visiteuses, et trouva qu'il était bientôt venu le moment de les reconduire au seuil de la porte, témoin des joyeuses arrivées et des tristes départs ; à ce seuil où le coeur se serre d'autant plus en disant adieu qu'il s'est dilaté davantage en souhaitant la bienvenue.

Le 26 du mois d'août, M. Tassé, curé de Longueuil, fit visite à mère Marie-Olivier et à toutes les soeurs. Il revenait des Etats-Unis où il avait voyagé durant quelques semaines pour sa santé. " Heureusement, " dit-il, " j'avais pour compagnon mon bon frère, curé de Saint-Cyprien. Sans lui, j'aurais été bien à plaindre... Je n'ai eu que deux bonnes journées depuis mon départ, celles que j'ai passées chez vos soeurs de Windsor et de Détroit. " A l'énoncé de ces deux noms, le bon visage de mère Marie-Olivier s'illumina, et elle fut tout oreilles pour écouter le récit du voyageur : " Nous nous sentions chez nous, " dit-il, " tant les soeurs surent nous mettre à l'aise... Mon mal de tête m'ayant quitté à Détroit, je pus jouir des agréments de cette jolie ville américaine... A Windsor, soeur Marie-Elizabeth nous fit visiter l'Académie Sainte-Marie tout en nous racontant l'histoire de cet établissement prospère... fondé en 1865... par soeur Marie-Olivier. Après le dîner, elle eut la complaisance de réunir toutes les soeurs avec

qui nous avons causé du Canada, de la maison-mère, du vieux Longueuil...

" Avant de quitter ces bonnes soeurs, je me recommandai à leurs prières. Je sollicite également les vôtres pour obtenir du bon Dieu qu'il éclaire, à mon sujet, les savants médecins que je vais consulter cet après-midi. "

* * *

Le 12 octobre, mère Marie-Olivier, accompagnée de soeur Marie-Basilisse, fait une visite d'adieu à M. le curé qui doit quitter sa paroisse le 16. Il se rend à l'Hôpital général des soeurs Grises. Au couvent de Longueuil, on prie pour le vénéré malade, ami dévoué de la congrégation. Les nouvelles sont loin d'être rassurantes. La maladie fait son oeuvre. Le 25 novembre, un messager vient apprendre à la portière du couvent que M. Tassé a expiré le matin à 6 h. 30 m.

Rien n'impressionnait mère Marie-Olivier comme de voir disparaître ceux et celles de son âge. Combien de fois n'avait-elle pas rappelé le souvenir des dernières soeurs décédées, de soeur Marie du Sacré-Coeur surtout, morte le 19 septembre, et dont la sépulture avait eu lieu dans le cimetière attenant au jardin du couvent.

La pensée de la mort lui était habituelle, mais ne nuisait en rien au calme et à la sérénité de son âme toujours dominée par le désir de l'autre vie.

Le 3 novembre, en arrivant à Waterloo, elle avait dit : " Comme tout est beau, c'est un véritable Eden ! Il me semble qu'ici nous sommes plus près du ciel. "

Tout la rapprochait de la céleste patrie : la mort, la nature, les cérémonies religieuses. Elle avait assisté, à

Hochelaga, à la clôture du *triduum* solennel d'actions de grâces, prescrit par la supérieure générale, en reconnaissance de l'approbation définitive des règles. De retour à Longueuil, elle disait que la chapelle de la maison-mère lui avait paru *comme une vision de paradis.*

Son goût pour la parole de Dieu lui apportait des jouissances spirituelles toujours croissantes. M. l'abbé Payette, curé de Longueuil, depuis le 22 octobre, prêcha le *triduum* préparatoire à la fête de l'Immaculée-Conception. Ses instructions sur l'esprit de foi, l'esprit d'espérance et l'esprit de charité, furent les sujets dominants de la conversation de mère Marie-Olivier, le 8 décembre et les jours suivants.

Pour son coeur reconnaissant,ce fut une satisfaction d'un autre genre, mais bien douce aussi, que celle d'assister au service solennel chanté, le 12 décembre, dans la chapelle du couvent de Longueuil, pour le repos de l'âme du regretté M. Tassé.

Dans sa circulaire du mois de décembre 1901, elle parle de mort et d'éternité; elle indique ce qui peut consoler une bonne religieuse au moment de quitter la terre; elle laisse voir son respect pour la supérieure générale, son amour pour les constitutions, sa fidélité aux plus humbles pratiques religieuses.

A chaque soeur de sa province, elle envoie, pour étrennes, un feuillet expliquant l'origine et les symboles du costume religieux des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie [28].

Le même jour, elle écrivait à soeur Marie-Emilienne:

---

[28] C'est un extrait de la vie de mère Saint-Augustin de Jésus. Voir ce livre, page 187 à 190.

" Comment!... vous terminez l'année sainte par une fâcherie contre celle qui a toujours eu le coeur bon pour vous et qui l'a encore?... Pourquoi vous taire à jamais, vous qui parlez si bien? Continuez à m'écrire si vous en avez la permission, car j'aime beaucoup à vous lire, — même lorsque vous me grondez—; vos gronderies me font rire et m'amusent. Badinage à part, est-il vrai que vous m'ayez écrit cinq fois depuis ma visite à Oakland, en 1899, et que vos lettres soient restées sans réponse? J'ai peine à le croire. Cependant, sur votre parole, je crois; puis, je vous promets d'être plus fidèle à l'avenir.

" Je suis toujours heureuse au berceau de mon enfance spirituelle, et je porte bien ma soixante-douzième année. J'ai pu, depuis le mois d'octobre dernier, visiter cinq maisons au nombre desquelles était Verchères...

" Continuez, ma chère soeur, à m'envoyer votre ange, chaque soir, afin que, de concert avec le mien, il m'assiste et me protège dans toutes mes voies.

" Veuillez me rappeler au souvenir de toutes nos soeurs californiennes que je ne saurais oublier: elles ont été si bonnes, si aimables et si dévouées pour leur *French Mother*, lors de sa visite en Californie [29]. ".

Dans une réponse à une lettre du jour de l'an, mère Marie-Olivier indique ses allées et venues jusqu'à la mi-mars. Quoiqu'elle dise, elle se dévoile tout entière avec une simplicité, un abandon qui permettent de voir quels trésors de tendresse et de piété débordaient de son âme et de son coeur:

---

[29] Circulaire du 26 décembre 1901.

“ ...Je suis partie de Longueuil, le 14 janvier, pour la visite officielle des maisons du comté de Beauharnois, et je n'y suis revenue que le 28 février. Le 4 mars, je pris la voie de Beloeil et de Saint-Hilaire; je demeurerai dans ces maisons jusqu'au 21; alors je retournerai à Longueuil pour les solennités de la semaine sainte et les fêtes de Pâques. J'aurai visité onze maisons depuis l'automne... ce qui explique suffisamment mon retard à vous écrire. Comme vous voyez, il faut que la santé soit assez bonne pour me permettre de voyager ainsi, et cela en dépit des vertiges qui me tracassent de temps à autre.

“ Partout les soeurs sont à l'oeuvre avec zèle et dévouement, partout il y a des soeurs faibles, mais rien n'empêche l'accomplissement du devoir.

“ ...J'aime à croire que la bonne sainte Anne vous a été favorable, et que vous avez eu la pluie désirée. Je vous félicite de vos magnifiques affaires. C'est vraiment encourageant. Dieu vous bénit visiblement, ma soeur; continuez son oeuvre avec énergie et bonne volonté, et sa grâce ne manquera pas. “ La grâce des grâces, ” dit sainte Jeanne de Chantal, “ c'est d'être soumise en tout au bon plaisir de Dieu [30]. ”

Le lendemain du jour où elle écrivit cette lettre, mère Marie-Olivier quitta Beloeil. A Saint-Hilaire, où elle demeura jusqu'au 21, elle fut heureuse de rencontrer quelques membres de la famille Campbell, toujours généreuse pour le couvent de la paroisse.

---

[30] Beloeil, 11 mars 1902. Lettre à soeur Marie de Jésus.

Le 22 avril, l'annaliste de la maison provinciale écrit qu' " à l'occasion de la fête de M. le curé Payette, mère Marie-Olivier, avec cette grâce qui la caractérise, offrit à ce digne prêtre les voeux de la communauté. "

Soeur Marie-Elizabeth, de passage à la maison-mère, se rendit à Longueuil et y célébra le 24 mai avec sa vénérable amie à qui on fit une vraie fête du coeur.

La fin de l'année occasionna le règlement des affaires. Aidée de ses conseillères, surtout de l'économe locale [31], la mère provinciale examina tout, revisa tout, mit en ordre tous les papiers qu'elle avait sous la main. Sans inquiétude des choses temporelles, elle put se livrer en paix à l'examen et au règlement des affaires de son âme, pendant une retraite de dix jours.

* * *

Le 5 juillet au matin, accompagnée de plusieurs religieuses, entre autres de soeur Marie-Arsène qui suivait joyeusement sa bien-aimée cousine, mère Marie-Olivier mit entre elle et ses occupations ordinaires, le grand fleuve qui sépare Longueuil d'Hochelaga.

A la maison-mère, de sa chambre, elle ne pouvait et ne voulait voir que le ciel de sa chère province. Elle n'apercevait plus que son âme et les âmes des soeurs qui lui étaient confiées.

Que se passe-t-il entre elle et Dieu durant ces jours de grâces? Ce que l'on sait, c'est que mère Marie-Olivier, en

---

31 Soeur Marie-Roseline.

retraite depuis le samedi soir, apprend le lundi matin que soeur Marie-Arsène est malade, qu'elle a été trouvée paralysée dans son lit, qu'elle est inconsciente. Le médecin appelé la trouve mortellement frappée; le prédicateur la recommande aux prières. Quel étonnement pour toutes les soeurs! N'ont-elles pas vu soeur Marie-Arsène commencer généreusement cette retraite? Quel choc douloureux pour mère Marie-Olivier! N'est-elle pas unie à la chère mourante par les liens de la parenté et de la religion? Ces liens ont été fortifiés par un long éloignement, par la confiance et le filial attachement de l'exilée qui, revenue dans sa patrie où elle s'est trouvée comme étrangère, a jeté ses inquiétudes et ses tristesses dans le coeur sympathique d'une cousine vraiment maternelle. Maintenant, que fait cette bonne mère? Elle prie de tout son coeur pour celle qui, sans mouvement et presque sans vie, s'en va rapidement, et sans le savoir, vers l'heure dernière dont Dieu lui épargne les angoisses. Le lendemain, elle était morte. " Morte! s'écrient les soeurs de Longueuil, elle qui vient de nous quitter! Ces visites du bon Dieu, " continue l'annaliste, " nous avertissent qu'il faut nous tenir toujours prêtes à franchir le passage du temps à l'éternité. " Prête, elle l'était, cette généreuse missionnaire, une des douze fondatrices des pénibles établissements de l'Orégon. Quelle fête pour cette âme de retrouver en Dieu l'âme bien-aimée de ce fervent trappiste qui, comme sa soeur, avait étonné les religieux, ses frères, par sa mort inattendue[32]! Un autre frère lui survivait, M. Pascal Ménard de Saint-Timothée. Il

[32] Voir chapitre cinquième, page 178.

assista aux funérailles de soeur Marie-Arsène, le 10 juillet, et fit tout ce que l'affection fraternelle peut inspirer pour honorer la sépulture d'une soeur religieuse.

Mère Marie-Olivier aurait pu accompagner jusqu'à Longueuil les restes mortels de la chère défunte. Elle préféra ne pas interrompre sa retraite. Cette mort, en ravivant dans son coeur les affections de famille, augmenta son attrait pour ce monde invisible où tant d'êtres chéris la devançaient. Elle se sentit pressée de continuer avec plus d'ardeur l'apprentissage de ce que les élus font continuellement : louer, adorer, aimer Dieu. A mesure que l'ombre de la terre essayait d'envahir son esprit, celui-ci montait par la prière et la méditation vers la clarté divine. Persuadée que le bonheur d'ici-bas consiste dans la perspective d'une vie bienheureuse là-haut, elle travaillait à l'assurer par le regret des fautes passées et la préparation d'un avenir plus sanctifiant.

* * *

Afin de soulager davantage les chères âmes du purgatoire, mère Marie-Olivier, de retour à Longueuil, compila des extraits d'un ouvrage du R. P. F. Béringer et intitula son recueil : " Les indulgences, leur nature et leur usage, d'après les dernières décisions de la Sacrée Congrégation des Indulgences. " Ce travail, elle l'avait entrepris depuis quelques années, d'après le conseil d'un jésuite ; mais, cette fois, elle allait le mener à bonne fin et le faire imprimer. Cette brochure de cinquante-six pages in-seize a été répandue dans la communauté.

* * *

Tout appliquée à des travaux sérieux, la mère provinciale ne se désintéressait pas de ce qui se passait autour d'elle, loin de là. Ne pouvant prendre une part active à la préparation des noces d'or de soeur Marie-Apollonie et de soeur Marie-Elizabeth, elle approuvait de tout coeur ce que l'on proposait et voulait que le 26 août fût un jour de grande joie pour la maison de Longueuil [33]. En effet rien ne manquait au programme et il s'exécuta avec perfection. Mère Marie du Rosaire fut de la fête. M. C.-A. Lamarche, aumônier de la maison-mère, prononça le sermon.

La plupart des invités étaient des amis de mère Marie-Olivier. Aussi fut-elle heureuse de les accompagner à la salle du chapitre, à la cellule de mère Marie-Rose, au cimetière, au jardin. Quand on fut revenu au couvent, un joyeux groupe réuni dans une salle de musique improvisa un véritable concert. M. le V. G. Bayard sut choisir, dans son vaste répertoire, les anciens cantiques et les chants nationaux les plus aimés de soeur Marie-Elizabeth et de mère Marie-Olivier. " Quel entrain ! " écrira cette dernière, " quelle gaieté régnait dans notre vieux couvent rajeuni pour la circonstance ! Il n'avait pas vu de jours semblables depuis la translation du noviciat à Hochelaga [34]. "

Cette célébration fut comme une brillante oasis dans la solitude où vivait mère Marie-Olivier. Pour elle, dira-t-on,

---

[33] La profession avait eu lieu le 21 du mois d'août 1852.

[34] Circulaire du 29 décembre 1902.

qui avait mené une vie si active, le tranquille séjour de Longueuil ne fut-il pas trop monotone? L'ennui, il est vrai, s'attaque aux personnes qui passent de la grande ville à la campagne, des lieux plus habités à ceux qui le sont moins; mais n'y en a-t-il pas pour qui le désert s'anime et change constamment d'aspect? Au-dessus des rochers et des sables monochromes, ils voient la vaste étendue des cieux. Ils y distinguent, sur un fond aux teintes variables, des nuages de formes, de dimensions et de qualités diverses, des rayons de soleil, de lune et d'étoiles, qui créent en se jouant, avec les mêmes objets, des aspects toujours nouveaux. Mère Marie-Olivier s'élevait facilement des choses matérielles aux spirituelles. Pour elle, tout être devenait un véhicule vers la LUMIÈRE INCRÉÉE dont la diffusion enchante tous les lieux, éclaire tous les travaux, même les plus modestes, faits pour plaire à Dieu.

* * *

Avec le pieux roi David, la mère provinciale aurait pu dire d'elle-même: " La tourterelle a trouvé son nid, le passereau sa retraite; vos autels sont ma demeure, Seigneur des armées, mon Roi et mon Dieu. "

Heureuse d'habiter tout près de la chapelle, il lui plut de l'embellir. Toujours pratique, elle commença par faire disparaître le plancher noueux, usé, inégal, sous un parquet de bois dur, poli et luisant comme une glace.

Soeur Marie-Roseline avait surveillé le travail des ouvriers. Le 8 octobre, après dîner, voulant inviter les soeurs à entrer dans la chapelle, elle s'y rendit la première

et palpa le vernis afin de se rendre compte s'il était suffisamment sec. C'est en se penchant qu'elle fut prise d'un profond malaise. " J'étouffe ", dit-elle, aux premières soeurs qu'elle rencontra. Immédiatement, elle eut une hémorragie pulmonaire considérable. Ce fut un émoi dans tout le couvent, une surprise douloureuse pour mère Marie-Olivier; car la malade tenait une place peu ordinaire dans les affections et la vie de la mère provinciale.

Entrée au noviciat sous le premier généralat de mère Marie-Olivier, admise par elle à la prise d'habit malgré l'obstacle d'une surdité partielle, soeur Marie-Roseline lui avait voué une sincère reconnaissance. Cette exception, faite en faveur d'une âme ardente et désireuse de se donner à Dieu, mère Marie-Olivier ne la regretta jamais. Au contraire, elle s'en félicita et fut heureuse de voir trois soeurs de sa protégée la suivre en religion. [35].

Il n'est pas besoin de dire qu'en 1900, soeur Marie-Roseline avait vu arriver avec joie, en qualité de provinciale, celle qu'elle appelait " son étoile ". Entre la mère affectueuse et la fille dévouée s'était établie une intimité que les circonstannces favorisèrent; la première, ayant besoin d'une aide pour sa correspondance et sa comptabilité, trouvait, dans la seconde, une secrétaire et un teneur de livres irréprochables. On comprend l'émotion de mère Marie-Olivier et l'inquiétude qui l'accompagna dans sa visite des missions. Sur son ordre préalable, on alla même

[35] Mère Marie-Jean-Gualbert, provinciale de Valleyfield, soeur Elisabeth de Marie, infirmière au couvent d'Hochelaga, et soeur Marie-Céline, décédée le 11 avril 1922.

la chercher à Saint-Lambert quand soeur Marie-Roseline eut une autre hémorragie. Lorsque la mère provinciale revint de Saint-Timothée, le 22 novembre, elle trouva la chère malade beaucoup plus mal et eut la douleur de la voir expirer le 1er décembre.

" Le pied sur une tombe, je tiens moins à la terre, " disait Eugénie de Guérin. C'est dans cette favorable disposition que mère Marie-Olivier entrait en retraite, le 5 décembre au soir. M. le curé Payette répondit aux aspirations de son auditoire en l'entretenant de Marie-Immaculée, de sa consécration et de sa vie dans le temple. Après avoir fait admirer la Vierge par excellence, il indiquait les moyens de l'imiter dans la pratique de la vie intérieure et dans l'accomplissement des voeux de religion.

" Mère Marie-Olivier ", écrit soeur François de Borgia, " avait une tendre dévotion à Marie dont elle avait reçu le nom au baptême; à Longueuil, elle récitait chaque jour le rosaire et l'office de la Sainte Vierge... [36]. On l'a vue plusieurs fois s'enthousiasmer en relatant les grandes fêtes du monde chrétien, en 1854, lors de la promulgation du dogme de l'Immaculée-Conception, par l'immortel Pie IX. Elle aimait à rappeler l'article 4e du mandement d'érection de la communauté des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie: " ...Nous (Ignace Bourget) plaçons la nouvelle congrégation sous la protection de l'auguste mère de Dieu, conjurant cette Vierge pure et sans tache d'avoir pour agréable l'offrande que nous lui en faisons en ce jour (8 décembre 1844) où l'Eglise honore son *immaculée conception.* "

[36] Notes collectives des soeurs de Longueuil.

Dans son " Mémoire pour faciliter le gain des indulgences ", outre les prières qui se font habituellement dans la communauté, mère Marie-Olivier en indique de spéciales, à la Sainte-Trinité, au saint Sacrement, au Sacré-Coeur de Jésus, au Précieux-Sang, à la sainte Vierge, à saint Joseph, à l'ange gardien et aux âmes du purgatoire. Ces dévotions, elle les aimait non seulement comme beaucoup de bonnes chrétiennes, mais, pendant les quatre dernières années de sa vie, elle les pratiqua quotidiennement, afin de soulager davantage les saintes âmes en faveur de qui elle avait fait l'acte héroïque [37]. " Les grandes dames ", disait-elle en substance, " ont une foule d'objets de toilette dont nous n'avons cure ; elles en abusent ; pour nous, religieuses, usons largement des prières indulgenciées mises par l'Eglise à notre disposition. Leur effet est de purifier les âmes, de les rendre belles et dignes de se jeter plus tôt entre les bras de Dieu. "

* * *

Le 28 décembre, elle remercie soeur Marie-Lucille qui lui a écrit " une belle et longue lettre " et ajoute qu'elle ne peut pas lui en adresser une semblable parce que sa main n'est pas assurée. Mais, poursuit-elle, " j'ai un coeur qui ne vieillit pas, je saurai y puiser un souvenir reconnaissant pour vous et pour toutes les personnes qui me sont chères.

" Veuillez déposer silencieusement mes voeux et souhaits de bonne année dans l'office de chacune de nos mères con-

---

37 *Ibid.*

seillères et dans les chambres de mère Véronique du Crucifix, de mère Marie-Stanislas et de soeur Marie-Damase.

" Vous voudrez bien dater l'opuscule, dont vous surveillerez l'impression, de la fête du saint Nom de Jésus [38]. Si vous saviez comme cette fête m'est chère!... Pour vous le prouver, je vous envoie " Les douze rayons du saint Nom de Jésus " que j'ai extraits d'un auteur dont je ne me rappelle plus le nom [39] et que j'ai fait imprimer pour propager la dévotion au très saint Nom de Jésus.

" Je prie les saintes âmes de vous être favorable dans votre entreprise toute de charité.

" Je suis mieux : mes transpirations cessent et je me sens un peu plus forte. Aussitôt le pont de glace formé et assuré, je me rendrai à la gracieuse invitation de mère assistante générale et de toutes nos chères soeurs. Il me tarde de les voir.

" Je vous prie de remettre les notes biographiques cijointes à notre chère mère Marie-Ludger, avec mes meilleurs souhaits de bonne année. "

* * *

Des souhaits de bonne année, elle en reçut à son tour et des plus sincères, la plupart par écrit, d'autres de vive voix. Plusieurs membres du clergé se faisaient un devoir d'aller la saluer à cette époque. Une des visites qui lui plaisaient davantage était celle de M. le chanoine Adam, supérieur

38 Mémoire des Indulgences.

39 Saint Bernardin de Sienne.

ecclésiastique. Comme les autres prêtres, il savait adresser des voeux et des paroles d'édification; mais de plus, visitant toutes les maisons des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, à Montréal et ailleurs, il connaissait plus que d'autres ce qui intéressait la congrégation. Il fallait voir avec quel air de contentement mère Marie-Olivier l'écoutait! Elle l'approuvait d'un geste affirmatif de la tête, et, sans s'en apercevoir, tournait ses pouces l'un autour de l'autre, avec une vélocité et un entrain que de jeunes espiègles avaient soin de remarquer. Ce que toutes observaient et n'ont pas oublié, c'était, dans la physionomie de la bonne mère, ce quelque chose de respectueux et de modeste qui provenait d'une sincère humilité.

Si les hautes charges avaient imposé à mère Marie-Olivier des limites à l'exercice extérieur de cette vertu, l'amour qu'elle lui portait était resté sans limites. Pendant les trente et une années de sa supériorité, à part le vendredi saint, les pénitences publiques permises par la règle lui avaient été interdites; mais cette réserve acceptée, le désir même de l'humiliation, les humbles sentiments du coeur avaient été des actes méritoires de sa vertu d'humilité. Voilà pourquoi, dans ses relations intimes, elle pratiqua souvent, avec une étonnante facilité, certains abaissements qui, après des années de vie religieuse, paraissent encore difficiles à une vertu plus commune.

* * *

Du 15 au 30 janvier, la mère provinciale visita les soeurs de Saint-Hilaire et de Beloeil. Pendant son séjour dans

ce dernier endroit, mourut Mme T. Bernard, grand'mère de trois élèves du couvent. Le service funèbre de cette vénérable dame amena dans ce village des évêques et des prêtres, amis de la congrégation et de mère Marie-Olivier. Elle décrivit ces imposantes funérailles où d'un oeil ému elle avait vu officier à l'autel les trois fils de la défunte [40] " Une mère qui a donné trois fils à l'Eglise, n'est-ce pas une sainte? " disait-elle.

On sait quelle était son admiration pour les cérémonies du culte. Avec les années et l'accroissement de son amour pour l'Eglise et pour Dieu, le charme avait grandi. Les beautés du chant liturgique la ravissaient. Elle admirait les compositions musicales modernes, mais toujours ses préférences allaient vers le vieux plain-chant. " Parce qu'il est sans prétention, sans apparât, " disait-elle, " il trouve plus sûrement le chemin du coeur, exprime plus parfaitement les sentiments des psaumes et des hymnes de la foi catholique. "

La sympathie de mère Marie-Olivier, comme tous ses bons sentiments, se développait à mesure qu'elle appro-

* * *

[40] M. le chanoine A.-X. Bernard, V. G. de Saint-Hyacinthe ; M. le chanoine J.-C. Bernard, curé de Sorel ; M. l'abbé A.-P. Bernard, p. s. s. Leur cousin, M. le chanoine Jeannotte, curé de Beloeil, avait fait la levée du corps, Mgr Max. Decelles, évêque de Saint-Hyacinthe, présida l'absoute. Etaient présents Mgr Bruneau, coadjuteur de Mgr Gravel, évêque de Nicolet, et M. L.-A. Senécal, curé de la cathédrale de Saint-Hyacinthe et frère de la supérieure de Beloeil, soeur Charles Borromée. Soeur Marie-Damase, supérieure du couvent d'Hochelaga, et soeur Marie-Rosa, petite fille de Mme Bernard, s'étaient rendues à ses obsèques que mère Marie-Olivier qualifiait de " fête triomphale ".

chait du terme de sa vie. Combien de tristesses, de douleurs, d'angoisses n'avait-elle pas ressenties, dans cette terre d'exil ! Aurait-elle pu compter seulement les pénibles séparations qui avaient meurtri son coeur, depuis le moment cruel où, jeune fille de dix-huit ans, elle avait vu sa mère la quitter, lui abandonnant toute une famille ? Devenue à son tour mère d'une congrégation dont la plupart des membres lui vouèrent un amour vraiment filial, que de déchirements elle éprouvait quand il lui fallait les éloigner, les voir souffrir et mourir !

Une mort bien sensible au coeur de mère Marie-Olivier fut celle qui, le 7 mars 1903, frappa subitement une de ses bonnes amies, soeur Marie-Eudoxie, supérieure à l'Académie Marie-Rose [41]..

* * *

Laissons encore la relation de ses visites faire place à sa correspondance, véritable miroir de son esprit religieux, de ses convictions, de ses principes.

De Waterloo, le 24 mars, elle s'adresse à soeur Marie-Lucille qui est à la maison-mère : " Vous voudrez bien, ma chère soeur, prendre connaissance de la précieuse lettre de notre mère générale et me la renvoyer aussitôt, afin que je puisse la communiquer à nos soeurs de Longueuil avant mon départ pour Verchères, le 28 du courant.

" Comme il a été convenu, vous donnerez à soeur Marie-Damase autant de *Mémoires des indulgences* qu'il y a de

---

[41] Elle mourut d'apoplexie foudroyante.

soeurs de choeur et de coadjutrices de la communauté. Soeur Marie de Bon-Secours en distribuera aux jeunes professes du noviciat et non aux novices et postulantes, car elles n'appartiennent pas encore à l'institut. Ce *Mémoire* est spécialement destiné aux soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, puisqu'il est en rapport avec leurs exercices de chaque jour : c'est la propriété de la communauté.

" Vous écoulerez les autres livrets, comme il a été entendu entre nous, dans les envois que vous ferez aux maisons, et cela, sans bruit et sans éclat. Vous me comprenez, n'est-ce pas?... "

Que de bonnes oeuvres n'a-t-elle pas accomplies " sans bruit et sans éclat " !

L'annaliste de Verchères, dans l'article où elle raconte la visite de mère Marie-Olivier [42] dit que " cette bonne mère fait des heureuses partout où elle passe". Une des soeurs d'alors a donné le témoignage qui suit :

" Au printemps de 1903, mère Marie-Olivier fit, à Verchères, sa visite officielle. A peine fut-elle arrivée que la petite vérole se permit de m'éprouver en m'enfermant, durant quinze jours, dans une chambre voisine du grenier. J'étais tout à fait séparée, non seulement des élèves, mais des soeurs. Mère provinciale n'abandonna pas la pauvre recluse. Munie d'un morceau de camphre qu'elle frottait entre ses doigts, elle vint deux fois me visiter et me consoler. Pour m'encourager à la résignation, elle me donna une image représentant l'Enfant-Jésus sur la croix,image qu'elle conservait dans son calepin...

---

[42] Du 28 mars au 7 avril 1903.

" Aussitôt revenue à la santé, je me fis un devoir de lui écrire. Elle daigna me répondre :

" Votre lettre datée du 14 avril a voyagé bravement avec moi, de Montréal à Valleyfield, de ce dernier poste à Saint-Louis de Gonzague, puis à Beauharnois d'où elle est arrivée à Longueuil en parfaite sécurité.

" J'aime à croire que votre sortie de prison s'est heureusement effectuée et que vous jouissez maintenant d'une parfaite santé. Dieu en soit béni !

" Employez, ma soeur, le reste de l'année scolaire au travail et à la sanctification de votre âme. Evitez la tristesse. La tristesse est un grand obstacle dans le chemin de la perfection. L'amour de Dieu donne à l'âme la joie, la tranquillité ; les saints faisaient tout leur possible pour se maintenir dans une sainte allégresse. Faites de même et vous deviendrez bientôt sainte. C'est le voeu ardent de votre affectionnée[43]... "

* * *

Cette allégresse des saints était bien celle que mère Marie-Olivier entretenait habituellement dans son coeur. Elle en était remplie à l'approche de ce 24 mai 1903 qui commençait l'année jubilaire de sa profession religieuse.

Des lettres pleines d'affection, de voeux, de reconnaissance, lui prouvent que toute la congrégation chante avec elle les bienfaits de Dieu.

---

43 Lettre du 21 mai 1903, à soeur Marie-Flavius.

" Déjà, " dit l'une d'elles [44], " j'entends le tintement des cloches dorées qui annoncent le jubilé d'une mère bien-aimée. A ce doux appel, j'accours vite, car je tiens à être une des premières à vous offrir d'affectueuses félicitations. Le cinquantième anniversaire de votre profession religieuse ! quel jour à la fois joyeux et glorieux pour vous et pour notre communauté !

" Il ne m'appartient pas d'exalter tout haut vos vertus, et de rappeler votre noble et généreux dévouement à la cause des saints noms de Jésus et de Marie... Mais qui pourra m'empêcher de vous dire à vous, tout bas, combien, pour ma part, je sais apprécier tout ce que vous avez fait pour la congrégation et tout ce que je vous dois en particulier. Combien de fois, dans ma vie religieuse, j'ai remercié Notre-Seigneur de m'avoir, dès le début, placé sous votre égide maternelle !... "

Tout près de la bonne mère, " sans bruit et sans éclat ", on s'était préparé à la grande fête. Ouvrons la chronique de Longueuil à la date du 23 mai. " Grande joie au berceau, car c'est la veille du cinquantième anniversaire de la profession religieuse de mère Marie-Olivier.

" Des déléguées des maisons de la province s'unissent à nous pour chanter l'hymne de la reconnaissance au Seigneur.

" Un dialogue composé pour la circonstance fit essuyer des larmes à notre bonne mère. Il lui rappela son oblation et son premier séjour dans cette maison habitée par nos mères fondatrices.

---

[44] Soeur Marie-Lucille.

" Dominant sa vive émotion, mère Marie-Olivier sut tirer de son coeur de pieuses et reconnaissantes paroles.

" En revenant de la fête chez les élèves, la vénérée jubilaire trouva au parloir M. et Mme Saint-Charles [45]. Avec leurs félicitations, ces généreux amis lui offrirent un magnifique calice d'or...

Mai 24. " C'est le grand jour... A la chapelle, belle parure de roses et de lis d'or. Le chiffre 50 brille au-dessus de la coupole du tabernacle...

" Le saint Sacrifice est célébré par M. Payette, curé de la paroisse. Sur un prie-Dieu, en avant, au centre de la nef, est agenouillée la vénérée mère provinciale. Décorations, chants, prières, tout est pour elle, et elle offre tout à son Seigneur et Maître.

" La messe achevée, l'officiant, se tenant debout sur le marche-pied de l'autel, félicite la jubilaire et l'invite à renouveler ses voeux. Elle redit avec bonheur la formule sacrée, prononcée il y a un demi-siècle, dans cette même chapelle, aux genoux de Mgr Ignace Bourget.

" Après quelques instants de silence, le choeur entonna l'*Ecce quam bonum.* A la dernière strophe, une procession se forma et se déroula au son d'une marche triomphale, de la chapelle au réfectoire.

" Cette dernière pièce, d'un aspect ordinairement grave, semblait sourire aux convives : le chiffre 50 se voyait partout : entre les guirlandes qui couraient sur les murs, au milieu des fleurs printanières ornant les tables, sur le gâteau de noces.

---

[45] M. Saint-Charles était le frère d'une bonne amie de mère Marie-Olivier : soeur Marie de Bon-Secours, décédée le 4 juil. 1883.

" Vers les dix heures, mère Marie du Rosaire et mère Martin de l'Ascension entraient au couvent et présentaient leurs souhaits à la mère provinciale. Par leur aimable présence, la joie de la fête fut augmentée; elle s'accrut encore à l'arrivée d'un gracieux message de Mgr Bruchési, apportant voeux et bénédictions à la vénérable jubilaire.

" La bénédiction du très saint Sacrement, donnée par M. le curé, mit le sceau à cette fête intime, prélude des grandes manifestations qui auront lieu en juillet, à la maison-mère. "

* * *

En attendant, à Disraéli, où mère Marie-Olivier séjourne du 30 mai au 5 juin, soeur Marie-Hippolyte fait remarquer à sa bonne mère qu' "un jubilé, cela dure toute l'année ", et elle se réjouit en conséquence avec toute sa maison.

Les joyeux carillons qui résonnent autour d'elle n'empêchent pas la mère, toujours attentive, de discerner, dans le lointain, d'autres cloches de noces d'or. C'est le couvent de Beauharnois qui s'apprête à célébrer le cinquantenaire de sa fondation, le 29 juin (1903). Il y a longtemps que la mère provinciale y songe, et d'autant plus que la supérieure de cette maison, soeur Marie-Albertine, autrefois pharmacienne à la maison-mère, lui a été particulièrement dévouée. Celle-ci, lors de ses noces d'argent, (17 juin 1902), a reçu, de la provinciale de Longueuil, une belle parure de lis blancs, pour cette même chapelle que la bonne mère veut embellir encore. Cette fois, elle fait dorer la lampe du sanctuaire et les chandeliers du maître-autel. De plus — et

la maison de Beauharnois s'en réjouit — mère Marie-Olivier sera de la fête. Soeur François de Borgia l'accompagne. Mère Marie du Rosaire s'y rend avec une ancienne supérieure de Beauharnois venue de la province d'Ontario dont elle a la direction : soeur Marie-Elizabeth, cette bonne amie de mère Marie-Olivier.

Pour permettre à la paroisse entière de s'unir à l'allégresse des religieuses et de leurs élèves, une grand'messe fut chantée à l'église, pendant que Mgr Emard, évêque de Valleyfield, assistait au trône. Sa Grandeur, accompagnée de plusieurs prêtres, présida, au couvent, la séance jubilaire. Agréable à tous les invités, cette journée fut particulièrement délicieuse pour les mères provinciales de Longueuil et d'Ontario. Non seulement elles avaient vu se former ce courant d'éducation et d'instruction dont tant de jeunes filles bénéficiaient depuis cinquante ans, mais ne lui avaient-elles pas l'une et l'autre imprimé de ces vigoureuses

* * *

Le prochain événement auquel se prépare mère Marie-Olivier est toujours capital à ses yeux : c'est la retraite directions, qui, longtemps après, se font encore sentir [46] ?

---

[46] Soeur Marie-Olivier et soeur Marie-Elisabeth étaient à Longueuil quand partirent les fondatrices du couvent de Beauharnois : soeur Thérèse de Jésus, soeur Marie-Patrick (a), soeur Marie de l'Enfant-Jésus (b).

(a) Mary Hagan, première religieuse de langue anglaise, entrée dans la congrégation le 24 février 1846, mourut à Hochelaga, le 28 février 1862.

(b) Célina Gravel, l'unique survivante des trois fondatrices, étant venue de Portland, Orégon, en 1896, ne revint pas en 1903.

annuelle. Les journées qui s'écoulent du 5 au 14 juillet sont uniquement consacrées au salut de son âme. Elle ne sait pas que c'est sa dernière grande retraite, mais le saurait-elle qu'elle ne s'en acquitterait pas mieux. " Chaque confession ", disait-elle souvent, " devrait être faite comme la dernière. " Elle n'était pas sans appliquer ce principe à toutes les actions importantes de sa vie. Il est à présumer que, pendant ces jours de grâces, regardant, du haut d'un demi-siècle, la route parcourue, elle dut, mieux que jamais, bien voir et bien juger les démarches du passé, bien prévoir et bien déterminer par quel chemin plus direct, elle irait vers Jésus et Marie.

La retraite se termine, le 14 juillet, par une belle cérémonie de vêture. Ce jour-là et le lendemain, mère Marie-Olivier visite les malades dans les infirmeries ; elle s'entretient avec mère Véronique du Crucifix, soeur Marie-Elizabeth et d'autres anciennes religieuses : elle lit les bonnes lettres qui lui arrivent de loin et de près. Celle du R. P. Th. Caisse, s. j., directeur d'une retraite de trente jours au couvent de Mont-Royal, est aussi originale que sincère et consolante.

" Ma révérende mère, que d'événements : guerres, alliances, révolutions, inventions, etc., ont, depuis 1853, changé la face du monde politique, industriel, commercial ! Hé bien ! tout cela a été moins intéressant aux yeux de Dieu, et, si j'ose dire, laissera moins de traces dans son souvenir, que l'histoire de cette jeune fille qui, il y a cinquante ans, tourna le dos au monde pour s'attacher à Jésus. Ce qu'au cours de ce demi-siècle elle a fait et souffert pour son céleste Epoux ; les joies, les craintes, les espoirs qui ont agité son

âme; les épines qui l'ont meurtrie, les roses même qu'elle s'est refusée à cueillir: tout est enregistré dans les annales éternelles. Quel trésor! et c'est l'amour du divin Coeur qui en a la garde!

" Puissiez-vous, ma révérende mère, accumuler de nouvelles richesses pendant de longs jours encore, jusqu'au moment où retentira à vos oreilles la douce parole: Viens, bonne et fidèle servante, entre dans la joie de ton Seigneur... "

* * *

C'est le 16 juillet, qu'eut lieu, à la maison-mère, la grande célébration des noces d'or de mère Marie-Olivier et de soeur Marie de la Conception. L'annaliste d'Hochelaga raconte si bien les événements de cette journée que, en lisant son récit, résumé en certains endroits, et, dégagé de ce qui concerne la compagne de profession de notre héroïne, le lecteur pourra se croire, lui aussi, de la fête.

" Les témoins de notre belle fête du 16 juillet sont unanimes à déclarer que ce fut un des beaux jours de notre communauté: il semble que toutes les circonstances aient concouru à le rendre joyeux et solennel. Il devait en être ainsi, puisqu'il s'agissait d'offrir à notre vénérée mère Marie-Olivier un hommage quelque peu proportionné à son mérite personnel ainsi qu'à l'action considérable que la divine Providence lui a donné d'accomplir pour le bien de notre cher institut... Les ombres à ce tableau furent l'absence de soeur Saint-Isidore, de la Congrégation de Notre-Dame, retenue à Berthierville par la maladie, et le décès de

M. J.-B. Archambault, dont les funérailles eurent lieu à Saint-Antoine le jour où nous célébrions le jubilé de sa bien-aimée tante. Heureusement, pour les enfants de Dieu, il y a moins de contrastes que d'analogies entre la mort et le jubilé: la mort n'est-elle pas le commencement du jubilé éternel?

"Monseigneur l'archevêque a présidé la cérémonie... et a commenté ce mot de Marie-Madeleine: *Rabboni!* ô mon Maître!

"Ce sont là, mes chères soeurs," dit-il, "les paroles qui montent à vos lèvres, ce matin, au souvenir des grandes et continuelles bontés de Dieu à votre égard. Il y a cinquante ans, jeunes novices, vous vous êtes approchées de son autel et vous l'avez choisi pour votre maître. Avez-vous eu sujet de regretter votre choix? Alors, sans l'expérience des années, ignorant les peines qui pouvaient vous attendre, vous vous êtes écriées dans votre désir de vous consacrer à lui: *Rabboni!* ô mon Maître! Mais aujourd'hui, avec combien plus de conviction et de force répétez-vous ce mot de l'amante du Sauveur. Après cinquante ans de renoncement et de dévouement, après cinquante ans de vie paisible, loin du bruit et des iniquités du monde, entourées des vertueux exemples de vos compagnes, de la sollicitude de vos supérieures, vous jouissez d'une verte et vigoureuse vieillesse. Combien peu parmi les grands du monde peuvent se glorifier d'un tel bonheur! Oui, le maître que vous avez choisi est bon, et aujourd'hui vos âmes s'élèvent vers lui par un hymne de joie et de reconnaissance, hymne qui est répété par votre communauté entière, par votre archevêque et par tous ceux que vous avez aidés dans leur ascension vers une vie plus parfaite...

" Vous, mère Marie-Olivier, qui avez longtemps gouverné la congrégation, et l'Est et l'Ouest, et le Nord et le Sud, et la maison-mère rendent témoignage de vos travaux pour le bien général de l'institut. Beaucoup de vos soeurs, maintenant au ciel, s'inclinent aujourd'hui pour vous remercier de la noble part qui vous revient dans l'oeuvre de leur salut. Par vos sages règlements, vous avez fait respecter les constitutions, vous en avez assuré la pratique au point qu'elles ont mérité la plus haute approbation dont elles pouvaient être revêtues sur la terre. Regardant en arrière, vous pouvez dire avec Marie : " Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, que son saint nom soit béni ! "

" ...Qu'il daigne, mes chères soeurs, vous couvrir de sa protection et vous rendre de plus en plus heureuses à son service ! "

Pour recevoir la rénovation des voeux de nos jubilaires, Mgr Bruchési avait à sa droite le R. P. Louis Archambault, o. p., et, à sa gauche, le R. P. E. Durocher, s. j., l'un et l'autre cousins de mère Marie-Olivier.

" A l'heure du dîner, Monseigneur, comme un bon père qui ne veut rien refuser à ses enfants, se laissa conduire au réfectoire de la communauté. Il prit la carte du menu qu'il remarqua être de couleur olive et en fit la lecture à haute voix, comme pour aiguillonner notre appétit. Afin que les réjouissances profitassent à notre âme, il bénit solennellement les tables, puis s'en alla présider le dîner des prêtres. En même temps, les parents des héroïnes du jour étaient conviés dans une autre pièce pour y prendre leur repas.

M. le chanoine Adam, supérieur ecclésiastique, donna la bénédiction du très saint Sacrement.

La séance du soir eut lieu dans la salle de musique du pensionnat. Dans un dialogue divisé en trois parties, on fit connaître les principaux événements de la vie des jubilaires.

Une religieuse parle du baptême de Marie-Monique Archambault, et une autre de celui de Thaïs-Eulalie Senécal...

L'une décrit Saint-Antoine " baigné par le Richelieu, riante, féconde et paisible campagne, dont le sol parfaitement uni est carrelé de champs fertiles... L'autre voix chante Longueuil et ses vieux titres de noblesse...

" Marie, la reine des anges, Monique, le modèle des mères, " remarque la première, " sont préposées par la sainte Eglise à la garde de celle que la religion appellera plus tard du nom de mère Marie-Olivier. Cette bonne mère a-t-elle été, comme Marie, tout à Dieu dans le saint état de la virginité? Comme supérieure, a-t-elle été, ainsi que Monique, mère tendre, compatissante, miséricordieuse? Oui, son grand coeur a battu au contact de toutes nos joies, il s'est attristé, il a souffert sous l'étreinte de toutes nos douleurs. Celles de ses filles dont les faiblesses, les oublis, les écarts ont pu inquiéter, alarmer même sa sollicitude maternelle, ont connu, en même temps que les saintes rigueurs de son zèle, les affectueuses industries de sa charité...

A son tour, l'interlocutrice fait une application analogue des noms de Thaïs et d'Eulalie...

Suivent les gracieux tableaux des premières communiantes, des couvents de Saint-Denis, de Saint-Timothée et de Longueuil, du retour au foyer paternel, de la vocation, de l'entrée en religion.

Le deuxième chant célèbre les cérémonies de vêture et rappelle les touchants souvenirs du noviciat...

Le troisième est le plus important. Il reporte les esprits et les coeurs aux professions religieuses du 24 mai et du 15 août 1853. Il déroule la série des oeuvres accomplies depuis lors par les vénérables jubilaires. Pour mère Marie-Olivier, c'est l'exercice de la charge d'économe à Longueuil, la direction du couvent de Saint-Hilaire, la fondation de Verchères et de l'Académie Sainte-Marie, à Windsor. " En 1872, " poursuit le dialogue, " elle revient à la maison-mère où elle occupe, jusqu'en 1900, les postes les plus éminents. Par une tendre disposition de la divine Providence à son égard, elle obtient, dans tous les genres d'action qu'elle est appelée à exercer, les plus heureux succès. Elle expédie les affaires avec habileté; elle fait en sorte que, dans tous les établissements, les livres de compte, les registres, soient tenus avec méthode et précision, que les archives soient gardées avec soin; elle maintient la pratique des constitutions et des coutumes, interprétant, par ses exemples encore mieux que par ses paroles, la pauvreté, l'obéissance aux plus petits points du règlement, la réserve, la régularité; elle préconise l'étude et la favorise de tout son pouvoir. Enfin, elle gagne les âmes par sa grande condescendance et sa tendre sollicitude, si bien que, dans ses vieux jours, le titre de *bonne mère Marie-Olivier* devient un terme presque consacré. "

Sommairement, on rappelle ce que mère Marie-Olivier a fait pour affermir et développer l'oeuvre de mère Marie-Rose :

" Pour sa stabilité, elle a accompli, de concert avec ses dévouées conseillères, les travaux qu'exigeait l'examen des constitutions par les congrégations romaines et les négocia-

tions auprès du Saint-Siège pour en obtenir l'approbation. Elle eut le bonheur de les voir revêtues de ce noble cachet.

" Pour l'extension de l'institut, mère Marie-Olivier, au cours de ses quatorze années de supériorité, a fondé vingt-quatre établissements...

" Depuis 1900, elle gouverne notre province de Longueuil, au grand bénéfice des maisons de sa juridiction et à la grande joie de ses subordonnées.

" Gardons-nous toutefois de croire que notre bonne mère n'a connu, sous le fardeau des lourdes responsabilités et des graves obligations, que joie, douceur et consolation. Oh! non, certes, elle a eu, — c'est le lot de toutes les supérieures, — ses soucis, ses anxiétés, ses peines, ses heures et ses jours d'agonie... Autrement, son action eût été tout humaine, par conséquent passagère: la souffrance met du bon Dieu dans la vie et assure ses bénédictions sur nos oeuvres. "

Un moment solennel de cette séance fut celui où l'on entendit la lecture du testament de M. J.-O. Archambault, curé de Saint-Timothée et insigne bienfaiteur de l'institut. Quand on eût fait l'éloge de cet oncle de mère Marie-Olivier, la très honorée mère Marie du Rosaire se leva: " Mes soeurs, " dit-elle, " je crois accomplir un devoir de reconnaissance au nom de la communauté, par conséquent vous être agréable et ne pas vous déplaire, à vous, ma mère, en instituant, ce soir, la fête de notre insigne bienfaiteur, M. J.-O. Archambault. Avec l'autorisation de Mgr l'archevêque, il est donc réglé qu'à l'avenir, le 9 février, anniversaire de la mort de ce vénéré bienfaiteur, sera consacré à honorer sa mémoire par une communion d'action de grâces et par des réjouissances de famille. "

Pendant que retentissent les applaudissements, une soeur suspend, au bas du portrait de M. le curé Archambault, une couronne, emblême du souvenir reconnaissant.

Le poème se termine par cette exclamation : " Ah ! vénérables jubilaires, tressaillez de joie en ce beau jour ; avec Marie, magnifiez le Seigneur, parce que, regardant l'humilité de ses servantes, il a fait en vous de grandes choses. "

Entre chaque partie, le choeur avait chanté :

Vive Jésus ! Vive Marie !
Répète notre âme attendrie...

Maintenant, les pianos, les violons, les guitares et les mandolines se mettent d'accord, et, seulement à la manière dont ils vibrent, on sent qu'ils vont faire éclater la joie. L'orchestre joue une mélodie de Théodore Botrel, ce gracieux poète de Bretagne dont mère Marie-Olivier a tant aimé les chansons. Pour réjouir cette bonne mère, soeur Marie-Justina a composé sur l'air de " Basse-Bretonne " des paroles qui célèbrent les anciens jours de la communauté. C'est aux jeunes religieuses qu'elles s'adressent :

LES VIEUX JOURS.

Ecoutez, jeunes savantes
De loin ou de Montréal,
Vous dont les ailes mouvantes
S'agitent vers l'idéal.
Suspendez, il faut m'en croire,
Suspendez vos maints détours.

Refrain : Des vieux ans tout pleins de gloire,
Des vieux ans vivez toujours.

Ecoutez ce que la brise
Vous souffle du vieux Longueuil,
Quelque chose qu'elle dise,
Ah ! faites-lui bon accueil,
Elle rappelle l'histoire
De ces antiques séjours.

Dans l'auditoire plusieurs voix s'unissent à la chorale, pour répéter le refrain :

Refrain : Des vieux ans tout pleins de gloire,
Des vieux ans vivez toujours.

Regardez de vos aïeules
L'austère et pauvre logis,
Soyez leurs dignes filleules,
Révérant le temps jadis.
Comme elles à l'oratoire,
Portez vos fardeaux trop lourds.

Refrain : Des vieux ans tout pleins de gloire,
Des vieux ans vivez toujours.

S'il faut d'une main avare
A nos mères verser l'eau,
Si le pain se fait plus rare,
Les coeurs s'élèvent en haut.
Puis, quittant le réfectoire,
On met la citrouille au four [47].

Refrain : Des vieux ans tout pleins de gloire,
Des vieux ans vivez toujours.

La grande sollicitude
De nos mères d'autrefois,
C'est d'exceller en l'étude
Du beau livre de la croix.
Tout le reste est accessoire
Et les programmes sont courts.

Refrain : Des vieux ans tout pleins de gloire,
Des vieux ans vivez toujours.

---

[47] Aux anciens jours, la citrouille apparaissait fréquemment sur la table.

Néanmoins, à leur école,
On apprend à qui mieux mieux !
Sur la jeunesse frivole,
Leurs succès sont merveilleux.
Ah ! célébrons leur mémoire,
Et finissons nos discours.

Le choeur a grandi pour répéter :

Refrain : Des vieux ans tout pleins de gloire,
Des vieux ans vivez toujours.

Sachez bien comme vos mères
Du devoir la gravité,
Et les ans seront prospères
Pour votre communauté.
Au bonheur vous pourrez boire
Rien n'en troublera le cours.

C'est toute l'assemblée qui chante avec entrain :

Refrain : Des vieux jours tout pleins de gloire,
Des vieux jours vivez toujours.

Encore un chant qui enrichira le répertoire de mère Marie-Olivier et qu'elle aimera à faire répéter dans sa dernière visite officielle. Elle-même se plaira quelquefois à fredonner :

Des vieux jours tout pleins de gloire,
Des vieux jours vivez toujours.

Le dernier article du programme fut une adresse présentée aux jubilaires par une ancienne religieuse, soeur Marie de l'Annonciation.

Mère Marie-Olivier tendit la main pour recevoir le manuscrit de cette adresse, échangea quelques paroles avec mère Marie du Rosaire et se leva lentement, pendant que

toutes les mains battaient de joie. A la faveur d'un silence absolu, d'une attention que rien ne vint contrarier, toutes les soeurs, même les postulantes qui occupaient le fond de la salle, purent entendre parfaitement la réponse de mère Marie-Olivier.

" Mes bien chères mères et soeurs,

" Le bon Dieu m'a fait un bien beau jour en me donnant de célébrer le cinquantième anniversaire de ma profession religieuse; et je vois, depuis ce matin, que vous vous êtes mises de concert avec lui afin qu'il n'y manquât aucune des joies, aucune des consolations que peuvent offrir les coeurs les plus affectueux et les plus délicats. J'en suis émue jusqu'au fond de l'âme, et je vous prie de recevoir l'expression de ma plus vive gratitude.

" On appelle cette fête: des *Noces d'or*. Je ne veux pas contester ce nom que l'usage a consacré, mais le jour d'il y a cinquante ans que vous venez de me rappeler avec tant de charme, était bien lui aussi véritablement le jour des *Noces d'or*, puisqu'il m'unissait pour toujours au Roi du ciel et de la terre. Aussi, au souvenir de cette faveur ineffable et de tant d'autres qui l'ont suivie, pendant un demi-siècle, empruntant les paroles du prophète-royal, je dis dans les sentiments de la plus profonde reconnaissance: " Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblée? "

" Comme ce saint roi, j'étais perdue dans la foule et j'en ai été tirée pour être placée parmi les vierges de cette bénie communauté. Depuis lors, de 1853 à 1903, j'ai vu à l'oeuvre nos mères et nos soeurs; j'ai admiré l'amour et

le dévouement dont nos chères anciennes entouraient, au bon et vieux Longueuil, notre institut encore à son berceau; j'ai contemplé leurs vertus héroïques, leur zèle généreux que ne refroidissaient ni les obstacles ni les difficultés. Celles qui ont suivi ont marché sur leurs traces, et voilà comment notre chère congrégation s'est développée graduellement et a atteint la magnifique extension d'aujourd'hui. Donc, que rendrons-nous au Seigneur, vous et moi, pour tous les biens qu'il a répandus avec tant d'abondance sur notre jeune communauté? Mais, en tout cela, nous ne devons nous considérer que comme des servantes inutiles et les humbles instruments des miséricordes de Dieu sur nous. Oui, à Dieu seul, auteur de tout don parfait, honneur et gloire pour tout le bien opéré au milieu de nous. Rendons-lui-en de continuelles actions de grâces.

" A vous, jeunes professes, novices et postulantes, mes sincères remerciements pour la part active que vous avez prise à cette religieuse fête de famille; vos efforts, comme toujours, ont été couronnés d'un plein succès. Je vous remercie de nouveau du fond du coeur. Je vous souhaite d'être, pour nos mères du jour, ce que nos anciennes ont été pour celles qui les ont précédées: un secours généreux et puissant dans l'oeuvre de l'éducation chrétienne et religieuse des enfants. Puissiez-vous voir votre cinquantenaire fêté par les jeunes d'alors, comme le nôtre l'est par vous aujourd'hui. "

S'adressant finalement à mère Marie du Rosaire, mère Marie-Olivier la remercia d'avoir été "l'âme délicate, loyale, reconnaissante, de cette fête célébrée avec tant d'allégresse

et d'enthousiasme ''. En se rendant à la porte de la salle de réception, la gracieuse jubilaire saluait et souriait. ''La journée '', dit-elle, '' a été sans nuage. '' Et plus bas: '' Après les noces d'or, c'est la mort. ''

Le lendemain et les jours suivants, elle put admirer en détail les dons généreux qu'on lui avait offerts. C'étaient des pièces d'or dont bénéficieraient des chapelles ou des églises, des objets destinés au culte: calice, ostensoir, chandeliers, candélabres, porte-missel, burettes, urnes d'albâtre; et une foule d'utiles cadeaux provenant du travail et de l'économie des religieuses.

* * *

A Longueuil, on avait hâte de revoir la bonne mère. Il semblait qu'elle tardait à revenir. Elle-même, un peu déshabituée de la vie intense que, sans trop s'en apercevoir, on mène à la maison-mère, durant les vacances, sentait le besoin d'un véritable repos. Où pouvait-elle le trouver aussi réconfortant que dans son ermitage? Ce lui fut un soulagement de s'éloigner de la ville de Montréal. D'une rive à l'autre du fleuve, quel contraste! Le tranquille village de Longueuil, malgré ses efforts pour se moderniser, garde un cachet d'antiquité, des traits de moeurs patriarchales. Le couvent, surtout l'été, durant l'absence des élèves, est enveloppé de silence et d'un air vraiment monastique. De sa chambre, la mère provinciale n'avait qu'un pas à faire et elle se trouvait dans la demeure du bon Dieu. Voulait-elle prendre un peu d'exercice? elle traversait un corridor, descendait quatre marches, et c'était le jardin, puis le

cimetière. Sur les tombes des fondatrices, les résédas, les pensées et autres fleurs délicates multipliaient leurs couleurs et leurs parfums. Quand la brise passait sur cette floraison, elle enlevait des pétales aux lis et aux roses pour les répandre sur la verdure, variant ainsi le spectacle que mère Marie-Olivier ne se lassait pas d'admirer. Puis, elle considérait d'un oeil de contentement la haie qu'elle avait fait planter pour séparer le jardin des morts de celui des vivants. " Eh bien! je crois ", dit-elle à quelques soeurs, " que ces petits cèdres auront atteint une hauteur convenable pour mon enterrement. "

Ces promenades délassantes, les exercices de piété faits avec les soeurs, la vie commune, tout cela reposait la bonne mère.

Et les nuits, comme elles étaient calmes! Il n'était pas tard, à Longueuil, quand mère Marie-Olivier pouvait redire après le barde breton:

Tous bruits viennent de se taire;
On dirait que tout sur terre
Est mort.
Les humains comme les choses,
Les oiseaux comme les roses,
Tout s'endort.

* * *

Pendant l'avant-dernière semaine de juillet, elle avait écrit plusieurs lettres de remerciements, dont une à Mgr Emard, alors évêque de Valleyfield:

" Monseigneur,

" Des fêtes jubilaires se composent surtout d'actions de grâces qui montent d'abord vers le ciel d'où viennent tous les dons et tous les biens, et qui s'étendent ensuite, sur la terre, aux personnes qui savent les faire si bonnes et si touchantes. Et Votre Grandeur sait que je mets, au premier rang des choses précieuses reçues ce jour-là, les meilleures bénédictions et les félicitations qu'Elle a bien voulu m'envoyer, ainsi que les cadeaux apportés, spécialement pour cette circonstance, de Rome et de Paray-le-Monial. Tout cela m'est bien précieux, veuillez le croire, et j'en garderai religieusement le souvenir... [48]. "

Pour être certaine de faire parvenir à toutes les soeurs l'expression de sa gratitude, elle leur adressa la circulaire suivante :

" Au lendemain des fêtes jubilaires que le grand coeur de notre mère générale et votre piété filiale ont faites si solennelles et si touchantes, il m'est bien doux de vous dire un affectueux et sincère merci. Bien que je connaisse depuis longtemps, mes chères soeurs, la noblesse et la délicatesse de vos sentiments, votre profond respect pour l'autorité, je dois vous dire que j'ai été vraiment surprise de tout ce que vous avez fait pour mes noces d'or, et j'ajouterai que j'en ai été encore plus émue.

" Il est dit quelque part : La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. Dans la circonstance, je ne sais lequel valait mieux. Certes, ce qu'on a donné n'était pas à dédai-

---

48 Longueuil, le 20 juillet 1903. D'après les chroniques, mère Marie-Olivier, était à Hochelaga.

gner, et la façon était inspirée par le coeur. Ce jour-là, j'ai reçu le centuple, et du bon Dieu et de mes soeurs... ''[49].

* * *

Mère Marie-Olivier employa une partie du mois d'août au règlement des affaires de sa province. Le 27 août, ce travail étant fini, soeur Marie-Basilisse, supérieure locale, se rendit à la maison-mère et remit les feuilles de comptes rendus à l'économe générale. Ce jour-là, la mère provinciale écrivit à soeur Marie-Lucille, employée à l'économat, de vouloir bien noter les observations faites au sujet de la province de Longueuil et de les lui transmettre avant le mois d'octobre, époque où elle commencerait ses visites.

'' Vous voudrez bien, '' lui explique-t-elle, '' quand vous aurez inscrit le contenu des feuilles de comptes au cahier des '' Tableaux synoptiques '', me faire une copie de ces feuilles pour que je les insère au cahier de ma province.

'' Vous comprenez, n'est-ce pas? L'intelligence des affaires, je le sais, ne vous fait pas défaut... et combien d'autres lumières ne recevez-vous pas!...

'' Mgr Emard m'a envoyé le beau portrait de Léon XIII, je le ferai bientôt encadrer. ''

'' Je me permets '', avait écrit l'évêque de Valleyfield à mère Marie-Olivier, '' de vous adresser un très bon portrait de N. T. S. Père le pape Léon XIII...

'' Aux pieds du Saint-Père, j'ai eu une pensée très spéciale à votre intention, comme l'avait désiré soeur Marie-

---

[49] Longueuil, le 21 juillet 1903.

Lucille; puis, ici même... je me suis employé de mon mieux à prier avec vous et pour vous, joignant mes actions de grâces aux vôtres pour les faveurs sans nombre dont, durant cinquante ans d'une vie d'immolation religieuse, Notre-Seigneur s'est plu à vous combler au sein de votre chère communauté [50]. "

III

Avant de quitter Hochelaga, mère Marie-Olivier avait offert des dons généreux à la supérieure générale et à la supérieure locale. A Longueuil, elle fit faire des prie-Dieu pour la chapelle, enrichit le vestiaire d'un ornement de velours rouge brodé d'or, donna, pour l'autel, un ostensoir et plusieurs des cadeaux reçus à l'occasion de son jubilé. Elle en réserva un pour chacune des maisons de sa province. " La vue de ces objets ", disait-elle, " rappellera le souvenir de ma pauvre âme et on priera pour lui obtenir une place dans le ciel. "

" Le ciel était devenu sa pensée habituelle, l'aspiration la plus fréquente de son âme [51]. "

Ce témoignage est fourni par des soeurs qui eurent alors des relations intimes avec la bonne mère. Elles furent non seulement témoins de ses actes extérieurs, édifiants pour tout le monde; mais telle était la belle simplicité de cette religieuse que son entourage pouvait facilement pénétrer

---

50 Lettre du 2 août 1903.

51 Notes collectives des soeurs de Longueuil, 1905-06, rédigées par soeur François de Borgia.

les motifs mêmes qui la faisaient agir. Et c'est pour avoir vu de près le détachement, la piété, l'humilité, la mansuétude, l'esprit pacifique de mère Marie-Olivier, son amour tendre pour Dieu et les saints, que certaines âmes l'ont admirée et aimée au point de la choisir pour idéal, de lui attribuer leurs progrès spirituels et de recourir aujourd'hui à son intercession.

" Ses paroles ", écrit une de ses cousines[52], " prouvaient bien que ses pensées étaient dans le ciel ; aucune ne lui était plus ordinaire que celle-ci : " J'espère que le bon Dieu va me donner son saint paradis. " — " Lorsque mère Marie-Olivier était provinciale, " écrit à son tour soeur Marie-Lucille, " j'eus le bonheur de passer, chaque année, quelques jours à Longueuil, en sa compagnie. Tout en me reposant, je lui rendais quelques services, écrivant pour elle, et " mettant ses petites affaires à l'ordre ", comme elle disait. Je lui faisais sa lecture spirituelle qui n'était pas limitée au quart d'heure ni même à la demi-heure ; elle m'arrêtait de temps à autre pour commenter ce que je lisais ou pour me faire recommencer un passage qui lui paraissait plus admirable, plus réconfortant, plus substantiel. Connaître Dieu davantage pour le mieux aimer, le mieux servir et lui gagner plus d'âmes par ses prières et ses exemples, telle était la noble ambition de mère Marie-Olivier. Mon séjour auprès d'elle me valait une bonne retraite. Je la quittais plus éclairée et plus courageuse, fortifiée corps et âme. "

* * *

52 Soeur François de Borgia.

En ces premiers jours de septembre 1903, la mère provinciale préparait sa visite officielle: les instructions à donner dans les diverses maisons, selon les besoins indiqués par les comptes rendus des supérieures, les lectures spirituelles à faire sur les voeux et les vertus religieuses. Elle avait beaucoup lu les meilleurs livres et recueilli des notes pratiques, dont elle se servait dans ses avis généraux et particuliers [53].

Après l'Ecriture sainte et l'Imitation de Jésus-Christ, ses préférences allaient aux oeuvres de saint François de Sales, de sainte Thérèse, de saint Ignace. Elle avait glané dans les Vies de saint François d'Assise, de Mme de Chantal, de Marie de l'Incarnation, de Marguerite Bourgeois. Elle suivait dans les revues religieuses, qu'elle faisait lire au réfectoire, l'action de l'Eglise sur la société, et croyait que " ce qui sanctifie l'homme tient évidemment le premier rang dans la littérature de tous les peuples. Les plus beaux livres sont les plus saints — c'est Lamartine qui parle — et les plus saints sont les plus beaux. Le sujet élève le génie; l'homme devient divin en parlant de la divinité ".

Mère Marie-Olivier aimait par-dessus tout la lecture du Saint Evangile. " Quelle force ", disait-elle, " dans les sermons pétris d'Evangile! " Au cours d'une séance littéraire, une jeune fille, au visage noble, à l'oeil pur, à la voix douce, vint dire le commencement de l'Evangile selon saint Jean. Immédiatement après, la supérieure fit man-

---

53 Elle avait un précieux cahier de notes tirées de ses lectures. Il n'a pas été retrouvé.

der la soeur qui avait exercé les élèves et lui marqua sa satisfaction en répétant avec enthousiasme: " Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu... " On savait qu'elle se plaisait, dans la visite des classes, à entendre réciter avec perfection des passages du Nouveau-Testament.

* * *

Pendant que, dans le silence, la prière et le recueillement, elle préparait sa quatrième tournée comme provinciale, il s'opéra, dans sa constitution un changement notable. Etait-ce le résultat d'une fatigue mentale, d'une vie trop sédentaire? Mère Marie-Olivier, qui a pu faire jusqu'à présent ses délices de la vie commune, se voit obligée d'accepter des adoucissements pour la nourriture; car il y a trouble, désarroi dans les voies digestives. On l'oblige à voir le médecin. Il la condamne au régime et au repos. Comme elle assure que ses exercices spirituels ne la fatiguent nullement, elle est autorisée à n'en rien retrancher.

Le 14 septembre, mère Marie du Rosaire et mère Marie-Delphine [54] visitèrent la chère malade et lui firent part de leur inquiétude relativement à la santé de mère Véronique du Crucifix. Vivement émue, mère Marie-Olivier, les yeux pleins de larmes, répétait avec tendresse: " Bonne mère Véronique! " Non seulement elle reçut régulièrement le bulletin de santé de la vénérée malade, mais soeur Marie-Lucille, sa correspondante, y joignait d'édifiantes paroles

[54] Alors dépositaire générale.

recueillies de la bouche de la pieuse mourante. Le 25 septembre, elle annonça que mère Véronique du Crucifix avait reçu le sacrement de l'extrême-onction avec " humilité, ferveur et tendre piété ".

* * *

Mère Marie-Olivier passa la journée du 6 octobre en la compagnie de mère Marie-Elisabeth, venue d'Hochelaga. Cette dernière, grande et délicate, avait toujours eu une santé débile, une apparence frêle; mais, en ce jour, elle parut d'une pâleur extrême à son amie. Celle-ci, de son côté, étonna la provinciale d'Ontario par l'altération de ses traits. Egalement prudentes et discrètes, toutes deux surent ne pas trahir leur surprise. L'organisme, en dépérissant, ne diminuait pas la force morale de ces nobles âmes. Mère Marie-Elizabeth ne cachait pas qu'un attrait indéfinissable l'attachait à la maison-mère, la sollicitait d'y demeurer; mais elle retournerait quand même à Windsor, parce que mère Marie du Rosaire le désirait. Et mère Marie-Olivier ne songeait également qu'à remplir, coûte que coûte, les obligations de sa charge. Les deux bonnes amies eurent d'intimes entretiens dont elles sortirent les yeux rougis. Pour elles n'était-ce pas la rencontre sur le chemin du calvaire? Dans quelques jours, elles se retrouveront au pied de la croix du cimetière, tout près d'une tombe chérie. Cette fois, elles se diront un adieu qui sera le dernier.

* * *

Mère Véronique du Crucifix achevait saintement son pèlerinage de quatre-vingt-trois ans. Depuis plusieurs jours, les messages que recevait mère Marie-Olivier la préparaient à la fatale nouvelle. C'est le 10 octobre avant-midi qu'on lui annonça comment " la vénérable mère, douce à la mort comme à la vie, s'était éteinte, ainsi qu'une lampe qui n'a plus d'huile, ce matin-là, à deux heures et demie... ".

Prier quand même pour le repos de cette chère âme, qu'elle croyait au ciel, fut un soulagement pour mère Marie-Olivier. Aux heures de récréation, elle entretenait ses soeurs de la vie édifiante de celle qui, durant cinquante-huit années de religion, avait donné l'exemple d'un noble attachement à l'esprit de la fondatrice, d'une fidélité constante à l'observance des constitutions. " Elle a su ", dit-elle, " regarder la souffrance et l'humiliation avec des yeux habitués à contempler Jésus crucifié; aussi n'est-il pas étonnant que, sur son lit de mort, elle ait trouvé du soulagement à ses douleurs en étreignant, avec son livre de règle, sa croix tant aimée, précieux legs de mère Marie-Rose. "

Le 13 octobre, de la chapelle de Longueuil, mère Marie-Olivier suivit en esprit la cérémonie funèbre qui se déployait à Hochelaga. Lorsque le glas lugubre annonça l'arrivée du corbillard au couvent de Longueuil, elle alla au-devant de la dépouille mortelle. C'était donc là tout ce qui restait de celle qui, un jour, à cette même porte, l'avait accueillie comme aspirante à la vie religieuse! La première, elle s'approcha de la tombe dont on venait d'enlever le couvercle; elle regarda une dernière fois les traits vénérés de la chère morte. Quand on eut jeté sur le cercueil le drap mortuaire, elle en porta un des coins. Elle accompagna

ainsi le cadavre jusqu'à la chapelle, où on chanta le *Libera*, et jusqu'au cimetière. Elle regarda descendre dans la terre le corps de celle qui avait été pour elle une seconde mère. Elle demeura près de la fosse jusqu'à ce qu'elle fût entièrement remplie, considérant à quelques pas l'endroit où la mort la coucherait à son tour. C'est ainsi qu'elle se fortifiait contre les terreurs de l'âge avancé et qu'elle se préparait au dernier acte de sa vie.

* * *

Ce qui affectait mère Marie-Olivier plus que la mort, c'était le péché, c'étaient les épreuves de l'Eglise, c'était la conduite du gouvernement français envers les religieux et les religieuses. Le R. P. Gavary, o. m. i., lui ayant fait visite, le 20 octobre, lui parla de la dispersion des soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie de Marseille, arrivée le 31 du mois d'août 1903. " Elles sont de la famille, " dit-elle, visiblement émue; " nous les aimons, ces chères soeurs, et mère Marie du Rosaire leur ouvre toutes grandes les portes de notre communauté, mais, quitter leur patrie!" Le révérend Père fit remarquer qu'à la demande de leur évêque, ces bonnes religieuses n'abandonneraient pas leur pays malheureux. Par petits groupes, et sous l'habit séculier, elles continueraient d'instruire les enfants et de répandre, autant qu'elles le pourraient, le véritable esprit chrétien [55]. " Que c'est beau! Que c'est noble! " reprit la

[55] En 1911, une d'entre elles, Mlle Claire Roubaud, ayant demandé son entrée dans notre communauté, reçut une réponse favorable, arriva le 19 octobre 1911 à la maison-mère, y fit son noviciat et conserva le nom de soeur Marie de Sainte-Marthe qu'elle avait porté dans sa congrégation. Elle est professe depuis le 5 du mois d'août 1913.

bonne mère, les yeux remplis de larmes. " Leurs persécuteurs sont plus à plaindre qu'elles, car " tout contribue au bien de celui qui aime Dieu. " Elles sauront profiter de leurs épreuves, mais les impies! les pécheurs! combien il faut prier pour eux! "

Le R. P. Gavary fut très heureux de la réception que lui avait faite la mère provinciale. Elle s'était plu à entretenir ce frère de Mgr Allard des commencements de la congrégation, dans les lieux mêmes où elle a pris naissance et où sont conservés religieusement tant de souvenirs des premiers jours [56].

* * *

Au culte des fondateurs et des fondatrices de la communauté, mère Marie-Olivier joignait celui des ancêtres de sa famille. En ce temps là, elle lisait la " Généalogie de la famille Archambault (1620-1890), par M. le chanoine Archambault, ancien curé de Saint-Hugues. " — " Je suis actuellement fort intéressée ", écrit-elle à Mme A. Archambault, " à faire la lecture de l'historique de notre famille que vous avez eu l'obligeance de me faire parvenir. Croyez que je vous suis sincèrement reconnaissante. Veuillez agréer, en souvenir de mes noces d'or, une image de la Vierge Immaculée. Puisse notre bonne mère du ciel vous protéger tous les jours de votre vie!... "

Cette lettre du 20 octobre n'est pas autographe; c'est la dernière qu'ait reçue sa famille. Les pieux cadeaux qui l'accompagnaient : images, scapulaires, statuettes, *Agnus*

---

[56] Chroniques de Longueuil.

Dei, témoignent, à la fois, de l'esprit de pauvreté et de la reconnaissance de celle qui, en bien des occasions, avait bénéficié de la générosité de ses parents. Les nombreuses pièces d'or qu'elle en avait reçues au cinquantenaire de sa profession allaient contribuer, en se transformant, à l'ornementation de la maison de Dieu. C'était la maison paternelle qu'elle trouvait partout, et où elle évoquait quotidiennement le souvenir des siens.

* * *

Le 27 octobre, mère Marie-Olivier quitte Longueuil pour commencer, à Verchères, sa dernière visite officielle qu'elle accomplira péniblement. A part les couvents de Waterloo et de Disraéli, elle parcourra toutes les autres stations. Pendant ce véritable chemin de la croix, elle souffrira dans son corps et dans son âme. Comme Jésus condamné à mort, elle portera son fardeau courageusement. Si elle tombe, elle se relèvera, avec l'aide de bons cyrénéens. Sur sa route, elle rencontrera les regards sympathiques de la mère de Dieu; elle trouvera la compatissante Véronique et des âmes qu'elle consolera. Dépouillée depuis longtemps de tous les biens de la terre, même de beaucoup d'affections légitimes, elle devra détacher encore son coeur et son esprit de désirs et d'aspirations même nobles et généreuses, et finalement n'avoir plus de volonté que pour se laisser clouer sur un lit de douleur et y mourir.

* * *

Pendant qu'elle est à Verchères, elle apprend la mort d'un de ses amis du bon vieux temps, M. le G. V. Bayard [57], du diocèse de London. " Comme il va bien chanter les louanges de Dieu ! " dit-elle, retrouvant dans sa mémoire l'écho de cette voix qu'elle avait entendue, une dernière fois, aux noces d'or de mère Marie-Elizabeth.

Les soeurs de Verchères constatent avec peine un changement dans la santé de mère Marie-Olivier. Son appétit a diminué, et elle doit user de remèdes pour digérer les aliments les plus ordinaires, même " le bon pain qui a pourtant l'air si inoffensif ".

Dans sa visite des classes, elle pria la maîtresse ou la supérieure d'interroger les élèves, réservant ses forces pour présider les conférences spirituelles des religieuses, les voir en particulier, se rendre compte de la bonne administration du cher couvent dont elle fut la fondatrice.

L'annaliste note : " La santé de mère provinciale laisse beaucoup à désirer... D'une bonté compatissante, la bonne mère sait gagner les coeurs et les diriger vers Dieu... ".

* * *

A Longueuil, où mère Marie-Olivier est de retour depuis le 6 novembre, on veut la retenir. On l'engage à s'y reposer encore quelques jours. Mais elle croit, avec le curé d'Ars, qu' " il faut travailler en ce monde... qu'on aura bien le temps de se reposer durant toute l'éternité ".

* * *

57 Le 21 octobre 1903.

Du 8 au 14 novembre, elle fit sa visite au couvent de Saint-Lambert, où il n'y avait alors que cinq soeurs et aucune pensionnaire, de sorte que le départ des externes laissait dans une parfaite solitude le personnel de cette maison. C'était à l'époque des froides et calmes soirées d'automne. Dans une pièce discrètement éclairée par une lampe à pétrole, autour d'un poêle, la bonne mère et les soeurs se plaisaient à converser. On se contentait parfois de la lueur que projetait la flamme à travers les feuilles de mica. Plus rien de semblable ne se voyait ailleurs; car, partout, les calorifères, le gaz ou l'électricité avaient chassé les usages du bon vieux temps. Et plus mère Marie-Olivier avançait en âge, plus elle aimait à retrouver les choses d'autrefois: choses de la famille, de la communauté, de la patrie, de l'Eglise. Il y en avait au fond de sa mémoire de ces événements accumulés depuis plus d'un demi-siècle! L'ombre mystérieuse et le silence convenaient à ces reflets du passé évoqué par la vénérable mère. Anciennes et jeunes religieuses goûtaient ces entretiens qui mettaient une trêve aux obscurs labeurs de la vie quotidienne, ces réunions de chaque soir où, facilement, le sérieux faisait place à la gaieté, et les graves questions, à d'intimes confidences. Elles auraient souhaité les prolonger jusque dans la nuit. Mais mère Marie-Olivier, sauf de rares exceptions, ne changeait rien au règlement ordinaire. A cette époque, les journées devenant trop longues pour ses forces décroissantes, elle aimait mieux les abréger par la fin; car elle tenait fort au lever matinal qui lui permettait de faire, avec les autres soeurs, la prière et la méditation. A Saint-Lambert, la chapelle était petite, mais le bon Dieu des grandes cathé-

drales y demeurait. On y jouissait des bienfaits de la sainte messe, de l'Eucharistie, et de la bénédiction du très saint Sacrement aux jours de fêtes.

Pendant la visite de mère Marie-Olivier, M. le curé Rabeau, selon son habitude, fit une classe de catéchisme aux élèves. " Combien je fus édifiée ", écrit une soeur d'alors [58], " de voir mère provinciale écouter attentivement les explications données à nos enfants de l'école! " La pieuse mère, toujours avide d'entendre la parole du prêtre, n'aurait pas voulu laisser passer une telle grâce sans en faire son profit. " Le petit catéchisme ", disait-elle, " est un résumé de théologie qu'on n'approfondira jamais assez. Imitons Mgr Bourget, qui, dans ses dernières années, méditait encore ce livre précieux. "

Mère Marie-Olivier, avec sa grâce ordinaire, avait été heureuse de recevoir les bons amis des soeurs de Saint-Lambert. A leurs généreux bienfaiteurs, M. et Mme Mercille, elle fit une visite d'adieux, témoignant sa vive reconnaissance, promettant un *memento* dans ses prières. Aux soeurs, qui lui disaient de confiants " au revoir ", elle répondait en ajoutant la condition: " si le bon Dieu me prête vie ".

Soeur Marie de l'Espérance accompagna, en voiture, la mère provinciale, de Saint-Lambert à Longueuil. La route entre ces deux villages, si jolie en été, l'était moins en ce mois de novembre, mois de transition où la neige ne se pose pas. Dans les champs, il n'y a plus rien; dans les jardins, il reste à peine quelques arbustes vivaces; dans les prairies,

---

[58] Soeur Marie des Victoires.

ici et là, des sapins et des cèdres verdoient au milieu de squelettes d'arbres; partout, sur le chemin, on aperçoit des feuilles mortes que le vent chasse vers la rive ou entasse dans les parterres. Elles remplissent l'avenue du couvent, se laissant emporter par la moindre brise, évoquant dans les âmes mélancoliques de tristes pensées. Dans l'esprit méditatif de mère Marie-Olivier passa, sans doute, l'image de ces convois funèbres qui avaient accompagné les dépouilles mortelles de tant de ses amies jusqu'à la porte qu'elle franchit maintenant. Ces souvenirs salutaires, elle ne les repoussait pas, loin de là. Elle aimait à s'entretenir avec l'âme de ses chers morts et ne craignait pas d'éprouver des émotions qui se transformaient si tôt en d'éternelles espérances.

* * *

C'était une joie passagère mais bien réelle pour les soeurs de Longueuil que le séjour de leur bonne mère au milieu d'elles. Et mère Marie-Olivier, dans son cloître s'ouvrant sur la chapelle, se trouvait privilégiée. Elle ne recevait plus les services empressés de soeur Marie-Roseline; elle ne voyait plus le visage réjoui de soeur Marie-Arsène; elle n'attendait plus la visite de mère Véronique du Crucifix. Mais, il y avait autour d'elle d'autres bonnes soeurs, et, de l'autre côté du fleuve, d'autres vénérées mères. Surtout... Dieu lui restait.

De la mi-novembre à la mi-décembre, mère Marie-Olivier fit, à Longueuil, sa visite officielle et la retraite préparatoire à la grande fête de l'Immaculée-Conception.

Ses procédés sont toujours les mêmes ; tout est ordonné, précisé. La fatigue, la faiblesse, la souffrance l'obligent parfois à changer son programme. Elle le fait à regret et en s'excusant sur son *serviteur* qui, en vieillissant, devient capricieux, lourd, et se plaît dans la lenteur. " J'ai maintenant de la peine à le faire marcher lestement ", disait-elle, en faisant quelques pas rapides et quelques gestes dégagés.

C'était la lutte d'une constitution forte contre un mal interne. Sourdement mais sûrement, il allait triompher de son adversaire.

Souvent, la bonne mère, trop fatiguée pour se rendre à la salle de communauté, à l'heure de la récréation, restait dans sa chambre où de fidèles amies allaient lui tenir compagnie.

" Je savais ", dit naïvement et modestement soeur Marie du Sauveur, " que mère Marie-Olivier aimait à me voir : je lui rappelais Hochelaga. Un dimanche de retraite, je passai la veillée avec elle. " Ma bonne soeur, " me dit-elle le lendemain, " votre visite d'hier m'a fait du bien, m'a reposée ; grâce à vous j'ai pu dormir. "

Vers le même temps, une soeur ayant observé que le tablier de la mère provinciale avait une couture transversale à la hauteur du genou, lui en exprima sa surprise. "Ma soeur, " dit la bonne mère, en palpant son vieil ami, " ça ne paraît presque pas ; et, d'ailleurs, j'ai soin de l'enlever lorsque je sors d'ici. "

C'était un besoin et un bonheur pour elle de pratiquer la pauvreté dans le vêtement, et de s'adonner aux mortifications légères quand elle manquait de force pour en faire de plus grandes.

Elle n'avait d'ailleurs jamais négligé les petites vertus ni écarté les occasions de pratiquer la pauvreté. Même étant supérieure générale, elle avait tenu à porter des habits usés, pourvu qu'ils fussent bien raccommodés. Elle racontait que les reprises de sa robe avaient un jour attiré l'attention d'une grande dame. " Permettez-moi ", m'avait dit celle-ci, " d'examiner de près ce travail. Elle admira comment les religieuses préviennent l'usure de leurs vêtements, en les doublant, pour ainsi dire, d'un tissu fait à l'aiguille,régulier, presque imperceptible. Je lui appris que nous avions le soin, chaque année, de refaire nos robes, afin de changer de place les plis et les endroits râpés. Elle fut édifiée et me remercia de lui avoir donné une leçon d'économie dont les pauvres bénéficieraient. "

" La mère Marie-Olivier aimait son vieux linge, " dit soeur Marie du Sauveur : " un jour elle me réprimanda parce que je lui avais enlevé un costume pour le donner à une soeur coadjutrice. Une de ses robes était tellement reprisée lorsqu'elle consentit à la mettre de côté que je dus la remiser parmi les vêtements destinés à l'ensevelissement des mortes. "

Une économe rapporte qu'ayant acheté, pour le réfectoire des soeurs, des salières fermées et un peu jolies, mère Marie-Olivier les lui fit enlever et remplacer par les salières traditionnelles avec couvercle de carton.

La maison de Longueuil lui plaisait en ce que, plus que toute autre, elle conservait les traditions de la pauvreté primitive. Ce qu'elle appréciait encore, c'était d'y trouver en abondance les biens spirituels. Le *triduum* préparatoire à la fête du 8 décembre avait été un vrai régal pour sa

dévotion à Marie. Comme l'année 1904 allait être marquée par le jubilé de la proclamation du dogme de la conception immaculée de Marie, M. le curé Payette eut la pieuse inspiration de rappeler aux soeurs, en une suite de tableaux, les apparitions de la sainte Vierge à Bernadette. Mère Marie-Olivier goûta d'autant plus ces instructions, appliquées à la vie religieuse, qu'elle avait lu et admiré le bel ouvrage d'Henri Lasserre sur cette enfant privilégiée. Tout la ravissait dans cette pastourelle des Pyrénées, âme ingénue, aussi pure, aussi limpide, aussi claire que l'eau de la source miraculeuse. " Faites connaître Bernadette à vos élèves, " recommandait la pieuse mère aux jeunes soeurs; " faites-leur admirer, dans la voyante de Lourdes, la belle vertu de simplicité que la sainte Vierge aime tant. "

* * *

Le 9 décembre, la courageuse mère se mit en route pour Sainte-Martine. La direction de cette maison, fondée en 1896, avait été confiée à une de ses nièces, soeur Paule de Rome. En 1903, celle-ci se trouvait encore au même poste. Recevoir sa vénérée tante, revêtue de l'autorité de supérieure provinciale, fut pour elle une double joie. Que faire pour témoigner son affection à celle qui l'a si bien accueillie dans la congrégation, il y a vingt ans? à celle qui, depuis, lui a manifesté tant d'intérêt et de bienveillance? Son coeur reconnaissant et son esprit religieux lui dictèrent le programme à suivre depuis l'arrivée de la bonne mère jusqu'à son départ. Il fut facile à remplir; car, — à part la séance de réception et les attentions dues à la chère visiteuse, —

il suffit de montrer à celle-ci la maison bien ordonnée, régulière, paisible, telle qu'elle était habituellement.

La mère provinciale remplit toutes ses obligations comme à l'ordinaire. Pour les entretiens spirituels, elle avait choisi, dans ses auteurs préférés, d'intéressants extraits. Elle-même en fit la lecture aux soeurs. Une d'elles, ayant trouvé une citation particulièrement originale et pratique, pria la bonne mère de vouloir bien lui permettre de la copier. " Volontiers ", lui dit celle-ci, indiquant telle page d'un livre intitulé : *Trois retraites, par un religieux des FF. Prêcheurs.* La page admirable fut conservée. En la lisant, on croit entendre le fils de Saint-Dominique dire ce que mère Marie-Olivier a pratiqué relativement aux constitutions. Ce qu'il a écrit, elle l'a vécu. Les nombreux avantages de l'observance exacte des règles, tels qu'il les énumère, elle les a expérimentés. N'est-ce pas son application à suivre toutes les prescriptions de la vie régulière qui ont donné " de la souplesse à sa volonté, de la précision à son esprit, de la force et de la joie à son âme " ? A son âge et malgré ses souffrances, elle portait si bien le joug de la règle, " en le baisant et en le chantant ", que son exemple donnait du courage aux soeurs qu'elle visitait.

Quand elle partit, le 16 décembre, l'annaliste de Sainte-Martine écrivait : " Depuis huit jours, nous avons eu le bonheur de posséder au milieu de nous notre bonne mère Marie-Olivier. Visiter la maison, encourager les élèves, vivre de notre vie pour nous enseigner à la rendre plus utile au prochain, plus parfaite et plus méritoire, c'est à quoi elle consacra son temps et son énergie. "

A la voir agir, les soeurs ne pouvaient deviner combien ses forces diminuaient. La bonne mère n'était pas en quête

de sympathies. Tant qu'elle pourra cacher ses souffrances aux hommes, Dieu seul en sera le témoin. La pensée de la maladie dont elle est atteinte ne la préoccupe pas. C'est un avertissement dont elle profite avec calme, demeurant toujours attachée non seulement à ses devoirs stricts, mais même à ceux qui sont de simple convenance.

* * *

Sachant que Mgr l'archevêque de Montréal doit célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa prêtrise, elle s'empresse, de retour à Longueuil, de lui adresser ses voeux et ses félicitations.

" Lorsqu'on a entendu sonner les cloches d'or de son jubilé, il semble, Monseigneur, que les cloches d'argent d'un autre jubilé aient un son beaucoup plus harmonieux ; est-ce parce que l'écho doit le répéter plus longtemps ? Quoiqu'il en soit, je ne me trompe certainement pas, Monseigneur, en disant que ce beau jour de votre carrière sacerdotale répand la joie et l'allégresse dans votre diocèse, qu'il fait monter vers le ciel bien des cantiques d'actions de grâces et bien des voeux que Votre Grandeur. Je m'unis de toute mon âme à cette grande fête de famille, et de plus, Monseigneur, je me crois autorisée à vous offrir d'une manière plus spéciale mes hommages et mes respectueuses félicitations. Puis-je oublier les bontés et les meilleures bénédictions que j'ai reçues de Votre Grandeur.

" Je demande au bon Dieu de vous combler de ses faveurs les plus précieuses et de vous accorder d'entendre un jour

les cloches d'or, dût le carillon en être moins joyeux que celui d'aujourd'hui.

" Daignez me bénir, Monseigneur, d'une ebénédiction de jubilé encore [59]... "

Ce même jour, relisant des lettres qui attendaient une réponse et se sentant incapable d'écrire elle-même, par l'intermédiaire d'une bonne soeur, elle s'adresse d'abord à soeur Marie de Jésus:

" Que dites-vous de mon long retard à accuser réception de votre bonne et intéressante lettre du 20 octobre?... Rien, sans doute, car on vous a appris que j'ai été malade. Cependant, j'ai pu visiter les maisons de Verchères, de Saint-Lambert, de Longueuil et de Sainte-Martine, et cela en me fortifiant. Pas trop mal, n'est-ce pas? Je me propose d'aller à Beloeil et à Saint-Hilaire après les fêtes.

" J'ai grandement sympathisé avec vous toutes à l'occasion de la mort de soeur Marie-Augustine. Dieu aime votre province et la communauté entière, car les épreuves sont une marque de son amour. Tenons-nous prêtes; comme le dit la sainte Ecriture, nous ne savons ni le jour ni l'heure de sa venue...

" J'emploie une secrétaire parce que mon oeil presbyte ne voit pas clair et que mon myope ne peut suivre la ligne droite... "

Le lendemain, 22 décembre, la même gracieuse secrétaire prêta ses bons yeux et sa belle écriture à sa chère mère provinciale. Cette fois, c'est au profit de soeur Marie-Emilienne.

---

59 Longueuil, 21 décembre 1903.

" Que ma fille d'autrefois est ingénieuse à profiter de tous les événements pour s'entretenir avec son ancienne mère et supérieure! Ah! c'est que le coeur reconnaissant ne connaît ni bornes ni limites; il parcourt en un instant le ciel et la terre pour exprimer à Dieu et à ses représentants ce qu'il leur doit d'amour et de gratitude.

" Vous dites: " Les cloches d'or n'ont pas encore cessé leurs joyeuses vibrations: on les entend même en Californie. " Oui, elles ont été entendues de vous toutes, et vous avez généreusement contribué à embellir la fête par vos gracieux cadeaux. Vous avez ravivé, ma chère soeur, de bien doux souvenirs, en me présentant trois médailles d'or. J'ai été heureuse, à la Sainte-Cécile, de les donner aux élèves les plus méritantes de la classe de chant. Merci de ce nouveau don.

" Vous ne serez pas fâchée d'apprendre que je suis allée faire visite à votre bonne maman; elle se portait bien et fut contente de me voir, non à l'égal de sa chère Valérie, mais dans *les environs.* Elle espère vous voir avant de mourir. Pauvre mère!

" Nous mourrons maintenant en paix, car la réconciliation est faite... "

* * *

La mort! la mort! Elle ne la perd pas de vue. Cependant la nouvelle du décès d'une soeur, d'une amie, a sur son organisme affaibli une pénible répercussion. Ce n'est pas une mort ordinaire qu'elle apprend en cette vigile de Noël. D'Hochelaga, arrive un message annonçant l'arrivée du

corps de mère Marie-Elizabeth. Mère Marie-Olivier s'alarme d'autant plus que sa chère amie, croit-elle, a été la victime d'une mort subite. La supérieure s'entend avec le curé pour qu'un *Libera* soit chanté dans la chapelle des soeurs ; mais le cercueil, n'étant arrivé que par le train du soir, fut immédiatement déposé dans le charnier de l'église. Les religieuses qui accompagnaient le corps de la défunte se rendirent au couvent. En les voyant, mère Marie-Olivier éclata en sanglots. On lui apprit que mère Marie-Elizabeth avait succombé à une attaque de paralysie après quelques jours de maladie et qu'elle avait reçu les derniers sacrements. Alors, joignant les mains : " Quelle grâce ! " dit la pieuse mère. " Je sais quelle était la vivacité de sa foi et je suis certaine qu'elle a bien fait les choses. Dieu soit loué ! " Puis elle remarqua que la fête de Noël était l'anniversaire de la première communion de la chère morte. Mère Marie-Olivier le commémora en faisant la sainte communion et en priant pour le repos de l'âme de sa bonne amie. Ce jour-là, elle en parla plusieurs fois. " Il y avait un vrai plaisir à s'entretenir avec mère Marie-Elizabeth, " dit-elle entre autres choses, " non seulement parce qu'elle exprimait, d'une manière aimable, facile, originale, les nobles pensées de sa belle intelligence, mais à cause de son respect pour la réputation du prochain. " Mère Marie-Olivier fut touchée d'entendre que la provinciale d'Ontario, en quittant la maison-mère, le 21 octobre, en avait palpé les murs en disant : " Je pars par obéissance. " Soumission, foi vive, charité, noblesse ! voilà les beaux aspects de l'âme de mère Marie-Elizabeth qu'aimait à considérer et à faire valoir sa loyale et sincère amie.

* * *

L'année 1904 commença un vendredi. Il y eut par conséquent exposition du très saint Sacrement. Mère Marie-Olivier, qui se tenait, pour ainsi dire, dans l'antichambre de son Seigneur et Maître, passa la majeure partie de la journée en adoration devant Jésus-Hostie. Au dîner, elle demanda si Notre-Seigneur avait de la compagnie. La réponse ayant été affirmative, elle sembla excuser sa question en disant : " Il est tout naturel que je m'inquiète de ce cher voisin : il est si bon ! "

Pendant les vacances du jour de l'an, elle reçut plusieurs visites au parloir et à la communauté. Si elle était faible, ou fatiguée, ou souffrante, rien de cela ne paraissait à l'extérieur. Seule sa démarche était un peu plus lourde et quelque chose dans la voix et le regard trahissait une sensibilité prête à s'émouvoir. Quelques soeurs de la maison, à l'oeil plus pénétrant, observaient qu'une séance un peu longue, une conversation animée, un travail soutenu épuisaient le peu de forces de la bonne mère. Afin de se reposer un peu, elle dut, contrairement à ses prévisions, retarder de deux jours son départ de Longueuil.

* * *

A Montréal, elle rencontra soeur Marie-Bathilde qui l'accompagna jusqu'à Saint-Hilaire. Une tempête de neige venait de s'abattre sur la campagne. Le soleil baissant éclairait discrètement le frais et pâle tableau. Les voyageu-

ses firent, en voiture, un trajet d'un mille, entre la gare et le couvent. Pendant que, sur la molle surface, elles se sentaient doucement glisser, leurs yeux jouissaient d'un spectacle reposant. " Quel beau soir d'hiver ! " répétait mère Marie-Olivier. Tout lui était matière à pensée, à réflexion : l'immensité toute blanche de la terre et du ciel, que coupait la ligne bleue de l'horizon, la lumière diffuse des derniers rayons légèrement colorés, le silence des hommes et des choses interrompu seulement par le son des grelots. Que de bons souvenirs lui revenaient à la mémoire, en traversant le domaine seigneurial des Campbell ! Quelle joie de revoir le vaste manoir, ses élégantes tourelles, le joli bois et les verts sapins portant vigoureusement leur fardeau de neige, le pont solidement jeté sur les bords du ruisseau muet ! Au bas de la côte, une rivière, captive sous la glace, entraîne la pensée et le coeur de mère Marie-Olivier à des endroits aimés. Voilà que sur le bord du Richelieu les maisons se rapprochent. C'est le village, c'est l'église, c'est le couvent tout enneigé manifestant sa joie par ses fenêtres lumineuses. A ce foyer on attend une mère. Quelle chaude réception l'accueille ! Toute réjouie, elle s'empresse, avec la petite communauté qui l'accompagne, d'aller rendre grâces au Seigneur. Le souper est servi. Sur la table il n'y a pas de vin ; mais de regarder une bonne mère, de l'entendre, de lui parler, de la posséder, cela rend heureux, et l'ivresse devient telle qu'il faut la contenir.

Du 14 au 20 janvier, ce fut, pour les soeurs de Saint-Hilaire, une sorte de noces de Cana, une de ces heureuses semaines où les devoirs sérieux, les obligations même pénibles, revêtent un attrait, un charme particulier. N'est-il pas

dû à la présence et à la prière d'une bonne mère, ce changement de l'eau ordinaire en un breuvage réjouissant ? Comme à Sainte-Martine, mère Marie-Olivier suivit en tout la vie régulière. Il ne fut nullement question de sa santé. Si elle n'eût été obligée de solliciter le secours d'une main étrangère pour verser des gouttes médecinales dans ses yeux malades, on n'aurait rien remarqué d'anormal en sa personne, pas même dans son regard. Comme toujours, sur un fond invariable de bonté, de paix, d'affection sincère, se miraient clairement les sentiments les plus cachés de son âme.

De Saint-Hilaire à Beloeil, il n'y a que la rivière à traverser. Et quelle rivière ! Malgré son air glacial, elle n'inspire que la confiance à mère Marie-Olivier. Au couvent où la provinciale arrive, elle trouve, comme dans celui qu'elle vient de quitter, huit religieuses. Ces petites familles, comme elles sont reposantes ! Comme elles conviennent à une bonne mère de soixante-quatorze ans qui s'habitue, dans son ermitage de Longueuil, à vivre solitairement !

Au pied du tabernacle, elle sollicite une bénédiction et se met à l'oeuvre. Toutes les portes, tous les tiroirs, tous les registres s'ouvrent devant son oeil observateur, et, avec son approbation, se ferment. A son passage s'ouvrent aussi les coeurs, non seulement des religieuses mais encore des élèves. Quelques-unes de ces dernières veulent lui parler. Plusieurs sont heureuses de posséder un souvenir de cette vénérable religieuse : c'est un objet pieux qu'elle leur a donné, c'est un beau prix décerné, à la grande distribution, au nom de la mère provinciale. Comme on travaille pour cette récompense qui, depuis 1900, n'a jamais fait défaut aux séances finales de juin, dans tous les couvents confiés

à sa direction! Chaque soir, pendant sa visite, mère Marie-Olivier dut se retirer de bonne heure. Son affaiblissement physique parut notable à la supérieure d'alors[60]. Celle-ci fut très inquiète, à la gare de Beloeil où, fatiguée du trajet en voiture, la bonne mère éprouva un violent mal de tête accompagné de vertige.

* * *

Du 25 janvier au 9 février, la mère provinciale fit son dernier séjour à Longueuil. Que se passa-t-il dans cette quinzaine? Rien que de bien ordinaire. Dans sa retraite, mère Marie-Olivier vivait silenceuse, cherchant l'oubli, comme aux jours de chaleur on cherche l'ombre, et elle s'y trouvait bien. Pour soulager ses maux d'estomac, elle prenait volontiers les remèdes que lui préparait l'infirmière. Elle acceptait aussi les services de la soeur chargée de l'entretien de ses pièces, mais elle se réservait le soin d'enlever la poussière déposée sur les meubles.

A cette époque, les soeurs coadjutrices de Longueuil avaient une salle de communauté spéciale et une maîtresse, soeur François de Borgia. Après les repas, on y trouvait trois ou quatre des plus anciennes soeurs. Mère Marie-Olivier allait parfois se récréer avec elles, sans se mettre en frais, dans une conversation facile, enjouée, pieuse. Il y avait des moments où d'instinct on se taisait. C'était lorsque la vieille mère, pensive, laissait errer son regard sur le cimetière. Elle considérait les croix dont les bras perçaient

---

60 Soeur Charles-Borromée.

la neige et s'étendaient sur la blancheur inerte; elle fixait les endroits où se dresseraient, au printemps, les croix funèbres de mère Véronique du Crucifix, de mère Marie-Elizabeth, et... plus tard... la sienne. Doucement, on la ramenait de ses rêves sérieux à des réalités plus délassantes.

Dans la journée de la mère provinciale, chaque heure avait son devoir marqué; mais, comme on savait que " laisser Dieu pour Dieu " était un de ses principes, on ne craignait pas de frapper à sa porte à n'importe quelle heure, certaine de recevoir bon accueil et sages conseils.

Une soeur se plaignant à mère Marie-Olivier de ses imperfections, celle-ci lui dit: " Creusez toujours dans la connaissance de vous-même, et ne craignez rien pourvu qu'en même temps vous augmentiez votre confiance en Dieu. "— " Elle m'encourageait ", dit une autre, " en me remettant devant les yeux ce qu'elle trouvait de bon en moi: " Vous êtes pieuse, répétait-elle, vous finirez par obtenir ce que vous désirez. "

Plusieurs témoignages prouvent la confiance qu'on avait en mère Marie-Olivier. Ils trouvent ici leur place.

" L'impression première que me fit mère Marie-Olivier fut de m'inspirer la réserve; mais plus j'appris à la connaître, plus je la trouvai bonne et maternelle. Elle m'a fait beaucoup de bien par ses conseils et ses avis. Je les conserve précieusement[61]. "

Elle avait le don de calmer les consciences agitées, troublées. Soeur Marie-Berchmans[62] disait: " Je trouve, dans

61 Soeur Michel des Saints.

62 Emélie David.

la direction de mère Marie-Olivier, une sécurité parfaite ; il n'y a pas de confesseur qui me fasse autant de bien. " — " J'allais à elle comme à une mère et je lui avouais mes fautes ", écrit soeur Marie-X***. " Nous avions une parfaite confiance en ses décisions, " atteste soeur Marie-Eudoxie ; " c'était comme si Dieu lui-même avait parlé. " — " Mère Marie-Olivier profitait de nos épanchements intimes pour nous encourager à nous sacrifier à la gloire des saints Noms de Jésus et de Marie [63]. " — " Chacune ", atteste une autre soeur, " connaît l'affabilité, la douce condescendance avec laquelle cette bonne mère était toujours prête à nous recevoir en tous temps, à compatir à toutes les peines, à relever tous les courages [64]. "

A une religieuse qui ne parvenait pas à soumettre certains caractères difficiles, elle avait écrit : " D'abord, ayez bien soin de vous posséder toujours ; dans vos paroles, dans vos manières, portez la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je dis la paix de Jésus-Christ, parce qu'il y a une certaine possession de soi-même, froide et sèche, qui n'est pas le fruit du bon esprit. Après cela, parlez, réprimez, encouragez simplement et cordialement, ou bien gardez un silence doux et significatif ; si vous êtes parfois émue, et que votre émotion indique une souffrance qui soit l'expression de votre sollicitude et de votre charité, ne craignez pas qu'elle paraisse. "

Ce qui donnait de l'autorité à mère Marie-Olivier, c'est qu'elle pratiquait ce qu'elle conseillait. Sa conduite prou-

---

63 Notes collectives.

64 Mère Marie-Odilon, sous-assistante générale.

vait qu'elle avait l'ambition de faire le plus grand bien par les meilleurs moyens. Avec une fidélité constante et généreuse, en dépit de ses forces chancelantes, elle poursuivait son travail, y consacrant toutes les ressources de son intelligence, toutes les énergies de son dévouement.

* * *

Au commencement de février, sans alléguer les rigueurs de l'hiver, ni la faiblesse, ni la souffrance, ni l'inertie qui caractérisent cet autre hiver, celui de la vieillesse, elle prépara sa visite officielle du comté de Beauharnois. La veille de son départ, elle appela une soeur et lui dit: "Auriez-vous la bonté de remettre ce cadeau à votre bonne supérieure, la veille de sa fête, qui arrivera pendant mon absence, le 22 mars?

— Avec plaisir, ma mère. "

Prenant un autre objet, elle continua: " Celui-ci, ma soeur, est pour vous, je vous l'offre à l'occasion de votre fête.

— Ma fête? chère mère, elle est loin, il y a encore du temps d'ici au 2 octobre prochain.

— C'est vrai, mais on ne sait pas ce qui peut arriver. Veuillez l'accepter dès aujourd'hui, c'est plus prudent. "

Soeur Marie des Anges exprima sa reconnaissance; puis, anticipant, à son tour, la fête de la bonne mère, elle lui souhaita de longues et heureuses années.

Lorsque mère Marie-Olivier quittait Longueuil, elle ne voulait pas qu'on annonçât son départ; elle aimait à disparaître sans bruit et à revenir de même. Le 9 février, anni-

versaire de la mort de M. le curé Archambault, les soeurs ayant eu récréation au déjeûner, apprirent que la mère provinciale partait ce matin-là, pour le comté de Beauharnois. La communauté presque entière se rendit au parloir pour lui dire adieu et lui souhaiter un bon voyage. Elle salua gracieusement, affirma qu'elle se sentait encore jeune, capable de braver les tempêtes de l'hiver, et manifesta, dans sa physionomie comme dans ses paroles, la joie de son âme.

A la gare Windsor, une soeur venue de Valleyfield l'attendait. Aux deux voyageuses se joignit la supérieure de Beauharnois, soeur Marie-Albertine. Celle-ci trouva la bonne mère d'une pâleur extrême.

Mère Marie-Olivier ne fit qu'une halte d'un jour à Valleyfield. Elle se rendit à Saint-Louis de Gonzague où se trouvait, en qualité d'assistante, soeur Marie de la Présentation. " A son arrivée, " disent les chroniques, " nous étions joyeuses comme des enfants. " La joie des enfants fut diminuée par l'impossibilité où elles se trouvèrent d'offrir à leur bonne mère une maison bien chauffée. La saison était rigoureuse. Le vent faisait entrer le froid par toutes les issues, luttant avec avantage contre les radiateurs du premier étage où se trouvaient la salle de communauté et la chambre de la provinciale. A cause du pauvre état de sa santé, mère Marie-Olivier souffrit plus que d'autres de l'insuffisance de la chaleur. Elle accomplit quand même son devoir sans se plaindre. Sa démarche parut lourde, hésitante, à soeur Marie de la Présentation qui s'en affligea. Sa soeur aînée la consola en lui montrant qu'elle gardait ses grands bas et ses claques, " ce qui naturellement ", lui dit-elle, " m'empêche de marcher aussi lestement qu'à l'or-

dinaire ''. Elle promit aux soeurs qu'elle obtiendrait, de la maison-mère, la permission de faire ajouter des calorifères dans certaines pièces de leur maison. '' Votre bonne, affectueuse, *chaleureuse réception* '', leur dit-elle en les quittant, '' a certainement enrayé les mauvais résultats que le froid aurait pu avoir sur une vieille de mon âge. ''

Le 19 février, la mère provinciale, de retour à Valleyfield, n'y put commencer immédiatement sa visite. Fatiguée, malade, elle dut garder la chambre jusqu'au 24. Ce jour-là, elle fut honorée de la visite de Mgr Emard. Sa Grandeur, ayant appris que la plupart des soeurs étaient affaiblies, modifia en leur faveur, la loi du carême. '' Sachons '', leur dit mère provinciale, '' suppléer aux austérités que nous ne pouvons faire par une observance plus parfaite de nos saintes règles. ''

Le 26, l'assistante générale, mère Marie-Jean de Dieu, ramenait à Hochelaga, soeur Marie-Wenceslas, supérieure à Valleyfield, dont la santé était chancelante. Soeur Marie-Edith [65] fut chargée de la direction de la maison. Si mère Marie-Olivier s'acquitta péniblement de sa visite, fort peu de soeurs purent s'en rendre compte. La bonne mère dut cependant faire connaître ses maux à une ancienne religieuse coadjutrice, soeur Marie-Eustache. '' Je puis vous confier des secrets, '' lui dit-elle, '' vous avez l'âge de discrétion. '' La soeur expérimentée avait l'oeil clairvoyant aussi; elle assura, dès lors, que la mère provinciale était gravement malade. Cette dernière, sa tâche finie, aurait

---

[65] Aujourd'hui mère Marie-Edith, assistante générale.

pu se reposer quelques jours ; mais sa lassitude, croyait-elle, n'était pas une raison suffisante pour lui faire changer son itinéraire.

Le 2 mars arrivé, elle se mit en route, poursuivant avec courage sa voie douloureuse. Dès le lendemain, l'annaliste de Saint-Timothée écrit : " Il nous fait peine de voir mère Marie-Olivier souffrante. Espérons que son séjour dans ce village tant aimé, où elle retrouve de si doux souvenirs, sera favorable à sa santé... " En effet, le couvent, le presbytère, l'église, la tombe de son oncle, la belle nature même, tout lui rappelait l'idéal qui avait tourné peu à peu son coeur vers la chère communauté des Saints Noms de Jésus et de Marie. Son attachement profond, sans bornes, à sa congrégation, elle l'avait prouvé non seulement par ses paroles, mais par son application constante à maintenir, par son exemple, l'esprit primitif de l'institut. Nous la voyons y consacrer ce qui lui reste de forces. " Elle consentit ", dit la chronique de Saint-Timothée, " à se dispenser des examens des élèves (elle pouvait se reposer pour l'accomplissement de ce devoir sur la maîtresse générale des études, soeur Marie-Laurent), mais elle s'occupa de tout le reste et se donna cordialement à chacune des soeurs. "

Le 9 mars, elle veut écrire à soeur Marie-Lucille, mais ses yeux pleurent et sa main est tremblante. Alors elle dicte à une obligeante secrétaire : " Je vous remercie de vous être rendue à mon désir relativement à l'affaire du meuble en question [66]. Mes remerciements aussi pour les bonnes nou-

---

[66] Il s'agit d'une grande armoire dont elle avait donné le plan. Elle est maintenant à la disposition de la provinciale de Longueuil.

velles que vous me donnez des soeurs de Longueuil et de nos chères mères et soeurs d'Hochelaga.

" Nous avons appris la grave maladie de soeur Marie de la Conception et son séjour à la maison-mère. Veuillez lui offrir mes meilleures sympathies et celles des soeurs de Saint-Timothée; toutes nous prions pour son prompt rétablissement et pour celui de soeur Marie-Justina. Auriez-vous la bonté d'être l'interprête de mes sentiments d'affectueuse reconnaissance à l'égard de mère assistante générale et de lui offrir mes souhaits de bonne et heureuse fête? Je ne puis écrire moi-même, ce qui explique mon inconvenance apparente.

" Le bulletin de ma santé n'est pas des plus satisfaisants, à la vérité, mais il me semble meilleur que celui de la semaine dernière. Mon rhume est quasi passé. Je suis traitée en enfant gâtée, ce qui ne convient guère à une vieille de soixante-quatorze ans... "

Soeur Marie-Albertine arriva le 9, à Saint-Timothée, et trouva mère Marie-Olivier dans un misérable état de santé. Celle-ci fit un joyeux accueil à sa bonne infirmière d'autrefois. La malade faisait de la fièvre, et, pendant la nuit, elle eut des nausées, puis des vomissements. La supérieure de Beauharnois manifesta son inquiétude à celle de Saint-Timothée et lui conseilla de faire en sorte que la visite fût au plus tôt terminée: il lui tardait d'amener la bonne mère pour lui donner des soins assidus.

Le jour de l'arrivée de la provinciale à Beauharnois, le 10, l'annaliste écrit: "La pâleur de mère Marie-Olivier nous a vivement impressionnées... Malgré son état de faiblesse,

elle commence sans retard sa visite officielle... " Il lui fut possible de remplir toutes ses obligations. La supérieure et toutes les soeurs s'entendirent pour réduire la tâche et la rendre plus facile. Elle accepta d'être suppléée, pour la lecture des actes des chapitres généraux, et consentit à suivre une diète particulière. Sans la consulter, on montait souvent ses repas à sa chambre. Un jour qu'une soeur lui apportait quelque aliment sur un cabaret, la malade regarda la supérieure d'un air suppliant et lui dit de sa voix la plus douce : " Mon bon docteur, laissez-moi donc descendre au réfectoire. " Mais la sage infirmière réservait les forces de sa patiente pour les choses indispensables.

L'assistante générale, mère Marie-Jean de Dieu, sachant que la provinciale de Longueuil achevait sa visite à Beauharnois et n'ayant reçu de sa santé aucune nouvelle récente, la pria par lettre de vouloir bien retourner à Valleyfield, pour y remplacer soeur Marie-Wenceslas,.. Mère Marie-Olivier passa la missive à soeur Marie-Albertine et essuya quelques larmes. Les âmes saintes se montrent telles qu'elles sont ; elles portent toujours au coeur la sensibilité humaine, mais en même temps paraît en elles une force supérieure à la nature, l'amour de Jésus et de sa croix. Un simple mot de représentation aurait suffi pour faire changer l'obédience donnée à mère Marie-Olivier. Ce mot, elle ne voulut pas qu'il fût écrit. Elle préféra saisir la bonne occasion de pratiquer le renoncement. " L'obéissance ! " dit-elle, en se levant résolument. " Ma soeur, veuillez me faire accompagner jusqu'à Valleyfield. "

Ce jour-là même, 23 mars, elle quitta, en les remerciant

de leurs bienveillantes attentions, les chères soeurs de Beauharnois.

* * *

Quelle joie pour les soeurs de Valleyfield de recevoir de nouveau la bonne mère Marie-Olivier! Quel repos pour soeur Marie-Edith! Depuis un mois, elle remplaçait la supérieure, tout en continuant d'enseigner du matin au soir!

Maintenant la responsabilité va tomber sur les fortes épaules d'une mère expérimentée, qui en a porté bien d'autres.

Le moral est encore fort, mais il subit la réaction d'un physique chancelant. Peu à peu la malade s'épuise. Elle s'en étonne. " Je jouis pourtant ", dit-elle, " d'un repos relatif. Je n'ai qu'à regarder faire, chacune s'acquitte si bien de ses obligations. " Ce qui lui fait défaut, c'est l'appétit. Elle explique qu'elle " croit avoir dans l'estomac un réservoir dont l'issue inférieure est parfois obstruée, ce qui le fait déborder par le haut. " Après un vomissement, elle se disait mieux et ne craignait pas d'assister aux offices de la semaine sainte, à la cathédrale.

* * *

Durant ces jours, elle suivit Notre-Seigneur pas à pas. Méditer les douleurs de Jésus et de Marie lui était devenu un besoin, le meilleur palliatif à ses souffrances. Elle pria la soeur musicienne de faire chanter les anciens cantiques,

surtout celui de la Passion dont l'air et les paroles pénétraient son âme. Ce récit plaintif lui faisait verser des larmes. Elle ne pouvait se servir de son missel, ; mais, connaissant bien la traduction de ce que lisait ou chantait l'officiant, elle ne perdait rien des cérémonies accomplies par le prêtre ou l'évêque. " Non, " répétait-elle, " il n'y a pas de spectacles comparables à ceux auxquels l'Eglise nous convie ! Combien la vie serait terne et monotone sans la célébration des mystères de notre foi ! Les fêtes de l'année ecclésiastique répondent bien aux besoins du coeur religieux. "

Au matin de Pâques, la joie spirituelle animait son visage pâli et dominait toute expression de souffrance. Elle remercia Mgr J.-C. Allard,vicaire général,des bons souhaits adressés à la communauté et l'assura que personne n'aurait de peine à lui obéir en étant de joyeuse humeur toute la journée. Pour sa part, elle redit et même chanta l'*Alleluia.*

Pendant la veillée, alors que toutes les soeurs causaient gaiement, la porte de la salle de communauté s'ouvrit et Mgr Emard entra. Quelle aimable surprise ! La visite de Sa Grandeur, intéressante, paternelle, édifiante, augmenta la joie pascale, dans cette réunion de disciples ou mieux d'épouses du bon Maître. " N'est-ce pas ", dit mère Marie-Olivier, après le départ de l'évêque, " que l'esprit de Notre-Seigneur s'est bien conservé dans son Eglise ?... "

Le lendemain, la malade, qui croyait toujours prendre du mieux, jugea qu'il était convenable d'écrire à sa bonne infirmière de Beauharnois, pour lui rendre compte du résultat de ses prescriptions. Cette lettre est le dernier

autographe de mère Marie-Olivier. L'oeil presbyte et le myope se prêtant un mutuel secours suivent très bien la ligne droite, — peut-être obéissent-ils aveuglément à une volonté qui ne sait pas dévier ; — la main est encore ferme et ne tremble que vers la fin. Le lecteur sait que la bonne mère n'aimait pas à parler de ses maux physiques ; elle semblait vouloir les ignorer ; mais, ici, il lui faut bien se résigner à mettre son *serviteur* en évidence, puisque c'est pour le faire qu'elle se décide à prendre la plume. " Je viens, ma chère soeur, vous donner mon bulletin de santé. Soeur Marie-Lucien a dû vous dire avec quelle ardeur je commençai à suivre mon régime à Valleyfield ; aux deux dîners que je pris avec elle, je me lançai sur les légumes... Mais le soir de son départ, avant de me mettre au lit, je fis restitution... ce qui me jeta en arrière.

" Au soir de Pâques, on nous passa des sucreries ; sur invitation pressante, j'en pris ; je dus également remettre et la collation et le souper ; depuis, je suis bien ; la nuit dernière a été excellente. Je sens que le traitement m'est favorable et je le suis fidèlement. Etes-vous contente de votre patiente ? Je ne renonce pas à vous aller voir dans la semaine de la *Quasimodo*...

" Veuillez remercier soeur Marie-Lucien de sa belle lettre, j'y répondrai de vive voix, il est si gênant de correspondre avec des personnes brevetées...

" Il va sans dire que votre souvenir me suit partout, vous avez été si bonne, si charitable pour moi. Toutes vos soeurs ont aussi droit à ma reconnaissance et à ma religieuse affection...

“ Mère Marie-Delphine, économe générale, sera ici mercredi, jeudi et vendredi, pour affaires importantes.

“ Soeur Marie-Wenceslas n’a plus que la faiblesse à combattre ; le docteur Mignault lui a fait un grand bien. Dieu en soit béni !... ”

Comme on le voit, si, par devoir ou convenance, elle est obligée de parler de ses maux, elle ne le fait pas en se lamentant ; puis, loin de ne s’occuper que d’elle-même, elle consacre aux autres la moitié de sa lettre.

Elle leur consacrait encore tout le temps que ne réclamaient pas ses exercices de piété.

Comme elle l’a annoncé, l’économe générale passa les journées des 6, 7 et 8 avril, au couvent de Valleyfield, traitant avec MM. les commissaires de questions sérieuses ; elle revint du 11 au 13 pour le règlement des mêmes affaires dont mère Marie-Olivier s’occupa activement.

Mère Marie-Delphine ne fut pas sans remarquer le changement défavorable survenu dans la santé de sa chère cousine. Malgré le régime et les remèdes, les vomissements se rapprochaient et prenaient l’apparence du marc de café. Seule la malade ne paraissait pas s’inquiéter. Au milieu d’une conversation qu’elle suivait avec intérêt, elle s’excusait simplement, allait à l’infirmerie, soulageait son estomac et, sans rien prendre, elle revenait continuer l’entretien. A quelqu’une qui, l’ayant suivie, lui dit : “ Mère, ce n’est pas un jeu que vous faites là ! — Bah ! ” répliqua-t-elle, “ pour le moment, ce n’est pas sérieux... ça finira par se passer. ” Une autre un peu naïve, à qui la bonne

mère avait dit qu'elle rendait du café noir, lui objecta qu'elle avait toujours cru ce breuvage de facile digestion. " Oui, " répliqua-t-elle en souriant, " celui de bonne qualité, mais la pauvre espèce que je produis n'est guère recommandable. " Elle avait toujours le mot pour rire ; mais, autour d'elle, on ne badinait pas. Le 13, l'annaliste écrit : " Aujourd'hui, mère Marie-Delphine et sa compagne partent pour Hochelaga, mère Marie-Olivier et soeur Marie-Emilien pour Beauharnois. La santé de mère provinciale nous cause de vives inquiétudes. "

* * *

Les soeurs de Beauharnois qui n'ont pas vu mère Marie-Olivier depuis trois semaines trouvent ses traits altérés. La supérieure, se hâte de faire venir le médecin. A la malade il ordonne le régime et le repos parfait ; à soeur Marie-Albertine, il dit qu'il ne peut enrayer le mal, qu'il est mortel.

D'Hochelaga où mère Marie-Delphine a donné des nouvelles de mère Marie-Olivier, arrivent, le 16, soeur Marie-Lucille et soeur Jean l'Evangéliste [67]. C'est avec un véritable contentement que la bonne mère accueille ces chères soeurs. Elle le leur exprime en toute occasion. " Combien je suis heureuse qu'elles soient venues ! " dit-elle à plusieurs, " j'avais besoin de les voir. " Et, l'oeil pensif, elle

---

67 Supérieure de Windsor, de passage à Montréal. Actuellement supérieure provinciale de Windsor.

prononça des paroles pleines de signification, que toutes ne comprirent pas également : " Je connais de bonnes soeurs qui ont le coeur noble et généreux ; elles savent oublier et pardonner. "

Le lendemain, 17 avril, était un dimanche. D'après l'ordonnance du médecin, la malade ne devait pas se rendre à l'église. La supérieure, comprenant ce que serait pour mère Marie-Olivier un dimanche sans messe, obtint qu'un religieux de Saint-Viateur vînt, ce jour-là, offrir le saint Sacrifice dans la chapelle du couvent. Quelle satisfaction comparable à celle-là pour une bonne religieuse ! Quel réconfort quand, aux prises avec la souffrance, on sent le besoin de voir passer devant soi la passion du Sauveur dont la messe est le renouvellement ! Marquée d'un tel bonheur, la journée ne pouvait qu'être bonne pour mère Marie-Olivier. Elle ne se lassait pas de redire sa reconnaissance pour ce bienfait et pour les délicates attentions qu'on lui prodiguait. C'était plaisir de servir une telle malade. Tout était bon. Ses remèdes arrivaient à l'heure et parfaitement préparés. Elle seule faisait défaut. " Cependant, " dit-elle à ses chères visiteuses, quand elles partirent, le lundi, " ça ne va pas trop mal, et je suis certaine que, grâce aux bons soins qu'on me donne, je me conduirai mieux dans quelque temps. "

Le 19 et le 20, elle ne s'habilla que pour aller à la chapelle. Durant la nuit du 21, elle ne put rien digérer, pas même de la glace. Auprès d'elle, se tenait la supérieure prodiguant ses soins ; mais elle dut, pour obéir, se retirer dans sa chambre, voisine de celle de la malade. De là, elle accourait au moindre bruit. La bonne mère qui voulait la faire reposer lui ordonna de se coucher et de dormir. Comme

elle ne bougeait plus, mère Marie-Olivier la crut endormie et se mit à parler au bon Dieu. Sa garde-malade, toujours attentive, entendit, à la faveur du silence, les exclamations : " Mon Dieu, puisque vous le voulez, je le veux aussi !... Prenez ma vie, faites-moi miséricorde !... Votre volonté, ô mon Dieu, et non pas la mienne !... "

Plus tard, parlant de cette longue nuit, la malade l'appellera *sa nuit d'agonie.*

Il n'était pas tard, le lendemain, lorsque le médecin accourut au couvent. " Je vous avoue, ma mère, que ça va mal, " dit-il. " Si vous aimez à vous rendre à votre maison-mère, je vous conseille de ne pas retarder ; vous risqueriez de faire le voyage péniblement. "

Elle remercia le docteur de ses bons soins, de ses sages avis ; " mais ", ajouta-t-elle, " je ne puis être mieux qu'ici, où rien ne me manque, où tout est de première classe : les soeurs, le médecin, l'infirmière, le curé... Cependant, à la grâce de Dieu ! "

Immédiatement, soeur Marie-Albertine téléphona l'opinion du médecin à la maison-mère et au couvent de Longueuil. Mère Marie du Rosaire, supérieure générale, arrivée la veille de la Floride, reçut avec peine le triste message. Elle pria soeur Marie-Damase, supérieure locale, d'aller chercher mère Marie-Olivier. " Quelle foudroyante nouvelle ! " écrit l'annaliste de Longueuil. " Mère provinciale est dangereusement malade à Beauharnois... Notre anxiété est extrême... Mon Dieu, éloignez de nous ce calice ! Cependant votre volonté et non la nôtre. "

Soeur Marie-Albertine voulant préparer sa patiente lui dit : " Ma mère, demain nous allons avoir de la visite d'Hochelaga : soeur Marie-Damase et soeur Marie-Victoire. — Oui ? " dit mère Marie-Olivier, en la regardant d'un oeil interrogateur ; " elles seront les bienvenues. "

Pendant la soirée, la supérieure parla de la visite attendue. " Je pense ", dit la bonne mère au docteur, " que mon infirmière me joue des tours. "

Soeur Marie-Damase arriva le lendemain. " Notre mère générale ", dit-elle à la malade, " est inquiète de vous. Elle désire vous voir. Est-ce que vous pensez pouvoir faire le voyage aujourd'hui ?

— Je suis capable de faire bien des voyages. Mais aujourd'hui ? N'est-ce pas un peu tôt ? Si vous saviez comme on passe de beaux dimanches à Beauharnois ! "

Résolues de l'amener ce jour-là, les envoyées de la maison-mère vantaient, à leur tour, les avantages spirituels qui l'attendaient à Hochelaga. Aux questions taquines de la malade elles répondaient par d'autres interrogations ou par des restrictions mentales qui ne la trompaient pas.

" Ma mère, " dit soeur Marie-Albertine, " je vais vous accompagner à Montréal ; c'est surtout pendant le voyage qu'une patiente a besoin de sa garde-malade. "

— Vous avez peur que je me conduise mal. Eh bien ! venez. "

* * *

La mère provinciale fit ses adieux. Elle renouvela l'expression de sa reconnaissance à toutes les soeurs qui

l'avaient si bien soignée. Plusieurs cachaient leurs larmes; toutes admiraient, dans cette malade peu ordinaire, l'oubli d'elle-même, et cette vaillance qui la rendait supérieure à l'infirmité. On aurait dit que, chez elle, la faiblesse physique n'avait pas le droit de se montrer.

Durant le trajet en voiture, du couvent à la gare, elle trouva bons l'air et le soleil du printemps. Sur la voie ferrée, éprouvant les secousses du wagon, ce fut autre chose. Elle ne disait rien, mais son infirmière, qui la voyait faiblir, dut combattre constamment tantôt la transpiration, tantôt le refroidissement, tantôt les nausées. Selon le cas, elle lui présentait un tonique ou de la glace. La malade, d'une pâleur qui attirait l'attention des voyageurs, acceptait tout avec un bon sourire. " Elle était belle à voir, " dit un des témoins; " elle avait la majesté de la douleur, la noble attitude de la résignation dans la souffrance. "

En arrivant à Montréal, on lui offrit une chaise roulante qui la transporterait jusqu'à la voiture. " Merci, " dit-elle, " je puis marcher en m'appuyant un peu sur vos bras. "

CHAPITRE ONZIÈME

LES DERNIERS JOURS

(Du 23 avril au 9 mai 1904)

Réception cordiale à la maison-mère. — Consultation. — Deux jours à l'Hôpital Notre-Dame. — Le projet d'opération est abandonné. — Retour de mère Marie-Olivier à la maison-mère. — L'extrême-onction. — La mort. — Les obsèques.

Les conseillères se rendirent au seuil de la maison pour y recevoir mère Marie-Olivier. " Soyez la bienvenue ", dit cordialement mère Marie du Rosaire en embrassant la vénérée malade. " Vous arrivez chez vous. — Vous êtes bien bonne, je vous remercie, mais vous allez voir que je ne suis pas aussi malade qu'on le croit. "

Et, se redressant, elle marcha d'un pas assez ferme jusqu'à la chambre des provinciales, saluant avec affabilité les soeurs que l'événement avaient attirées dans le corridor du généralat. " C'est chez sa mère ", dit-elle joyeusement, " qu'il fait bon venir mourir. "

" Mère Marie-Olivier est amaigrie et bien affaiblie ", notent les chroniques d'Hochelaga. Ce n'est pas étonnant, elle ne prend pour toute nourriture qu'un peu de lactoglobuline... Toute heureuse de rentrer à la maison-mère, elle paraît oublier ses souffrances pour accueillir, avec sa bonté et sa gaieté ordinaires, les soeurs qui s'empressent autour d'elle[1]. "

---

[1] 23 avril 1904.

Soeur Marie-Albertine passa la nuit auprès de la chère malade. Le sommeil fut calme et reposant.

Le 24, dimanche, la pieuse mère entendit la messe à l'avant-choeur. Dans l'après-midi, elle reçut la visite du docteur L. Archambault, celui-là même qu'on a vu au chevet du docteur Alcidas Archambault mourant.

Mère Marie-Olivier avait pleine confiance dans la science et le dévouement de ce bon ami de sa famille. " Je vous en prie, docteur, " supplia-t-elle, " faites-moi connaître toute la vérité ! " L'examen terminé, il demeura muet.

" Eh bien ! docteur, comment me trouvez-vous ?

— Pas bien du tout, ma mère ; je crois que votre maladie ressemble à celle de votre soeur, Mme Gaudette. Seulement, depuis vingt ans, la médecine a fait de grands progrès. Peut-être... un traitement électrique ?... Peut-être... une opération ? "

Une opération ! ce seul mot l'avait toujours effrayée. Le docteur, ému, la quitta en lui disant : " Bon courage, ma mère, je vais consulter des confrères, et nous ferons ce qu'il y aura de mieux. "

A la mère générale le docteur Archambault déclara que mère Marie-Olivier était très mal. " Si vous le permettez," ajouta-t-il, " je reviendrai, avec d'autres médecins, examiner de nouveau la malade.

— Je vous serai bien reconnaissante, docteur, de tout ce que vous ferez pour conserver à la congrégation celle qui est appelée si justement *la bonne mère Marie-Olivier.* "

Soeur Marie-Albertine eut encore le privilège de passer la nuit avec la bien-aimée malade. Le sommeil prit du temps à venir, fut agité et interrompu par des nausées.

Le lendemain matin, son infirmière lui dit: " Ma mère, j'ai un sacrifice à faire. Il me faut retourner à Beauharnois.

— Faites votre devoir ", répliqua la malade, les larmes aux yeux. Puis elle continua: " Ma soeur, on m'a parlé d'opération... Qu'en pensez-vous? Ne suis-je pas trop âgée?

— Ma mère, les médecins sont prudents. Ayez confiance... Si vous pouviez encore travailler pour la communauté?

— Eh bien! priez pour moi. Faites prier à mes intentions. Adieu. Merci. Revenez me voir. "

Ce jour-là, Mgr Bruchési se rendit au couvent d'Hochelaga, vit les mères conseillères et mère Marie-Olivier. Sa Grandeur trouva sans peine, dans la bonté de son coeur, une sympathie, des encouragements, des consolations dont la vénérée malade ressentit toute la douceur et toute la force.

* * *

Pendant la soirée, les docteurs Archambault, Mignault et Mercier se consultèrent. Leur diagnostic fut celui-ci: Cancer de l'estomac à l'orifice pylorique; opération nécessaire; sinon, mort à bref délai.

Mère Marie du Rosaire, se rendant à la demande de mère Marie-Olivier, lui fit connaître le résultat de la consultation.

" Que voulez-vous que je fasse? " dit la malade.

— Je ne veux pas vous imposer ma volonté, " répondit la supérieure générale, " mais si l'opération vous rendait capable de servir encore la communauté?

— Dans cet espoir, je me soumets volontiers à tout ce qu'on jugera nécessaire. "

Le 26, mère Marie-Olivier communia et entendit la sainte messe. On la laissa ensuite se reposer pendant que diligemment se faisaient les préparatifs de départ pour l'hôpital. Soeur Marie de Bon-Secours lui apporta un scapulaire neuf, le dernier fait par mère Véronique du Crucifix. N'était-ce pas autour du cou de la pauvre malade comme une caresse encourageante de sa bonne maîtresse des novices? Baisant avec respect l'image de Marie, la reconnaissante mère cherche des yeux celle qui lui a causé une si douce surprise et la remercie d'un bon sourire.

Par petits groupes, les soeurs entouraient la bien-aimée malade et lui promettaient le secours de leurs plus ferventes prières. Quand on parla de partir, elle se dirigea vers la chapelle et alla s'agenouiller au pied du tabernacle qu'elle regarda longtemps avec un calme parfait. C'est d'un pas affermi qu'elle marcha vers la voiture où, accompagnée de mille bons souhaits, elle monta avec soeur Marie-Eustelle, infirmière d'Hochelaga.

" Nous sommes heureuses ", écrit l'annaliste, " qu'il y ait encore espoir de guérison pour notre vénérée mère Marie-Olivier. Notre reconnaissante affection, exprimée par la prière, aidera puissamment, nous aimons à le croire, au succès de l'opération. "

* * *

Arrivée à l'Hôpital Notre-Dame, la malade, appuyée sur le bras de sa compagne, monta lentement les escaliers. " Il

me semblait gravir le calvaire '', disait-elle le lendemain (27) à sa nièce, soeur Saint-Olivier de la Congrégation Notre-Dame. '' J'ai pris une nuit '', continua-t-elle, '' à me résigner à l'opération. Maintenant, je suis prête ; advienne que pourra. '' Puis, lui montrant un reliquaire de saint Olivier : '' Il vous est destiné, on vous le remettra quand je serai morte. ''

A soeur Marie-Basilisse et à soeur Marie des Anges, qui, de Longueuil, apportèrent à leur mère provinciale les sympathies et l'assurance des prières de toutes les soeurs, elle parut parfaitement résignée. Elle avait confiance en l'opération.

* * *

Les médecins, après avoir entendu le rapport du docteur de l'hôpital [2], crurent prudent d'interroger et d'examiner encore leur patiente. Ils en vinrent à cette conclusion que l'opération chirurgicale n'avait aucune chance de succès. Le docteur Archambault, attristé mais convaincu de la sagesse de la nouvelle décision, la fit connaître en la motivant, au conseil de la maison-mère.

Mère Martin de l'Ascension et soeur Marie-Lucille furent immédiatement déléguées auprès de la malade à qui elles transmirent, avec toute la délicatesse possible, le dernier diagnostic des médecins... Après avoir entendu le message, mère Marie-Olivier tira la conclusion : '' Alors, c'est la mort. '' La pensée du succès de l'opération avait été

[2] Le docteur Fleury.

comme une planche de salut à laquelle son esprit optimiste s'était fortement attaché. Maintenant, la mort lui apparaît inévitable et menaçant d'arriver *à bref délai,* autre expression qu'elle n'avait pas oubliée. Son âme dut être le siège d'une pénible lutte. Naturellement, et plus que bien d'autres, elle aimait la vie, elle en jouissait même en dépit des souffrances; surnaturellement, elle adorait le bon plaisir de Dieu. Devant sa manifestation évidente, elle ne sut que répéter: " Votre volonté, Seigneur, et non la mienne. "

Le jeudi, 28, mère Marie-Olivier reçut la visite de soeur Saint-Olivier, et la pria de remercier le bon Dieu de l'inspiration qu'avaient eue les médecins de renoncer à leur premier projet. " Je serais morte sur la table d'opération", affirma-t-elle; " maintenant, j'ai encore quelques jours pour faire les préparatifs du grand voyage... Je suis contente de retourner à la maison-mère. Il fait bon mourir chez soi. "

Ce même jour, M. Joseph-Ignace Archambault vint aussi voir sa chère tante. Il lui apportait les sympathies de sa mère, de Mme Duhamel et des autres membres de sa famille. Mère Marie-Olivier fut heureuse de le voir. " Je n'aurais pas eu cette consolation, à Hochelaga ", lui fit-elle remarquer, car les parents ne sont pas admis dans les infirmeries. "

Les gardes-malades de la bonne mère admiraient son exquise politesse, son oubli d'elle-même, ses attentions délicates: elle avait toujours un bon mot à leur adresser. Au moment de partir, elle les remercia de nouveau et recommanda son âme à leurs prières. Surprise de voir qu'on apportait une civière, elle fit observer qu'elle pouvait bien

marcher. Comme on insistait, elle s'y étendit. Quand elle aperçut l'ambulance: " Encore cette humiliation! " dit-elle. Il y avait dans cet *encore* une émotion, un trop plein, qui prouvait jusqu'à quel point sa fière nature avait souffert.

* * *

A la maison-mère, on l'attendait. Un bon serviteur [3] se tenait à la porte afin de prêter secours aux ambulanciers. " La prochaine fois que vous me porterez, " lui dit-elle, "ce sera au cimetière. " La tête soulevée par un oreiller, elle pouvait voir les soeurs; et, leur souriant: " N'est-ce pas qu'on me traite en reine? " A mère Marie du Rosaire, qui vint lui souhaiter la bienvenue, elle exprima sa reconnaissance et ajouta: " Le prochain véhicule qui me transportera sera le corbillard. "

Ce soir-là, l'annaliste de la maison-mère écrivit : " ...Notre bonne mère Marie-Olivier est revenue de l'hôpital avec la certitude que sa vie n'est plus qu'une question de jours... La vénérable mère a dû faire encore une fois le sacrifice de sa vie... A nos mères et aux soeurs qui l'entourent, la chère malade ne cesse de témoigner sa reconnaissance pour les soins reçus et les dispositions prises afin d'essayer de la soustraire à la mort... Notre peine est profonde. Il ne nous reste qu'à demander instamment à Dieu de prolonger les jours de la bien-aimée mère dont les héroïques et touchants exemples, les bonnes paroles et les

---

3 M. Deslauriers.

pieux avis, sont encore pour nous toutes, un sujet de si puissante édification [4]. ''

'' J'eus le bonheur '', écrit soeur Marie-Lucille, '' d'être choisie pour aider mère Marie-Olivier à faire ses exercices spirituels. Oh ! combien elle m'a édifiée ! Autant que possible, elle tenait à suivre le règlement de la communauté. ''Ma soeur, '' me disait-elle, '' c'est la visite au saint Sacrement qui sonne... c'est l'examen particulier... '', et ainsi de suite. Quand je lui proposai d'abréger ses dévotions, avec la permission de mère générale : '' Oh ! ma chère soeur, '' supplia-t-elle, '' j'ai toujours eu peur des dispenses... il y a un si grand danger de se faire illusion. ''

Soeur Marie-Arthur, qui avait soin de mère Marie-Olivier durant les repas, rapporte : ''Cette pieuse mère me priait de réciter l'*angelus* avant l'heure de midi : ''Alors, '' disait-elle, '' je serai peut-être endormie. '' Quand ensuite la cloche sonnait, elle me regardait en souriant et me priait de recommencer. ''

De Saint-Louis-de-Gonzague, soeur Marie de la Présentation vint à Hochelaga voir sa bien-aimée soeur. Elle passa quelques jours à son chevet et la quitta en lui disant un confiant '' au revoir ''. Elle la reverra, en effet, mais dans sa tombe.

Soeur Saint-Isidore, venue de Berthier, arriva à son tour, accompagnée de soeur Saint-Olivier. La malade embrassant sa soeur lui dit : ''Mon Dieu ! c'est bien sérieux de mou-

---

[4] Chroniques d'Hochelaga, le 28 avril 1904.

rir! J'ai eu à porter si longtemps le fardeau de la responsabilité. " Quelques réflexions des visiteuses sur la miséricorde divine eurent bientôt ramené le sourire sur les lèvres de mère Marie-Olivier. La conversation fut animée, joyeuse même. " Ma chère tante, malgré ses souffrances, était gaie, expansive, il faisait bon l'entendre rire. Elle rappela plusieurs fois le souvenir de mère Saint-Victor [5]." — " Je ne me suis jamais adressée vainement à son expérience; je n'ai pas oublié les services loyalement rendus par votre congrégation à la nôtre. Remerciez vos mères pour moi et au nom de la communauté. "

On peut dire que la reconnaissance, la paix, la résignation, la piété, la joie de l'âme ont embaumé et enchanté les derniers jours de mère Marie-Olivier.

" J'aimerais à vivre encore ", dit-elle à une bonne amie. Mais elle ajouta immédiatement: " Mon Dieu! que votre volonté soit faite. "

" A la fin d'une journée de grandes émotions, " continue soeur Marie-Lucille, " l'infirmière me dit: " Mère Marie-Olivier est très fatiguée; contentez-vous de lui faire donner son coeur au bon Dieu. "

" La malade répondit à ma proposition d'un ton suppliant: " Oh! ma soeur, je n'ai jamais passé un jour sans dire mon chapelet. "

" Comme je paraissais un peu hésitante: " Par charité, poursuivit-elle, je vous en prie pour l'amour de Dieu...

— Oui, ma chère mère, je vais dire votre chapelet en entier.

---

[5] Mère Saint-Victor, supérieure générale de la Congrégation Notre-Dame, de 1870 à 1882.

— Oh ! merci.

— Quant aux autres prières, si vous le voulez, j'en indiquerai les titres et je les réciterai tout bas. Le chapelet terminé, je voulus simplement annoncer les prières ; mais à chacune, ma mère disait : " S'il vous plaît, ma chère soeur ; par charité, dites-là donc tout haut celle-là, elle est si belle ! "

" Pendant sa maladie, " poursuit le même fidèle témoin, " la bonne mère se recommandait aux prières de toutes les personnes qui la visitaient et le faisait avec cette précision qui lui était naturelle : — " Pendant la sainte messe,quand le prêtre élèvera la sainte hostie, voudrez-vous demander pardon à Notre-Seigneur de tous mes péchés ; puis, à l'élévation du calice, le prier de laisser tomber quelques gouttes de son précieux sang sur mon âme, pour qu'elle soit de plus en plus lavée et purifiée ? "

" Lorsque la bénédiction du très saint Sacrement devait avoir lieu, s'adressant à quelqu'une qui s'y rendait : —" Ma soeur, veuillez dire au bon Maître que la pauvre soeur Marie-Olivier est malade. . . . qu'elle ne peut aller à la chapelle recevoir sa bénédiction. "

" Un jour, elle me dit : " Oh ! qu'il y a du bonheur dans la vie religieuse !. . . N'est-ce pas qu'on est heureuse en communauté ?. . . J'ai aimé ma vocation, je l'ai appréciée et j'en remercie le bon Dieu. Remercions-le ensemble de ce bienfait qu'il nous a accordé. "

" Souvent, elle disait avec émotion : " N'est-ce pas qu'il est bon Notre-Seigneur ? "

* * *

Le premier jour de mai, le médecin jugea qu'il était temps de faire administrer la malade. Mère M. du Rosaire laissa mère Marie-Olivier choisir elle-même l'heure où le prêtre pourrait lui conférer l'extrême-onction. Elle souhaita que ce fût le lendemain après-midi, afin d'avoir le temps de se préparer à recevoir ce sacrement. Comme elle avait laissé à Longueuil certains objets à son usage, elle demanda que soeur Marie-Lucille allât les chercher.

" A mon retour, " écrit cette dernière, " je lui rendis compte de ce que sa malle renfermait : " C'est très bien, " dit-elle en souriant, " gardez les clefs ; vous êtes ma *légataire universelle.* " Puis, elle ajouta sérieusement : " Après la mort d'une soeur, on porte ses effets à la supérieure générale, n'est-ce pas ? — Oui, ma mère, — C'est très bien. "

Elle ne s'inquiéta pas davantage de quoi que ce fût. Elle n'avait à son usage personnel que le strict nécessaire permis par le coutumier ; le reste appartenait à la provinciale.

N'ayant plus à s'occuper d'aucune chose terrestre, mère Marie-Olivier continua, comme elle l'avait fait durant la matinée, à repasser dans son esprit les bienfaits du sacrement de l'extrême-onction. Elle appréciait d'autant plus cette consolation offerte par l'Eglise aux mourants qu'elle était privée depuis plusieurs jours du pain eucharistique.

Mère Marie du Rosaire proposa que la cérémonie se fît au chapitre afin de permettre à beaucoup de soeurs d'en être témoins. La malade se rendit volontiers à ce désir de la supérieure générale ; mais, comme on voulait la transporter : " Pardon, " dit-elle, " je puis marcher seule " ; ce qu'elle fit en effet, ayant à ses côtés deux infirmières.

Beaucoup de soeurs, qui n'avaient pu voir mère Marie-

Olivier depuis son arrivée à Hochelaga, furent heureuses de contempler les traits de son noble visage reflétant cette beauté morale que donnent l'onction de la piété, la sérénité de la foi, l'acceptation généreuse du sacrifice suprême.

L'aumônier de la maison-mère, M. l'abbé J.-A. Foucher, faisait alors un voyage en Terre-Sainte. La communauté était desservie par deux Pères Oblats. Celui qui confessait les malades était le R. P. Forget-Despaties. Mère Marie-Olivier ne le connaissait pas personnellement, mais il était de la belle famille des Oblats; d'ailleurs, le prêtre n'était jamais un étranger à ses yeux.

Dans ses nombreuses visites officielles, elle avait dû changer de confesseur habituellement. A une soeur qui lui avait demandé si ce perpétuel changement n'avait pas été pour elle une source d'ennuis: — " Mais non, " avait-elle répondu; " au confessionnal, je cherche Notre-Seigneur et je le trouve toujours. " Une autre lui ayant fait remarquer que les religieuses ne pouvaient pas, comme sainte Thérèse, choisir un directeur entre mille, elle lui fit observer qu'entre des milliers de religieuses, il n'y avait qu'une sainte Thérèse. " Ma fille, " dit-elle à une soeur qui se plaignait de la jeunesse relative de son directeur, " souvenez-vous que le prêtre n'a point d'âge. "

Celui que la Providence avait placé au chevet de la mourante pour lui donner les derniers secours de la religion, c'était bien, pour elle, l'envoyé de Dieu: elle acceptait son ministère avec foi, respect et reconnaissance.

Avant de commencer les cérémonies de l'extrême-onction, le bon religieux s'approcha du lit de la malade et se pencha vers elle. Il y eut tout bas échange de paroles entre le

prêtre et sa pénitente. Puis, selon l'habitude de la communauté qui, cependant, ne prescrit aucune formule, mère Marie-Olivier exprima sa reconnaissance et demanda pardon dans les termes les plus humbles. Bien qu'elle se fût efforcée de prononcer distinctement, elle craignit de n'avoir pas été comprise, et pria soeur Marie-Lucille de lire ce qui avait été noté pour la circonstance: " Je remercie notre mère générale et nos mères conseillères de leur bienveillance et de leur charité à mon égard, et je les prie de me pardonner les peines que je leur ai occasionnées.

" Je demande pardon à toutes mes soeurs et à toutes les personnes présentes et absentes que j'ai offensées, ou par orgueil, ou par promptitude, ou par préventions mal fondées, ou par attachement à mon propre intérêt, à mon propre jugement, à ma propre volonté, ou par quelque autre motif; je les conjure de tout oublier pour l'amour de Celui qui nous a remis toutes nos offenses. "

Dans ces quelques lignes apparaissent les qualités dominantes de mère Marie-Olivier, et d'abord sa *reconnaissance;* ce qu'elle a éprouvé dès le commencement de sa vie religieuse, ce qu'elle a répété mille fois, elle est heureuse de le publier hautement à cette heure solennelle: " La communauté a été charitable, bienveillante à mon égard"... On y voit son *respect pour l'autorité;* elle s'adresse à la mère générale et aux mères conseillères, non seulement pour les remercier mais pour leur demander pardon à part. Son *esprit d'ordre* est indiqué dans les divisions de sa brève supplique. Puis, quelle *méthode!* Ne pouvant demander pardon à chacune des soeurs ou autres personnes qu'elle a pu offenser, ni énumérer ce en quoi elle a pu leur déplaire,

elle est certaine d'atteindre toutes les fautes dont elle s'est rendue coupable envers le prochain, par l'exposition complète des mobiles que l'habitude de l'examen lui a fait trouver au fond de son humaine nature: orgueil, promptitude, préventions... Son *discernement* est marqué par le choix des expressions. Elle *prie* ses supérieures. Elle *conjure* ses inférieures. Les premières, elle le sait, inclinent facilement à la miséricorde; mais, parmi les secondes si nombreuses, il y en a qu'elle a corrigées, contrariées, blessées peut-être, et qui ont pu lui conserver quelque ressentiment. Alors, elle serait la cause d'une antipathie, d'une aversion? Non, elle ne veut pas qu'il en soit ainsi. Aussi, n'est-ce pas une demande ordinaire qu'elle fait; c'est une prière instante qu'elle adresse. Et, pour les engager à tout oublier, elle leur rappelle l'amour de Celui qui nous a remis toutes nos offenses.

Sa requête si pleine d'*humilité* s'appuie donc sur les vertus de *foi* et d'*amour de Dieu* qu'elle sait être toutes-puissantes sur des coeurs religieux.

Oublier ses fautes? Ses inférieures l'auront bientôt fait, mais le souvenir de ses vertus paisibles et conquérantes ne périra jamais dans sa congrégation.

Confiante comme toujours en la générosité des religieuses, ses soeurs, mère Marie-Olivier, était prête à recevoir le sacrement des mourants. Calme, pieuse, elle présenta aux onctions ses membres et ses sens pour qu'ils fussent purifiés des restes du péché. Le prêtre lui appliqua les dernières indulgences, et les soeurs se dispersèrent émues et édifiées.

Mère Marie-Olivier était bien heureuse d'avoir reçu le bienfait de l'extrême-onction; mais le saint Viatique, ce

pain des voyageurs, n'aurait-elle pas le bonheur d'en nourrir son âme?

Cette grâce, elle l'avait demandée à Jésus-Hostie, chaque fois qu'elle s'était inclinée pour l'adorer dans l'ostensoir présenté par le prêtre pendant la bénédiction du saint Sacrement. Cette faveur, elle fit prier les premières communiantes de la solliciter du bon Jésus, au matin du 3 mai. L'objection, c'était le mauvais état de son estomac.

Enfin, le 4 mai, jour de la fête de sainte Monique, sa patronne de baptême, elle eut la suprême consolation de recevoir la divine hostie, d'en savourer le goût délicieux, d'être réconfortée par cette nourriture de vie et d'immortalité.

Ce jour-là, Mgr Emard honora de sa visite la vénérée malade et lui adressa des paroles sympathiques, consolantes, lumineuses. Forte des encouragements et de la bénédiction du bienveillant évêque, l'âme de mère Marie-Olivier accéléra son ascension vers le ciel, donnant des coups d'ailes vers ces hauteurs d'où la terre n'apparaît presque plus.

La pieuse mourante eut le bonheur de communier chacun des trois jours suivants. Se préparer à recevoir le bon Dieu, le remercier d'être venu dans son coeur, telles étaient ses seules préoccupations. Les forces corporelles déclinaient, mais l'âme restait saintement énergique et joyeuse. " Cette chère mère ", lit-on dans les notes de soeur Marie-Lucille, " ne fit jamais entendre aucune plainte et conserva sa gaieté jusqu'à la fin. Elle voyait venir sa dernière heure avec la plus parfaite tranquillité. "

Le 7 avant-midi, soeur Saint-Isidore fit une deuxième visite à sa bien-aimée soeur. Celle-ci, presque incapable de

parler avec suite, parut alors exubérante de bonheur. Ses redites étaient des refrains de reconnaissance, d'amour de la communauté, de l'Eglise et du bon Dieu, de vrais élans de joies religieuses. " Elle ne cessait ", écrit soeur Saint-Olivier, " de dire et de redire sa reconnaissance envers la Congrégation de Notre-Dame. "

* * *

Le dimanche matin, huitième jour du mois de mai, la malade tomba dans un demi-coma. " De temps en temps ", dit soeur Marie-Lucille, " la chère mourante s'éveillait. Je profitais de ces moments pour lui suggérer des oraisons jaculatoires. " Croyant que, peut-être, elle les répétait inconsciemment : " Ma mère ", lui dis-je, " me reconnaissez-vous ? — Oh ! oui, ma chère petite soeur Marie-Lucille ; puis, au ciel nous nous reconnaîtrons. " Elle souriait. A des intervalles de plus en plus éloignés, elle sortait pour quelques secondes de son profond sommeil ; alors, la fixité sereine de son regard et un léger mouvement de ses lèvres blêmies lui donnaient une expression de bienheureuse.

Durant la soirée, elle n'ouvrit plus les yeux, mais sa respiration, par moments, devenait naturelle. Mère Marie du Rosaire profita d'un de ces instants pour se pencher vers la malade. " C'est notre mère ", dit soeur Marie-Lucille.— Oh !... oui, *mon rosaire* ", articula nettement la mourante. Ce fut sa dernière parole. Les battements de son coeur devinrent plus irréguliers. Autour d'elle on priait. De temps à autre, on approchait de ses lèvres son crucifix. Armée de son livre de règles et de son chapelet, elle sem-

blait se tenir prête à soutenir les luttes de l'agonie. Elles furent épargnées à son corps. Son âme n'avait-elle pas agonisé deux fois, déjà, en faisant, à deux reprises, le sacrifice d'une vie dont elle jouissait tant?

Le même sommeil pénible, la même respiration saccadée se continua jusqu'à une heure après minuit. Alors, sans que la mourante eût ouvert les yeux ni fait aucun mouvement significatif, elle cessa de dormir.

Le prêtre appelé ainsi que les mères conseillères et quelques soeurs récitèrent le *De profundis* auprès de ce corps inerte, pendant que l'âme dégagée de sa prison redisait là-haut l'éternel *alleluia*.

Alleluia, le mot allègre et pieux, ce cri de force, de joie et de triomphe, résume pour ainsi dire la vie et la mort de mère Marie-Olivier.

Cependant, " un voile de deuil ", écrit l'annaliste d'Hochelaga, " vient de s'étendre sur la communauté: notre vénérée mère Marie-Olivier n'est plus. Elle s'est éteinte sans agonie et sans douleurs apparentes, à l'âge de 74 ans, 8 mois et 15 jours..." — " Notre province ", lit-on dans la chronique de Longueuil, " a perdu, dans la personne de la vénérée mère Marie-Olivier, une sage et maternelle conseillère. Le coeur de ses filles était entre ses mains; elle savait les diriger suavement mais fermement dans la pratique des vertus qui font la véritable épouse de Notre-Seigneur. "

Pendant les journées du 9 et du 10 mai, le lit funèbre de mère Marie-Olivier fut constamment entouré de religieuses, d'élèves, de parents et d'amis affligés.

Par groupes, le personnel de la maison-mère: — ancien

nes soeurs, jeunes professes, novices et postulantes, — priait dans la chambre mortuaire et méditait les sublimes leçons que donnait, même après sa mort, cette religieuse modèle.

De Longueuil, de toutes les maisons de la ville, des campagnes peu éloignées, beaucoup de soeurs venaient contempler une dernière fois les traits vénérés de la bonne mère Marie-Olivier.

Soeur Marie de la Présentation revint de Saint-Louis-de-Gonzague. Soeur Saint-Isidore, accompagnée de soeur Saint-Olivier et de deux autres soeurs de la Congrégation, arriva de bonne heure à Hochelaga, le 11, jour des funérailles. On la vit embrasser avec respect les paupières à jamais fermées de sa bien-aimée soeur. " Je sentais qu'elle me voyait ", a-t-elle dit, " et, depuis, elle n'a cessé de veiller sur la pauvre soeur Saint-Isidore. " Plusieurs parents de Saint-Antoine et d'ailleurs, s'approchant de la chère morte, la regardèrent un instant dans cette tombe qu'on allait clore pour la cérémonie funèbre.

* * *

M. le chanoine Adam chanta la messe solennelle. M. l'abbé Payette, curé de Longueuil, et M. l'abbé M.-A. Archambault, parent de la défunte, remplirent les fonctions de diacre et de sous-diacre. Mgr l'archevêque de Montréal fit l'absoute. On remarquait au choeur Mgr Emard, évêque de Valleyfield, Mgr Archambault, de Joliette, et vingt-deux prêtres et religieux. Ils honoraient de leur présence celle qui, tout en maintenant les droits de l'institut, avait tou-

jours eu tant de respect pour le clergé et pour l'autorité ecclésiastique. Des religieuses de diverses congrégations occupaient, en partie, une nef latérale. Unanimement, elles témoignèrent de leur estime pour mère Marie-Olivier, toujours prête à reconnaître leur mérite, à s'inspirer de l'expérience des unes, à secourir les autres, à s'unir à toutes pour le bien général de la société canadienne et de l'Eglise catholique.

De nombreux parents et amis prouvèrent, par leurs larmes et leurs sincères éloges, que mère Marie-Olivier avait été une de ces religieuses dignes de l'admiration des hommes, des anges et de Dieu même.

Le cortège funèbre composé de voitures de religieuses et d'équipages de gens du monde, se mit en marche, tandis que, de chaque côté de l'avenue du couvent d'Hochelaga et de la rue Notre-Dame, les élèves pensionnaires et celles de l'école Saint-Joseph se tenaient debout, respectueuses,dans un ordre parfait. Interrompue par la traversée en bateau, la procession se reforma de l'autre côté du fleuve, sur une route bordée d'arbres, dans un village silencieux, par un de ces beaux jours printaniers où tout est frais, nouveau, délicat, entre une haie vivante composée des soeurs et des élèves du pensionnat de Longueuil, en l'honneur d'une mère bien-aimée !

Le cercueil fut déposé dans la chapelle que la chère mère provinciale avait gratifiée de ses dons généreux. Après le chant du *libera*, l'inhumation eut lieu dans le cimetière où dorment du dernier sommeil les fondatrices de la communauté. C'est au pied de la tombe de mère Marie-Agnès qu'on plaça celle de mère Marie-Olivier, laissant à sa droite

l'espace maintenant occupé par mère Marie-Stanislas, et, à sa gauche, l'endroit sur lequel s'élève aujourd'hui la croix de mère Marie du Rosaire.

Mère Marie du Rosaire, en ce onzième jour de mai, avait accompagné jusqu'à sa dernière demeure celle qui l'avait précédée en qualité de supérieure générale. Le 9, elle avait complété une circulaire [6] en y ajoutant quelques pages à la mémoire de la vénérée défunte dont il lui appartenait de faire l'éloge final [7] :

" Il m'est donné, semble-t-il, de fermer les yeux à celles de nos vénérées anciennes qui ont été, pour moi comme pour vous toutes, mes chères soeurs, des guides et des modèles vers lesquels nous aimions à nous tourner avec un filial amour. Leur disparition sera une perte irréparable pour notre institut, puisque ces bien-aimées mères avaient puisé à la source même l'esprit viril qui les animait et qu'elles se sont efforcées de transmettre à notre génération.

" Mère Marie-Olivier a su, pendant ses vingt-huit années d'administration, faire rayonner autour d'elle cet esprit d'ordre qui engendre la paix, la lumière, l'harmonie. La perfection qu'elle travaillait à acquérir, elle voulait la voir se reproduire dans toute sa communauté. Les mesures qu'elle prit à cette fin se distinguaient par une noble droiture, qui lui attirait l'estime et la confiance.

" Outre ses oeuvres que nous considérons de haute valeur, elle nous a légué le souvenir non moins précieux d'une sainte

---

6 Circulaire du 7 mai 1904.

7 Des articles de chroniques faisant l'éloge de mère Marie-Olivier, à l'époque de sa mort, ont été distribués dans ce récit.

vie. A l'exemple de son divin Epoux, elle ne commandait rien à ses inférieures qu'elle n'eût d'abord pratiqué elle-même. Sa vigilance sur la congrégation tenait du vif sentiment de sa responsabilité, et elle l'exerçait avec prudence, selon les lumières que lui fournissait une intelligence peu commune, secondée par un jugement solide. Ses derniers jours furent bien en harmonie avec sa longue carrière ; sa préparation à la mort fut l'écho de sa vie réglée et uniforme; sa maladie pourtant sévère ne fut accompagnée d'aucun regret, d'aucun retour vers des oeuvres inopinément interrompues. Elle était prête de toutes manières.

" A plusieurs reprises, elle manifesta sa joie de mourir à la maison-mère... Son grand coeur semblait se dilater pour exprimer sa reconnaissance affectueuse. Sa courtoisie naturelle s'accentuait en proportion de la diminution de ses forces et elle remerciait chaleureusement des moindres services: " Merci des bons soins que je mérite si peu... merci de cette bonne eau froide... " A une de ses gardes-malades, elle fit cette réflexion: " On dit *le bon Dieu;* il mérite bien ce nom, n'est-ce pas? "... Son combat entre le devoir et l'inclination, quand je lui suggérai d'abréger ses exercices de piété, a été pour moi un sujet de grande édification: elle ne savait lequel sacrifier et finit par demander de les continuer tous. " Je vous en prie, laissez-moi vaquer à tous mes exercices spirituels "... La veille de sa mort, elle récita encore son chapelet. " Pour l'amour du bon Dieu, aidez-moi à dire mon chapelet, je l'ai dit tous les jours de ma vie; j'ai plus besoin que jamais de ma bonne mère du ciel. " Ses expressions de dépendance à l'égard de Dieu et sa soumission à sa volonté sainte étaient extrêmement tou-

chantes. Pour chaque soeur qui la visitait, cette bonne mère trouvait des paroles dignes d'être conservées à cause de leur application universelle. ''

Mère Marie du Rosaire termine sa circulaire en invitant ses filles à parler souvent des *chères disparues*, à garder, pour le transmettre, le souvenir de leurs vertus, de leurs travaux, de leur vie pleine de l'esprit de Dieu.

Pour les soeurs d'une même famille religieuse, bien savoir ce qu'ont fait leurs devancières, n'est-ce pas mieux comprendre l'esprit de leurs règles et se rendre plus aptes à continuer l'oeuvre de leurs fondatrices?

Se rattacher aux *chères disparues,* penser comme elles ont pensé, vouloir ce qu'elles ont voulu, '' placer ses pas dans leurs pas '', c'est la force et la gloire de chacun des membres vivants de l'institut des Saints Noms de Jésus et de Marie.

APPENDICE

I

La famille Archambault compte parmi les plus anciennes et les plus honorables du Canada : " Elle a pour unique souche Jacques Archambault venu de France, avec sa famille, dans le cours de l'année 1645. Il était originaire du village de Dompierre-sur-mer, en Aunis, France[1]. "

Jacques Archambault est mentionné plusieurs fois dans l'Histoire de la Colonie française en Canada[2]. Sur l'ordre de M. de Maisonneuve, il creuse le premier puits de l'île de Montréal[3]. Avec Urbain Tessier dit Lavigne, son gendre, et François Bailly, qui s'étaient, comme lui, " distingués dans plusieurs faits d'armes, " il est chargé de la défense d'une des redoutes destinées à protéger les colons dans leurs travaux : celle de l'Enfant-Jésus[4]. En 1672, on le voit parmi les notables, élisant un syndic, sous la présidence du juge, M. d'Ailleboust[5].

Denis, l'aîné des fils de Jacques Archambault[6], est un des trois braves qui, le 6 mai 1651, exposent leur vie pour secourir Catherine Mercier, prisonnière des Iroquois[7]. Le 26 juillet, avec quinze autres soldats, il défend l'hôpital contre deux cents Iroquois, sous les ordres de Lambert Closse, et signale sa valeur dans cette " défense des plus

---

1 Arbre généalogique de la famille Archambault.

2 L'abbé Faillon.

3 *Ibid.*, vol. 2, p. 390.

4 *Ibid.*, vol. 2, pp. 18 et 19.

5 *Ibid.*, vol. 3, p. 362.

6 *Bulletin des Recherches historiques.*

7 Faillon, vol. 2, pp. 120, 122.

vigoureuses ", qui dura depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. Dans cette glorieuse action, Denis Archambault, mettant le feu pour la troisième fois à un canon de fonte, " fut tué sur le coup par un éclat de cette pièce qui creva et tua beoucoup d'ennemis [8] ". Ce brave a donc rougi de son sang le sol de la patrie, martyr du duel qui se livra alors entre la civilisation et la barbarie, entre la foi et le paganisme [9]. "

Les autres enfants de Jacques Archambault et ses gendres, jouirent d'une haute considération dans la colonie naissante. Aussi le chanoine Louis-Misaël Archambault a-t-il pu écrire avec une légitime fierté : " Nous n'avons pas à rougir de nos aïeux [10]. "

Les aïeux n'auraient pas non plus à rougir de leur postérité. Sur le sol canadien, l'arbre de la famille Archambault a poussé de vigoureuses racines dans toutes les directions. Les branches continuent de se ramifier et de porter des fruits. Leur variété et leur excellence n'ont rien perdu de leur richesse.

Les Archambault furent les premiers colons de Saint-Antoine. Le 15 juin 1724, Pierre Archambault [11], de la Rivière-des-Prairies, y obtenait en concession, pour ses quatre fils, du seigneur Jean-Louis de la Corne [12], treize arpents contigus de terre, sur quarante, tout en bois [13].

En 1750,date de l'érection de la paroisse de Saint-Antoine,

---

8 Faillon, vol. 2, p. 127.

9 Généalogie de la famille Archambault, par le révérend Louis Misaël Archambault, prêtre, chanoine, ancien curé de Saint-Hugues. Préface, p. XIII.

10 Généalogie..., p. 72.

11 Petit fils de Jacques et fils de Laurent.

12 Gendre du premier seigneur, Antoine Pécaudy de Contrecoeur.

13 Archives seigneuriales de Saint-Antoine.

Jean et Joseph, établis à l'extrémité sud, et voisins, donnaient trois arpents de superficie environ, de leurs propriétés défrichées, pour y élever les édifices religieux. Après la construction d'un second temple, commencée en 1775, la fabrique recevait, en 1782, de la part de Pierre-Amable Archambault, fils de Jean, un nouveau lopin de terre. En 1914, au cours de la reconstruction de la seconde église, incendiée en 1913, J.-Herménégilde Archambault [14], qui occupe la propriété de Jean, son trisaïeul, a bien voulu agrandir le cimetière d'une partie de son domaine [15].

Jean et Joseph Archambault furent, avec Pierre Guertin, les premiers marguillers de Saint-Antoine. Depuis, la paroisse a vu, dans son banc d'oeuvre de l'église, vingt Archambault, et entendu un bon nombre de chantres de la même famille.

Le premier curé de Saint-Antoine, M. Michel Gervaise, était allié à la famille Archambault: " Heureuse l'église qui l'eut pour fondateur et ensuite pour pasteur!... " a écrit de ce digne prêtre, M. l'abbé J.-B.-A. Allaire [16].

Colons, défricheurs, chantres, syndics, conseillers municipaux, maires, capitaines de milice, commissaires d'écoles, juges, médecins, notaires, intéressés à toutes les oeuvres locales: banques, sociétés d'agriculture et de secours mutuels, les Archambault ont contribué pour une large part à l'établissement et à la prospérité de leur village.

Ils sont nombreux les descendants de Jacques Archambault qui, à la Pointe-aux-Trembles, à la Rivière-des-Prairies, à Lachenaie, à L'Assomption, à Repentigny, à Saint-

---

14 Cousin de mère Marie-Olivier, frère des soeurs M.-Christine, François de Borgia, M.-Euphémie, des SS. NN. de Jésus et de Marie, et de soeur Lajemmerais, Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe.

15 Archives de J.-Herménégilde Archambault, marié à Herminie Duhamel, nièce de mère M.-Olivier.

16 Histoire de la paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu, p. 130.

Denis, à Saint-Antoine et ailleurs, après avoir manié vaillamment la hache du pionnier et la charrue du laboureur, ont vu leurs fils et leurs petits-fils, instruits dans nos collèges, se distinguer dans le sacerdoce [17] et les professions libérales. Quelques-uns même ont porté la gloire de leur famille sur le trône épiscopal, sur le banc judiciaire, à l'université Laval, aux chambres de Québec et d'Ottawa [18], voire même jusqu'à Londres [19].

* * *

II

EULALIE devint Mme Gaudette, femme d'une rare énergie, attentive non seulement au bien-être de son mari et de ses enfants, mais au soin de leurs âmes. Elle était, selon l'expression du temps, une vraie " praticienne ", c'est-à-dire très habile dans la manière de tisser le lin et la laine [20].

---

17 On a fait un relevé des vocations sacerdotales et religieuses dans la famille Archambault. Il a donné les chiffres suivants : prêtres séculiers, 57, dont trois ont été élevés à l'épiscopat : Mgr J.-A. Archambault et Mgr J.-G. Forbes, tous deux évêques de Joliette, et Mgr X. Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe ; religieux, 8 ; religieuses, 104. De ces 104, l'une fut une fondatrice de communauté : mère Marie-Rose, et deux furent supérieures générales : mère Archambault, des soeurs Grises de Saint-Hyacinthe, et mère Marie-Olivier.

18 L'honorable Jacques Cartier, grand'père de sir George-Etienne ; sir Horace Archambault, premier juge de la cour d'appel, fils de l'honorable L. Archambault, conseiller législatif ; M. J.-L. Archambault, avocat, ex-bâtonnier du barreau. Note de M. J.-B. Archambault, juge de la cour de circuit, Montréal.

19 Sir George-Etienne Cartier.

20 Notes de M. Stanislas Archambault, cousin de mère Marie-Olivier.

M. le curé J.-B. Dupuis, dans une visite paroissiale, avait remarqué la fine étoffe de la robe de Mme Gaudette et sa mise aussi simple que convenable. Elle était justement fière de ne devoir qu'à ses dix doigts le tissu et la confection de ses vêtements, de ceux de son mari, de ses enfants et même de son père. A tous, elle apparaissait revêtue de cette "parure de force et de grâce" dont parle l'Ecriture. Mère pieuse, elle a donné à la Congrégation de Notre-Dame deux de ses filles: soeur Saint-Alcime, décédée en novembre 1899, et soeur Saint-Olivier, actuellement à la maison-mère de la rue Sherbrooke, Montréal. La Présentation de Saint-Hyacinthe compte une de ses petites filles: soeur Sainte-Marguerite.

VITALINE, la seule des enfants qui vive encore, se trouvait chez elle lors du décès de sa mère. Voulant se faire religieuse, elle obtint un surplus de deux années de couvent. Devenue soeur Saint-Isidore de la Congrégation de Notre-Dame, elle sera supérieure locale à Saint-Denis, pensionnat où sa mère, elle et ses soeurs ont reçu leur éducation [21], puis à Saint-Eustache, à Sainte-Famille de l'île d'Orléans, à Saint-Denis une seconde fois, à l'Académie Notre-Dame, à la maison-mère (rue Saint-Jean-Baptiste, Montréal), et finalement à Berthierville, en tout trente-huit années. Son intelligence des affaires la fera nommer économe à diverses reprises. C'est à la maison-mère, rue Sherbrooke, que nous la trouvons aujourd'hui. Jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans, elle eut le soin d'un vestiaire et s'acquitta de son office avec l'esprit d'ordre et l'amour

---

[21] "...au couvent de Saint-Denis où son administration si féconde en magnifiques résultats a été particulièrement marquée par la reconstruction du couvent et la construction d'une chapelle-annexe. Elle a tant fait dans cette maison qu'elle peut à juste titre en être considérée comme la seconde fondatrice." (L'abbé J.-B. Allaire, *Histoire de Saint-Denis-sur-Richelieu.*)

du travail qui l'ont toujours caractérisée. Elle est à l'infirmerie depuis l'année dernière; sa vue s'affaiblit et elle marche péniblement, ce qui ne l'empêche pas de suivre les exercices spirituels et d'y arriver à temps. Elle a dans les yeux, dans le sourire et dans les manières, quelque chose de mère Marie-Olivier. C'est bien sa soeur, se dit-on, en conversant quelque peu avec elle: mêmes saillies spirituelles, même fermeté de conviction, même générosité de coeur.

Adéline, vers 1853, épousa M. P. Duhamel, cultivateur habitant le territoire qui devint Saint-Roch-du-Richelieu. C'était le couple heureux par excellence. On disait du mari: " Quel beau caractère il a! — et sa femme ", ajoutait-on, " c'est la bonté même. " Dans leur vieillesse, ils vinrent demeurer au village de leur paroisse pour avoir l'avantage d'assister plus facilement aux exercices religieux. Alors on put voir Mme Duhamel passer des heures devant le saint Sacrement. Quand elle n'était pas dans sa maison, on était sûr de la trouver à l'église. Une de ses filles, soeur Saint-Octavien, fut religieuse à la Congrégation de Notre-Dame; l'autre, Herminie, fut la mère de deux religieux : le R. P. Dominique Archambault, o. p., et le père Salvator, o. f. m., et d'une religieuse visitandine, soeur Marguerite-Agnès, à Ottawa.

Pascal, possesseur du domaine familial, qu'il augmenta considérablement, sut jouir de la vie de l'homme des champs. Généreux envers tous, il faisait d'abondantes aumônes, surtout aux pauvres de sa paroisse. Il leur donnait, entre autres choses, un " voyage " de bois pour étrennes et leur prêtait volontiers cheval et voiture pour le transporter à domicile. Esprit droit et judicieux, il était souvent consulté par les paroissiens. Il fut tour-à-tour syndic, conseiller et juge de paix. Il ne souffrait pas qu'aucun des siens arrivât en retard aux offices de l'église. Afin d'attirer sur sa famille la bénédiction de Dieu, il renonça, de concert avec ceux qui chantaient au choeur, au salaire

du dimanche offert par la fabrique. Son fils cadet, Joseph, habita la maison paternelle maintenant démolie. Ses trois filles, religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie, sont : soeur Marie-Pascal, justement fière de porter le nom de son grand'père, de son père et du neveu à qui est destiné le patrimoine de son aïeul ; soeur Paule de Rome, première supérieure de la maison de Sainte-Martine ; soeur Antoine de Padoue, héritière du beau nom de l'ancêtre de France et de sa paroisse natale [22].

La cinquième fille, MARIE-CLÉMENCE-HERMINIE, dite soeur Marie-de-la-Présentation, aussi de la communauté des Saints Noms de Jésus et de Marie, y vécut quarante-six années. Elle édifiait ses compagnes par une piété tendre et naïve, par la simplicité de son obéissance et par l'exacte observance des saintes règles. Supérieure du couvent de Valleyfield, elle a travaillé avec dévouement et succès durant dix ans, à développer l'oeuvre de la congrégation dans cette institution aujourd'hui si prospère. Elle s'endormit dans le Seigneur à la maison-mère d'Hochelaga, le 28 octobre 1905, âgée de plus de soixante-quatre ans.

Le dernier de cette famille bénie, JOSEPH-ALCIDAS, étudia la médecine et exerça son art dans sa paroisse natale. Il soignait gratuitement les prêtres, les religieuses et les pauvres. Aux heures où le devoir devenait plus pénible, — lorsqu'il lui fallait quitter une joyeuse réunion de famille ou sortir par une nuit de tempête pour visiter un malade, — il n'hésitait pas et ne se plaignait jamais, assurent des témoins intimes. Sa clientèle s'étendait aux villages environnants.

A la fois bon patriote et catholique convaincu, il se tenait au courant de ce qui concernait son pays et l'Eglise ; il recevait les meilleurs journaux, suivait le mouvement reli-

---

22 La paroisse de Saint-Antoine doit son nom aux deux premiers seigneurs, Antoine et François-Antoine Pécaudy de Contrecoeur.

gieux et s'approchait souvent des sacrements. M. le curé Dupuis estimait particulièrement cet homme de profession dont la piété était vraie, solide, belle de force et de sincérité. " Son exemple, disait-il, est un stimulant pour mes paroissiens. "

* * *

III

Trois décès émouvants

Saint-Antoine-de-Padoue, 12.—A la dernière séance du conseil municipal de la paroisse de Saint-Antoine-de-Padoue la résolution suivante fut passée : " Il est proposé par Joseph Saint-Germain, appuyé par Félix Hébert, et résolu à l'unanimité que : Les membres de ce conseil apprennent avec regret les décès de la mère et de deux tantes du maire J.-Ignace Archambault, survenue presque subitement, et s'unissent pour lui offrir leurs plus sincères condoléances, et que par marque de sympathie, la présente séance du conseil soit ajournée *sine die*. (Signé) Stanislas Archambault, président ; Alfred Desaulniers, secrétaire-trésorier.

Ces trois vieilles personnes qui avaient toujours vécu ensemble sont mortes, à quelques heures d'intervalle.

Leurs corps exposés côte à côte présentaient un spectacle touchant. Tenant chacune dans leur main leur chapelet, elles semblaient continuer à prier comme elles avaient prié toute leur vie, qui n'avait été qu'une prière en commun.

Le vendredi matin, 17 mars, à 9 heures, le cortège funèbre a quitté la demeure de M. Ignace Archambault, suivant la dépouille mortelle de Mlle Virginie Duchesneau, morte dans sa 94e année.

Le service a été chanté par le chanoine C.-A. Beaudry, assisté des abbés Loiselle et Pepin. Assistait au choeur, l'abbé J.-L. Nadeau, curé de Saint-Denis. Après le service,

on a suivi le corps qui a été déposé dans le charnier de la paroisse.

Le cortège funèbre s'est reformé de nouveau à 10 heures,pour suivre la dépouille mortelle de Mlle Arzélie Archambault, morte dans sa 71e année, dont le service a été chanté par l'abbé Paul Archambault, curé de Philmont, N.-Y., neveu de la défunte, assisté des abbés Loiselle et Pepin. Après le service, on reconduisit le corps au charnier.

Le lendemain matin à 9 heures, le même cortège funèbre suivait la dépouille de Mme Alcidas Archambault, morte dans sa 76e année. Le service a été chanté par l'abbé Paul Archambault, curé de Philmont, N.-Y., son neveu, assisté des abbés Loiselle et Pepin. L'abbé Olivier Archambault, délégué du séminaire de Saint-Hyacinthe, disait une messe basse à l'un des autels latéraux pour le repos de l'âme de la défunte.

Le deuil était conduit par le fils de la défunte, M. J.-Ignace Archambault, ses neveux, J.-Antoine Cartier, Dr Côme Cartier, J.-Lucien Dansereau, Arnaud Archambault, Edouard Duchesneau, Paul Labelle, Napoléon Coderre; et ses cousins, M. Hector Bousquet, et Dr J.-B. Richard.

Etaient aussi présentes aux funérailles, des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, des soeurs de l'hospice de Saint-Denis et des Soeurs de Saint-Joseph.

Une foule nombreuse de parents et d'amis remplissaient l'église. Après le service le corps a été conduit au cimetière. Les deux cercueils qui avaient été déposés dans le charnier le jour précédent, ont été pris, et les trois cercueils ont été amenés au terrain du Dr Alcidas Archambault, où une grande fosse avait été creusée, et les trois corps ont été déposés côte à côte, unis dans la mort comme elles avaient été dans la vie.

(*Le Devoir,* Montréal, jeudi, le 13 avril 1922.)

* * *

IV

Nous apprenons avec regret la mort de M. le Dr Archambault arrivée le 5 du courant, à Saint-Antoine sur le Richelieu.

Elève du collège de Saint-Hyacinthe, il eut pour compagnons de classe,M. Dupré, curé du Sacré-Coeur de Montréal, M. Daigneault, curé de Windsor-Mills, et C.-A. Geoffrion, Ecr.

Le docteur Archambault étudia la médecine à Montréal et se fixa à Saint-Antoine, sa paroisse natale, où il se créa bientôt une belle position par son travail et ses talents. Ses aimables qualités lui faisaient des amis de tous ceux qui le connaissaient. Excellent chrétien, il était prêt à se dévouer pour toutes les bonnes oeuvres. Il travailla particulièrement en faveur de l'éducation primaire.

Il était encore jeune et voyait devant lui un bel et paisible avenir, quand il se sentit frappé d'un mal contre lequel l'art est impuissant. Il fit généreusement le sacrifice de sa vie, et sa mort fut des plus édifiantes.

Il était âgé de 43 ans. Ses funérailles ont eu lieu à Saint-Antoine, lundi 8 novembre.

Le Dr Archambault avait épousé Mlle Maximilienne Archambault, fille de feu Raphaël Archambault, M. D.

Le défunt laisse un enfant. Nos plus vives sympathies à la famille affligée.

(Extrait de la *Minerve.*)

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE CINQUIÈME

ÉCONOME GÉNÉRALE

(1872-1877)

CHAPITRE SIXIÈME

LA SUPÉRIEURE GÉNÉRALE

(1877-1882)

CHAPITRE NEUVIÈME

SUPÉRIEURE GÉNÉRALE

(Seconde administration)

(1895-1900)

CHAPITRE DIXIÈME

SUPÉRIEURE PROVINCIALE

(1900-1904)



CHAPITRE ONZIEME

LES DERNIERS JOURS

(Du 23 avril au 9 mai 1904)

APPENDICE

